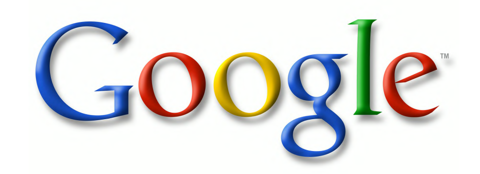
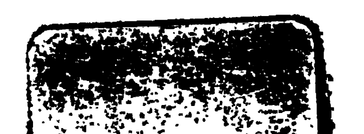



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06661943 2



George Bancroft.



HISTOIRE

DE LA

RUSSIE ANCIENNE.

TOME SECOND.

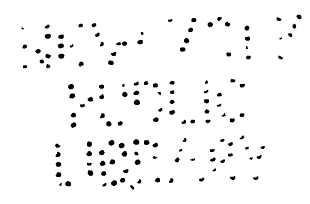
HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

PAR M. LE CLERC,
Écuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, & Membre de plusieurs Académies.

Soyez justes pour être puissans, soyez justes pour être libres, soyez justes pour être heureux !

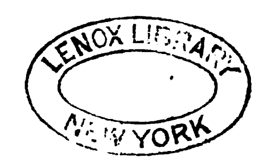
TOME SECOND.

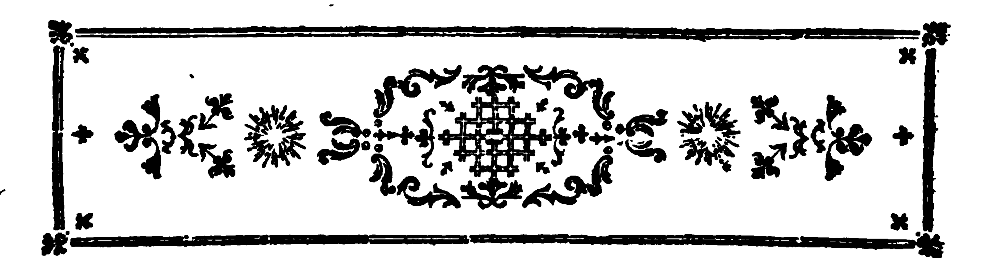




A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, vis-à-vis le Quai de Gêvres;
A VERSAILLES,
Chez BLAIZOT, Libraire du Roi & de la Famille Royale, rue Satory.

M. DCC. LXXXIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.


LENOX LIBRARY
NEW YORK



RÉFLEXIONS

SUR CET OUVRAGE.

LORSQUE nous osâmes former & exécuter le plan de cet Ouvrage, nous ignorions qu'un Ecrivain fameux avoit prédit que les esprits se tourneroient incessamment du côté d'une Histoire qui embrasseroit tous les objets que celle-ci renferme. Nous n'avons eu connoissance de cette prédiction que dans le mois d'Avril dernier; & c'est M. *de Lagrèze*, Secrétaire des Enfans de France, qui nous a fait appercevoir la conformité de notre plan avec celui que Guillaume-Thomas Raynal paroît désirer.

» Nous avons commencé, dit-il, par avoir des Érudits; » après les Érudits, des Poètes, des Orateurs; après ceux-» ci, des Métaphysiciens qui ont fait place aux Géomètres, » qui ont fait place aux Physiciens, qui ont fait place aux » Naturalistes. Le goût de l'Histoire naturelle est sur son » déclin; nous sommes tout entiers aux questions de Gou-» vernement, de Législation, de Morale, de Politique, de » Commerce. S'il m'étoit permis de hasarder une prédic-» tion, j'annoncerois qu'incessamment les esprits tourneront » du côté de l'Histoire, carrière immense où la Philosophie » n'a pas encore mis le pied.

» En effet, si de cette multitude infinie de Volumes, on

» arrachoit les pages accordées aux grands aſſaſſins, qu'on
» appelle Conquérans, & qu'on les réduisît aux petits
» nombres de pages qui méritent qu'on les liſe, qu'en
» reſteroit-il? Qui eſt-ce qui nous a parlé du climat, du
» ſol, des productions, des quadrupèdes, des oiſeaux,
» des poiſſons, des plantes, des fruits, des minéraux, des
» uſages, des mœurs, des ſuperſtitions, des préjugés, des
» Sciences, des Arts, du Commerce, du Gouvernement &
» des Loix? Leurs Annales ne nous inſtruiſent jamais de
» ce qu'il nous importe le plus de connoître, ſur la vraie
» gloire d'un Souverain, ſur la vraie baſe de la force des
» Nations, ſur la félicité des Peuples, ſur la durée des
» Empires. Que ces beaux diſcours d'un Général à ſes
» ſoldats, au moment d'une action, ſervent de modèle
» d'éloquence au Rhéteur, j'y conſens; mais quand je les
» ſaurois par cœur, je n'en deviendrois ni plus équitable,
» ni plus ferme, ni plus inſtruit, ni meilleur. Le moment
» approche où la raiſon, la juſtice & la vérité vont arracher
» des mains de l'ignorance & de la flatterie, une plume
» qu'elles n'ont tenue que trop long-tems «.

Notre plan embraſſe exactement les vues de l'Auteur: mais il nous faudroit un eſprit auſſi étendu que le ſien, c'eſt-à-dire, plus de talens & de lumières que nous n'en avons, pour remplir dignement cette tâche; & ſi nous nous ſommes haſardé le premier dans une carrière ſi vaſte, c'eſt dans l'eſpérance qu'un autre la parcourra avec plus de ſuccès; & loin d'en être jaloux, nous lui applaudirons des premiers. S'il arrivoit, en attendant, que cet Ouvrage parvînt à une ſeconde édition, le ſuccès décidé de la première ne nous éblouiroit pas; il ne ſeroit qu'un motif de

plus pour tâcher de nous assurer à jamais le suffrage des personnes éclairées, en profitant de toutes les observations que des Censeurs judicieux auront faites sur les défauts de cet Ouvrage; & nous ne négligerions rien pour le rendre également instructif & intéressant : nous disons également, & non pas généralement; l'expérience nous a appris que le goût d'un Peuple délicat n'est pas toujours celui de tous les Peuples : le premier entend à demi-mots, & la plupart des autres veulent des détails qui ne leur laissent rien à deviner. Sparte ne pensoit pas comme Athènes; le goût des Carthaginois n'étoit pas celui des Romains.

En rendant compte au Public de la manière dont nous nous sommes procuré les matériaux de cette Histoire, nous avons déclaré avec la plus douce satisfaction, que nous étions redevables de nos connoissances sur cet Empire à des hommes vrais & instruits, & particulièrement au Prince Scherbatof, Historien de la Nation. Ce premier hommage en exige un second plus détaillé : la bonté avec laquelle nos deux premiers volumes ont été accueillis de ceux qui aiment le vrai, l'idée avantageuse qu'en ont déja donnée les Censeurs mêmes qui en ont fait la critique, imposent un nouveau tribut à notre reconnoissance, celui de faire mieux connoître les sources où nous avons puisé, & les Russes qui nous ont fourni les moyens d'écrire leur Histoire.

M. Mikael Grégoriévitz Sabakin, Conseiller-Privé du Département des Affaires étrangères, est le premier à qui je m'adressai, en 1759, pour avoir des renseignemens sur l'Histoire ancienne de Russie. Ce Seigneur obligeant loua mon zèle, & ne négligea rien pour le seconder. C'est à lui à

qui je dois les extraits volumineux des Chroniques, ceux de plusieurs manuscrits du Cabinet des Archives, de l'ancienne Bibliothèque Patriarchale & des Livres Généalogiques. Pendant que M. Sabakin se livroit à ce travail long & pénible, conjointement avec deux Secrétaires de son Département, je partis de Moskou pour l'Ukraine, avec le Hetman des Kosaques & sa famille. C'est dans cette belle Province, l'une des plus fécondes de la terre, & parmi les Kosaques mêmes, où j'ai recueilli beaucoup de faits intéressans, & particulièrement ceux qui sont consignés dans l'Histoire des Kosaques.

Après un assez long séjour en Ukraine, je revins à Moskou. M. Sabakin me remit une partie des extraits qu'il avoit eu la bonté de traduire du Russe en François. A cette époque, je parlois passablement la Langue Russe, & je la comprenois mieux que je ne la parlois. M. Sabakin fut mon maître, mon guide, mon interprète, dans les choses difficiles à entendre & à bien exprimer. Ces premières richesses m'en firent désirer d'autres, & successivement d'autres encore : on m'en procura. On les tira des Annales de Russie, depuis la première Dynastie de ses Princes, jusqu'au règne d'Ivan Vasiliévitz II, par le Prince Fédor Kemski, & de plusieurs autres Ouvrages.

J'en étois là, lorsque j'accompagnai le Hetman des Kosaques dans ses voyages en Europe. J'étois à bonne école : ce Seigneur, beaucoup plus instruit qu'il ne veut le paroître, a un bon esprit, un jugement sain, un grand amour de la vérité & une Bibliothèque choisie.

Je fus appellé une seconde fois en Russie, en 1769, & je m'y rendis avec l'agrément de Mgr. le Duc *d'Orléans*,

à qui j'avois l'honneur d'être attaché. Ce fut dans ce second voyage, & pendant un séjour de cinq ans, que je me procurai les connoissances ultérieures dont j'avois besoin, pour remplir le but que je m'étois proposé en 1759. Il ne me suffisoit plus alors d'avoir des matériaux par surabondance; je voulois les preuves authentiques des faits, & c'étoit le point le plus difficile à obtenir. Je m'adressai avec confiance au Prince Scherbatof qui m'honore de son amitié & de son estime. Il prit la peine de me faire un précis exact de l'Histoire de sa Nation, depuis Rourik jusqu'au règne de Fédor I Ivanovitz. Ce précis, qui est écrit de sa main, ne diffère qu'en quelques points seulement des extraits de M. Sabakin.

Je dois encore au Prince Scherbatof les matériaux qui m'ont servi à l'Histoire de la Noblesse, à celle des Arts; & que ne lui dois-je pas en ce genre? D'autres personnages chargés des détails de l'Administration, voulurent bien dissiper mes doutes sur les points qui me paroissoient obscurs & susceptibles d'erreurs. Enfin, mes liaisons avec des Académiciens, mes confrères, avec les Lettrés de la Nation; les Ouvrages du savant Muller; les Observations des Académiciens voyageurs; tout a concouru à me procurer des connoissances certaines sur l'Empire de Russie (1). Mes matériaux sont si nombreux, que j'aurois pu doubler

(1) MM. Hernandès, père & fils, attachés au Département des Affaires étrangères, en qualité d'Interprètes des Langues, & qui entendent très-bien la Langue Russe, nous ont communiqué quelques Ouvrages qui nous manquoient, & se sont fait un plaisir de nous aider dans la traduction de plusieurs morceaux difficiles à entendre & à rendre fidèlement en François : leur zèle officieux exigeoit de nous la justice que nous leur rendons dans cette note.

le nombre de mes volumes avec les rognures de cette Hiſtoire : ce ne ſera jamais mon intention. Avec un plan moins vaſte, elle eût été plus circonſcrite; mais elle défend la cauſe de la vérité, de la raiſon, de l'humanité; & cette cauſe auguſte exigeoit les détails dans leſquels je ſuis entré, pour me rendre intelligible aux hommes de tous les pays.

De retour en France au mois d'Avril 1775, mon deſir le plus vif fut de préſenter au Roi tout ce que j'avois pu me procurer d'utile, de rare, de curieux, pendant le cours de mes voyages, & pendant dix années de ſéjour en Ruſſie : mon deſir fut ſatisfait. Je m'adreſſai à un Miniſtre citoyen qui honore ſa place; & ſur le rapport qu'il en fit au Roi, Sa Majeſté accueillit favorablement l'hommage de mon zèle. Tout ce que j'avois pu raſſembler de précieux, Livres, Manuſcrits, Cartes, Médailles, Monnoies, Idoles, morceaux d'Hiſtoire naturelle; tout a ſervi à enrichir le dépôt des Affaires étrangères, la Bibliothèque Royale, & les différens Cabinets deſtinés à l'inſtruction publique. C'eſt ainſi que, dans tous les tems, j'ai cherché à me rendre utile aux Sciences, aux Arts, à ma Patrie. Les Ouvrages remis à la Bibliothèque du Roi ſont les ſuivans.

Hiſtoire des Peuples anciens qui habitoient la Ruſſie, traduite de l'Allemand en Ruſſe par Jean *Dolinski*, 1 vol. *in*-8°. Péterſbourg, 1772.

Annales des Tzars de Ruſſie, depuis 7042 juſqu'en 7061, 2 vol. *in*-4°.

Anecdotes ſur les Princes de Ruſſie.

Annales des Tzars, depuis 1114 juſqu'en 1472, 2 vol. *in*-4°. : c'eſt un bon extrait des anciennes Chroniques, deſtiné à l'uſage du Tzar Alexis Mikaélovitz.

Histoire de Russie, comprenant les règnes de tous les Tzars, depuis l'origine de cet État, par Fédor *Emnin*.

Les Ouvrages de l'Archevêque Théophane, avec l'Histoire de Pierre I, depuis sa naissance, jusqu'à la bataille de Pultava.

Histoire de Pierre I, avec un abrégé de la Géographie de l'Empire, 2 vol. *in*-4°.

Histoire de Russie, par le Prince *Scherbatof*.

Journal de Pierre I, par le même, 2 vol. *in*-4°.

Les Douze Imposteurs, par le même, 1 vol. *in*-8°.

Ancienne Hydrographie de Russie, par *Navikof*, 1 vol. *in*-8°.

Généalogie de la Noblesse Russe, depuis le commencement du XVe siècle, 2 vol. *in*-4°.

Dictionnaire historique des Auteurs Russes, par *Navikof*.

Ancienne Bibliothèque Russe, 10 vol. *in*-8°.

Six Manuscrits Chinois.

Dépoï, Philosophe Chinois, traduit en Russe par Alexis *Léontiof*, 1 vol. *in*-8°.

Pensées Chinoises, traduites de la Langue Mantcheoure, par le même, 1 vol. *in*-8°.

Histoire de la Chine, traduite en Russe par *Teils*, 2 vol. *in*-4°.

L'Enfant Prodigue, Comédie Russe, composée sous le règne du Tzar Alexis Mikaélovitz.

Ancien Alphabet, composé en 1692, & imprimé en 1695, par *Karion Istomin*, Moine & Poète.

Chansons Russes, 1 vol.

Philosophie d'Aristote, à l'usage de la Noblesse Russe.

Nouveau Teftament traduit en Langues Hollandoife & Ruffe, édition fuperbe, 1 vol. *in-fol.* Cet Ouvrage infiniment rare, fait époque dans l'Hiftoire de Pierre I. Voyez la page 292 du premier vol. de l'Hiftoire Ancienne.

Les Inftitutions Patriotiques de Catherine II, 4 vol. *in*-4°. (1).

Les Ordonnances & Règlemens de cette Souveraine, 2 vol. *in*-4°.

Calendrier des Samoïedes & des Oftiaks, gravé fur bois, &c.

C'eft par refpect pour l'opinion publique que nous fommes entré dans ces détails : ils étoient néceffaires pour prouver que dix ans avant qu'il ne prît fantaifie à M. Levefque de renoncer à la gravure, & de faire folliciter une place d'*Outchitel* ou de Précepteur au corps des Cadets, la Langue Ruffe nous étoit familière, & nous avions en porte-feuilles tous les matériaux de cet Ouvrage. Les commiffions dont nous avons été chargé par le Gouvernement, depuis notre retour en France, ne nous ont pas permis de les rédiger plutôt; mais leur rédaction a été annoncée dans les papiers publics, en même-tems que

(1) Nous avons donné en 1774 une traduction de ces Plans, Règlemens & Statuts; & c'eft M. *Diderot* qui en a été l'Éditeur pendant fon féjour en Hollande. Marc-Michel *Rey* en fit deux éditions à-la-fois, l'une *in*-4°. avec figures, & l'autre *in*-12. Cette précaution n'a pas arrêté les nombreufes contrefactions de cet Ouvrage que nous croyons utile à tous les Peuples : il renferme l'éducation phyfique & morale de tous les ordres de la fociété. Si le nombre de nos Soufcripteurs va à 500, nous leur ferons hommage de ce volume *in*-4°. Notre efpérance à cet égard eft d'autant mieux fondée, que le nombre actuel des Soufcripteurs paffe 300.

l'Ouvrage

l'Ouvrage de M. Levesque ; & depuis cette annonce, la publication du nôtre n'a éprouvé d'autres retards que ceux qui étoient indispensables pour les censures littéraire & politique, pour l'impression, la gravure, &c. Tous ces faits sont connus ; & cependant, à en croire M. Levesque, il est le seul qui possède exclusivement la Langue Russe, & par conséquent le seul en état d'écrire l'Histoire de Russie. Il a cru que c'étoit avoir conquis la Toison d'Or, & vaincu ses Contemporains, que d'avoir dépouillé des Chroniques, & s'être emparé d'une place que personne n'avoit intérêt à garder. Cette illusion a été courte ; M. Levesque a trouvé des Juges qui lui ont reproché » d'avoir » donné des extraits qui sont encore à faire ;..... d'avoir » traduit en prose avec la prose même des Auteurs qu'il » attaque «. Ceux qui ont pris leur défense, ont ajouté : » Que le style & les réflexions de M. Levesque plairont » certainement aux Philosophes & aux gens du monde qui » ont du goût, aussi-tôt qu'ils se lasseront de lire *Tacite*, » & l'*Essai sur l'Esprit & les Mœurs des Nations* ; qu'on » devoit lui adjuger la même couronne que l'Empereur » Galien envoya à un Gladiadeur pour prix de sa mal- » adresse «.

Quoi qu'il en soit de ces reproches, M. Levesque, qui ne veut ni censeurs, ni émules, ni rivaux, & qui se prosterne devant ses ouvrages, comme Pygmalion devant sa statue, a pris de l'humeur contre ses Juges, & contre nous qui avons pris la liberté de démontrer ses écarts toutes les fois qu'il est tombé en défaut. D'après sa confiance en son infaillibilité, il nous a dit : » Et c'est avec moi » que vous prenez le ton méprisant de la raillerie !......

» Toutes les fois que vous citerez Neſtor, Nikon, les Chroni-
» ques, &c., ce ſera une parade d'érudition, & les Lecteurs
» doivent entendre que c'eſt moi ſeul que vous citez «.

C'eſt ainſi que l'orgueil remplace le vuide : tant il eſt vrai que depuis l'*oiſeau mouche* juſqu'au *garçon bel eſprit*, au *Philoſophe d'un jour*, tous les pygmées ſont colériques & rancuneux ! C'eſt une obſervation d'Hiſtoire naturelle, & M. Leveſque ne les aime pas. Il déſapprouve celles que nous avons données ſur les remèdes ſimples & les moyens qu'emploient les Peuples de Ruſſie pour leur guériſon. M. Leveſque ignore ſans doute que l'expérience eſt le bâton que la Nature nous a donné, à nous autres aveugles, pour nous conduire ; que les grands Médecins ſavent douter ; que leurs lumières pratiques ſont les réſultats purs des obſervations de tous les climats & de tous les Peuples, & qu'ils n'ont pas, comme lui, le talent de guérir d'une maladie par une autre, de l'inſomnie par l'ennui, &c. M. Leveſque ignore encore que ces obſervations nous ont été demandées avec inſtance par des hommes célèbres dont la modeſtie couronne les talens. Le lecteur jugera de l'utilité de leurs vues, par la note qu'ils nous ont adreſſée de Paris en Ruſſie, en 1774.

Le reproche que fait M. Leveſque à un Obſervateur par état eſt d'autant plus déplacé, que nous n'avons pas trouvé mauvais qu'il ait gravé les Cartes de ſon Hiſtoire, dans le goût qu'il grava jadis le Caton que M. de Sauvigny n'a pas oſé mettre en tête de ſa Tragédie. Mais les prétentions de M. Leveſque ne ſe bornent pas là. » Vous vous » êtes écarté, dit-il, de la route tracée par les Thucydide, » les Tite-Live, les Tacite, dont les Modernes n'ont fait

» que ſuivre ſervilement les pas «...... Puis il ajoute : » *Ce que j'ai fait*, c'eſt *ce qu'a fait Tite-Live* «. M. Leveſque nous permettra de lui dire, qu'*il eſt modeſte & qu'il prend bien le bon parti dans cette affaire*. Serviteur au Tite-Live moderne !

Après cet aveu modeſte, M. Leveſque, qui ſe ſent oppreſſé du poids de la vérité, fait un retour momentané ſur lui-même : » Je ſavois, dit-il, que des Ruſſes inſtruits vous » avoient donné des notes ſur des points de leur Hiſtoire; » je ſavois que vous en aviez fait vous-même, lorſque les » converſations étoient tombées, en votre préſence, ſur » quelques uſages ou quelques évènemens remarquables; je » ſavois auſſi qu'on vous avoit traduit des pièces aſſez inté- » reſſantes; enfin, je n'ignorois pas que vous étiez en état » de donner des eſſais curieux, des recherches importantes » ſur la Ruſſie; mais tout cela ne forme pas un corps » d'Hiſtoire, & je ne comprenois pas comment vous par- » viendriez à ſuivre la chaîne des évènemens, depuis les » premiers tems de la domination Ruſſe, juſqu'au règne » de Pierre I, ou du moins de ſon Aïeul. Il eſt vrai que » nous avons une traduction de l'Hiſtoire anncienne de » Lomonozof, mais elle ſe termine au règne de Jaroſlaf, » mort en 1054; & la partie hiſtorique que vous venez de » publier, nous conduit juſqu'à l'année 1233 : comment » vous êtes-vous tiré de cette difficulté qui ſembloit » invincible « ?

Voilà les doutes du Tite-Live du ſiècle : voici ſes preuves de plagiat. Nous avons rapporté une Lettre d'Urbain II, un Précis de Règlement de Volodimir I, une Lettre de Grégoire VII; nous avons parlé de la *Trizna*, cérémonie

funéraire en usage chez les Slaves; de celle des Russes d'aujourd'hui; des ouragans, des inondations, des famines, des pestes & des éclipses, dont personne autre que M. Levesque ne pouvoit avoir connoissance, attendu que ces Lettres, ce Règlement, ces cérémonies funéraires, ces calamités publiques, ces phénomènes célestes, sont des secrets ensevelis dans des Archives, dont M. Levesque seul a la clef.

Nous avons promis dans le *Prospectus* de cet Ouvrage, de donner l'Historique des différens Peuples de l'Empire de Russie; de faire connoître leurs costumes, leurs usages, leurs loix, leurs mœurs & leurs cultes divers. M. Levesque, qui n'y avoit jamais pensé avant nous, a cru devoir nous gagner de vîtesse, pour acquérir le droit de perpétuer le reproche de plagiat : nous n'aurons pas de peine à dissiper son illusion. Voici comment il s'exprime à cet égard.

» J'avois rassemblé les matériaux de ce Livre, en travaillant à l'Histoire de Russie, mais je n'ai pas dû fondre » ensemble ces deux Ouvrages : ils sont liés entr'eux; mais » ils ne forment pas plus un même corps, que l'Histoire » des Sauvages de Cayenne ne fait partie de l'Histoire de » France «.

Qui pourroit se refuser à la justesse de la comparaison? C'est un trait de lumière qui éclaire l'ignorance des bonnes gens, & la nôtre en particulier. Nous ignorions jusqu'à ce jour que les Sujets d'un État n'étoient pas les parties constituantes d'un Etat, & que le corps de l'Etat devoit ressembler à un tronc isolé de ses branches. Est-ce ainsi que l'on raisonne, après avoir *dit* qu'on a été appellé par une grande Impératrice pour porter la lumière philosophique

dans les forêts du Nord? Cette jactance rappelle le mot d'une Dame célèbre sur le même sujet : *Ah! je ne m'étonne plus*, dit-elle, *qu'on nous en rapporte tant de fagots!* M. Levesque seroit-il devenu despote en rédigeant des règnes despotiques? Il nous donne lieu de le croire : le despote est le seul qui sépare les Sujets du Prince; & c'est ce qu'a fait M. Levesque.

Les deux volumes qu'il vient de publier, ont pour titre : *Histoire des différens Peuples soumis à la domination des Russes*. Le même Ouvrage, traduit de l'Allemand en François, a été imprimé à Péterlbourg en 1776, au Corps des Cadets du Génie & de l'Artillerie, chez J. C. Schnoor, & aux dépens de Charles-Guillaume Müller, sous ce titre : *Description de toutes les Nations de l'Empire de Russie, où l'on expose leurs mœurs, Religions, usages, habitations, habillemens, & autres particularités remarquables.*

Cette description est de M. Georgi, qui l'a faite d'après ses observations & celles des autres Académiciens voyageurs : voici comment le Copiste rend justice à l'Auteur original. » Son Ouvrage, dit-il, m'a servi lorsque les antres Mé» moires me manquoient; & toutes les fois que j'ai pu » consulter les Mémoires originaux, ils m'ont rendu té» moignage de sa fidélité «. Si M. Levesque a vérifié les Mémoires originaux, c'est la seule peine qu'il ait eu à enfanter; mais nous sommes fondés à lui dire que cette prétendue vérification n'est qu'une parade d'érudition : la preuve est que ces Mémoires parlent d'un grand nombre de Peuples dont il ne dit mot. Mais la Russie ne doit pas le trouver mauvais : M. Levesque lui a donné dans sa Carte une grande portion de l'Amérique; & quand un

Auteur ſe permet l'addition, on peut bien lui paſſer la ſouſtraction.

Après avoir conçu à Paris & mis au monde un enfant âgé de ſix ans & demi à Péterſbourg, M. Leveſque paroît jaloux de la fortune qu'il va faire dans la Littérature, & de l'utilité dont il ſera à ſes Contemporains. » Les faits » que j'ai réunis, dit-il, fourniront peut-être à de vrais » Philoſophes des réſultats importans : l'honneur ſera pour » eux; je n'aurai que le mérite obſcur de les avoir ſervis. » Le journalier laborieux qui conduit les marbres au bâti- » ment, ne partage pas la gloire de l'Architecte...... » Mais la gloire eſt la récompenſe du beau & non pas du » difficile «.

M. Leveſque s'étoit plaint ailleurs, *d'avoir dévoré les cailloux de la Littérature :* ici, M. Georgi les a digérés pour lui : le journalier laborieux n'a donc pas eu beaucoup de peine à conduire les marbres au bâtiment; une plume lui a ſervi de levier, & une de nos pages d'introduction. Nous avons dit à la page 448, Sect. V, Tome I, Hiſt. Anc. » que les Nations encore dans l'enfance ont » les goûts, les fantaiſies, les caprices, l'inconſtance des » enfans, qui oublient le paſſé, ne s'occupent jamais de » l'avenir, & chez qui le phyſique actuel & les jouiſſances » du moment abſorbent toute autre ſenſation; que les uns » & les autres ne ſont, pour ainſi dire, hommes que par » l'extérieur, & jugent de tout par les ſurfaces ». Nous avons ajouté : » Rien n'eſt plus volontaire que l'enfant » & l'homme près de la Nature. Egalement ennemis de » l'ordre, ils briſent le frein qu'on veut leur impoſer : le » premier emploi de leurs forces eſt deſtiné à ſubjuguer

» ceux qu'ils croient plus foibles qu'eux ; ils ſont, tour-
» à-tour, téméraires & poltrons, orgueilleux, ſupplians
» & ſoumis : avides de tout ce qui brille, de tout ce qui
» eſt coloré, ils s'amuſent de tous les hochets de la folie ;
» ils rient & pleurent, boudent & s'appaiſent, ſe brouillent
» & ſe raccommodent preſqu'au même inſtant, &c. «.

Ces réflexions puiſées dans la connoiſſance de l'homme, ne ſont pas des faits hiſtoriques qu'il faille rendre tels qu'ils ſont rapportés. Cependant M. Leveſque les a délayées dans ſon Introduction à l'Hiſtoire des différens Peuples ſoumis à la domination des Ruſſes, & nous ne lui en ſavons pas mauvais gré ; c'eſt une preuve qu'il les a trouvées juſtes. Mais paſſons à une diſcuſſion plus importante.

Nous avons dit dans le *Proſpectus* de cette Hiſtoire,
» qu'elle ſeroit prouvée par les Annales, par les Monu-
» mens, les Médailles, les Monnoies de la Nation, & par
» l'Hiſtoire de tous les Peuples qui auront eu des intérêts
» à démêler avec elle ; que les Médailles peuvent avoir été
» frappées dans des tems poſtérieurs aux évènemens ; mais
» que les doutes qu'on pourroit former à cet égard, ſeront
» levés par les rapports des Médailles avec les Annales,
» & par la comparaiſon des unes & des autres, avec la
» collection ſuivie des Monnoies réellement frappées ſous
» chaque règne, depuis l'introduction des eſpèces d'or &
» d'argent en Ruſſie «. Tous les Peuples de l'Europe ont lu cette déclaration formelle, & cependant M. Leveſque a la mauvaiſe foi de dire : » Que ſignifie cette Hiſtoire
» Numiſmatique de Ruſſie, dont vous parlez avec tant
» d'emphaſe ? Votre Hiſtoire, dites-vous, eſt appuyée

» ſur les Médailles : le perſuaderez-vous aux Ruſſes ? le
» perſuaderez-vous à nos Savans ? Ne ſait-on pas que les
» Médailles Ruſſes ſont très-modernes, & qu'elles ont beſoin
» de l'appui des anciens Monumens écrits, loin de pouvoir
» leur en prêter ? Eſt-il de la dignité d'un homme de lettres de
» chercher à en impoſer à l'ignorance, ſans craindre les récla-
» mations des gens inſtruits « ? Comme la paſſion aveugle !
M. Leveſque met en queſtion un fait reconnu, pour nous faire un crime de notre propre aveu. Si l'Hiſtoire Numiſmatique de Ruſſie eſt conforme aux anciens Monumens écrits, que ſignifie cette déclaration ? Or, elle y eſt conforme en tous points ; elle prouve donc tout ce qu'il eſt poſſible de prouver, à moins que M. Leveſque ne prétende que les Monumens écrits ſont faux. Mais il y a plus : l'Hiſtoire des anciennes Monnoies, dont M. Leveſque n'a pas même la plus légère notion, eſt accompagnée d'un Précis hiſtorique parfaitement d'accord avec les Annales, ſur tout ce qui concerne les règnes, les dates, les pages, &c. Indépendamment de ces preuves irrévocables, nous poſſédons un Manuſcrit Ruſſe, & c'eſt peut-être le ſeul, où l'on trouve les Portraits deſſinés des Grands-Princes, des Tzars, des Patriarches, ainſi que ceux de pluſieurs Princes contemporains, depuis Rourik juſqu'à Fédor Alexiévitz, avec des notes inſtructives. C'eſt toujours par des faits que nous combattons les impoſtures de M. Leveſque, qui ſe permet tout. Quels que ſoient ſes torts à notre égard, nous les oublions. Nous déſirons même que ſon ſiècle & la Poſtérité lui pardonnent ceux dont il eſt coupable envers Pierre-le-Grand. Il a oſé dire : » On a loué Pierre I comme
» un Légiſlateur ; on a célébré ſon Code, & il n'a point

fait

» fait de Code : il a promulgué des Loix ; il a laissé subsister d'anciennes Loix qu'il auroit dû abroger ; il en a
» donné de nouvelles qui ont été abrogées, ou le seront
» par ses Successeurs...... Et il est probable que si Pierre I
» n'avoit pas régné, les Russes seroient aujourd'hui ce
» qu'ils sont, & peut-être mieux qu'ils ne sont, à moins
» que des obstacles imprévus ne les eussent arrêtés «. Voyez les pages 532 & 545, Tome IV.

Le Lecteur, économe de son tems, cherche la vérité, & ne veut pas juger un procès entre deux Ecrivains ; il a raison : mais s'il prend un vif intérêt à la discussion des grandes causes, quelle cause fut jamais plus intéressante que celle d'un Prince qui réunit presque toutes les parties qui font le Héros, le Politique, le Législateur ? d'un Prince qui, se livrant à l'avenir avec une confiance qu'on ne trouve que dans les hommes d'un génie supérieur, portoit toutes ses vues sur la civilisation qui régénère les Peuples, & sur le commerce qui est la source de l'opulence du Maître & des Sujets ? d'un Prince qui saisit avec une sagacité admirable l'accord du despotisme, auquel il ne vouloit pas renoncer, avec des établissements dont la liberté est la base chez les autres Nations ? d'un Prince qui réduisit son vainqueur à la défensive, & qui fit craindre aux Suédois d'avoir bientôt à se défendre de le recevoir pour Maître ? d'un Prince enfin, qui, après tant de travaux glorieux, croyant n'être encore qu'au milieu de la route qui conduit à l'immortalité, voulut joindre aux titres de Conquérant & de Restaurateur, celui de Législateur ?

Tout se réunit ici pour convaincre de faux le détracteur de Pierre-le-Grand. Ce n'est plus abuser simplement du

langage pour en impoſer à l'ignorance ; l'aſſertion eſt poſitive & l'attentat médité. C'eſt pour donner un démenti formel à tous les Écrivains qui ont parlé de ce Héros comme d'un Légiſlateur, que M. Leveſque lui refuſe ce titre. Mais n'eſt-ce pas auſſi renoncer à toute pudeur, que de joindre à la honte d'un menſonge bas, celle d'une flatterie révoltante ? Dire aux hommes, *la vérité vous trompe*, c'eſt annoncer que l'on n'ambitionne pas même l'honneur d'être cru.

Pour ne pas riſquer le ſort de ſes États, Pierre attendoit du tems, l'occaſion de faire la régénération civile & politique qu'il déſiroit. Il eſt un tems de maturité qu'il faut attendre pour les Nations comme pour les hommes, avant de les ſoumettre à des Loix ; & la maturité d'un Peuple n'eſt pas toujours facile à connoître : ſi on la prévient, l'ouvrage eſt manqué. Ajoutons ici ce que dit à ce ſujet le judicieux Auteur du *Dictionnaire univerſel des Sciences morale, économique, politique, &c.* ; ajoutons, que les Peuples, ainſi que les hommes, ne ſont dociles que dans leur jeuneſſe, & qu'ils deviennent incorrigibles en vieilliſſant : quand une fois les coutumes ſont établies & les préjugés enracinés, c'eſt une entrepriſe dangereuſe & vaine de vouloir les réformer. Le Peuple, ſemblable à ces malades ſtupides & ſans courage, qui frémiſſent à l'aſpect du Médecin, ne peut pas même ſouffrir qu'on touche à ſes maux pour les guérir. Telle étoit la poſition de Pierre I.

Comme avant d'élever un grand édifice, l'Architecte obſerve & ſonde le ſol, pour voir s'il en peut ſoutenir le poids ; de même Pierre, avant de rédiger un corps de

Loix, examina si le Peuple auquel il les destinoit, étoit propre à les recevoir. Ce ne fut donc qu'en 1714 qu'on vit paroître des Loix convenables au tems & aux circonstances, sur toutes les parties du Gouvernement. Parmi ces Loix il y en a plusieurs qui sont bonnes, & que Pierre I a lui-même écrites ou dictées. L'Ordonnance qu'il fit publier le 24 Décembre de la même année, contre la corruption des Juges, est une de celles qui méritent le plus d'attention. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur cet objet; nous le discuterons ailleurs, & de manière à convaincre l'Apologiste même de M. Levesque, à qui l'on ne croit guères, ni en bien, ni en mal, par la raison que tout Censeur doit être juste, & qu'il perd ses droits à la confiance publique, au moment où il cesse de l'être.

En attendant le jour des preuves, nous affirmons à la face de l'Europe, que Pierre-le-Grand a fait un Code civil & militaire; que ce Code a été imprimé trois fois; & nous ajoutons que ce Législateur, ayant d'abord égard à l'*Oulagénié* & aux Constitutions faites depuis, voulut qu'on disposât le tout par articles, en marge de chacun desquels on marqueroit ce que les Loix de Suède & de Danemarck prescrivoient en matières civile & criminelle sur les mêmes sujets, & ce que statuoient celles de Livonie & d'Estonie concernant les Fiefs. Mais Pierre I ne borna pas là ses soins & ses recherches pour donner de bonnes Loix à la Russie. Nous prouverons que, dès le commencement de son règne, ce Prince s'étoit formé un plan dont jamais il ne s'écarta; c'étoit la *Législation* : toutes ses Ordonnances préliminaires tendoient à cette fin unique.

En ſuivant ſes démarches pendant le cours entier de ſon règne, on le voit s'avancer à pas réglés & marcher régulièrement vers ce but. Son plan de réforme renfermoit tout ce qui pouvoit convenir au caractère, aux mœurs de ſa Nation, au véritable bien de ſon Empire; & le bien public entroit dans toutes ſes Ordonnances, non comme un mot, mais comme une choſe utile même au Deſpote.

D'après ces vérités inconteſtables, ſi Pierre-le-Grand n'eſt pas digne d'être mis au rang des Légiſlateurs, les Princes à qui on a donné ce titre, jouiſſent tous d'une réputation uſurpée. Mais les calomnies du moderne *Arétin* ſont impuiſſantes contre le grand homme qui a rempli l'Univers de ſa gloire : *Telumque imbelle ſine ictu conjecit.* Si les objets perdent de leur grandeur à proportion de leur éloignement, celle du plus grand Légiſlateur qu'ait eu la Ruſſie, ne ſera jamais compriſe dans cette Loi générale; quoique de ſi grandes qualités ne fuſſent pas en lui ſans défauts.

M. Leveſque s'étoit d'abord montré plus équitable envers la Nation, qu'envers celui dont elle a reçu ſon exiſtence. Voici ce qu'il dit à l'égard de la Nation, & des Hommes de Lettres qui ſe ſont enrichis de toutes les Sciences que Pierre I a fait naître dans ſon Empire.

» C'eſt le défaut de l'homme de rapporter tout à ſoi.
» Des Anglois, des Italiens, des François, des Allemands
» vont en Ruſſie : ils voient que les Ruſſes ne reſſemblent
» pas à leur Nation, & ils les condamnent...... Le Ruſſe
» ſtupide! Et ne ſont-ce pas des Ruſſes que ces Nobles ſi
» ſemblables aux François? Le Ruſſe eſt adroit & intel-
» ligent; & ces deux qualités mènent à tout...... Ils ont

» du moins montré des talens, s'ils n'ont pas étonné par
» leur génie...... Du génie? les Ruſſes n'en ont point:
» voilà ce qu'ont témérairement avancé des Ecrivains qui
» n'avoient pas même de l'eſprit. La Ruſſie a des Poëtes
» épiques, des Peintres, des Sculpteurs, des Architectes,
» des Hiſtoriens, &c. «. Voyez pages 533 & ſuivantes,
Tome IV.

Mais depuis que nous avons fait connoître la Littérature Ruſſe, M. Leveſque a chanté la palinodie. » Vous avez
» employé, dit-il, près de cent pages à donner une idée
» de la Littérature Ruſſe : j'ai conſacré au même ſujet
» vingt pages *in*-12, & c'étoit peut-être encore trop.
» A quoi bon apprendre aux François les noms d'une
» centaines d'Auteurs que les Ruſſes ne nomment jamais
» eux-mêmes «?

La queſtion eſt indécente, & la ſuppoſition gratuite. N'eſt-ce pas trop haſarder que d'inſulter à-la-fois *une centaine d'Auteurs*, & d'appeller en garantie d'un menſonge, une Nation chez laquelle on a battu le *ban* & l'*arrière-ban* pour recruter 119 Souſcripteurs? Il eſt vrai que la moiſſon étoit faite lorſque M. Leveſque s'eſt permis cette honnêteté littéraire.

Après un engourdiſſement de dix ſiècles; le nombre des Auteurs Ruſſes paroît étonnant à tout autre qu'à celui qui les dépriſe; & s'il eſt vrai que ces talens qui germent en tous genres, ne ſoient encore pour la Ruſſie que l'aurore d'un beau jour, elle en fera jouir, ſans doute, les races futures; & pour la génération préſente, cette perſpective riante doit être une conſolation.

C'eſt par l'amour de la vérité qu'on mérite une confiance

générale : alors les lumières de l'Hiſtorien préviennent en ſa faveur ; il nous apprend à retrouver en nous-mêmes ces ſentimens de nobleſſe, de grandeur, de liberté, qu'une mauvaiſe éducation & le dérèglement des mœurs peuvent avoir étouffés, mais qui nous ſont ſi naturels, que nous en retrouvons le germe en nous, toutes les fois que l'homme habile ſait intéreſſer notre cœur. Cette réflexion eſt d'un Sage moderne : il étoit à propos de la citer à M. Leveſque, puiſque celles des Moraliſtes anciens n'ont rien opéré ſur lui.



NOTE

Qui nous a été adressée de Paris en Russie, en 1774.

M. Le Clerc rendra un service essentiel à ses Compatriotes, s'il veut bien leur communiquer ses observations sur les objets consignés dans cette Note.

1°. Naissances & rapports des femelles aux mâles.

2°. Les enfans : leur pente & leurs dispositions naturelles. Les adultes pour les deux sexes. Les vieillards.

3°. Le caractère national, les passions, le génie, les talens divers.

4°. Les Établissemens, Universités, Facultés, &c.

5°. La Physique expérimentale & l'Histoire naturelle.

6°. L'état de la Médecine, de la Chirurgie, de la Pharmacie, de la Chymie. Des Hopitaux, & de leur administration.

7°. Des maladies communes & singulières, populaires & épidémiques. Pratique nationale. Traitement empirique. Remèdes indigènes, familiers, & ceux qu'on regarde comme des spécifiques.

8°. Petite-Vérole naturelle : ses dangers. Inoculation : ses succès.

9°. Maladies vénériennes : leurs suites dans un climat rigoureux.

10° Qu'est-ce qu'un mercure écailleux préparé par les Tatars? son indication, ses propriétés, la manière de s'en servir.

11°. La manière dont on fait le beurre parmi les Tatars. Diſtillation de l'eſprit de lait.

12. Y a-t-il des Livres qui traitent *de aëre, locis & aquis Ruſſiæ ?*

13°. Des Bibliothèques. Des Manuſcrits Mantſoures, Chinois, Grecs, Arabes, Perſans, &c. Quel butin, en ce genre, les Ruſſes ont-ils fait ſur les Turcs, tant ſur terre que ſur mer ?

» Pompée dans les dépouilles de Mithridate ne chercha » que les Livres d'Agriculture & de Médecine ; il les re- » garda comme le fruit de ſon triomphe, les fit traduire » à ſon arrivée à Rome, & les dépoſa dans le Temple » de la Paix. Le vaſte Empire où l'amour des connoiſſances » vous a conduit, Monſieur, peut fournir à la France des » richeſſes plus précieuſes encore que les dépouilles de » Mithridate «.



HISTOIRE



HISTOIRE
PHYSIQUE, MORALE,
CIVILE ET POLITIQUE
DE LA
RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE CINQUIÈME.

PRÉCIS HISTORIQUE DES TATARS.

SECTION PREMIÈRE.

Si l'Historien recevoit la plume des mains de la reconnoissance, les évènemens passés n'offriroient au souvenir des hommes que le bon, l'utile & le grand. Avec quels sentimens d'amour & de vénération ne parcourroit-on pas une galerie de tableaux qui représenteroient les mœurs, les arts, les jouissances, les triomphes paisibles de l'humanité ?

Après avoir examiné avec une curiosité satisfaite, les pivots des sociétés heureuses sous l'empire de l'ordre, quels magnifiques détails à embrasser dans les sciences qui ont éclairé le monde, & dans les législations qui en auroient rendu la félicité durable! Il suffiroit ensuite de jetter un coup-d'œil sur les ornemens & les décorations de l'édifice social, pour voir comment les besoins ont sollicité l'instinct & développé l'industrie; comment le génie s'empare de toutes les facultés de l'ame; combien l'imagination appartient au climat; comment, enfin, le caractère national & les mœurs de chaque siècle impriment leur teinte aux ouvrages d'esprit, aux Belles-Lettres, aux Beaux-Arts, &c.

Au lieu de ces tableaux consolans, ceux que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur sont peints à la *manière noire*, & le crêpe qui les couvre, annonce le deuil de l'humanité. En effet, depuis les élémens, depuis les plus petits insectes jusqu'aux animaux, & de ceux-ci jusqu'à l'homme, considéré comme le Roi de la nature, tout est armé, tout se combat, tout cherche à s'entre-détruire; & l'homme, en proie à ses passions, a surpassé, en ce genre, tous les êtres qui lui sont soumis.

Il n'y auroit pas sur la terre d'habitans plus heureux, s'ils savoient l'être, que ceux de la plupart des Isles de la mer du Sud: la nature leur fournit dans la plus grande profusion tout ce qui leur est nécessaire, & même plusieurs choses de luxe. Cependant les Chefs de ces contrées fertiles sont tourmentés par l'ambition: ils se font entr'eux des guerres cruelles pour s'arracher quelques Isles privées des avantages qu'ils trouvent chez eux. L'homme est donc par-tout le plus dangereux ennemi de l'homme; & la plume de l'Histoire sera toujours souillée de sang. Vérités terribles! Tout est, tout doit être révolution dans une politique orageuse; c'est un théâtre sur lequel chaque Puissance vient

successivement étaler le spectacle de ses triomphes & de son humiliation : tour-à-tour redoutables & languissans, fiers & abattus, téméraires & circonspects, ambitieux & modérés, on voit tous les peuples naître, s'étendre, émigrer, passer & revenir sans cesse des succès aux désastres, des fers à la liberté, de la honte à la gloire, jusqu'à ce qu'enfin l'anarchie les précipite dans les gouffres de l'oubli.

Cette politique, qui change si souvent les scènes du monde, est cependant soumise à des loix constantes, jusque dans ses révolutions les plus étranges : des exemples frappans l'attestent partout; mais les fastes de la Russie ancienne & moderne présentent cette vérité dans un jour qui exclut toute incertitude à cet égard.

SECTION II.

Jusqu'ici le titre de Grand-Prince s'est arrêté successivement sur plusieurs têtes, sans pouvoir se bien affermir sur aucune : on a vu la couronne toujours chancelante sur le front de ceux qui s'efforçoient de la fixer; & si quelques-uns de ces Princes ont donné du lustre à la Russie, par quelques vertus dignes du Trône, ou par le succès des armes, ce lustre a été souillé par l'opprobre; & comme la peine suit toujours le crime enhardi par l'espoir de l'impunité, la Russie va descendre au dernier degré de l'infortune; à d'anciennes calamités succéderont des fléaux encore plus terribles : une tempête formée dans l'Asie va fondre sur elle; ses Princes, sans réunion, seront réduits à s'humilier devant des ennemis implacables, & n'en obtiendront que des outrages : des investitures précaires & des traités honteux retraceront l'opprobre, les fautes & les malheurs de ceux qui les obtiennent : la désolation de la chose publique, l'esclavage des Grands & du Peuple, les trahisons les plus noires, des moyens exécrables, des tragédies monstrueuses, des hommes

traités comme des troupeaux de bêtes & égorgés de même, seront les suites de la conquête, à laquelle l'injustice, les troubles, les révoltes ont donné lieu. Quel exemple pour les Etats! Quel vaste champ de réflexions pour les hommes qui aiment leurs semblables!

Section III.

Plus on remonte dans l'Histoire, & plus il est évident que les anciens Empires doivent tous leur fondation à des hommes qui sembloient nés pour faire le malheur des autres. Ces hommes, disons mieux, ces monstres humains, armés par une nature sauvage, ont tous commencé par se déchirer entr'eux, & fini par dépecer les autres. La Grèce a vu ses Etats fondés par des brigands, avant que la Russie n'eût les siens. Rome, cimentée, dit-on, des débris échappés aux flammes de Troye, ne fut, dans son principe, qu'une réunion de cavernes habitées par les bandits de la Grèçe & de l'Italie. Mais de cette écume du genre humain sortit un peuple de conquérans; & rien ne ressemble mieux aux Tchinguis-Kan, aux Tamerlan, aux Baton-Sagin, dont nous allons rapporter les exploits. La force a donc été par-tout le fléau du droit naturel : cette force faisant toujours la loi aux plus foibles, & la faim ou le hasard ayant ouvert les portes du Midi aux peuples du Nord, ils préférèrent ce beau climat à leurs déserts glacés. De nouveaux émigrans suivirent les premiers; il y eut un flux & un reflux continuels de peuplades qui produisirent deux effets nécessaires : les noms propres des peuples changèrent, & leurs loix primitives ne purent se fixer nulle part : elles errèrent çà & là, avec les connoissances acquises, & les Arts plus ou moins perfectionnés. S'il n'est pas encore démontré que les Sciences & les Arts fugitifs du Nord, passèrent dans l'Asie, il est certain qu'ils ont passé

de la Grèce dans l'Italie, par la Méditerranée, qui faisoit commercer l'Asie avec l'Europe; & que les Huns, sous le nom de Goths, ne tardèrent pas à les chasser de Rome à Constantinople, d'où les Scythes, sous le nom de Turcs, les repoussèrent à Rome, où leurs chefs-d'œuvres étoient ensevelis sous des ruines. Les faits qui suivent, répandront peut-être un nouveau jour sur ces émigrations des hommes, des Sciences & des Arts.

SECTION IV.

Aucune Nation connue ne s'est occupée de sa Généalogie & des Annales de son Histoire, avec autant de soin que les Chinois & les Tatars. La Chronologie de ceux-ci date depuis Adam, auquel elle donne le nom de *Suphi-Joula*. Selon cette Chronologie, Noüe (Noë) dispersa ses trois fils. Ham (Cham) habita les Indes, & Sam (Sem) le pays d'Iran. Il faut entendre par ce pays tous les Etats qui sont situés au sud de la rivière d'Amù, entre le fleuve Indus, le golfe Persique & l'Euphrate; ce qui comprend à-peu-près tout le Royaume de Perse. Japhis (Japhet) occupa le pays de Kouttoup-Schamak & les autres terres voisines, c'est-à-dire, les pays situés au nord & au nord-ouest de la mer Caspienne, & au nord-est des Indes; ce qui comprend aujourd'hui la Chine, la grande Tatarie, la Sibérie & tout ce qui en dépend, ainsi que la Russie, la Pologne, la Suède & la Norvège. Japhis s'établit aux environs du fleuve Atell (le Volga), & du Jaïgik (Jaïk). Il laissa huit fils, savoir : Tourk, Chars, Sakklap, Rous, Maninak, Zvin, Kamari, Tarik.

Tourk étoit doué d'un esprit supérieur : on lui doit l'invention d'un grand nombre de choses utiles aux commodités de la vie : il fit des tentes, & fixa sa résidence dans un lieu appellé Isakkol. Japhis le désigna pour son successeur au commandement en chef de sa famille, & lui donna le surnom de Japhis-Oglani.

Tourk eut quatre fils, Taunak, Zakal, Berzafar, Amlak Taunak, qui fuccéda à fon père, en avoit l'efprit, l'habileté & l'invention. On lui attribue la connoiffance de l'ufage du fel. » Il arriva un jour que Taunak, ayant tué beaucoup de gibier, » s'en fit rôtir une pièce; mais lorfqu'il fut affis pour en manger, » il en laiffa tomber un morceau à terre : l'ayant ramaffé & porté » à la bouche, il le trouva délicieux, parce qu'il avoit pris un » petit goût de fel. Cette fenfation nouvelle lui fit connoître » que cette terre étoit falée; il s'appliqua à cultiver cette dé- » couverte, & fe rendit le premier inventeur de l'ufage du fel, » perfonne avant lui n'ayant connu le fel, ni fon utilité pour » affaifonner les viandes «. *Hift. généalog. des Tatars, par Aboulgafi-Bayadour-Kan.*

Tous les Tatars qui fe piquent de l'origine la plus ancienne, prétendent être iffus de Tourk, fils aîné de Japhis-Oglani; & comme ils fuppofent que celui-ci défigna l'autre fouverain-chef de la famille, ils fe regardent comme étant d'une extraction plus noble que celle des defcendans des autres fils de Japhis.

Taunak laiffa la fouveraine puiffance à fon fils Jelfa-Kan; il eft fuccédé par Dibbakoui-Kan, & celui-ci par Kajouk-Kan. Alanfa remplaça ce dernier; & c'eft fous fon règne que les Tatars placent l'origine de l'idolatrie parmi eux. » Nos ancêtres, » dit l'Hiftorien cité ci-deffus, fe fervoient du proverbe fuivant : » *Lorfqu'on nourrit trop bien un chien, on le rend à la fin fi pétulant, qu'il* » *mord fon propre maître.* C'eft ce qui arriva aux Sujets d'Alanfa-Kan, » qui, fe voyant trop à leur aife, abandonnèrent le vrai Dieu » pour adorer les idoles : ils poufsèrent l'extravagance fi loin, » que, lorfque quelqu'un avoit perdu un père, un mari, une » femme, un enfant, ou enfin quelqu'autre objet qui lui étoit » cher, il s'en forgeoit fur-le-champ une divinité, à l'image de » laquelle il adreffoit fes offrandes : il eft vrai qu'au commence-

» ment cela ne fe faifoit qu'en cachette; mais infenfiblement
» cet ufage prévalut, & on ne fit plus aucune façon de s'y livrer
» publiquement «. On avoit cru jufqu'à préfent que l'amour &
la tendreffe avoient donné naiffance au deffin & à la peinture;
mais aucun Auteur, que je fache, n'a donné à l'idolatrie l'origine que Bayadour lui donne ici.

Alanfa-Kan eut deux fils jumeaux, l'un appellé Tatar, l'autre Moung'l ou Mogoull; chacun d'eux a donné fon nom à une grande Tribu. Depuis cette époque jufqu'à celle où Tchinguis-Kan fe rendit maître du nord de l'Afie, le nom générique de toutes les Tribus Tatares, étoit le nom de Tourk, auquel on ajoutoit celui de leurs Chefs. Ainfi c'eft de Tatar-Kan que la Tribu des Tatars a pris fon nom, & non pas de la rivière appellée Tara, comme plufieurs Hiftoriens l'ont prétendu mal-à-propos, puifqu'il n'y a point de rivière de ce nom dans tout le nord de l'Afie. Il en eft de même de la Tribu de Mogoull. Moung'l veut dire un homme trifte; l'humeur fombre du fecond fils d'Alanfa-Kan lui fit donner ce furnom. La Tribu des Moung'l, appellée depuis Mogouls, Moungals, & Mogols par les Européens, foumit toutes les autres Tribus. Le Grand-Mogol des Indes fe fait une gloire de porter encore aujourd'hui le nom de Mogoul, parce que, defcendant de Tamerlan, il prétend être iffu de cette Tribu.

Tatar-Kan eut fept générations, & Mogoul-Kan neuf: celui-ci laiffa quatre fils. Kara-Kan, leur aîné, fut un Prince puiffant. Il eut un fils nommé Augous-Kan, & furnommé le Miraculeux: il rétablit, dit-on, le culte du vrai Dieu; mais cet Apôtre étoit un conquérant qui fit la guerre pendant foixante-douze ans, rangea tous fes voifins fous fon obéiffance, conquit le Kitaï, (la Chine), le Kara-Kitaï, le royaume de Tangout, &c. Aboulgafi dit » que ce Prince, paffant plus loin derrière le Kitaï,

» trouva ſur le rivage de la mer, entre les montagnes, des
» peuples guerriers qui avoient un Chef appellé Itbourak «.
Ce Chef étoit Roi ſans doute du Tonquin ou de la Cochinchine.
» Ce Prince vint au-devant d'Ogous-Kan avec une armée, & ſe
» préſenta avec tant de bravoure, que le Conquérant fut obligé
» de revenir ſur ſes pas «.

» Ogous-Kan & ſes premiers Officiers menoient leurs femmes
» avec eux. Il arriva qu'un de ſes Généraux, tué dans le combat,
» avoit laiſſé ſa femme groſſe : cette femme, à l'approche de
» ſon terme, ne trouvant d'autre retraite qu'un vieux arbre
» creux, s'y gliſſa lorſque les douleurs de l'enfantement la ſur-
» prirent, & y accoucha d'un fils. Ogous-Kan informé de cette
» aventure, ſe chargea du ſoin de faire élever l'enfant, en con-
» ſidération des ſervices de ſon père, & lui donna le ſurnom
» de *Kiptchak*, qui veut dire, en vieux langage Turc, *arbre vuide*.
» Dès que cet enfant fut parvenu à un âge convenable pour
» commander, Ogous-Kan lui donna une armée conſidérable
» pour faire la guerre aux Ourouſſ (Ruſſes), aux Oulaks, (aux
» Baſchkirs), qui habitoient ſur les bords des rivières de Tin,
» d'Atell & de Jaïgik «. Le Tin eſt le Tanaïs des anciens, le Don
des Ruſſes.

Ce jeune guerrier fut aſſez heureux pour ranger ces peuples ſous
ſon obéiſſance, & régna trente ans ſur eux. C'eſt de lui que tous
les Kiptchaks ſont iſſus; & depuis le règne d'Ogous-Kan juſqu'à
celui de Tchinguis-Kan, aucune autre nation n'a habité entre ces
trois rivières, que les ſujets des Princes deſcendans de la poſtérité
de Kiptchak. Les Tatars appellent encore ce pays, du nom de ſon
conquérant, *Dachté-Kiptchak :* il eſt compris aujourd'hui entre le
Volga, le Jaïk & le Don; mais anciennement il s'étendoit du
nord & du nord-eſt de la mer Caſpienne, juſqu'à l'ancien
Iaxarte, que les Turcs & les Tatars appellent *Sir*, & les Arabes
Sihon,

Sihon. Les Polovitſi qui habitoient cette contrée, ſe nommoient entr'eux Kiptchaki.

Section V.

Dix-ſept ans après la conquête de la Chine, Ogous-Kan attaqua le même Itbourak, Roi du Tounquin. Cette expédition fut heureuſe; Itbourak fut entièrement défait, il périt ſur le champ de bataille, & Ogous s'empara de tous ſes Etats. Après cette conquête, il fit un mouvement rétrograde, & ſe rabattit ſur les frontières des Indes, en tirant vers Talask, Saïram, Taſchekant, Samarkant & la Boukarie : il prit d'abord les villes de Saïram & de Taſchekant; c'eſt de-là qu'il détacha ſon fils Kioun-Kan avec un corps de troupes, pour ſe rendre maître des villes de Tourkeſtan & d'Andidſan, & il les ſoumit. *Voyez la note* (a).

Section VI.

On s'étonne de ce que les Chinois ne commercent pas avec les Mongouls, & l'on a cru que l'antipathie mutuelle de ces peuples en étoit cauſe : l'expédition d'Ogous nous fournit l'occaſion de détruire ce préjugé. Pour aller de la grande Tatarie par le royaume de Tangout à ceux du Tounquin, du Pégu, & aux autres Etats voiſins des Indes, il faut côtoyer, ou les frontières de la Chine, ou celles des Etats du Grand-Mogol : il eſt impoſſible de paſſer par le milieu du pays, à cauſe des vaſtes déſerts ſablonneux qui occupent l'intérieur de ce Royaume, & qui s'étendent depuis Ava vers le nord, & au-delà des frontières du royaume de Tangout, De-là vient que les ſujets du Grand-Mogol n'ont preſque aucun commerce avec les Chinois, les uns & les autres étant obligés de faire un grand détour au ſud, & de paſſer, avec des fatigues incroyables, par les montagnes du royaume d'Ava, pour pouvoir commercer enſemble. Rien ne prouve

mieux cette vérité que le fait ſuivant. Il y a environ ſoixante ans qu'un des Omhras (Miniſtres) de la Cour du Mogol tomba dans la diſgrace, & entreprit de ſe ſauver à la Chine, à travers les déſerts dont nous venons de parler, avec une ſuite de trente perſonnes. Il n'en arriva que trois avec lui. Le reſte de ſes gens périt en chemin de ſoif & de fatigues. L'Omhras & un autre moururent auſſi par les mêmes cauſes, preſqu'en arrivant dans la Province de Xienſi. Mais ſi les Chinois peuvent ſe maintenir dans la poſſeſſion des Provinces de Chamill & de Tourfan, qu'ils ont conquiſes ſur le Grand-Kan des Kalmouks, ils pourront entretenir des liaiſons plus faciles, & un commerce avantageux avec les Etats du Mogol.

SECTION VII.

Ogous-Kan marche enſuite vers Samarkant, la force à ſe rendre, & s'empare de la grande Boukarie. La fureur des conquêtes l'entraîne; il porte ſes pas vers la ville de Balk, & la prend. Cette ville, ſituée à l'extrémité de la grande Boukarie, vers les frontières de la Perſe, convenoit beaucoup à ſes projets. La priſe de Khor ſuivit celle de Balk : il fut s'en emparer au milieu d'un hiver rigoureux, & à travers des neiges qui empêchèrent un grand nombre de ſoldats de le ſuivre. Ces traîneurs ne purent le rejoindre qu'au printems ſuivant. Pour conſerver la mémoire de cet évènement, Ogous-Kan leur donna le nom de *Karlik*, qui ſignifie neige; & c'eſt de-là que la Tribu des Karliks tire ſon origine.

SECTION VIII.

La conquête de trois villes fameuſes du nord des Indes tente Ogous-Kan : ces villes étoient Kaboull, Gaſmien & Cachémire. Celle-ci étoit ſous l'obéiſſance d'un Prince puiſſant, appellé

Jagma; & ce Prince ſe montra digne de l'eſtime du conquérant Mongoul. Cependant Ogous, après un an d'obſtacles, le défit, conquit ſon Royaume, & revint dans ſes Etats par les villes de Bagadaskan & de Samarkant. *Voyez la note* (b).

SECTION IX.

Une pareille conquête auroit ſuffi pour combler les vœux d'un Prince ami du repos : Ogous étoit ambitieux; & ce n'eſt pas pour ſe repoſer un jour que l'ambition agit. Ogous-Kan paſſe l'Oxus, va mettre le ſiége devant la ville de Koraſſan; elle ſe rend, & il tourne ſes pas vers le pays d'Irak. Ce pays ſe trouvoit alors ſans maître. Kajoumars, le dernier Kan, étoit mort avant que ſon fils fût en âge de prendre les rênes du Gouvernement; & les Principaux de la nation, abuſant de la minorité du Prince, ſe faiſoient la guerre les uns aux autres. Cette diviſion facilita à Ogous-Kan la priſe de Koraſſan & de pluſieurs autres villes. Ce Prince ſéjourna quelques années dans ce pays, traitant avec douceur ceux qui ſe rangeoient ſous l'obéiſſance, & ne faiſant aucun quartier à ceux qui oſoient lui réſiſter.

SECTION X.

Quelque robuſte que fût Ogous-Kan, la force & la vigueur ont un terme, & il y touchoit. On n'eſt pas jeune après 72 ans de fatigues & de guerres preſque continuelles; & la vieilleſſe eſt elle-même une maladie incurable. Dès que ce Prince s'en apperçut, il prit la réſolution de partager ſes Etats entre ſes fils : voici la manière dont il s'y prit.

» Ogous ſe trouvant dans la ville de Scham, ordonna un » jour à un de ſes plus affidés ſerviteurs, d'aller dans la » forêt voiſine, & d'y enterrer en ſecret, quelque part vers » l'Orient, un arc d'or qu'il lui remit, mais de manière qu'on

» n'en pût voir qu'une extrémité. Le confident ayant exécuté
» cet ordre, Ogous-Kan lui donna trois flèches d'or, pour les
» enterrer de même manière, mais du côté de l'Occident.
» Quelque tems après, il appella trois des plus âgés de ses fils,
» *Kioun* ou le soleil, *Aï* ou la lune, *Jouldous* ou l'étoile, & il leur dit :
» *Vous savez, mes enfans, que nous sommes dans un pays étranger, où je*
» *suis tellement accablé d'affaires, qu'il ne me reste pas de tems pour aller*
» *à la chasse ; je veux que vous y alliez pour moi, & cela du côté de l'Orient ;*
» *& ne manquez pas de m'apporter tout ce que vous pourrez prendre, & il y*
» *a beaucoup de gibier dans le lieu que je vous indique......* Il nomma
» des gens pour les accompagner ; & dès qu'ils furent partis, il
» appella ses trois autres fils, & leur commanda de même d'aller
» à la chasse du côté de l'Occident. Ceux-ci se nommoient *Kouk*
» ou le ciel, *Tag* ou la montagne, *Tchinguis* ou la mer «.

SECTION XI.

» Les aînés apportèrent à Ogous une grande quantité de gibier,
» & l'arc d'or qu'ils avoient trouvé. Les cadets revinrent peu de
» tems après ; leur chasse avoit été heureuse, ils l'offrirent à leur
» père avec les flèches d'or dont ils avoient fait la découverte.
» Alors le Kan donna des ordres pour préparer un grand festin
» en réjouissance de l'heureuse découverte de l'arc & des flèches.
» Il ordonna aux trois aînés de partager l'arc entr'eux, & voulut
» que les cadets gardassent chacun une flèche. Il mit ensuite une
» forte garnison dans les villes de défenses, & ramena le reste de
» son armée dans ses Etats. A son retour, il fit dresser une tente,
» ornée de pommes d'or enrichies de pierreries ; & ayant fait
» tuer 900 chevaux & 900 brebis, & fait faire provision de 99
» outres de boisson, dont 9 étoient remplies d'eau-de-vie, & 90
» de Koumiss (1), il donna un grand festin d'appareil à tous les

(1) Le nombre neuf a toujours été en vénération parmi les Tatars & les Mahométans.

» Grands & à tous les Officiers de distinction, remercia ses fils
» de l'amour & de la fidélité inviolable qu'ils lui avoient toujours
» témoignée, & leur donna beaucoup de villes & de sujets en
» propriété; il gratifia aussi les Grands & les principaux Officiers,
» chacun selon le degré de mérite & l'importance des services
» qu'il avoit rendus. Comme ce Prince avoit eu ses vues en faisant
» enterrer dans la forêt de Scham, l'arc & les flèches, il se servit
» de cette occasion pour donner à ses trois fils aînés le surnom de
» *Boussak*, qui veut dire rompu, par allusion à l'arc qu'ils avoient
» trouvé & partagé. Il donna aux trois autres le surnom d'*Outz-ok*,
» qui signifie trois flèches; & leur dit: *Ce n'est point par hasard, mais*
» *par la volonté du Dieu vivant, que vous avez trouvé cet arc & ces flèches;*
» *& attendu que nos ancêtres ont toujours cru que l'arc désignoit le Prince,*
» *& que les flèches marquoient les Ambassadeurs, parce qu'il faut que la*
» *flèche aille du côté qu'elle est dirigée par l'arc, & que mon fils aîné Kioun*
» *a trouvé l'arc, il régnera après ma mort, & ses descendans après lui, tant*
» *qu'il y aura de la postérité des Boussaks; & ceux de la postérité d'Outz-ok*
» *leur seront sujets à jamais* «......

SECTION XII.

Ogous-Kan mourut peu de tems après, âgé de 116 ans. Son fils Kioun-Kan lui succède. Un vieux Conseiller de son père, qui avoit la réputation d'un homme de beaucoup d'esprit, lui repré-

---

la plupart des Nations ont eu la même superstition. Les Romains & les Grecs, les Germains & les Gaulois y ont fait beaucoup d'attention dans leurs cérémonies religieuses: les Cabalistes prétendent encore y trouver des mystères; mais ce sont des taupes qui se donnent pour des Lynxs, & qui prétendent découvrir des mystères dans les choses que l'homme sensé regarde comme des puérilités.

Toutes les cérémonies d'appareil chez les Tatars sont accompagnées de festins, qui durent quelquefois pendant quarante jours. Ils ne mangent communément que de la chair de cheval & de brebis.

ſenta qu'Ogous-Kan avoit enduré beaucoup de fatigues, uniquement dans la vue de conquérir un grand nombre de villes & de provinces, afin de laiſſer à ſa poſtérité un nom honorable & de puiſſans Etats; qu'il poſſéderoit tout cela auſſi long-tems qu'il vivroit en bonne intelligence avec ſes frères; mais qu'au moment où la diſcorde régneroit entr'eux, ils perdroient un ſi bel héritage avec la vie & l'honneur. La repréſentation étoit ſage; elle rappelle l'apologue du *ſecours mutuel :*

> Le plus puiſſant cède, s'il n'eſt pas ſecondé;
> Mais il faut qu'il aide, s'il veut être aidé.

Il eſt probable que le Conſeiller de Kioun-Kan avoit un autre but que celui de la concorde, puiſqu'après avoir préparé Kioun-Kan à l'entendre, il lui tint ce diſcours : » Vous êtes ſix frères, » dont chacun a quatre fils, & je te conſeille de partager entre » tes frères & leurs enfans, une partie de ce grand nombre de » villes que ton père t'a laiſſées en mourant; c'eſt le moyen de » prévenir la jalouſie qui pourroit ſe gliſſer entre vous, dans le » cas où un ſeul auroit tout, & les autres rien. En conſéquence, » il eſt néceſſaire que tu faſſes apprêter un grand feſtin, auquel » on conviera tout le monde indifféremment; & c'eſt en cette » occaſion que tu pourras partager ton Empire avec tes frères & » leurs enfans, en préſence de tous tes ſujets «.

» Kioun-Kan ayant goûté ce conſeil, fit dreſſer la magnifique » tente dont il avoit hérité, & ſix autres tentes blanches de » chaque côté; après quoi il fit planter auprès de ces tentes deux » arbres de quarante braſſes de hauteur, & placer une poule d'or » au ſommet de celui qui étoit à droite, & une poule d'argent » au ſommet de l'autre. Il ordonna que tous ceux qui portoient » le nom de Bouſſak s'exerceroient à tirer après la poule d'or en » courant à toute bride, & que tous les Outz-oks tireroient de

» la même manière après la poule d'argent ; ce qui fut exécuté «.
Kioun-Kan distribua des prix aux plus adroits de l'une & l'autre Tribu : le festin qui suivit, ressembloit à celui dont nous avons parlé dans la Section précédente ; il dura dix jours & dix nuits sans interruption. Ce fut au milieu de cette longue orgie, que Kioun-Kan partagea publiquement l'héritage de son père, non-seulement avec ses frères & leurs vingt-quatre fils, mais encore avec leurs autres enfans, nés de leurs concubines.

SECTION XIII.

Le partage des Etats d'Ogous-Kan va produire parmi les Princes Tatars, les mêmes effets que le partage de la succession de Volodimir produisit en Russie, & l'ordre de succession changera de même ; c'est une nouvelle preuve de la vérité des principes que nous avons établis à cet égard.

Kioun-Kan meurt après avoir régné soixante-dix ans : la longueur des règnes des anciens Princes Tatars rappelle la durée de ceux des Patriarches. Kioun-Kan avoit laissé quatre fils, dont Kagi étoit l'aîné : il devoit régner, & cependant il ne régna pas. Ce fut Aï-Kan qui succéda à son frère Kioun.

Aï-Kan mourut, laissant quatre fils & quatre frères. Aucun d'eux ne le remplaça sur le Trône. Ce fut Jouldous-Kan, leur allié, qui tint les rênes du Gouvernement avec beaucoup de conduite & de prudence. Son règne fut court : son fils Mengli-Kan lui succéda, régna avec dignité, vécut & mourut en paix dans un âge fort avancé, & laissa l'Empire à son fils Tinjis-Kan, qui, dans sa vieillesse, abdiqua en faveur de son fils, pour employer le reste de ses jours au recueillement & aux exercices de dévotion. Ce fils étoit Ill-Kan, qui régna long-tems sur les Mongouls.

Section XIV.

Nous touchons à l'époque de la destruction de l'Empire des Mongouls, à laquelle le partage d'Ogous-Kan a donné lieu. Ill-Kan, issu de la postérité de Mongoul-Kan, & Siountz-Kan, descendant de Tatar-Kan, règnent à la même époque : ces deux Princes se font des guerres continuelles, & Ill-Kan remporte toujours la victoire. Le vaincu, qui veut réparer ses pertes, envoie des Ambassadeurs, avec de magnifiques présens, au Kan des Kergis, (Kirguis) Prince puissant, & le prie de venir à son secours. Tandis qu'il négocioit cette alliance, il travailloit à rendre suspecte aux Princes ses voisins, la trop grande puissance d'Ill-Kan, & il y réussit. Le Kan des Kergis s'unit à ces Princes pour accabler le vainqueur. Dès que celui-ci eut avis de cette confédération, il alla se camper dans un lieu avantageux, & s'y retrancha si bien, que, malgré les attaques renaissantes des Princes alliés, il leur fut impossible de le forcer dans son camp. Ce qu'ils ne pouvoient de force, ils l'entreprirent par la ruse : ils résolurent une attaque pour le lendemain, & ordonnèrent aux troupes de jetter leurs armes & leurs bagages après de légères escarmouches, & de fuir vers un endroit désigné, où ils avoient mis en embuscade des troupes d'élite. Ce stratagême réussit à souhait : l'armée d'Ill-Kan poursuivit les fuyards, & se trouva enveloppée de tous côtés. Les troupes confédérées ne firent point de quartier, & celles d'Ill-Kan furent passées au fil de l'épée.

Après cette expédition barbare, on emporta aisément les retranchemens des Mongouls, & tous ceux qui les défendoient furent faits prisonniers. L'infortuné Ill-Kan avoit plusieurs enfans, qui tous, à l'exception du cadet, appellé Kajan, perdirent la vie avec leur père dans cette fatale journée.

SECTION XV.

Kajan & ſon couſin Nagos, qui étoient à-peu-près du même âge, & qui venoient de ſe marier, étoient du nombre des priſonniers qui avoient défendu les retranchemens. Siountz-Kan, après ſon expédition, s'en retournoit dans ſes Etats avec ſes troupes, & amenoit avec lui les priſonniers. Les Princes étoient ſans doute plutôt obſervés que gardés, car, après dix jours de captivité, ils prirent la fuite avec leurs femmes, & s'en retournèrent dans leur pays. Ils s'approprièrent les débris des troupeaux échappés à l'avidité des ennemis; & ne jugeant pas qu'il fût sûr pour eux de s'établir dans les Etats d'Ill-Kan, ils chargèrent leurs chameaux & leurs chevaux des dépouilles reſtées ſur le champ de bataille, & ſe retirèrent de montagne en montagne, juſqu'à ce qu'étant arrivés au pied de la plus élevée de toutes, ils ne trouvèrent qu'un ſentier étroit & eſcarpé, tracé par des chèvres ſauvages & des goulus carnaciers & méchans, qui ſe trouvent en quantité dans les montagnes qui ſéparent la Sibérie de la grande Tatarie. Ce fut par ce ſentier qu'ils paſsèrent un à un, au riſque preſque inévitable de périr, au moindre faux-pas : mais la crainte donne des ailes. Parvenus, avec beaucoup de peines, au ſommet de la montagne, ils la deſcendirent de la même manière. Ils découvrirent, avec une joie inexprimable, un vallon agréable, entrecoupé de ruiſſeaux, de prairies, d'une multitude d'arbres fruitiers; & comme cette retraite étoit entourée de toutes parts de montagnes inacceſſibles, ils ſe crurent à l'abri des pourſuites de leurs ennemis. C'eſt toujours après la tempête que l'on goûte mieux la douceur du calme.

Ce vallon délicieux leur fourniſſoit des fruits & des pâturages pendant l'été, & ils vivoient de laitage & de fruits. Leurs troupeaux les nourriſſoient pendant l'hiver, & les peaux des animaux

leur ſervoient à pluſieurs uſages. Ils appellèrent cette contrée Irgana-Kon, par alluſion à ſa ſituation. *Irgana* ſignifie vallon, *Kon* une hauteur eſcarpée. La poſtérité de ces Princes devint nombreuſe, & ſur-tout celle de Kajan : celui-ci donna à la ſienne le nom de Kajatt. Kajan avoit reçu le nom qu'il portoit, de ſon père, parce qu'il étoit robuſte & vigoureux. *Kajan* ſignifie *un torrent qui ſe précipite du haut d'un rocher.* Nagos appella une partie de ſes deſcendans Nagoſler, & l'autre Dourlagan. C'eſt ainſi que les ſurnoms anciens, pris des qualités, bonnes ou mauvaiſes, & des attributs phyſiques, ont donné naiſſance, preſque par-tout, aux noms propres des peuples modernes.

SECTION XVI.

La poſtérité des deux Princes habita pendant 400 ans la contrée d'Irgana-kon; mais s'y trouvant à la fin trop à l'étroit, & ayant appris de ſes ancêtres que le pays au-delà des montagnes d'où Siountz-Kan les avoit chaſſés, étoit bon & très-étendu, les trois Tribus s'aſſemblèrent & tinrent conſeil. Il fut réſolu de ſortir de l'enceinte : comment, & par où? » Un maréchal, dit l'Hiſtorien » Tatar, avoit obſervé que, dans un certain endroit, la mon- » tagne avoit des cavités & peu d'épaiſſeur, & qu'en cet endroit » elle étoit preſque toute compoſée de minérai de fer, il pro- » poſa de fondre cette partie de montagne par le feu. Ce conſeil » ayant été approuvé de tous, chacun y porta du bois & du » charbon. Après avoir placé un lit de bois & de charbon, on » y mit le feu, à l'aide de ſoixante-dix ſoufflets de cuir. Ce feu » vif & continu fondit la montagne en cet endroit, & procura » une iſſue aſſez large pour faciliter le paſſage d'un chameau » chargé. Ce fut par ce chemin que les Tribus émigrèrent «. Ce récit ſemble calqué ſur celui où Annibal calcine les Alpes & les diſſout avec du vinaigre. Quoi qu'il en ſoit, ſuivons l'Hiſtorien.

» Pour perpétuer la mémoire de cette miraculeuse sortie, les
» Mongouls en célèbrent annuellement le jour avec les solem-
» nités suivantes. On allume ce jour-là un grand feu dans lequel
» on met un morceau de fer. On l'en retire lorsqu'il est rouge,
» & le Kan est le premier qui le frappe d'un coup de marteau :
» la même cérémonie se fait successivement par les Chefs des
» Tribus, par les Officiers de distinction, chacun d'eux selon
» leur rang, & enfin par le peuple. Cet usage est universel dans
» la vaste étendue de l'Empire Mongoul «.

SECTION XVII.

La Tribu de Kajatt avoit alors un Chef appellé Bertézana, qui envoya, aussi-tôt après sa sortie d'Irgana-Kon, des Députés à tous les Peuples voisins, pour leur annoncer qu'il offroit sa protection à tous ceux qui, ayant été autrefois soumis aux Princes de la postérité de Mongoul-Kan, se rangeroient sous son obéissance, mais qu'il poursuivroit par le fer & par le feu tous ceux qui refuseroient de le reconnoître. Quelques-uns de ces peuples se mirent volontairement sous sa domination. Les descendans de Tatar-Kan qui régnoient alors, ayant appris cette nouvelle, comme d'un autre monde, coururent aux armes, & allèrent chercher Bertézana; ils trouvèrent un maître : Bertézana remporta sur eux une victoire complette, & le carnage fut grand. Le vainqueur ne fit quartier qu'à la jeunesse, qui fut répartie entre les Mongouls. Les Aïmaks ou Tribus voisines, engagées par la victoire que le nouveau Kan venoit de remporter, se mirent sous sa protection, & augmentèrent considérablement ses forces.

SECTION XVIII.

Ici l'Historien Tatar revient sur ses pas, pour faire connoître

les cinq Tribus qui tirent leurs noms d'Ogous-Kan. La seule de ces Tribus qui est issue de la postérité de Mongoul-Kan, est celle des Igours : ce mot désigne celui qui vient au secours d'un autre ; & c'est le nom qu'Ogous donna à ses cousins lorsqu'ils réunirent leurs forces aux siennes. Les quatre autres Tribus dont parle Aboulgasi, sont celles des Kanklitz, des Kiptchaks, des Karliks & des Kall-atz. Tout offre des anecdotes dans les noms des Peuples Tatars. Voici l'évènement qui donna lieu à Ogous-Kan de donner le nom de Kall-atz à l'un de ses Sujets, dont les descendans ont formé une Tribu. Lorsque ce Prince eut résolu de s'emparer du pays d'Iran, (Sect. VIII & IX), il fit publier que tout le monde eût à se pourvoir de vivres, parce qu'on auroit une longue marche à faire : ceux de son armée qui étoient restés en arrière, le joignirent auprès de la ville de Talask. Le Prince ayant demandé à l'un des traîneurs pourquoi ils avoient tardé si long-tems, il lui répondit : » Nos chevaux étoient las, & en » mon particulier j'étois fort embarrassé. Ma femme accoucha » sur la route, & se trouva si exténuée par la faim, qu'elle n'avoit » plus de lait pour nourrir son enfant. Dans cette extrémité, j'ai » été obligé chaque jour d'aller à la chasse pour lui procurer la » subsistance ; ce que j'ai continué de faire jusqu'à ce qu'un de » vos Officiers, commandé pour rassembler les traîneurs, m'ait » pressé de me rendre au camp «. Après ce récit touchant, Ogous lui fit donner des vivres & un bon cheval, & lui permit de se retirer chez lui pour avoir soin de sa femme & de son enfant. Il lui donna le nom de Kall-atz, en mémoire de cette aventure. *Kall* en Langue Tatare signifie *reste*, & *atz* veut dire *ayant faim*.

La Tribu des Kall atzs habitoit, au tems d'Aboulgasi, parmi les Tourkmans, dans le pays de Ma-ourenner & la Province de Korassan, & conjointement avec les Kanklitz ; mais lorsque les Tourkmans prirent la résolution d'aller s'établir dans les villes,

les Kanklitz vinrent habiter aux environs des rivières de Té-Kous & d'Ila, qui ont leurs ſources dans les landes du lac Saïſſan, & s'y fixèrent pendant un grand nombre d'années.

SECTION XIX.

Vigisk, Kan d'Ourgens, épouſa une femme de la Tribu des Kanklitz. Ses ancêtres s'étoient élevés ſucceſſivement de l'état d'eſclaves, au Gouvernement de Karaſs'm, & du Gouvernement à la ſouveraineté. Ce Prince prenoit le nom de Schak de Karaſs'm, quoiqu'il poſſédât toute la Perſe, la grande Boukarie, & une partie des Arménies & de la Syrie. Sa puiſſance s'accrut de tous les débris de la grandeur des Sultans Selgioukides, dont il fit mourir le dernier, quoique ſes ancêtres & lui duſſent leur fortune aux Princes de cette Maiſon. La femme Kanklitz, que Vigisk avoit épouſée, portoit le nom de Tourkan : il en eût un fils qui fut appellé, dans la ſuite, Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm. Sa réſidence ordinaire étoit la ville d'Ourgens, & il réduiſit tous les pays voiſins ſous ſon obéiſſance. Du côté de l'Orient, les Indes & la Boukarie : du côté du Nord, le Tourkeſtan & l'Andidſan : du côté du Sud, le pays d'Arabiſtan, (Arabie) *Voyez la note* (c) : & du côté de l'Occident, le pays de Rouhm. Ici ſe préſente une obſervation. Les Tatars & la plupart des autres nations de l'Orient ne connoiſſent l'Empereur Turc que ſous le nom de *Sultan de Rouhm*, parce que les Romains poſſédoient autrefois en Aſie les mêmes Etats qui appartiennent aux Turcs aujourd'hui, & qu'après le partage de l'Empire Romain, la ville de Conſtantinople garda toujours dans les Provinces le nom de nouvelle Rome qu'elle eut d'abord. C'eſt auſſi par abus que nous appellons Turcs les ſujets de la Porte Ottomane : Tourk ou Turc eſt le nom originaire de toutes les Nations compriſes ſous le nom de Tatars, & qui n'ont aucune connexion

avec les Turcs modernes. Ceux-ci ſont une aggrégation de Sarraſins, d'Arabes, de Grecs, de Slaves, & d'autres peuples d'une origine indéterminée. En vain prétend-on qu'ils deſcendent des premiers Turcs qui envahirent l'Aſie dans le neuvième ſiècle : cette Race n'exiſtoit plus long-tems avant l'invaſion de Tchinguis-Kan dans l'Aſie méridionale, & par conſéquent plus de deux ſiècles avant l'établiſſement de la Monarchie Ottomane.

SECTION XX.

Le Kan d'Ourgens, qui chériſſoit ſa mère, prit dans une affection particulière la Tribu dont elle ſortoit : il mit à la tête de ſon Conſeil Chamar, ſon oncle maternel; il donna la ville de Tourkeſtan en propriété, & le titre de Gagir-Kan à un de ſes couſins de race Kanklitz; il confia le Gouvernement de la grande Boukarie à un homme de réputation nommé Kouk, Kanklitz d'origine, que la renommée de ce Prince avoit attiré auprès de lui; mais il leur fit embraſſer à tous le culte Mahométan. Il y eut plus de ſoixante mille hommes Kanklitz qui paſsèrent volontairement ſous l'obéiſſance du Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm; il n'en reſta qu'environ dix mille ſur les bords des rivières de Tékous & d'Ila, que Tchinguis-Kan fit paſſer au fil de l'épée, dans ſon expédition contre le Sultan Mahamet.

SECTION XXI.

La Tribu des Karliks habitoit de tout tems dans les montagnes du pays des Mongouls; & ce peuple ſe nourriſſoit du produit de ſes terres & de ſes troupeaux : il choiſiſſoit ſes Kans dans ſa Tribu même, qui n'étoit compoſée que de deux mille familles. Tchinguis-Kan parvenu à l'Empire, & ayant conquis pluſieurs Provinces voiſines des Karliks, leur envoya Barlas-Koplaï-Noyan pour les engager à le reconnoître pour leur Souverain. Arlas-

Kan, qui étoit alors leur Chef, n'héſita pas à ſe mettre ſous ſa protection : il alla lui offrir une très-belle fille qu'il avoit, & des préſens magnifiques. Tchinguis-Kan ſatisfait de cette démarche, lui donna une de ſes couſines en mariage. Arlas étoit ſans doute un homme ſimple, que les Tatars déſignent par le mot *Tadſik :* il n'eut pas plutôt pris congé de Tchinguis, que ce Prince dit que c'étoit trop de l'appeller Arlas-Kan, & que le nom de Sirak lui convenoit mieux. *Sirak* ſignifie *pauvre d'eſprit; Zizen*, un *homme éloquent.*

SECTION XXII.

La Tribu des Igours habitoit autrefois entre trois chaînes de montagnes ſituées dans les Etats des Mongouls : les deux premières fort élevées, s'étendent de l'Orient à l'Occident, & forment les deux principales branches du mont Caucaſe; la troiſième n'en eſt qu'un rameau; elle porte aujourd'hui le nom de Chaltaï. On trouve dans ce pays dix rivières d'un côté, & neuf de l'autre. *Oun*, en vieux langage Turc, ſignifie *dix*, & *tokos*, neuf. Les Igours prirent les noms du nombre des rivières de cette contrée : ceux qui habitoient ſur les bords des neuf rivières, furent appellés Tokos-Igours, & les autres Oun-Igours. Ces deux Tribus puiſſantes furent long-tems alliées & paiſibles, poſſédant un grand nombre de villes, de bourgs & de villages, & ſe gouvernant par elles-mêmes. A la fin la diſſention ſe mit entre elles, & il fut réſolu d'élire deux Kans, dont l'un régneroit ſur les Oun-Igours, & l'autre ſur les Tokos-Igours. Chaque Tribu choiſit ſon Chef. Mangatati, ſurnommé Il-itar, fut celui des premiers, & Il-irgin régna ſur les ſeconds.

Ces Princes & leurs deſcendans régnèrent ſous les mêmes noms pendant un ſiècle; après quoi les deux Tribus ſe réunirent, & n'eurent plus qu'un ſeul & même Kan, à qui elles donnèrent le

nom diſtingué d'Idi-Kout. *Idi* veut dire *envoyé*, & *Kout* déſigne *l'eſprit* ou *l'ame*. En langue Usbeke, Idi-Kout ſignifie un homme libre, qui n'eſt ſujet à perſonne; mais cette ſignification, quoique différente, rentre ici dans l'unité: le Prince Souverain n'eſt ſujet de perſonne. L'Hiſtorien Tatar dit que ces deux peuples habitèrent enſemble dans ces montagnes, & vécurent en paix pendant près de 200 ans, après leſquels une nouvelle diſſention les ſépara entièrement. Une partie d'entre eux reſta, & l'autre qui émigra fut habiter les bords de l'Irtich. Ceux-ci ſe divisèrent en trois branches: la première habita la ville de Biſchébalik, vers les ſources de l'Irtich, & cette ville n'exiſte plus. La ſeconde, diſperſée dans le voiſinage, ſe nourriſſoit de ſon bétail. La troiſième erroit ſur les bords de cette rivière, vivant de la pêche & de la chaſſe des zibelines, des caſtors, des écureuils, & d'autres animaux dont ils mangeoient la chair, & employoient les peaux pour s'en faire des habits. De tout tems ils étoient accoutumés à ſe vêtir de pelleteries. Ce peuple errant portoit une ſi grande haîne aux Igours ſédentaires, que leur plus grande malédiction étoit de ſouhaiter à un homme, *qu'il fût réduit à vivre parmi ceux qui nourriſſent des beſtiaux, qui en mangent la viande cuite, qui changent d'habits, & qui cultivent la terre.*

Banerzik Idi-Kout, qui étoit leur Chef du tems de Tchinguis-Kan, ſe ſoumit à ce Prince, pour ſe mettre à couvert des attaques de Kavar-Kan, maître du Tourkeſtan, & lui envoya chaque année des préſens en tributs: il fut le joindre comme allié, avec un grand nombre de ſes Sujets, lorſque ce Conquérant alla attaquer le Sultan Mahamet, Schak de Karaſs'm: il y avoit parmi ces Igours un grand nombre d'hommes très-ſavans dans la langue Turke, qui joignoient à l'intelligence beaucoup d'habileté dans l'écriture: Tchinguis-Kan en forma une eſpèce de Chancellerie, & s'en ſervit utilement dans toutes ſes expéditions, en qualité d'Ecrivains. Les Princes,

Princes, ses descendans, les employèrent aux mêmes usages; & lorsque Ougadaï-Kan succéda à son père, & devint Empereur des Mongouls, il confia le Gouvernement des Provinces de Korassan, de Mazanderan & de Ghilan, à un homme de cette Tribu, appellé Vigour-Kourgour, qui lui rendoit compte de tous les revenus des villes de son Gouvernement.

SECTION XXIII.

Laissons les branches pour embrasser le tronc de ce grand arbre, qui couvrira bientôt l'Asie septentrionale & méridionale. La Tribu des Tatars est une des plus anciennes & des plus fameuses de la Nation Turke. Elle étoit autrefois composée de plus de soixante-dix mille familles qui obéissoient à un seul Chef. La principale branche des Tatars alla s'établir vers les frontières du Kitaï, (la Chine) mais elle fut soumise par le Souverain de cette contrée. Les Tatars se révoltèrent peu de tems après, & ce ne fut pas sans peine que l'Empereur vint à bout de les soumettre une seconde fois. Une autre branche de cette Tribu se fixa sur les bords de l'Ikran-Mouran. Cette rivière est le Jéniséi, qui a ses sources directement au sud de celles de la Sélinga, vers le 45e degré de latitude. Cette rivière passe sur les frontières des Kirguis, reçoit les eaux de plusieurs autres, s'élargit considérablement, & se jette, après un long cours, dans la mer Glaciale, que les Tatars appellent *Azok-Tchinguis*, ou *Mer amère*. Ce terme désigne, en général, toutes les mers dont les eaux sont salées; & c'est pour cette raison que les Kalmouks donnent ce nom à la mer Glaciale, à la mer Caspienne & à celle du Japon, qui sont les trois mers dont ils ont connoissance. Ce n'est pas ici le lieu de suivre la filiation des Tatars qui peuplent aujourd'hui l'Asie septentrionale : il nous suffit de connoître leurs ancêtres, qui nous serviront

comme de fanaux, dans la Description historique des Provinces de l'Empire de Russie.

SECTION XXIV.

Nous croyons devoir épargner aux Lecteurs les détails peu intéressans, dans lesquels entre Aboulgasi, au sujet de vingt Tribus Mongoules, qui descendent de la postérité de Kajan & de Nagos, depuis leur retour d'Irgana-Kon. Le *genuit* de ces Tribus Mongoules, & l'ordre généalogique des Chefs qui les ont gouvernées, prouvent l'exactitude de l'Historien, & les recherches pénibles qu'il a faites à cet égard. Cependant, en lui rendant justice, on ne peut s'empêcher de lui faire un reproche de sa crédulité, sur des évènemens très-naturels, qu'il regarde comme miraculeux. » Une femme, dit-il, de la Tribu de Kajan & de la postérité de » Kourkass, accoucha de trois enfans à-la-fois, sans avoir eu com- » merce avec aucun homme : de ces trois enfans sortit une Tribu » nombreuse, qui prit le surnom de Nirékar, qui veut dire en » Langue Mongoule, une *famille pure* «. On doit mettre cette fable au rang de celle de la veuve de Jouldouss-Kan, » qui refuse cons- » tamment de se remarier, & qui voit au lever de l'aurore, quel- » que chose d'aussi brillant que le soleil, tomber dans sa chambre » par l'ouverture du toit, s'approcher d'elle sous la figure d'un » homme de couleur orangée, avec des yeux d'une beauté ravis- » sante. Ces beaux yeux n'empêchèrent pas la jeune veuve d'avoir » peur ; elle voulut appeller ses gens, & la voix lui manqua : » alors elle essaya de se lever, & n'en eut pas la force. Comme » elle ne perdit point connoissance, elle remarqua que l'esprit » galant se coucha sans façon avec elle, & disparut quelques » heures après, &c. Cette visite ne fut point stérile. Alankou » ayant atteint le terme de sa grossesse, accoucha heureusement » de trois fils, dont le cadet régna sur les Mongouls : il fut nommé

» Boudendſir-Mogak : c'eſt de lui que la famille de Tchinguis-Kan » eſt iſſue «. Elle en eſt la neuvième génération. Quoi qu'il en ſoit de ce conte Tatar, il n'eſt pas plus étrange que celui de la naiſſance d'Alexandre : il ne manquoit à Alankou, pour être crue, que l'âge des Sybilles ; ſes fils euſſent appartenu au Soleil, comme le Héros Macédonien à Jupiter Ammon. Mais venons à Tchinguis-Kan, qui fonda un Empire plus grand que celui d'Alexandre.

SECTION XXV.

Les Tatars Mahométans datent les années de deux manières ; de l'Egire & de l'Almanach des Mongouls, qui a été de tout tems particulier à la Nation Turke, & qui eſt encore aujourd'hui le ſeul Calendrier des Kalmouks & des Mongals ; il eſt de douze années lunaires, qui ont chacune leur nom particulier dans l'ordre qui ſuit. 1, la ſouris ; 2, la vache ; 3, le tigre ; 4, le lièvre ; 5, le crocodile ; 6, le ſerpent ; 7, le cheval ; 8, la brebis ; 9, la guenon ; 10, la poule ; 11, le chien ; 12, le porc.

Ces peuples ont encore un uſage particulier, celui de ne remonter jamais dans leur généalogie plus haut qu'à la ſeptième génération. L'Hiſtorien Aboulgaſi-Bayadour-Kan, eſt le premier qui ſe ſoit affranchi de cet uſage. Les Mongouls, en comptant les générations, appellent Izka le pere de la première ; le grand-père Oulougan ; le chef de la troiſième Atinzak ; celui de la quatrième Boudoutour ; celui de la cinquième Badakour ; celui de la ſixième Mourki ; & celui de la ſeptième Doutakar. C'eſt dans cet ordre qu'eſt faite la généalogie des Chefs de chaque Tribu.

SECTION XXVI.

Tchinguis-Kan naquit dans le pays de Blounjouldouk, l'an 559, ou l'an de grace 1164. Les Mongouls appellent cette année Tongous ou le Porc. Jeſſougi-Bayadour, ſon père, lui donna le nom

de Tamouzin. Jeſſougi étoit Souverain d'un petit Etat, qui contenoit environ quarante mille familles, toutes iſſues d'une même ſouche.

Il eſt d'uſage chez les Mongouls, que tout ſujet doit donner annuellement à ſon Prince la dixme de ſes biens & de tous les beſtiaux qu'il poſsède; & cette dixme s'étend parmi les Tatars Mahométans, juſque ſur les eſclaves & ſur les acquiſitions qu'ils peuvent faire, ſoit par les armes, ſoit par l'induſtrie & le commerce: il arrive cependant que leurs Kans ſe contentent de la dixme des grains, des beſtiaux & des eſclaves; & comme les Kalmouks & les Mongouls de l'oueſt n'ont pas l'uſage de cultiver les terres, la dixme qu'ils paient ſe réduit à celle des troupeaux & du butin qu'ils peuvent faire ſur l'ennemi en tems de guerre. Mais ici cette dixme eſt double: après que le Kan a prélevé la ſienne, le Mourza de la Tribu décime à ſon tour. Cette double dixme reſſemble à celle que les payſans de la plus grande partie de l'Europe doivent payer à l'Egliſe & aux Curés, avec cette différence que les Tatars en ſont quittes pour ce tribut annuel, & que les autres, en le payant, ne font que commencer le rôle des contributions, des impôts, & des charges auxquelles ils ſont aſſujettis.

C'eſt encore une loi parmi les Tatars, que le fils aîné ſuccède de droit à ſon père, quoiqu'il laiſſe un grand nombre d'enfans mâles: les frères du ſucceſſeur lui doivent foi, hommage, ſervices & tributs, comme le reſte de ſes ſujets. Mais le tribut ſe borne à une tête de chaque eſpèce de bétail; & cette exemption ne s'étend pas plus loin qu'à leurs perſonnes: leurs enfans & les deſcendans de ceux-ci paient la dixme en entier comme les autres ſujets. Cette loi a eu pour objet de régler l'état des Princes frères & des parens du Kan: elle aſſure en quelque manière la forme conſtitutive de ce Gouvernement, par l'impuiſſance où elle met

les Princes de former des brigues, & d'entretenir des factions contre le Prince régnant. Elle assure d'autre part la vie & les biens des Princes qui ne règnent pas, contre les jalousies & les entreprises des Kans. Voilà pourquoi jusqu'à Jessougi-Bayadour, & même long-tems après le règne de Tchinguis-Kan, l'Histoire des Tatars ne fait aucune mention de ces actions d'une politique barbare, qui sont si ordinaires dans les autres Cours de l'Orient, où un Prince n'est pas plutôt monté sur le Trône, qu'il commence inhumainement par sacrifier les Princes de son sang à la sûreté de sa personne & de son règne. Mais comme il n'y a point parmi les hommes civilisés ou barbares, de loi ou de coutume si sainte qui tienne constamment contre la violence & l'ambition de régner, l'Histoire moderne des Tatars offre aussi des exemples, de frères qui précipitent leurs frères du Trône dans le tombeau, & d'enfans mêmes qui violent les devoirs les plus sacrés pour occuper le Trône de leurs pères.

SECTION XXVII.

Tamouzin n'étoit âgé que de treize ans, & ses frères étoient encore plus jeunes que lui, lorsque Jessougi-Bayadour mourut (1). Indépendamment des quarante mille familles soumises à son obéissance, les chefs de plusieurs Tribus voisines étoient ses vassaux, & lui payoient une redevance annuelle. Comme Tamouzin étoit fort jeune, & que parmi les Tatars un Prince ne prend les rênes du Gouvernement qu'à trente ans révolus, ces familles & ces Tribus crurent pouvoir abuser de la jeunesse de Tamou-

(1) Kaboull-Kan, bisaïeul de Tchinguis-Kan, eut six fils, tous guerriers distingués, ce qui leur mérita le surnom de Kajatt. L'aîné de ces enfans, qui s'appelloit Bortan, eut un fils nommé Jessougi-Bayadour, qui apporta en naissant un bord rouge placé entre le blanc & le noir des yeux. Cette espèce d'anneau coloré fit donner aux descendans de Jessougi-Bayadour le surnom de Borzougan-Kajatt.

zin, refusèrent de lui obéir, de lui payer la dixme, & se retirèrent hors de sa domination. La Tribu de Taïzéouts, la plus riche & la plus considérable de toutes, fut la première à se séparer de Tamouzin; elle entraîna les six autres, qui se soumirent avec elle à un chef nommé Bourganaï-Kariltouk: un tiers seulement des sujets de Tamouzin lui resta fidèle.

SECTION XXVIII.

Le courage de Tamouzin devançoit ses forces; il annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Jessougi-Bayadour avoit eu la politique de Philippe, Roi de Macédoine: Tamouzin ressembloit à Alexandre. Les amusemens de la jeunesse de ces deux Princes furent des jeux héroïques; si l'un dompta Bucéphale, l'autre réduisoit des chevaux regardés comme indomptables, & il pouvoit dire comme celui-là: » Qu'on me donne des » Rois pour antagonistes, & je disputerai le prix aux jeux Olym» piques «. Alexandre gémissoit des victoires de son père, & se plaignoit *qu'il prenoit tout, & ne lui laissoit rien à faire.* Il n'avoit que vingt ans lorsqu'il commença ses conquêtes par la Thrace & l'Illirie. Tamouzin commence les siennes à l'âge de quatorze ans. Justement indigné de la révolte de ses sujets, il se met à la tête de ceux qui lui étoient fidèles, en attendant qu'il puisse ramener au devoir les Tribus qui se sont soustraites de sa dépendance. Il joint les rebelles: le combat fut très-vif, & la victoire resta indécise.

Tamouzin ayant perdu beaucoup de soldats dans cette action, s'en retourna avec le reste de son armée. Sa mère, femme prudente, lui conseilla de rester tranquille, & d'attendre une occasion favorable pour se venger plus efficacement. Il temporisa jusqu'à l'année *Bars*, qui signifie tigre: c'étoit la quarantième de son âge. C'est peut-être le seul exemple que l'Histoire fournisse

de la valeur impétueuse, soumise pendant ving-six ans au régime de la modération.

La mère de Tamouzin s'appelloit Ouloun ; on lui avoit donné le surnom d'*Iga*, qui veut dire *grande :* on y ajouta celui de *Baïbiza*, (1) qui signifie *Gouvernante* en langue Usbeke. Elle étoit issue de la Tribu des Alaknouts, & avoit infiniment d'esprit. Elle épousa en secondes noces Menglik-Izka, de la Tribu des Kounakmars ; & comme il avoit la réputation d'un homme sage & vertueux, on lui donna le surnom d'Izka : *Izka* veut dire un homme dévot. Il jouissoit de beaucoup de crédit dans sa Nation, & il fit rentrer sa Tribu sous l'obéissance de Tamouzin.

SECTION XXIX.

Aunak-Kan, Prince des Karaïtz, (ce mot signifie basanné) envoya un homme de confiance à Menglik-Izka, & lui fit dire : » Tu es comme chef de ta Tribu, & rien ne t'empêche de » régner que le fils de ta femme : j'irai te voir, & nous tâcherons » de trouver ensemble le moyen de faire mourir Tamouzin sans » bruit, après quoi nous partagerons entre nous ses sujets & son » bien «.

Menglik n'étoit pas homme à adopter ce complot infâme ; mais il crut devoir prudemment se taire. Son refus détermina Aunak-Kan à recourir à un autre moyen : il avoit été l'ami intime du père de Tamouzin, qui l'avoit remis en possession de son pays, & qui avoit posé les fondemens des richesses & de la puis-

(1) On trouve un grand nombre de mots dans la Langue Russe, qui ont été pris dans la Langue Tatare. Les Russes appellent *Baba* une femme, *Babisché* une très-vieille femme ; & l'on voit que ces mots dérivent de Baïbiza. les Russes donnent au pain le nom de *Kalatz*, & les Tatars désignent par ce mot ceux qui ont faim, &c, &c. Il y a aussi des mots Arabes dans la Langue Russe. Les Arabes appellent les grandes rivières *Vadi*, & les Russes appellent l'eau *Voda*, & au génitif *Vodi*, &c.

fance à laquelle Aunak parvint dans la fuite. Il invita Tamouzin à venir chez lui, pour traiter d'avance du mariage de Zouzi, fils aîné de ce Prince, avec fa fille. Tamouzin étoit loin de penfér que cette invitation fût le prétexte de la plus noire trahifon. Déja il s'étoit mis en marche, avec une fuite peu nombreufe, lorfqu'il rencontra fon beau-père, qui lui révéla les deffeins du perfide Aunak. Tamouzin revint fur fes pas, & depuis cet avertiffement falutaire, il conferva pour Menglik-Izka la piété filiale la plus affectueufe; & leur amitié fut portée fi loin, qu'ils ne pouvoient plus vivre l'un fans l'autre,

SECTION XXX.

La longue modération de Tamouzin parut crainte ou foibleffe aux différentes Tribus qui s'étoient révoltées contre lui; elles fe réunirent pour l'attaquer inopinément. Un rebelle, qui éprouvoit des remords, vint lui donner avis que les Taï-Zéouts & les Nirons s'étoient joints aux Baï-Zouts, aux Mar-Kats & aux Tatars pour le furprendre. Sur cet avis, Tamouzin, qui avoit augmenté fes forces pendant vingt-fix ans, & difcipliné fes troupes pendant la paix pour les préparer à la guerre, donna un rendez-vous général aux treize Tribus foumifes à fa domination, & s'y rendit le premier. A mefure qu'elles arrivoient, il affignoit à chacune d'elles le pofte qu'elle devoit occuper. Après ces difpofitions, il fit ranger les bagages & le bétail au milieu du camp; il fe mit à la tête des troupes, & attendit de pied ferme l'ennemi dans cette pofition. A fon approche, il rangea fes trente mille hommes, de manière qu'en combattant, ils couvroient de toutes parts les bagages & le bétail. Dès que les armées furent en préfence, Tamouzin donna le fignal pour en venir aux mains; l'action fut fanglante, & il remporta une victoire complette. Il refta, dit l'Hiftorien, cinq à fix mille hommes des rebelles fur

le champ de bataille, outre une multitude de prisonniers qui tombèrent entre les mains du vainqueur. Ici Aboulgazi effraye même ses lecteurs : le fer, le feu, l'eau bouillante, tous les genres de destruction servirent la vengeance de Tchinguis contre les Tribus rebelles : les enfans des principaux d'entr'elles furent condamnés à l'esclavage, & il distribua les autres parmi ses troupes pour leur servir de recrues.

SECTION XXXI.

Tamouzin, si cruel envers les vaincus, avoit d'abord usé de la plus grande modération pour les rappeller au devoir : ce fut l'inutilité de ce moyen qui le détermina à employer la force pour les soumettre. Le même motif l'engagea à s'armer contre Aunak-Kan. La fortune & la victoire se déclarèrent encore pour lui. Aunak & son fils Soungoun prirent la fuite, abandonnèrent leurs Etats, & laissèrent à la discrétion du vainqueur tous ceux de leurs sujets qui cultivoient les terres, & se nourrissoient de leurs produits. Le fugitif Aunak avoit pris le parti d'aller demander un asyle au Prince des Naïmans; mais en y allant, il tomba entre les mains de deux Mourzas, qui lui tranchèrent la tête, & qui furent la présenter à leur Kan. Quoique celui-ci ne vécût point en bonne intelligence avec Aunak, il blâma fort cette action criminelle, & dit aux Mourzas » qu'ils auroient mieux » fait de servir d'escorte à un grand Prince, & d'un âge respec- » table, que de se rendre ses bourreaux «. Son fils Soungoun, caché quelque tems parmi ses sujets, se retira dans la Tribu des Kall-Atzs, qui habitoit la petite Boukarie. Le Chef, au lieu de le prendre sous sa protection, le fit mourir, & envoya sa tête, avec sa femme, ses enfans, & les richesses qu'il avoit apportées avec lui, à Tamouzin.

SECTION XXXII.

Il est dans l'ordre naturel que les plus foibles recherchent l'appui du plus fort ; & c'est ce qui arriva aux petites Tribus voisines des Etats de Tamouzin ; elles se rangèrent sous ses drapeaux. Celles qui se croyoient assez puissantes pour lui résister, blâmèrent les autres, & ne voulurent point entendre parler de soumission. A cette époque Tamouzin habitoit le pays de Naumankoura, & ce fut là que se réunirent toutes les Tribus qui étoient sous son obéissance, & qu'elles le reconnurent solemnellement pour leur Chef suprême : Tamouzin donna à cette occasion un grand festin à ses sujets. Ce qu'il y eut de particulier dans cette solemnité, c'est que pendant l'allégresse commune, Kokza, fils de Menglik-Izka, qui se disoit inspiré, & qui étoit surnommé l'*image de Dieu*, vint trouver Tamouzin, & lui déclara : » Qu'il venoit de la part de Dieu lui dire de changer de nom, » de prendre celui de Tchinguis, & d'ordonner à tous ses sujets » de l'appeller Tchinguis-Kan, & que tous ceux de sa postérité » seroient Kans de génération en génération «.

Le mot *Tchin*, en langue Mongoule, veut dire *grand*, & la terminaison *guis*, qui fait le superlatif, désigne le *plus grand de tous*. C'est d'après la même étymologie que les Kalmouks, qui parlent la véritable langue des Mongouls, donnent le nom de Tchinguis à la mer, comme pour désigner une étendue d'une grandeur extraordinaire.

SECTION XXXIII.

Le courage de Tchinguis-Kan, secondé par la prudence & la fortune, subjugua les Naïmans, les Markats, & soumit le vaste pays de Tangout, situé au nord-est des Indes. De retour de cette expédition, il envoya deux Ambassadeurs vers les Kirguis, pour les sommer de se mettre sous sa protection. Ouroussf-Inall, leur

Kan, (1) ne se croyant pas en état de refuser la proposition d'un Prince si puissant, dépêcha quelques-uns de ses principaux Officiers auprès de Tchinguis, pour l'assurer de sa fidélité, & pour lui offrir entr'autres présens de choses rares, un oiseau que les Turcs appellent Schoungour, d'une beauté particulière. Il ressemble beaucoup aux Hérons; mais tout son corps a la blancheur du Cygne; sa tête, son bec, ses yeux & ses pieds sont d'un rouge couleur de feu. J'en ai vu un qui étoit encore très-beau, quoiqu'il eût été mal empaillé & mal conservé. On en trouve quelques-uns dans les vastes plaines de la grande Tatarie, ainsi que plusieurs autres oiseaux d'une beauté rare, & qui nous sont inconnus.

SECTION XXXIV.

Les Igours, qui ont été de tout tems célèbres dans la Tatarie, par la culture des Sciences & des Arts, & qui ont donné à tous les autres Tatars leurs lettres & leur alphabet, vivoient alors sous la protection de Kavar, Prince du Tourkestan, & lui envoyoient chaque année en hommage des présens magnifiques, quoiqu'ils eussent un Kan particulier appellé Idikout. Mais Kavar s'étant avisé d'envoyer chez eux un des Seigneurs de sa Cour, avec le caractère de Darouga, (Intendant de Police), pour prendre des informations exactes de l'état du pays; les Igours trouvèrent que cette démarche hardie avoit un but secret, & qu'en ne la regardant même que comme une fantaisie du moment, elle tiroit encore à conséquence; & comme ce Préposé usoit de son pouvoir avec violence, ils résolurent unanimement de secouer le joug de Kavar. Ils savoient que Tchinguis étoit très-redoutable,

(1) Ce Kan devoit être d'origine Russe, ou Slave; car les Tatars ne donnoient le nom d'Ourouss qu'à ceux de ces peuples qui habitoient la Russie.

mais que ce Prince recevoit gracieusement tous ceux qui se rangeoient d'eux-mêmes sous son obéissance; ils engagèrent Idi-Kout à faire tuer le Darouga qui abusoit de sa commission pour les vexer. Il fut mis à mort, & Idi-Kout envoya des Ambassadeurs à Tchinguis, chargés de lui dire : » Qu'ayant entendu parler des » grandes qualités de sa personne, & des merveilles de son Gou- » vernement, il lui offroit de se mettre avec tous ses sujets sous » sa protection, pourvu qu'il pût être en sûreté contre les entre- » prises de Kavar-Kan «.

Tchinguis reçut ces propositions avec une joie extrême, & envoya sur-le-champ un des premiers Officiers de sa Cour à Idi-Kout, pour l'assurer de son amitié & de sa protection contre son ennemi. Idi-Kout, pleinement satisfait de sa démarche, fut en personne trouver Tchinguis-Kan. Il fut accueilli avec tant de marques de bonté & de distinction, qu'il supplia ce Prince de le recevoir au nombre de ses fils. Tchinguis acquiesça à sa demande, lui donna sa fille en mariage, & conserva toujours beaucoup d'amitié pour lui. Si toutes les conquêtes de Tchinguis-Kan ressembloient à celle-ci, ce Héros eût passé pour un Dieu.

SECTION XXXV.

Après avoir entièrement soumis la nation des Mongouls, Tchinguis-Kan prit la résolution de se venger de tous les sujets de plainte qu'Altan, Souverain du Kitaï, (la Chine), avoit donnés en plusieurs occasions à ses ancêtres, à son père & à lui-même; il proposa cette grande entreprise à tous les Chefs de ses différentes Tribus. Il fut délibéré dans ce Conseil national, que Tchinguis enverroit d'abord un Ambassadeur à la Cour d'Altan; & le choix tomba sur un brave Officier, nommé Zachi-Redsa. Ce Ministre étant arrivé à sa destination, dit au Kan : » Dieu » ayant rendu Tchinguis-Kan maître d'un vaste Empire, il te fait

» ſommer par moi, de te mettre ſous ſon obéiſſance, & de le » reconnoître pour ton ſouverain Seigneur. J'ai ordre de te de» mander là-deſſus une réponſe préciſe, & de te dire, qu'en cas » de refus, tu dois te préparer à la guerre «.

Altan, furieux de la propoſition & de la menace, répondit à l'Ambaſſadeur : » Ton Maître ſe trompe, s'il croit avoir affaire » ici à quelqu'une de ces petites Tribus Turques qu'il a ſoumiſes : » mais s'il a le ferme propos d'en venir aux mains avec Altan, » pars, dis-lui qu'il vienne en découdre, & il me trouvera » prêt «.

Tel fut le congé de l'Ambaſſadeur, qui s'en retourna, en obſervant ſoigneuſement la poſition des rivières, les chemins, les poſtes avantageux, & les avenues des frontières du Kitaï, pour en faire un rapport exact à Tchinguis, & pour ſe ſervir utilement de ces connoiſſances locales. Après avoir rendu compte des diſpoſitions dans leſquelles il avoit laiſſé Altan, Tchinguis, que l'audace de ſon ennemi provoquoit, ſe mit auſſi-tôt en campagne : Altan, de ſon côté, s'avança au-devant de lui vers les frontières de ſon Empire : il eut ſoin d'occuper un poſte avantageux, d'y placer ſon camp, & de le mettre en état de défenſe. Tchinguis le laiſſa dans cette poſition, entra dans le Kitaï, emporta pluſieurs villes ; en livra aux flammes quelques-unes, & ne fit quartier qu'au plus petit nombre de leurs habitans.

Témoin de ces ravages, Altan détacha un de ſes Généraux, avec un corps d'armée conſidérable, pour s'oppoſer au vainqueur, & l'empêcher de faire de plus grands progrès. Un déſerteur Mongoul apprit à ce Général que Tchinguis-Kan venoit d'emporter une des plus grandes villes du Kitaï, dont il avoit fait égorger tous les habitans, & qu'à ſon départ les troupes n'étoient occupées qu'à ſe partager le butin. Sur cet avis, le Général marche de ce côté, dans l'eſpérance de ſurprendre les Mongouls en dé-

ſordre : le rapport étoit fidèle & l'eſpérance trompeuſe. Le Général ſe croyoit encore éloigné de l'ennemi, lorſque Tchinguis paroît, l'attaque & le met en fuite. Une victoire le conduit à une autre ; il ſait mettre à profit toutes les circonſtances, & tombe inopinément ſur la grande armée d'Altan, lui tue trente mille hommes, & oblige ce Prince à ſe renfermer dans la ville de Chambalik, qui porte aujourd'hui le nom de Pékin. *Chan*, en langue Mongoule, veut dire bon, & *Balik*, une ville : ainſi Chambalik déſignoit la *Bonne Ville*. Ce rapport avec celle de Paris eſt aſſez ſingulier.

Après une ſi grande victoire, tout étoit poſſible à Tchinguis-Kan : il s'empara, ſans trouver beaucoup de réſiſtance, de pluſieurs villes conſidérables. Altan voyant que le vainqueur pénétroit chaque jour plus avant dans ſon Empire, & qu'il s'approchoit de Chambalik, raſſembla les principaux Seigneurs de ſa Cour, & tint conſeil ſur le parti à prendre dans une conjoncture ſi fâcheuſe : il leur ordonna de décider s'il étoit plus à propos de continuer une guerre dont les commencemens étoient ſi malheureux, que de faire la paix avec Tchinguis.

Dſing-Dſang, l'un des premiers Seigneurs, opina pour la paix, & donna pour raiſon que Tchinguis retourneroit dans ſes Etats dès qu'elle ſeroit conclue, & qu'alors on pourroit en toute liberté raſſembler les Chefs de chaque Province, & délibérer mûrement ſur ce qu'il y avoit à faire dans une ſituation ſi délicate. Ce conſeil fut approuvé d'Altan, qui dépêcha un Ambaſſadeur à Tchinguis, pour lui propoſer la paix & ſa fille en mariage.

Tchinguis accepta les deux propoſitions, & s'en retourna après la concluſion de la paix dans ſes Etats héréditaires. Après ſa retraite, Altan faiſant réflexion que toutes les provinces du Nord de ſon Empire étoient ruinées, il laiſſa à ſon fils le Gouvernement de Chambalik, & alla faire ſa réſidence à Nam-Kin, (*voyez la*

Note D) qui avoit été fortifiée par son père. Cette ville avoit une triple enceinte de murailles, dont la dernière avoit quarante lieues de tour : elle étoit bâtie sur le bord d'une grande rivière, & son étendue étoit si vaste, que pour aller dans un bateau à rames d'un bout de la ville à l'autre, il ne falloit pas moins d'un jour entier.

SECTION XXXVI.

Les actes de sévérité qu'Altan exerça envers quelques Seigneurs, qu'il fit décapiter pour des fautes légères, aliénèrent les esprits ; & peu de tems après son départ pour Nam-Kin, les principaux habitans du Kara-Kitaï, (Royaume d'Ava) enlevèrent ce qu'ils purent en effets & en troupeaux de la province de Chambalik, & se retirèrent sur les terres de la dépendance de Tchinguis-Kan ; d'autres suivirent leur exemple, & furent bien accueillis par ce Prince. Des factions se forment dans les provinces du Nord de cet Empire : Tchinguis en profite, & envoie deux Généraux habiles avec une armée nombreuse, pour se rendre maîtres de Chambalik. Cette armée battit celle d'Altan, & la reddition de la Capitale couronna cette victoire. Le trésor du Kan fut transporté dans la résidence de Tchinguis. Ce fut vers l'an 1206 que ce Conquérant fit la première irruption dans la Chine, & en 1210 qu'il prit la ville de Pékin : il s'empara ensuite de toute la Chine septentrionale. Ce fut vers l'an 1268, que Koplaï-Kan, son petit-fils, acheva la conquête de cet Empire, où ses descendans régnèrent après lui pendant près d'un siècle.

SECTION XXXVII.

La polygamie est en usage parmi tous les Tatars ; les Payens fondent cet usage sur l'instinct & sur la raison naturelle, & les Mahométans sur les principes de leur religion. Tchinguis-Kan avoit un si grand nombre de femmes & de concubines, qu'on

en comptoit plus de cinq cents. Ses femmes légitimes étoient toutes filles de Princes : cinq d'entre elles étoient plus chéries que les autres, & la première, appellée Borta-Koufin, lui donna quatre fils, favoir : Zouzi, qui veut dire *un Hôte*, Zagataï, Ougadaï & Taulaï. Chacun d'eux avoit fon emploi particulier; Zouzi gouvernoit l'économie de la Cour; Zagataï écoutoit toutes les plaintes des fujets, & adminiftroit la Juftice; Ougadaï avoit le maniement des Finances, & examinoit foigneufement les comptes des Intendans de Provinces; Taulaï étoit chargé de tout ce qui concerne la guerre.

Tchinguis diftribua les principaux Gouvernemens du Kitaï à cinq des fils de fes autres femmes, & partagea entre fes quatre fils aînés la fouveraineté de fes Etats héréditaires, & de tous les Pays de conquête, en les exhortant à vivre toujours enfemble avec la concorde qui doit régner entre des frères. Ce fut en cette occafion qu'il leur préfenta un faifceau de flèches, leur ordonnant de le rompre. Aucun d'eux n'ayant pu exécuter l'ordre, il leur préfenta les flèches une à une, & ils n'eurent pas de peine à les rompre. Alors il leur dit : » Mes enfans! ces flèches font votre » emblême : tant que vous ferez unis, aucune puiffance voifine » n'ofera vous attaquer; mais au moment où la défunion naîtra » parmi vous, on viendra aifément à bout de vous terraffer l'un » après l'autre. Cependant un Etat exige un Chef qui ait l'autorité » fuprême fur tous les autres, fans que pour cela chacun de vous » ceffe d'être le maître dans fon apanage. Je veux donc que vous » choififfiez, de mon vivant, un d'entre vous pour fuccéder à » l'Empire lorfque je ne ferai plus «.

SECTION XXXVIII.

Tchinguis-Kan, après avoir établi la tranquillité dans fes Etats, & achevé de réduire fous fon obéiffance toutes les Tribus de la nation

tion Turque, envoya un Ambassadeur au Sultan Mahamet, Schak de Karasſ'm, pour lui dire, » que s'étant rendu maître de tous les » Etats voisins, depuis l'Orient jusqu'aux frontières de son Em» pire, il souhaitoit ardemment qu'il voulût le reconnoître pour » son père, & que lui l'aimeroit & le considéreroit comme son » fils; qu'il étoit également avantageux à l'un & à l'autre, que » la bonne intelligence qui régnoit actuellement entre les deux » Empires, fût cimentée & maintenue à l'avenir, comme elle » l'avoit été par le passé «.

Le Sultan offensé de cette proposition, répondit à l'Ambassadeur : » Je ne sais à quoi pense ton Kan, en me faisant dire qu'il » a conquis tant de provinces : il ignore sans doute la grandeur » de ma puissance & l'étendue de mon Empire : sur quel fonde» ment prétend-il être plus grand que moi ? Il exige que je l'ho» nore comme mon père, & veut bien me traiter comme son fils; » a-t-il donc tant d'armées sur pied « ?

L'Ambassadeur, voyant que le Sultan prenoit feu, se garda bien de l'exciter en mortifiant son orgueil : il le flatta pour l'apprivoiser. Les Ambassadeurs épargneroient de grands malheurs au monde, s'ils avoient la prudence, la modération & l'habileté de Makimout-Jalauzi, envoyé par Tchinguis. » Je sais, dit-il au » Sultan, que tu es plus puissant que mon Maître, qui l'est ce» pendant beaucoup, & qu'il y a entre vous deux autant de dif» férence qu'il peut y en avoir entre le soleil & une parélie; mais » tu sais aussi qu'il est mon Maître, & que je dois exécuter ponc» tuellement ses ordres : quoi qu'il en soit, je puis t'assurer que » ses intentions à ton égard sont très-bonnes «.

Cette flatterie adroite produisit l'effet désiré ; l'orgueil même consent à tout dès qu'il a son compte. Les propositions de Tchinguis furent acceptées, & ce Prince témoigna sa juste satisfaction à l'habile Négociateur : il y eut, dit l'Historien, une si grande

harmonie entre les deux Empires, que si quelqu'un eût porté ouvertement de l'or & de l'argent dans ses mains, de l'une des frontières des deux Etats à l'autre, il auroit pu le faire en toute sûreté. Cette union dura jusqu'à l'évènement qui suit.

SECTION XXXIX.

Les secours réciproques sont les résultats ordinaires de la bonne intelligence qui règne entre deux ou plusieurs Nations, & ces secours établissent entre elles un commerce également avantageux à toutes.

On a vu, sect. XIX & XX, que Vigisk, père du Sultan Mahamet, avoit épousé une femme de la Tribu des Kanklitz; que celui-ci avoit mis à la tête de son Conseil Chamar, son oncle maternel, & donné à un de ses cousins le titre de Gagir-Kan: c'est ce cousin qui fut la première cause des malheurs que nous allons décrire.

Le bon ordre que Tchinguis avoit établi dans toutes les provinces de sa domination, garantissoit la sûreté des Voyageurs & des Marchands qui parcouroient ses Etats, & ces derniers y venoient de toutes parts: la pente naturelle du commerce est toujours vers les richesses. Comme les sujets du Sultan Mahamet, & particulièrement ceux du pays de Ma-Ourenner étoient en possession des principales branches de commerce, ils voulurent faire la loi à Tchinguis, & mettre leurs marchandises à un prix exorbitant. Mais ce Prince, qui connoissoit très-bien la valeur des choses, résolut de punir ceux qui avoient eu l'effronterie de les lui surfaire du double au moins. En conséquence, il envoya des Ambassadeurs au Sultan, avec quatre cents cinquante Marchands de ses sujets, pour négocier dans les Etats de ce Prince, & y acheter de la première main les denrées & les marchandises nécessaires à la consommation des Mongouls: il écrivit même en cette

occasion une lettre très-amicale & très-obligeante à ce Sultan ; la voici : » J'ai si bien traité vos Marchands pendant leur séjour » dans mes Etats, qu'il m'est permis de croire que vous agirez » de même envers ceux de mes sujets qui vont trafiquer dans » votre Empire : je vous donne ma parole d'agir toujours en bon » père envers vous ; & je compte, avec raison, que vous conti- » nuerez à être un bon fils : en observant religieusement ces » conventions de part & d'autre, nous contribuerons puissam- » ment à la richesse de nos Empires, & à l'augmentation de leur » gloire commune «.

Les Ambassadeurs étant arrivés à la ville d'Otrar, furent saluer Gagir-Kan, qui en étoit Gouverneur. Les Marchands lui présentèrent ensuite leurs hommages & quelques présens. Il se trouva parmi eux un homme qui avoit été autrefois l'ami de Gagir-Kan, avant qu'il eût changé de nom ; & il l'appella Inal-Zik, sans dessein de l'offenser, puisque c'étoit son premier nom. La vanité est toujours le partage des parvenus ; l'homme en place, qui s'enorgueillit de son poste, est un homme qui a exactement autant de petitesse qu'il lui manque de bon sens ; & lorsque sa vanité prend la force de l'orgueil, ce n'est plus qu'un épileptique dont les forces augmentent dans l'accès, & qui retombe ensuite dans sa première foiblesse. La preuve que Gagir n'étoit pas digne du rang où la fortune seule l'avoit placé, c'est qu'il se crut grièvement offensé d'une familiarité innocente. Il porta l'insolence au point de faire arrêter & les Ambassadeurs & les Marchands. Après quoi il dépêcha un Courier au Sultan pour l'informer » qu'il étoit » arrivé à Otrar des étrangers, dont les uns se disoient Ambassa- » deurs & les autres Marchands ; mais qu'ayant de fortes raisons » pour les soupçonner de quelques mauvais desseins, il les avoit » fait arrêter en attendant ses ordres.... « C'est ainsi que les dépositaires de la confiance des Princes en abusent, déguisent la vérité,

& donnent aux choſes les plus ſimples des tournures équivoques qui les changent du blanc au noir.

Le Sultan, ſans prendre de plus amples informations dans une affaire de cette importance, ordonna qu'on les mît à mort. Gagir-Kan fit exécuter cet ordre, & confiſqua tous les effets des victimes que ſon orgueil venoit d'immoler. Ce trait prouve, de la manière la plus forte, que le trop & le trop peu de défiance dans un Prince, ſont deux écueils également dangereux. La ſuite de cet attentat nous fera voir que, porter au miniſtère des hommes dont les mœurs, la fidélité & les lumières ne ſont pas connues, c'eſt courir après la perte de l'Etat, la haine & le reſſentiment des ſujets.

SECTION XL.

Un ſeul Mongol eut le bonheur de ſe ſauver de ce maſſacre, & il alla en informer Tchinguis-Kan. Une nouvelle ſi étrange jetta ce Prince dans une fureur extrême, & paſſant de la colère à l'indignation, il donne les ordres néceſſaires pour raſſembler ſes troupes avec le plus de célérité poſſible, & envoie déclarer au Sultan : » Qu'après l'attentat qu'il venoit de commettre envers ſes » Ambaſſadeurs & ſes autres ſujets, une action ſi odieuſe avoit » rompu pour jamais tous les engagemens qui étoient entr'eux; » qu'il ſe déclaroit dès-à-préſent, & pour toujours, ſon ennemi » mortel, & qu'il alloit lui faire la guerre à toute rigueur «. Dès que les troupes furent raſſemblées, il détacha ſon fils Zouzi avec un corps nombreux, vers les frontières du Tourkeſtan.

Mahamet ayant entendu cette terrible déclaration de guerre, comprit la néceſſité indiſpenſable de réunir toutes ſes forces pour les oppoſer à ce redoutable conquérant : il marche droit à Samarkant, & de-là à Chodſan. C'eſt dans cette dernière ville qu'il apprit que le fils aîné de Tchinguis portoit ſes pas dans le Tourkeſtan. Il change alors de deſſein, & prend la même route

avec son armée, espérant de couper la retraite à Zouzi. Il arriva trop tard : Zouzi avoit fait l'expédition dont son père l'avoit chargé, & retournoit sur ses pas. Le Sultan prend la résolution de le poursuivre, & fait tant de diligence qu'il l'atteint. A son approche, Zouzi consulte ses Généraux sur ce qu'il doit faire; ils furent d'avis qu'il falloit se retirer en bon ordre, attendu que Tchinguis-Kan ne les avoit pas détachés pour se battre contre toute l'armée de Mahamet, & que d'ailleurs ils n'étoient pas assez forts pour entreprendre une action de cette conséquence, sans s'exposer à un péril évident. Zouzi fut le seul qui se trouva d'une opinion contraire, & il dit aux Chefs : » Que penseroient » de moi mon père & mes frères, s'ils me voyoient revenir après » avoir fui à la vue de l'ennemi ? Il est plus sûr & plus glorieux » pour nous de faire bonne contenance, & de nous battre en » braves, que de nous faire tuer en fuyant. Vous avez fait votre » devoir en m'avertissant du péril qui nous menace; je vais faire » le mien, en tâchant de nous en tirer avec honneur «. A la journée de *Fontaine-Françoise*, Henri IV, dans une position aussi critique que celle de Zouzi, disoit à ses braves : » Combattons, » il y a plus de péril à la fuite qu'à la chasse «.

Le ferme propos de Zouzi fut suivi de l'exécution; il range ses troupes en ordre de bataille, & les mène gaiement à la charge. Dans le fort de la mêlée il perça plusieurs fois les rangs de l'ennemi, & ayant rencontré le Sultan, il lui porta plusieurs coups de sabre qu'il eut le bonheur de parer de son bouclier. Les Mongols, à son exemple, firent des prodiges de valeur; & malgré sa supériorité, l'armée du Sultan alloit prendre la fuite, si ce Prince ne se fût avisé de crier : » Tenez ferme, du moins pour quelques » momens : la nuit qui s'approche, fera finir le combat «. Cet expédient lui épargna la honte de voir fuir une armée formidable devant un détachement de Tchinguis.

La nuit ayant séparé les combattans, Zouzi, satisfait de l'honneur qu'il avoit acquis dans cette journée, fit allumer de grands feux en plusieurs endroits de son camp, & se retira sans bruit. La relation de ce combat fit répandre à Tchinguis des larmes de joie & de tendresse; il combla son fils de louanges & de présens

SECTION XLI.

Le Sultan, qui venoit de recevoir une grande leçon, ne jugea pas à propos d'aller plus loin : il distribua ses troupes dans les garnisons, disant : » Si Tchinguis-Kan a envie de me faire la » guerre, il n'a qu'à venir me chercher «. Il ne tarda pas. Ayant appris que Mahamet lui cédoit la campagne, & qu'il avoit distribué son armée dans les places fortes, il détacha ses fils Ougadaï & Zogataï pour aller mettre le siége devant Otrar, tandis que Zouzi marcheroit vers la ville de Nadsan, & que deux de ses Généraux, à la tête de cinquante mille hommes, iroient attaquer les villes de Pharnakam & de Chodsan. Dès que Tchinguis eut arrêté ce plan d'opérations, il se mit en marche avec son fils Taulaï & le gros de son armée, & se rendit dans la grande Boukarie. Il débuta par la prise des villes de Sarnouk & de Nour, & arriva le premier du mois de Rebbi-Achir, de l'an 616 (1219), devant Boukara. Le Sultan Mahamet avoit laissé dans cette Capitale une garnison de plus de vingt mille hommes, sous le commandement de trois Officiers-Généraux, qui, à l'approche de l'armée de Tchinguis, firent, pendant la nuit, une sortie sur les Mogols. Ils furent repoussés avec perte, & leur imprudence fut suivie du découragement. Ils rentrèrent en désordre dans la ville, rássemblèrent à la hâte leurs familles & leurs effets, & en sortirent par la porte opposée aux ennemis, pour se retirer dans les villes de la Principauté de Karas'm. Tchinguis-Kan ayant découvert leur marche, les fit suivre & harceler par

un corps nombreux de cavalerie, qui les atteignit sur la rivière d'Amu, & les tailla presque tous en pièces.

Les habitans de Boukara, abandonnés à la discrétion des Mongols, prirent le parti le plus sage, celui qui étoit le plus propre à désarmer la vengeance de Tchinguis : » Dès le lendemain au » matin, les Moulhas, les Ilmans & tous les Lettrés sortirent » de la ville, accompagnés des plus considérables d'entre les » habitans, & vinrent présenter les clefs à Tchinguis-Kan «. Ce passage d'Aboulgasi est digne d'être remarqué; il servira, ainsi que plusieurs autres, à prouver un fait qui est encore en question; savoir : que la grande Tatarie & une grande partie de l'Asie septentrionale ont été autrefois habitées par des peuples plus instruits, plus industrieux & plus civilisés, que les Turks, ou les Tatars & les Mongols à l'époque dont il s'agit ici. Indépendamment des preuves & des monumens qui constatent cette vérité historique, le nom seul de la grande Boukarie suffiroit pour le faire conjecturer avec fondement. » *Boukar* signifie dans l'an- » cienne Langue Mongoule, un *homme savant;* & tous ceux qui » vouloient s'instruire dans les Langues & dans les Sciences, » alloient en Boukarie «. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails à cet égard : nous allons suivre à grands pas Tchinguis-Kan dans ses conquêtes, jusqu'aux époques qui nous rameneront en Russie avec ses descendans.

SECTION XLII.

Année 616, de J. C. 1219.

Le Sultan Mahamet avoit laissé Gagir-Kan avec cinquante mille hommes près de la ville d'Otrar, pour s'opposer à Tchinguis-Kan, s'il dirigeoit sa marche de ce côté. Dès qu'il apprit que ce Prince avoit détaché deux de ses fils pour réduire cette ville, il

y envoya un renfort de dix mille hommes. Gagir-Kan ayant reçu ce secours, se renferma dans Otrar avec soixante mille hommes, & fit tous les préparatifs nécessaires à la plus vigoureuse défense. Après cinq mois de siége, Karaza-Hadsip, celui des Généraux du Sultan qui avoit amené les dix mille hommes de renfort, ne voyant aucun espoir de rebuter les Mongols, dit à Gagir-Kan, » que, dans l'état où la ville étoit réduite, il étoit tems de » penser à une capitulation; & que, si l'on attendoit plus long- » tems à se rendre, les ennemis ne voudroient plus se prêter à » des conditions favorables, & qu'alors la ville & ses habitans » périroient infailliblement par le fer & les flammes «. Gagir-Kan, qui étoit la cause unique de cette malheureuse guerre, comprit qu'en tout état de cause, il seroit la première victime immolée à la vengeance des Mongols; &, loin d'accepter une proposition raisonnable, il persista dans la résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Cette résolution n'étoit pas du courage; c'étoit le ferme propos d'un coupable qui cherche à éviter le supplice. Karaza-Hadsip, voyant qu'il s'étoit rendu suspect par cet avis à un homme dangereux, fit ouvrir, pendant la nuit, la porte dont la garde lui étoit confiée, & se rendit, avec les dix mille hommes qu'il commandoit, dans le camp des Princes Mongols. Ces Princes punirent les transfuges qui trahissoient leur maître naturel, & entrèrent ensuite dans la ville par la porte de la trahison. Gagir-Kan, voyant la ville prise, se retira avec vingt mille hommes dans le château, & le reste de la garnison chassée hors de la ville, fut sabré. Gagir-Kan, qui se trouvoit trop à l'étroit dans le château, avec tant de monde, s'en défaisoit avec avantage, par des sorties continuelles qui incommodoient beaucoup les Mongols; mais les Princes, redoublant d'efforts à mesure que la défense des assiégés devenoit plus opiniâtre, emportèrent enfin le château le sabre à la main, & ne firent point de quartier.

Alors

Alors Gagir s'enferma dans un appartement avec deux hommes, & s'y défendit en désespéré, avec des flèches & de grosses pierres que sa femme lui apportoit. Son appartement fut bientôt forcé, on se saisit de sa personne, on l'amena devant les Princes, qui le firent charger de chaînes, & l'envoyèrent dans une étroite prison, en attendant que Tchinguis-Kan eût ordonné de son sort.

Quelques jours après cette expédition, les Princes reçurent la nouvelle que leur père s'étoit emparé de Boukara & de toutes les autres villes de cette Province : ils se mirent en marche pour aller le joindre. Ils étoient arrivés à Kouk-Séraï, lorsqu'un courier de Tchinguis leur apporta l'ordre de faire mourir Gagir-Kan. La ville d'Otrar, qui n'est pas considérable aujourd'hui, l'étoit beaucoup autrefois. Elle est située au 41e degré 50 minutes de latitude, vers les frontières des Kalmouks, sur les bords d'une petite rivière qui va se jetter dans le fleuve d'Amu, vers le 99e degré de longitude. Il est à remarquer que le fameux Timour-Bek mourut dans cette ville en 1404.

SECTION XLIII.

Le fils aîné de Tchinguis-Kan & les deux Généraux que ce conquérant avoit chargés de plusieurs expéditions, s'en acquittèrent heureusement, & vinrent se rejoindre au corps d'armée, qui marchoit alors vers Samarkant. Le Sultan Mahamet, ayant eu avis de cette marche, envoya au secours de cette ville une armée de cent dix mille hommes, avec un grand nombre d'éléphans, sous le commandement de trente Généraux. A son arrivée, on pratiqua à l'entour de la ville un large fossé que l'on fit creuser jusqu'à l'eau, & l'on fit camper les troupes derrière ce fossé qui leur servoit de retranchement. Tchinguis-Kan en fut instruit; mais ni les forces, ni les retranchemens ne rallentirent sa marche.

Dès que les deux armées furent en présence, celle du Sultan fondit sur les Mongols : l'action fut sanglante; les aggresseurs furent vigoureusement repoussés dans la ville, & Tchinguis-Kan se campa sous ses murailles. Le lendemain il fit donner un assaut général, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, sans qu'il pût gagner un pouce de terrein sur les assiégés. Dans la nuit suivante, le Chef de la loi (*Voyez la note* E) & le Cadi de la ville, brouillés avec les Commandans des troupes, vinrent se rendre à Tchinguis-Kan. Le bon accueil qu'il leur fit, les engagea à lui ouvrir une porte de la ville, qui ne s'ouvroit que dans les jours de fêtes solemnelles; ils étoient les dépositaires des clefs de cette porte confiée à leur garde. Les Mongols entrent dans Samarkant, s'emparent des autres portes, les forcent, & font entrer toute leur armée. Le massacre fut horrible : Aloub-Kan fut le seul des Généraux qui se sauva avec environ un millier d'hommes. Après cet évènement, Tchinguis livra la ville au pillage, & fit présent à ses Généraux de trois cents mille habitans avec leurs femmes & leurs enfans. Le même usage a encore lieu en Russie, & les nouvelles publiques en fournissent des preuves nombreuses. Ces distributions faites, le vainqueur pardonna au reste des habitans, & leur permit de demeurer dans la ville & d'y jouir de leurs biens comme auparavant, moyennant un tribut annuel de trois cents mille dinars d'or.

La ville de Samarkant est située dans la Province de Ma-Ourenner, à 41 degrés 10 minutes de latitude, & à 95 degrés de longitude, à sept journées au nord de la ville de Boukara. Il s'en faut bien qu'elle ne soit aujourd'hui aussi florissante qu'elle l'a été dans les siècles passés; cependant elle est encore d'une assez grande étendue & fort peuplée : la population est par-tout en raison des subsistances & du commerce. (*Voyez la note* F).

SECTION XLIV.

1220.

Après la conquête de la Boukarie, Tchinguis-Kan envoya ses trois fils avec une armée redoutable pour s'emparer de la ville d'Ourgens, capitale du Karafs'm, où s'étoient retirés quatre des principaux Seigneurs de la Cour du Sultan Mahamet. Chamar, oncle du Sultan, avoit le commandement en chef; & comme la garnison étoit forte, il espéroit de vendre chèrement la ville aux ennemis, en cas qu'ils vinssent l'attaquer. Cette espérance étoit le songe d'un brave homme éveillé. Chamar, qui n'avoit aucune nouvelle positive de la marche des Mongols, les croyant encore éloignés de sa résidence, avoit permis aux habitans de faire paître leurs troupeaux dans les prairies voisines de la ville. L'avant-garde des ennemis arrive, & en enlève la plus grande partie. Les habitans courent aux armes, & font une sortie avec dix mille hommes de cavalerie & d'infanterie. Ils atteignirent cette avant-garde, qui se retiroit à petit pas auprès d'un grand jardin; & la pressèrent vivement. Les Mongols avoient mis de bonnes troupes en embuscade des deux côtés de ce jardin; & lorsque leurs ennemis furent engagés assez pour ne pouvoir plus reculer, les Mongols firent bonne contenance, les chargèrent si brusquement en tête & en queue, qu'à peine cent hommes leur échappèrent : ils pénétrèrent même jusqu'aux fauxbourgs de la ville, & les saccagèrent. Le corps d'armée, qui suivit de près l'avant-garde, vint camper devant la ville. Les trois fils de Thinguis-Kan firent proposer aux habitans de se rendre à des conditions avantageuses; mais Chamar & les autres Chefs, loin d'accéder à cette proposition, la rejettèrent avec hauteur. Le siége fut long, la résistance vigoureuse : les assiégeans s'apperçurent moins de la durée du tems que les assiégés. L'Oxus ou

Amu baignoit alors les murailles de la ville d'Ourgens : il abonde en toutes ſortes de poiſſons, & les bords en ſont charmans. (*Voyez la note* G).

Après ſept mois de ſiége, les Mongols détachèrent trois mille hommes pour détourner le cours de ce fleuve, afin de couper l'eau aux habitans : ceux-ci envoyèrent pendant la nuit un corps de troupes, qui fit main-baſſe ſur les Mongols employés à ce travail.

La durée du ſiége dépendoit bien plus de la diviſion ſurvenue entre les fils de Tchinguis-Kan, que de la réſiſtance de la part des aſſiégés ; l'opinion de l'un contrarioit celle de l'autre : dès qu'il n'y a point d'enſemble dans un projet d'attaque ou de défenſe, les deſſeins ſe contrecarrent, les moyens ſe combattent, & la beſogne reſte découſue : c'eſt une vérité pratique que l'expérience ne confirme que trop ſouvent ; c'eſt ce qui fait échouer la plupart des grandes entrepriſes. Tchinguis-Kan, inſtruit de cette méſintelligence, ordonna qu'à l'avenir Ougadaï auroit le commandement en chef du ſiége. Celui-ci, pour juſtifier la confiance de ſon père, fit donner un aſſaut général, emporta la ville & la livra aux flammes. Plus de cent mille hommes furent paſſés au fil de l'épée, dans le premier accès de fureur des Mongols. Ougadaï fit ceſſer cette boucherie, condamna tous les habitans à l'eſclavage, & les diſtribua à ſes troupes. Il falloit que le nombre en fût prodigieux, puiſque chaque ſoldat eut vingt-quatre hommes en partage.

SECTION XLV.

Tandis que les Princes Mongols faiſoient le ſiége d'Ourgens, leur infatigable père réduiſoit les villes de Naſchap, de Termis, & de-là il ſe mit en marche vers la ville de Balk ; ville immenſe, où l'on comptoit douze cents grandes moſquées & trois cents

bains publics, à l'usage des marchands du pays & des étrangers. Balk, encore célèbre aujourd'hui, est située à l'extrémité de la grande Boukarie, vers les frontières de la Perse, au 37e degré 10 minutes de latitude, & au 92e degré 20 minutes de longitude (1).

A l'approche de Tchinguis-Kan, les habitans de cette ville lui demandèrent une capitulation : ce Prince ne voulut pas en entendre parler, & donna pour raison que, tandis que le Sultan Mahamet seroit en vie, on ne pourroit jamais compter sur la fidélité des habitans de cette ville. Il préféra donc de la prendre par la force, pour pouvoir disposer à son gré d'un peuple nombreux. Il l'emporta d'assaut, & en fit abattre les murailles jusqu'aux fondemens. D'après cet acte de violence, il est facile de juger du sort qu'éprouvèrent les habitans.

SECTION XLVI.

Tchinguis-Kan, après la prise de Samarkant, avoit détaché trois de ses Généraux, Zéna-Noyan, Soudaï-Bayadour & Togazar-Kantaret, chacun avec un corps de dix mille hommes, à la poursuite du Sultan Mahamet, sur l'avis qu'il avoit reçu que ce Prince avoit passé le fleuve Amu, pour se retirer plus avant dans la Perse. En expédiant ces trois Généraux, il leur enjoignit de traiter avec douceur & modération toutes les villes qui leur ouvriroient leurs portes, & de saccager sans ménagement toutes celles qui feroient résistance, & d'emmener leurs habitans prisonniers. Togazar fut tué devant la ville de Hérat : les troupes qu'il avoit sous ses ordres, allèrent joindre les deux autres Généraux.

---

(1) Voyez le San-Pau des Kalmouks & des Chinois. *Hist. anc. de Russie, pag.* 219, 220. *Tom. I.*

Le Sultan Mahamet, informé que Tchinguis-Kan avoit détaché trente mille hommes pour le poursuivre, résolut, de l'avis des Seigneurs de son Conseil, de se rendre avec peu de monde dans la province d'Irak, & d'envoyer la Sultane son épouse, avec son fils, dans la ville de Karander. A son départ de Neschabour, il laissa le gouvernement de cette ville & des provinces voisines, sous les ordres de quatre des premiers Seigneurs.

Zéna-Noyan & Soudaï-Bayadour ne tardèrent pas à arriver sous les murs de Neschabour : ils firent sommer ceux qui commandoient, de leur rendre la ville. Les quatre Seigneurs leur firent dire, qu'ils n'avoient qu'à poursuivre vivement le Sultan Mahamet, & qu'au moment où ils seroient maîtres de sa personne, ils leur remettroient la ville. Il faut convenir que ce Sultan étoit aussi malheureux dans le choix des personnes auxquelles il donnoit sa confiance, qu'il l'étoit en se défendant contre les Mongols; c'est une grande leçon pour les Princes faciles & crédules.

La réponse des Musulmans étoit accompagnée de présens magnifiques, & les deux Généraux voulurent bien s'en contenter pour le moment; mais avant de se rendre dans la province d'Irak, ils eurent soin d'envoyer aux habitans de Neschabour, la copie des ordres qu'ils avoient reçus de Tchinguis-Kan, sur le sort des villes qui leur feroient résistance.

SECTION XLVII.

Zéna-Noyan & Soudaï-Bayadour savoient que le Sultan s'étoit retiré dans la ville de Kasvin, dont son fils Rouknou-Din avoit le commandement, & que la garnison de cette ville étoit de trente mille hommes. La ville d'Ilan étoit sur leur passage : la mère du Sultan s'y étoit renfermée avec les plus jeunes enfans de ce Prince : mais comme cette place étoit très-forte, & par sa situation, & par le nombre des troupes, les Mongols ne voulu-

rent pas en entreprendre le siége, qui auroit exigé beaucoup de tems. La ville de Roudin n'en fut pas quitte à si bon compte : elle se défendit ; elle fut prise, livrée aux flammes, & tous ses habitans périrent.

Sur la nouvelle de l'approche des Mongols, le Sultan abandonna Kasvin, pour se retirer à Karander. Rencontré dans la route par un parti ennemi, peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier ; il eut son cheval tué sous lui ; & s'il fut heureux une fois dans sa vie, ce fut d'arriver contre toute espérance dans la ville de Karander. Les Mongols viennent l'y chercher, & il fuit dans le pays de Ghilan, à Istidoura, & perd dans la route son trésor & tout son équipage. D'Istidoura il alla s'embarquer sur le Koulsoum, (c'est le nom que les Persans donnent encore à la mer Caspienne) & gagna enfin le pays d'Abaskoum-Kasoura. Ce pays est celui des Abasses qui habitent encore les montagnes du Caucase, du côté de la mer Noire, vers le 45[e] degré de latitude. Les Mongols, voyant que le Sultan étoit échappé à l'activité de leurs poursuites, retournèrent sur leurs pas, & furent assiéger Karander. Cette ville subit le sort des autres ; elle fut emportée, malgré la résistance la plus belle & les plus grands efforts de courage. La Sultane, épouse de Mahamet, & son fils, tombèrent entre les mains des vainqueurs. Le siége d'Ilan suivit la prise de Karander. Ilan étoit située dans une contrée si pluvieuse, que nonobstant qu'il n'y eût ni puits dans son enceinte, ni rivières dans son voisinage, elle n'avoit cependant jamais manqué d'eau jusqu'à cette époque ; les pluies fréquentes en fournissoient toujours en abondance. Une sécheresse qui dura pendant quarante jours, réduisit les habitans à la plus cruelle position ; & cet accident extraordinaire leur paroissant un signe visible de la colère du Ciel sur la famille du Sultan Mahamet, ils forcèrent Nazourdin, leur Commandant, de se rendre sans délai au camp des

Mongols pour faire une capitulation. La frayeur ramène toujours à la superstition, ressource ordinaire des ames foibles. Au lieu de s'occuper des moyens de se défendre, on impute les malheurs physiques à une cause surnaturelle : le hasard donna au préjugé des habitans d'Ilan, l'apparence de la vérité même : à peine la capitulation étoit-elle signée, qu'il plut si abondamment, que toutes les rues de la ville furent inondées. C'est ainsi que par-tout les évènemens heureux ou malheureux dans des circonstances particulières, ont fait naître une multitude de préjugés parmi les hommes, qui ont plus d'empire sur eux que la raison qui les combat, que le bon sens qui en fait connoître les funestes conséquences, & que les loix mêmes qui voudroient les détruire. Tant il est vrai que le pouvoir de l'erreur est absolu, & que celui de la vérité n'est, pour ainsi dire, que précaire sur le commun des hommes!

SECTION XLVIII.

Les Mongols, devenus maîtres d'Ilan, s'emparèrent de la mère & des enfans du Sultan, & les envoyèrent sous une escorte à Tchinguis, avec une quantité prodigieuse de bijoux & d'autres effets précieux qui étoient déposés dans cette ville. Tchinguis-Kan fut inexorable envers la famille de Mahamet : il condamna à mort ces innocentes victimes. Au moment où le Sultan apprit cette nouvelle catastrophe, il en fut si saisi qu'il tomba mort. De toutes les richesses qu'il avoit possédées, il ne lui en resta pas assez pour ses funérailles ; il fallut l'enterrer avec les habits qu'il avoit sur le corps. Cet évènement arriva l'an 617 de l'Hégire, ou 1220. Cette année est appellée *gilan* ou le *serpent*. Quelle leçon pour les ambitieux, si les revers pouvoient les faire rentrer en eux-mêmes!

Zéna-Noyan & Soudaï-Bayadour portèrent ensuite leurs armes vers les provinces d'Aran & d'Adir-Bendsan, s'emparèrent de toutes

toutes les villes, tournèrent vers Schamakié ; & c'est-là qu'ils prirent les guides dont nous avons parlé (Tome I, règne de George II, Section XVII), pour les mener par le plus court chemin à Derbent, qu'ils prirent. (*Voyez la note* H).

SECTION XLIX.

Après avoir soumis à son obéissance tous les pays d'Iran & de Touran, Tchinguis-Kan eut avis que les habitans du Kitaï se disposoient à la révolte : il tint conseil avec ses fils & les plus affidés de ses Généraux, sur le parti à prendre avant de retourner dans ses Etats héréditaires. Il fut décidé, 1°. que Zagataï marcheroit avec une armée du côté du Ghilan, pour y chercher le Sultan Dsaladoudin, sur le bruit qui s'étoit répandu que ce Prince étoit revenu depuis peu dans la Perse. 2°. Qu'Ougadaï, troisième fils de Tchinguis, se rendroit avec un corps d'armée vers Gasmien, pour s'opposer aux entreprises de Soubouk-Tagin, principal Seigneur de la Cour du défunt Sultan Mahamet, & pour punir les habitans de Gasmien, qui entretenoient des intelligences avec lui, & le favorisoient sous main. 3°. Que Tchinguis-Kan iroit, accompagné de son fils Taulaï, dans le pays de Touran, pour y être plus à portée d'observer ce qui se passeroit dans le Kitaï septentrional. Le Lecteur s'attendoit sans doute à voir ici Zouzi, fils aîné de Tchinguis-Kan, jouer le principal rôle parmi ses frères : ce Prince, mortifié de ce que son père avoit ordonné qu'Ougadaï auroit le commandement en chef du fameux siége d'Ourgens, (Sect. XLIV), s'étoit retiré dans le pays d'Aschté-Kiptchak, où il mourut du vivant de son père, après y avoir régné quelque tems. Cette explication en demande une autre au sujet des pays d'Iran & de Touran.

Il faut entendre par le pays d'Iran, toute l'Hyrcanie des anciens, si bien décrite par Quinte-Curce, toutes ces belles contrées

qui sont au sud de l'Oxus ou du fleuve Amu, entre l'Indus, le golfe Persique & l'Euphrate; ce qui comprend à-peu-près tout le Royaume de Perse, dans l'état où il étoit avant les troubles qui l'ont déchiré depuis un siècle.

Le pays de Touran comprend cette vaste étendue au nord de l'Amu, entre la mer Glaciale, la rivière de Jéniſſéi & les monts Caucases; & c'est précisément ce qu'on appelle aujourd'hui la Sibérie.

SECTION L.

Ce fut au printems de l'an 620 (1225) que Tchinguis-Kan se mit en marche pour le pays de Touran, après avoir établi des Intendans pour avoir soin de tout ce qui concernoit la police & l'administration des Finances, & mis de bonnes garnisons & des Commandans d'une fidélité connue dans les Provinces conquises, & dans toutes les villes de défense du pays d'Iran. Peu de tems après son arrivée dans la grande Boukarie, il fut joint par ses deux fils, qui avoient fini les expéditions dont ils étoient chargés.

Pendant le séjour de Tchinguis-Kan en Boukarie, il désira d'avoir des conférences avec quelques Savans de ce pays, & il s'entretint avec eux sur plusieurs matières importantes, & entre autres sur les différens cultes. Ceux de ces Savans qui tenoient le premier rang, étoient le Cadi Aschraf & Voa-Sis. Tchinguis leur demanda la signification du nom de Mahométans qu'ils prenoient, & en quoi consistoit essentiellement leur culte? Ces Lettrés lui répondirent: » Nous sommes Musulmans, c'est-à-dire, serviteurs » d'un Dieu tout-puissant, éternel & indivisible, à qui rien n'est » comparable, & qui ne communique son essence à personne; » comme il est seul Créateur, tout le reste est ses créatures. Nous » honorons les Prophêtes que Dieu nous a envoyés pour nous » enseigner le bien, & pour nous défendre le mal...... « Sur

quoi Tchinguis répliqua : *Je conviens avec vous que rien n'eſt comparable à Dieu.* » Nous ſommes obligés, reprirent les Docteurs, de » donner annuellement aux pauvres le 40e denier de notre revenu, » & de tout ce que nous pouvons gagner d'ailleurs par les talens, » l'induſtrie & le commerce...... «. *J'approuve fort cette pratique*, répondit Tchinguis. Aſchraf & Voa-Sis voulant lui faire mieux connoître encore leur doctrine, ajoutèrent : » Il nous eſt com- » mandé de la part de Dieu, de lui adreſſer cinq fois par jour » nos prières, & nous obéiſſons exactement à cet ordre «. *Je trouve cela très-bon*, dit le Conquérant. » Il nous eſt permis de manger » pendant onze lunes de l'année tout ce que nous voulons, & à » telle heure qu'il nous plaît ; mais pendant la douzième, nous » ſommes obligés de jeûner, & de manière que pendant toute » cette lune, nous ne pouvons rien manger avant le coucher du » ſoleil «. Pourquoi cela, demanda Tchinguis ? » En mémoire » de ce que pendant cette lune, le Koran, qui eſt notre loi, fut » dicté par le Ciel à Mahomet «. Tchinguis ne déſapprouva ni la lune, ni le Ramazan. » Il eſt auſſi ordonné, lui dirent ces » Docteurs, à ceux à qui la ſanté le permet, de faire au moins » une fois, pendant leur vie, le voyage de Mechka, (la Mecque), » pour y prier Dieu dans la maiſon du Prophête «. Ce dernier article ne fut point du goût de Tchinguis-Kan, qui leur dit : » Perſuadé, comme vous, que Dieu eſt préſent par-tout, & que » l'Univers lui appartient, je ſoutiens que tout endroit eſt égale- » ment propre pour lui adreſſer des prières & des vœux, & je » trouve ridicule de croire qu'un lieu ſoit plus propre qu'un autre » pour adorer Dieu.....«.

Après pluſieurs entretiens ſur des objets d'adminiſtration, Tchinguis-Kan, également ſatisfait & du Docteur de la loi & du Cadi, les remercia & les congédia. Les Boukarski mirent à profit cette occaſion favorable ; ils demandèrent & obtinrent de Tchin-

guis des Lettres-Patentes, qui portoient : » qu'on ne pourroit à » l'avenir les charger d'aucun impôt, que d'après un ordre parti- » culier ſigné du Kan «.

SECTION LI.

De la grande Boukarie, Tchinguis-Kan ſe rendit à Samarkant. Ce fut de-là qu'il envoya un député à ſon fils Zouzi-Kan, qui faiſoit ſon ſéjour au Daſchté-Kiptchak, pour lui dire : qu'ayant appris qu'il y avoit un grand nombre de bêtes fauves vers les contrées du Tourkeſtan & du Kiptchak, il ſouhaitoit qu'il voulût les faire chaſſer par ſes ſujets vers l'intérieur du Tourkeſtan, afin qu'il pût ſe délaſſer quelquefois de ſes fatigues guerrières, par l'amuſement de la chaſſe. Dès que Zouzi eut entendu le meſſager de ſon père, il oublia le mécontentement qu'il en avoit reçu, & ordonna ſur-le-champ autant de monde qu'il en falloit pour donner la chaſſe aux bêtes fauves, & les pouſſer dans le Tourkeſtan. Comme il avoit appris qu'après tant d'expéditions la cavalerie de ſon père étoit fort délabrée, il lui envoya en préſent cent mille chevaux, ſavoir ; vingt mille gris-pommelés, vingt mille bais-bruns, vingt mille noirs, vingt mille tigrés, & d'autres propres à différens uſages : il joignit à cet envoi des préſens de toutes eſpèces, deſtinés pour ſes frères. Ce Prince étoit adoré de ſes ſujets ; ſa renommée l'avoit devancé dans le Kiptchak, & lorſqu'il s'y rendit, il fut reçu à bras ouverts par les habitans du pays, qui, après avoir reconnu ſon mérite & ſa grande douceur, ſe mirent volontairement ſous ſon obéiſſance. Après avoir renvoyé le député, il ſe rendit lui-même auprès de ſon père, qui l'accueillit avec beaucoup de tendreſſe.

Tandis que Tchinguis-Kan prenoit, avec ſes fils, le délaſſement de la chaſſe, il apprit que le Gouverneur du pays de Tangout s'étoit révolté contre lui : à cette nouvelle, il marche auſſi-tôt

vers le rébelle, qui eut la témérité de venir au-devant de son maître, avec une armée presque aussi forte que la sienne : il fut battu à platte-couture, & se réfugia dans la Capitale. Tchinguis-Kan, qui le suit, prend la ville, met tout à feu & à sang, & s'en retourne dans ses Etats avec un grand nombre de captifs.

SECTION LII.

Zouzi mourut peu de tems après la visite qu'il avoit rendue à son père, & celui-ci ne lui survécut pas de beaucoup. Il fut attaqué d'une maladie dont les accidens augmentoient de jour en jour. Les progrès du mal lui firent juger que sa fin approchoit; il le sentit en grand homme, sans désirer la mort ni la craindre. Il fit appeller ses fils & ceux de Zouzi, ainsi que les premiers Officiers de sa Cour. Après avoir fortement exhorté ses enfans à vivre ensemble & avec leurs parens dans l'union la plus intime, il leur présenta Ougadaï pour son successeur, ordonnant à tous les Mongols de le reconnoître, & de lui obéir au moment même où il cesseroit de vivre. Après ces dernières dispositions, il les embrassa tous, les congédia, & mourut quelques heures après. Tchinguis-Kan avoit désigné pendant sa vie le lieu de sa sépulture : ce Prince étant un jour à la chasse, se reposa sous un arbre extrêmement haut & droit, & en quittant cet abri, *c'est ici*, dit-il, *que je veux être enterré*. Ses fils ayant exécuté son ordre avec la pompe la plus solemnelle, » on vit croître, disent les Historiens, » avec le tems, une multitude de beaux arbres à l'entour de ce » tombeau, & en si grand nombre, qu'une flèche décochée » auroit eu peine à y passer «. Le récit de cette fécondité se rapproche de celui du laurier renaissant, qui couvre le tombeau de Virgile à peu de distance de Naples. Quoi qu'il en soit de ce récit, les Mongols ont donné au lieu désigné par Tchinguis, le nom de Bour-Kan-Kaldin, & tous les Princes de sa postérité

qui habitèrent cette contrée, ont été enterrés au même endroit.

Tchinguis-Kan naquit l'an 559 (1164) appellé *Tongous* ou le *Porc*, fut proclamé Kan dans l'année qui porte le même nom; mourut en l'an 624 appellé *Tauch* ou la *Poule*, âgé de 65 ans, après en avoir régné 25 comme Kan. Ses fils pleurèrent sa mort pendant trois mois, & tous les Princes ses alliés & ses voisins vinrent leur témoigner la part qu'ils prenoient à une si grande perte. L'Histoire fournit beaucoup d'exemples de Souverains qui ont su mourir & non régner: ne seroit-ce pas parce que la mort d'un Prince n'est qu'un point, & que la durée de son règne peut être considérée comme une ligne? Tchinguis-Kan, toujours semblable à lui-même, sut régner & mourir.

SECTION LIII.

Le Sultan Dsaladoudin, qui s'étoit réfugié aux Indes après la dernière bataille qu'il avoit perdue contre les Mongols, ayant appris la mort de Tchinguis-Kan, étoit revenu dans le pays d'Iran, & s'étoit emparé des villes que ce conquérant avoit rangées sous son obéissance. Ougadaï-Kan envoya contre lui deux de ses Généraux avec trente mille hommes d'élite, qui défirent l'armée nombreuse du Sultan, & le contraignirent d'aller chercher un asyle dans la Mésopotamie & la Syrie des anciens. Les habitans de ce pays le dépouillèrent & le tuèrent avec tous ses gens: la famille du Sultan Mahamet-Schak de Karass'm s'éteignit en lui.

SECTION LIV.

Deux ans après la mort de Tchinguis-Kan, ses fils Zagataï & Taulaï, ceux de Zouzi-Kan & tous les grands Officiers de l'Empire, s'assemblèrent. Deux des principaux Seigneurs firent dans cette assemblée solemnelle la lecture des dernières dispositions

de Tchinguis-Kan, & requirent ensuite Ougadaï d'accepter la souveraine puissance. Il s'en excusa, & dit qu'ayant encore un oncle paternel & deux frères, il souhaitoit de tout son cœur que l'un d'eux voulût bien se charger des rênes du Gouvernement, & qu'il n'auroit garde de lui envier cet honneur. L'assemblée dura quarante jours, sans qu'on pût venir à bout de la résistance d'Ougadaï : ses frères alors, voulant exécuter les intentions de Tchinguis-Kan, prennent son successeur, l'un par le bras droit, l'autre par le bras gauche, le placent malgré lui sur le Trône, & le couronnent du diadême de leur père. Ougadaï cède au vœu de sa famille, aux empressemens de la nation ; & pour justifier le choix qu'on venoit de faire, il commence son règne par rétablir l'ordre interverti dans ses Etats pendant les deux années d'interrègne.

Dès qu'il eut remédié aux désordres intérieurs, il résolut de réprimer ceux auxquels l'éloignement de Tchinguis-Kan avoit donné lieu dans le Kitaï. Il s'y rendit avec une armée, en 627, (1230) époque de son avènement au Trône. Cette expédition fut heureuse : tandis que, d'un côté, il emportoit les villes qui lui opposoient de la résistance, de l'autre, son frère Taulaï-Kan battoit les meilleurs Généraux d'Altan-Kan. Celui-ci, réduit au désespoir, se précipita, dit-on, dans un grand feu qu'il fit allumer exprès. La fin tragique d'Altan accéléra les conquêtes des deux Princes ; elles furent l'ouvrage de quelques années. Taulaï-Kan mourut de maladie au Kitaï, & cette perte engagea Ougadaï à retourner dans ses Etats. Avant son départ, il établit Machmout-Dlauzi Gouverneur-Général des Provinces qu'il venoit de soumettre à sa domination.

SECTION LV.

634, de J. C. 1237.

Ougadaï-Kan envoya son fils Kajouk, avec Batou, fils de son frère aîné, Mangou, fils de Tolaï, & Baïdar, fils de Zagataï, avec des forces considérables vers les pays des Ourouss, des Zirkass, des Boulgars, de Toura & des Baskirs. Ougadaï, après avoir donné au monde un rare exemple de désintéressement, en voulant céder le souverain pouvoir à ses frères, étoit bien loin de penser que le courage fût le titre qui fait les Rois : aussi généreux que brave, voulant vivre en paix dans ses Etats, il forma le projet de jouir, & de rendre les autres heureux. En conséquence, il fit bâtir à Karakoum, lieu de sa résidence, un magnifique palais. Il fit venir de la Perse & de la Chine des Artistes & des Peintres habiles, pour y ajouter les ornemens convenables. Il enjoignit en même-tems à tous les Princes de sa Maison de bâtir de beaux édifices à l'entour de ce palais. Il y fit élever une belle fontaine, ornée d'un tigre d'argent de grandeur naturelle, qui lançoit au loin une colonne d'eau. A quelque distance de ce palais, il construisit un parc de six journées de tour, qu'il remplit de toutes sortes de bêtes fauves & autres gibiers, & qu'il fit fermer d'une double palissade de douze pieds de hauteur. C'est-là que, pour se délasser des affaires de l'Etat, il prenoit quelquefois le plaisir innocent de la chasse avec les compagnons de ses travaux.

Après une absence de sept ans, son fils Kajouk & ses neveux revinrent de leur expédition couverts de gloire : les succès de cette entreprise déterminèrent Ougadaï à donner une fête, dont jusques-là les Mongols n'avoient pas d'idée ; & pour la rendre plus solemnelle, il fit assembler tous les chefs de famille, leur donna des festins d'une magnificence extraordinaire, & distribua des présens dignes d'un grand Prince, à tous ceux qui avoient eu

part



part à ses triomphes. On assure que le nombre de ceux qui partagèrent cette allégresse publique étoit si grand, qu'il fut impossible de les compter.

Peu de tems après, Ougadaï fut attaqué d'une maladie violente qui l'enleva en peu de jours; & il fut regretté généralement de tous ses Sujets. Ce Prince ne régna que huit ans.

SECTION LVI.

Nous passons sous silence les règnes successifs des fils d'Ougadaï, pour revenir aux époques qui ont un rapport direct à l'Histoire de Russie. Le Lecteur a vu que Zouzi-Kan, fils aîné de Tchinguis-Kan, mourut avant son père, & qu'il en fut extrêmement affligé. Ce Prince envoya Belgataï dans le pays des Kipzaks, pour y faire recevoir Batou, fils de Zouzi, en qualité de Kan, & le mettre en possession de la succession de son père. Son installation se fit avec les marques d'allégresse & les réjouissances accoutumées. Mais à peine ces solemnités finissoient, qu'on reçut la nouvelle de la mort de Tchinguis-Kan. Belgataï & Batou-Sagin partirent incontinent pour Karakoum, & le nouveau Kan confia la régence de ses Etats à son frère cadet, Togaï-Timour. A leur arrivée, ces Princes, selon l'usage, passèrent plusieurs jours à pleurer avec leur famille, la perte qu'ils venoient de faire. Après s'être acquittés des devoirs de la piété filiale, ils convoquèrent l'Assemblée générale de tous les Princes de la Nation, dont nous avons parlé Sect. LIV. Batou-Sagin & les cinq frères qu'il avoit amenés avec lui, accompagnèrent Ougadaï-Kan dans son expédition de la Chine. Ce furent la prudence & la bravoure de Batou-Sagin qui déterminèrent le Souverain des Mongols à lui confier son fils chéri, ses neveux & une armée nombreuse, pour aller soumettre les Russes, les Bulgares, &c. Batou ayant pris la route de ses Etats, son frère Togaï-Timour vint le recevoir sur les

frontières avec toute la magnificence d'alors. Il le régala pendant trois jours, avec les Princes qui l'accompagnoient. Batou-Sagin fut magnifique à son tour; il signala son arrivée par des fêtes qui durèrent quarante jours. Ce fut à l'issue de ces réjouissances, que ce Prince fondit sur la Russie comme un torrent, & fit la terrible expédition que nous avons rapportée, Tome I, règne de George II, Vsevolodovitz, Sect. XXIV.

SECTION LVII.

C'est à la Cour de Batou-Sagin que le Moine *Rubruquis* fut envoyé par saint Louis, Roi de France. La description qu'il a faite de ce pays, depuis le Boristhène jusqu'au Jaïk, est très-exacte; mais son voyage depuis le Jaïk jusqu'à la Cour de Moungou-Kan, ne s'accorde pas toujours avec les connoissances certaines que nous avons aujourd'hui. Cependant il faut convenir que Rubruquis est le seul Ecrivain ancien qui nous ait donné une relation fidèle des Tatars, des pays qu'ils habitoient alors, & qu'ils habitent encore aujourd'hui. Ce qu'il rapporte de leur extérieur, de leurs moeurs, de leur nourriture, de leur habillement, est conforme aux relations modernes des Kalmouks, Tatars païens, qui forment la plus considérable des trois branches de la nation Turque, qui occupent à présent la grande Tatarie. (*Voyez la note* I.) Les Kalmouks sont les seuls qui conservent encore la Langue Mongoule ou Turque dans toute sa pureté. Ils habitent encore les mêmes contrées que Tchinguis-Kan habita après la conquête de la plus grande partie de l'Asie. Comme ils ont conservé les usages, les coutumes, les moeurs & le culte que tous les Historiens attribuent à leurs ancêtres, on peut en conclure avec certitude que les Kalmouks sont les vrais descendans des Mongols, & leurs Kans les successeurs de Tchinguis-Kan...

Des trois branches de la postérité des Mongols qui occupent à présent la grande Tatarie, les Tatars Mahométans habitent à l'ouest vers la mer Caspienne, les Kalmouks au milieu, & les Mongols à l'est vers la mer Orientale.

Voilà le précis fidèle des principaux évènemens que les Historiens Tatars nous ont transmis, avec un ordre chronologique, qui ne permet pas de les révoquer en doute. Ces évènemens sont si nombreux, & accompagnés de tant de circonstances, que, malgré le ferme propos d'être concis, il a fallu que l'Historien s'étendît peut-être au-delà des bornes qu'il s'étoit prescrites. Mais il a pris le milieu entre la prolixité qui ennuie les Lecteurs, & le laconisme qui leur fait désirer des connoissances de détail. D'ailleurs, pourquoi chercheroit-on à refaire ce qui est bien fait? L'Histoire des Huns ne laisse rien à désirer à cet égard : il falloit à M. de Guynes autant de courage que de lumières pour débrouiller ce chaos historique, & dévorer l'ennui d'un travail si épineux.

SECTION LVIII.

Le caractère & le règne de Tchinguis-Kan, méritent de fixer un instant l'attention de ceux qui aiment à connoître les hommes qui ont joué un grand rôle sur le théâtre du monde, & les causes des évènemens qui le bouleversent & le pacifient tour-à-tour.

Tchinguis-Kan étoit né Général comme le Grand-Condé : il avoit du génie, une conception facile, & un grand amour pour l'ordre civil & la discipline militaire. La modération lui étoit naturelle ; mais la révolte de ses sujets, après la mort de son père, l'indigna ; les complots formés contre sa personne & ses états, le forcèrent à prendre les armes contre des Tribus rebelles ; l'aigreur prit la place de la modération ; & les victoires signalées qu'il remporta sur ses ennemis, lui firent naître l'idée de ne laisser

rien derrière lui ou contre lui. La preuve que ce Prince étoit né Général, c'est son adresse à se servir admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il divisa ses troupes en plusieurs corps de dix mille hommes. Chaque corps avoit son Commandant, appellé Touman-Agast; *Aga* désigne un Chef, & *Touman* dix mille. Ces corps étoient subdivisés en bataillons de mille hommes, qui avoient à leur tête un Mini-Agasi, ou Commandant de mille. Ces bataillons formoient dix compagnies de cent hommes chacune, avec un Gous-Agasi, ou Commandant de cent. Les compagnies, à leur tour, étoient partagées en dix pelotons de dix hommes, ayant chacun un Officier appellé Oun-Agasi, Commandant de dix. Toutes ces divisions étoient subordonnées les unes aux autres, & recevoient les ordres de Commandant en chef.

Thinguis-Kan fit plus encore: il établit une loi dans son armée, qui devoit faire des Héros de ses soldats, & de ses soldats autant d'amis entre eux: il ordonna que chaque corps d'armée se regarderoit comme ne formant qu'une seule Tribu d'Igours avec les autres, c'est-à-dire, comme auxiliaires, & que tous ceux qui ne voleroient pas au secours de leurs camarades lorsqu'ils les verroient en danger, seroient punis de mort.

Ce Prince ne laissa jamais une belle action sans récompense, & il aimoit à louer la vertu. Mais aussi il punissoit rigoureusement l'insubordination, le vice & le crime: il ne se contentoit pas de choisir des hommes robustes pour la guerre, il falloit encore qu'i. leur remarquât une sorte de génie. Capable de tous les détails, c'étoit lui seul qui choisissoit parmi les plus braves ses Officiers, qui les chargeoit des expéditions dont il les croyoit capables; aussi les succès justifioient-ils toujours la bonté d'un choix, fait d'après une grande connoissance des hommes. Quand il s'agissoit d'entrer en campagne, chacun de ses sujets savoit pré-

cisément ce qu'il devoit fournir à l'équipage de l'armée. Défendre sa patrie étoit la taxe du soldat; le butin étoit sa paie.

Après la victoire, Tchinguis divisoit les prisonniers, & destinoit les meilleurs piétons à la garde des chevaux: les plus lourds d'entre les captifs étoient employés à celle des troupeaux. Un petit nombre de règlemens sages, lui donnèrent une grande facilité à soumettre les Etats voisins, où il n'y avoit aucune disposition semblable. Tchinguis-Kan mérita le surnom de *Poliorcète* ou de *Preneur de villes*, qui avoit été donné à Démétrius, l'homme, sans contredit, le plus célèbre de l'Antiquité pour l'attaque des places, & pour son habileté dans la Tactique. Les réjouissances qu'occasionnoit le retour des armées chargées des riches dépouilles de l'ennemi, firent naître, parmi les Mongols, la cérémonie du triomphe; mais la nature de ce triomphe étoit un aiguillon plus puissant encore que celui des Romains pour leurs Généraux. Les festins & les réjouissances que donnoit Tchinguis, avoient un but moral: il ne manquoit jamais d'assembler, une fois chaque année, ses Officiers, tant militaires que civils, pour s'assurer, de plus en plus, s'ils avoient la capacité nécessaire à leurs emplois. C'étoit dans ces assemblées solemnelles qu'il avoit coutume de faire des promotions, qu'il distribuoit les éloges, les honneurs, les récompenses à ceux qui s'étoient le plus distingués dans l'exercice de leurs fonctions. Tels étoient les hommes que les Russes, les Polonois & les Siléfiens auront bientôt à combattre.

Tchinguis-Kan étoit, comme Alexandre, aussi habile à conserver ses conquêtes qu'à les faire: dans la rapidité de leurs actions, dans le fort de leurs passions mêmes, ces deux Conquérans, qui ont tant de rapports semblables, avoient une saillie de raison qui les conduisoit également. Si Tchinguis ne conserva pas la modération d'Alexandre envers ses ennemis, il n'en eut pas les défauts. Alexandre étoit colère; le vin & l'orgueil le dominèrent

ſur la fin de ſes jours; le meurtre de Clitus, des vices groſſiers, & la manie de vouloir paſſer pour le fils d'un Dieu, ſont des taches à ſa grande réputation. Tchinguis fut toujours ſobre & modeſte; il eut des amis tendres, qui ne faiſoient que des actions louables & courageuſes. Quel dommage qu'il ne dût pas ſon élévation à des vertus douces! Mais, après tout, s'il eſt odieux aux ames ſenſibles, c'eſt comme tous les Conquérans, qui immolent les hommes à leur ambition.

La diſcipline que Tchinguis-Kan établit parmi ſes troupes; le commerce des ſecours réciproques entre chaque ſoldat; l'eſprit de corps parmi les hommes de différentes Tribus qui combattoient ſous différens Chefs; la diviſion de ſes troupes en différens corps de dix mille hommes chacun; & les avantages conſtans que ces corps détachés remportèrent ſur les armées formidables du Sultan Mahamet, de l'Empereur de la Chine, & des Princes Ruſſes confédérés; tant d'avantages réunis, prouvent l'erreur du ſyſtême établi en Europe depuis un ſiècle. On s'eſt imaginé fauſſement que la ſupériorité dépend du nombre, ſans faire attention qu'il eſt au moins très-difficile, ſi même il n'eſt pas impoſſible de faire ſubſiſter des armées prodigieuſes, & de trouver des terreins qui conviennent pour déployer leurs forces. Le parti le plus ſage & le ſeul peut-être que puiſſe prendre le Général qui commande une telle armée, c'eſt de la diviſer en pluſieurs petits corps, qu'il eſt forcé d'éloigner les uns des autres; & alors, au lieu de deux cents mille hommes, il n'a pas plus de forces que ſi on ne lui en avoit donné d'abord que quarante mille, ſuppoſé que ce ſoit tout ce qu'il en ait pu garder. Or, cette armée prodigieuſe, diviſée en pluſieurs corps, doit néceſſairement être battue en détail, & diſſipée, pour peu qu'elle ait affaire à un ennemi intelligent, qui aura formé ſes troupes d'après le plan du vainqueur de la Perſe & de la Chine. L'expérience univerſelle & conſtante de la ruine

de ces entreprises, pour le succès desquelles on ne compte que sur la multitude, n'a pu jusqu'ici faire revenir de ce préjugé, dont l'erreur est également démontrée par le raisonnement & par les faits.

Timoléon, avec cinq mille hommes, épouvanta *Magon*, au point de lui faire abandonner *Icétas*, son allié. Les Carthaginois, honteux d'une fuite si lâche, envoyèrent en Sicile une armée de soixante-dix mille hommes de pied, avec une flotte de deux cents vaisseaux, & de mille bâtimens de transport, sous les ordres d'*Asdrubal* & d'*Amilcar*, les deux meilleurs Généraux qu'ils eussent alors. Carthage y avoit envoyé des armées plus nombreuses, mais non pas de mieux composées. Timoléon, avec six mille combattans, marche à eux, leur tue dix mille hommes, & fait quinze mille prisonniers. Ce fut *Annibal* qui, dans une autre circonstance, combattit contre Rome, & non pas Carthage. En effet, cette République n'eut, pour ainsi dire, d'autre part dans cette grande guerre, que d'avoir permis à un de ses Citoyens d'emmener vingt mille hommes d'infanterie avec lui, & six mille de cavalerie, avec lesquels il avoit projetté de dompter l'Italie, & de détruire le nom Romain. Ses succès sont si connus, qu'il seroit inutile de s'y arrêter. On sait qu'il fût venu à bout de son dessein, s'il eût été secouru, & qu'il fut obligé de retourner à Carthage, lorsqu'il ne lui restoit plus qu'à frapper les derniers coups.

Mais pourquoi remonter à l'Histoire ancienne? (*Voyez la note* K). Nous deviendrions prolixe, si nous rapportions tous les exemples des malheurs inséparables des armées nombreuses : bornons-nous à un seul, & puisons-le dans l'Histoire moderne de Russie. Demandez aux Russes ce que devint cette grande armée aux ordres du Feld-Maréchal Apraxin, lorsque l'Impératrice Elisabeth eut déclaré la guerre au Roi de Prusse? Ils vous répondront, malgré le mot de Frédéric, *que les Russes sont plus difficiles à tuer qu'à vaincre*, ils vous

répondront, dis-je, que cette grande armée éprouva le sort de ses pareilles : plus de la moitié des troupes périt sans coup férir, par les marches, les fatigues, les besoins, le mal-être, les maladies, & la contagion. Concluons-en que les grandes armées présentent une perspective effrayante dans le lointain ; mais qu'à mesure qu'on s'en approche, les chimères disparoissent, & l'on découvre la foiblesse réelle de ces grands corps.

SECTION LIX.

Après avoir donné aux Lecteurs le Précis de l'Histoire ancienne des Tatars, nous allons le comparer avec les renseignemens modernes que nous nous sommes procurés, & dont nous sommes redevables à deux Princes & à quelques Mourzas de cette nation.

1°. Que l'origine des Tatars, rapportée par plusieurs Historiens de cette nation, & particulièrement par le Kan Aboulgasi-Bayadour, est très-exacte.

2°. Que leur origine & celle de leurs ancêtres les plus éloignés, sont les mêmes que celle des anciens Turks. Jusqu'à l'époque où Tchinguis-Kan se rendit maître de tout le nord de l'Asie, le nom Turk étoit le nom générique de tous les peuples connus sous celui de Tatars. Que le nom Tatar n'appartient à aucune nation particulière, mais qu'il désigne simplement le maître ou le possesseur d'une terre.

3°. Que depuis les conquêtes de Tchinguis-Kan, les nations voisines des anciens Turks ne les ont plus désignés que sous le nom de Tatars, quoiqu'ils prennent toujours entr'eux le nom de Turks, & prétendent même qu'eux seuls sur la terre ont le droit de le porter.

4°. Qu'ils ont une origine commune avec les Scythes.

5°. Que tous les Tatars, de quelque pays ou religion qu'ils puissent

puiſſent être, ont une exacte connoiſſance des Atmaks ou Tribus dont ils ſont ſortis, & en conſervent ſoigneuſement la mémoire de générations en générations : & quoique, dans la ſuite des tems, une Tribu conſidérable vienne à ſe partager en pluſieurs Branches, on ne laiſſe pas de les compter toujours pour être de cette Tribu, malgré les divers noms ſous leſquels on les déſigne ; de ſorte qu'on ne trouvera jamais aucun Tatar, quelque groſſier qu'il ſoit d'ailleurs, qui ne ſache dire de quelle Tribu il eſt iſſu.

6°. Que chaque Tribu a ſon Kan, & chaque Branche un Chef particulier qui porte le nom de Mourza : ce titre eſt proprement une eſpèce de Majorat qui paſſe régulièrement d'aîné en aîné dans la poſtérité du premier Fondateur d'une telle Branche ou Tribu, à moins que quelque cauſe étrangère & violente ne trouble cet ordre naturel de ſucceſſion. Chaque Mourza doit prélever annuellement la dixme ſur les troupeaux des familles de ſa Tribu, & celle du butin qu'elle fait pendant la guerre. Toutes les familles d'une Tribu campent ordinairement enſemble, & ne s'éloignent pas du gros de la horde ſans en faire part au Chef, afin qu'il puiſſe ſavoir où les prendre, lorſqu'il juge à propos de les rappeller. Les Mourzas ſont conſidérés des Kans à proportion que leurs Tribus ſont nombreuſes. La raiſon en eſt palpable : les Kans ne ſont redoutables à leurs voiſins, qu'autant qu'ils ont ſous leur obéïſſance beaucoup de Tribus compoſées d'un grand nombre de familles. C'eſt en cela que conſiſtent la puiſſance, la richeſſe, la grandeur d'un Kan Tatar.

7°. Que l'on donne mal-à-propos le nom de *Horda* à une Tribu ; ce mot n'eſt en uſage parmi les Tatars, que pour déſigner une Tribu aſſemblée, ſoit pour marcher contre l'ennemi, ſoit pour d'autres raiſons politiques.

8°. Que la coutume d'adopter le nom d'un Prince pour lui

marquer l'affection de ses Sujets, a été de tout tems en usage parmi les Tatars. Ousbek-Kan, qui régna avec beaucoup de prudence & de fermeté, & qui introduisit le culte Mahométan dans toutes les Provinces de sa domination, gagna tellement l'affection de ses Sujets, que, pour lui en donner une marque publique, ils prirent tous le nom d'Ousbek, qu'ils ont gardé constamment. Avant son règne, ils n'ont jamais été connus sous ce nom, qui est encore celui des Tatars de la grande Boukarie & du pays de Karass'm. Nous en avons rapporté des preuves plus anciennes, à l'article de Mogoull-Kan & de Tatar-Kan. Cette coutume est encore en usage parmi leurs descendans. Le nom de Mansouéours que portent les Moungales de l'Est, a été pris de Mansouéou-Kan, trisaïeul de l'Empereur de la Chine. Dans ce siècle même, les Kalmouks Soongares, Sujets du Kontaïsk, ou Grand-Kan de cette nombreuse Tribu, ont pris le nom de Kontaïski, pour donner à ce Prince une marque signalée de leur inviolable attachement. Une coutume si respectable, & si propre à perpétuer le bonheur que les bons Princes procurent à leurs Sujets, feroit honneur aux peuples les plus civilisés. L'adoption d'un nom vraiment auguste, seroit le gage de l'immortalité du Prince, & celui de l'amour, de la reconnoissance des peuples envers les bienfaiteurs des hommes. Quel aiguillon puissant pour leurs successeurs! Le nom de *Henri-Francs*, ou de *Francs-Louis*, seroit encore plus cher aux cœurs patriotiques que celui de *François*.

9°. Qu'indépendamment de leur Histoire, les Tatars ont un moyen pour ne jamais prendre le change sur la Tribu dont ils descendent; & le voici. Chaque Tribu a son Enseigne particulière, exclusive. Elles consistent ordinairement dans un morceau de *Kitaïka*, de toile Chinoise, ou de quelque autre étoffe de couleur, d'une aune en quarré, qu'on arbore au haut d'une lance de douze pieds de longueur. C'est la coutume des Tatars

païens. Les Tatars Mahométans ne mettent communément ſur leurs Enſeignes que le nom de Dieu, en Langue Arabe, & plus bas, le nom des Tribus à l'uſage deſquelles elles ſont deſtinées. Les Kalmouks & les Mongols y mettent la figure de quelque animal, tel qu'un chameau, une vache, un cheval, &c.; & au-deſſous de cette figure, le nom de la Tribu : & comme toutes les Branches d'une Tribu conſervent toujours la figure repréſentée ſur les Enſeignes de la Tribu d'où elles tirent leur origine, en y ajoutant ſimplement le nom particulier de la Branche à l'uſage de laquelle elle eſt, ces Enſeignes leur tiennent lieu d'Arbres généalogiques. Lorſqu'une Horde eſt en marche, celui qui porte l'Enſeigne doit marcher à la tête de tout le corps, immédiatement après le Chef de la Horde; & dans les haltes il ſe place à ſa gauche : ce côté eſt la place d'honneur parmi tous les Mahométans.

10°. Que le nord de l'Aſie, qui forme aujourd'hui la partie Aſiatique du nord de l'Empire de Ruſſie, a été conquis par Tchinguis-Kan; que le vaſte pays des Kiptzaks, que les Turcs appellent Kapzak, a appartenu à Zouzi-Kan ſon fils, à Batou-Sagin ſon petit-fils, frère de Koplaï-Kan qui conquit la Chine, & devint le Fondateur de la Dynaſtie d'I-Ven. Que les ſucceſſeurs de Batou-Sagin ſont, 1°. Bourga, ſon frère; 2°. Mengou-Timour, frère de Bourga; 3°. Touda-Mangou, fils de Batou-Sagin, Prince injuſte qui perdit le ſceptre avec la vie; 4°. Tok-Tagou qui fut élevé au Trône de celui-ci, & ſuccédé par ſon fils Ousbek-Kan; 5°. enfin tous les Princes deſcendans de Togaï-Timour, fils cadet de Zouzi-Kan.

11°. Que ce fut Batou-Sagin qui s'empara de la Ruſſie méridionale, & la peupla de Colonies Tatares que l'on confond aujourd'hui avec les Ruſſes. Que les Jakoutski, les Oſtiaks, & d'autres plus reculés encore, ne ſont point Tatars d'origine, &

que leur manière d'être & de vivre est totalement opposée à celle des vrais Tatars.

SECTION LX.

Il faut croire à ces Princes & à ces Mourzas, mieux instruits que nous de leur origine & de leurs fastes nationaux. Ils prétendent incontestablement descendre des Scythes, & cette prétention est un aspect sous lequel ce grand peuple mérite d'être considéré.

Ce que nous connoissons des usages & des mœurs Scythes, appuie fortement l'assertion des Tatars.

1°. Les Scythes ne cultivoient pas la terre; ils se nourrissoient de troupeaux, & buvoient le lait de leurs jumens.

2°. Ils étoient vêtus de peaux d'animaux tués à la chasse : ils étoient aussi adroits que les Tatars à tirer de l'arc; ils se servoient de flèches empoisonnées, passoient les rivières sur des sacs remplis de liége, & n'avoient d'autres loix que l'instinct & le sentiment des lumières naturelles. Les anciens Tatars étoient plus instruits : les circonstances changent le moral de l'homme; & il est encore aujourd'hui un grand nombre de Tatars païens qui n'en savent pas plus que les Scythes, mais qui sont bien plus humains.

3°. Les Scythes immoloient à leurs idoles les prisonniers faits à la guerre : les anciens Tatars les employoient à des usages utiles; & l'intérêt a appris aux Tatars modernes qui professent le culte Mahométan, à les conserver pour les vendre à des maîtres peut-être aussi durs que les Scythes.

4°. Lorsque ces derniers se juroient une amitié inviolable, l'un d'eux se faisoit une incision au bras, en recevoit le sang dans un vase où chacun trempoit la pointe de son javelot, & le suçoit avec joie. Les Tatars trempent encore la pointe de leur sabre

dans l'eau, & l'avalent dans la même circonstance. Cet usage m'en rappelle un autre. *Tacite*, en parlant des Parthes, de Mithridate & de Rhadamiste, dit : » C'est la coutume de ces Rois, dans » toutes leurs alliances, après s'être donné la main droite, de » se faire nouer ensemble les deux pouces : on y fait une légère » piqure ; si-tôt que le sang s'est porté aux extrémités, ils le » sucent mutuellement. Cette union est pour eux la plus intime, » comme scellée du sang des Parties contractantes «.

5°. Les Scythes étoient vagabonds, guerriers & brigands : la vie nomade & les exploits des Tatars sont assez connus. Voilà des rapports frappans entre ces deux peuples, & voici ceux des Naoudessioux avec les Tatars.

Parmi les nations qui habitent au midi de la Baie d'Hudson, on en trouve une dont la manière de vivre ressemble exactement à celle des Tatars modernes : ce peuple forme la plus nombreuse nation du Canada, connue sous le nom de Naoudessioux, à qui les François n'ont donné que les deux dernières syllabes de leur nom. Ils habitent de grandes prairies, sous des tentes de peaux fort bien travaillées, & dans le goût de celles des Tatars ; ils vivent du lait de leurs troupeaux, de folle avoine qui croît en abondance dans leurs marais, & de la chasse, sur-tout de celle d'une espèce de boeufs couverts de laine qui se rassemblent par milliers dans les terres.

Les Naoudessioux voyagent en troupes, & ne s'arrêtent qu'autant que l'abondance des vivres les retient. Une Tribu qui est cette année sur le bord du Mississipi, sera l'année suivante sur ce qu'on nomme la Rivière orientale ; & ceux qu'on a vus dans un tems sur la Rivière de Saint-Pierre, se trouvent ensuite loin de-là dans une prairie. Cette nation n'est pas mieux aguerrie que la plupart des Tribus Tatares d'aujourd'hui ; qui se piquent de peu de bravoure, qui ne combattent que pour piller, qui lâchent

le pied devant des troupes disciplinées, & qui fuient avec la même rapidité qu'elles attaquent. En perdant l'esprit de conquête, elles n'ont conservé que l'esprit de rapine. Séparées les unes des autres par des distances considérables, divisées d'intérêts, elles sont subjuguées par les Empereurs de la Chine & de la Russie, & languissent sous des Kans, qui, peut-être, voudroient bien entreprendre contre leurs Suzerains, mais qui restent tranquilles par nécessité : c'est le parti le plus sage.

L'Empereur Kang-hi, qui ne disoit jamais rien que de juste, comme il ne faisoit rien que de grand, peignoit le caractère des Tatars en deux mots. » Les Tatars sont bons soldats, lorsqu'ils » en ont de mauvais à combattre ; mais ils sont mauvais dès qu'ils » ont affaire à de bonnes troupes «.

L'attaque des Tatars est la même que celle des Turcs, aussi dégénérés qu'eux : elle est vive & fière : ils poussent brusquement l'ennemi lorsqu'ils l'ont forcé à plier ; mais ils sont incapables d'un long effort, sur-tout pour se défendre, s'ils sont attaqués eux-mêmes avec autant d'ordre que de vigueur. Mais les Turcs sont cependant encore plus dangereux dans l'attaque que les Tatars : ceux-là forment un triangle serré, qui ne présente qu'un angle obtus à l'ennemi. Si cet angle enfonce les premières lignes, l'ennemi est perdu. La cavalerie profite de l'ouverture, & fait un carnage terrible ; mais si l'angle est vigoureusement repoussé, alors le triangle ne présente plus qu'une base facile à renverser, & l'ennemi a beau jeu.

Rien n'est plus brave que le Turc Européen, & rien de plus lâche que le Turc Asiatique. Attachés à leurs anciens usages, & méprisant tous ceux des nations civilisées & aguerries, ils sont idolâtres de la vieille Tactique qui les rendit autrefois si redoutables. La forme de cette Tactique paroît être la même que celle des Germains & des Gaulois. Dans les batailles, les gens de pied

formoient de longs triangles, appellés *coins*, la pointe tournée vers l'ennemi. La cavalerie divisée par petits pelotons, dits *turmes*, de 32 chevaux, se plaçoit un peu en avant, comme *enfans perdus.* Toute cette ordonnance étoit close & remparée derrière par les charriots.

Les Germains & les Gaulois, couverts du bouclier dans un choc rude, & marchant à pas de tortue, résistoient comme un mur. Ils portoient pour Enseignes des figures d'animaux féroces, ou d'autres choses tirées de leurs bois sacrés. Outre des espèces de clairons à la louange de leurs *Preux*, ils s'animoient par un cliquetis d'armes, en frappant contre leurs boucliers qu'ils élevoient sur leurs têtes; ils les plaçoient ensuite contre la bouche, & élevant peu-à-peu la voix, ils poussoient un mugissement comme celui des vagues de la mer qui se brisent. La force & l'allégresse de ces cris étoient un préjugé pour la victoire. Dans la poursuite de l'ennemi, l'infanterie se mêloit à la cavalerie, & la suivoit même au galop, se tenant aux crins des chevaux. Elle servoit à relever les cavaliers abattus, à tuer les chevaux des ennemis, & à tirer les blessés & les morts du combat. Les chevaux n'étoient dressés qu'à aller en avant, sans se rompre, & à tourner si prestement, qu'un escadron sembloit se mouvoir tout d'une pièce. Cette masse animée enfonçoit presque toujours les premiers rangs de l'ennemi, pénétroit jusqu'au centre des combattans, & les mettoit en déroute. C'étoit ainsi que les Germains & les Gaulois forcoient la fortune à leur céder la victoire. Les soldats font toujours des prodiges de valeur, quand ils sont conduits par des Chefs qui combattent eux-mêmes en soldats.

Mais tout dégénère dans le physique & le moral des hommes comme dans la nature : tout n'a, tout ne doit avoir qu'un état stationaire. On ne doit donc pas être frappé de l'espèce de

fatalité qui transporte sans cesse les succès, la prééminence & la gloire des armes d'une contrée à une autre, & fait passer chaque peuple, à son tour, par tous les degrés marqués sur le cercle des révolutions physiques & des vicissitudes morales & politiques. Ces Chinois, sans ambition, isolés des peuples conquérans, comptoient quarante siècles de bonheur, & se croyoient à l'abri des tempêtes que l'ambition excite. Mais de la sécurité trompeuse qu'inspire une longue prospérité, ils passent sous le joug des Tatars. Quel peuple osera désormais se reposer sur les lauriers de ses Pères?

Lorsque le brave Ottoman posoit, comme Tchinguis, les fondemens de son Empire, dans une Province de l'Asie mineure, on étoit loin de prévoir qu'un jour les descendans de ce soldat heureux, foulant les cendres des Constantin & des Théodose, étendroient leur domination dans les trois parties du monde alors connu; qu'ils verroient flotter leurs étendards des bords du Dnèpre jusqu'à l'embouchure de l'Euphrate; qu'ils rendroient toutes les Isles de l'Archipel tributaires de leur Puissance, & qu'ils réuniroient sous un seul sceptre plus de trente peuples différens. Que devient cette Puissance Ottomane, autrefois si vaste, si majestueuse, si redoutée? Jamais Empire fut-il menacé d'une révolution plus prochaine, plus inévitable, si sa constitution politique & militaire ne change pas bientôt? Mais ce changement n'est peut-être pas aussi éloigné qu'on le croit. Les Turcs, de l'aveu même de leurs ennemis, ont pour eux la bravoure, l'adresse personnelle, & le nombre. Nous prouverons, dans la suite, qu'Ibrahim Effendi a osé démontrer à sa nation le vice radical de ses principes, les règles & la méthode à suivre pour rectifier son ancienne Tactique, & régénérer sa constitution militaire. Ces détails intéresseront les Lecteurs.

NOTES.

NOTES.

Note A, *page* 9.

La ville de Tourkeſtan eſt ſituée au 45e degré 30 minutes de latitude, & au 89e degré de longitude, ſur la rive droite d'une petite rivière qui vient du nord-eſt ſe jetter dans la rivière de Sir. Cette ville eſt la réſidence d'un Kan des Tatars; elle eſt bâtie de briques, mais elle n'offre rien d'agréable que ſa ſitution. Le pays qui porte le nom de cette Capitale, eſt borné au nord par la rivière de Jemba & les montagnes des Aigles; à l'eſt, par les Etats du Kontaïsk, Grand-Kan des Kalmouks; au ſud, par le pays de Karaſs'm & la grande Boukarie; & à l'oueſt, par la mer Caſpienne. Il a aujourd'hui environ 70 lieues d'Allemagne dans ſa plus grande longueur, & à-peu-près autant en largeur. Il eſt partagé entre deux Kans Tatars, dont l'un, qui réſide à Taſchkant, occupe la partie orientale. Taſchkant eſt ſituée ſur la rive droite du Sir, au 45e degré de latitude, & au 92e degré 40 minutes de longitude. Le Kan qui l'habite eſt Chef de la Kaſatskia-Orda. L'autre Kan, qui fait ſa réſidence dans la ville de Tourkeſtan, occupe la partie occidentale de ce pays : il porte le nom de Kan des Kara-Kalpaks, ou Tatars à bonnets noirs. Ces Chefs de brigands ſont Mahométans, ainſi que leurs Sujets. Le premier a plus de pouvoir que le ſecond. Les Kara-Kalpaks forment une Tribu particulière, qui campe d'ordinaire entre la rivière de Sir & la mer Caſpienne; & les Tatars ne ſont rien moins que diſpoſés à l'obéiſſance : ils ſont aſſez forts pour faire tête à leurs Chefs, & ils ont des Mourzas intéreſſés à diminuer l'autorité du Kan, qui les ont accoutumés à n'obéir à ſes ordres qu'autant qu'ils le jugent à propos. Les Kara-Kalpaks, brigands par état, ne vivent abſolument que de ce qu'ils volent aux Kalmouks & aux Sujets de la Ruſſie : ce ſont de vrais Arabes du Déſert. Ils s'aſſocient ſouvent aux Tatars de la Kaſatskia-Orda, paſſent enſemble les montagnes des Aigles, font des excurſions ſur le Tobol, l'Iſſet, l'Iſchim,

& inquiètent beaucoup les Russes, qu'ils dépouillent, &c. Les résidences dont nous parlons ne servent que pendant l'hiver. Tous les Princes Tatars Mahométans vont camper, pendant la belle saison, vers les bords de la mer Caspienne, & aux environs de l'embouchure de la rivière de Sir dans le lac Aral.

Note B, *page* 11.

Le Lecteur se rappelle que le Royaume de Cachemire est situé à l'extrémité de l'Indostan, au nord de Lahor, & enclavé dans le fond des montagnes du Caucase, entre celles du grand & du petit Thibet, & celle de Raja-Gamon. La description de ce Paradis terrestre nous paroît digne d'être rapportée.

Les premières montagnes qui bornent Cachemire & qui touchent à la plaine, sont comme les premiers degrés d'un magnifique amphithéâtre; elles sont revêtues d'arbres & de pâturages qui nourrissent de nombreux troupeaux de toutes espèces. Ces montagnes abondent en gibier, en lièvres, en perdrix, en gazelles, en animaux qui portent le musc. Les abeilles y sont en grand nombre. Mais ce qui est très-rare dans les Indes, on n'y trouve presque jamais de serpens, de tigres, d'ours, ni de lions. Aussi Bernier nomme-t-il ces montagnes, *des montagnes innocentes & découlantes de lait & de miel.* Au-delà des premières, il s'en élève successivement d'autres beaucoup plus hautes, dont le sommet est toujours couvert de neige, & ne cesse jamais d'être tranquille & lumineux, au-dessus de la région des nuages & des brouillards. Une infinité de sources & de ruisseaux en sortent de toutes parts, & les habitans industrieux les distribuent avec art dans leurs champs de riz, & les conduisent par de grandes levées de terre sur leurs petites collines. Ces belles eaux, après avoir formé une multitude d'autres ruisseaux & d'agréables cascades, se rassemblent & forment une grande rivière, qui tourne doucement autour du Royaume, traverse la Capitale, & va trouver sa sortie à Baramoulé, entre deux rochers escarpés, pour s'emboucher de-là dans divers précipices, & se rendre enfin vers Arek dans le fleuve Indus.

Les champs, d'une fertilité admirable, y ressemblent à un grand jardin mêlé de bourgs & de villes, dont on découvre un grand nombre entre les arbres, & varié par de petites prairies, par des pièces de riz, de froment, de chanvre, de safran, & diverses sortes de légumes, entre lesquels on voit serpenter des canaux de formes différentes. Ce climat fortuné réunit aux productions de l'Inde, les plantes, les fleurs, les arbres, les arbustes, les vignes de notre climat, d'excellens melons de toutes espèces, & la plupart de nos herbes potagères.

La Ville capitale est sans murailles aujourd'hui; elle a trois quarts de lieue de long & une demi-lieue de large. Elle est à deux lieues des montagnes qui forment un demi-cercle autour d'elle, & sur le bord d'un lac d'eau douce, d'environ cinq lieues de tour. Ce lac, qui est le réservoir des sources vives & des ruisseaux qui descendent des montagnes, se dégorge dans la rivière par un canal navigable. Les maisons qui sont sur la rivière, ont presque toutes un jardin; ce qui offre une perspective charmante : plusieurs ont un petit canal qui répond au lac, avec un petit bateau pour la promenade. Un côté de la ville regarde une montagne détachée des autres, & d'une vue très-agréable; elle offre sur sa pente plusieurs belles maisons avec leurs jardins : on découvre au sommet une mosquée accompagnée d'un hermitage, & de quantité de beaux arbres verds qui lui servent comme de couronne. A l'opposite, on en découvre une autre, sur laquelle on voit aussi une mosquée avec son jardin, & un très-ancien bâtiment, qui doit avoir été un temple d'idoles, quoiqu'il porte le nom de *Trône de Salomon*.

La beauté du lac est augmentée par un grand nombre de petites isles qui forment autant de jardins toujours verds, parce qu'ils sont remplis d'arbres fruitiers, & bordés de trembles à larges feuilles, dont les plus gros peuvent être embrassés, mais tous droits, tous d'une hauteur extraordinaire, avec un seul bouquet de branches au sommet, comme le palmier. Au-delà du lac, sur le penchant des montagnes, on ne découvre que des maisons de plaisance. L'air y est toujours pur, & l'on y a de toutes parts la vue du lac, des isles & de la ville.

Le plus délicieux de tous ces jardins eſt celui qui porte le nom de Chalimar, ou Jardin du Roi. On y entre par un grand canal bordé de gazons, qui s'étend l'eſpace de cinq cents pas, entre deux belles allées de peupliers. Il conduit à un cabinet qui eſt au milieu du jardin; & là commence un autre canal beaucoup plus magnifique, qui va juſqu'à l'extrémité de l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé de grandes pierres de taille : ſes bords ſont en talus, de la même pierre; & dans le milieu on voit régner, de quinze en quinze pas, une longue file de jets-d'eau, ſans en compter un grand nombre d'autres qui s'élèvent d'eſpace en eſpace, de diverſes pièces d'eau arrondies, dont il eſt bordé comme d'autant de réſervoirs. Il ſe termine au pied d'un ſecond cabinet, élevé en dôme & bâti dans l'eau même, entre les deux grandes allées de peupliers. Ces cabinets ont une galerie qui règne à l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à l'autre; deux deſquelles regardent les allées, & les deux autres donnent ſur les canaux oppoſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand ſallon, au milieu de quatre chambres qui ſont les quatre coins. Tout eſt peint ou doré dans l'intérieur, & parſemé de Sentences en gros caractères Perſans. Les quatre portes ſont très-riches, & ſoutenues par des colonnes tirées des anciens temples d'idoles que Schak-Jehan fit ruiner. Ces colonnes ſont plus belles & plus riches que le marbre & le porphyre.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mongols donnent à ce Royaume le nom de Paradis terreſtre des Indes. Si ce n'eſt pas là le plus beau des jardins du monde, j'avoue que je ne m'y connois pas. Il a ſans doute ſervi à Milton pour la deſcription du jardin d'Eden, comme les jardins Chinois ont ſervi de modèle à ceux d'Angleterre, que l'on s'efforce d'imiter, lors même que la nature du terrein s'y refuſe.

Les habitans de Cachemire ſont très-ſpirituels, très-fins, induſtrieux & amis du travail. Le ſang y eſt beau. Cachemire renferme pluſieurs curioſités naturelles très-piquantes, & entr'autres des grottes de cryſtaux purs & de couleurs diverſes; une fontaine nommée Send-brari, qui, pendant le mois de Mai, coule & s'arrête régulièrement trois fois le jour, au lever du ſoleil,

ſur le midi & ſur le ſoir : ſon flux eſt ordinairement d'environ trois quarts d'heure. Outre cette fontaine intermittente, la maiſon de plaiſance des anciens Rois de Cachemire offre une autre ſingularité : Achiavel eſt entourée d'une ſource d'eau vive qui jaillit du fond d'un puits, avec une violence, un bouillonnement & une abondance ſi extraordinaires, qu'elle mériteroit le nom de rivière plus que celui de fontaine. L'eau, d'une pureté ſingulière, eſt ſi froide, qu'à peine y peut-on tenir la main. Elle forme dans les belles allées du jardin une quantité de jets-d'eau qui ne ſe reſſemblent point; des réſervoirs pleins de poiſſons, & particulièrement une caſcade fort haute, formant une grande nappe de trente à quarante pieds de longueur, dont l'effet eſt encore plus admirable pendant la nuit, lorſqu'on a mis pardeſſous la nappe une infinité de lampions ajuſtés dans les petites niches du mur. Cette illumination curieuſe préſente les effets nuancés des pierres précieuſes que l'on expoſe à la lumière du ſoleil. (*Voyez l'Abrégé de l'Hiſt. Gén. des Voyages, Tome V, pag. 637 & ſuiv.*)

Note C, *page* 21.

Aboulgaſi entend par le pays d'Arabiſtan, ce que nous nommons l'Arabie, qui n'eſt plus contiguë à la Perſe que par une petite étendue de terrein aux environs de Baſſora : elle l'étoit davantage avant que les eaux du golfe Perſique euſſent couvert cette vaſte étendue de pays, qui marquoit autrefois la frontière entre l'Arabie & la Perſe. Marco-Polo, qui revint de ces voyages en 1235, rapporte que de ſon tems la ville de Baſſora, qui n'eſt maintenant éloignée que de quinze lieues de l'embouchure de l'Euphrate, étoit ſituée à moitié chemin, entre Bagdat & une ville appellée Chiſi, près de l'embouchure de cette rivière. Les eaux mêmes du golfe Perſique, qui ſont par-tout très-baſſes à l'oueſt du Détroit d'Ormus, prouvent aſſez que ce golfe ne peut être que l'effet de quelque grande inondation permanente de la mer des Indes. Les Hiſtoires anciennes offrent par-tout des traces de ces révolutions, dont M. le Comte de Buffon a ſi bien découvert les cauſes & déterminé les effets néceſſaires. C'eſt en conſé-

quence de ces effets que le continent de l'Aſie n'eſt plus contigu à celui de l'Amérique ; l'affaiſſement des terres par tant de cauſes naturelles, les inondations permanentes, le reflux ſur les terreins bas, font les ſéparations des continens voiſins. L'envahiſſement des terres orientales par les eaux, n'eſt arrivé que par les bouleverſemens multipliés de l'Océan Indien, qui ſont encore ſenſibles dans les mers méridionales. Mais tandis que ces mers engloutiſſent les terres, des ſédimens vaſeux, après la retraite des eaux, forment des Iſles & de nouvelles Contrées à l'embouchure des grands fleuves. C'eſt ainſi que le *Delta* d'Egypte, dont l'étendue ne laiſſe pas d'être très-conſidérable, n'eſt qu'un attériſſement produit par les eaux du Nil, de même que la grande Iſle à l'entrée du fleuve Amour dans la Mer orientale de la Tatarie Chinoiſe, la Louiſiane près du Miſſiſſipi, & la partie orientale ſituée à l'embouchure de la rivière des Amazones, ſont des terres nouvellement formées par des dépôts ſemblables. Mais on ne peut choiſir un exemple plus frappant d'une contrée récente, que celui des vaſtes terres de la Guyane : leur aſpect rappelle l'idée de la nature brute, & préſente le tableau nuancé de la formation ſucceſſive d'une terre nouvelle. (*Voyez M. de Buffon, Epoques de la Nature, pag.* 210 *& ſuiv.*)

Note D, *page* 39.

La ville de Nam-Kin étoit autrefois la réſidence des Empereurs de la Chine ; elle eſt ſituée au 32e degré de latitude, à ſix ly de la rive méridionale de la grande rivière de Kiang. Cette ville a été autrefois d'une étendue prodigieuſe ; mais elle a beaucoup perdu de ſon premier luſtre, depuis que la Réſidence Impériale a été tranſportée à Pékin. Cependant, d'après les relations regardées comme les plus exactes, & les calculs des Académiciens & des Géographes François, Nam-Kin eſt encore plus vaſte que Pékin avec ſes douze grands fauxbourgs, d'une demi-lieue ou de trois quarts de lieue de longueur chacun. Le circuit des murailles de celle-ci eſt d'environ 15,400 toiſes, & l'enceinte de celle-là a 16,880 toiſes de pourtour. Si, d'après les Auteurs, on eſtime les douze

fauxbourgs de Pékin, chacun d'environ trente arpens, l'ensemble total est de 11,680 arpens ; & si Nam-Kin est quarrée, sa surface est de 13,950 arpens. Nous entendons parler ici d'arpens royaux, ou des Eaux & Forêts de France, c'est-à-dire, chacun de 51,344 $\frac{4}{9}$ toises quarrées, ou de 220 pieds de côté. Voyez l'Essai d'une Table Poléométrique sur les grandeurs de quelques villes, par un Anonyme, qui doit moins à la naissance qu'au mérite personnel & à des connoissances utiles, le rang distingué qu'il occupe dans le Corps du Génie.

Aucune ville connue ne présente un spectacle aussi magnifique que Nam-Kin : son enceinte renferme plusieurs millions d'habitans ; &, selon moi, c'est un grand mal politique. Toutes ses rues tirées au cordeau, sont pavées de grands carreaux bleus : elles sont larges par-tout, & ornées en plusieurs endroits d'arcs de triomphe en marbre blanc ; de cent toises en cent toises, elles ont des portes que l'on ferme pendant la nuit contre les voleurs. Les maisons qui bordent les rues n'ont toutes qu'un seul étage ; & l'uniformité, qui ennuie à la longue, produit ici un effet agréable. La ville de Nam-Kin est bâtie en quarré, comme le sont presque toutes les villes Chinoises : quoiqu'elle soit un peu éloignée de la rivière de Kiang, on y a pratiqué des canaux, par le moyen desquels les bâtimens viennent jusques dans la ville. Le Vice-Roi des Provinces méridionales fait sa résidence en cette ville, & l'on y entretient en tout tems un corps nombreux de Tatars. C'est à Nam-Kin où l'on voit cette fameuse tour de porcelaine, dont on trouve la description dans les Itinéraires de la Chine.

Note E, *page* 50.

Le Sultan Mahamet avoit fait déposer le Calife de Bagdat. Ce Calife, en qualité de successeur de Mahomet, auroit dû posséder seul la suprême puissance temporelle & spirituelle sur les Musulmans. Le Sultan s'étoit emparé de toute la puissance temporelle, & ne laissoit au Calife que l'ombre de la supériorité : il porta ses prétentions si loin, qu'après avoir envahi toute la Perse & plusieurs autres Provinces considérables, il envoya une garnison à Bagdat, & fit savoir au Calife *Nasir*, qu'il avoit le droit d'y ré-

ſider toutes les fois qu'il lui plairoit; & ſur le refus qu'on lui oppoſa, il obtint par la force ce qu'on n'avoit pas voulu lui accorder de gré; ce qui obligea Naſir à s'adreſſer à Tchinguis-Kan, pour l'engager à déclarer la guerre au Sultan Mahamet, Tchinguis étant alors le ſeul Prince de l'Aſie qui ne redoutât point la puiſſance du Schak de Karaſs'm. Mais à l'époque dont il s'agit, le Sultan vivoit en bonne intelligence avec Tchinguis, & celui-ci rejetta la propoſition du Calife : l'autre, qui en fut inſtruit, le dépoſa. La haine des Chefs de la Loi n'en devint que plus forte contre le Sultan; & la trahiſon qui livra Samarkant aux Mongols en fut la ſuite.

Parmi les Mahométans, chaque Gouvernement a un Chef particulier de la Loi, qui décide ſouverainement de tout ce qui intéreſſe la conſcience & la religion : tous les partiſans de ce culte obéiſſent à ſes ordres; les Cadis mêmes ou Juges doivent recevoir leurs inſtructions de lui, pour l'adminiſtration de la Juſtice : il a en outre la diſpoſition abſolue des biens légués aux Moſquées, aux Hopitaux, & à tous les uſages pieux; & comme ces legs ſont fréquens & ces biens conſidérables, tous les riches Muſulmans ſe faiſant un devoir de conſacrer, en mourant, une partie de leurs biens à des uſages charitables, ce Chef de la Loi jouit d'un crédit univerſel : ſon pouvoir eſt ſi grand, que, quand il a envie d'exciter des troubles, toutes les précautions du Prince ne peuvent empêcher l'Etat de tomber dans les déſordres les plus étranges. Le nom de *Moufti* eſt particulièrement affecté au Chef de la Loi de l'Empire Ottoman, & le nom de *Sedre* à celui de la Perſe. Le Cadi eſt le Juge ordinaire dans les villes habitées par les Mahométans : il rend la juſtice ſur-le-champ, d'après les dépoſitions des témoins & ſur les pièces authentiques que les Parties peuvent produire, & cela ſans aucunes formalités & ſans frais; mais ce qu'on appelle le *tour du bâton* lui rapporte plus que les frais ne lui rendroient. Dans les cas graves & douteux, il doit prendre l'avis des Moulhas ou Docteurs de la Loi; & s'il s'agit de quelque crime qui mérite la mort, il ne peut faire exécuter le criminel, qu'après avoir donné connoiſſance du délit au Gouvernement. Ce Juge doit néceſſairement avoir bien étudié le Koran, qui eſt le code, la règle & le fondement de la Juſtice Turque.

Note

Note F, *page* 50.

Samarkant eſt fortifiée de remparts de terre gazonnée. Les maiſons y ſont bâties de bois & de briques : celles des perſonnes riches ſont de pierres, dont on trouve quelques carrières dans le voiſinage. Les habitans ſont induſtrieux. On prétend que ce ſont eux qui préparent le plus beau papier de ſoie qui ſe faſſe dans l'Aſie, & que ſa qualité ſupérieure le fait rechercher de tous les Etats de l'Orient. On aura peine à croire que cette ville avoit dans ſon ſein une Académie qui étoit fameuſe, il y a environ 120 ans : c'eſt un fait atteſté par des Hiſtoriens, & conſigné dans les Remarques ſur l'Hiſtoire Généalogique des Tatars. Tous ceux qui déſiroient s'inſtruire dans les Belles-Lettres, s'y rendoient des Etats voiſins, pour y faire leurs études. Le château deſtiné à la réſidence des Kans exiſte encore ; il eſt très-ſpacieux : mais, comme la Province de Ma-Ourenner n'a point aujourd'hui de Kan particulier, cet édifice eſt tombé en ruine. Lorſque le Kan de la grande Boukarie vient paſſer quelques mois à Samarkant, c'eſt dans l'été ; & il préfère, ſelon l'uſage, de camper ſous des tentes, dans les prairies voiſines de la ville. Ses environs produiſent des poires, des pommes, des raiſins & des melons d'un goût ſi exquis, qu'ils en fourniſſent l'Empire du Mogol & une partie de la Perſe. J'ai rapporté de mes voyages une ample collection de toutes les eſpèces de melons de l'Aſie, & ils n'ont pas dégénéré en France. Tous les gourmets qui en ont mangé, conviennent que ceux de la Boukarie l'emportent ſur les autres ; ils ont le goût de l'ananas, de la pêche, de la framboiſe, &c. J'ai trouvé l'art d'empêcher leur dégénération, & cet art eſt fort ſimple.

La petite rivière qui paſſe par Samarkant, & qui va ſe jetter dans la rivière d'Amu, vers le 92ᵉ degré de longitude, ſeroit d'une grande commodité pour la communication avec les Etats voiſins, ſi les habitans avoient l'induſtrie de la rendre navigable. Il ne manque rien à cette ville pour faire un commerce conſidérable, que d'autres Maîtres, & d'autres voiſins que les Tatars Mahométans, qui ſont auſſi frippons que les Tatars païens ſont amis de la bonne foi.

Note G, *page* 52.

C'eſt ſur les rives du fleuve Amu, l'Oxus des Anciens, que croiſſent ces excellens melons, & tous ces autres fruits délicieux qui ſont ſi recherchés des Perſans & des Indiens, & que l'on tranſporte même juſqu'en Ruſſie. Ce qui eſt arrivé à ce grand fleuve il y a un ſiècle, peut intéreſſer les Hiſtoriens de la nature, & c'eſt pour cela même que nous allons le rapporter.

L'Amu a ſa ſource au nord-eſt du Royaume de Cachemire, vers les frontières de la petite Boukarie, dans les hautes montagnes qui ſéparent les Etats du Grand-Mogol de la grande Tatarie. Ce fleuve traverſe la grande Boukarie en courant de l'eſt à l'oueſt; & dirigeant ſon cours ſur la même ligne, il ſe partage en deux bras dans le pays de Karaſs'm, à 40 lieues de ſon embouchure: le bras gauche coule vers l'oueſt, & ſe décharge dans la mer Caſpienne, à 38 degrés 20 minutes de latitude; tandis que le bras droit, après avoir paſſé devant la ville d'Ourgens, alloit ſe rendre dans la même mer, à 12 lieues au nord du premier. Il y a plus d'un ſiècle que le bras droit de l'Amu quitta tout-à-coup ſon ancien lit, à ſix lieues de l'endroit où il ſe ſéparoit de l'autre, ſans qu'aucun phénomène connu eût donné lieu à ce changement. Ses eaux ont pris leur direction vers le nord-oueſt, & vont ſe jetter dans la rivière de Kéſell, à l'oppoſite de la ville de Touk; de ſorte qu'aujourd'hui ſon ancien lit devant la ville d'Ourgens n'offre plus qu'un vaſte canal qui eſt à ſec. Cette révolution a été cauſe de la dépopulation de la ville & de ſes environs, qui manquoient d'eau pour arroſer les terres, & qui, malgré leur fécondité, ne rapportent rien, dès que l'eau vient à manquer.

Note H, *page* 57.

Derbent eſt ſituée ſur le bord occidental de la mer Caſpienne, au 41e degré 50 minutes de latitude. Cette ville eſt maintenant la clef de la Perſe, du côté de la Géorgie & du Dagheſtan. Les hautes montagnes du Caucaſe, qui règnent entre la mer Noire & la mer Caſpienne, viennent aboutir en cet endroit à cette dernière mer,

& ne laiſſent qu'une ouverture d'environ une petite lieue entr'elles. C'eſt dans cet eſpace que la ville de Derbent eſt bâtie : elle eſt diviſée en trois parties. La ville ſupérieure eſt bâtie ſur la croupe de la montagne ; c'eſt une eſpèce de citadelle où le Gouverneur & la garniſon ſont logés. La moyenne eſt au pied de la montagne, & c'eſt la ville proprement dite. La baſſe ville, qui eſt la plus grande, s'étend juſqu'au rivage de la mer ; elle ne contient pas un grand nombre de maiſons. Cette ville n'a qu'une rade qui eſt très-dangereuſe : toute cette côte n'eſt qu'une ſeule roche qui s'étend en avant dans la mer juſqu'à deux lieues, & de-là l'impoſſibilité de faire tenir aucune ancre.

On prétend que les Anciens ont donné le nom de *Portæ Caſpiæ*, ou Portes Caſpiennes, à la ville de Derbent, & que c'eſt *Iskander*, Alexandre-le-Grand, qui la fit bâtir. Quoi qu'il en ſoit, les Perſans donnent encore à cette ville le nom de *Schaber-Journan*, qui ſignifie la Ville des Grecs. Sa longueur, de l'oueſt à l'eſt, eſt d'environ une lieue ; mais ſa largeur, du nord au ſud, n'eſt que de 450 pas. Elle eſt fortifiée de bonnes murailles qui entourent la citadelle, & vont aboutir à la mer. Le commerce de cette ville eſt, comme celui de Guinée, un commerce d'eſclaves, que les Alains, ſous le nom de Dagheſtans, y amènent en grand nombre. Ses habitans ſont Mahométans ou Juifs, & ceux-ci ſe diſent deſcendans de la Tribu de Benjamin. Les Ruſſes s'emparèrent de Derbent en 1722, & ils en ont augmenté les fortifications.

C'eſt à la hauteur de Derbent que commence la fameuſe muraille que les Perſans diſent avoir été élevée par leur Roi *Nav-Schirvan*, & qui s'étendoit de la mer Caſpienne à la mer Noire. De la hauteur de Derbent elle ſe prolonge de l'oueſt-nord-oueſt à travers les montagnes de la Géorgie vers la mer Noire. Ce qui reſte encore de cette muraille ancienne a par-tout trois pieds d'épaiſſeur. Sa hauteur actuelle eſt très-inégale : en quelques endroits elle eſt de ſix à ſept pieds, en d'autres ſeulement d'un à deux pieds ; elle eſt même entièrement abattue en plus d'un lieu. A la première vûe on la croit bâtie de pierres ; mais quand on l'examine de près, on trouve qu'elle eſt compoſée de terre pétrie de grèves & de coquilles, qui forment enſemble un corps ſi

ſolide, que la dureté même des meilleures pierres de taille ne l'égale pas. Pierre I, lors de ſon expédition en Perſe, eut la curioſité de viſiter les débris de cette muraille, & de la ſuivre auſſi long-temps que la ſituation du pays & ſes propres affaires le lui permettoient. Il ne ſe laſſoit point d'admirer la ſimplicité & la ſolidité de cette compoſition, par-tout ſi réſiſtante, qu'il fallut employer des forces conſidérables pour en ſéparer quelques morceaux. Comme il s'étoit avancé dans les montagnes, il en trouva un pan de quinze pieds de hauteur qui avoit réſiſté à la lime du tems, & qui étoit reſté dans ſon entier. Il eſt très vraiſemblable que cette muraille, uniformément bâtie, ſubſiſteroit encore ſi elle n'avoit eu que les ravages du tems à craindre; mais la même main qui élève des monumens les détruit : les ruines ſont l'ouvrage des hommes. La plupart des villes, des bourgades & des villages des pays d'alentour, ſont formés des débris de cette muraille. L'utilité dont ſa compoſition peut être aux remparts des villes maritimes où la grève & les coquilles abondent, m'engage d'entrer dans tous ces détails : l'utilité eſt le premier but de l'Hiſtoire. On peut auſſi élever des quais & des parapets avec des lits de pierres & d'une mouſſe particulière, plus adhérente aux pierres & plus tenace que le mortier & le ciment. J'ai adreſſé, en 1771, un Mémoire à ce ſujet, avec des échantillons de cette mouſſe, au Miniſtre des Affaires étrangères. Ce moyen eſt le ſeul qui ait été trouvé dans un grand Etat, pour bâtir ſolidement dans l'eau. J'ignore l'uſage qu'on a fait de ce Mémoire, qui eſt le réſultat certain de la pratique.

Note I, *page 66.*

La grande Tatarie s'étend en longitude depuis le 75e degré juſqu'au 150e, en comptant depuis la rive orientale du Volga, juſqu'aux bords de la mer du Japon au nord de la Corée, ce qui fait une étendue de plus de 700 lieues d'Allemagne, en ſuppoſant la lieue de 4000 pas. Quoique ſa latitude ſoit inégale en pluſieurs endroits, on lui donne d'après un calcul moyen 250 lieues, en calculant du 38e degré juſqu'au 52e. Ainſi ſes bornes à l'eſt ſont l'Océan oriental : à l'oueſt elle eſt bornée par la mer Caſ-

pienne, & par les rivières du Jaïk & de Tobol, qui la séparent de la Russie : une grande branche des monts Caucase, qui commence sur la rive orientale du Volga, vers le 52ᵉ degré de latitude, & qui s'étend presque en ligne directe vers l'est jusqu'à la mer Orientale, la sépare au nord de la Sibérie; comme elle l'est au sud par le Karass'm, les deux Boukaries, la Chine & la Corée. Elle prend ainsi près de la moitié de l'Asie. On divise aujourd'hui cette vaste domination en deux parties; savoir, la Tatarie Chinoise au sud-est, la Tatarie indépendante au sud-ouest. La Tatarie Chinoise comprend le pays des Mantcheoux & celui des Mongols; ces derniers se divisent en Mongols noirs & Mongols jaunes, ou Mongols Kalkas. Les noirs sont séparés des jaunes par le grand désert, appellé *Chamo* par les Chinois, & *Kobi* par les Tatars.

La Tatarie indépendante renferme le pays des Elouths ou des Kalmouks, les Ousbeks & le Tourkestan; elle s'étend depuis la mer Caspienne & la rivière du Jaïk, du 72ᵉ degré de longitude vers les monts Altaï, (monts d'Or) jusqu'au 110ᵉ degré; & du 40ᵉ degré jusqu'au 52ᵉ degré de latitude. On lui donne environ 700 lieues de longueur de l'ouest à l'est, & 300 dans sa plus grande largeur du sud au nord.

Cette portion de la Tatarie, comme l'a très-judicieusement observé le Rédacteur de l'Abrégé de l'Histoire générale des Voyages, a été le théâtre des plus grandes actions que l'Histoire attribue aux Tatars de l'orient & de l'occident. C'est-là que le grand Empire de Tchinguis-Kan & de ses successeurs, prit naissance, & qu'il eut son siége principal, avant celui des conquérans Mantcheoux qui gouvernent aujourd'hui la Chine. Là, pendant plusieurs siècles, on vit des guerres sanglantes, & des batailles fameuses, gagnées par de petits corps de troupes bien disciplinées, qui décidèrent du destin de plusieurs Monarchies détruites aujourd'hui. Là, toutes les richesses de l'Asie méridionale furent plusieurs fois réunies & dissipées. Enfin, c'est dans ces déserts, que les arts & les sciences furent long-tems cultivés avec succès, & qu'on vit fleurir quantité de puissantes Villes, dont on a peine à distinguer aujourd'hui les traces, & dont les noms mêmes sont oubliés.

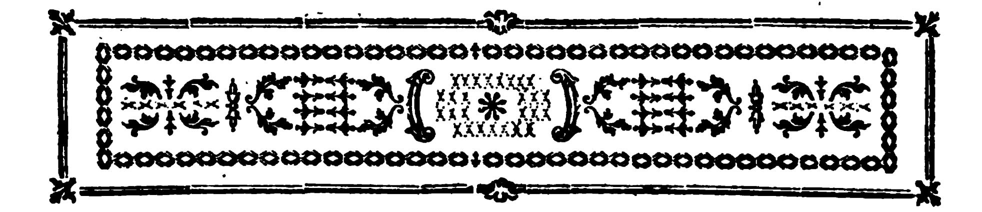
Note K, *page* 71.

En 1589, Henri IV, qui n'avoit que cinq à six mille hommes de troupes, fut attaqué à Arques par le Duc de Mayenne, qui en avoit environ trente mille ; les Ligueurs furent repoussés de tous côtés, & enfin battus. On amena au Roi un prisonnier de distinction : Henri alla à sa rencontre, & l'embrassa en souriant. Celui-ci, qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi sa surprise de voir si peu de Soldats autour de lui : *Vous ne les voyez pas tous*, lui dit ce Prince avec la même gaieté, *car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'assistent.* C'est au sortir de cette bataille qu'il écrivit à Crillon cette fameuse lettre : » Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, » & tu n'y étois pas «.

A la journée de Fontaine-Françoise, Henri IV, avec un petit corps de cavalerie, mit en fuite les dix-huit mille hommes commandés par Ferdinand de Vélasco & le Duc de Mayenne. Ce Roi des Braves fit par-tout des prodiges de valeur, parce qu'il étoit chéri des siens, qui étoient animés du même esprit, parce qu'il donnoit toujours l'exemple à ses soldats, & qu'il combattoit aussi souvent pour sa vie que pour la victoire. Il étoit chéri des siens, parce qu'il leur parloit toujours avec cette confiance qui précède les succès. » Souvenez-vous «, disoit-il aux Princes de Condé & de Soissons, avant le commencement d'une bataille contre le Duc de Joyeuse, » souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons; » & vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné.... Et nous, » lui répondirent-ils, nous vous montrerons que vous avez de » bon cadets «. On sait comment ce Prince haranguoit ses soldats dans les périls les plus éminens : » Amis, leur disoit-il, je suis » votre Roi, vous êtes François, voilà l'ennemi «. Enfin ce Monarque, *qui fut de ses sujets le vainqueur & le père*, n'avoit pas quinze mille hommes, lorsqu'en 1593 il assiégea Paris, qui contenoit alors plus de deux cents mille habitans.



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Malapeau



HISTOIRE PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE SIXIÈME.

RÈGNE DE JAROSLAF II, VSÉVOLODOVITZ.

1238.

SECTION PREMIÈRE.

LES horreurs qui ſuivirent la première victoire que les Mongols remportèrent ſur les Princes Ruſſes confédérés, n'étoient que l'annonce des jours de deuil, de ſervitude & d'humiliation qui devoient ſuivre cette fatale époque. Batou-Sagin, petit-fils de

Tchinguis-Kan, trouva que la vengeance des Mongols n'étoit pas encore ſatisfaite par les maux qu'ils avoient cauſés à la Ruſſie; il penſa que les Généraux de ſon aïeul ayant pénétré dans les provinces méridionales, c'étoit à lui de la ſoumettre par la force des armes.

Entre les peuples conquérans & féroces, il n'y a jamais qu'une raiſon déciſive, *la volonté d'envahir, jointe à la force :* la force, ſecondée de la fortune, fait la conquête, & le droit de conquête établit l'uſurpation.

Entre les nations civiliſées & polies, on ne va pas ſi vîte en beſogne : lorſque les Princes veulent ſe brouiller les uns avec les autres, l'urbanité politique veut que de part & d'autre on obſerve des procédés qui ont acquis force de loi. Les Princes rivaux doivent ſe faire un compliment manifeſte, dans lequel chacun d'eux cherche à établir ſes droits, ou à colorer ſes torts; & pour cela, on commence toujours par regarder derrière ſoi pour fixer la vue ſur des évènemens qui n'ont pas excité la moindre ſenſation ſur les eſprits aux époques où ils ſe ſont paſſés. Les Princes les ont vus tranquillement ſe préparer dans l'avenir, naître enſuite ſous leurs yeux, & finir avec la durée qui les emporte, parce qu'alors leurs ames étoient calmes. Mais changent-elles de diſpoſition? tout change à leur égard : à les entendre, l'avenir les alarme avec raiſon; le préſent les irrite; & le paſſé, déja loin d'eux, ſe rapproche pour leur préſenter une foule d'injuſtices qu'ils n'avoient pas apperçues. C'eſt ici que commencent les gros mots.

Celui qui a tort dit ordinairement à celui qui a droit : *Si ce n'eſt pas toi qui as troublé l'eau, c'eſt donc ton père.....* La querelle s'échauffe; on court aux armes; l'*ultima ratio Regum* tonne; on s'entre-détruit, & ſouvent pour une grimace que deux Miniſtres de mauvaiſe humeur ſe ſont faite d'une extrémité de l'Europe

à

à l'autre. C'eſt ainſi que les querelles perſonnelles des hommes en place deviennent ſouvent des querelles d'Etat, quand il s'agit de ſatisfaire leurs deſirs altiers ou leur animoſité particulière; & dans ce cas, ils ne manquent jamais de tranſgreſſer les loix, de violer les traités les plus ſaints, pour renverſer toutes les barrières, ſe jouer également & de la confiance de leurs Maîtres, & de la liberté, de l'honneur, de la vie de leurs concitoyens. On peut donc mettre en principe, *que ſi les faits révoltans produiſent quelquefois la rupture entre les Cours, plus ſouvent encore c'eſt la rupture, ſans motifs prépondérans, qui empoiſonne les faits.* Ici, la France doit des éloges au Miniſtre modéré & paiſible qui a le département des affaires étrangères (1); ces éloges ſeront avoués de toutes les Cours de l'Europe.

SECTION II.

George II n'eſt plus, & les Tatars ſe ſont retirés de la Ruſſie. A peine Jaroſlaf eſt-il aſſuré de leur retraite, qu'il fait inſtaller à ſa place ſon fils Alexandre ſur le trône de Novogorod, & va prendre poſſeſſion des décombres de Volodimir. Il rappelle dans cette ville les habitans diſperſés, & diſtribue des apanages ruinés à quelques Princes de ſon ſang. Des cendres encore fumantes, des villes remplies de cadavres, loin de lui inſpirer de l'horreur pour la guerre, ſemblent l'y exciter; la haine eſt le ſentiment qui maîtriſe ſon cœur; il s'arme, & pourſuit un Prince, dont il croit avoir lieu de ſe plaindre, juſques dans la principauté de Galitch; il le fait priſonnier, ainſi que ſon épouſe.

SECTION III.

Batou-Sagin, en regagnant le Kaptchak, avoit envoyé un corps d'armée au ſud-eſt de la Ruſſie, & aux ordres de Mangou-Kan.

(1) M. le Comte de Vergennes.

Ce corps s'empara de Péréiasflavle & de Tchernigof. Celle-ci ayant plus résisté que l'autre, fut livrée au fer & au feu. L'Evêque de cette ville tomba entre les mains des vainqueurs, qui le traitèrent avec distinction, & lui rendirent la liberté. Ce traitement, qui étoit une suite des principes de Tchinguis-Kan sur le culte religieux, & du respect qu'il témoigna toujours à ses Ministres, s'est perpétué chez les Mongols. Adorateurs d'un seul Dieu, ils révèrent par-tout les Ministres de la Divinité, sans avoir égard à la différence des dogmes. Telles sont les conséquences des idées vraies, &, pour ainsi dire, innées chez tous les hommes.

Le Général Tatar ne devoit pas se borner à la prise de Péréiaslavle & de Tchernigof; ses ordres portoient de marcher vers Kiof, & de s'en emparer, s'il étoit possible. Mikaïl, fils de Jaroslaf, jouissoit de cette principauté; & le Général lui fit dire, que s'il desiroit conserver sa Capitale, il devoit se soumettre aux Mongols. Mikaïl, en voulant éviter le reproche d'une lâcheté, se rend coupable d'un crime; & fait assassiner les Députés de Mangou. La crainte accompagne toujours le crime : le Prince de Kiof, redoutant le courroux & la vengeance des Tatars, abandonne sa résidence, & fuit en Hongrie. Ce n'est pas en se montrant plus féroce que le vainqueur, qu'on désarme sa colère; c'est en lui donnant des exemples d'humanité. Mais les Princes Russes étoient-ils plus humains que les Tatars? Leur histoire dépose contr'eux.

SECTION IV.

1240.

Rostislaf, Prince de Tchernigof, profite de la fuite de Mikaïl pour usurper le trône de Kiof. Il en est chassé par un autre Prince qui, n'osant pas tenir les rênes du Gouvernement, s'éloigne de la ville, & en confie la défense à un Boyar, nommé Démitri. Ce *Namestnik*, ou Lieutenant du Souverain, étoit plus grand

que ſon Maître, puiſqu'il mérita l'eſtime & l'admiration des Tatars. Leur Général avoit rendu compte à Batou-Sagin du meurtre de ſes Députés, &, ſur cet avis, ce Prince vint lui-même aſſiéger Kiof. Avant de commencer les opérations du ſiége, il fit propoſer aux habitans de ſe rendre à des conditions favorables : il vouloit s'emparer de la ville par la douceur, & la conſerver au lieu de la détruire. Démitri, qui la défendoit, ne leur permit pas d'accéder à aucune propoſition ; & ſur le refus, Batou-Sagin en forma le blocus, & fit battre les murs de tous les côtés avec les machines deſtinées à cet uſage. La brèche eſt faite, les Tatars montent à l'aſſaut. Les aſſiégés leur oppoſent une réſiſtance vigoureuſe ; ils ſe défendent ſur la brèche pendant le jour, profitent de la nuit pour élever un mur autour de l'Egliſe de Sainte-Sophie, & dès le point du jour le combat ſe renouvelle avec une fureur égale. Le brave Démitri, qui étoit le défenſeur de Kiof & l'exemple du courage, eſt grièvement bleſſé & ſes bleſſures le forcent à ſe retirer. Les citoyens au déſeſpoir abandonnent la brèche, & ſe retirent dans le retranchement de Sainte-Sophie.

Une multitude ſans Chef reſſemble, en quelque ſorte, à un corps ſans ame : tandis que, d'un côté, les citoyens défendent la nouvelle muraille, de l'autre, les plus timides, c'eſt-à-dire le plus grand nombre ſe rend ſur les voûtes de l'Egliſe, qui s'écroulent par le poids, écraſent ceux qui s'y étoient réfugiés, & détruiſent, en partie, le retranchement. Maîtres de la ville, les Tatars en fureur ſe permirent de grandes cruautés. Mais Batou-Sagin les fit ceſſer : aſſez-généreux, aſſez grand pour reſpecter les talens militaires & la valeur de Démitri, il le traita moins en captif qu'en ami ; il pardonna aux habitans qui avoient fait une ſi belle défenſe, & leur permit de reſter dans la ville, ſous les ordres de ſes Lieutenans.

SECTION V.

La prise de Kiof annonçoit aux autres villes le sort qu'elles alloient subir. Dans cet état de consternation générale, comment oser seulement former le dessein de se défendre contre un vainqueur devant lequel la défense n'avoit, pour ainsi dire, que le premier vol ? & quel moyen de résister à-la-fois au courage guidé par l'expérience, à une discipline exacte, à un débordement de Tatars dont le butin étoit la paie ; à la violence, aux massacres, aux déprédations ? Le salut public n'avoit plus d'asyle ; dans cette extrémité, il falloit, ou fuir, ou laisser les Tatars conquérir & régner. C'est aussi ce que firent les Russes. Galitch, Volodimir en Volhynie, & plusieurs autres villes se rendirent à Batou-Sagin.

SECTION VI.

La fureur est trop violente pour être durable, & la rage même a des intervalles de calme entre ses accès. Après les premiers transports de fureur qu'avoit éprouvés Batou-Sagin, lorsqu'il apprit le meurtre des Députés de Mangou son Général, ce Prince comprit qu'à force de détruire, il ne régneroit plus que sur des déserts : l'ambition de régner sur autre chose vint au secours des Russes. Les conquêtes se suivoient de près ; mais le vainqueur, plus humain, faisoit diminuer les ravages de jour en jour. Batou-Sagin plus calme, & rendu à lui-même, avoit du plaisir à s'entretenir avec le généreux défenseur de Kiof. Celui-ci, cherchant à éloigner de la Russie un ami si redoutable, lui parloit souvent des richesses de la Pologne & de la Hongrie ; & ce fut, dit-on, par ses conseils que le Prince Tatar résolut d'en faire la conquête. Les hommes courageux se laissent aisément tromper : en leur montrant toujours le point de vue qui les affecte, il est facile de les éblouir, & de les conduire sans qu'ils

s'en apperçoivent. Ce projet de conquête fut presqu'aussi-tôt exécuté que formé : les Tatars traversent la Pologne avec une célérité surprenante, & s'avancent jusqu'aux portes de Cracovie.

Boleslas V étoit nul sur le Trône, & la Pologne sans Roi. Fils indigne de Lezko, qui fut un Prince juste, humain, modeste & paisible, Boleslas n'étoit qu'imbécilement dévot : une plus grande imbécilité encore, c'est peut-être de lui avoir donné le surnom de *chaste*, parce qu'il vécut dans la continence la plus austère avec une épouse vertueuse, jeune & belle. Ce Prince, à l'arrivée des Tatars, osa à peine sortir de sa capitale. Cependant une bataille sanglante se livre dans les plaines de Cracovie, & les Polonois sont battus. Boleslas s'enfuit en Hongrie ; & ne s'y croyant pas en sûreté, il va se cacher dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux, situé au fond de la Moravie. Le peuple, abandonné de son Roi, se sauve où il peut : ceux qui n'émigrent pas vont se cacher dans les marais & dans les forêts les plus inaccessibles.

SECTION VII.

Les Tatars font un butin immense, & poursuivent leur route, emmenant avec eux une multitude d'hommes. Ils pénètrent dans la Silésie, taillent en pièce un si grand nombre de troupes à la bataille de Lignitz, qu'ils remplirent, au rapport des Historiens Orientaux, neuf grands sacs des oreilles qu'ils avoient coupées. Après cette expédition, ils marchent vers Breslau, qu'ils trouvent encore fumante de l'incendie que ses citoyens mêmes y ont allumé à leur approche, avant de se retirer dans le château. Ils en forment le siége, & se flattent que bientôt la famine les en rendra maîtres. Mais un phénomène, dit-on, paroît tout-à-coup dans le ciel ; l'air s'enflamme pendant la nuit ; des arcs & des traits de feu paroissent se détacher & fondre sur les assiégeans : la terreur s'en empare : leurs prétendus sorciers donnent une interprétation sinistre

à ce phénomène; les Tatárs fuyent avec précipitation, & reviennent sur leurs pas. Les Siléſiens attribuent à un miracle cette fuite ineſpérée & la délivrance de leur ville, & rendent à Dieu des actions de graces ſolemnelles. On ne peut certainement qu'approuver ces tranſports de reconnoiſſance envers le Créateur & le Conſervateur de toutes choſes : mais les prodiges déshonorent l'Hiſtoire, & nous penſons que l'exercice de la Foi ne détruit point ici l'exercice de la Raiſon (1).

---

(1) Le Créateur nous a donné en partage deux inſtrumens pour juger ſainement les choſes : le bon ſens pour toutes celles qui ſont du reſſort de l'eſprit : le cœur pour toutes celles qui appartiennent au ſentiment. Mais ces inſtrumens ont leurs bornes : l'entendement eſt fini; il ne peut appercevoir que les points intermédiaires de la chaîne immenſe qui embraſſe le monde & les êtres, & dont les extrémités ſe dérobent à ſa foibleſſe. Le cœur, de ſon côté, renfermé dans une ſphère étroite, ne s'élance pas d'abord au-devant des objets : l'un & l'autre avoient beſoin d'un ſecours toujours préſent. Nos ſens ſont auſſi les meſſagers de l'ame & du cœur, les ponts de communication des objets extérieurs pour arriver à l'un & à l'autre; c'eſt par eux ſeuls que le cœur étend ſon exiſtence hors de lui-même par le ſentiment. Ces organes toujours ouverts aux ſenſations, les reçoivent; & l'impreſſion, qui en eſt l'effet, correſpond néceſſairement avec le ſens intérieur : cette correſpondance fait naître une idée qui eſt la copie de l'impreſſion même. C'eſt ainſi que le cerveau & le cœur ſont les deux centres où aboutiſſent les réſultats de tous les ſens du dehors : c'eſt-là que ſe forment les images de tous les objets; que l'ame en reçoit toutes les impreſſions, comme une glace reçoit celles des objets préſens. Ces effets ſont certains; l'intelligence & la ſenſibilité ſont les attributs de l'ame. Mais ſi les ſens extérieurs & le ſentiment interne, qui ſont correſpondans, fourniſſent les matériaux de nos idées, & conſéquemment ceux de nos penſées, ne doit-on pas les conſidérer comme les premiers reſſorts de l'intelligence & les mobiles du jugement? Quand l'ame voit l'objet préſent dans l'image que lui en offre le ſens intérieur, cette vue eſt la *perception*. Si elle reproduit d'elle-même cette image, quand l'objet eſt éloigné, cette reproduction eſt ce qu'on appelle l'*imagination*. Quand elle en fait, au beſoin, renaître l'idée, avec la certitude de l'avoir eue, c'eſt la mémoire. Elle ſe forme enſuite des principes qui lient les rapports de ces objets entr'eux : ce lien rend nos réflexions réglées; & celles-ci produiſent les raiſonnemens ſuivis. Mais nos ſens ne ſont pas infaillibles; les impreſſions

Il eſt permis à un Hiſtorien, auſſi éloigné du pyrrhoniſme que d'une crédulité ridicule, d'indiquer les cauſes phyſiques des phénomènes que les peuples groſſiers regardent toujours comme des effets ſurnaturels. La ſuperſtition eſt la plus dangereuſe ennemie de la Religion, qui eſt la règle de nos mœurs & le gage de notre bonheur.

SECTION VIII.

Les anciens ont appellé *Cœli ardores*, le phénomène igné que les Siléſiens & les Polonois regardèrent comme le ſigne viſible d'un miracle en leur faveur. On a obſervé, & c'eſt une choſe remarquable, qu'avant l'année 1716, les phénomènes de cette nature étoient auſſi rares qu'ils ſont devenus fréquens depuis cette époque. Quelle peut en être la cauſe? Je l'ignore.

Quoi qu'il en ſoit, le tems de leur apparition commence à la fin de Novembre, & dure juſqu'au mois de Mai; plus on s'enfonce dans le Nord, plus on eſt près du Pôle, & plus ces météores ſont fréquens. Ils ne commencent à paroître que trois ou quatre heures après le coucher du ſoleil, & dans la partie la plus élevée de l'atmoſphère, depuis 40 à 50 milles de hauteur perpendiculaire. Il faut les avoir vus pour ſe former une juſte idée de ce magnifique ſpectacle, toujours terrible aux

---

peuvent les tromper & l'eſprit eſt ſujet aux mépriſes des ſens. Alors le ſentiment interne préſente à l'ame une image infidèle : l'erreur amène toujours le mauvais raiſonnement : les déciſions précipitées donnent des probabilités, & quelque choſe de moins encore, pour des faits; & c'eſt préciſément dans les cas pareils où le doute méthodique eſt indiſpenſablement néceſſaire : il eſt la bouſſole de l'ame. On ne peut donc d'une ſimple apparition inférer une exiſtence réelle, parce qu'elle ne peut être qu'arbitraire ou aventurée. La raiſon eſt le réſultat pur & ſimple de nos facultés intellectuelles; mais le bon ſens eſt la raiſon de l'ame; & ce Juge éclairé ne prononce jamais que d'après l'évidence & la clarté des idées, la certitude des faits, & la relation des cauſes & des effets entr'eux.

yeux du vulgaire ; & c'est pour ceux qui ne l'ont jamais vu, que nous allons le décrire d'après nature; les Lecteurs instruits peuvent se dispenser de lire cette description : il faut écrire pour tout le monde.

On observe d'abord une zône étendue, d'un noir foncé, qui sert de base à des segmens de cercle, à des arcs doubles, quelquefois triples, qui regardent toujours le nord, & qui offrent des variétés infinies.

A cette première décoration, succède bientôt un tableau mouvant de toutes sortes de figures : on voit sortir de cette zône obscure, des jets brillans de lumière dont les rayons sont divergens; des aigrettes qui forment l'iris, se croisent en tout sens, & parcourent des directions obliques. Les jets les plus élevés vont successivement se réunir à un centre commun auprès du Zénith, en glissant les uns sur les autres de même manière que les scènes d'un spectacle. Ceux de ces jets qui occupent la partie inférieure de la zône, restent perpendiculaires à l'horison.

Dans la plus grande magnificence du phénomène, on voit se former une espèce de couronne lumineuse vers le Zénith. Les Physiciens les plus instruits, assignent à ce phénomène la cause suivante, qui peut-être n'est pas la véritable.

» Le soleil, disent-ils, est environné d'une atmosphère qui » nous éclaire, & qui s'étend quelquefois jusqu'au-delà de 30 » millions de lieues.

» Lorsque les dernières couches de l'atmosphère solaire ne » sont pas éloignées de la terre de plus de 60 mille lieues, elles » tombent alors vers notre globe, en vertu des loix de la gra- » vitation mutuelle des corps. La matière lumineuse de l'atmos- » phère solaire se précipitant en assez grande quantité dans » l'atmosphère terrestre, elle doit nécessairement produire les » effets singuliers que nous venons de rapporter «.

Ce

Ce phénomène, qui attire l'attention des Physiciens, & qui est digne de leurs recherches, est, pour les peuples voisins du Pôle, un dédommagement de l'absence du soleil : la terre est horrible dans ces climats, lorsque cet astre les a quittés. Les fréquentes aurores boréales qu'on y voit y éclairent le Ciel, & présentent aux yeux des feux nuancés de toutes les couleurs, ce qui dépend des différens mouvemens & des différentes formes de la matière lumineuse. Elles ressemblent souvent à des drapeaux de taffetas flambé que l'on feroit voltiger en l'air Quelquefois elles tapissent certains endroits du Ciel en écarlate, & c'est alors que le peuple les prend pour des signes certains de quelques grands malheurs. Au surplus, ceux qui regardent ces météores avec d'autres yeux que les Physiciens, y voient tout ce qu'ils veulent, & j'en ai été le témoin. Les uns me disoient : » Voyez ces vaisseaux avec leurs voiles, ces châteaux antiques, » ces tours renversées..... Ne voyez-vous pas, disoient d'autres, pendant la guerre de la Russie contre la Porte, » ne voyez-vous pas » ces chars enflammés, ces armées qui combattent«? Ne seroit-ce point les prodiges de cette nature qui ont pu donner aux Poètes l'idée de l'Olympe, comme la vue des nuages groupés peut avoir fait imaginer la descente des Dieux du haut de l'Empirée ? Chaque peuple retrouve dans les Cieux, par les phantômes de son imagination, ce que ses yeux ont vu sur la terre. Appliquons cette vérité aux Tatars. Les aurores boréales sont infiniment rares dans les contrées de l'Asie, & les phénomènes célestes qu'on y observe, ne ressemblent point à ceux du Nord. Il faut donc pardonner aux Tatars la terreur panique qui arrêta leurs armes victorieuses devant Breslau. Laissons-les en bataille devant Lignitz, où ils défirent courageusement les Polonois, les Allemands, les Siléfiens & les Chevaliers Teutoniques, tous confédérés pour s'opposer à leurs incursions.

SECTION IX.

1240.

Les guerres civiles produisent toujours des calamités de plus, & il semble que les revers amènent de nouveaux malheurs. Aucun peuple sur la terre ne fournit autant de preuves de cette vérité que le peuple Russe ; & ce n'est pas sans raison qu'il a mis cette vérité en proverbe. Au moment où la Russie étoit en proie à l'ambition de ses Princes, les Tatars la subjuguent ; & s'ils lui accordent quelque répit, tous ses voisins cherchent à profiter de ses désastres. Tandis que les Lithuaniens fondent sur Smolensko, d'autres peuples attaquent d'autres contrées. Jaroslaf repoussa les premiers ; & son fils Alexandre, Prince de Novogorod, fit tête aux autres. La Livonie & l'Estonie étoient alors sous la domination des Chevaliers *Porte-glaives* ; & cette milice apostolique avoit été instituée pour étendre & affermir le Christianisme dans ces provinces. Ces Chevaliers dévots, sanguinaires & usurpateurs, formèrent le projet de tirer parti des malheureuses circonstances où étoit la Russie, & d'ajouter quelques-unes de ses provinces à celles dont ils s'étoient rendus maîtres par la force des armes. Ils demandèrent des secours aux Rois de Danemarck & de Suède. Celui-ci se mit à la tête d'une armée, la conduisit sur les frontières de la Russie, & envoya des Députés aux habitans de Novogorod, pour les engager à se soumettre à sa domination. La réponse que leur Prince Alexandre fit aux Députés, fut de marcher à l'ennemi à la tête de ses sujets. Les deux armées en vinrent aux mains sur la rive gauche de la Néva, près de son embouchure dans le golfe de Finlande. Alexandre attaqua le premier & combattit en Héros ; le Roi de Suède fut blessé de sa main, & la victoire qu'il remporta fut complette. Ce fut en mémoire de ce triomphe

signalé qu'il reçut le surnom de *Nevski*, parce qu'il avoit vaincu sur les bords de la Néva (1). Le vainqueur s'enorgueillit de ses succès; & comme jusque-là rien ne lui avoit résisté, il crut pouvoir impunément porter atteinte aux priviléges de Novogorod, confirmés par son père même. Les citoyens alors passèrent rapidement de l'amour à la haine, & le Prince fut forcé de se retirer à Volodimir.

SECTION X.

1241 & 1242.

Après sa retraite, un Prince, dont l'aïeul avoit régné pendant quelque tems à Novogorod, résolut d'y commander à son tour. Ne pouvant rien par lui-même, il appelle les Allemands, ravage avec eux cette principauté, & se rend maître de Pleskof. Alors les Novogorodiens implorent le secours d'Alexandre; & dès qu'il reparoît, la Fortune se range sous ses étendards. Il bat les Allemands, rase une de leurs villes, reprend Pleskof, force les Chevaliers Livoniens à lui demander la paix, en restituant tout le pays dont ils s'étoient rendus maîtres.

SECTION XI.

Après trois années d'excursions, Batou-Sagin retourna dans le Kaptchak; & les Russes, tranquilles à Volodimir, & vainqueurs à Novogorod, espéroient d'en être quittes moyennant le sacrifice de Kiof, qui étoit entre les mains des Lieutenans de Batou-Sagin. Mais ce conquérant tira les Russes de l'illusion; *maintenir l'esprit de conquête est le seul moyen de les conserver.* Il exigea donc que Jaroslaf vînt en personne à la horde, pour lui rendre hommage en qualité de vassal. Jaroslaf s'y rendit avec l'un de ses

(1) Il est bien étonnant que Pufendorf ne fasse aucune mention de ce fait remarquable, qui s'est passé sous le règne d'Eric *Lepse* ou le Begue, dont il rapporte les évènemens.

fils, nommé Constantin. Batou-Sagin, satisfait de sa soumission, le reconnut pour le principal Souverain de la Russie. A l'exemple de Jaroslaf, d'autres Princes vinrent s'humilier devant le Tatar, & reconnoître sa suprématie sur eux. L'année suivante, Volodimir, Prince de Galitch, eut des disputes avec ses neveux au sujet de leurs domaines. Ne pouvant se concilier, ils choisirent Batou-Sagin pour arbitre. Celui-ci, voyant le peu d'union qui régnoit entre les Princes Russes, termina leurs différends, de manière que les partages qu'il fit, les affoiblissoient tous également. C'étoit pour se ménager des moyens & des ressources dans ses projets ambitieux. Le plan de la politique des Tatars sera désormais celle de Carthage, qui n'accordoit à ses alliés que ce dont ils ne pouvoient se servir contr'elle, ou ce qui ne pouvoit contrarier ses vues d'agrandissement. La Russie, épuisée depuis long-tems par des factions puissantes, les vices de ses Princes, qui leur aliénoient également les cœurs de leurs sujets & l'esprit de leurs voisins, offroient à Batou-Sagin une occasion favorable pour porter le dernier coup aux restes languissans de cet Empire.

A l'époque dont il s'agit, le Souverain des Mongols mourut âgé de 56 ans. Son successeur devoit, selon l'usage établi, recevoir l'hommage de tous les Princes vassaux, immédiatement après la cérémonie de son installation. Dès que Batou-Sagin en reçut la nouvelle, il ordonna à Jaroslaf de se rendre à Karakum, pour rendre foi & hommage au nouveau Souverain. Il n'y avoit pas à balancer: Jaroslaf obéit, & après avoir rempli ce terrible devoir, il mourut, à l'âge de 57 ans, en revenant dans ses Etats.

La médaille de ce Prince dit: qu'il s'arma contre les Livoniens & les Allemands, & qu'après les avoir vaincus, il retourna avec gloire à Volodimir, & régna sept ans.

SECTION XII.

Le Prince Mikaïl (Section III), qui avoit fui de Kiof, après avoir fait assassiner les Députés de Mangou, & s'étoit retiré en Hongrie, apprit, en 1245, la retraite des Tatars dans le Kaptchak, reparut en Russie, & se retira dans la principauté de Tchernigof, qui avoit été son apanage. A peine y étoit-il rentré, que les Lieutenans de Batou-Sagin lui signifièrent de se rendre à la horde, en qualité de vassal, pour y obtenir la permission de régner. Mikaïl, rassuré par l'accueil que Batou-Sagin avoit fait à tous les Princes qui l'avoient reconnu pour leur Suzerain, se rendit au Kaptchak. Il n'avoit pas craint d'ordonner un assassinat; il va mourir, par la crainte de commettre un crime en se soumettant au cérémonial qu'on lui prescrit.

Un usage sacré parmi les Tatars, avoit établi que les étrangers, qui devoient être présentés à leurs Princes, passassent entre deux feux, & que leurs présens fussent purifiés de même. Après quoi, ils se prosternoient devant la tente de soie qui appartenoit au Kan. Mikaïl, croyant que cette tente renfermoit des idoles, refusa opiniâtrément de se soumettre à ce cérémonial. Batou-Sagin, indigné de ses refus, se rappelle sa conduite envers les Mongols, & regarde son obstination comme une nouvelle insulte; en conséquence, il ordonne qu'on le fasse mourir. Le Prince Boris, qui l'accompagnoit, fut plus heureux; Batou-Sagin le traita bien, & le renvoya avec honneur. Sartak, fils du Kan, étoit établi Gouverneur-Général de la Russie, & résidoit sur les frontières: Boris, avant de rentrer dans son apanage, fut obligé de se présenter à ce Prince; c'étoit à lui à qui devoient s'adresser tous ceux qui vouloient se rendre au Kaptchak.

SECTION XIII.

1245.

Sviatoslaf, ayant appris la mort de son frère, vint prendre possession de la principauté de Volodimir. Mais le cinquième fils du dernier Souverain, vint surprendre son oncle, & s'empara de son Trône. A peine jouissoit-il de la puissance usurpée, que les Lithuaniens le forcèrent à marcher contr'eux, & il perdit la vie dans le combat. Ses frères vengèrent sa mort. Les Lithuaniens battus, furent chassés de la Russie. Sviatoslaf remonte sur le trône; mais il ne tardera pas à l'abandonner pour toujours.

SECTION XIV.

1248.

Alexandre n'avoit pas suivi l'exemple que lui avoient donné les Princes de sa famille: Novogorod n'ayant pas été soumise aux vainqueurs, il ne pensoit pas devoir se rendre à la Horde. Mais Batou-Sagin pensoit autrement, & lui signifia de s'y rendre. Comme un refus l'auroit exposé à une vengeance cruelle, il obéit, & se mit en marche avec le Prince André son frère.

Alexandre avoit une taille majestueuse, de beaux traits, une physionomie noble & du courage: ces avantages réunis firent impression sur Batou-Sagin, qui témoigna aux Princes Russes combien il étoit flatté de faire connoissance avec eux, & qui les combla de caresses pendant le séjour qu'ils firent à sa Cour. Il les envoya ensuite rendre hommage au Souverain des Mongols. Ce Prince confirma non-seulement la domination d'Alexandre sur la Russie septentrionale, mais il y joignit encore la Russie méridionale. Il donna en même-tems au Prince André la souveraineté de Volodimir. Quelle politique réfléchie! à travers le

voile séduisant qui la cache, on lit le dessein formel de mettre en litige les droits des Princes Russes, de les armer les uns contre les autres, & d'affoiblir également les trois grandes souverainetés de Novogorod, de Volodimir & de Kiof. La concession faite à Alexandre ne pouvoit valoir que par la force des armes, & ce Prince étoit en état d'entrer en lice avec son concurrent. André étoit trop foible pour pouvoir défendre l'apanage qu'on venoit de lui donner : les Tatars lui fournissent des troupes pour s'en mettre en possession, & ce fut à l'aide de ce secours qu'il détrôna son oncle Sviatoslaf.

SECTION XV.

1249.

Nous avons dit (Section IV) que les Tatars, maîtres de Kiof, y avoient placé des Lieutenans de leur nation : ce fait, quoique vrai, paroît contradictoire avec ceux qui sont consignés dans un petit ouvrage fait par un Moine, & qui a pour titre : *Synopsis*. Quelques années après la conquête de Kiof, Danilo, fils de Roman, fut en possession de cette principauté ; & comme il ne l'avoit certainement pas conquise sur les Tatars, il faut en conclure qu'il l'avoit reçue d'eux à titre de vasselage. Son fils Léon avoit épousé la fille de Béla, Roi de Hongrie. Cette alliance avec un Prince Catholique, ou peut-être un autre motif, lui fit abandonner le Rit Grec, & embrasser la Religion Romaine. Le Prince Scherbatof dit que, pour prix de sa conversion, il reçut du Pape le titre de *Roi de Russie* ; ce qui lui attira la haine des Russes & des Tatars.

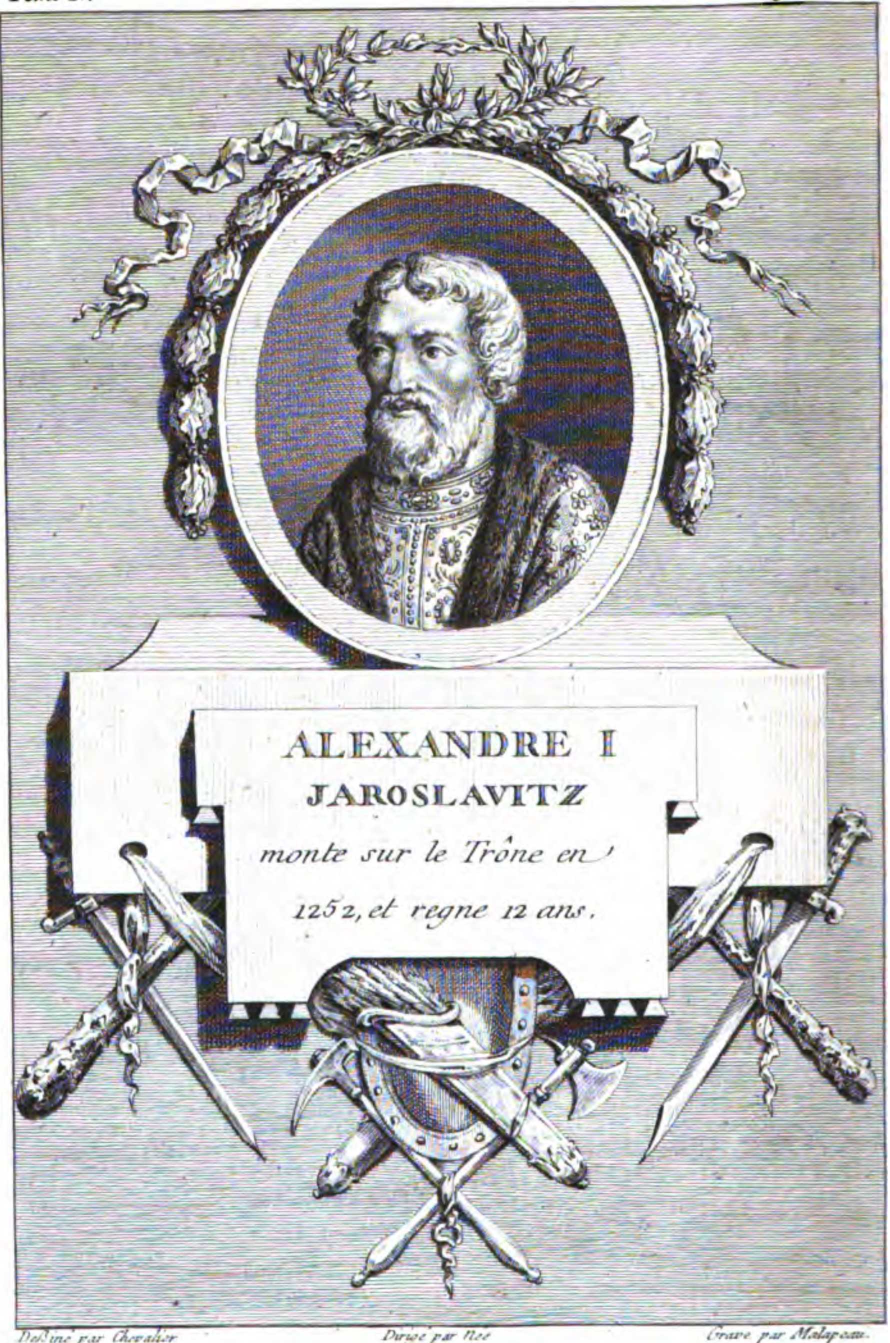
Ce fut dans cette circonstance qu'André épousa la fille de ce Prince, & se lia étroitement avec lui. La haine que les Tatars avoient conçue pour Daniel, fut reversible sur son gendre : trois de leurs Princes fondent sur les principautés de Souzdal & de

Volodimir. André rassemble ses troupes, s'avance vers l'ennemi, est vaincu, & forcé de se retirer en Livonie avec son épouse & ses principaux Officiers; il y fut bien accueilli du Grand-Maître des Chevaliers Porte-glaive. Le revers d'André fit craindre à Danilo d'éprouver bientôt le même sort que son gendre; & ce fut pour le prévenir, qu'il renonça à son union avec le Pape. Mais *Alexandre IV* s'en vengea par l'anathême qu'il lança contre lui: ce Pontife ordonna aux Evêques de Breslau & d'Ormus de prêcher une croisade contre ce Prince infidèle.

Quelques années après ces évènemens, André se rendit à la Horde, rentra en grace, & fut remis en possession des principautés de Souzdal & de Volodimir.



RÈGNE



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Malapeau.

REGNE D'ALEXANDRE I, JAROSLAVITZ,

Surnommé NEVSKI.

SECTION PREMIÈRE.

1252.

LA disgrace d'André avoit été avantageuse à son frère Alexandre. Les Tatars avoient donné à celui-ci les principautés dont ils avoient dépouillé l'autre. Alexandre avoit établi sa résidence à Volodomir, & s'occupoit à rassembler les familles dispersées par la crainte, & à réparer les villes que les vainqueurs avoient ruinées. Pendant qu'il s'occupoit de ces travaux utiles, son fils Basile, qui l'avoit remplacé à Novogorod, défendoit courageusement son apanage contre les entreprises des Lithuaniens & des Livoniens. On a vu que les plus dangereux ennemis des Princes Russes, étoient eux-mêmes. Jaroslaf, frère d'Alexandre, devint jaloux de la gloire & de la puissance de son neveu Basile. Il se fit reconnoître des habitans de Pleskof pour leur Souverain, se fixa dans cette ville, qui le rapprochoit de Novogorod; & c'est de-là qu'il intriguoit contre Basile, par les intelligences qu'il étoit à portée d'entretenir avec les habitans de cette capitale. Il manœuvra si bien, que Basile fut chassé, & qu'il fut installé à sa place.

Alexandre prend les armes pour venger l'outrage fait à son fils: Jaroslaf fuit de Novogorod, & ce lâche abandonne les siens.

Ceux-ci opposent à Alexandre une défense à laquelle il ne s'attendoit pas : mais, comme cette ville étoit divisée en deux partis, le plus fort déposa le Possadnik, premier Magistrat militaire, & le calme suivit cette déposition : Alexandre fut reçu dans la ville, qui reconnut une seconde fois Basile pour son Souverain.

SECTION II.

1256.

On a vu (Règne de Jaroslaf II, Section IX) qu'Alexandre défit les Suédois près des bords de la Néva. Ce Prince, qui n'avoit pas oublié cette agression, résolut de porter ses armes en Suède; il réunit ses forces à celles de Novogorod, & conduit son armée par des chemins qui, jusque-là, étoient inconnus aux hommes. Elle arrive chez les Tchoudes, pénètre dans la Suède, enlève un grand nombre de prisonniers, & revient, dit-on, sur ses pas chargé de butin. Les Russes n'étant environnés que de peuples dont les besoins alloient à peine jusqu'à se couvrir pour se défendre des injures de l'air, quel riche butin à faire sur eux ? quelles richesses pouvoient fournir alors des contrées sauvages & des hommes sans industrie ?

SECTION III.

Batou-Sagin mourut dans cette année, non pas au siége de Bude, & de la main de Vlasdislaf, Roi de Hongrie, comme le prétendent plusieurs Historiens. Batou-Sagin mourut de maladie, après plusieurs années d'infirmités. Il fonda plusieurs villes aux environs du Volga, entr'autres Chagari-Saraï, où il faisoit sa résidence. Bourga, son frère, lui succéda; & ce Prince est le premier Mongol qui embrassa le Mahométisme.

SECTION IV.

1258.

Dès que Bourga eût obtenu l'investiture du Kaptchak, il envoya en Russie des Tatars, chargés de faire le dénombrement des principautés de Rézan, de Mourom, de Souzdal, & d'y imposer des tributs, d'après la connoissance de ces provinces & des fortunes de leurs habitans. Cela fait, Bourga envoya un *Baskak* ou Collecteur dans chaque principauté, pour percevoir le tribut fixé & surveiller les Russes. Ces Officiers avoient chacun un corps de Tatars sous leurs ordres. Bourga n'étoit pas homme à se contenter, comme Batou-Sagin, de la vassalité des Princes Russes & de leurs présens volontaires. Faire des présens pour contenir l'ennemi au moment où il vient ravager les provinces, sans se trouver en état d'arrêter ses courses à l'avenir, n'est-ce pas le rappeller dans ces mêmes provinces? Les présens, d'ailleurs, dans les mains d'un peuple belliqueux, sont des gages des tributs futurs; ils ne mettent plus de différence entre l'autorité & la protection, entre le simple tribut & la sujétion, qui dégénère presque toujours en esclavage. Dès que les Pompées, les Lucullus s'enrichirent du sang des malheureux, bientôt on vit des Verrès, & les provinces écrasées. Bourga envoya des Baskaks à Novogorod, pour y faire les mêmes opérations; & les conjonctures forcèrent Alexandre d'escorter lui-même les Préposés Tatars qui venoient établir des taxes sur ses sujets. On doit juger par cette démarche si humiliante pour un Prince courageux, à quel point les Russes, même les plus braves, redoutoient ces conquérans. Une chose remarquable, c'est que Basile étoit à la tête des citoyens de Novogorod, qui se refusoient au dénombrement & aux taxes, tandis que son père escortoit les Préposés de Bourga. Cette émeute aboutit au massacre du Possadnik & de quelques citoyens.

A l'arrivée d'Alexandre, Basile se sauva à Pleskof; & les habitans de Novogorod traitèrent avec les Baskaks, de manière que le dénombrement n'eut pas lieu, & qu'ils accordèrent, à titre de présens, les tributs réels qui leur furent imposés. C'est ainsi que les Romains accordoient au titre d'Empereur, ce qu'ils refusoient au titre de Roi. C'est ici que la grandeur d'Alexandre se couvre d'un voile obscur. Il fait des recherches exactes sur les auteurs d'une révolte légitime; & quand il les a découverts, il invente des supplices pour les mutiler ou les faire mourir plus douloureusement. Il poursuit son fils, qu'il auroit dû estimer, le chasse de Pleskof, & installe à Novogorod un autre de ses fils, nommé Démitri.

SECTION V.

Les Tatars ressembloient à ces marchands armés, qui, après avoir reconnu un continent, se l'approprient. Leurs Préposés reparurent à Novogorod l'année suivante, avec le ferme propos d'y remplir leur commission à la rigueur. Après de longs débats, & différens moyens employés sans succès pour fixer la taxation, Alexandre & les Baskaks imposèrent eux-mêmes chaque maison. Ainsi la Russie étoit de jour en jour comme un crible d'où l'argent sortoit de toutes parts, & ses capitales ne furent plus que les comptoirs des vainqueurs. Tel étoit l'état des choses, lorsque l'espérance de les voir changer de face vint offrir aux Russes une consolation précaire. Nous allons en indiquer la cause, d'après Aboulgasi-Bayadour.

Kajouk régna sur les Mongols après la mort de son père, & mourut un an après lui. Batou-Sagin vivoit encore alors; &, comme fils de l'aîné des enfans de Tchinguis-Kan, il avoit au trône des droits incontestables. Mais ce Prince, qui sentoit approcher sa fin, refusa le trône qui lui étoit dévolu. Sur son

refus, les Chefs de la nation se rendirent à Chagari-Saraï, pour le prier de nommer lui-même le Prince le plus digne de les gouverner. Il leur désigna Mangou, fils de Touli, qui réunissoit en sa faveur les vœux de la nation. Ce nouveau Souverain mourut d'une maladie contagieuse dans le Tangout en 1257. L'armée de Koublaï-Kan, frère de Mangou, reconnut ce Prince pour Souverain des Mongols; & de son côté, Artok-Bouga, à qui Mangou avoit confié les rênes du Gouvernement en son absence, profita du droit d'aînesse & de l'autorité qui lui étoit confiée, pour s'emparer du trône. Koublaï lui ordonna d'en descendre; mais Artok, pour lui fermer toutes les voies de conciliation, fit mourir le Député de Koublaï. Voilà donc deux frères ennemis qui vont en venir aux mains: mais cette grande querelle se terminera plus généreusement que celles des Princes Russes. Artok-Bouga vaincu, & forcé de fuir, implora & obtint la clémence de son vainqueur. Ces évènemens avoient lieu à l'époque où les Préposés de Bourga exécutoient ses ordres à Novogorod.

Outre ces troubles, qui pouvoient avoir une grande influence sur la Russie, il y en avoit d'autres qui paroissoient devoir être plus avantageux aux Russes. Un Général Tatar, nommé Nogaï, s'étoit révolté contre son Souverain, après avoir soumis, par ses ordres, les peuples qui habitoient la côte septentrionale de la mer Noire. Il s'étoit formé un Etat indépendant. Nogaï fut soutenu dans sa révolte par Michel Paléologue; & cette alliance fut scellée par le mariage du rebelle avec Euphrosine, fille naturelle de cet Empereur. Cette nouvelle domination prit une forme politique: des Russes, des Allemands & des Colonies d'autres peuples furent s'y établir; & à mesure que la puissance de Nogaï augmentoit, celle du Kan de Kaptchak s'affoiblissoit d'autant de degrés. C'est positivement dans ce choc mutuel des deux Etats Tatars, que les Russes crurent qu'ils pouvoient briser le joug

des vainqueurs. Les habitans de Volodimir, de Souzdal, de Jaroſlave, de Péréiaſlave & de pluſieurs autres villes, forment, dans le plus grand ſecret, une conjuration contre les Tatars. Au moment convenu, les Collecteurs des impôts furent exterminés. Mais ces reſtes trop tardifs de vigueur n'étoient plus que ſemblables aux étincelles d'un feu qui s'éteint.

SECTION VI.

1262.

Alexandre, à qui l'on avoit caché le ſecret de la conjuration, en apprit le ſuccès avec effroi : un Prince qui recevoit de Bougaï les outrages les plus ſanglans, ſans oſer ni s'en venger, ni s'en plaindre; qui ſembloit accepter d'un barbare, au prix de l'or, le droit de porter la couronne; qui ſe chargeoit de taxer ſes propres Sujets, & d'eſcorter lui-même ceux qui venoient percevoir ces taxes, n'étoit certainement pas diſpoſé à braver un ennemi ſi redoutable. Auſſi, plus Alexandre négocioit, faiſoit des offres & s'humilioit devant le Prince Tatar, plus ſes démarches étoient indignes de la majeſté, plus auſſi elles montroient ſa foibleſſe; & les Princes tributaires ou voiſins des Ruſſes n'en devenoient que plus rebelles ou que plus entreprenans. Les Tributaires de Novogorod ne manquoient pas d'embraſſer l'occaſion de ſe ſouſtraire à un joug dur, & de ſe venger d'une eſpèce de République inconſtante, avare & cruelle, qui dévoroit ceux qui ne pouvoient lui réſiſter. Auſſi, dès qu'elle éprouvoit quelques malheurs, les Lithuaniens en profitoient pour les aggraver.

Alexandre, au déſeſpoir de n'avoir pu prévoir ni prévenir le maſſacre des Baskaks, s'attendoit à chaque inſtant de voir le fer & la flamme réunis pour venger cet attentat. C'eſt dans cette perplexité cruelle qu'il reçut l'ordre d'*aſſembler & de conduire lui-même à la Horde toutes les forces de la Ruſſie.* Ce Prince regarda cet

ordre comme l'arrêt de mort de l'armée qu'il devoit conduire & remettre au pouvoir des Tatars, pour leur faciliter les moyens de ſatisfaire leur vengeance. Plein de cette idée, Alexandre prend la réſolution de ſe rendre ſeul à la horde, & de périr infailliblement, s'il ne peut obtenir de l'offenſé le pardon des coupables. Il ſe rend auprès de Bourgaï, s'excuſe de n'avoir pu amener avec lui ſon armée, en donnant pour raiſon qu'elle ſecouroit alors les Lithuaniens attaqués par les Chevaliers Porte-glaives.

Bourgaï ſe contenta de cette raiſon, & pardonna aux coupables, en faveur du zèle dont Alexandre lui avoit donné de ſi grandes preuves, de la promeſſe ſolemnelle du repentir des Ruſſes, & de leur exactitude à payer à l'avenir les tributs impoſés. Ce Prince ayant pris congé du Kan, tomba malade après quelques jours de marche : le danger dont cette maladie étoit accompagnée, le détermina à prendre l'habit Religieux, ſous le nom d'Alexis, & à faire des vœux monaſtiques. Il mourut en 1264. L'Egliſe Ruſſe l'a mis au rang des Saints. Pierre I fonda en ſon honneur un Monaſtère près de l'endroit où ce Prince avoit vaincu les Suédois, & y fit tranſporter ſes Reliques. Ce Monaſtère eſt ſous l'invocation de St. Alexandre Nevski. Pierre I inſtitua encore l'Ordre qui porte ce nom, & qui fut diſtribué, pour la première fois, en 1725, & non pas créé, comme on l'a dit, par Catherine I. Cet Ordre eſt déſigné par une croix rouge, émaillée avec des aigles d'or. Dans ſon milieu eſt Alexandre à cheval. La légende de l'étoile eſt : *Sanctus Alexander.* Le cordon eſt de couleur ponceau, & il n'y a point de chaîne.

L'Impératrice Eliſabeth a fait enfermer les oſſemens de ce Prince dans un tombeau d'argent très-riche, mais mal exécuté. On trouve ce monument dans l'Egliſe qui porte le nom du Saint.

On ne peut douter que l'Alexandre Ruſſe ne fût vaillant, prudent & même modéré ; mais la Poſtérité a plus d'un reproche

fondé à lui faire. Comment excuser ses démarches humiliantes envers les Tatars, & les supplices qu'il fit souffrir aux généreux défenseurs de Novogorod? Quelle ressource pour un Prince que l'humiliation? quelle bassesse n'indique-t-elle pas? Un particulier qui se déshonore, peut du moins se dérober à la société, & faire oublier son opprobre, en se laissant oublier lui-même; mais un Prince qui s'est rendu méprisable, laisse pour toujours sa mémoire en butte au mépris. Alexandre auroit pu être le boulevard de la Russie, comme cet Aëtius, si redouté des Barbares, fut celui de l'Empire d'Occident. Celui-ci du moins réparoit par ses talens & sa bravoure, les défauts de son cœur, si toutefois une qualité brillante, une vertu même, peut réparer des vices. Alexandre, médiocre dans tout autre siècle, parut un grand homme dans le sien : tant il est vrai que la grandeur est, pour ainsi dire, une mesure d'optique!

Alexandre, né en 1220, commença à régner en 1252, & mourut en 1264. La légende de sa Médaille porte : Il vainquit, en 1252, les Suédois, les Livoniens & les Allemands, qui faisoient des incursions dans la Principauté de Novogorod. Il se fit Religieux, après un règne de 12 ans, & mourut âgé de 44.

Ce Prince épousa la fille de Briatchislaf, Prince de Polotsk, Elle lui donna quatre fils, Vassili, Démitri, André & Daniel : celui-ci est mis au rang des Princes Souverains de Russie. Il eut pour fils George, Alexandre, Boris, Ivan, Aphanassi & Fédor.



RÈGNE



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Aubry



RÈGNE
DE JAROSLAF III, JAROSLAVITZ.

1264.

SECTION PREMIÈRE.

LORSQUE l'esprit de révolte & le desir de commander se sont emparé d'une République, elle est travaillée de convulsions, jusqu'à ce qu'elle reçoive le coup mortel; & ce qui peut lui arriver de plus heureux dans cette position critique, tant pour la sûreté de l'Etat, que pour la tranquillité des particuliers, c'est d'avoir bientôt un maître dont l'autorité s'établisse assez solidement pour détruire les germes des troubles, en étouffant l'espoir de ceux qui les font naître. Rourik I est jusqu'ici le seul des Princes Russes qui ait senti la vérité de cette réflexion; & les citoyens de Novogorod étoient bien éloignés de la faire. Les victoires qu'Alexandre Nevski avoit remportées, la crainte qu'il inspiroit aux Novogorodiens, l'acte d'autorité par lequel il plaça son fils à leur tête, contre leur gré, &, au besoin, les secours des Tatars; tout lui facilitoit la conquête de Novogorod, tout concouroit à la soumettre à la loi générale des peuples de sa domination. La preuve qu'il s'étoit bien rendu redoutable à Novogorod, & qu'il pouvoit venir à bout de ce qu'il auroit entrepris à cet égard, se trouve dans les actes de cruauté qu'il exerça, en faisant couper le nez, les oreilles, les pieds, les mains, & arracher les yeux à ceux des citoyens qui avoient eu le courage de résister aux Tatars.

A peine ce Prince eut-il reçu l'ordre de se rendre au Kaptchak avec les forces de la Russie, que les Novogorodiens, espérant que les Tatars vengeroient sur lui le sang de leurs Préposés, entrèrent en négociation avec Jaroslaf, pour se débarrasser d'un Prince dont ils n'aimoient pas le père. Ils chassent Démitri, & reconnoissent Jaroslaf, son oncle, pour leur Souverain, si l'on peut donner ce titre à un Prince qui, pour régner, signe la capitulation suivante. *Lettres de Novogorod-Drevniaia Vivliophika.*

1°. Jaroslaf s'engage de respecter & de conserver tous les droits de la République.

2°. De restituer les terres dont son frère Alexandre s'est emparé.

3°. De préférer à tous autres les citoyens de la République dans les affaires du Gouvernement.

4°. De ne permettre qu'à eux seuls d'acheter des villages & des terres dans le Domaine de Novogorod.

5°. De ne rendre aucun Jugement sans l'assistance du Possadnik.

6°. De ne pas recevoir le témoignage des domestiques contre leurs maîtres.

7°. De n'entreprendre jamais la guerre que du consentement des citoyens.

8°. De n'employer dans le commerce avec les villes Anséatiques, que des Sujets de Novogorod.

9°. Enfin, de ne point s'absenter pour prendre le plaisir de la chasse ou de la pêche, dans d'autres tems que ceux qu'on lui a prescrits.

Voilà une capitulation bien étrange sans doute : elle présente bien plus un acte de tutelle que de souveraineté. Mais Jaroslaf vouloit jouer le rôle de Prince ; il accepta ces conditions, & les confirma par le serment sur la croix. Elles sont signées de l'Evêque, du Possadnik, du Tisaïtski & des citoyens du premier ordre. Mais

Jaroslaf ne fut pas long-tems Co-Souverain de Novogorod : la mort d'Alexandre laisse vaquant le principal Trône de Russie, & il succède à son frère.

SECTION II.

Nous avons parlé des Chevaliers Porte-glaives dans la Livonie & l'Estonie. Les rapports qu'ils ont avec l'Histoire de Russie, exigent quelques détails qui les fassent mieux connoître.

Les Chevaliers Livoniens furent réunis à l'Ordre Teutonique, qui prit naissance pendant le siége d'Acre, dont les Sarrasins s'emparèrent en 1188; échec cruel qui obligea Baudouin, Roi de Jérusalem, d'implorer le secours de tous les Princes Chrétiens. Ce siége meurtrier dura une année, pendant laquelle les maladies firent périr encore plus d'assiégeans que le fer de l'ennemi. Cinq citoyens de Brémen & trois de Lubec, touchés des maux des Allemands leurs compatriotes, entreprirent de les soulager. Ils enlevèrent les voiles de leurs vaisseaux, en formèrent des espèces de tentes, sous lesquelles ils reçurent les malades & les blessés de l'armée Chrétienne, auxquels ils donnèrent tous les soins & les secours qui dépendirent d'eux. Cette humanité charitable obtint les justes éloges qu'elle méritoit, & les encouragemens nécessaires pour fonder des Hopitaux dans Acre, après la prise de la ville, & ensuite dans Jérusalem, avec une Eglise, sous l'invocation de la Vierge. Ce nouvel Ordre, ceux de Malthe, de Saint-Lazare & du Saint-Sépulchre, prirent naissance presqu'en même-tems, & furent confirmés d'abord par une Bulle du Pape *Célestin* III, en 1191, & sous le titre de *Frères Hospitaliers de la Vierge.*

Fréderic II, à qui les Chevaliers Teutons rendirent des services importans, leur accorda de grands priviléges.

En 1230, les Prussiens portèrent le fer & la flamme en Pologne; ils saccagèrent la Province de Culm, brûlèrent, dit-on, plus

de 250 Eglises, emmenèrent captifs une multitude d'hommes libres, & étendirent leurs ravages jusque dans la Mazovie. Le Régent Conrad, à qui il ne restoit qu'une seule ville, Plesko, appella à son secours ces Chevaliers. Varman de Sala, leur Grand-Maître, retiré à Venise avec ses Guerriers, depuis que l'Ordre avoit été forcé d'abandonner la Terre-Sainte, prit des arrangemens avec Conrad, & les Chevaliers l'engagèrent à faire une guerre continuelle aux Prussiens, jusqu'à ce que ces idolâtres eussent embrassé la Religion Chrétienne. Conrad leur assigna, pour établissement, le Château de d'Obrezin & ses dépendances. Satisfait de leurs services, & dans l'espérance d'en recevoir d'eux de plus considérables encore, il leur céda le territoire de Culm, & tout le pays situé entre la Vistule, la Mœra & la Dervenza, aux conditions cependant de les lui restituer lors du partage des conquêtes à faire sur les Prussiens, & avec cette clause intéressante, qu'ils n'entreprendroient rien contre la Pologne, & qu'ils seroient toujours prêts à la secourir contre ses ennemis. Les suites de l'ambition de ces Chevaliers, rappella souvent, & toujours avec désespoir, l'aveugle facilité de Conrad.

Pour combattre & vaincre des hommes de cette trempe, il falloit du courage & des connoissances militaires; & les victoires qu'Alexandre Nevski remporta sur eux, donnent une grande idée de sa bravoure & de son habileté.

Les Chevaliers Porte-glaives firent des Chrétiens, & les dépouillèrent de leur liberté & de leurs propriétés. En 1266, un Prince de Lithuanie, nommé Domant, se retira à Pleskof avec sa famille pour y recevoir le baptême; & après y avoir reçu ce sacrement, les habitans le prièrent de vouloir bien les gouverner. C'est à cette époque que commença l'influence que les Princes Lithuaniens ont eue sur la Russie, & particulièrement sur Novogorod.

SECTION III.

Le Lecteur sait que Pleskof étoit une dépendance de Novogorod : Jaroslaf regarda Domant comme un usurpateur qu'il falloit chasser, & ceux qui l'avoient élu, comme des rebelles qu'il devoit punir. Ce fut dans ce dessein qu'il se rendit à Novogorod, qui lui refusa des secours, parce qu'elle regardoit, disoit-elle, le nouveau Prince de Pleskof comme un défenseur assuré contre les entreprises des Lithuaniens sur la République. Jaroslaf fut obligé de renoncer à son entreprise.

SECTION IV.

Trois ans après cette époque, les Novogorodiens, toujours ennemis de leur repos, résolurent de faire la guerre aux Allemands qui habitoient la Livonie. Plusieurs Princes Russes, & Domant lui-même, entrèrent dans cette querelle. L'armée Russe rencontra celle des Chevaliers Porte-glaives à quelques lieues de Rével, & le combat s'engagea dès que les deux partis furent en présence l'un de l'autre ». L'armée Allemande, disent les Chroniques, avoit à son » centre un bataillon triangulaire hérissé de lances, & ressemblant » à un grouin de pourceau «. On a vu, dans l'Histoire des Tatars, que ces triangles mobiles étoient d'usage parmi les Germains & les Gaulois, & que cette disposition est encore celle des Turcs & des Tatars modernes. Ce fut pour rompre ce triangle que les troupes de Novogorod firent, en pure perte, des prodiges de valeur ; elles furent obligées de se retirer en désordre, après avoir perdu le plus grand nombre de leurs Chefs. Les deux ailes Russes attaquèrent les deux ailes Allemandes avec tant de vigueur, que celles-ci plièrent à leur tour, & prirent la fuite, quoique leur centre ne fût point entamé. Le vrai n'est pas toujours vraisemblable, & sur-tout ici : cependant, il faut croire au récit des Historiens,

quand ils font l'éloge du courage des ennemis de leur nation : cette espèce de déroute étoit le moment de l'attaquer en tous sens avec avantage ; les Russes étoient infiniment supérieurs en nombre ; mais on doit croire que la contenance fière de ce bataillon, les efforts inutiles des Novogorodiens, & peut-être l'approche de la nuit, leur ôta l'envie d'engager un nouveau combat. Quoi qu'il en soit, le bataillon profita de l'obscurité pour se retirer en bon ordre, & emporter avec lui les dépouilles de l'ennemi. Cet évènement singulier présente un problême à résoudre : lequel des deux partis fut le victorieux dans cette journée ?

Les Chroniques ont consigné l'apparition d'une comète en 1268. On l'observa, disent-elles, pendant treize nuits. On la voyoit au couchant, & la queue étoit dirigée vers le midi.

SECTION V.

1269.

Les Russes avoient porté la guerre en Livonie ; & les Chevaliers Porte-glaives, voulant user de représailles l'année suivante, pénétrèrent en Russie, ravagèrent quelques contrées, & brûlèrent les fauxbourgs de Pleskof. Novogorod leur opposa une armée ; les ravages ne furent pas portés plus loin ; une trève fut conclue sous le nom de paix. Cette trève indigna également Jaroslaf & les citoyens de Novogorod : le Grand-Prince arme ses sujets, & le Baskak de la Principauté de Volodimir, à la tête de ses Tatars, se joignit à l'armée Russe. Les Allemands, dit-on, demandèrent la continuation de la paix, aux conditions que Jaroslaf voudroit y mettre, dès qu'ils apprirent que les Tatars marchoient contr'eux : la paix fut conclue.

SECTION VI.

Jaroslaf se méprit sur l'objet de la crainte des Livoniens, & l'attribua à la terreur que ses armes leur avoient inspirée. Plein de confiance en lui-même, il crut que le moment d'étendre son pouvoir étoit arrivé, & qu'il pouvoit restreindre les bornes de celui de Novogorod, & transgresser impunément les articles de la capitulation qu'il avoit acceptée, signée & juré d'observer. Il se trompoit. Cet attentat excita une violente sédition, qui obligea Jaroslaf à sortir de la ville. Les Novogorodiens lui envoient des Députés, pour lui annoncer » qu'ils ne veulent » plus le reconnoître pour leur Souverain, parce qu'il a commis » des injustices, dépouillé des citoyens, les uns de leurs maisons, » & les autres de leurs richesses; qu'il a dressé un grand nombre » d'oiseaux de proie, & privé les habitans des eaux du Volkof » & de plusieurs autres rivières, pour s'en réserver la pêche » exclusive «. Le foible peut être téméraire; mais sa témérité est celle de l'amour-propre, toujours voisin de l'humiliation. La hauteur de Jaroslaf y aboutit : il supplia, promit & jura de réparer ses torts, & ne persuada personne. La réponse que les citoyens firent à son fils, chargé de cette négociation, fut un ordre à Jaroslaf, de sortir incessamment des terres de Novogorod, sans attendre qu'on l'en chassât par la force des armes. Jaroslaf se retira. Arrivé à Volodimir, il y médite sa vengeance; & tandis qu'il rassemble des troupes, il implore le secours de Mangou-Timour, Kan du Kaptchak. Ses Députés lui persuadèrent que le Grand-Prince ne s'étoit attiré la haine & les outrages des Novogorodiens, ennemis jurés des Tatars, que par son zèle pour eux.

SECTION VII.

Tandis que Jaroslaf jouissoit, par anticipation, des fruits de la vengeance, Basile son frère, Prince de Kostroma, profitoit de cette grande révolution pour se placer sur le Trône de Novogorod: il instruit les citoyens des démarches de Jaroslaf, & leur offre tous les secours qui dependent de lui. Ces secours acceptés, Basile se rend à la Horde, & rend compte à Mangou-Timour des justes motifs qui ont déterminé les Novogorodiens à se révolter contre Jaroslaf. Le Kan l'écoute, voit qu'on l'a trompé, donne contre-ordre à ses troupes, qui marchoient au secours de Jaroslaf, & abandonne les Princes Russes à leurs discordes. Ce parti étoit conforme à la politique des Tatars, qui consistoit à faire naître ou à entretenir des dissentions parmi ces Princes, & à leur donner de la jalousie les uns contre les autres. Il ne falloit pour cela que leur ambition réciproque, qu'un faux rapport ou qu'une préférence marquée. Alors le prétendu offensé ou lézé ne songeoit qu'à s'en venger sur son rival, en cherchant à l'écraser. Les querelles intestines qui épuisoient leurs forces, resserroient en même-tems leurs chaînes. Toutes les Principautés Russes, affoiblies par les mêmes moyens, avoient passé par les mêmes degrés de langueur, pour périr de la même manière, & tomber, pour ainsi dire, sous les mêmes coups.

SECTION VIII.

1270.

Jaroslaf, voyant qu'il n'avoit rien à espérer de Mangou-Timour, marche contre Novogorod avec ses fils & le Prince de Smolensk, son auxiliaire. Les précautions qu'elle avoit prises pour sa défense, déterminèrent Jaroslaf à recourir encore à une négo-ciation;

ciation; & au défaut de la force, il employa la ruſe pour la faire réuſſir. Il gagna le Métropolite de Kiof, qui avoit une grande autorité ſur les eſprits; & ce Négociateur adroit détermina les citoyens à accepter les propoſitions du Grand-Prince, dont le repentir devoit faire oublier le paſſé. Les avis paternels du Métropolite produiſirent l'effet deſiré. Novogorod ouvrit ſes portes à Jaroſlaf, qui mourut un an après cette réconciliation.

Ce Prince laiſſa un fils, nommé Mikaïl. La légende de ſa médaille porte, qu'il prit poſſeſſion du Trône en 1264; qu'il marcha contre les Livoniens & les Allemands qu'il dompta, & que ſon règne fut de ſept ans.



RÈGNE DE VASILI I, JAROSLAVITZ.

1271.

SECTION PREMIÈRE.

Le Règne de Vasili est d'une stérilité qui nous l'auroit fait passer sous silence, si l'exactitude historique ne nous forçoit à en faire mention. Ce Prince, qui est le dernier des fils de Jaroslaf II, Vsévolodovitz, ne rencontra aucun obstacle pour monter sur le Trône de Volodimir, & succéda à son frère. Les entreprises de celui-ci sur Novogorod, & la protection que les Tatars accordoient aux Grands-Princes, avoient rendu les citoyens défians; & la crainte d'obéir à une Puissance absolue, les détermina à se soustraire de l'obéissance des Souverains de Volodimir, & à élire un Prince particulier, nommé Démitri, & neveu de Basile.

SECTION II.

Cette préférence fut suivie de la captivité des Marchands de Novogorod, répandus dans les villes dépendantes ou alliées de la République, de la ruine de Torjok livrée aux flammes, de la dévastation des campagnes & de la famine.

Le Baskak de Volodimir accompagnoit Vasili dans ces expéditions cruelles: le Prince Démitri, résolu d'opposer la force à la force, marchoit au-devant de son oncle; mais la jonction



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Niquet

des Tatars à l'armée de Vasili, fit sentir aux troupes de Novogorod les funestes conséquences de leurs démarches : ne voulant pas s'exposer à-la-fois à une double vengeance, elles témoignèrent à leur Chef leurs dispositions à la paix ; & celui-ci, indigné, se retira dans son apanage de Péréiaslavle, sur les bords du lac Kléchenin. Vasili fut reconnu pour Souverain de Novogorod. Son triomphe fut court ; il mourut après un règne de cinq ans.





RÈGNE
DE DÉMITRI I, ALEXANDROVITZ.

1276.

SECTION PREMIÈRE.

DÉMITRI ſuccède à ſon oncle Baſile, & réunit à la Souveraineté de Volodimir, la Principauté de Novogorod. Mais à cette époque, la Ruſſie, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, ne ſubſiſtoit plus pour ſes Princes; le Souverain n'en avoit que le titre, les Tatars s'étoient arrogé la puiſſance abſolue. Maîtres des frontières, occupées par leurs troupes, ils pénétroient à volonté dans le cœur des Provinces, & portoient par-tout la déſolation. Ce n'étoit plus qu'à force de prières, d'intrigues & de baſſeſſes, que les Princes tributaires conſervoient une ombre de puiſſance. Mais peu touchés des baſſeſſes de ces Princes qui ſe dégradoient, les Kans les ſoumettent ſucceſſivement à tout ce que la tyrannie peut impoſer d'humiliant; ils les obligent à leur payer des tributs annuels, qu'ils ne leur permettent pas de lever eux-mêmes ſur leurs ſujets : ils les afferment à des exacteurs qui les perçoivent par des moyens cruels; & témoins de ces vexations, les Princes n'oſent pas même s'en plaindre. Maîtres de leurs perſonnes, comme de leurs Principautés, les Tatars les obligeoient de comparoître devant leur Tribunal, & d'y rendre compte de leur conduite : arbitres ſouverains de leurs démêlés particuliers, ils leur enlevoient leurs apanages, en diſpoſoient à leur gré, leur impoſoient des amendes, les condamnoient même à la mort, & faiſoient exécuter leurs arrêts. Ils faiſoient



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Pessard I.ne

encore le dénombrement des peuples de Ruſſie, & forçoient d'entrer à leur ſervice ceux qui étoient en état de porter les armes, tandis qu'ils établiſſoient des garniſons dans les principales villes, ſous le commandement de leurs Baskaks (1).

SECTION II.

1281.

Tel étoit l'état de la Ruſſie au moment où Démitri en occupa le premier Trône. André, frère cadet de ce Prince, jaloux de ſa puiſſance, lui ſuſcite la haine des Tatars; & après s'être emparé de l'eſprit de Mangou-Timour, il en obtient la Souveraineté de Volodimir. Démitri, informé de la trahiſon de ſon frère, ſe prépara à la défenſe, & ſes préparatifs fournirent un nouveau ſujet d'accuſation contre lui. Le premier ſoin d'André, à ſon retour du Kaptchak, fut d'annoncer aux différens Princes la volonté ſuprême de Mangou-Timour, qui leur ordonnoit de joindre leurs armes aux ſiennes contre Démitri, & les lâches obéirent. A leur approche de Péréiaſlavle-Zaleskoi, où Démitri s'étoit retranché, ce Prince, qui ne pouvoit réſiſter à des forces ſi ſupérieures aux ſiennes, prit la route de Novogorod, accompagné ſeulement de quelques Boyari qui lui étoient dévoués.

(1) Le Traducteur des Chroniques dit, pages 83, 84, Tom. II, que les Etrangers ſe ſont plû à exagérer encore l'humiliation des Princes Ruſſes; & après avoir cité un paſſage de M. de Voltaire qui la confirme, il ajoute : » Je ne crois pas qu'on puiſſe trouver de » preuves de tant d'orgueil de la part des Tatars, & de tant d'abjection de la part des » Ruſſes «. C'eſt aux Lecteurs à juger de cet orgueil & de cette abjection par les faits. Si les Tatars affectèrent quelques égards pour quelques-uns des Princes qui ſe courboient ſous leur joug, ils ne les ſervirent que pour leur propre intérêt, comme on voit quelquefois des ſecours pernicieux qui ſoulagent pour le moment; mais ces ſecours hâtent la mort. Le Prince Scherbatof convient lui-même que le brigandage, la captivité, l'humiliation, le fer & le feu marquoient la préſence des Tatars en Ruſſie.

Dès que les Novogorodiens sont instruits de sa marche, ils s'avancent en armes contre lui jusqu'au bord du lac Ilmen, & lui déclarent qu'il ne doit attendre de leur part aucun secours, & qu'ils lui accordent, comme une grace, un passage dans leur pays, pour se retirer chez les étrangers. Ils osent plus encore; ils demandent des gages qui les garantissent de sa colère: comme si ses deux filles & plusieurs femmes des principaux Boyars qu'ils avoient fait prisonniers, n'eussent pas été des ôtages suffisans: cela fait, ils invitent André à se rendre à Novogorod, qui le reconnoît pour son Souverain. La perfidie, l'ingratitude & la cruauté des habitans de Novogorod, ne peuvent être comparées qu'au tableau des mœurs de Carthage. Ces deux peuples sans principes, perdoient courage avec autant de facilité & aussi peu de raison, qu'ils s'enivroient de fausses espérances; un seul revers les abattoit également. La terreur grossissoit à leurs yeux les suites d'un échec reçu, & leur faisoit perdre de vue toutes leurs ressources; ils n'en voyoient que dans la soumission. Chez les peuples où la considération n'est attachée qu'aux richesses, la vertu est toujours sacrifiée, lorsqu'elle se trouve en opposition avec l'intérêt; c'est le premier article du code des frippons.

SECTION III.

Après l'installation d'André à Novogorod, les Tatars se rendirent dans le Kaptchak; & leur retraite engagea Démitri à retourner dans son apanage de Péréiaslavle, dans l'espérance d'y lever des troupes, & de combattre l'usurpateur. Celui-ci court à la Horde, & en revient avec une armée qui commence toujours par ravager les Provinces qu'elle traverse. Démitri, contraint de céder à la force, prend la résolution de se rendre auprès de Nogaï, qui s'étoit formé une domination à part, après s'être détaché des Kans du Kaptchak. (Voyez Sect. V, Règne d'Alexandre Nevski.)

Nogaï accueillit bien un Souverain qui venoit reconnoître sa puissance, en implorant son secours : il le confirma par des lettres-patentes dans ses Principautés, & lui donna des secours pour faire valoir ses droits. A la vue des lettres de Nogaï, André reconnut les droits de son aîné, abandonna le Trône de Volodimir, & demanda la paix.

SECTION IV.

1283 & 1285.

Les paix entre les Princes Russes étoient aussi précaires que leurs règnes. Celle qui venoit d'être conclue entre les deux frères, fut rompue par un acte de cruauté que Démitri exerça contre un Boyar, confident d'André ; & cette querelle se termina par la cession de Novogorod, que celui-ci fut contraint de faire en faveur de Démitri. Le Prince lézé eut encore recours à la Horde : les Tatars, avides de butin, marchent à son secours, & se dispersent pour trouver des dépouilles. Démitri, secondé des Tatars Nogaïs, tombe sur ceux du Kaptchak, les bat, les chasse de la Russie. Cet évènement remarquable de Tatars contre Tatars, assoupit pour quelque tems la haine des deux frères, & donna lieu à une alliance qui prouve que les Tatars, malgré leur zèle pour leur culte, n'avoient pas d'éloignement pour le Christianisme. Fédor, Prince de Smolensk, épousa la fille de Nogaï.

SECTION V.

1293.

Mangou-Timour meurt : Tok-Tagou lui succède. André, accompagné de six Princes Russes, se rend à la Horde pour féliciter le nouveau Kan. Ces Princes, qui se reconnoissent ses feudataires, profitent de la circonstance, se plaignent de Démitri,

rappellent adroitement son alliance avec Nogaï, & la victoire qui en avoit été le fruit. Tok-Tagou cède à leurs instances, envoie une armée considérable en Russie, sous le commandement de son frère, avec ordre de placer André sur le Trône de Volodimir. Il étoit vacant à leur arrivée; Démitri avoit pris la fuite, & s'étoit retiré à Pleskof.

Les Tatars ne trouvèrent point d'ennemis à combattre; mais ils ne restèrent pas oisifs: quatorze villes furent pillées & dévastées; Volodimir éprouva le même sort, & André ne fut mis en possession que des ruines.

SECTION VI.

Pleskof, où Démitri s'étoit retiré, dépendoit de Novogorod, & les Tatars dirigent leur marche vers cette Capitale. Les citoyens viennent au-devant d'eux, portent des paroles de paix, & l'obtiennent par de riches présens. Les Tatars, chargés de dépouilles, s'en retournèrent à la Horde. L'année suivante, les frères ennemis firent la paix. André rendit à Démitri Volodimir & tous les domaines qui en dépendoient, & se retira dans son apanage. Celui-ci ne fit que s'asseoir un moment sur le Trône, mourut en 1294, & laissa un fils nommé Ivan.

On lit sur sa Médaille, qu'il monta sur le Trône en 1276, qu'il conquit la Carélie avec le secours de Novogorod, & régna cinq ans.



RÈGNE

RÈGNE

D'ANDRÉ III, ALEXANDROVITZ.

1294.

SECTION PREMIÈRE.

LA possession du Trône vacant par la mort de Démitri, va donner à André un air de Prince légitime, & c'est tout ce qu'il en aura. La prospérité & l'adversité le dégraderont également, l'une en l'élevant, & l'autre en l'abaissant trop. Ambitieux sans probité, il n'eut que la duplicité d'un courtisan adroit qui couvre ses desseins d'un voile perfide. Les attentats d'André contre son frère, des sermens que son cœur n'avouoit pas & que son caractère démentoit bientôt, sont des taches que la pourpre n'efface point. Il n'étoit pas digne d'avoir des amis, il n'en avoit pas, & il n'en trouvera pas un dans l'Historien.

SECTION II.

Volodimir, Kiof & Novogorod étoient devenues, pour ainsi dire, les trois Capitales de la Russie : trois Capitales indiquent naturellement un triple partage de l'empire ; & ces partages annoncent la foiblesse de l'autorité divisée. Le point d'où partent les opérations du Gouvernement n'est plus au centre de l'Etat, & l'Etat n'est plus un : administré par trois principaux Chefs, dont chacun a un intérêt à part, comment conserveroit-il l'ombre même de l'unité ? Telle étoit la position de la Russie, sous le règne d'André ; mais sa constitution civile & politique étoit pire

encore. Novogorod se croyoit libre, parce qu'elle étoit factieuse; elle se croyoit indépendante, parce qu'elle changeoit de joug à volonté; elle se croyoit redoutable, parce qu'elle avoit des richesses, & qu'elle marchandoit sur le prix du sang des mercenaires qu'elle avoit à sa solde, comme sur un effet de commerce. Mais ces mercenaires sans affection se laissoient aisément séduire, pour passer dans les troupes du vainqueur, & achever d'accabler un peuple dont ils n'estimoient que l'argent. Les Tributaires, de leur côté, saisissoient toutes les occasions de se soustraire au joug dur de cette République avare. Les citoyens divisés entr'eux, ne délibéroient jamais de sang-froid, & toujours par esprit de parti, ou avec cette confusion qui suit les revers : trouvant moins de risque à se rendre qu'à résister, ils se déclaroient toujours pour le parti le plus heureux, & favorisoient ouvertement les entreprises sur eux & les usurpations sur les autres.

Volodimir, objet de l'envie de tous les Princes Russes, n'étoit redoutable que loin de ses frontières, & qu'autant qu'on lui laissoit le loisir de rassembler ses forces dispersées. Sa puissance n'étoit donc que précaire, & dépendoit de la réunion de trop d'objets, pour qu'elle fût à craindre : c'étoit une perspective effrayante dans le lointain, pour les peuples timides; mais à mesure qu'on s'en approchoit, l'on découvroit sa foiblesse réelle.

Les Tatars du Kaptchak voyoient régner entr'eux cette union parfaite, cet esprit de corps qui assurent les succès; tandis que les Russes, toujours en proie à leurs divisions domestiques, tournoient les uns contre les autres le peu qui leur restoit de force : ne soupçonnant pas que leurs protecteurs étoient leurs tyrans, ils imploroient lâchement une valeur qu'ils avoient souvent redoutée; & les Tatars écoutoient avec plaisir des supplications qui favorisoient le plan de conquête qu'ils avoient formé : ils pouvoient, à leur gré, exciter des tempêtes politiques, dissiper



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Fossard L.ne

ou faire crever l'orage, & suivoient constamment le parti le plus favorable à leurs vues. Ainsi chaque dissention ajoutoit à leur gloire, & aggravoit le joug des Princes Russes. L'intérêt du moment étoit l'ame de leurs conseils, de leurs résolutions & de leurs entreprises. Les Tatars n'imaginoient de ressources que dans la victoire; & ils la fixèrent : les Princes Russes en virent malheureusement dans l'abjection; & ils se soumirent aux Tatars.

Le sort de Kiof n'étoit pas plus heureux : cette Capitale touchoit, pour ainsi dire, aux limites de la domination des Kans. Elle étoit d'autant plus exposée aux irruptions fréquentes des Tatars, qu'elle n'étoit pas défendue par ses Princes, presque toujours occupés de guerres avec la Pologne, la Lithuanie, &c. Le Prince de Galitz, qui l'avoit en partage, finit par l'abandonner; le Métropolite *Maxime* l'abandonna à son tour, pour se retirer à Volodimir; &, peu de tems après, les habitans, au désespoir, se dispersèrent dans les autres Principautés : de sorte que l'ancienne Métropole des Russes, abandonnée au premier occupant, cessa d'être une portion de l'Etat en 1320. Ce fut Guédimin qui s'en empara, après s'être rendu maître de toute la Volhinie.

Moskou étoit alors la seule Principauté exempte d'orages politiques : elle étoit sous la puissance de Daniel, frère d'André, & le seul des Princes Russes, depuis Rourik, qui ne contribua pas aux malheurs de sa patrie. Paisible & modéré, il s'occupoit uniquement de la tranquillité de ses Sujets, il agrandit & embellit Moskou, qui deviendra bientôt la seule Capitale de l'Etat, & la résidence de ses Souverains.

SECTION III.

Le évènemens qui se passèrent sous le règne d'André, sont:

1°. La mort du Tatar Nogaï, qui périt dans un combat contre Tok-Tagou, Kan du Kaptchak.

2°. La fondation de deux Villes par les Suédois, dont l'une est Vybourg, & l'autre Lands-Kroon, ou Nienchantz, dont on voit encore les ruines au-dessus de Pétersbourg. La première étoit une barrière contre les Russes; & la seconde les empêchoit d'entrer dans la mer Baltique, en descendant la Néva.

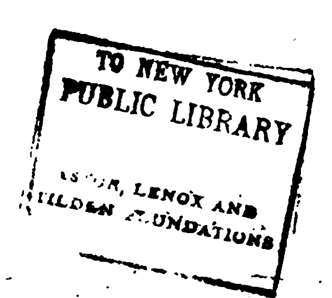
3°. La défaite des Novogorodiens qui voulurent s'opposer à ces travaux.

4°. La destruction de Lands-Kroon, après la retraite des Suédois. Trois corps d'armée se réunirent pour cette expédition : la ville fut prise & livrée aux flammes; elle n'étoit défendue que par quinze ou vingt hommes, les seuls qui restoient des 300 que les Suédois avoient laissés pour sa garde : l'humidité du terrein avoit fait périr les autres.

5°. Enfin, l'entreprise d'André sur Péréiaslavle, qui appartenoit à Daniel, Prince de Moskou. La mort d'André, qui arriva heureusement à son retour de la Horde, où il étoit allé mendier des secours, épargna un malheur de plus à la Russie.

Le Lecteur approuvera le silence de l'Histoire, qui ne fait aucune mention de son épouse, ni de sa postérité. Il régna en 1293, rendit le Trône à son frère Démitri en 1294, y remonta la même année, & mourut en 1304.




TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
LENOX AND
FOUNDATIONS



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Noé. Gravé par Chenu

RÈGNE
DE MIKAIL II, JAROSLAVITZ.

1304.

SECTION PREMIÈRE.

TROIS concurrens se présentèrent pour occuper le Trône de Georges III, qui ne laissoit point de frères après lui : le premier étoit Démitri, Prince de Tver ; le second, George, Prince de Moskou ; & le troisième, Mikaïl, qui réunissoit en sa faveur le vœu de la Nation.

Ces émules de la Souveraineté ne commencèrent pas, comme leurs prédécesseurs, par être des rivaux ennemis les uns des autres : ils convinrent de soumettre leurs prétentions respectives au jugement de Tok-Tagou, & de s'en rapporter à sa décision. Ils se rendirent tous trois à la Horde. Le Kan crut devoir préférer celui des Princes qui réunissoit les suffrages des Russes ; il désigna Mikaïl, & lui donna des troupes pour faire valoir ses droits contre les prétentions que ses concurrens pourroient former. Mais les cinq premières années du règne de Mikaïl se passèrent sans trouble.

SECTION II.

1313.

Tok-Tagou mourut en cette année. Les vertus qu'il pratiqua pendant son règne, firent oublier le crime qui l'avoit placé sur le Trône de Kaptchak. On est fondé à le croire, puisqu'il fut

l'objet de l'amour de ses peuples. Usbek, son fils, lui succéda à l'âge de treize ans. Ce Prince est le même que celui dont nous avons parlé à la Section LXIX de l'Histoire des Tatars. Il gagna si bien l'affection de ses Sujets, que, pour éterniser sa mémoire, ils prirent le nom de ce Prince chéri; nom qui est encore celui de leurs descendans.

Le premier soin de Mikaïl, après la mort de Tok-Tagou, fut de se rendre à la Horde, pour féliciter Usbek sur son avènement au Trône. Son voyage est accompagné d'une circonstance remarquable : il emmena avec lui le Métropolite *Pierre*, comme si la présence de ce Prélat eût été capable d'ajouter un prix à l'hommage du Souverain de Volodimir. Nous pensons que cette démarche avoit un autre but, & que le Métropolite avoit un intérêt particulier à accompagner Mikaïl à la Horde. Le jeune Usbek reçut le Prince & le Prélat avec les plus grandes marques de distinction; & ce qui suit semble prouver que la puissance des Chefs de l'Eglise Russe égaloit, dans l'esprit des Tatars, celle des Grands-Princes. On trouve dans un ouvrage Russe, intitulé, *Drevniaia Vivliophika*, la formule des Lettres que donna Usbek au Métropolite Pierre, pour confirmer tous les priviléges attachés à sa dignité, & pour conserver au Clergé les villes, les villages, les domaines, les forêts, & généralement tous les biens qui lui appartenoient : il exempte le Chef de l'Eglise & le Clergé de tout tribut & de toute contribution pour la guerre; il forme des vœux pour que le Métropolite jouisse, sans aucun trouble, de ses prérogatives, & passe en paix le tems de cette courte vie, attendu, dit-il, » que le Clergé prie pour nous, qu'il nous pro- » tège, & qu'il donne la force à nos armées «.

Si cet acte apparent de respect pour la Religion fut dicté par la politique, il faut convenir qu'à l'âge de quatorze ans Usbek étoit un Politique habile.

SECTION III.

Pendant l'abſence de Mikaïl, Novogorod éprouva une diſette, ſuivie de la famine. George, Prince de Moskou, tire parti de ce fléau, en faiſant répandre le bruit qu'il falloit attribuer cette calamité à la mauvaiſe adminiſtration de Mikaïl. La calomnie produiſit l'effet déſiré : le perfide George fut élu Prince de Novogorod. La nouvelle en parvint à la Horde. Usbek indigné, dépêcha un courier à Moskou, chargé d'un ordre qui enjoignoit à George de ſe rendre ſans délai au Kaptchak. Il engage Mikaïl à retourner dans ſes Etats, & lui donne des troupes pour forcer les rebelles à rentrer ſous ſon obéiſſance. A ſon arrivée, les habitans de Novogorod demandèrent la paix, qui leur fut accordée. Ils ſe révoltèrent enſuite, & renouvellèrent un traité qu'ils ſe promettoient d'enfreindre encore à la première occaſion : leurs pactes, leurs ſermens n'étoient autre choſe que *la foi punique*.

SECTION IV.

Pendant ſon ſéjour au Kaptchak, le Prince de Moskou déguiſa ſi bien ſon caractère dur & faux, que ſes manières obligeantes lui gagnèrent le cœur d'Usbek, dont il épouſa la ſœur. Cette Princeſſe prit le nom d'Agathe en recevant le baptême. George, vindicatif comme la plupart des hommes foibles, & avide comme les Princes Ruſſes, ne fut pas plutôt devenu beau-frère d'Usbek, qu'il voulut à-la-fois ſatisfaire ſa vengeance & ſon avarice en dépouillant Mikaïl de la ſouveraineté : il demanda & obtint le titre de Grand-Prince en 1317. Il revint en Ruſſie avec des Officiers Tatars, chargés de l'inſtaller en cette qualité. Mikaïl, inſtruit de toutes les intrigues de ſon rival, avoit eu le tems de raſſembler ſes forces, & marcha avec elles à la rencontre de George. Celui-ci, voyant que la

partie n'étoit pas égale, dissimula : il envoya des Députés à Mikaïl, pour lui proposer la paix & sa renonciation à la Principauté de Volodimir. La renonciation fut acceptée, & la paix conclue entre les deux Princes.

SECTION V.

Le Souverain légitime fit une grande école en acceptant ces propositions insidieuses : dès que ses troupes furent licenciées, George mit à profit la sécurité de Mikaïl; il intrigua & réussit. L'ambition & la haine étoient les passions des Princes Russes; il les brouilla avec Mikaïl, & n'eut pas de peine à soulever contre lui Novogorod, constamment infidèle à ses traités. Après avoir tramé les intrigues qui pouvoient lui être favorables, il rassemble des troupes, & secondé d'une armée Tatare, il se joint aux ennemis du Grand-Prince, qui résidoit alors à Tver. C'est avoir annoncé le sort de cette Principauté, que d'avoir parlé de cette barbare confédération. Après l'avoir ravagée, les ennemis assiégèrent sa Capitale. Mais elle avoit un défenseur dans son Souverain légitime; les Héros créent d'autres Héros, ou les développent; le courage & l'exemple de Mikaïl, & l'amour que ses sujets avoient pour lui, triomphèrent de toutes les forces réunies : l'amour & le cœur des sujets sont des remparts plus sûrs que des milliers de bras armés. Les Princes confédérés furent forcés de lever le siége, George perdit la plus grande partie de ses troupes; poursuivi, atteint par Mikaïl, il est vaincu, & sa femme tombe dans les mains du Vainqueur. Elle fut conduite à Tver, où elle mourut de maladie peu de jours après. Le perfide George répandit qu'elle y avoit été empoisonnée par Mikaïl, & cette odieuse imputation a été consignée comme un fait dans plusieurs Chroniques, & répétée d'après elles par plusieurs Historiens nationaux & étrangers :

tant

tant il eſt vrai que les Ecrivains, & même les Héros, honorent rarement la vertu dans leurs ennemis! c'eſt un point décidé dans l'Hiſtoire. Mais cette injuſtice barbare relève la gloire de l'homme vertueux, & ternit pour jamais celle de ſes oppreſſeurs. Mikaïl étoit né trop généreux, pour qu'il ne le fût pas dans une occaſion où il n'y avoit que de l'honneur & point de danger à l'être. Loin de s'expoſer à une vengeance redoutable, par un crime inutile, les larmes de ce Prince arroſèrent la tombe d'Agathe.

SECTION VI.

George, après ſa défaite, ſe ſauva à Novogorod. Elle lui fournit une armée, avec laquelle il marcha une ſeconde fois du côté de Tver. Cette armée ne ſervit qu'à faire conclure la paix entre les Princes rivaux, qui conſentirent à faire juger leurs différends par Usbek. Le crime ſuppoſé vrai, Mikaïl auroit-il acquieſcé à une pareille condition? Non, ſans doute. Mais, raſſuré par ſon innocence, il envoya à la Horde ſon fils Conſtantin, âgé ſeulement de quatorze ans. George s'y rendit avec ceux des citoyens de Novogorod qui étoient les plus dévoués à ſes intérêts. Le Lecteur n'a pas beſoin qu'on lui indique ici les coupables moyens auxquels ce Prince eut recours pour provoquer la haine du Kan contre ſon rival. D'après les calomnies de George, Usbek envoya un Député à Mikaïl, avec ordre de ſe rendre inceſſamment auprès de lui; & au départ du Député, il fit lever une armée, deſtinée à marcher contre ce Prince, s'il oſoit déſobéir. Mikaïl avoit prévenu l'ordre d'Usbek; déja il s'étoit rendu de Tver à Volodimir, lorſqu'il rencontra le Député Tatar. Ce Député étoit homme de bien: Mikaïl n'eut pas de peine à ſe concilier ſon amitié; une confiance mutuelle s'établit entr'eux, & le Tatar, perſuadé de l'innocence du Prince de Volodimir, l'inſtruiſit des

mesures qu'on avoit prises pour s'assurer de sa personne, d'après les calomnies qu'ont avoit mis en avant pour le perdre.

Le récit du Tatar fit frémir les fils & les amis de Mikaïl: ils eurent recours aux prières & aux larmes pour l'empêcher de se rendre à la Horde, & tous se disputèrent, à l'envi, l'honneur d'y aller à sa place. Mais l'honneur ne connoît point de délais quand il est compromis: Mikaïl résista aux prières & aux larmes, fit un testament pour assurer à ses enfans les apanages qu'il leur destinoit, & partit pour le Kiptchak.

SECTION VII.

Mikaïl arrive à la Horde, Usbek l'accueille, &, à son exemple, les Courtisans lui font des protestations d'amitié: c'est la fausse monnoie des Cours. Kavgadi, implacable ennemi de Mikaïl, & qui jouissoit d'un grand crédit auprès du Kan, fut le premier à lui offrir ses bons offices. Plus de six semaines s'écoulèrent sans que rien confirmât au Souverain de Volodimir le fondement des craintes qu'on lui avoit inspirées. Mais sa présence à la Horde, & l'accueil qu'Usbek lui avoit fait, redoublèrent les intrigues de George pour le perdre dans l'esprit du Kan. Des calomnies renaissantes, appuyées d'un parti nombreux, firent une impression si forte sur Usbek, qu'enfin il ordonna d'arrêter Mikaïl, & de le dénoncer à la Justice. L'officieux Kavgadi se chargea de l'exécution de l'ordre, & le plus acharné des accusateurs du Prince, devint son premier Juge.

SECTION VIII.

La cause de l'homme juste est isolée, tandis que les scélérats font cause commune; ils travaillent de concert, & en sous-œuvre, comme la *taupe*, à la ruine de celui qu'ils veulent perdre. Comment éviter le poignard qui nous frappe dans les

ténèbres? Les présens que George employa pour acheter la bienveillance des personnes en place, & celle des femmes d'Usbek; les liaisons qu'il avoit contractées pendant son séjour à la Horde, son parti nombreux, ses calomnies, ses subornations, produisirent le succès qu'il s'en étoit promis. Mikaïl n'avoit pour lui que son courage & sa vertu : mais il ne suffit pas d'avoir de l'honneur; ce n'est pas assez que le cœur en soit le dépôt & l'innocence la gardienne; il faut le défendre, cet honneur, contre ceux qui n'en ont point. Il ne suffisoit donc pas à Mikaïl de prouver son innocence; c'est à elle seule que son accusateur & ses Juges en vouloient, pour profiter de ses dépouilles : comment garantir ces dépouilles des mains de la rapacité?

SECTION IX.

C'est dans la manière de constater un crime & d'en découvrir l'auteur, que des Juges intègres apportent toutes leurs lumières, toute leur prudence, toute leur impartialité : mais on ne respecte ainsi l'honneur, la vie & la liberté de l'homme, que lorsqu'on connoît bien toute la dignité de son être; & ce n'est pas parmi les brigands hardis qui marchent en troupe, accoutumés à livrer la guerre aux animaux les plus féroces, & qui le deviennent presqu'autant qu'eux. Mikaïl est accusé d'avoir empoisonné Agathe, sœur du Kan, & l'épouse de George : Kavgadi se joint à l'accusateur, pour embarrasser, pour accabler l'accusé, pour l'intimider par un aspect sévère, & pour augmenter son trouble, en lui manifestant la volonté de le trouver coupable. Toutes les raisons que Mikaïl fournit pour sa justification furent étouffées sous la force impérieuse de l'injustice : toutes les accusations de George furent bien accueillies & aggravées dans la rédaction; cependant, loin d'avoir des preuves contre Mikaïl, il n'y avoit pas même de

présomptions contre lui : mais l'interrogatoire étoit à charge & non pas à décharge. Les Courtisans, qui veulent perdre l'objet de leur envie ou de leur haine, ont toujours entendu ce qui n'a jamais été dit, & vu ce qui ne s'est jamais fait. Les Juges, iniques & sanguinaires, déclarèrent à Usbek que le Prince de Volodimir étoit convaincu d'avoir empoisonné Agathe.

SECTION X.

Usbek aimoit la justice; le cœur des Princes est son sanctuaire: avant de prononcer l'arrêt de Mikaïl, il ordonna que l'affaire fût examinée de nouveau avec la plus scrupuleuse exactitude. Cet ordre fait l'éloge de son humanité, mais cet ordre ne suffisoit pas pour sauver l'innocence. Le perfide Kavgadi, qui faisoit à Usbek le rapport de l'affaire, loua beaucoup la prudence & l'équité de son Maître; & ce dangereux ennemi de Mikaïl, feignant les dispositions les plus favorables envers ce malheureux Prince, promit au Kan de ne rien négliger pour constater son innocence dans la révision du procès. Usbek donna dans le piége; il nomma Kavgadi Chef de la Commission, ressource ordinaire de l'homme injuste contre l'homme innocent. Ce fut par-là qu'Usbek devint coupable de la mort de Mikaïl, en cherchant même à le sauver.

La pitié n'est une vertu, & la justice n'est équitable que quand elles ne sont pas stériles; l'une & l'autre le furent dans cette cause majeure. Usbek devoit servir d'égide au Prince de Volodimir, qui avoit apporté sa tête sous le glaive de sa justice : ce Prince n'avoit point de défenseurs, & ses adversaires étoient plus ou moins intéressés à le perdre.

Usbek devoit penser qu'on ne commet point de crime inutile, quand on est né, comme Mikaïl, avec un penchant à la douceur, à la modération, à la paix, au milieu même des succès de la

guerre. Il devoit penser que Mikaïl n'avoit aucun intérêt à empoisonner Agathe, & qu'au contraire, il en avoit un très-grand à se rendre favorable le Chef Souverain de la Horde. Ce crime d'ailleurs lui laissoit tout à craindre de la vengeance de George, & de celle d'un ennemi contre lequel il n'avoit pas la force de se défendre.

Enfin, le sage Usbek devoit croire que si la conscience de Mikaïl lui eût reproché l'empoisonnement d'Agathe, il se fût bien gardé de consentir à ce que ses différends avec George fussent jugés à la Horde même. D'ailleurs, si Mikaïl eût été coupable, se seroit-il rendu au Kaptchak, d'après la confidence que lui avoit faite le Député d'Usbek? Non. Il auroit fui la Horde, pour se soustraire également à la fureur de George & à la vengeance d'Usbek.

Il y avoit un moyen infaillible de prévenir l'injustice, & de rendre nuls les faux témoignages que George avoit achetés: le jugement de Mikaïl devoit être précédé de l'information la plus sage, la mieux éclairée & la plus convaincante; & cette information auroit dû être faite devant Usbek même, qui auroit protégé Mikaïl contre la fureur oppressive de ses accusateurs & de ses Juges, & qui auroit proportionné la réparation à l'outrage, & le châtiment au crime, de quelque côté que fût le coupable. Son cœur généreux devoit sentir qu'il n'est déja que trop affligeant d'être soupçonné, sans aggraver cet état douloureux par des privations humiliantes & cruelles, avant que l'accusation eût été clairement prouvée. C'est alors seulement qu'un grand crime demande un grand exemple.

Usbek devint donc, sans le vouloir, le complice des accusateurs & des ennemis de Mikaïl, en commençant par ravir l'honneur & la liberté à un Prince qui n'étoit encore accusé que d'un crime sans preuves, & qui ne pouvoit échapper à sa justice.

Usbek commit une faute bien plus grave encore, en chargeant le même Tribunal & les mêmes Juges de la révision de la procédure : tout lui annonçoit que le second jugement confirmeroit le premier. Lorsque la procédure s'instruit toujours de même, & par des hommes juges & parties, c'est alors que l'injustice triomphe ; c'est alors qu'elle porte sans crainte le coup mortel, & qu'elle assassine au nom de la Loi.

L'infortuné Mikaïl, déclaré coupable par le premier jugement, comparut enchaîné devant ses Juges : on renouvella toutes les accusations portées contre lui, & on l'interrogea avec plus d'animosité que la première fois. Il répondit sur tous les chefs, en démontra le faux, & prouva son innocence d'une manière victorieuse. Il existe, sans doute, des scélérats intrépides, qui, après avoir commis le crime dans les ténèbres, se montrent au grand jour avec assurance ; on voit la sécurité sur leur visage. La contenance de ces coupables, qui se flattent de l'impunité, est celle d'un guerrier qui se prépare au combat, qui va lutter corps à corps avec un ennemi qu'il ne redoute pas. Cette sécurité du crime sans témoins, n'est pas celle de l'innocence, qui est toujours simple & modeste (1). Telle étoit celle de Mikaïl : mais

(1) Voyez, lisez & relisez les *Réflexions philosophiques sur la Civilisation ; la Théorie des Loix Criminelles*, par M. Brissot de Warville ; les *Observations sur les Loix Criminelles de France*, par M. Boucher d'Argis ; l'*Essai sur les Réformes à faire dans notre Législation Criminelle*, par M. Vermeil, Avocat au Parlement de Paris. Ces Ouvrages, qui ont tous paru en 1781, suffiroient seuls pour immortaliser le siècle qui les a vu naître, & l'humanité doit des couronnes civiques à leurs Auteurs. Ces productions simultanées prouvent, de la manière la plus forte, que les grandes vérités, celles qu'il importe le plus à l'homme de connoître, n'ont qu'un centre commun & que le même alphabet : les sentimens qu'elles inspirent à ceux qui les méditent avec fruit, sont les mêmes, ou ne diffèrent que par la manière de les rendre plus ou moins sensibles & convaincantes. Heureux les Princes sous le règne desquels naissent des hommes tour-

ici, un Tribunal de loups accusoit l'agneau. Furieux de sa justification, Kavgadi leva brusquement le siége, & se retira, en adressant à Mikaïl ces terribles paroles : » Tu es indigne de vivre, » & ton arrêt est prononcé «. Usbek, trompé par le rapport de son perfide Ministre, confirma ce jugement atroce. *Erudimini, qui judicatis terram !* Il faut trembler devant le Tribunal où l'homme juge l'homme.

SECTION XI.

La vengeance a prononcé : une férocité tranquille va se complaire à prolonger le supplice de Mikaïl : trop élevée, trop forte pour avoir désormais rien à craindre de son ennemi, elle ne se hâte plus de lui donner la mort ; elle veut jouir de ses souffrances, raffiner ses tourmens, entendre long-tems ses cris, & retarder le dernier soupir de sa victime ; telle est la jouissance des Tyrans.

---

mentés de l'amour du bien public ! Plus heureux les Sujets dont le Prince anime le zèle de ces hommes précieux qui fixent de grandes vérités, & qui répandent la lumière autour des Trônes !

Nous n'avons pas le bonheur de connoître personnellement aucun des hommes respectables que nous venons de citer ; mais ils n'ont point assurément de plus grands admirateurs que nous, qui ne sortons pas de notre retraite, & qui vivons comme isolés, au milieu des tourbillons de la Cour. Heureux de notre obscurité volontaire, nous nous félicitons de penser comme ces hommes de bien, & d'avoir consigné des réflexions semblables aux leurs, dans un Ouvrage *in-4°.* publié en 1769. Nos observations sur les Loix de Jaroslaf & d'Isiaslaf, celles qui accompagnent les différens Codes annexés à cette Histoire, sont antérieurs à la publication des Ouvrages dont nous recommandons la lecture ; le sentiment seul nous les a dictées : c'est l'homme sensible & bienveillant qui s'exprime dans les unes, d'après son cœur ; mais ce sont, dans les autres, des hommes de génie, des Jurisconsultes éclairés, des Citoyens par excellence, qui tonnent sur les abus & qui en indiquent les remèdes. Si ces Ecrivains illustres n'avoient pas le bonheur de travailler pour la génération présente, qu'ils s'en consolent ; leurs travaux ne sont pas perdus pour l'avenir : ils auront fait un plus beau rêve encore que celui qui immortalisa Platon.

Pour faire souffrir à Mikaïl mille morts au lieu d'une, l'exécution du jugement fut différée ; & après avoir fait gémir longtems l'innocent dans les horreurs de la perplexité, Kavgadi & George aggravèrent sur lui les tourmens d'un coupable.

Usbek, accompagné de la Horde dorée, partit pour une chasse sur les bords du Terek. Mikaïl fut traîné à sa suite, ayant le cou passé dans une planche, & les bras chargés de chaînes. Un mois s'étoit écoulé dans cet état de supplice & d'ignominie, lorsque Kavgadi fit exposer Mikaïl dans un marché, comme un scélérat dévoué à l'opprobre public. Ce fut là qu'on lui lut la confirmation de sa sentence de mort. La lecture faite, disent les Chroniques, on lui ôta ses fers, on le conduisit au bain, on le revêtit ensuite d'une robe d'étoffe d'or, & on lui servit un repas splendide. Ces prétendus honneurs avoient été imaginés pour lui rappeller son rang, & mieux outrager sa dignité. George & Kavgadi jouissoient de ce spectacle avilissant. Après qu'ils en furent rassasiés, le Ministre Tatar donna ordre aux bourreaux de se saisir du Prince, & de le faire mourir lentement. Après l'avoir mutilé de coups, ils le pendirent à un mur par la chaîne qu'il avoit au cou. Le mur, qui étoit vieux, s'écroula, & les bourreaux alloient recommencer les tortures, lorsqu'un Russe de la suite de George, termina les tourmens de Mikaïl par un coup de couteau qu'il lui porta dans le flanc. Mais je vois mes Lecteurs frémir ; ils entendent les cris de ce Prince infortuné ; hâtons-nous de détourner les yeux de ce spectacle épouvantable.

Mikaïl n'est plus ! il expire, en prenant le Ciel à témoin de son innocence, au milieu d'une populace acharnée contre lui. Ce Prince ne cessa point d'être homme avant de mourir, & il mourut vertueux & grand comme il avoit vécu. Il auroit pu se soustraire aux calomnies de George, à la fureur de Kavgadi, à la vengeance d'Usbek : mais l'ignominie seule est cruelle à l'homme juste,

juste, à qui il coûte si peu de mourir. *Régulus*, retournant à Carthage, prévint-il par sa mort les tourmens qui l'attendoient ?

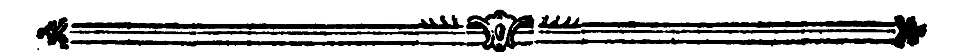
George & Kavgadi s'avancèrent dans la foule pour contempler de plus près la victime de leur scélératesse : le Tatar fut ému de pitié, & George parut insensible. Le Tatar indigné, lui lança un regard d'horreur & de mépris, & lui dit : » Tigre ! peux-tu » bien regarder d'un œil satisfait le corps dépouillé de ton » frère « ? George confus, fit jetter un manteau sur le corps de Mikaïl, & demanda la permission de le faire transporter en Russie.

SECTION XII.

Les Tatars s'emparèrent des dépouilles de Mikaïl ; son fils Constantin fut gardé à vue, & toutes les personnes qui l'avoient accompagné à la Horde, furent traitées comme si elles eussent été complices de la mort d'Agathe.

Telle fut la fin tragique d'un Prince estimable, dont le caractère doux, modéré, conciliant, promettoit aux Russes un règne tranquille après tant d'orages ! Il fut assassiné juridiquement en 1317, après avoir régné 13 ans. Il avoit épousé *Anne*, fille du Prince Démitri Borissovitz. Ses fils furent Démitri, Alexandre, Constantin & Vasili.





RÈGNE
DE GEORGE III, DANILOVITZ.

1320.

SECTION PREMIÈRE.

Le succès du crime impuni paroit un argument décisif pour les scélérats, & il n'y a point de forfaits que l'ambition ne justifie par l'exemple qui lui donne la tentation de les commettre : dès que l'espoir de l'impunité l'emporte sur l'horreur du crime, le desir de faire le mal s'en arroge le droit.

Mais le crime rompt les derniers nœuds qui attachent l'homme au bonheur dont il est susceptible ; dès ce moment fatal, toutes ses jouissances sont troublées par le remord, mille fois plus pesant à supporter que les infortunes de la vie ; tant il est vrai qu'il n'y a rien de meilleur, rien de plus avantageux à l'homme que la vertu, & qu'il devient malheureux dès qu'il se rend coupable.

George règne. Attendons, l'impunité n'a qu'un terme bien court. Le fratricide du bon, du juste Mikaïl sera vengé : les troubles & la brieveté du règne de George en feront l'expiation.

SECTION II.

Quoique ce Prince, indigne de ce nom, eût obtenu d'Usbek la Principauté de Volodimir, cependant il n'osa jouir du fruit de son crime qu'en 1320, époque de son retour en Russie.



Dessiné par Chevalier   Dirigé par Née   Gravé par Pauquet

Il ramena avec lui le Prince Constantin, fils de Mikaïl, comme un vainqueur ramène un prisonnier de marque, & sous une escorte. La famille de Mikaïl ne fut instruite de la mort de son Chef que par l'Evêque de Tver.

SECTION III.

Ici, les Chroniques paroissent être en défaut, & faire un anacronisme de 27 ans, en plaçant sous le règne de George III, en 1321, un évènement qui n'eut lieu qu'en 1348, sous le règne de Siméon Ivanovitz, surnommé *le Superbe*. Elles disent : » Que George » battit & repoussa les Suédois qui étoient entrés dans la Princi- » pauté de Novogorod, & qu'il dissipa une nouvelle armée que » le Roi *Magnus* avoit envoyée contre lui, &c «.

L'Historien se tromperoit lui-même, s'il croyoit être exact en ne rapportant que les faits consignés dans les annales du peuple dont il écrit l'Histoire. Ce récit ne suffit pas ; la raison veut qu'on le compare avec celui qu'en ont fait dans le tems les peuples contemporains, qui en ont été les témoins ou les acteurs ; c'est par cette comparaison que la saine critique acquiert le droit de prononcer.

Les Fastes de la Suède prouvent qu'en 1319 le cruel Birger s'étoit retiré de l'Isle de Gothland en Danemarck, & que Mathias Ketelmundson convoqua les Etats du Royaume de Suède à Upsal, pour élire un nouveau Roi, suivant l'ancienne coutume : la Couronne fut décernée à *Magnus*, fils du Duc Eric, enfant qui n'étoit alors âgé que de trois ans, & qui, peu de tems après son élection, hérita du Royaume de Norvège, par la mort du Roi *Haquin*, son aïeul maternel, décédé sans avoir laissé d'autres héritiers. Mathias Ketelmundson fut désigné Tuteur du jeune Prince. Mais ces mêmes Fastes n'offrent rien qui ait rapport avec le règne de George III. Ainsi, ses prétendues victoires sur

l'armée que le Roi Magnus avoit envoyée contre lui, ses ravages dans la Carélie, le siége de Vybourg qu'il forma, n'eurent point lieu en 1321.

SECTION IV.

Pour prévenir les entreprises éloignées des Suédois & des Chevaliers Porte-glaives, & mettre une barrière entr'eux & la Russie, George fit bâtir une ville à l'embouchure du Ladoga, dans l'Isle Orekof, qui en commandoit l'entrée. Cette ville, nommée Orkovetz, fut appellée ensuite Notenbourg; elle porte aujourd'hui le nom de Schlusselbourg.

SECTION V.

George, après avoir acheté, par le crime, la souveraineté de Russie, voulut se soutenir sur le Trône en abandonnant l'Etat à la cupidité des Tatars : des Juifs avoient acheté d'eux le droit d'y percevoir des tributs. La ville de Kachin fut principalement soumise à leurs extorsions; elle appartenoit au Prince Démitri, fils aîné de l'infortuné Mikaïl. George, n'ayant pu réussir à le surprendre sans défense, l'accabloit sous le poids des vexations Démitri lui payoit le tribut qu'il devoit aux Tatars; mais ayant appris que George s'approprioit ce tribut, il se rendit à la Horde, pour prévenir les suites de cette infidélité, & pour faire connoître à Usbek l'injustice du dépositaire.

Usbek, ayant conçu des soupçons contre George, & voulant le punir, donna à Démitri la Principauté de Volodimir. Il le renvoya en Russie, avec des Lettres-Patentes & une armée capable de le mettre en possession de la Souveraineté. La ville de Novogorod fut la seule qui refusa d'obéir aux ordres du Kan, & qui resta attachée à George.

SECTION VI.

Le parti que George s'étoit formé pendant son séjour à la Horde, l'instruisit de ce qui se passoit en son absence, & il résolut de s'y rendre pour croiser les mesures de Démitri. Déja il étoit en route, lorsqu'Alexandre, frère du nouveau Souverain, le surprit, lui enleva ses équipages, & le força de fuir à Pleskof, d'où il ne partit pour la Horde que l'année suivante.

SECTION VII.

L'arrivée de George au Kiptchak, donnant des inquiétudes à Démitri, il se rendit une seconde fois auprès d'Usbek, & le bon accueil qu'il en reçut, le rassura contre le manège & les intrigues de George. Mais à sa vue, la voix du sang s'éleva dans son cœur. La Nature outragée l'arma contre un ennemi qui étoit l'assassin de son père : la mort de George vengea celle de Mikaïl.

SECTION VIII.

Mais ce n'est pas assez pour la justification d'un meurtre, que la voix du sang & la Nature outragée arment le bras d'un fils contre l'assassin de son père; l'intervalle entre le premier meurtre & le second, rend ici le vengeur coupable d'un double attentat. En vengeant son père, Démitri violoit le droit d'asyle, & il offensoit Usbek, comme une Suédoise célèbre offensa la Cour de France, en faisant poignarder, à Fontainebleau, *Monaldeschi*, son grand Ecuyer, & peut-être son amant. Des Jurisconsultes compilèrent des passages pour justifier cet attentat, & l'on a dit d'eux qu'ils méritoient d'être ou les bourreaux ou les victimes de la Princesse qui l'avoit ordonné.

L'attentat de Démitri, bien plus pardonnable, ne trouva point de défenseurs; malgré l'attachement qu'Usbek avoit pour lui,

il lui défendit de s'éloigner. Les Princes Russes, loin de faire cause commune pour le justifier, cabalèrent pour le faire périr, dans l'espérance d'arracher quelques lambeaux de sa Souveraineté : le frère de George demanda vengeance, & obtint le Trône de Volodimir.

Usbek, après avoir différé pendant deux ans la punition du coupable, céda aux pressantes sollicitations des Princes, & devint sévère par importunité. Démitri mourut à l'âge de 27 ans (1). Il faut le plaindre en détestant la mémoire des lâches qui ne sollicitèrent sa punition que pour se partager ses dépouilles. Semblables à Tibère, les Princes Russes ne sortoient jamais de leur caractère dominant; la dissimulation étoit l'ame de leur politique : comme lui, ils ne faisoient d'autre prière que celle qu'on lit dans *Horace*.

Da fallere, da sanctum justumque videri;
Noctem peccatis & fraudibus objice nubem.

(1) Le Traducteur des Chroniques dit à ce sujet : « On ne peut se faire une idée » favorable d'un Prince de vingt-cinq ans, qui commet de sang-froid un assassinat ». Il accuse un mort; & les morts sont sans replique. Mais le Lecteur répondra pour Démitri.





Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Chenu



REGNE D'ALEXANDRE II, MIKAILOVITZ.

1324.

SECTION PREMIÈRE.

L'AMBITION avoit plus de pouvoir sur l'ame d'Alexandre que les malheurs de sa famille, & ce Prince qui auroit dû abhorrer la Horde, ne rougit point de rechercher l'amitié des Tatars, pour obtenir la Souveraineté de son frère. Après l'avoir vivement sollicitée & obtenue ; il revint en Russie, se fit reconnoître Souverain de Volodimir & de Novogorod, & choisit Tver pour le lieu de sa résidence.

SECTION II.

Les Historiens de la Nation accusent les Tatars d'un complot si noir, si atroce, si périlleux pour les conjurés, & qui contraste si fort avec le caractère d'Usbek ; qu'il ne nous paroît pas même vraisemblable. Lorsque l'on forme un pareil projet, on prend mieux ses mesures pour l'exécuter, & les Tatars en avoient tous les moyens. Les Historiens rapportent qu'Usbeck, ayant conçu le dessein de placer sur le Trône de Volodimir & de Novogorod un Prince de son Sang, & de s'emparer successivement des apanages de tous les Princes Russes, envoya Setchel-Kan auprès d'Alexandre avec un cortège nombreux ; que cette députation solemnelle avoit pour objet & pour fin le massacre d'Alexandre, des Princes apanagés, & des Boyari qui étoient alors à Tver.

Ils ajoutent qu'Alexandre reçut le Député avec les plus grandes marques de distinction, qu'il le logea dans son Palais, & le traita comme son égal; mais qu'ayant eu le bonheur de découvrir la conjuration, il crut devoir en prévenir les suites, & faire périr tous les Tatars en une même nuit. Quoi qu'il en soit de ce récit bien suspect, les habitans de Tver crurent à cette prétendue conspiration.

SECTION III.

Après qu'Alexandre eut échauffé tous les esprits, & fait passer dans le cœur de ses sujets les sentimens qui dirigeoient le sien, il fit distribuer secrètement des armes à tous les habitans de Tver, pour opposer, disoit-il, la ruse à la ruse, la force à la force, la vengeance à la cruauté : le mot de l'ordre ou la devise du massacre général des Tatars, étoit *à la première fête.* Elle arriva, & ce jour fatal étoit celui de l'Assomption. Les Tatars surpris avant le jour, entourés & assaillis de toutes parts par des ennemis acharnés, se défendirent avec fureur & vendirent chèrement leur vie. Ceux qui purent échapper au carnage, se réfugièrent dans le Palais de Mikaïl. Le barbare Alexandre y fit mettre le feu : Setchel-Kan y périt avec tous ceux qui l'avoient accompagné. La rage des habitans de Tver ne se borna pas-là : tous les Marchands Tatars, & tous ceux de cette Nation qui se trouvèrent dans la Principauté, furent égorgés, noyés ou brûlés.

SECTION IV.

Ivan, fils de Daniel, & frère de Georges, avoit hérité de sa haine contre les Princes de Tver. Il instruit Usbek de ce massacre, & lui demande la Principauté de Volodimir. Le Kan la lui promet & lui envoie des troupes sous les ordres de cinq Chefs Tatars. A leur arrivée, Ivan les conduit à Moskou; c'est de-là qu'elles

qu'elles se répandirent dans la Principauté de Tver qui fut mise à feu & à sang. Alexandre se sauva, comme il put, à Pleskof. Pendant que ces scènes atroces s'exécutoient, Ivan prit possession de Volodimir, se fit reconnoître à Novogorod, où il envoya des Possadniki pour commander en son nom, & partit pour la Horde.

Constantin, fils de Mikaïl, & frère d'Alexandre, l'y avoit devancé pour demander la Principauté de Tver qu'il obtint; & Usbek donna à Ivan des lettres-patentes qui lui assuroient la possession de Volodimir, de Moskou & de Novogorod. C'est ainsi que l'envie & la haine des Princes Russes les aveugloient, & les faisoient tomber tour-à-tour dans le précipice qu'ils creusoient pour y engloutir indistinctement leurs frères, leurs oncles & leurs neveux!

SECTION V.

Alexandre II Mikaïlovitz perdit la Souveraineté en 1327; il fut puni de mort à la Horde, dix ans après, *les matines de Tver*. On ignore le nom de son épouse. Il eut trois fils : Fédor, Vsévolod & Mikaïl. Fédor fut exécuté à la Horde en même-tems que son père. Il eut aussi deux filles : *Maria*, épouse de Sémen Ivanovitz, Grand-Prince de Moskou : *Ouliana*, épouse d'Olguerd, Prince de Lithuanie.

Nous avons fait connoître dans le premier volume de l'Histoire ancienne, page 345, la postérité d'Anne, nommée Agnès au Baptême, fille de Jaroslaf I Volodimirovitz; & celle de Sophie, fille de Mestislaf Volodimirovitz, page 431 : la postérité d'Ouliana va présenter au Lecteur une filiation plus étendue encore. C'est de cette Princesse que sont issus; 1°. Jagellon, nommé au Baptême Uladislas V; 2°. Alexandre, qui épousa Hélène, fille d'Ivan Vaziliévitz I; 3°. Sigismond I, Sigismond II & Sigis-

mond III; 4°. Uladiſlas, nommé Tzar de Ruſſie dans le tems des troubles; 5°. Ivan II. 6°. C'eſt auſſi d'Ouliana que deſcendent Catherine, épouſe de Jean, Roi de Suède; & Anne, épouſe d'Etienne Battori, Roi de Pologne.

Jagellon, fils d'Olguerd & d'Ouliana, fut père de Caſimir IV. Anne, fille de Caſimir, épouſa Bogouſlaf, Duc de Poméranie; & Sophie, leur fille, Frédéric I, Roi de Danemark. C'eſt de ce mariage que naquit Adolphe, qui fut la ſouche des Ducs de Holſtein. C'eſt de lui que ſont iſſus: Jean Adolphe, Frédéric III, Chriſtian-Albert, Frédéric IV, Pierre III, Empereur de Ruſſie, & Paul Pétrovitz.





Dessiné par Chevalier — Dirigé par Née. — Gravé par Chenu

RÈGNE D'IVAN I, DANILOVITZ,

Surnommé KALITA *ou* LA BOURSE.

1328.

SECTION PREMIÈRE.

DÈS qu'Ivan fut confirmé par Usbek dans la possession des Principautés de Volodimir, de Moskou & de Novogorod, il partit du Kiptchak pour Moskou où il fixa sa résidence. En quittant la Horde, il avoit promis solemnellement à Usbek de lui livrer le Prince Alexandre, ou d'employer tous les moyens propres à le faire périr. A peine étoit-il installé sur le Trône, qu'il ordonna à Alexandre de se rendre sans délai auprès du Kan. Sur son refus, il obligea tous les Princes Russes à s'armer contre lui; & les frères mêmes d'Alexandre furent assez dénaturés & assez lâches pour se joindre à son persécuteur.

SECTION II.

Un évènement suspendit cette confédération : les Allemands menacent la Principauté de Novogorod, & le danger où elle se trouve, produit la diversion des forces réunies contre Alexandre, qui n'avoit pour défenseurs que les habitans de Pleskof. Ce qu'Ivan ne pouvoit faire par la force dans cette circonstance critique, il l'entreprit par la ruse; il eut recours aux armes de l'Eglise. Un Métropolite adroit entra dans ses vues,

& prononça l'anathême contre Alexandre & contre tous ceux qui étoient de son parti. Une chose remarquable, & dont l'Histoire ne fournit aucun exemple dans les siècles que nous avons parcourus, c'est que, loin d'être effrayés de l'anathême, d'abandonner Alexandre, ou de le livrer par scrupule à ses ennemis, les habitans de Pleskof renouvellèrent leur serment au Prince excommunié. Cette générosité en inspira à Alexandre, qui leur dit ; » Votre fidélité me touche jusqu'aux larmes : je ne veux » pas vous exposer à l'anathême de l'Eglise ; je vous rends vos » sermens, & je me retire en Livonie auprès des Chevaliers » Porte-glaives «. Il part : les habitans de Pleskof firent la paix avec Ivan, & le Patriarche leva l'excommunication lancée sur eux. Mais dès que les alliés d'Ivan se furent séparés de lui, & que ce Prince se rendit auprès d'Usbek pour lui faire ses excuses, ils rappellèrent Alexandre.

SECTION III.

Usbek parut satisfait des excuses d'Ivan, & l'engagea même à accorder la paix à Alexandre, dans la crainte que les Livoniens ne trouvassent un prétexte pour colorer l'intérêt qu'ils avoient à secourir un Prince opprimé. Les Lithuaniens, voisins de Novogorod, étoient devenus des ennemis redoutables sous un Chef tel que *Guédimin.*

SECTION IV.

Alexandre, las de vivre dans la perplexité, voulut savoir à quoi s'en tenir à quelque prix que ce fût ; il prit le parti d'envoyer son fils Fédor au Kiptchak, pour sonder les dispositions d'Usbek à son égard. Le jeune Prince fut accueilli & renvoyé à son père avec un Député. Celui-ci lui apporta l'ordre de venir lui-même se justifier du massacre des Tatars.

Les circonſtances parurent favorables à Alexandre ; Usbek étoit en guerre avec la Perſe. Il part, il arrive : ſa ſoumiſſion lui gagne les bonnes graces du Kan, qui le renvoie dans la Principauté de Tver. La faveur d'Usbek & la priſe de poſſeſſion de Tver excitèrent l'envie des autres Princes contre Alexandre, qui manqua de politique, en n'accordant ſa confiance & ſes bienfaits qu'à ceux des habitans de Pleskof qui l'avoient ſuivi dans ſes diſgraces. Cette préférence aigrit ceux qui avoient de grandes prétentions, ſans avoir les mêmes droits à la gratitude du Prince. Les mécontens l'abandonnèrent, & ſe retirèrent à Moskou.

SECTION V.

L'infidélité fut accueillie par Ivan, qui profita de cette circonſtance pour noircir Alexandre dans l'eſprit d'Usbek. Le Prince de Tver envoie une ſeconde fois ſon fils à la Horde ; Ivan le ſuit de près, & réveille par des propos calomnieux, la haine aſſoupie du Kan.

SECTION VI.

Usbek mande le Prince de Tver à ſa Cour ; & celui-ci s'y rend, quoiqu'il fût inſtruit par ſon fils des intrigues d'Ivan & de la colère d'Usbek. Il arrive, il reçoit l'accueil le plus froid ; & après quelques jours de perplexité, il apprend que ſa mort eſt réſolue, & que le même Arrêt s'étendoit ſur ſon fils Fédor. L'un & l'autre eurent la tête tranchée en 1338. Ivan va les ſuivre de près au tombeau.

SECTION VII.

De retour à Moskou, Ivan fit entourer cette Ville d'une forte charpente pour ſoutenir ſes remparts de terre & de pierres. Il aggrandit & il embellit cette nouvelle réſidence, & mourut en 1341.

Ce Prince étoit à la fois dévot, charitable & ambitieux : on lui avoit donné le surnon de *Kalita*, parce qu'il portoit toujours une bourse à sa ceinture pour faire l'aumône.

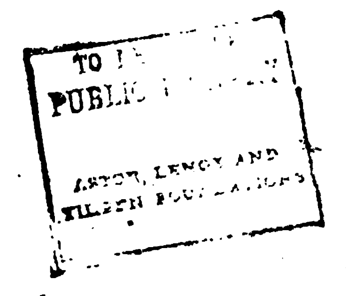
Le mêlange bisarre & monstrueux de l'ambition, de la charité, de la dévotion & du meurtre, prouve que chaque siècle, chaque peuple, chaque homme a ses erreurs, qui sont comme l'épidémie de l'esprit humain.

La prétendue dévotion d'Ivan nous rappelle ici ce que Brantôme raconte du Baron, depuis Connétable de Montmorenci, qui étoit fort attaché à la religion de ses pères.

» Tous les matins il ne failloit de dire ses patenôtres, soit » qu'il ne bougeât du logis, ou montât à cheval, & allât parmi » les champs aux armées; & en les disant tout marmotant, il » disoit, lorsque les occasions se présentoient : *allez-moi pendre » un tel; attachez celui-là à un arbre; faites passer celui-ci par les piques » ou les arquebuses tout à stheure, tout devant moi : taillez-moi en » pièces ces marauds, qui ont voulu tenir ce clocher contre le Roi; brû- » lez-moi ce village; boutez-moi le feu par-tout à un quart de lieue à la » ronde;* & ainsi tels ou semblables mots de Justice ou Police » de guerre proféroit-il selon les occurrences, sans se *débaucher* » nullement de ses *Pater*, jusqu'à ce qu'il les eût parachevés, » pensant qu'il eût commis une grande faute, s'il les eût remis » à dire à une autre heure : tant il étoit consciencieux «.

La marche de la saine morale est aussi lente, aussi tardive que celle de la vérité.

La Médaille d'Ivan I Danilovitz prouve qu'il régna en 1328, jusqu'en 1341, & qu'il annexa Rostof à la Principauté de Moskou. Son épouse, dont on ignore le nom, prit celui d'Hélène en se faisant religieuse. Il eut d'elle trois fils, Sémen ou Siméon, Ivan, André, & une fille qui épousa Constantin Vaziliévitz, Prince de Rostof.





Dessiné par Chevalier — Dirigé par Née — Gravé par Pauquet



REGNE DE SIMEON IVANOVITZ,

Surnommé LE SUPERBE.

1340.

SECTION PREMIÈRE.

Ce ne furent point les Tatars qui mirent un collier de force aux Princes Russes : ce fut la perfidie de ces Princes les uns envers les autres, leurs intrigues criminelles, & leur dépendance servile envers les Tatars, qui rendirent ceux-ci arbitres du sort des autres. Les vainqueurs s'étoient bornés à imposer des tributs, & à placer le croissant au-dessus de la croix des clochers de Russie; l'ambition des successeurs de Rourik fit tout le reste : c'est elle seule qui rendit les Trônes occupatifs & les règnes précaires. A la mort d'Ivan I Danilovitz, aucun des frères & des fils de ce Souverain n'osa prendre possession du Trône vacant. Tous les prétendans convinrent de se rendre à la Horde, & de s'en rapporter à la décision d'Usbek.

SECTION II.

La Souveraineté fut adjugée aux trois fils d'Ivan, & Usbek les laissa maîtres de s'arranger entr'eux comme ils le jugeroient à propos. Ivan & André accordèrent à Siméon l'autorité souveraine avec la moitié des revenus. Dès que Siméon fut installé

ſur le Trône de Moskou, il envoya à Torjok un Repréſentant pour commander en ſon nom, & des Prépoſés pour lever les tributs. Ceux-ci vexèrent & malversèrent, ſelon l'uſage, & les habitans portèrent leurs plaintes à Novogorod. On y eut égard, & les principaux Citoyens envoyèrent aux opprimés des troupes commandées par des Boyari. Les Prépoſés furent arrêtés & mis aux fers.

Section III.

Cette inſurrection n'eut aucune ſuite funeſte, elle s'appaiſa ſans effuſion de ſang. Les vexations furent prouvées, & les coupables punis; Novogorod fit la paix avec Siméon, le reconnut pour Souverain, ſe ſoumit à lui payer un tribut, & reçut les Poſſadniki ſans aucune difficulté.

Section IV.

Guédimin, Prince de Lithuanie, mourut en cette année, & dans une guerre qu'il avoit entrepriſe contre les Chevaliers Livoniens: il avoit partagé ſes Etats entre ſes ſept fils, & ce démembrement les rendoit tous également foibles. Dans cet état des choſes, les Livoniens, en paix avec la Hongrie & la Bohême, n'ayant rien à craindre des fils de Guédimin, ni de Caſimir, Roi de Pologne, réſolurent de faire la guerre aux habitans de Pleskof. Ceux-ci implorèrent le ſecours des Novogorodiens. Ces ſecours furent promis, & les troupes auxiliaires ſe diſpoſoient à marcher, lorſqu'elles reçurent contre-ordre. Deux partis diviſoient alors Pleskof; l'un reconnoiſſoit la domination de Novogorod; & l'autre vouloit s'y ſouſtraire & ſe donner à Olguerd, l'un des fils de Guédimin. Le dernier parti l'emporta. Olguerd envoya des troupes au ſecours de Pleskof; elles furent battues, & les Livoniens en formèrent le ſiége. Le Prince de Lithuanie marche

marche en perſonne, obſerve les aſſiégeans, & fait exhorter les aſſiégés à demeurer étroitement unis, & à continuer de ſe défendre avec le même courage. Ce conſeil étoit ſage, &, contre l'uſage, il fut ſuivi. Les Livoniens ennuyés du ſiége & déſeſpérant d'emporter la ville, ſe retirèrent. Le ſuccès des conſeils d'Olguerd détermina les aſſiégés à le choiſir pour leur Prince, à condition qu'il embraſſeroit la Religion Grecque. Ce Prince refuſa leurs offres pour lui-même, mais il les accepta pour l'aîné de ſes fils, qui reçut au Baptême le nom d'André.

SECTION V.

1345.

Dans le partage que Guédimin avoit fait de ſes Etats, il avoit donné Vilna & la Principauté de Lithuanie au frère puîné d'Olguerd. Celui-ci complote avec *Keſtouti*, l'un de ſes frères dont l'apanage étoit à proximité de Vilna, de dépouiller *Eſnouti* qui en étoit poſſeſſeur. Ils s'en emparent pendant la nuit & par un froid exceſſif. Eſnouti, pris d'aſſaut, ſaute du lit, ſe ſauve preſque nu, s'échappe, & va chercher un aſyle à Moskou. Siméon, touché de ſon ſort, le reçut avec bonté. Le Prince de Lithuanie embraſſa le Chriſtianiſme, & prit le nom de Jean.

SECTION VI.

Le perfide Olguerd jura une haine irréconciliable au Prince humain qui avoit donné un aſyle au malheureux Eſnouti : il rançonne, il ravage pluſieurs villes de la Principauté de Novogorod ; & ſa vengeance l'eût porté à d'autres excès, ſi les Livoniens, profitant de ſon abſence pour dévaſter la Lithuanie, ne l'euſſent contraint de rétrograder pour défendre ſes propres Etats.

SECTION VII.

1348.

Nous avons dit (règne de George III Danilovitz, Section III) que les Chroniques Russes faisoient un anachronisme de 27 ans, en plaçant sous le règne de ce Prince, en 1321, des évènemens qui n'eurent lieu qu'en 1348. Nous allons rapporter ces évènemens d'après les Annales de la Suède; c'est le moyen de faire connoître l'erreur chronologique, & l'inexactitude du Rédacteur des Chroniques, dans la plupart des faits qui concernent la Suède.

Les Annales de cette Nation disent » qu'en 1319 Mathias » Ketelmundson convoqua les Etats du Royaume à Upsal, pour » élire un nouveau Roi suivant l'ancienne coutume, & qu'on » décerna la Couronne à *Magnus*, fils du Duc *Eric*, enfant qui » n'avoit alors que trois ans. Lorsque Magnus eut atteint un » âge compétent, il prit en mariage *Blanche*, fille du Comte » de Namur «.

» Peu de tems après ce mariage, Mathias Ketelmundson étant » venu à mourir, Magnus prit lui-même l'administration du » Royaume : il gouverna avec très-peu de gloire, & mena une » vie fort déréglée, n'ayant aucune considération pour les per- » sonnes âgées, & ne faisant cas que des jeunes gens débauchés » & de ses semblables.

» Ensuite, lorsque Valdemar III, Roi de Danemarck, forma » des prétentions sur la *Scanie*, on tâcha de moyenner un accord » à Helsimbourg, par la médiation de douze Arbitres choisis de » part & d'autre; mais cette négociation fut inutile. Dans cette » circonstance, les deux Rois avec leurs Conseillers eurent une » entrevue à Varbergue, où le Roi de Danemarck perdit sa » cause, ayant été convaincu par sa lettre du 18 Novembre 1343,

» dans laquelle il déclaroit formellement que les habitans de la
» Scanie avoient eu raiſon de prendre Magnus pour leur Roi.
» Il ſigna auſſi un écrit, par lequel il reconnoiſſoit que les Pro-
» vinces de *Scanie*, de *Blékingie*, avec l'*Yſſet* & l'Iſle de *Huen*,
» s'étoient données à la Suède ; après quoi il céda au Roi
» Magnus la Province de Halland pour huit mille marcs d'argent :
» de ſorte que les frontières de Suède & de Danemarck furent
» ſéparées par le détroit du *Sund.* Ce Traité fut ratifié & juré
» ſolemnellement de part & d'autre.

» D'un autre côté, Magnus promit à Valdemar du ſecours
» contre ſes ennemis, & un commerce libre aux Danois dans
» ſes Royaumes de Suède & de Norvège.

» Magnus avoit régné paiſiblement l'eſpace de douze ans après
» la mort de ſon Tuteur, lorſque, pouſſé par une folle ambition,
» il entreprit une expédition inutile contre les Ruſſes ; ce qui
» l'obligea de charger ſes ſujets de beaucoup d'impoſitions pour
» ſubvenir aux frais d'une guerre, dans laquelle il n'avoit point
» d'autre but que de montrer juſqu'où s'étendoit ſa puiſſance.

» Pour venir à bout de ce deſſein, il prit à ſon ſervice beaucoup
» de cavalerie Allemande, que Henri, Comte de Holſtein, lui
» amena, & qui ſe mit en campagne avec lui. Au commen-
» cement de cette expédition, il pénétra fort avant dans le pays,
» & ſe rendit maître du château de Notenbourg & de toutes les
» contrées d'alentour. Malgré ſes progrès, il ſe laiſſa ſurprendre
» par les Ruſſes, en faiſant avec eux une ſuſpenſion d'armes
» pour deux mois. Ceux-ci eurent le tems de ſe reconnoître
» & de ſe renforcer de quantité de troupes, qui étoient alors
» occupées contre les Tatars & les Lithuaniens ; ils fondirent à
» l'improviſte ſur Magnus, & le contraignirent d'abandonner
» honteuſement la Ruſſie : les Suédois, qui étoient en garniſon
» dans le château de Notenbourg, furent taillés en pièces ; & toute

» la Province de Finlande auroit été désolée, si Magnus n'avoit » cédé aux ennemis cette partie de la Carélie, que les Suédois » reprirent sur eux dans la suite.

» Comme Magnus avoit fait de grandes dépenses pour les frais » de cette guerre, il mit de nouveau de grandes impositions » sur son peuple pour payer les dettes qu'il avoit faites ; & en » outre, il engagea plusieurs terres de la Couronne, & entr'autres » places, la ville de Calmar au Comte Henri, qui la garda fort » long-tems. Le peuple se souleva, & le Pape Clément VI » excommunia Magnus, parce qu'il avoit employé dans la » guerre de Russie les deniers de *St. Pierre*, que le Roi *Olaüs* le » Tributaire avoit accordés au Siége de Rome, &c....... «. (*Voyez Pufendorf, Introd. à l'Hist. Gén. & Pol. de l'Univers, Tome V, pag.* 106 *& suiv.*).

Que l'on compare ce récit exact avec la version du Traducteur des Chroniques Russes, que nous allons donner en note (1).

---

(1) » J'écarte, dit le Traducteur, Tom. II, pag. 185 & suiv., les disputes sanglantes » de différens Princes apanagés, pour m'occuper d'une guerre avec la Suède, dont le » prétexte fut très-bizarre.

» Magnus, Roi de Suède, ne pouvoit renoncer au projet de se rendre maître du Dane» mark. Il avoit tenté plusieurs fois, mais inutilement, de se faire donner par le Pape » l'investiture de ce Royaume. Il imagina que, s'il pouvoit rendre à l'Eglise Romaine » quelque service signalé, il obtiendroit, pour satisfaire son ambition, le consentement » du Souverain Pontife, & les secours de plusieurs Puissances Catholiques. Dans cette vue, » il entreprit de réunir la République de Novogorod au Rit latin, persuadé que cet » exemple seroit bientôt suivi de toute la Russie.

» Occupé de ce projet, il envoie à Novogorod des Ambassadeurs chargés de faire » consentir l'Archevêque & les principaux Citoyens à entrer en conférence avec de savans » Théologiens Catholiques, pour se soumettre ensuite à celle des deux Eglises dans » laquelle ils reconnoîtront la vérité. Surpris d'une telle députation, les Citoyens protestent » qu'ils veulent toujours rester fidèles à l'alliance établie par les Traités entre la Suède &

SECTION VIII.

1352.

La peste que les Tatars avoient éprouvée en 1343, se déclare en Russie : elle s'annonçoit par un crachement de sang, & presque

---

» la République ; mais qu'ils n'entreront dans aucune dispute sur la Religion, contens de » croire tout ce qu'avoient cru leurs pères. Ils ajoutent que, si le Roi de Suède avoit » quelques raisons de désirer des conférences Théologiques entre les deux Eglises, il » pouvoit se satisfaire en députant des Théologiens au Patriarche de Constantinople, de » qui la Russie avoit reçu le trésor de la foi.

» Peu satisfait de cette réponse, le Roi de Suède mande aux Novogorodiens de choisir » entre des conférences & la guerre. Il reçoit un secours de cavalerie Allemande, & vient » former le siège d'Orékovets. Les troupes de Novogorod surprirent les Suédois qui » s'étoient dispersés pour exercer le brigandage, & en tuèrent un grand nombre ; mais » ce succès n'empêcha pas la reddition de la ville, où régnoit la discorde. Magnus força » un grand nombre d'habitans à embrasser la Religion Catholique, tira des autres de » fortes contributions, & leur fit payer chèrement la permission de rester attachés à » l'Eglise Grecque.

» Possesseurs d'Orékovets, les Suédois pouvoient faire librement des courses dans le » Domaine de la République, lui couper la communication avec la Néva, & ruiner, » ou du moins interrompre son commerce. Le Grand-Prince refusoit de prendre part à » cette querelle, dans laquelle il ne se croyoit pas intéressé. Malheureux, abandonnés, » mais non pas abattus, les Citoyens de Novogorod luttèrent avec courage contre la » fortune, & résolurent de recouvrer eux-mêmes la place importante qu'ils avoient » perdue. Ils demandèrent des secours aux habitans de Pleskof, & ceux-ci profitèrent » du besoin qu'on avoit de leurs forces, pour secouer entièrement le joug & se faire » déclarer alliés indépendans de la République.

» Les Novogorodiens, trahis, abandonnés par les habitans de Pleskof, après leur » avoir accordé tout ce qu'ils demandoient, battirent cependant les Suédois, & reprirent » Orékovets, après un siége de six mois. Magnus ne put même défendre la Finlande, où » les Russes se répandirent, & où il fut obligé de conclure un Traité de paix, par lequel » il cédoit à la République une partie de la Carélie. Pour surcroît de malheurs, il fut » excommunié par le Pape, pour avoir dissipé à cette guerre les deniers de St. Pierre «.

tous ceux qui étoient attaqués de ce poison, mouroient le second ou le troisième jour. Le Grand-Prince de Moskou en fut atteint, & succomba à l'âge de 36 ans. Ce fléau s'étoit répandu dans les villes de *Saraï*, de *Tchaldaï*, d'*Ornatchaï* & d'*Astracan*, & de proche en proche dans les campagnes. Il y fut probablement apporté par les Tatars qui, pour l'éviter, s'étoient retirés sur les bords du Don & du Boristhènes. Cette époque funeste est celle de leur établissement à Pérékop. On prétend que cette peste fut très-favorable aux Monastères de Russie, parce que les mourans leur léguoient leurs richesses foncières & mobiliaires. Si cela est, la fin du monde a été par-tout avantageuse aux Moines.

SECTION IX.

La Médaille de Siméon Ivanovitz porte : » On lui conféra à » la Horde la Souveraineté de Moskou & de Volodimir en 1340, » & il régna 13 ans «. Ce Prince eut trois femmes : Auguste, Princesse de Lithuanie, connue sous le nom d'Anastasia : Proskovia, fille du Prince de Smolensk ; & Maria, fille d'Alexandre, Prince de Tver. Ses fils furent Ivan & Siméon. Sa fille épousa un Prince de Tver.

C'est ainsi qu'on dénature les faits. Mais le Lecteur judicieux croira-t-il que Clément VI eût lancé une excommunication contre un Prince qui cherchoit à étendre la domination de l'Eglise Romaine ? Qui pourra se persuader que Magnus avoit le dessein de se rendre maître du Danemarck, & de s'en faire donner l'investiture par le Pape, lorsqu'il est prouvé par les faits, que ce Prince imprudent *livra à Valdemar III tous les papiers & tous les titres en vertu desquels il étoit en possession de la Scanie, des Provinces de Halland & de Bleckingie, qu'il avoit achetées de lui ?*



Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née.* *Gravé par le Grand*

RÈGNE D'IVAN II, IVANOVITZ.

1353.

SECTION PREMIÈRE.

USBEK & Siméon ne sont plus : le Trône du Kiptchak est occupé par le Kan Djanibek (1), & les deux frères de Siméon aspirent à s'asseoir sur le Trône de Moskou. Le plus jeune de ces deux Princes meurt ; & Constantin Vasiliévitz, Prince de Souzdal, remplace le concurrent mort, & engage les Novogorodiens à envoyer à la Horde solliciter en sa faveur.

SECTION II.

Djanibek se décide en faveur d'Ivan, & son règne fut paisible.

---

(1) Usbek mourut au retour de la dernière campagne qu'il venoit de faire contre Abouzaït, Souverain du Pays d'Iran, contre lequel il avoit tenté plusieurs fois la fortune, sans jamais rien gagner sur lui. Son fils & son successeur Djanibek, vertueux & dévot Musulman, s'occupa toujours du bien de ses Sujets. Ce fut lui qui défit l'usurpateur Malik-Askraf, tyran scandaleux qui s'étoit emparé du Trône d'Adirbéindsan. Il partagea entre ses soldats tous les trésors de l'usurpateur ; & ces trésors devoient être immenses, puisque les vainqueurs, au rapport d'Aboulgasi-Bayadour, chargèrent 400 chameaux, en or, en bijoux, & autres effets de prix. Djanibek confia le Gouvernement des Provinces conquises à son fils Berdibek, revint dans ses Etats, fut attaqué d'une maladie grave, & mourut en enjoignant aux Seigneurs de sa Cour de reconnoître son fils pour leur Souverain.

Il ne fit ni bien ni mal à la Russie ; mais, tout bien considéré, ne vaut-il pas mieux être nul que méchant ?

Ivan mourut en 1358 ; son règne fut de six ans. Ce Prince, mort à l'âge de trente-trois ans, avoit eu deux femmes : la première fut Théodosia, fille de Démitri, Prince de Briansk : la seconde, Alexandra, qui se fit Religieuse sous le nom de Maria. Il eut d'elle Démitri & Ivan.



RÈGNE



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Malapeau

RÈGNE
DE DÉMITRI III, CONSTANTINOVITZ.

1359.

Première Époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

On a vu, ſous le règne de Siméon Ivanovitz, Section VIII, que les Tatars, pour échapper à la peſte, avoient abandonné la Horde, & s'étoient répandus aux environs du Don & du Dniéper, dans les villes de Saraï, de Tchaldaï, d'Ornatchaï & d'Aſtrakan: en cherchant à éviter une contagion, ils ſe rapprochoient d'une autre auſſi funeſte. Il y a des peſtes morales & des peſtes politiques, comme il y a des peſtes phyſiques; toutes trois naiſſent également de principes dégénérés, de fermens putrides & contagieux, qui excitent de violentes convulſions, des fièvres ardentes, accompagnées de phrénéſies, & qui ſont la gangrène & la mort des Empires & des hommes dont elles ſe ſont emparé.

Ces paſſions toujours ennemies les unes des autres, ces furies qui portent la déſolation dans toute la terre, l'envie, la haine & l'avarice, vont déchirer le cœur des Tatars: l'injuſtice, la violence, ſe diſputeront bientôt la ſupériorité & s'arracheront des ſceptres.

La politique des Tatars avoit commencé par s'égarer en ſe proſtituant aux paſſions des Princes Ruſſes; l'exemple des vaincus va corrompre leurs vainqueurs.

SECTION II.

L'ambition ressemble, par son objet & par sa fin, à ces besoins artificiels qui causent presque tous les malheurs des hommes, en leur procurant par intervalle quelques plaisirs passagers dont ils sont les dupes. La gloire, les conquêtes, le pouvoir absolu & l'étendue de la puissance des Tatars, ne laissoient rien à desirer à leur ambition; & cependant c'est elle-même qui va morceler & dissoudre cette Puissance formidable : tant il est vrai que la terre entière n'offre qu'un vaste tableau des erreurs de la politique, & que, si elle est la médecine des Etats, celle-ci n'a pas moins besoin que l'autre de grandes connoissances & de méditations! L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les guérir ni de les rendre heureux.

SECTION III.

Des Hordes inconnues, des portions détachées de la grande Horde que forma Batou-Sagin, vont établir de nouvelles dominations, & fournir des Kans au Volga, à Kazan, à Astrakan, à Nartoutchad, au Jaïk, &c.

L'indigne successeur d'Usbek, Berdibek-Kan, revient de son expédition de Perse, & fait mourir ses douze frères pour n'avoir point de rivaux à redouter. Peu de tems après, il est tué par Azkoup, qui s'empare de son Trône; & ce parricide ne règne qu'un mois. Narouz, descendant de Touchi-Kan, le fait mourir avec tous ses enfans, & monte sur le Trône. La postérité de Mangou-Timour-Kan fut éteinte dans ces deux monstres, & le Sceptre du Kiptchak passa aux autres descendans de Zouzi-Kan. C'est à cette époque que tous les Prétendans à la souveraineté de Russie se rendent à la Horde : mais le Kan remit à un autre tems la nomination d'un Souverain, & son règne fut trop court pour le désigner.

SECTION IV.

Kidir, Kan du Jaïk, jalouse la puissance de Narouz : instruit de la haine que ses sujets lui portent, il s'arme contre lui; il est vainqueur, il le massacre avec son fils, & règne sur les Tatars du Volga. Il cherche également à gagner les cœurs de ses sujets & l'affection des Russes. Démitri Constantinovitz sollicite & obtient de lui la souveraineté de Moskou, sur la renonciation de son frère André, qui se borne à la Principauté de Souzdal. Témir Kosa, fils de Kidir, massacre son père, & ce monstre ne jouit que sept jours du fruit de son crime : Mamaï l'attaque, l'atteint, & lui donne la mort. La politique de Mamaï préféra la gloire de faire des Kans, à celle de régner sur les Tatars; il nomma Avdoul, Kan du Volga, & passa avec lui ce fleuve pour combattre un autre Prince Tatar, nommé Kildibek, fils de Djanibek-Kan. De leur côté, les Princes du District de Saraï se choisissent pour Chef Amurat, frère de Kidir.

SECTION V.

1361.

Avdoul & Amurat ne tardèrent pas à devenir rivaux : ils s'attaquèrent souvent sans pouvoir se détruire. Avdoul régna sur le Volga, & Amurat à Saraï.

C'est à cette époque que Démitri, fils aîné d'Ivan II Ivanovitz, & Démitri, fils de Constantin, Prince de Souzdal, soumirent à Amurat leurs droits au Trône de Moskou. L'arbitre fut sage : » Le fils, dit-il, doit posséder l'héritage de son père, & j'adjuge » le Trône à Démitri, fils d'Ivan «.

Démitri III régna deux ans. Le nom de son épouse n'est pas connu, mais il eut pour fils Vazili, Siméon & Ivan. Sa fille Eudoxia épousa le Grand-Prince Démitri Ivanovitz Donski, qui lui succède.

RÈGNE DE DÉMITRI IV, IVANOVITZ.

Surnommé DONSKI.

1362.

SECTION PREMIÈRE.

DÉMITRI, nommé Grand-Prince à l'âge de treize ans, se rend à Moskou avec Volodimir Andréiévitz, Prince de Serpoukof, son oncle & son tuteur, & se fait reconnoître Souverain. Il ne s'attendoit pas que, dans la même année, Amurat, son protecteur, en nommeroit un autre, & lui préféreroit son rival. Il ne faut rien recevoir de l'orgueil ni de l'avarice : la vanité de l'un exige l'humiliation pour tribut ; l'avidité de l'autre n'est jamais satisfaite du retour, quel qu'il soit.

Mamaï trouva mauvais qu'Amurat eût donné un Grand-Prince à la Russie sans sa participation, & crut que sa gloire étoit intéressée à envoyer un Député à Démitri, avec des Lettres-Patentes qui confirmoient sa nomination. Instruit de cette démarche, Amurat, jaloux des priviléges exclusifs, fait un autre choix, envoie un Député & des Lettres-Patentes à Démitri Constantinovitz, Prince de Souzdal. Les agitations qui suivent ce conflit d'autorité, ressemblent au bourdonnement d'un combat entre les deux partis d'un essaim d'abeilles qui a deux chefs. Nous nous garderons bien d'entrer dans les détails des évènemens qui eurent lieu sous le règne de Démitri IV, depuis 1362, jusqu'en 1380;



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Chenu

c'eſt aſſez que nous ayons eu le courage de ſupporter l'ennui de les lire, ſans en aſſommer les Lecteurs : cette tâche étoit digne, ſans doute, du Rédacteur des Chroniques, qui a employé trente-huit pages à les décrire avec l'exactitude dont il ſe pique, & le ſtyle qui convient à la choſe. Mais il ne faut pas diſputer des goûts; chacun a le ſien; le nôtre a un but plus humain, plus généreux, plus noble. C'eſt bien plus pour l'inſtruction & les avantages des individus, que pour la prétendue gloire d'écrire, qu'il faut comparer les hommes & les ſiècles. L'appeſantiſſement ſur des règnes ſauvages & barbares, l'admiration ſtupide qu'ils peuvent exciter, ſont deux caractères diſtinctifs du pédantiſme & de l'ignorance dans l'art d'écrire l'Hiſtoire. Tout ce fatras de faits dégoûtans ou ſtériles reſſemble à ces molécules de pouſſière que le vent diſſipe, & qui ne méritent pas de fixer les regards de l'Univers. Il ne faut écrire que pour inſtruire, que pour rendre les hommes meilleurs, & rejetter, comme la Poſtérité, tout ce qui ne tient pas à l'utile, au moral & au grand.

SECTION II.

Pendant le cours des 18 années dont nous ſupprimons le récit, l'hiſtoire de Démitri IV ne préſente que le tableau ſuivant.

De nouvelles calamités ſuccèdent à d'anciens fléaux; la Nature eſt armée contre elle-même; le patrimoine du Souverain légitime devient celui des uſurpateurs, tandis que le patrimoine des ſujets eſt dévoré par leurs tyrans. A leur exemple, dès que le Souverain recouvre ſa puiſſance, il ne s'occupe que de l'abaiſſement & de la ruine des Princes inférieurs qui deviennent tous ſes vaſſaux. Un d'entr'eux, Mikaïl Alexandrovitz, Prince de Tver, veut régner ſur les ruines de tous : il appelle Olguerd, Prince de Lithuanie, & ſon gendre, pour ravager la Ruſſie. Des rivaux d'ambition, & jamais de gloire, donnent des batailles, forment des ſiéges, brûlent

des villes & tuent des hommes. Des paix frauduleuses vendues chérement ; des traités honteux, déshonorans pour les Princes & onéreux pour les peuples ; une suite non interrompue de factions, d'horreurs, d'infortunes, de révolutions, les unes sanglantes, les autres honteuses, & presque toutes ayant ces deux caractères ; des Princes environnés de scélérats & d'ennemis de la patrie, jouissent de la désolation de la chose publique. Si quelques crépuscules de raison paroissent à travers des mœurs féroces, la superstition qui rouille les esprits, l'ignorance qui les replonge dans d'horribles ténèbres, les scènes tragiques qui accompagnent ces crépuscules, forcent presque à regretter l'aveuglement qui avoit rendu les hommes des *bêtes de charge*, mais qui du moins n'en avoit pas fait des *tigres*. Tel fut l'état de la Russie jusqu'à l'époque que nous allons décrire : elle n'offrira que des malheurs de plus.

SECTION III.

1380.

Pendant que ces scènes se passoient en Russie, Mamaï, qui y jouoit un des principaux rôles, s'étoit rendu tout-puissant à la Horde : il avoit immolé à son ambition tous les Princes Tatars, tous les Grands qui pouvoient traverser ses desseins, & finit par détruire le Kan même qui étoit son ouvrage. Il forme le projet d'attaquer le Grand-Prince de Moskou ; & pour l'accabler sous le poids de sa puissance, il prend à sa solde des mercenaires qu'il tire de Thrace, d'Arménie, de Circassie & de plusieurs autres contrées ; il en forme une armée de six cents mille hommes, il la commande & passe le Volga. On ne va pas vîte en besogne avec une armée aussi nombreuse ; Mamaï marche lentement, & il est obligé de s'arrêter à l'embouchure de la Voronéje, rivière étroite & profonde qui reçoit les eaux de l'Ousman,

du Koper, de la Metcha & de la Sosna, & qui se jette dans le Don.

SECTION IV.

Un Prince de Rézan, nommé Oleg, dont la Principauté avoit été dévastée l'année précédente par Mamaï, alla lui rendre hommage, lui offrir ses services, & lui porter des plaintes contre le Souverain de Moskou, qui avoit pris sur lui la ville de Kolomna. Après s'être lié à l'ennemi de la Russie, il cherche à lui en susciter un autre: il écrit à *Jagellon*, l'invite à se joindre à lui dans une entreprise qui lui procurera un accroissement de puissance par le partage des Etats du Grand-Prince de Moskou. Jagellon accepta la proposition d'Oleg, & en fit part à Mamaï: les Députés furent bien reçus; mais le Tatar exigea que ses nouveaux alliés se rendissent auprès de lui avec toutes leurs forces, pour lui prêter serment de fidélité.

SECTION V.

Cette association de brigandage prouve beaucoup d'ambition dans Jagellon, alors Prince de Lithuanie; & cependant il ne fit paroître que de la modération & de la justice, après qu'il fut élu Roi de Pologne en 1387: nous allons en donner la preuve. En 1402, Jagellon refuse la Couronne de Bohême qui lui est offerte, & que *Venceslas* déshonoroit par ses infâmes débauches. » Votre Roi, dit-il aux Députés, ne relève d'aucune Puissance; » & s'il déshonore son rang par sa conduite, ses sujets ne sont » point ses Juges, & c'est même un avantage pour eux de ne » l'être pas : ils ne peuvent être heureux qu'autant que la Puis» sance législative réside uniquement dans la personne du Sou» verain. Il n'est point de malheurs pareils à ceux d'un Etat où » l'autorité se trouve partagée avec la multitude. La confusion » que vous voulez introduire dans votre Royaume, y seroit encore

» plus funeste que les vices d'un Maître dont vous abhorrez les
» excès : il ne vous reste d'autres armes que la patience ; & tout
» sensible que je sois à votre estime, je suis beaucoup moins
» touché de vos hommages, qu'étonné de votre assurance à me
» proposer une injustice opposée à mes sentimens «.

Le refus généreux de Jagellon n'a rien qui nous étonne : ce Prince étoit idolâtre en 1380, & Chrétien en 1387. La conviction seule l'avoit déterminé à embrasser la Religion Chrétienne, & non les avantages d'un Trône qu'il occupa avec gloire dans les tems les plus difficiles. La justice & la charité forment la base de la Religion ; ces vertus-mères fécondent, pour ainsi dire, tout le terrein qui les environne ; on voit naître autour d'elles toutes les autres vertus particulières qui semblent venir sans semence, & n'exiger aucune culture. Mais revenons à Jagellon idolâtre.

SECTION VI.

Dès que Mamaï se fut assuré de la fidélité & des secours d'Oleg & de Jagellon, il marche vers Moskou. A cette nouvelle, Démitri invite tous les Princes à s'armer pour l'intérêt commun, & à se joindre à lui contre l'ennemi de tous. Ils s'arment, se réunissent ; &, si les Chroniques disent vrai, Démitri passa le Don à la tête de quatre cents mille hommes. Les deux armées sont en présence, l'action s'engage & devient générale. Le Grand-Prince a deux chevaux tués sous lui, il est blessé, & la victoire paroissoit décidée pour les Tatars, lorsque des troupes de réserve sortent tout-à-coup d'une forêt voisine, fondent sur les Tatars, raniment les Russes, & font pencher la victoire de leur côté. Après un combat long & cruel, Mamaï fut contraint de fuir avec les débris de son armée. Les Russes le poursuivent avec l'acharnement de la fureur qui se venge ; » & l'on voyoit, disent les Historiens, sur une étendue de soi-

xante

» xante à soixante & dix verstes, les campagnes couvertes de » cadavres «.

Pendant cette boucherie militaire, le Grand-Prince qui avoit eu beaucoup de peine à sortir de la mêlée après ses blessures, s'étoit retiré à l'écart, & ses troupes ignoroient ce qu'il étoit devenu. On le croyoit enseveli sous un tas de morts, lorsque deux cavaliers le trouvèrent dans un bois, étendu sur la terre, presque sans vie. On lui donne des secours, il revient de sa foiblesse : on examine ses blessures, aucune n'étoit mortelle. Dès qu'il eut recouvré ses forces, il fit la revue de ses troupes ; & il auroit pu dire comme Louis XV, après la victoire de Fontenoi : *c'est donc là le fruit de la victoire* ! mais le cœur de Démitri ne ressembloit pas à celui du Monarque François. La défaite des Tatars le consola de la perte de trois cents soixante mille hommes ; & cette victoire remportée sur les bords du Don, lui fit donner le surnom de *Donski*.

SECTION VII.

Si la guerre purge par intervalle ces humeurs vicieuses des corps politiques, qui, par leur séjour, produisent des fermentations orageuses, la scène sanglante où se décida le sort des deux armées auroit dû guérir pour long-tems les Russes & les Tatars des crimes & des meurtres. Mais les trois remèdes violens que l'on nomme les fléaux de la nature, ne rendront pas les deux Nations plus sages ; & la guerre, qui est, sans contredit, celui des trois le plus universellement répandu, le plus cruel & le plus horrible, la guerre, qui donne naissance aux deux autres, loin de finir, va recommencer.

SECTION VIII.

Mamaï pensoit, agissoit, régnoit comme Richard *cœur de lion*,

avec un orgueil qui lui faisoit regarder tous les Princes ses égaux, comme ses Sujets, & ses Sujets comme des esclaves. Brave & féroce, vigilant & soupçonneux; entreprenant, mais inquiet; décidé, mais présomptueux; ferme, mais opiniâtre; passionné pour la gloire des armes, mais jaloux : tel étoit Mamaï. Furieux de sa défaite, il ne respire que la vengeance, & jure de périr ou d'abattre son vainqueur. Pour jouer de son reste, il épuise ses dernières ressources. Il alloit se mettre en marche, lorsqu'il apprit que le Kan d'une Horde orientale venoit l'attaquer. Ce Kan étoit Taktamych, Chef de la Horde bleue. A cette nouvelle, les Princes & les Chefs de l'armée Tatare tiennent Conseil, & délibèrent unanimement d'abandonner Mamaï, & de se mettre sous la protection de Taktamych : ils vont à sa rencontre, & lui prêtent serment de fidélité. Mamaï, au désespoir, s'enfuit avec quelques Tatars qui lui étoient dévoués, & va chercher un asyle à Kaffa, où il est assassiné.

SECTION IX.

Taktamych, proclamé Kan de Saraï & du Volga, envoie une députation aux Princes Russes; il les informe de son élection, de ses conquêtes, & de ses dispositions à vivre en bonne intelligence avec eux. Les Députés furent bien accueillis, & renvoyés avec de riches présens. Chaque Prince députa vers le nouveau Kan, & chacun d'eux chercha à se concilier son amitié par des prévenances & des profusions déplacées. Ce fut dans cette occasion que les Princes Russes sentirent, pour la première fois, la nécessité & les avantages de vivre en bonne intelligence entr'eux & avec les Tatars. Ils avoient douté jusque-là que le plaisir fût préférable à la douleur, le calme à la tempête, & la paix aux guerres civiles.

SECTION X.

1382.

Si le premier Trône de Ruſſie étoit placé ſur un volcan, ſes frontières étoient le ſéjour des tempêtes, & la mort d'un Tyran n'étoit pas la fin de la tyrannie. A peine deux ans s'étoient écoulés dans la concorde, que Taktamych fit maſſacrer les Ruſſes qui commerçoient parmi les Tatars de Kazan : il s'empare des bâtimens marchands, s'embarque avec des troupes, & remonte le Volga, pour aller ſurprendre la ville de Moskou. L'alarme s'y répand : Démitri implore les ſecours des Princes, & aucun d'eux n'oſe lui en donner; d'ailleurs, la tragique victoire du Don les avoit tous également épuiſés. Deux de ces Princes, celui de Souzdal & celui de Rézan, eurent la lâcheté & la perfidie de faciliter la route de Taktamych. Démitri, abandonné de tous, va ſe renfermer dans la ville de Koſtroma.

SECTION XI.

Au départ du Grand-Prince, l'anarchie règne à ſa place : Moskou eſt déchirée par les factions. La violence, le pillage, le maſſacre, anticipent ſur la fureur des Tatars : l'épouſe même de Démitri & le Métropolite furent outragés; on ne leur permit de ſortir de la ville, qu'après les avoir dépouillés. C'étoit fait de Moskou & de ſes Habitans, ſi le petit-fils d'Olguerd, Prince de Lithuanie, ne fût volé à leur ſecours. Il ſe renferme dans la ville, fait les diſpoſitions que le tems & les circonſtances lui permettent de faire, & attend l'ennemi avec un ſang-froid héroïque. Les Moſcovites n'étoient pas dignes d'un ſi grand bienfait : pendant qu'une partie des Habitans exécutoit les ordres d'*Oſtéi*, les autres pilloient la ville, briſoient les caves, s'enivroient, & alloient enſuite inſulter les Tatars campés ſous les murs.

SECTION XII.

L'art des siéges n'est pas l'art des peuples Nomades ; mais ils excellent dans l'invasion par surprise & dans la dévastation. La constance qu'un siége exige les rébute toujours : celui de Moskou dura peu. Les Tatars tentèrent une escalade qui ne leur réussit pas, & firent ensuite des propositions de paix.

Le Kan déclara qu'il n'avoit pas intention de faire du mal aux Habitans ; qu'il réservoit sa vengeance contre un Prince assez lâche pour abandonner sa Capitale, & qu'il n'exigeoit des assiégés que quelques présens par forme d'hommage.

Après ces protestations, garanties par les Princes Russes qui se trouvoient parmi les assiégeans, Moskou ouvrit ses portes. Les Princes, les Boyari, la Noblesse, & le Clergé accompagné de croix & d'images, suivoient les présens destinés à Taktamych. Ce convoi solemnel défile tranquillement ; mais lorsqu'il fut parvenu au centre de l'armée, les Tatars en font un carnage horrible. Le généreux défenseur de Moskou est tué des premiers : les Tatars se précipitent dans la ville ; le fer, le feu, la captivité, & tout ce qu'il y a de plus affreux dans la nature, furent mis en usage dans cette occasion. Plusieurs villes voisines, & sur-tout la Principauté de Rézan, éprouvèrent les mêmes ravages.

SECTION XIII.

Après ces expéditions, Taktamych retourna à la Horde. Le Prince de Tver, qui avoit su gagner son amitié, s'y rendit aussi, & lui demanda la Souveraineté de Russie. Le Kan la lui refusa, en alléguant pour raison, que s'il avoit eu sujet de se plaindre de Démitri, il étoit vengé, & n'avoit pas le droit de le dépouiller de sa puissance. Comment concilier ici la justice avec la perfidie & les excès de la férocité ?

SECTION XIV.

Le départ du Prince de Tver pour la Horde, avoit alarmé Démitri; & sa crainte l'avoit engagé à envoyer son fils aîné, Vazili, auprès de Taktamych, comme un gage de la fidélité qu'il lui juroit. Le Kan le retint auprès de lui pendant quelques années; mais le jeune Prince, ennuyé de servir d'ôtage, disparut dès qu'il en trouva l'occasion. Il se garda bien de se rendre directement en Russie, où il n'auroit pas été en sûreté; mais il traversa la Podolie, & pénétra jusqu'en Livonie, où il fut reconnu & arrêté par un autre transfuge, petit-fils de Guédimin, qui s'y étoit retiré après l'assassinat de son père Kestouti. Le Prince transfuge offrit sa fille en mariage à Vazili, & ne lui rendit la liberté qu'à ce prix. Pour la recouvrer, Vazili promit & jura tout ce qu'on exigeoit de lui.

SECTION XV.

Depuis l'année 1382 jusqu'en 1389, le règne de Démitri est sans intérêt pour le Lecteur : il n'offre que les brigandages des jeunes citoyens de Novogorod, réunis en troupes sous des Chefs dignes de les commander; la punition de ces brigands par Taktamych; la vengeance du Grand-Prince sur Novogorod; la cession de Ladoga, d'Orkovetz, de la Carélie & du district de Koporié, faite par les Novogorodiens, à Narimond, fils de Guédimin.

Les Annales rapportent que Démitri Donski fut le premier Prince qui fit bâtir en pierre le quartier des Souverains, appellé *Krémlin*, mot Tatar qui signifie Forteresse. Jusque-là, Moskou n'étoit bâtie qu'en bois. Les mêmes Annales font mention de deux éclipses de soleil, dont la première eut lieu le 29 Juillet 1375, & la seconde le 25 Septembre 1385.

SECTION XVI.

La Médaille de Démitri Donski prouve qu'il régna en 1362; que ſon règne fut de 27 ans, & qu'il mourut à l'âge de 40 ans, en l'année 1389. Son épouſe fut *Eudoxia*, fille de Démitri Conſtantinovitz, Prince de Souzdal, qui avoit occupé le Trône avant lui. Il eut de cette Princeſſe ſept garçons & une fille. Ses fils furent : Danilo, Vazili, Joury, André, Petre, Ivan & Conſtantin. Sophia épouſa Fédor, Prince de Rézan.





VASILI II

DEMITRIEVITZ

monte sur le Trône en 1389

et regne 36 ans.

Dessiné par Chevalier *Dirigé par Née.* *Gravé par Chenu*

RÈGNE DE VAZILI II, DÉMITRIÉVITZ.

1389.

Seconde époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

TAKTAMYCH confirme au fils aîné de Démitri Donski la possession du Trône Moscovite; & l'année suivante Vazili épousa la Princesse Sophie, fille de ce Vitold, Prince Lithuanien, qui lui avoit arraché une promesse de mariage, pour prix de sa liberté. Les promesses & les sermens sont des choses sacrées, sans doute, quand ils ne sont pas l'ouvrage de la force injuste; mais ici Vazili pouvoit être parjure sans devenir coupable : il faut donc croire qu'il aimoit la Princesse Sophie; car il ne fut pas aussi fidèle à la justice, qu'à sa promesse de mariage.

SECTION II.

Le Kan avoit donné les Principautés de Souzdal & de Nijéni-Novogorod à Boris : Démitri, pour les réunir à sa Souveraineté, se brouille, sans raison, avec Boris. Il prend & pille Nijéni-Novogorod, & enlève les Princes & les Princesses de la famille de Boris. Après cette expédition, il se rend au Kiptchak, appuie sa demande injuste de présens qu'il distribue, & obtient des Tatars tout ce qu'il veut. De retour en Russie avec un Député de Taktamych, il l'envoie bien escorté à Boris, avec ordre de lui

rendre les Principautés qu'il regardoit comme des portions de sa Souveraineté.

SECTION III.

Boris, instruit du sort qui le menace, assemble ses Boyari, leur rappelle le serment de fidélité qu'ils lui ont prêté, & les conjure de ne le point abandonner dans cette circonstance critique. Le premier, le plus âgé de tous les Boyari, & celui qui avoit eu l'art de persuader à Boris qu'il étoit son ami de cœur, prit la parole, & dit, » qu'il étoit l'interprête des sentimens » des Russes; que Boris pouvoit compter sur l'amour & la fidé» lité de ses Boyari & de ses Sujets; que les uns & les autres » étoient également prêts à mourir pour sa défense «. Après ces protestations, Boris déclara qu'il ne permettroit pas l'entrée de sa Capitale au Député de Taktamych ni aux Officiers de Vazili. Le favori de Boris, le perfide Roumianetz, lui représenta » qu'il n'avoit rien à craindre des Officiers de Vasili; mais » que Taktamych prendroit pour une insulte personnelle, le » refus de l'entrée de la ville à son Député; & que par-là il allu» meroit une guerre dont on lui imputeroit tous les malheurs «. La confiance aveugle de Boris cède aux conseils de Roumianetz. Mais en déférant aux avis d'un traître, n'étoit-ce pas faire triompher son ambition, lui procurer le fruit de sa méchanceté, & l'encourager à cultiver un fonds qui lui promet une moisson abondante. Boris avoit donné des ailes à l'arrogance de son favori, en lui prodiguant les honneurs. C'est ainsi que *Gordien* pécha contre les règles de la politique, en se nommant pour collègue le plus dangereux de ses ennemis. Gordien & Boris auroient dû se défier également d'un sujet à qui ils ne laissoient plus rien à espérer. Philippe & Roumianetz n'étoient point attachés à la personne de leur Maître; ils ne

l'étoient

l'étoient qu'aux faveurs du Souverain : devenus tout-puissans, quoique Sujets, l'un & l'autre ôtent tout à celui qui leur a tout donné ; Gordien & Boris, quoique Princes, ne sont plus rien : tant il est vrai que par-tout les Cours sont la résidence de l'ingratitude, le pays où l'ambition étouffe, avec le souvenir des bienfaits, la voix du sang & de l'amitié, où enfin l'on oublie tout, excepté soi-même & ses ennemis !

SECTION IV.

Le Député Tatar arrive à Nijéni-Novogorod ; les Officiers qui l'accompagnent font sonner les cloches & rassemblent le peuple : l'instant est décisif. Boris exhorte les Courtisans à être fidèles à leurs sermens, mais il est désabusé : Roumanietz a l'audace de lui dire : *Nous sommes les serviteurs de ton ennemi.* Au même instant ce Prince infortuné est arrêté par ces mêmes Courtisans qui venoient de lui offrir leur sang pour sa défense.

SECTION V.

Vazili se rend à Nijéni-Novogorod, en prend possession, fait charger de fers Boris, & disperse en différens lieux sa femme, ses enfans, & ceux du second ordre de l'Etat qui lui restoient attachés. Boris ne survécut qu'un an à ses malheurs, & de plus grandes scènes vont suivre cette catastrophe.

SECTION VI.

1393.

L'ordre des choses exige que nous entrions dans quelques détails nécessaires pour l'intelligence des faits qui vont suivre : ces détails tiennent également à l'Histoire des Russes & à celle des Conquérans Tatars ; ils répandront un nouveau jour sur l'Histoire de ces derniers. Nous prions le Lecteur de remonter

avec nous, & pour un moment, aux Princes descendans de Togaï-Timour, fils cadet de Zouzi-Kan, qui régna le premier sur les Kiptchaks.

Ourous-Kan étoit fils de Badakoul-Oglan : Oglan, fils de Kodsa : Kodsa, fils d'Avas-Timour : Timour, fils de Togaï-Timour : Togaï-Timour, fils de Zouzi-Kan : Zouzi-Kan, fils de Tchinguis-Kan.

Ourous-Kan s'empara du Sceptre des Kiptchaks, & régna tranquillement pendant quelques années. Taktamich, fils de Kodsa-Oglan, entreprit de le chasser du Trône, mais ses efforts furent inutiles; obligé de fuir après sa défaite, il alla demander un asyle à Amir-Timour-Kan, qui régnoit à Samarkant. Ourous-Kan l'y poursuivit. Amir-Timour envoya Taktamich avec une nombreuse armée à sa rencontre : celle d'Ourous-Kan fut défaite, & ce Prince perdit la vie dans un combat sanglant. Taktamich vainqueur, s'empara de ses Etats l'an 777, ou 1376. Voici comment les Auteurs Tatars rapportent l'histoire de Taktamich, lorsqu'il fut obligé de fuir & de se rendre auprès d'Amir-Timour-Kan à Samarkant.

» Il y avoit dans le même tems un homme de distinction, de
» la Tribu des Ak-Moungals, appellé Koutlouk-Kaba, qui avoit
» un fils appellé Idigi-Mangap, & une fille qu'Amir-Timour-
» Kan donna en mariage à l'un de ses fils. De ce mariage naquit
» Timour-Koutlouk. Idigi-Mangap étoit entré au service de
» Taktamich; & lorsque celui-ci fut obligé de se sauver, après
» avoir été battu par Ourous-Kan, & d'aller chercher un asyle
» auprès d'Amir-Timour, Idigi-Mangap se rendit peu de jours après
» à Samarkant, & y apporta la nouvelle qu'Ourous-Kan marchoit
» à eux avec toutes ses forces & à grandes journées. Sur cet avis,
» Amir-Timour envoya Taktamich avec de nombreuses troupes
» au-devant d'Ourous-Kan, & les deux armées en étant venues

» aux mains, celle d'Ourous-Kan fut battue & complettement
» défaite; & comme ce Prince y perdit la vie, il ne fut pas difficile
» à Taktamich de s'emparer du Trône du Kiptchak.

» Lorſque Timour-Koutlouk eut atteint l'âge de raiſon, il vint
» habiter le pays des Kiptchaks, & Idigi-Mangap ſe mit ſous ſa
» protection; ce qui déplut à Taktamich, & lui fit naître des
» ſoupçons contre Timour-Koutlouk: la défiance le conduiſit à
» la réſolution de ſe défaire ſans bruit d'un concurrent qui pou-
» voit devenir dangereux. Timour-Koutlouk ayant pénétré les
» deſſeins de Taktamich, abandonna le pays, & fut ſe réfugier
» auprès d'Amir-Timour-Kan ſon aïeul, où Idigi-Mangap ſe
» rendit auſſi ſix mois après.

» Dans ces circonſtances, Amir-Timour alla faire une expédi-
» tion dans le pays d'*Iran* avec toutes ſes forces. Taktamich pro-
» fitant de la circonſtance, entra avec une forte armée dans ce
» pays ſans défenſe, s'empara de Samarkant, fit maſſacrer le plus
» grand nombre des habitans, ſe chargea de butin, & ſe préparoit
» à revenir dans ſes Etats. Mais Amir-Timour, qui avoit été
» informé de la marche de Taktamich, étoit revenu ſur ſes pas;
» il le ſuivit avec tant de célérité, qu'enfin il l'atteignit ſur les
» bords de la rivière d'Atell.

» Taktamich, voyant qu'il n'y avoit pas moyen d'éviter une
» action, livra bataille avec toute la réſolution poſſible; mais la
» fortune d'Amir-Timour prévalut ſur la bonne conduite de
» Taktamich, qui fut contraint de fuir après avoir perdu la
» plus grande partie de ſon armée. Après cette grande victoire
» & la repriſe des dépouilles, le vainqueur retourna à Samarkant «.

SECTION VII.

Avant de retourner dans ſes Etats, Amir-Timour fit trembler
la Ruſſie, qu'il parut vouloir conquérir. Maître d'Iéletz, ville

du Gouvernement de Voronéje, près de la Sosna, qui se jette dans le Don, il s'étoit avancé dans la Principauté de Rézan, & dirigeoit sa marche vers Moskou, lorsque, contre toute espérance, il retourna sur ses pas. Cette contremarche fut occasionnée par les nouvelles que reçut Amir-Timour des succès de Taktamich contre le nouveau Kan du Kiptchak, qui ne pouvoit se soutenir que par les forces de son protecteur. Ce fut là la véritable cause du retour d'Amir-Timour dans ses Etats, & non pas la fable consignée dans les Chroniques Russes.

SECTION VIII.

Taktamich, quoique très-affoibli, fit paroître le même courage dès que le bras de son vainqueur ne fut plus à portée de l'atteindre : il attaqua & défit son rival, qui fut forcé de lui abandonner le Trône du Kiptchak, dont il ne jouit pas long-tems. Timour-Koutlouk le surprit au moment même où il commençoit à respirer. Forcé de fuir, il se réfugia à Kiof, & se mit sous la protection de *Vitold*, devenu Grand-Duc de Lithuanie, lorsque Jagellon fut élu Roi de Pologne, sous le nom de *Ulasdislas V*. Timour-Koutlouk redemanda son ennemi, mais Vitold refusa de le livrer, & résolut de le replacer sur le Trône. Le vainqueur marche contre le Prince de Lithuanie, l'attaque, le bat, & reste maître de toute l'artillerie & des bagages de l'armée Lithuanienne. Il poursuit Vitold jusqu'à Kiof, exige de cette ville une somme considérable pour se racheter du pillage, & envoie des troupes ravager la Lithuanie. Timour-Koutlouk ne survécut pas long-tems à ses triomphes. Son successeur fut son fils Kadi-Bek, le même qui défit & tua Taktamich, qui avoit fui en Sibérie, après la victoire que Timour remporta sur Vitold.

SECTION IX.

Après avoir indiqué la feconde caufe de l'affoibliffement & de la décadence des Tatars, il nous refte à faire mieux connoître fon auteur, Amir-Timour-Kan, qu'il nous a plu de nommer Tamerlan : il naquit l'an 1357 dans la Province de l'ancienne Sogdiane : il defcendoit de Tchinguis-Kan par les femmes. Il reffembloit, par le phyfique de l'homme, à Richard III, Roi d'Angleterre. Laid comme lui & contrefait, il avoit fon regard farouche, & un tour de vifage auquel il n'étoit pas facile de s'accoutumer.

Auffi-tôt qu'Amir-Timour ceffa d'être enfant, il commença à agir en homme fupérieur ; il forma des projets de conquêtes, il les fuivit, & fon ambition démefurée lui en fuggéra de très-vaftes. » Quand un Prince, difoit-il, eft né fans état, il doit » avoir toutes les qualités propres à l'ambition «. Si ces qualités font un mérite, il le poffédoit éminemment. Cruel & fanguinaire, il avoit pour maxime : » Qu'un Souverain n'étoit jamais » en fûreté, fi le pied de fon Trône ne baignoit dans le fang «. Une pareille maxime étoit digne d'un Tatar : il ne la démentit point dans tout le cours de fon règne. Une valeur active & féroce, fecondée d'une difcipline admirable parmi fes troupes, le rendit d'abord la terreur de fes voifins. Il ne tarda pas à fe montrer aux autres le plus grand des fucceffeurs de Tchinguis-Kan, & le fecond Héros des Tatars Mongols. Il fubjugua autant de pays qu'Alexandre, & prefqu'autant que fon aïeul maternel. Voici le précis de fa prodigieufe fortune, & les Auteurs Perfans s'accordent ici avec les Hiftoriens Tatars.

Sa première campagne fut celle de *Balk*, capitale du Koraffan, fur les frontières de la Perfe. De-là, il fe rend maître de la Province de Kandaar, il fubjugue toute l'ancienne Perfe, retourne

sur ses pas pour soumettre les peuples de la Transoxane, & revient prendre Bagdat. Il passe aux Indes, les soumet, s'empare de Dhéli qui en étoit la capitale. Vainqueur des Indes, il retourne sur ses pas, se jette sur la Syrie, prend Damas, revole à Bagdat qui vouloit secouer son joug, & la livre au pillage & au glaive. On dit qu'il y périt près de huit cents mille habitans.

C'est au milieu de ces terribles exploits que l'Empereur Grec implore le secours de ce Tatar. Cinq Princes Mahométans, détrônés par Bajazet, l'imploroient en même-tems des rives du Pont-Euxin, & ce concours d'Ambassadeurs flatte l'orgueil d'Amir-Timour & ne le décide pas : il avoit un autre but. Mais sa politique tire parti de cette circonstance : il député vers Bajazet, pour le sommer d'abandonner le siége de Constantinople qu'il formoit alors, & de rendre justice aux Princes Musulmans qu'il avoit dépossédés. La fierté de Bajazet s'indigne de ces propositions, & le mépris qu'il témoigne aux Ambassadeurs Tatars, rend Amir furieux. Il est décidé : il marche contre lui, traverse l'Arménie, prend la ville d'Areingue, fait passer au fil de l'épée les habitans & les soldats, & va sommer la garnison de Sébaste de se rendre : elle refuse : il s'en rend maître, & l'abandonne à la fureur du soldat. De Sébaste rasée, il s'avance vers Damas & Alep qu'il dépouille, & qu'il fait traiter de la même manière. Il ne reprend haleine que pour demander au Sultan d'Egypte de lui abandonner la Syrie & la Palestine : sur son refus, il s'en empare, & porte ses armes victorieuses jusqu'à *Alkaïr*, autrefois *Memphis*, aujourd'hui le *Caire*, dont il tira des trésors immenses. Après cette expédition, il s'approche de Bajazet ; & ces deux hommes étonnans se rencontrent enfin, en 1403, dans les plaines d'Ancyre en Phrygie. On livre bataille : Bajazet vaincu est fait prisonnier. On le voit bientôt après piller la Phrygie, l'Ionie, la Bithynie, repasser l'Euphrate, & retourner à Samarkant,

qu'il regardoit comme la capitale de ses Etats. Ce fut dans cette ville qu'il reçut l'hommage de plusieurs Princes de l'Asie, & l'ambassade de plusieurs Souverains, entr'autres, celles de Manuel Paléologue, Empereur Grec, & de Henri III, Roi de Castille. Il donna aux Ambassadeurs une fête dans le goût Persan. Tous les ordres de l'Etat, tous les artisans passèrent en revue, chacun avec les marques de sa profession. Il maria tous ses petits-fils & toutes ses petites-filles le même jour. Abrégeons. Il mourut dans une extrême vieillesse, après un règne de 36 ans. Ses fils partagèrent entr'eux ses conquêtes. Tel est le précis exact de la vie d'un Conquérant qui devint, sans le vouloir, une des principales causes du triomphe futur des Russes sur les Tatars.

Je crois entendre ici les partisans de la bravoure meurtrière, s'écrier: *Ah le grand homme que Tamerlan!* Saladin fut plus grand encore; il fut plus doux, plus humain, plus juste. Il conquit la Syrie, l'Arabie, la Perse, la Mésopotamie, le Royaume de Jérusalem: au bruit de ses victoires, toute l'Europe fut troublée. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, un Empereur & deux Rois puissans ne purent prévaloir contre ce Sultan. Lui seul a la gloire d'avoir donné à tous les ambitieux la plus grande, la plus utile de toutes les leçons de la Philosophie & de la Morale. Il tombe malade; il appelle celui qui portoit sa bannière devant lui dans toutes les batailles; il lui commande d'attacher au bout d'une lance le drap qui devoit l'ensevelir; & l'Officier qui tenoit cet étendart de la mort, avoit ordre de crier à haute voix: » Voilà » tout ce que Saladin, vainqueur de l'Orient, remporte de ses » conquêtes, de sa gloire & de ses trésors «. Il mourut à Damas, admiré même des Chrétiens.

SECTION X.

1398.

On a vu Vitold, Prince de Lithuanie, vaincu par Timour-Koutlouk. Ce dangereux voiſin des Ruſſes fait répandre le bruit qu'il veut ſe venger des Tatars, & marcher contr'eux. Après avoir raſſemblé ſes forces, il s'approche de Smolensk, apanage du fils aîné de Sviatoſlaf, qui avoit été tué dans une expédition en Lithuanie. Vitold offre ſa médiation aux Princes Ruſſes diviſés; il les attire dans ſon camp; & dès qu'ils s'y ſont rendus, il leur déclare qu'il eſt leur ennemi, les fait arrêter, entre dans Smolensk, la dépouille, & y établit un Lieutenant à ſes ordres. La Principauté de Rézan fut traitée de la même manière. Il n'y a point de vertu ſans force: l'homme brave eſt toujours franc & vrai, ſa langue touche à ſon cœur, & la diſſimulation eſt un déshonneur à ſes yeux. L'ambitieux, au contraire, eſt toujours diſſimulé; ſon cœur eſt comme enſeveli dans le fond de ſes entrailles; ſes diſcours tortueux ont mille iſſues, & pas une d'honnête.

George, Prince de Smolensk, n'étoit pas du nombre des Princes captifs: il s'étoit retiré à Rézan auprès d'Oleg, ſon beau-père. Ils s'arment & vont exercer la même violence ſur la Lithuanie. Vitold, inſtruit de ces ravages, pleure dans ſa joie; il abandonne précipitamment la Ruſſie pour défendre ſes Etats: mais il arrive trop tard, la vengeance étoit ſatisfaite; George & Oleg s'en étoient retournés chargés de ſes dépouilles & d'un grand nombre de priſonniers. George recouvre Smolensk: Vitold revient ſur ſes pas, en forme le ſiége, & après deux mois de tentatives inutiles, il le lève, s'en retourne, & change en déſert toute cette contrée.

George, qui ne règne plus que ſur des ruines, & qui apprend

que

que Vitold a mis sa tête à prix, abandonne sa Principauté, & va chercher un asyle à Novogorod. Il intéresse les citoyens : on l'accueille avec distinction, on lui donne douze villes en apanage. Il n'étoit pas digne de ce bienfait ; sa conduite va le prouver.

SECTION XI.

1404.

La conduite de George annonce un cœur sans courage, & le chemin du vice c'est la lâcheté. George avoit à son service un Prince Viazemskoï, dont l'épouse étoit d'une rare beauté & d'une vertu exemplaire. George, oisif, est épris de ses charmes, laisse tomber un regard adultère sur le lit de l'époux, & cherche à séduire l'épouse. Les prévenances & les soins de George sont inutiles : irrité par les refus de la sagesse, son cœur est assiégé par le crime ; il n'est plus rien de sacré pour lui, il a recours à la violence : mais la Princesse se défend avec le courage de la vertu, elle lui arrache son épée & le blesse au bras. La passion de George devient fureur ; il tue de sa main le Prince Viazemskoï, fait couper les bras & les jambes à la Princesse, & la fait jetter dans le fleuve. C'est ainsi que l'oisiveté rendit Egisthe adultère & meurtrier, & que Pénélope conserva sa chasteté au milieu des poursuites de tant de Rois, ses amans.

Le vol a moins de crime que la perfidie qui a l'adultère pour objet : l'empire de la raison publique les dévoue par-tout à l'exécration. George devient un objet d'horreur ; il ne peut se montrer en public sans que le doigt de la dérision ne le consacre au mépris ; tout le monde l'évite, il est obligé de fuir chez les Tatars, n'ayant pour escorte que les remords dont il est la proie. Après avoir erré long-tems de déserts en déserts, il se rendit dans une solitude de la Principauté de Rézan : un Abbé charitable lui donna un asyle & des conseils salutaires. George mourut dans cet asyle,

& la race des Princes de Smolensk s'éteignit avec lui. Sa Principauté passa sous la domination des Princes de Lithuanie.

SECTION XII.

1406.

La dévastation des Principautés de Novogorod & de Pleskof par Vitold, des représailles sur la Lithuanie, de nombreuses armées qui ne se rencontrent que pour faire la paix, des paix enfreintes presqu'aussi-tôt que jurées, & de nouveaux brigandages, sont les évènemens qui suivirent la perte de Smolensk. En 1406 Kadibek fut chassé de la Horde par Boulat-Sultan, fils de Taktamich. Ce Boulat ne fut que le manequin de la souveraineté; le Tatar Jédiguéi régna sous son nom. Le Grand-Prince de Moskou implora le secours de ce favori contre Vitold son beau-père. Mais la Horde épuisée par ses pertes, étoit réduite à la politique des foibles: la ruse y avoit pris la place de la force; elle ne savoit plus que dissimuler avec les Princes Russes; & tandis qu'elle leur témoignoit un grand amour pour la paix, elle saisissoit toutes les occasions d'allumer la guerre entr'eux.

SECTION XIII.

1409.

Le favori de Boulat fit passer de légers secours au Prince de Moskou, & ces secours ne lui furent d'aucune utilité. Il fit la paix avec son beau-père avant d'en venir aux mains, & cette paix fut suivie de nouvelles plaintes à la Horde contre le Prince de Lithuanie. Jédiguéi fit assurer le Prince de Moskou de son zèle à le servir, & dépêcha un courier à Vitold, pour lui faire part des plaintes, des offres, des projets injustes & perfides de son beau-fils. Après avoir déterminé le beau-père & le gendre à se faire une guerre sanglante, Jédiguéi fit marcher

lentement une armée vers la Russie. Cette armée d'observation devoit choisir pour ennemi celui des deux Princes qui auroit le dessous. Mais l'épuisement mutuel de Vazili & de Vitold les préserva du piége qu'on leur avoit dressé. Jédiguéi, voyant qu'aucun des deux rivaux n'osoit entrer en campagne, fit marcher son armée du côté de Moskou. A son approche, Vazili abandonne sa résidence, & se retire à Kostroma avec sa famille. A son exemple, les principaux habitans prennent la fuite; une partie de ceux qui restent s'emparent de leurs richesses, tandis que les autres ne s'occupent que de la défense de la ville. Après quelques jours de siége, les Tatars, qui manquoient de machines de guerre, proposèrent une capitulation en argent, & les Moskovites leur payèrent une forte contribution. La Capitale fut épargnée, mais les campagnes furent entièrement ravagées. Cette expédition barbare fut suivie d'un froid excessif & d'une disette qui firent périr un grand nombre d'hommes.

SECTION XIV.

Moskou, Tver & plusieurs autres villes seroient devenues la proie des Tatars, si Jédiguéi, leur Chef, n'eût été obligé d'abandonner la Russie pour voler au secours de Boulat-Sultan, vivement attaqué par un Prince Tatar qui vouloit le détrôner. Cette diversion & les troubles de la Horde vont éloigner les Tatars de la Russie pendant 24 ans.

SECTION XV.

Le règne des bons Princes est toujours trop court, & celui des ineptes ou des méchans est malheureusement trop long. Vasili Démitriévitz régna comme Henri III; il n'avoit pour conseillers & pour amis que de jeunes Boyari, qui, profitant de sa foiblesse, achevèrent d'énerver le peu de vigueur que son ame pouvoit

avoir. Si le règne de Vasili fut plus tranquille ou moins cruel que celui de Henri III, la licence, le luxe, la dissolution s'y introduisirent avec la paix: ses favoris, profitant de son apathie, le conduisoient à leur gré, lui faisoient entreprendre des guerres, contracter & rompre des alliances, conclure des paix & enfreindre ces traités suivant leurs avantages particuliers. Son Trésorier étoit celui de tous ses favoris qui avoit su mieux gagner sa confiance; il opprimoit les peuples sous le nom d'un maître qu'il leur rendoit odieux. Si Vasili n'éprouva point les humiliations, les revers & la fin tragique de Henri III, la Russie éprouva sous son règne d'autres fléaux non moins terribles: trois fois la peste ravagea plusieurs Provinces: la Russie souffrit plusieurs fois la famine; de petits Princes Tatars en ravagèrent plusieurs contrées; la Nature joignit ses rigueurs aux désastres de ces barbares incursions; des froids excessifs détruisirent les productions & les hommes: Novogorod, après avoir souffert plusieurs incendies, vit ses édifices s'écrouler par un tremblement de terre. Quelles leçons pour les Princes & pour les hommes!

SECTION XVI.

Vasili mourut en 1425, âgé de 54 ans, après un règne de 36. Il avoit épousé Sophia, fille de Vitold, Prince de Lithuanie. Il eut d'elle deux fils & trois filles. Ses fils sont Vasili & Ivan: ses filles sont: Anna, mariée à Jean Paléologue, Empereur de Constantinople: la seconde épousa George, fils de Patrice, Prince de Lithuanie: la troisième fut mariée deux fois à deux Princes de Souzdal, d'abord à Alexandre Ivanovitz, & ensuite à Alexandre Danilovitz.



Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Chenu.



RÈGNE
DE VASILI III, VASILIÉVITZ,
Surnommé SLÉPOÏ *ou* L'AVEUGLE.

1425.

SECTION PREMIÈRE.

VASILI II laiſſe deux fils mineurs, & une épouſe qui avoit reçu de la Nature les grandes qualités qui manquoient à l'époux. Les vertus ont des points de réunion entr'elles, & s'aſſocient comme les vices : une digne épouſe eſt toujours une bonne mère ; Sophie va le prouver. Sa tendreſſe éclairée impoſe ſilence à des regrets ſtériles ; au lieu de pleurer, elle agit.

Vaſili n'étoit âgé que de dix ans, & il falloit lui aſſurer le Trône. George, Prince de Galitch, oncle du jeune Vaſili, prétendoit à la ſucceſſion de ſon frère : il appuyoit ſa prétention, & ſur l'incapacité du mineur, & ſur les anciens uſages de la nation. S'il falloit du courage à Sophie pour écarter du Trône un ambitieux qui avoit une armée à ſes ordres, il falloit encore toute l'éloquence du cœur pour faire valoir les droits du ſang contre des uſages qui avoient force de loi. Les moyens inſinuans & perſuaſifs que Sophie employa en faveur de ſon fils furent ſans doute irréſiſtibles, puiſque, malgré les intrigues de George, Vaſili fut reconnu pour Souverain par les Princes & les Grands, qui jurèrent de le défendre envers & contre tous.

SECTION II.

L'ambition de George étoit connue, & l'on ne doutoit pas qu'il ne vînt bientôt assiéger Moskou. On délibère dans le Conseil de lui envoyer un Député pour l'engager à vivre en paix. Le Métropolite est choisi pour cette négociation difficile: il se rend à Galitch; ses exhortations sont impuissantes; il est obligé de se retirer sans donner au Prince sa bénédiction. Mais la crainte est souvent plus efficace sur les hommes que la voix de l'exhortation; & dans cette circonstance, la peste s'annonce dans la Principauté de Galitch. George croit que cette peste est un fléau du Ciel sur ses Etats, pour le punir du mauvais accueil qu'il a fait au Prélat, & de sa désobéissance envers le Prince élu. Il part de Galitch, court après le Métropolite, l'atteint, tombe à ses genoux, reconnoît ses torts, & promet de renoncer pour toujours à ses prétentions au Trône. Le repentir qui fait naître ces dispositions pacifiques durera t-il long-tems?

SECTION III.

1432.

Ce repentir est celui du matelot dans le péril; excité par la crainte, il ne dure qu'autant qu'elle subsiste, & la paix ne régnera que pendant cinq ans entre l'oncle & le neveu. Au moment même où George n'a plus rien à redouter d'un fléau destructeur, sa conscience timorée se rassure; l'ambition parle à son cœur: il renouvelle les prétentions qu'il avoit abjurées, rassemble ses forces, médite une surprise, & si elle ne réussit pas, il fera guerre ouverte à Vasili. Sophie, instruite de ces dispositions hostiles, cherche à étouffer dans sa naissance un feu prêt à s'allumer; elle fait proposer à George de se rendre à la Horde avec son fils pour y faire juger leurs différends, & sa proposition fut

acceptée. Les préſens, les promeſſes, la ſoumiſſion, tous les reſſorts de l'intrigue furent mis en uſage de part & d'autre pour obtenir la faveur d'Oulou-Mahmet. Vaſili l'obtint, & même il ſut gagner les bonnes graces du Kan, au point qu'en lui adjugeant le Trône, il l'exempta de tout tribut, en lui diſant: *Je préfère un ami à un vaſſal.* L'orgueil de George avoit ſans doute déplu à Oulou-Mahmet, puiſque, voulant l'humilier, il lui ordonna de conduire par la bride le cheval de ſon neveu, devenu ſon Souverain; mais Vaſili étoit trop modeſte pour réduire ſon oncle à cette humiliation. Ce trait nous rappelle l'hiſtoire d'*Aman* & de *Mardochée.*

SECTION IV.

Parmi les Boyari qui avoient accompagné le Grand-Prince à la Horde, il y en avoit un plus adroit, plus ambitieux que les autres, qui avoit beaucoup contribué, par ſes intrigues, à procurer à ſon Maître les bonnes graces & la faveur d'Olou-Mahmet: ce Boyar étoit *Ivan Démitriévitz*, qui poſſédoit à fond la carte de la Cour, de cette région où il faut montrer beaucoup d'indifférence pour les choſes qu'on déſire le plus, ſi on veut les obtenir avec facilité; où, loin d'aller droit au but, il faut au contraire ſe mouvoir toujours circulairement, & faire entendre une choſe en parlant d'une autre; deux voies aſſurées dont le courtiſan ne doit point s'éloigner, s'il veut tomber dans le centre. Telle étoit l'adroite politique d'Ivan Démitriévitz, qui, à force d'avoir oublié ce qu'il étoit, vouloit devenir ce qu'il n'étoit pas. Perſuadé que le Prince lui devoit la couronne, il exagéra ſes prétentions, & oſa croire que la reconnoiſſance devoit rendre le Maître tributaire de ſon Sujet. Il avoit une fille: ſon ambition veut la placer ſur le Trône; il propoſe à Vaſili de l'épouſer. Vaſili, indigné, rejette la propoſition; & l'orgueil du favori prend ce refus pour

un outrage. Pour s'en venger, il va offrir ses services à George, le plus dangereux ennemi du Grand-Prince, dans l'espérance de pouvoir, comme l'intime confident de *Sparsianus*, porter la tête de son Maître à *Maximin*.

SECTION V.

L'ennemi de Vasili devoit être l'ami de George : celui-ci reçut avec distinction le traître qui venoit lui offrir son bras, & les moyens propres à satisfaire sa jalousie contre le Prince de Moskou. Le domestique qui espère plus de l'ennemi de son Maître que de son maître même, est son plus dangereux ennemi : plus il s'en laisse approcher, plus il doit prendre de précautions. En ouvrant son cœur à son favori, Vasili lui avoit ouvert le chemin de la trahison. Il avoit pris pour vertu sa fidélité apparente; mais, plus occupé de son intérêt que de la sûreté de son Prince, le perfide le livre au plus fort & dernier enchérisseur.

SECTION VI.

1433.

La jalousie & la haine ne dorment jamais : George & Ivan Démitriévitz veillent, rassemblent des troupes, & se disposent à fondre sur la Principauté de Moskou. Instruit de ces préparatifs, Vasili se hâte de demander la paix : ses Députés arrivent; c'est le traître qui les reçoit avec mépris, & George ne les écoute qu'avec hauteur; il les renvoie sans daigner leur répondre : il savoit que Vasili n'étoit pas en état de se défendre, & que le tems lui manquoit pour rassembler des troupes; il marche à la tête des siennes. Vasili arme à la hâte le petit nombre d'hommes qui veillent à sa garde; il va à la rencontre de l'ennemi avec cette troupe sans discipline, & le joint à vingt-cinq verstes de Moskou. Cette troupe d'hommes ivres fut dispersée sans combat. Vasili prend

la

la fuite, & va se renfermer dans Kostroma. George le poursuit; la ville est sans défense, on lui en ouvre les portes, & le vaincu devient son prisonnier. Le vainqueur le traita avec distinction, lui donna un grand festin, & lui désigna pour apanage la ville de Kolomna. Cette générosité déplut beaucoup au perfide Ivan Démitriévitz; mais l'ambition de George étoit satisfaite, & il avoit pour favori un homme de bien, nomme Morozof, qui lui conseilla cet acte de modération & de justice.

SECTION VII.

La fortune des particuliers est attachée aux calamités publiques; & les Princes malheureux n'en deviennent que plus chers à leurs Sujets, quand ils sont les victimes & non pas les causes de leur infortune.

Vasili, vaincu, abandonné en apparence, & rélégué à Kolomna, étoit aimé & plaint autant que le vainqueur étoit haï & craint. Lorsque tout le monde est content, tout le monde se croit Prince; mais dans l'affliction tout le monde cherche un Prince. L'apanage ou l'exil de Vasili devint, pour ainsi dire, la véritable Cour de Russie : tous les Grands, tous les Nobles de Moskou se rendirent à Kolomna. Les fils de George s'indignèrent de cet abandon, & d'une préférence qui outrageoit leur père; ils s'en prirent au vertueux Morozof qui lui avoit conseillé de donner un apanage à Vasili. Il est probable qu'Ivan Démitriévitz saisit ce prétexte pour les engager à le faire mourir. Quoi qu'il en soit, leurs remords suivirent de près leur crime : craignant la juste vengeance de leur père, ils prirent le parti de se retirer à Kolomna. George, abandonné des Grands, des Nobles & de ses fils, maudit sa cruelle fortune, abandonne la Souveraineté, la restitue à son neveu, & se retire dans sa Principauté de Galitz.



SECTION VIII.

1434.

George, désabusé des grandeurs humaines, voulut être homme une fois avant la mort; & le parti raisonnable qu'il prit, auroit dû unir étroitement & à jamais l'oncle & le neveu. Il n'en sera rien : vous venez de plaindre Vasili, il va mériter le blâme. Au lieu de jouir tranquillement du Trône qu'il a recouvré, il ne rentre à Moskou que pour s'armer, & il en sort pour marcher contre Galitz. George, sans défiance, étoit loin de prévoir la démarche de son neveu : il fuit, & sa Principauté est livrée à la fureur des soldats. Vasili apportoit en triomphe les dépouilles de George, & le croyoit abattu pour jamais : il se trompoit. George, dans son malheur, trouve des ressources : les peuples, indignés de la conduite de Vasili envers son oncle, s'arment contre lui, le suivent, l'atteignent près de Rostof, lui livrent bataille, & remportent une victoire complette. Vasili, qui eut le bonheur d'échapper au carnage, se réfugie à Novogorod. C'est de-là qu'il se rendit à la Horde pour solliciter la protection des Tatars.

SECTION IX.

George prend possession de Moskou pour la seconde fois, & il espère que la douceur de son règne lui conciliera les cœurs que son ambition avoit effrayés; mais il ne jouira pas de cette douce satisfaction. Il tombe malade, & meurt peu de jours après son arrivée à Moskou. Ce Prince laissa trois fils : Vasili-*Kassoï* ou le Louche, Démitri-Chémiaka, & Démitri-Krasnoï. L'aîné succéda à son père. Dès que les cadets, qui étoient alors à Volodimir, furent instruits de cet évènement, la jalousie prit dans leurs cœurs la place des regrets : le cœur de l'envieux est pétri de fiel & d'amertume, il sert de pâture à la haine, & le

succès d'autrui le désespère. Une passion qui dévore ceux qui en sont atteints, n'épargnera pas celui qui en est l'objet; la voix du sang, le droit d'aînesse, les liens de l'amitié, seront sans force pour des hommes à qui la paix est étrangère. Les deux Démitri députent vers leur frère, & lui font dire : » Dieu n'a pas voulu » que notre père régnât, & nous ne voulons pas que vous régniez «. Ils tinrent parole. Après le départ du Député, ils se rendent à Nijéni-Novogorod*, où Vasili détrôné se trouvoit alors : ils lui prêtent serment de fidélité, & le conduisent en triomphe à Moskou.

SECTION X.

A son arrivée, Vasili III trouva le Trône vacant : Kassoï étoit parti de Moskou pour Novogorod, dans l'espérance que cette ville lui donneroit des secours pour recouvrer le Trône qu'il n'avoit pas le courage de défendre. Les Novogorodiens, indignés de sa lâcheté, lui refusèrent l'entrée de la ville : Kassoï, n'ayant rien à espérer de leur part, rassemble à la hâte quelques troupes, remporte de légers avantages sur celles de Vasili, & obtient la ville de Démitrof pour apanage; mais il s'y trouve trop à l'étroit, & forme le projet de s'agrandir : son projet est découvert; & il est surpris par le Grand-Prince, qui le fait prisonnier, & qui a la cruauté de lui faire crever les yeux.

SECTION XI.

1438.

La cruauté de Vasili III envers son neveu, fut suivie de la plus noire ingratitude envers Oulou-Mahmet, à qui ce Prince devoit le Trône & l'exemption des tributs que ses prédécesseurs avoient payés à la Horde; mais la peine suivra bientôt le crime. Jédiguéi, Prince Tatar, sort des déserts du Jaïk, vient attaquer Mahmet,

le défait, & s'empare de sa domination. Mahmet, obligé de fuir, passe le Volga, erre de déserts en déserts, & fait demander à Vasili la permission d'entrer en Russie, & d'y séjourner jusqu'à ce qu'il ait pu rassembler des troupes pour faire face à son ennemi. Vasili feint d'être attendri sur son sort, & lui permet de camper sur les bords de l'Oka, dans le district de Biélef. A peine le Prince fugitif s'étoit-il rendu dans le lieu désigné, que Vasili fait marcher contre lui une armée de quarante mille hommes, commandée par les deux frères de Kassoï. A leur approche, Mahmet reconnut la perfidie : il n'avoit avec lui que quatre mille Tatars, dont le tiers au plus étoit armé; il jura de respecter l'asyle qui lui étoit accordé : il fit plus, il offrit ses fils en ôtage; mais ses propositions furent rejettées avec hauteur. Réduit au désespoir, il dit à sa troupe : » La mort nous entoure de toutes parts : il faut » vaincre ou mourir ; mais ne mourons pas sans vengeance «. Les Russes attaquent, & trouvent une résistance à laquelle ils ne s'attendoient pas : Oulou-Mahmet fait une sortie si impétueuse, que Chémiaka & Krasnoï prirent la fuite avec cinq Voiévodes & une partie de l'armée : le reste fut tué ou fait prisonnier. Telle fut l'expiation de la perfidie de Vasili. Le bonheur seroit-il la récompense de la vertu, si la perfidie & le crime étoient heureux avec impunité ?

SECTION XII.

1445.

Oulou-Mahmet repassa le Volga & se fixa à Kazan abandonnée, après avoir été détruite vers l'an 1376, sous le règne de Démitri Donski. Mahmet en releva les fondemens, pour opposer un boulevard aux entreprises des Russes, & pour être plus à portée d'exécuter les siennes. Ce fut trois ans après cette époque, que ce Prince brûla Moskou, & chargea de fers les habitans des cam-

pagnes, tandis que ses fils ravageoient la Principauté de Mourom. Les troupes que Vasili fit marcher contre eux, furent entièrement défaites. Si le Grand-Prince parut plus heureux dans la journée de Souzdal, l'imprudence de ses soldats le priva des fruits de la victoire. Les vaincus, s'appercevant du désordre des vainqueurs, se rallient, retournent sur leurs pas, attaquent, triomphent, font prisonnier Vasili avec plusieurs autres Princes.

SECTION XIII.

Oulou-Mahmet ne démentit point la noblesse de son caractère dans une circonstance qui le rendoit maître d'un ennemi perfide : le malheur de Vasili lui fit pardonner son ingratitude : le Tatar le traita avec dignité, le renvoya dans ses Etats, sans exiger autre chose pour sa rançon, que la promesse de s'acquitter envers lui d'une manière conforme à ses moyens. C'est toujours l'avarice & l'ambition, déguisées sous le nom de fausse gloire, qui portent les hommes à être conquérans. Par quel prodige ces deux passions, qui ne craignent pas de violer tous les droits humains & de verser des torrens de sang, usèrent-elles ici avec tant de prudence de la victoire, si capable d'enivrer d'orgueil les hommes les plus modérés? C'est parce qu'Oulou-Mahmet n'étoit ni orgueilleux, ni avide. Brave sans ostentation, son ame étoit assez élevée pour être juste; il ne pensoit pas que, pour jouir de la liberté, il fallût, comme les Tyrans Russes, troubler celle de tous les autres : son naturel franc & ouvert haïssoit la fraude & la mauvaise foi; &, dédaignant d'aller par des voies obliques pour parvenir à ses fins, il savoit punir & pardonner. Mais tel est le foible des grandeurs humaines, qu'elles ont besoin des malheurs des hommes pour avoir de l'éclat; & que s'il n'y avoit point de malheureux il n'y auroit point de grandeur ni de faste : c'est peut-être la seule comparaison des contrastes qui constitue le bonheur & le malheur sur la terre.

SECTION XIV.

1446.

Pendant qu'Oulou-Mahmet donnoit un exemple éclatant de générosité à tous les Princes Russes, Chémiaka cherchoit à profiter des désastres de Vasili; il n'avoit pu réussir à le faire retenir captif à la Horde; il lui avoit inutilement dressé des embûches sur sa route : il a recours à la corruption & à la calomnie pour acheter la plupart de ceux qui avoient la confiance du Prince; & pour effrayer le Prince de Tver qu'il vouloit attirer dans son parti, il fit répandre le bruit que Vasili, pour se racheter, avoit vendu la Nation aux Tatars, cédé à Mahmet la Principauté de Moskou & d'autres apanages. Ce fourbe, dans l'espoir de se rendre maître de Moskou, fit engager Vasili d'aller directement au Monastère de la Trinité, pour y rendre graces à Dieu de sa délivrance. Le Prince s'y rend avec ses fils, & Chémiaka surprend Moskou, dont la corruption lui facilite l'entrée. Il arrête les Princesses, & les Grands qu'il n'avoit pu séduire. Après cette expédition, un faux ami de Vasili se charge de l'enlever du Monastère de la Trinité. Il s'y rend : Vasili, sans secours, sans espoir, se retire dans l'Eglise : le Prince de Mojaïsk l'en arrache & le conduit à Moskou, où Chémiaka lui fait crever les yeux. Après avoir subi la peine du *Talion*, (Sect. X) il fut envoyé à Ouglitz avec son épouse. Sa mère, ses amis furent exilés ou renfermés dans des prisons. Ses deux fils, Ivan & George, avoient eu le tems de se sauver lorsqu'il fut arrêté : les Princes Riapolofski les avoient conduits à Mourom.

SECTION XV.

La retraite des jeunes Princes ajoute aux inquiétudes du crime : Chémiaka députe un Prélat renommé auprès des Princes Riapo-

lofski, pour leur porter des paroles de paix. On lui remit les deux Princes, que Chémiaka fit conduire dans l'exil de leur père. Les Riapolofski, dupes de leur bonne foi, forment le complot de délivrer leur Souverain : plusieurs Princes se joignent à eux. Chémiaka tente inutilement de dissiper cette confédération : son armée battue, est dissipée. Le coupable, qui tremble sur son Trône, assemble ses Boyaris & ses Prélats : on délibère sur le parti à prendre ; toutes les voix furent pour la délivrance de Vasili. Chémiaka se transporte à Ouglitz, rend hommage à son prisonnier, lui déclare qu'il est libre, & qu'il lui donne la ville de Vologda & son district.

SECTION XVI.

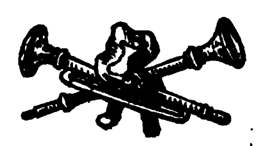
Pendant que cet évènement se passoit, les Princes Riapolofski, accompagnés de la plus grande partie de la Noblesse, s'avançoient au secours de Vasili. Ils rencontrèrent des Tatars commandés par deux fils d'Oulou-Mahmet qui venoient venger & délivrer le prisonnier. Armés pour la même cause, ils se réunirent pour la défendre. Ils apprirent que Chémiaka n'étoit point à Moskou : ils y envoient des hommes dévoués, conduits par un Chef habile ; ils y entrent sans obstacle, arrêtent le Namestnik & les partisans de l'usurpateur, font prêter serment de fidélité à Vasili, & mettent la ville en état de défense. Vasili est instruit de tout ce qu'on fait pour le rétablir : son courage renaît avec l'espérance, qui est à l'ame ce qu'une rose fraîche est à l'odorat ; il s'avance avec toutes ses forces contre son rival : celui-ci ne l'attend pas ; la crainte abat le cœur : son armée l'abandonne pour se joindre à celle de Vasili ; il va se réfugier à Kargapol. Il obtint la paix en 1448, & l'enfreignit l'année suivante. Vaincu, poursuivi, dépouillé de tous ses Etats, Novogorod lui donna un asyle. Il y fut empoisonné deux ans après. Novogorod fut punie de la retraite qu'elle lui

avoit donnée. Vasili ravagea ses domaines, & la força de lui payer une contribution de dix mille roubles, somme considérable alors. La paix régna pendant six ans entre les Princes Russes; & la soumission qu'ils devoient à leur Souverain légitime fut religieusement observée.

SECTION XVII.

Vasili III Vasiliévitz mourut en 1462. Sa Médaille prouve qu'il occupa le Trône en 1425; qu'il soumit Novogorod, & força les habitans de lui payer tribut; qu'il régna 37 ans, & mourut âgé de 47. Les Chroniques disent qu'il fut pleuré de ses Sujets, dont il avoit été toujours aimé. Nous regrettons que ces mêmes Chroniques se taisent sur les vertus qui lui concilièrent les cœurs des Russes pendant sa vie, & leurs regrets après sa mort. Ces détails précieux seroient plus consolans pour les Lecteurs, que la cruauté de ce Prince envers Kassoï, & que son ingratitude envers son bienfaiteur Oulou-Mahmet.

Vasili avoit épousé Maria, fille d'un Prince Jaroslaf. Ses fils furent George, Ivan, George, André, Boris & André. Il eut aussi une fille, nommée Marpha, mariée au Prince Ivan Vasiliévitz Belski.



ÉTAT

ÉTAT POLITIQUE

De la Grèce, de l'Asie méridionale & septentrionale, & de la Russie, à l'époque où Ivan III, Vasiliévitz monte sur le Trône.

LA découverte du nouveau Monde n'offre point d'évènemens plus étranges que ceux dont la Grèce, l'Asie & l'Europe furent le théâtre, aux époques que nous allons parcourir : c'est d'elles que datent ces grandes révolutions qui renversent les fondemens des Empires, qui changent la face des choses humaines, qui influent puissamment & de proche en proche, sur les maximes, les usages, les mœurs, la politique, l'industrie, le commerce de toutes les Nations.

Tous les Arts étoient nés dans la Grèce avec le luxe de l'Asie : ce climat favorisé du ciel, sembloit à l'abri des malheurs de la terre. La Grèce, entrecoupée de tous côtés par des mers, s'élevant dans un Archipel séparé des grands continens, devoit jouir dans une juste prospérité du fruit de ses travaux, & de la reconnoissance des peuples de l'Asie & de l'Europe, entre lesquels elle est placée, comme pour les policer tour à tour : elle ne devoit ni conquérir, ni être conquise. Mais le commerce trop étendu trouve sa ruine dans ses richesses, comme toute Puissance la trouve dans ses conquêtes : les Grecs tarirent eux-mêmes la source de leur prospérité, par les vices qui minent & font crouler les Empires. Ces vices datoient de loin, de l'ancienne Rome corrompue & détruite. Quels que soient les préjugés en sa

faveur, jettons les yeux ſur les faits. Rome paſſa perpétuellement de l'anarchie au deſpotiſme, du deſpotiſme à l'anarchie, & de celle-ci à l'eſclavage, parce qu'elle n'eut jamais qu'un Gouvernement vicieux, ou plutôt parce qu'elle n'en eut aucun. Connut-elle jamais cette heureuſe balance qui ſe maintient par la fixation de chaque ordre, par une combinaiſon des pouvoirs, qui fait que les différens corps d'un Etat ſont forcés l'un par l'autre de concourir au bien général? Sa conſtitution politique fut purement militaire : elle étoit bonne pour la conquête; elle ne valoit rien pour la conſervation : ſes révolutions devoient être innombrables; elles le furent. La violence, l'avarice, la perfidie, tous les crimes, firent, ſoutinrent, détruiſirent preſque tous les Empereurs, après les beaux règnes des deux Antonins. Les déſordres étoient extrêmes lorſque Conſtantin tranſporta ſa Cour à Conſtantinople : les vices des Romains y paſsèrent avec elle.

Les vices ſeroient moins dangereux s'ils étoient ſtupides : c'eſt quand ils ſe cachent ſous les talens qu'ils font illuſion à tous les eſprits, & qu'ils portent des coups mortels. Les vices des Romains étoient raffinés; & les Grecs avoient plus de talens que les Romains. Les vices de ceux-ci furent renforcés par ceux-là : la volupté prit des faces nouvelles, & la politique une autre allure. Toutes les paſſions s'exaltèrent encore par le caractère & le tour d'eſprit des Grecs, naturellement vains, légers, voluptueux & fourbes.

Les vices moraux entés ſur les vices politiques, produiſirent les ſcènes les plus inſenſées & les plus atroces : la plupart des Empereurs d'Orient, proclamés par des Eunuques, ou par des factions également aveugles & intéreſſées, étoient des hommes ſans génie & ſans vertu : des Impératrices ſans pudeur & ſans décence, des favoris ſans principes & ſans honneur, des Miniſtres perfidement ambitieux, une Cour licencieuſe, des Grands re-

belles, des peuples opprimés & séditieux, une politique qui n'étoit que l'art de tromper, l'Empire dans le trouble & l'avilissement; voilà une foible ébauche de l'état de la Grèce, à l'époque où Constantin VIII enterra avec lui le Trône des Grecs, le nom des Césars, & la gloire d'un Empire qui avoit subsisté pendant quinze siècles.

La destruction de l'Empire Grec n'est pas ici le phénomène le plus frappant : ce qui doit étonner, c'est qu'il ait pu subsister aussi long-tems avec tant de vices destructeurs; & c'est ce phénomène que l'on doit examiner. La situation de Constantinople est l'unique rempart qui l'ait sauvée pendant un si grand nombre de siècles. Les Barbares qui détruisirent l'Empire Romain, venoient la plupart des extrémités septentrionales de l'Europe. Ils pénétrèrent facilement dans les Provinces occidentales par la Pologne & par l'Allemagne, qui ne leur opposoient aucune mer à traverser : ils n'eurent donc à combattre que les légions qui furent accablées par leur nombre. Ces Barbares n'avoient aucun vaisseau, aucune idée de la navigation. Venise en fournit la preuve. Cette République fut formée par quelques hommes qui, fuyant les fureurs des Huns, se retirèrent dans les Isles voisines. Tranquilles dans cette retraite, ils fondèrent une ville puissante, acquirent des richesses capables de tenter la cupidité des Goths & des Lombards. Malgré leur voisinage, on ne voit pas que Venise ait été inquiétée. Mais pour attaquer l'Empire d'Orient, il falloit traverser la Méditerranée ou le Golfe de Venise. D'ailleurs, on croyoit alors que la mer Noire & les Palus Méotides se prolongeoient vers l'Occident & le Nord, & formoient une mer immense : de plus, la majeure partie de cet Empire étoit composée des Isles de l'Archipel & du Levant. La Capitale elle-même, située sur la mer, devenoit imprenable, tant que des flottes ne fermoient pas son port. Il n'est donc pas étonnant que, malgré

ſes vices, l'Empire Grec ait échappé à l'irruption des premiers Barbares, qui étoient abſolument étrangers ſur cet élément.

Lorſque les Turcs, plus nombreux & bien autrement guerriers, s'avancèrent vers l'Occident, les Grecs les bravèrent tant qu'ils ne purent paſſer le Boſphore. Mais auſſi-tôt que les Génois, par une avarice qui indigna l'Europe, eurent loué des vaiſſeaux à Amurat I, l'Empire Grec fut perdu.

Suivons les Faſtes, & jettons un coup-d'œil rapide ſur les Fondateurs de l'Empire Turc en Europe. Ottoman devient, par ſa valeur, le Général des armées de ſon Sultan, & obtient, pour prix de ſes ſervices, une petite ville de Bithynie. Orkan, ſon fils, ajoute à cet héritage la Phrygie, la Myſie, la Carie, & toutes les Provinces qui s'étendent vers l'Helleſpont & la mer Noire. Amurat I ſoumet toute l'Aſie mineure, paſſe en Europe, s'empare des pays voiſins du Détroit, & fixe ſon ſéjour à Andrinople, la ſeconde Place de l'Etat. Bajazet I, ſurnommé *la Foudre*, à cauſe de l'activité de ſon courage, ſoumet la Theſſalie, la Macédoine, la Bulgarie, la Phocide, & va mettre le ſiége devant Conſtantinople : elle alloit tomber ſous le joug Ottoman, ſans la diverſion que les Chrétiens firent en Hongrie. La croiſade formée contre Bajazet, l'arrache à ſa conquête; mais la victoire ſignalée qu'il remporte, & les fers qu'il donne à l'élite de la Nobleſſe Chrétienne, ouvroient les plus vaſtes champs à ſon ambition, lorſque Amir-Timour, ſorti du Nord de l'Aſie, fond ſur le Midi, & attaque les Etats de Bajazet. Ce Sultan vole à leur ſecours, & cherche le Tatar qui traîne après lui une multitude effroyable de combattans. Il le trouve dans le centre de la Phrygie; & c'eſt dans les plaines d'Angoury qu'une bataille malheureuſe pour les Turcs couvre la terre de cinquante mille morts & met Bajazet dans les fers. Ses vaſtes Etats deviennent la proie du vainqueur. Les enfans du vaincu conſpirent eux-mêmes à leur perte, en ſe

disputant les foibles restes de son héritage. Isa est tué par son frère Soliman; celui-ci tombe sous le poignard de Musa, qui périt lui-même de la main de Mahomet I, dernier fils de Bajazet.

La mort d'Amir-Timour lui donne les moyens de recouvrer les Provinces d'Asie. Amurat II, son fils, reprend les projets de son aïeul; il passe l'Hellespont, s'empare de Thessalonique, & les troupes qu'il répand dans l'Empire Grec, forcent l'Empereur de Constantinople à les aider dans leurs conquêtes. La valeur d'Uniade suspend le cours des succès d'Amurat : Ladislas les favorise ensuite, en rompant une trève solemnellement jurée. Il force par-là ses ennemis à tourner encore leurs armes vers l'Occident. La défaite de l'armée Chrétienne, & les suites de cette victoire fixent la grandeur Ottomane. C'est ce Sultan qui institua la fameuse Milice des Janissaires, composée d'étrangers qui, dès la plus tendre enfance, élevés dans les exercices de la guerre, & sous les yeux du Prince, ne connoissent ni parens, ni patrie, n'ont d'autre soutien que le Sultan, d'autre objet que son Trône, d'autre intérêt que sa gloire.

Issu de ces Conquérans, Mahomet II les efface tous. Il commence son règne par la prise de Constantinople & par la destruction de l'Empire d'Occident. Trébisonde n'est plus : douze Royaumes, vingt Isles de l'Archipel, deux cents Villes passent sous sa domination; depuis l'Euphrate jusqu'à la mer Asiatique, tout plie sous les armes de ce terrible Conquérant. Rhodes ne doit son salut qu'aux prodiges de valeur de ses Chevaliers. L'Italie est ravagée, & Rome tremble pour le Capitole.

Il ne manqua à cet homme étonnant que de l'humanité & des vertus, pour être un des plus grands hommes qu'ait jamais vu le monde. C'est aux Lecteurs à le juger. Ses fils se disputent son héritage : le moins digne l'emporte. Les Janissaires élèvent le foible Bajazet sur le Trône. Zizim réclame inutilement le

droit d'aîneſſe : il a recours aux armes; mais la fortune aveugle décide ſon ſort par la perte d'une bataille, qui le force de mendier un aſyle & de s'humilier devant des Princes aſſez lâches pour vendre à ſon frère les chaînes dans leſquelles ils le retiennent.

Telle eſt l'origine de l'Empire Turc en Europe. Le terme fatal de la deſtruction de l'Empire d'Orient, eſt la preuve la plus forte que la raiſon & les mœurs ſont les ſeules baſes des Loix conſervatrices des Etats; qu'elles ſeules appellent & fixent dans leur ſein la modération, la paix, la bonne foi, le patriotiſme & le bonheur. Si la terre entière n'offre qu'un vaſte tableau des erreurs de la Politique, n'eſt-il pas tems qu'elle devienne la médecine des Etats? Pour parvenir à ce but ſalutaire, cette médecine n'a pas moins beſoin que l'autre, de ſubſtituer au Charlataniſme l'étude de la nature humaine, la connoiſſance profonde de la conſtitution & du régime des Peuples, & les ſpécifiques dont l'expérience de tous les ſiècles a confirmé l'efficacité pour la guériſon des maladies morales.

Le Midi & le Nord de l'Aſie éprouvent les mêmes bouleverſemens que la Grèce, aux mêmes époques : les cauſes ſont les mêmes, les effets ſont ſemblables; & c'eſt une leçon de plus pour les Gouvernemens ambitieux. Les petits-fils de Tchinguis-Kan dominent depuis les extrémités orientales du continent juſqu'au Boſphore : leur domination préſente le plus vaſte Empire qui ait exiſté ſur la terre. Bientôt après, les Turcs, qui reprennent les Provinces occidentales, repouſſent les Tatars vers l'Orient. La Chine ſe ſouſtrait enſuite au joug de ces Conquérans, & replace ſur ſon Trône les deſcendans de ſes anciens Maîtres. Alors, Amir-Timour arrive avec de nouvelles Hordes, auſſi nombreuſes, moins farouches, & plus vaillantes que les premières : ſes triomphes raviſſent à celles-ci la Perſe & le Mogol, & font diſparoître

jusqu'aux traces des conquêtes de Tchinguis-Kan. Le vainqueur du grand Bajazet fonde un nouvel Empire qui s'étend de l'Hellespont jusqu'au Gange. Sa Postérité qui se partage tant d'Etats, en perd à son tour la plus grande partie. Les Turcs, devenus plus terribles encore, poussent les Tatars jusqu'à l'Euphrate, & se rendent maîtres de toute la basse Asie. Oussoum-Kassan, nommé Gouverneur d'Arménie par les Princes Tatars, se signale par une révolution mémorable : ce Turkoman secoue le joug de ses Princes, & les chasse de la Perse dont il s'empare. Attaqué par Mahomet II, il est vaincu, & reste inébranlable : son génie vaste le soutient ; il trouve des ressources inépuisables, & fonde un Trône sur lequel ses descendans se sont maintenus jusqu'à nos jours, tandis que les Tatars, vainqueurs de la Russie, vont devenir les esclaves des vaincus, après les avoir fait gémir sous la tyrannie pendant plus de deux siècles. Les passions qui ont rendu les Princes Russes les plus dangereux ennemis d'eux-mêmes, ont occasionné les mêmes divisions, les mêmes rivalités, les mêmes crimes parmi les Tatars ; ils doivent s'attendre aux mêmes coups mortels. Leur puissance formidable, déja morcelée, va bientôt se dissoudre.



RÈGNE D'IVAN III, VASILIÉVITZ, *Surnommé* LE MENAÇANT.

1462.

Troisième Époque de la décadence des Tatars.

SECTION PREMIÈRE.

En parcourant les Annales Russes, l'Historien a éprouvé jusqu'ici les fatigues, l'ennui, le dégoût, la lassitude & l'abattement d'un voyageur qui, errant de désert en désert, tantôt à droite, tantôt à gauche, marcheroit toujours dans le sang, sur des cadavres & sur des ruines, sans savoir où il va, ni où finiront ces scènes d'horreur. En effet, si les malheurs de la Russie ont été suspendus par quelques bons Princes, ils ont bientôt repris leur cours avec la violence d'un torrent dont les eaux arrêtées rompent leur digue : des rivaux toujours ambitieux, toujours conspirateurs sans prévoyance & sans politique, toujours divisés & sans forces réelles, ne savoient ni prévenir, ni détourner le danger, ni se réunir pour résister à propos aux ennemis communs. Chaque Puissance particulière, se flattant de suppléer par des ruses, des intrigues, des révoltes, des piéges, des massacres, aux forces qui lui manquoient, avoit recours aux moyens infames du mensonge, de la fraude & du crime. De-là ces longues négociations qui n'aboutissoient à rien, en forçant tous les ressorts du Gouvernement,

ces


JVAM III
VAZILIEVITZ
monte sur le trône en 1462. et
regne 43 ans.
Dessiné par Chevalier
Dirigé par Née
Gravé par Chenu

ces conseils absurdes qui perdoient le tems à discuter des bagatelles, sur lesquelles ils ne pouvoient rien décider; ces propositions éternelles de paix par des hommes qui n'en vouloient point, & qui se défioient les uns des autres. Cette *Timocratie*, ou ce Gouvernement des ambitieux, qui avoient des Coutumes grossières & des Loix barbares, des préjugés différens avec une ignorance égale, devoient être les germes d'une longue suite de guerres, de crimes & de malheurs, toujours produits les uns par les autres : la vie, les mœurs, les guerres des hommes sauvages, se ressemblent toutes. Ces règnes stériles ou scandaleux nous ont privé de ces tableaux intéressans qui animent & vivifient l'Histoire en élevant l'ame, en échauffant assez la raison pour présenter avec autant de graces que d'énergie, les évènemens & les hommes qu'on veut mettre sous les yeux de ses Lecteurs. Nous avons gémi plus d'une fois sous ce fatras d'Annales & de pièces propres à faire reculer d'effroi l'homme sensible & l'Historien même le plus intrépide; mais en débrouillant ce chaos, si propre à dessécher l'esprit & à éteindre l'imagination, nous n'avons pas perdu de vue la dignité & les devoirs de l'Historien, & nous avons fait tous nos efforts pour civiliser une Histoire barbare, en glissant, au lieu d'appuyer sur ces époques de cruauté & d'injustice qui marquent la politique des règnes arbitraires : nous n'avons pas cru qu'il fût nécessaire de multiplier ces détails pour faire connoître des Tyrans, leur Cour, la honteuse patience des Grands de la Nation, & la lâcheté du Peuple. Le grand but de l'Histoire est d'instruire les hommes par l'exemple, sur leurs devoirs, sur leurs vrais intérêts, sur les maux qui les menacent, sur les moyens de s'y soustraire ou de les réparer; de leur apprendre à connoître la vertu, à la professer avec courage, à l'aimer lors même qu'elle les expose à des calamités toujours moins funestes que le malheur & la honte de l'avoir perdue. C'est par-là

que nous avons tâché de rendre intéressantes les époques que la médiocrité des personnages, le défaut de caractère des peuples, & l'incohérence des évènemens abandonnés au hasard, sembloient devoir rendre insipides.

Mais lorsque dans des Fastes semblables à ceux que nous parcourons, on trouve un Prince qui n'ait pas été accablé de sa fortune, & dont la sagesse & les talens suspendent la ruine de son Empire, c'est alors qu'il faut prendre la plume avec ardeur; c'est un hommage que l'Historien doit à la vérité. Nous passons, comme dit Eschyle, à un autre homme comparé à un autre Etat.

SECTION II.

Après tant de monstres ou d'imbécilles qui ont hâté & précipité, par leurs vices & leurs inepties, le moment fatal de l'Empire Russe, la Nation attendoit, depuis deux siècles, un Prince qui fût un homme. Le trouvera-t-elle dans Ivan III, qui succède à son père & monte sur le Trône à l'âge de vingt-trois ans? Aucun de ses Prédécesseurs n'avoit joui d'une puissance aussi étendue: l'extinction de plusieurs familles, la confiscation du plus grand nombre des apanages, pour crime de rebellion ou d'infidélité, avoient réuni au corps de l'Etat ses membres épars; & le droit de succession n'étoit plus un problême à résoudre par la force des armes. C'est dans des circonstances si favorables à l'unité de pouvoir, de forces & de moyens, qu'Ivan prend les rênes du Gouvernement; elles ne flotteront pas au hasard dans ses mains: le caractère qu'il a reçu de la Nature, est le présage de sa grandeur. Il réunit ce qui attire la confiance, l'amour & le respect des Peuples; un cœur élevé, une ame forte, du talent pour la guerre, de la prudence, & beaucoup d'intelligence pour les intérêts de la Nation. Le premier de tous étoit de briser les chaînes dont les Tatars avoient entouré le Trône de Russie. Sa vengeance &

ſa gloire lui ordonnoient de s'armer contre eux; & la ruine de Kazan devoit être l'objet & le but de ſes triomphes.

SECTION III.

1464.

A l'âge où le jeune Scipion battit le vieux Annibal, Ivan avoit éprouvé que le génie ſupplée quelquefois à l'expérience : ſous le règne de ſon père, il avoit battu, ſur les bords de l'Oka, Sed-Ahmet, Kan de la grande Horde; & une victoire remportée à l'âge de vingt ans, ſur un ennemi expérimenté, étoit bien capable de faire recouvrer, par l'opinion, la puiſſance que la force injuſte avoit uſurpée. Sed-Ahmet n'avoit pas oublié les avantages qu'Ivan avoit remportés ſur lui : après avoir long-tems médité ſa vengeance, il fond ſur la Ruſſie avec toutes ſes forces; & déja il s'étoit avancé ſur les rives du Don, lorſqu'il fut attaqué par Adzï-Guérei, Kan de Krimée. Ce combat opiniâtre fut long & ſanglant : Sed-Ahmet fut vaincu, & ſon armée preſqu'entièrement détruite. Voilà comment le haſard quelquefois ſert mieux les hommes qu'ils ne ſe ſerviroient eux-mêmes. Après un évènement ſi favorable à la Ruſſie, Ivan crut devoir reſter tranquille, & commencer les opérations de ſon règne par la plus importante de toutes, par le rétabliſſement de l'ordre & de la diſcipline, baſes naturelles de la ſûreté & du bonheur des peuples.

Mais en ſe dévouant à ces fonctions auguſtes, Ivan n'oublia pas qu'il avoit des voiſins ambitieux & aguerris, habiles à profiter de toutes les fautes politiques des Ruſſes. Loin d'affoiblir & d'éteindre l'eſprit militaire, en jettant les armes, il s'occupa pendant la paix des moyens de faire la guerre avec avantage : l'intérêt de la Nation & celui de ſa propre gloire lui en faiſoient un devoir. On eſt obligé de ſe défendre, puiſqu'on peut être

attaqué. La guerre est nécessairement forcée pour l'un des deux partis ; il y en a toujours un qui a tort, & qui attaque sans nécessité : l'autre doit-il se laisser écraser ? Non. Un Prince humain prend les armes sans être enveloppé dans la proscription commune des brigands qui ne se nourrissent que de sang & de carnage ; & il use de son droit en prévenant, ou en rendant à l'aggresseur injuste, le mal que celui-ci méditoit de lui faire. Une fausse sécurité seroit dans ce cas le dangereux oubli d'un devoir ; elle inviteroit l'ennemi à profiter des circonstances, pour commettre de nouveaux attentats.

On objectera peut-être que, d'après mes principes, la saine Politique doit toujours être d'accord avec la Morale ; que la véritable gloire ne peut résulter que des actions de bienfaisance ; que la guerre est toujours un mal ; que la Morale proscrit la vengeance, les meurtres, les crimes heureux ; & qu'en légitimant ici les motifs de la guerre, je prête des aîles à l'ambition, à cette frénésie de dévaster, de conquérir, de dominer.

L'Historien répondra qu'il n'est point en contradiction avec les principes établis dans son Ouvrage : on connoît son amour pour les vertus pacifiques & bienfaisantes, & sa haine pour les vices turbulens & funestes. Aussi n'a-t-il point été entraîné par les idées de son siècle, & il s'est rigoureusement abstenu de ces hommages prostitués au crime réputé heureux, & à la fourberie réputée adroite. En ne parlant qu'avec horreur de ces scènes sanglantes sur lesquelles se décident le sort des Empires, il a prouvé que, quoique la paix soit préférable à la guerre, combattre n'est pas toujours une folie, ni vaincre une calamité. La guerre est juste ; elle est nécessaire contre un aggresseur injuste ; & c'est aux conquérans de cettte espèce qu'il a arraché des lauriers funestes. La partie du genre humain consacrée à l'héroïsme est très-respectable, puisqu'elle est la force tutélaire des Etats : son dévouement, qui

méprise les dangers & la mort même, venge la cause de l'humanité; mais la partie du genre humain dévouée au brigandage est, d'après le sentiment de l'Auteur, ce qu'il y a de plus affreux dans la Nature; & c'est contre cette partie désastreuse qu'Ivan devoit prendre les armes, pour venger à-la-fois la gloire de son Trône & les injures faites à sa Nation

SECTION IV.

1468.

Le rétablissement de l'ordre & de la discipline, la connoissance & la réunion de ses forces, déterminèrent le Tzar à mesurer ses armes avec celles du Tatar *Ibrahim*, Souverain de Kazan. Il étoit fils de *Mamotiak*, qui avoit ravi le Trône & la vie à *Oulou-Mahmet*, son père. Mamotiak avoit deux frères cadets, nommés *Kassim* & *Jégoup*, qui s'étoient réfugiés en Russie, sous le règne de Vasili, père d'Ivan, après l'assassinat d'Oulou-Mahmet. La haine que ces Princes portoient à Ibrahim, leur neveu, engagea le Tzar à envoyer Kassim à la tête de l'une des deux armées qu'il fit marcher vers Kazan. Celle-ci fut presqu'entièrement détruite par la rigueur excessive de l'hiver & par la famine. La seconde armée n'éprouva pas le même sort; elle pénétra dans le pays des Tchérémisses, Tributaires de Kazan, après avoir traversé des forêts regardées jusque-là comme impraticables. Sa cruauté surpassa celle des bêtes féroces qui habitoient ces repaires affreux. Les Chroniques disent » qu'elle ne laissa derrière elle, ni hommes, » ni femmes, ni enfans, ni animaux, ni cabanes, ni forêts dans » les contrées qu'elle parcourut «. De plus longs détails sur ces forfaits fourniroient aux Tyrans & aux rebelles des encouragemens & des motifs.

SECTION V.

1470.

La première campagne ne fut donc remarquable que par des ravages : la seconde fit plus d'honneur aux Russes, qui assiégèrent & devinrent maîtres de Kazan. André & Boris, frères d'Ivan, furent chargés de l'expédition; ils commandoient la cavalerie, qui fit diligence pour soutenir l'infanterie qu'on avoit embarquée sur le Volga. Au moment où l'armée réunie se présenta devant la Ville, les Tatars firent une vigoureuse sortie : le combat fut sanglant des deux côtés ; mais Ibrahim fut contraint de rentrer dans Kazan. Les Russes l'investirent de toute part ; & les assiégés, privés d'eau, furent bientôt réduits aux dernières extrémités. Ils demandèrent la paix, & ils l'obtinrent sous la condition qu'Ibrahim se reconnoîtroit vassal & tributaire d'Ivan. Le Prince Tatar mourut peu de tems après cette capitulation humiliante; & il eut pour successeur Aléi-Kan, l'aîné de ses fils.

SECTION VI.

L'influence des évènemens les uns sur les autres, conduit les Tatars sur le penchant de leur ruine, & prépare la révolution qui doit enfin donner un Maître absolu à la Russie : cette révolution, préparée depuis long-tems, privera les citoyens de Novogorod de la liberté dont ils n'avoient pas sçu faire usage, même en la défendant contre les entreprises de tant de Princes; ils perdront avec leur puissance & leurs richesses, leur courage & leur esprit séditieux; il n'y aura plus dans l'Empire d'autorités rivales séparées & indépendantes l'une de l'autre. Il s'élevera un nouvel ordre de choses dont le Lecteur aura le fil, en rapprochant le passé du présent & de l'avenir. C'est en remontant aux premiers principes

du droit naturel, que nous avons fait connoître à quelles conditions la Nature permet aux sociétés de jouir de leurs droits & d'être heureuses : sans principes fixes, la politique, orageuse ou incertaine, flotte au gré des évènemens.

On a vu se former les germes de la révolution qui devoit nécessairement succéder aux dissentions éternelles de la République de Novogorod; une petite cause va produire ce grand évènement.

L'Archevêque Jonas meurt: le Moine Théophile lui succède, & les citoyens supplient Ivan de ratifier leur choix, & de permettre au nouveau Prélat de se rendre à Moskou, pour y être consacré par le Métropolite. Le Prince confirma l'élection, & dit aux Députés qu'il se feroit toujours un plaisir de donner des témoignages de condescendance & de bienveillance à la République, qu'il regardoit comme son patrimoine.

SECTION VII.

Les vrais citoyens furent sensibles aux bontés du Prince, & les autres lui firent un crime du bon accueil qu'il avoit fait aux Députés, & leurs discours séditieux allumèrent le feu de la discorde dans toute la Ville. Une femme adroite, insinuante, exercée dans l'art de former & d'exécuter des complots, profita de l'occasion pour réaliser un projet que l'amour, l'ambition & l'intrigue lui avoient inspiré. Cette femme, nommée Marpha, ktoit veuve du Possadnik Boretskoï, qui s'étoit acquis une grande considération à Novogorod pendant l'exercice de sa charge.

L'ambitieuse Marpha aimoit passionnément un Seigneur Lithuanien qu'elle vouloit épouser: pour obtenir l'objet de ses vœux, elle imagina de faire passer la République de Novogorod sous la domination de Casimir IV, Roi de Pologne. Elle savoit que les Lithuaniens trahissoient ce Prince; qu'ils étoient résolus de se donner un autre Souverain, & qu'ils n'attendoient que le moment

où toutes ses forces seroient employées dans la Prusse, pour faire éclater leur révolte & s'emparer de la Podolie. L'exécution du project de Marpha lui assuroit la reconnoissance de Casimir, un mariage desiré, & le Gouvernement général de Novogorod pour son nouvel époux, qui seroit le Vicaire ou *Nameſtnik* du Prince, & qui rameneroit au devoir les plus séditieux des Lithuaniens.

SECTION VIII.

Les femmes, en général, ont plus d'influence sur nos cœurs & sur nos mœurs que les hommes : Marpha avoit plusieurs fils aussi habiles, aussi factieux que leur mère. Elle leur fit part de son dessein, & ils lui promirent de la seconder de tout leur pouvoir. Pour augmenter le nombre des partisans, il falloit multiplier les complices & séduire la multitude. Marpha le comprit, & attira dans son parti un Moine, nommé *Pimin*, qui n'avoit du Religieux que l'habit, de la piété que le masque, de la soumission que la contrainte, & qui étoit disposé à prêcher la discorde au nom de Dieu : elle ne pouvoit mieux choisir. La Religion a toujours eu le malheur de servir de prétexte aux ambitieux. Le Moine promet d'être l'Apôtre de la faction, s'il obtient l'Archevêché de Novogorod, non pour son intérêt particulier, mais pour celui de l'Eglise Latine, à laquelle il s'unira lui-même.

SECTION IX.

Voilà la trame du complot toute formée : les complices se distribuent dans les différens quartiers de la Ville, & disent sans ménagement : » Qu'Ivan se regarde comme le Maître absolu de la » Souveraineté de Novogorod ; que ses citoyens indépendans » doivent chercher un appui contre sa tyrannie ; qu'ils le trou» veront dans Casimir s'ils veulent implorer sa protection «.

Un peuple inconstant & factieux par caractère, est naturellement disposé

disposé à la révolte, & se vend au premier qui veut le payer. Tandis que les discours du Moine échauffent les esprits, l'argent que Marpha distribue, les décide : son parti l'emporte sur celui des vieillards, des Officiers de la République & de tous les bons citoyens. Le peuple se rend en foule sur la place, sonne la cloche de l'assemblée, qui se nommoit *Vetchévoï Kolokol*, & qui étoit regardée comme le gage de la liberté, le *Palladium* de la Ville. Au son de cette cloche, chacun se rendoit à la hâte sur la place, & le dernier des citoyens acquéroit alors le droit de donner & d'appuyer son avis. Mais ce droit précieux n'étoit, pour ce peuple, que le droit funeste de prévaloir dans l'assemblée; cette réunion tumultueuse des Vetches prouvoit moins l'usage que l'abus de la liberté. Il fut décidé dans celle-ci, qu'il falloit se soumettre au Roi de Pologne; & ceux qui eurent le courage de faire des représentations & de proposer un avis contraire, éprouvèrent des violences & furent chassés de l'assemblée à coups de pierres. Les rebelles, maîtres du champ de bataille, envoyèrent des Députés à Casimir, & lui offrirent de remettre Novogorod sous sa puissance. Il est donc vrai, comme l'a dit *Socrate*, qu'il faut du génie & des talens pour faire le bien & pour causer de grands maux : quand des hommes éclairés se joignent aux méchans, ils ouvrent la grande source des malheurs des nations.

SECTION X.

Les coupables intrigues de Marpha, prouvent que le desir aveugle d'être grand fait dédaigner d'être bon & juste. Ce desir qui nourrit la vanité & l'avarice, étouffe jusqu'à l'idée de ce qui est dû à Dieu, aux Souverains & aux autres hommes. Mais si la fortune entretient une espèce de rivalité avec la sagesse, & se décide souvent en faveur des sots & des fripons; les uns & les autres n'ont souvent aussi que des jouissances éphémères : *le*

masque tombe, l'homme reste, & la Justice venge la sagesse des outrages de la fortune. Ivan ne tarda pas à être instruit des troubles de Novogorod, & la prudence lui suggéra d'user de modération pour ramener les esprits, avant de recourir à la force pour les soumettre; il envoya un Ministre à Novogorod, pour y rétablir le calme par la voie des négociations. Ses propositions furent rejettées avec mépris, & les séditieux se persuadèrent que la modération du Prince étoit une preuve de la crainte qu'ils lui inspiroient.

SECTION XI.

L'insolence des rebelles décide Ivan sur le parti qu'il doit prendre: il forme trois armées, dont l'une est sous ses ordres; elles marchent & entrent sur les terres de Novogorod par trois côtés différens; les marais qui lui servoient de remparts étoient desséchés par les châleurs continues de l'été. Le Prince Kolmskoi, qui commandoit une de ces armées, répandit la terreur au midi & au couchant du lac Ilmen. Les Novogorodiens lui opposèrent trente mille hommes de cavalerie, qui furent deux fois battus: douze mille restèrent sur le champ de bataille, & deux mille furent faits prisonniers. En dépouillant les vaincus, on trouva une copie de l'acte par lequel les rebelles offroient de se mettre sous la protection de Casimir. Cette découverte fut fatale au fils aîné de Marpha, qui étoit du nombre des prisonniers. Il fut puni de mort, ainsi que plusieurs des principaux complices.

SECTION XII.

La fortune seconda par-tout les armes d'Ivan contre les rebelles, & ses Voiévodes forçoient les prisonniers de se couper mutuellement le nez, les lèvres, les oreilles, & les renvoyoient à Novogorod. Tant de malheurs multipliés firent rentrer les citoyens en eux-mêmes; ils sentirent l'énormité de leur faute, &

ſongèrent au moyen d'en obtenir le pardon. Il fut décidé que les chefs du Clergé & les principaux citoyens ſeroient les médiateurs entre le Prince & les coupables, & qu'ils iroient demander grace pour eux. Les Députés s'adreſsèrent d'abord aux principaux Boyari, qui ſollicitèrent en leur faveur les frères d'Ivan, & ceux-ci leur procurèrent un accueil plus favorable qu'ils n'oſoient l'eſpérer. Le Métropolite de Moskou joignit ſes prières aux leurs, & détermina le Tzar à pardonner à des ſujets qui imploroient ſa clémence. Ivan ſe laiſſa fléchir : les Novogorodiens reconnurent ſes droits ſur la République par un traité, dans lequel on ſtipula les revenus qu'elle devoit lui payer, indépendamment de la forte contribution à laquelle elle fut taxée en punition de ſa révolte. Mais le Prince n'attenta point aux anciens priviléges des citoyens; il ſe borna à leur envoyer un Nameſtnik.

Le rétabliſſement du calme fit régner la bonne intelligence pendant cinq ans; mais elle fut troublée par les actes de ſévérité qu'Ivan fut obligé d'exercer. Une longue & inſenſible progreſſion des cauſes & des effets avoit préparé les évènemens qui vont ſuivre.

SECTION XIII.

1475.

On a vu comment la démocratie de Novogorod étoit devenue ſucceſſivement ariſtocratique, militaire, commerçante; & l'on ſe rappelle que quand un Etat n'eſt pas ce qu'il doit être, il n'eſt jamais bien ce qu'il eſt, ou ce qu'il veut paroître.

L'eſprit mercantile de la République devoit s'accroître au milieu des dépenſes & des diſgraces inſéparables des guerres que ſon inconſtance & ſa perfidie lui attiroient tour-à-tour de la part des Souverains & des Princes apanagés. Cet eſprit étoit parvenu à dominer les principaux citoyens, & la République,

après ſon commerce, regardoit la paix achetée comme le ſouverain bien. Egalement incapable de conſerver ſa bonne & ſa mauvaiſe fortune, elle perpétuoit les germes des diſſentions, des crimes & des malheurs. L'exemple & le pouvoir des circonſtances, ſi puiſſans ſur les hommes, n'influèrent jamais ſur ſon eſprit, ſes mœurs & ſes loix; & dans les caprices mêmes de la fortune, on ne découvre point la ſource des caprices de ſa conduite. Les richeſſes, fruit du commerce, ayant détruit à Novogorod l'équilibre des Magiſtratures, il ne ſubſiſtoit plus de puiſſance publique : la corruption générale naît de la corruption particulière. Elle eſt portée à ſon plus haut période ſous les adminiſtrations vicieuſes; l'aviliſſement des hommes de tous les ordres amène la vénalité de tous les rangs. La corruption, réduite en ſyſtême, devient le principal reſſort du Gouvernement & de la politique; & c'eſt par-là que la plûpart des citoyens de Novogorod tombèrent dans une ſi honteuſe proſtitution, qu'ils ſe mettoient en vente, avant même que les riches penſaſſent à les acheter. Ces ſignes de foibleſſe, de lâcheté & de baſſeſſe, ſont les avant-coureurs de la décadence des Etats. La préſomption aveugle des Chefs de cette République biſarre, les rendoit ſemblables à des enfans qui ſe jouent ſous le maſque d'*Hercule* ou de *Titan*, & qui placent la tête du coloſſe de Rhodes ſur les épaules d'un nain. Dans la circonſtance dont il s'agit, des citoyens fiers de leurs richeſſes, & trop confians dans leur crédit, s'étoient rendus coupables de violences & de vexations, parce qu'ils ſe croyoient au-deſſus des loix. L'impoſſibilité d'obtenir la réparation des torts, détermina les citoyens opprimés à recourir à la juſtice d'Ivan. Les accuſés furent condamnés à reſtituer ce qu'ils avoient ravi. Les plus coupables furent envoyés à Moſkou chargés de fers. De ce nombre étoient deux fils de Marpha, qui avoient intrigué de nouveau pour livrer la République au Roi de Pologne.

Les défordres s'accrurent au point qu'Ivan vit bientôt au pied de fon Trône des fuppl'ians de tous les ordres de la fociété; des Poffadniki, des Boyari, des Marchands, des veuves, des orphelins dépouillés, & l'Archevêque lui-même. Où il n'y a plus de Juftice, il n'y a plus d'Etat, & le droit de ne pouvoir être jugé hors de Novogorod, n'étoit plus que l'écueil de fes habitans.

Dans cet état de crife, la République envoya une ambaffade à Moskou, & le Député donna à Ivan le titre de *Goffoudar*, qui fignifie *Seigneur*, au lieu de celui de Gofpodin, *Maître*, qu'on lui avoit donné jufqu'alors. Ce mot, échappé pour un autre, va produire de terribles fcènes, qui feront fuivies d'un nouvel ordre de chofes.

SECTION XIV.

Après avoir rempli fa miffion, le Député prit congé du Prince, qui fit partir avec lui un Secrétaire d'Etat, chargé de demander à la République *à quelles conditions elle l'avoit reconnu pour Seigneur?* Les Novogorodiens répondirent au Secrétaire d'Etat, qu'ils n'avoient point accordé à leur Miniftre le pouvoir de donner ce titre au Tzar, & cet aveu excita la fureur de la multitude contre ce Miniftre infortuné. On le fomme de comparoître à l'affemblée du peuple; il s'y rend, & dit pour fa défenfe : » Qu'en prêtant » ferment au Grand-Prince, il lui a donné le titre de Seigneur » en fon nom feulement, fans le reconnoître pour Seigneur de » la République «. Ses Juges furent fes affaffins. Mais leur vengeance n'eft pas fatisfaite, il leur faut d'autres victimes. Deux riches citoyens s'étoient rendus à Moskou pour demander juftice; ils les cherchent, ils les trouvent dans le palais de l'Archevêque, & les maffacrent fous fes yeux. Après ces expéditions, ils parcourent la ville, en criant *qu'il faut fe donner à Cafimir.*

SECTION XV.

La clémence dont Ivan avoit usé envers les citoyens rebelles de Novogorod, prouve qu'il n'avoit pas l'ambition de la conquérir: il en étoit le maître, puisqu'il étoit vainqueur. Si ces républicains eussent aimé sincérement leur liberté, ils auroient été fidèles au Prince qui l'avoit respectée; & ils en auroient toujours joui, parce que la fidélité ôte tous les soupçons au Souverain. Mais loin de trouver les assurances de leurs priviléges dans la bienveillance de leur nouveau Maître, ils eurent la témérité de vouloir se soustraire à sa domination pour vivre dans l'anarchie. Au moment où Ivan est instruit de cette seconde révolte, ce Prince pacifique sort de son caractère dominant; il marche en personne contre des sujets rebelles; il couvre de troupes les domaines d'une République qui touche à son terme fatal.

La présence d'Ivan n'étoit pas nécessaire pour la soumettre: pourquoi marche-t-il? parce que la rebellion est une guerre contre la personne du Prince. On peut perdre une partie & conserver l'autre d'un pays qui peut être divisé; mais la personne du Prince est indivisible comme sa puissance; dès qu'on les partage, on les perd entièrement. Ivan marche donc, parce que sa personne, sa puissance & sa gloire sont compromises; & le grand exemple qu'il va donner, fera voir qu'un seul homme doit commander un Empire, & que toutes les forces réunies de l'Asie septentrionale ne gagneront plus un pouce de terrein sur la nation Russe.

SECTION XVI.

La révolte des armées a presque toujours été fatale aux Princes: celle des peuples ne l'est qu'aux peuples, & la raison en est sensible. Un Prince perd sa force par la première; ses troupes sont toutes puissantes, & le peuple se range toujours du côté du plus fort:

un Prince, obligé de capituler avec ses soldats, ne se déclare-t-il pas leur inférieur? Par la dernière, au contraire, le peuple, laissant au Prince toutes ses forces, ne fait qu'ajouter à la pesanteur de son joug. Voilà pourquoi les séditions, les révoltes, les guerres intestines ont été dans tous les tems plus cruelles, plus funestes à la liberté des nations que les guerres étrangères. L'appareil de la vengeance d'Ivan décida les citoyens de Torjok à lui prêter le serment de fidélité. Ceux de Pleskof crurent n'avoir d'autre parti à prendre que celui de la soumission. Voilà Novogorod isolée! Incapable de résister, elle a recours aux prières, aux négociations. Inutiles démarches! des sujets rebelles pour la seconde fois, forcent Ivan de marcher contr'eux, il les châtie; & le Prince qui punit, devient Prince conquérant. Il soumit tout le pays dépendant de Novogorod, pour ôter toute ressource aux mal-intentionnés; il fit plus encore.

SECTION XVII.

On a vu dans les premiers volumes de cette Histoire, & particulièrement à l'article des anciennes charges de Russie, les fonctions de ceux qui en étoient pourvus, & la forme d'administration établie à Novogorod, & nous y renvoyons le Lecteur. Nous observerons seulement ici que cette administration ressembloit à celle des villes libres d'Allemagne. La première charge étoit celle de Possadnik ou Bourgemestre, & la seconde celle de Tisiatski, qui soutenoit les droits de la nation, & qui protégeoit le peuple contre les abus du pouvoir. L'élection de ces deux Chefs étoit annuelle. La troisième charge élective étoit celle des Boyari ou Sénateurs, que l'on tiroit ordinairement de la classe des Jitié-Lioudi, Bourgeois vivant de leurs revenus. Les Marchands formoient une classe à part. La dernière étoit celle des artisans, des manœuvres, des hommes de peine, appellés Tchernié-Lioudi, hommes noirs.

Le Nameſtnik, Lieutenant du Prince, avoit la prééminence ſur toutes ces claſſes; mais ſon pouvoir étoit borné, & lorſqu'on appelloit à lui des jugemens du Magiſtrat ordinaire, il étoit aſſiſté du Poſſadnik en fonction, & jugeoit en dernier reſſort conjointement avec lui. La ville étoit partagée en cinq quartiers; chaque rue avoit ſon Staroſte, Officier de police, chargé de veiller au maintien de l'ordre & de la police, de faire arrêter les vagabonds ſans aveu, les malfaiteurs, & de les remettre au Staroſte de quartier, qui devoit en faire rapport au Magiſtrat. Mais ces précautions étoient devenues inſuffiſantes pour aſſurer le repos intérieur de la République : les aſſemblées tumultueuſes du peuple, ou pour mieux dire l'anarchie, rendoient ces moyens illuſoires. Il falloit des chaînes aux citoyens de Novogorod pour les ſoumettre au joug des Loix; Ivan va leur en donner,

SECTION XVIII.

Ce Prince les ſoumit aux mêmes conditions que les autres peuples de la Ruſſie. Il ſupprima les Poſſadniki, ſe réſerva pluſieurs villes & domaines, & promit de reſpecter les poſſeſſions des particuliers, de conſerver aux habitans de Novogorod le droit de n'être point tranſportés malgré eux hors de leur pays, de n'être pas cités en jugement à Moskou, & de ne pas ſervir dans les guerres contre les Tatars. Le Prince établit un impôt par charrue, ſe fit remettre le traité que les rebelles avoient fait avec la Pologne, & reçut le ſerment de fidélité. Il fit arrêter & conduire à Moskou, Marpha, ſes complices, & tous ceux qui avoient entretenu des intelligences avec Caſimir, ou qui pouvoient être ſuſpects & devenir redoutables. En retournant à Moskou, il fit emporter cette fameuſe cloche qui avoit été ſi ſouvent le ſignal de la révolte. On la ſuſpendit dans une tour devant le Kremlin.

SECTION

SECTION XIX.

En partant de Novogorod, Ivan y laissa le Namestnik Jakof pour son Représentant; il étoit frère de George Zakariévitz, guerrier renommé, & l'un des ancêtres de la maison de Romanof.

Jakof régnoit au nom d'Ivan, & cependant les vaincus osèrent se révolter contre lui. Ils réclamoient leurs droits anciens, & l'artifice ordinaire des séditieux consiste à étayer leur révolte du prétexte de la Justice: mais un sujet qui réclame injustement contre son Prince, n'est-il pas séditieux déclaré? Cette conduite détermina Ivan à commettre des actes de rigueur; Novogorod vit en une seule année enlever plus de douze cents citoyens, successivement remplacés par la petite Noblesse & par des Marchands de Moskou & d'autres villes; & les rebelles furent envoyés aux extrémités de la Russie. Dans les Particuliers, la violence fait l'injustice: parmi les Princes, la force est regardée comme légitime: mais ici, c'est la Justice armée du glaive qui punit la violence & la révolte des particuliers qui se sont soumis à un Maître, & qui ont juré de lui être fidèles.

SECTION XX.

La conduite insensée des citoyens de Novogorod prouve jusqu'à l'évidence combien les petits faits sont liés aux grands; comment les anciens intérêts des nations changent, se détruisent & sont effacés par de nouveaux; comment encore les évènemens politiques sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. Mais, s'il ne reste, pour fixer l'attention des hommes, que les révolutions frappantes qui ont changé les mœurs, les loix & la forme des grands Etats, c'est assurément à ce titre que l'Histoire de Russie mérite d'être connue. C'est celle de toutes qui prouve le mieux qu'un peuple ne peut pas plus se passer de Rois, que des enfans pourroient se passer de pères qui veillent sur les démarches de

tous, qui s'occupent du bien-être de tous, qui règlent les travaux de tous, qui maintiennent l'union en surveillant l'ordre intérieur, qui est le centre commun des intérêts réunis.

SECTION XXI.

Le sort de la Russie étoit d'avoir la guerre au-dehors, lorsque le calme se rétablissoit dans son sein. Akmet, Kan de la Horde Dorée, envoie des Députés à Ivan, chargés d'un *Basma* ou d'un ordre scellé du grand sceau, par lequel il lui enjoint de payer le tribut auquel les Princes ses prédécesseurs s'étoient soumis. Ivan indigné, prend l'ordre du Kan, crache dessus, le foule aux pieds, fait mourir les Députés, à l'exception d'un seul qu'il renvoie à Akmet, pour lui annoncer le cas qu'il fait de ses ordres. Cet acte de cruauté est une tache à la gloire d'Ivan, & mérite le blâme de la Postérité.

Le Kan se prépare à une vengeance éclatante : il débute par le ravage des frontières de la Russie : arrivé sur les bords de l'Oka, il ordonne à ses troupes de la traverser. A peine débarquoient-elles sur la rive opposée, qu'elles découvrirent une armée formidable qui marchoit à leur rencontre. Akmet ne jugea pas à propos de l'attendre : il repassa la rivière ; & sa retraite précipitée fit périr un grand nombre de Tatars. Cette époque humiliante fut suivie d'une autre bien plus funeste : la peste ravagea la Horde dorée ; & ce fléau procura la paix aux Russes pendant quelques années.

SECTION XXII.

Après avoir réparé ses pertes, Akmet marche contre la Russie avec toutes les forces de sa Horde. Ivan, qui en est instruit à tems, fait garnir de troupes les bords de l'Oka ; & ces dispositions firent changer le plan du Tatar, qui passe en Lithuanie pour se joindre aux troupes qu'il attend du Roi de Pologne. Ivan le suit de près,

le harcèle, & l'empêche de traverser la rivière Ougra. Plusieurs jours se passent à faire la petite guerre, sans aucun avantage décisif. Ivan ayant appris que la Horde étoit sans défense, y envoie une armée qui met tout à feu & à sang.

Akmet est informé de ce qui se passe à la Horde : il vole à son secours; mais elle n'étoit plus, & lui-même ne survivra pas à sa ruine. Pendant que l'armée Russe revenoit joindre Ivan sur les bords de l'Ougra, les Nogaïs font une incursion dans la Horde, & consomment sa ruine. Ils passent ensuite le Volga, rencontrent Akmet, lui livrent bataille, & il perd la vie dans ce combat du désespoir contre la fureur. Son armée fut entièrement défaite. C'est ainsi que finit cette Horde, fondée vers le milieu du treizième siècle par Batou-Sagin, si fameux parmi les descendans de Tchinguis-Kan, par sa prudence, sa valeur & ses succès. Il établit cette Horde près du fleuve Oural, connu sous le nom d'Yaïk, nommé *Adschik* par les Tatars. Elle étoit formée de la réunion de plusieurs Hordes séparées qui reconnurent Batou-Sagin pour leur Chef. Les Tatars lui donnèrent le nom de *Grande Horde*, & les Russes de *Horde d'Or*. C'est avec elle que Batou-Sagin subjugua les Bulgares sur le Volga, & forma des débris de leur Empire, les Royaumes de Kazan & d'Astrakan : c'est avec elle qu'il se rendit maître d'une partie de l'Empire de Russie, & qu'il étendit ses conquêtes bien au-delà.

SECTION XXIII.

La fin tragique de la Horde dorée nous apprend qu'on peut avec un grand Empire n'avoir que des forces médiocres; & que ces grandes conquêtes, par lesquelles on croit se rendre plus puissans, ne servent qu'à nous rendre plus foibles. Voilà pourquoi, à mesure que les ambitieux veulent prendre le vol de l'aigle, leur renommée va toujours en décroissant, elle perd

haleine, & ne peut les suivre jusque-là : ce point est toujours la chûte d'Icare. Tout ce qui naît est sujet à la corruption : il n'est donc point de puissance qui ne doive être brisée ; & c'est-là où aboutissent tant de guerres, d'intrigues, de vertus & de vices. Ce grand exemple de la fragilité des choses humaines faisoit dire à Paul Emile : » Soyons modestes dans la prospérité, puisque » nous ignorons le sort que la fortune nous prépare ; & appre- » nons par cette modestie à supporter les revers «.

SECTION XXIV.

1482.

Tandis que la prudence & le bonheur secondent les entreprises d'Ivan, le succès qui les suit, fait craindre & respecter son nom. Mais l'envie, qui marche constamment sur les pas des grands hommes, & qui aboye à la porte de la célébrité, lui suscita un jaloux dans un Prince voisin, foible & indolent, plus ambitieux de la fausse gloire que de la véritable. Ce Prince, qui aimoit à s'entendre louer, & qui se mettoit au-dessus du déshonneur dans une fastueuse paresse, étoit Casimir IV, qui se croyoit plus habile qu'Ivan, quoiqu'il ne dût ses succès qu'à la valeur des Polonois & au concours des circonstances. Les mêmes époques qui honorent les Fastes de la Russie, furent mémorables dans ceux de la Pologne. Les Prussiens, accablés par la tyrannie de l'Ordre Teutonique, s'étoient donnés à la République ; & Casimir avoit reçu à Thorn les hommages de ses nouveaux Sujets. Quelques années après, un Traité solemnel avoit terminé les guerres qui avoient si long-tems ravagé le Royaume. Les Chevaliers, effrayés des pertes irréparables qu'ils venoient d'essuyer, restituèrent à la République le Duché de Poméranie & les Districts de Kulm & de Milalof, qui en étoient démembrés depuis 180 ans : ils lui cédèrent encore les villes de Dantzik, de Mariembourg & d'Elbing, & tout ce

qui compose la Prusse Royale, & s'obligèrent à faire hommage de l'autre moitié de la Prusse, qu'ils retenoient. Ainsi finit cette dernière guerre qui duroit depuis douze ans, & qui coûtoit aux Prussiens un million de florins, quinze cents mille livres aux Chevaliers, & plus de trois millions aux Polonois. Ajoutons à ces pertes, que de vingt & un mille villages que l'on comptoit en Prusse avant ces ravages, il n'en restoit qu'environ trois mille échappés aux incendies, & que trois cents mille soldats avoient perdu la vie dans un nombre prodigieux de petits combats, sans qu'il y en eût un de décisif. Voilà les fruits du desir insatiable d'autorité & de richesses!

SECTION XXV.

La trahison est presque toujours la compagne de la jalousie. Casimir vit avec douleur qu'un grand nombre de Seigneurs Lithuaniens, attirés par la réputation d'Ivan, alloient lui demander du service; il eut la lâcheté de croire qu'il pouvoit impunément profiter de la désertion de ses Sujets, pour faire périr un ennemi dont la puissance lui devenoit redoutable. Rempli de cette idée, il s'adressa à un Prince *Loukomski*, l'engagea de se rendre à Moskou, d'y mettre tout en usage pour gagner la confiance du Prince, & lui donner la mort après l'avoir obtenue. Le complice de Casimir fut bien reçu à la Cour d'Ivan; mais son dessein fut découvert au moment où il alloit commettre le crime. Il fut condamné à être brûlé vif dans une cage de fer. Cet attentat fut suivi d'une guerre contre la Pologne qui dura pendant dix ans, & ne se termina que sous le règne d'Albert, fils de Casimir. Cette paix produisit une alliance avec le frère du nouveau Roi; Ivan donna sa fille en mariage à Alexandre, Grand-Duc de Lithuanie.

SECTION XXVI.

1486.

Quand un Prince eſt aſſez heureux ou aſſez ſage pour connoître ſes forces, les ménager, & ne point tenter pluſieurs opérations à-la-fois, le ſuccès juſtifie preſque toujours l'entrepriſe. Mais ſi ce Prince, par ignorance de ſes intérêts, ou par une ſorte de fatalité que la préſomption entraîne après elle, ſe laiſſe engager dans pluſieurs affaires à-la-fois, ſans diſtinguer celle qui doit être la principale, & celles qu'il ne faut regarder que comme acceſſoires, alors le Prince & ſon Conſeil ne ſauront ce qu'ils font, ni ce qu'ils veulent faire; & le déſordre amenera la ruine. L'expérience du paſſé étoit la bouſſole qui dirigeoit la conduite d'Ivan; elle lui avoit appris qu'il y a dans toutes les Adminiſtrations & dans toutes les affaires, un ou deux points qui décident du ſuccès, & entraînent, comme un torrent, les accidens particuliers. C'eſt la connoiſſance de ces points déciſifs qui fait le grand homme d'Etat; & ce n'eſt qu'autant qu'il ne les perd jamais de vue, & qu'il s'y attache fortement, qu'il peut ſurmonter les obſtacles, & fixer la fortune.

Ivan poſſédoit cette connoiſſance ſi rare : ſa politique éclairée parut un phénomène aux Princes ſes contemporains. Les Chevaliers Porte-glaives avoient attaqué Pleskof & brûlé les faux-bourgs pendant qu'il faiſoit la guerre aux Tatars : il différa ſa vengeance. Mikaïl, fils de Boris, Prince de Tver, dont Ivan avoit épouſé la fille, oſa ſe brouiller avec ſon beau-père, & implorer contre lui les ſecours de Caſimir. Ivan, occupé de la guerre avec la Pologne, attendit la paix pour punir l'audace de ſon vaſſal, & réunir à la Couronne un apanage important. L'impunité avoit engagé les Chevaliers Porte-glaives à profiter de la guerre avec la Pologne, pour faire de nouvelles incurſions ſur la Ruſſie.

Ivan ne change rien au plan de ses opérations & le suit constamment. Loin d'affoiblir l'armée qu'il commande, il ordonne aux habitans de Novogorod d'en lever une, de marcher contre les Chevaliers, & de le venger en Livonie des insultes qu'il avoit reçues à Pleskof & ailleurs. Aléi-Kan, fils aîné d Ibrahim & son successeur, avoit profité des circonstances pour relever Kazan de sa chûte & se rendre redoutable. Ivan fait marcher une armée vers Kazan. Le Prince Tatar vient au-devant d'elle, & l'attend sur les bords de la Sviaga. Dès que les armées furent en présence l'une de l'autre, le combat commença, & l'action fut terrible : l'armée du Kan fut taillée en pièces, & lui-même reçut des fers. Les vainqueurs, qui poursuivoient les foibles restes de l'armée, entrèrent avec eux dans Kazan. La mère & l'épouse d'Aléi, & deux de ses frères, furent conduits à Moskou. Le Kan & son épouse furent envoyés à Vologda; sa mère & ses frères eurent Biélo-Ozéro pour retraite : l'épouse d'Aléi, & Koudaïlouk, frère cadet du Prince, furent les seuls qui survécurent à leur disgrace. Ivan fit baptiser Koudaïlouk & le maria à l'une de ses filles. Ce fut le troisième Prince Tatar qui obtint un apanage en Russie: Makmet-Amin & Abdel-Atif, ses frères, étoient entrés au service de la Russie, après la première conquête de Kazan. C'est ainsi qu'Ivan, vainqueur par-tout, devenoit maître de tout.

SECTION XXVII.

1487.

Ivan pensa que le moyen de s'assurer de la fidélité des Tatars de Kazan, étoit de leur donner pour Chef un Prince de leur nation. Il plaça Makmet-Amin sur le Trône dont Aléi venoit de descendre; & ce choix fit le malheur des Tatars. Makmet, avide de tout, parcourut tous les extrêmes, s'empara de tout, ne respecta rien, & viola tout.

Ce Tyran fut chaſſé par ſes propres Sujets, qui eurent l'imprudence d'appeller chez eux un Prince étranger, nommé Manouk. Cette imprudence leur coûta cher : Manouk étoit un Tyran digne de ſuccéder à Makmet-Amin. Ce choix funeſte détermina les Tatars à envoyer une Ambaſſade au Tzar, pour implorer le pardon d'avoir diſpoſé du Trône ſans ſon conſentement, & pour lui demander un autre Souverain. Ivan dépoſa Manouk, & leur donna Abdel-Atif. Il régna tranquillement pendant cinq ans; mais il oublia malheureuſement de qui il tenoit le pouvoir, & à quelles conditions on l'en avoit revêtu. Devenu coupable envers ſon bienfaiteur, il fut enlevé de ſon Palais même par les Officiers d'Ivan, conduit à Moskou, & condamné à l'exil, où il mourut quelques années après.

SECTION XXVIII.

1503.

Ivan avoit une affection particlière pour Makmet-Amin; & celui-ci n'avoit rien négligé pour perſuader au Prince que ſes violences envers les Tatars de Kazan avoient été néceſſaires pour les retenir dans le devoir. Ivan le crut ſur ſa parole, le nomma une ſeconde fois Souverain de Kazan, & lui donna pour épouſe la veuve d'Aléi, qui étoit ſa priſonnière. Ivan fit en cette occaſion deux grandes fautes politiques : ce qui ſuit va le prouver.

SECTION XXIX.

Makmet-Amin, devenu ſage à ſes dépens, ſuivit un plan d'adminiſtration qui le réconcilia avec ſes Sujets, tandis que ſon épouſe cherchoit à le brouiller avec Ivan. Cette Princeſſe ne pouvoit oublier la chûte de ſon premier époux, la triſte fin de ſa famille, & les maux qu'elle avoit ſoufferts pendant ſon exil en Ruſſie. Elle reprochoit à Makmet de n'être qu'un eſclave décoré

décoré du titre de Souverain. » Les Musulmans, disoit-elle, » doivent donner des loix aux Chrétiens, & vous leur obéissez «. Makmet résista long-tems aux insinuations de son épouse; mais il l'aimoit : elle étoit adroite, & sa haine éloquente. Ainsi, malgré son éloignement à devenir ingrat & rebelle, il devint l'un & l'autre au moment où il fut vaincu par l'amour.

SECTION XXX.

Chaque année, le 24 de Juin, il se tenoit une Foire célèbre à Kazan, où se rendoient les Marchands de toutes les contrées de la Russie. Makmet-Amin choisit ce jour pour arborer l'étendart de la révolte, & faire assassiner tous les Russes qui se trouvoient dans ses Etats. Aucun sexe, aucun âge ne furent épargnés, & les marchandises devinrent la proie des assassins. Si le plus doux des sentimens peut dégénérer en fureur, & si une aveugle déférence aux volontés de ce qu'il aime peut porter l'homme à des attentats monstrueux, de quels efforts n'a-t-il pas besoin pour défendre son cœur contre ces furies armées de serpens & de torches, qui sont les emblêmes de l'ambition, de l'envie, de la haine, de la discorde, qui s'abreuvent de sang, qui répandent le deuil sur la terre, perpétuent le règne de l'oppression & de l'esclavage, en étendant la chaîne des calamités d'une extrémité du globe à l'autre!

SECTION XXXI.

Un grand crime est toujours précédé ou suivi de plusieurs autres: Makmet a répandu le sang innocent; la vengeance qu'il redoute va le rendre plus coupable encore. Il assemble ses forces; il demande, il obtient des Nogaïs un secours de vingt-cinq mille hommes, & il fond comme un torrent sur les Provinces méridionales de la Russie : ses premiers succès l'enhardissent; il s'avance vers Nijéni-

Novogorod, s'empare des fauxbourgs & assiége la ville. Le Voïévode Kabar-Simski la commandoit. Les Chroniques disent, » qu'il soutint l'assaut pendant trente jours de suite, quoiqu'il » n'eût avec lui qu'un petit nombre de soldats «. Le Voïévode avoit sous sa garde des arquebusiers Lithuaniens prisonniers de guerre; il leur rendit la liberté, les arma, & l'intérêt personnel fut, dans cette circonstance, le garant de la fidélité. Aidé du secours de ses prisonniers, Kabar-Simski fit des sorties vigoureuses dans lesquelles les Tatars perdirent beaucoup de monde. Mourza-Nogaï, beau-frère de Makmet, y perdit la vie. Sa mort irrita les Nogaïs, au point qu'ils voulurent la venger sur les troupes mêmes de Kazan; & de-là ce combat meurtrier sous les murs mêmes de la ville assiégée, que Makmet n'appaisa qu'avec des peines incroyables.

SECTION XXXII.

La perfidie de Makmet, le massacre des Russes, les ravages des Tatars, le siége de Nijéni-Novogorod, ne pouvoient rester longtems ignorés : dès qu'Ivan en fut instruit, il envoya contre le rebelle une armée forte de cent mille hommes. Mais les lâches qui les commandoient n'osèrent pas se mesurer avec des ennemis inférieurs en nombre. Heureusement pour la Russie, que Makmet, se croyant trop foible pour résister à cette armée, leva le siége. La lâcheté des Chefs Russes accéléra la mort d'Ivan : les travaux de ce Prince avoient ruiné son tempérament; ses organes étoient affoiblis au point qu'il ne pouvoit marcher qu'à l'aide de deux hommes qui le soutenoient; & dans un état de vieillesse prématurée, le chagrin est mortel. Ivan mourut le 7 Octobre 1505, & le sentiment de la vengeance expira avec lui.

SECTION XXXIII.

Les anecdotes particulières du règne d'Ivan doivent trouver une place dans son Histoire. Ce Prince eut deux épouses : la première, nommée *Maria*, étoit fille de *Boris*, Prince de Tver ; la seconde étoit *Sophia*, fille de Thomas *Paléologue*, & petite-fille de *Manuel*, Empereur de Constantinople. Après la prise de cette ville par les Turcs, Thomas, frère de Constantin, chercha un asyle à Rome, où il mourut. Sixte IV fit proposer Sophie pour épouse à Ivan qui étoit veuf alors. Ce mariage fut conclu en 1482. Ce Prince eut de sa première épouse Ivan, qui mourut en 1490, laissant un fils nommé Démitri : il eut de la seconde cinq fils, savoir : Vasili, Joury, Démitri, Sémen & André. Ses filles furent, 1°. Hélène, qui épousa Alexandre, Roi de Pologne, & quatrième fils de Casimir IV ; 2°. Eudoxie, mariée à Koudaïlouk, fils d'Ibrahim, Kan de Kazan, qui reçut au baptême le nom de Pierre ; 3°. la troisième épousa Daniel, Prince de Tver ; 4°. Sophie, mariée au Prince de Kolm.

SECTION XXXIV.

Après la mort de son père, le jeune Prince Démitri étoit l'héritier présomptif de la Couronne ; & Sophie voyoit avec douleur que le Sceptre dût passer un jour à la postérité de la première épouse d'Ivan, au préjudice de la sienne. La jalousie se servit de l'ascendant de l'amour, pour engager Ivan à se choisir un autre successeur : il aimoit Sophie, il se laissa séduire par la tendresse qu'il avoit pour elle ; Démitri fut exclu, & Vasili déclaré successeur d'Ivan. Hélène, mère de Démitri, furieuse de cette exclusion, forma le complot d'immoler à-la-fois, & Sophie, & Vasili. Ses partisans persuadèrent à Ivan que son épouse, impatiente de régner, avoit résolu de l'empoisonner ; & pour l'en

convaincre, ils lui nommèrent une femme qui avoit fourni du poiſon à la Princeſſe Sophie. Ivan fut le jouet de cette intrigue de Cour : il ordonna que la mère & le fils fuſſent envoyés en exil & gardés à vue, & que leurs prétendus complices fuſſent punis de mort. Après cet arrêt cruel, le crédule Ivan fit proclamer Démitri par le Métropolite de Moskou, l'an 1498.

SECTION XXXV.

Les Princes ne ſont pas plus exempts que les autres hommes des reproches d'une conſcience tourmentée : telle eſt la voix de la Nature, lorſque l'homme ſe rend compte de ſes actions. Ivan, rendu à lui-même, ſe repentit d'avoir mis trop de précipitation dans une affaire ſi capitale : le repentir fut accompagné de la crainte d'avoir été injuſte ſans le vouloir, en condamnant une épouſe, un fils, & un grand nombre d'accuſés qui peut-être n'étoient pas coupables. Il ne négligea rien pour découvrir la vérité ; elle ſe dévoile toujours aux yeux du Prince qui la cherche : Ivan la reconnut, fit arrêter Hélène & ſon fils, retrancha leurs noms des prières publiques, & les condamna à finir leurs jours dans une priſon. Sophie & ſon fils, rappellés de leur exil, furent amenés en triomphe à Moskou : Ivan déſigna & fit reconnoitre Vaſili pour ſon ſucceſſeur. Mais ce plaiſir ſi doux qui naît de la juſtice rendue, fut troublé dans le cœur d'Ivan par le ſouvenir de la mort des innocens qu'il avoit condamnés.

SECTION XXXVI.

Les Généraux qui avoient le plus contribué par leurs talens & leur valeur à la gloire d'Ivan, furent Jakof & Joury-Zakariévitz, chefs de la maiſon des Romanofs : ils étoient alors loin de prévoir que leurs deſcendans jouiroient un jour du fruit de leurs travaux. Ils réunirent à la domination de Ruſſie les villes impor-

tantes qui en avoient été démembrées à différentes époques, telles que Toropetz, Briansk, Poutimle, Dorogobouje, & les Domaines des princes qui s'étoient mis ſous la protection d'Ivan. Ils ſoumirent auſſi les peuples qui vivoient ſur les bords de la mer Glaciale, & au-delà des montagnes de l'Ougourie. Ce fut-là où les Ruſſes virent, pour la première fois, des hommes traînés par des rennes & par des chiens attelés à des traîneaux, & qu'ils s'en ſervirent eux-mêmes pour s'emparer des contrées qu'habitoient les Vogoules, les Oſtiaks, &c. C'eſt à la même époque que les Ruſſes pénétrèrent, pour la première fois, dans la Sibérie ſeptentrionale.

SECTION XXXVII.

La renommée d'Ivan franchit les bornes de ſa domination; elle fixa les regards de l'Europe ſur la Ruſſie. Moskou jouit d'un ſpectacle qui lui étoit inconnu; elle vit des Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Allemagne, du Pape, du Sultan de Conſtantinople, des Rois de Pologne & de Danemarck, & de la République de Veniſe. Des Traités d'alliance ou d'amitié furent conclus avec ces Princes. Ce ſpectacle fut ſuivi d'un autre : les Arts de la Grèce & de l'Italie furent attirés en Ruſſie par des récompenſes proportionnées aux ſacrifices que firent les Architectes, les Ingénieurs, les Artilleurs, les Fondeurs de canon, les Artiſtes & les Artiſans qui eurent le courage d'abandonner leur Patrie pour ſe fixer à Moskou. Nous renvoyons le Lecteur aux détails que nous en avons donnés dans l'Hiſtoire des Arts, depuis Rourik juſqu'à Pierre I. C'eſt ſous le règne d'Ivan que ſe tint le fameux Concile qui réforma la vie des Eccléſiaſtiques. La plupart des Monaſtères étoient habités par des Religieux & des Religieuſes, & il fut ſtatué que déſormais ils vivroient ſéparément; que les Moines ſeroient ſoumis à un Igoumène, & les Religieuſes dirigées par un Prêtre ſéculier & marié. La célébration des ſaints Myſtères

fut interdite aux Popes & aux Diacres qui perdroient leurs épouses : leurs fonctions furent réduites à celles de Chantre, & leurs émolumens au quart du revenu des Prêtres mariés. Cette décision du Concile a encore force de Loi Ecclésiastique aujourd'hui.

Les Chroniques rapportent que les prédécesseurs d'Ivan avoient pour Armoiries un saint George à cheval ; mais que ce Prince, après son mariage avec la Princesse Sophie, prit l'Aigle noire à deux têtes.

SECTION XXXVIII.

Nous terminerons le règne d'Ivan Vasiliévitz, premier du nom, par les rapports physiques, moraux & politiques de ce Prince avec Charles V, surnommé *le Sage*.

Ces deux Princes étoient nés avec une ame forte ; mais la foiblesse de leur santé ne leur permettoit pas d'en suivre tous les mouvemens. Cependant tous deux avoient donné des preuves de valeur ; l'un lorsqu'il n'étoit encore que Dauphin, & l'autre héritier présomptif de la Couronne. Tous deux, jeunes encore, avoient un esprit déja mûr, & capable des plus grandes affaires. C'est à leur juste discernement qu'ils furent redevables des heureux succès de leur règne.

La dextérité de Charles sauva la France du naufrage. La nécessité d'affoiblir les vainqueurs, Edouard III & le Prince *Noir*, lui tint lieu de justice. Ivan, doué de la même prudence, se trouva dans la même nécessité. L'un & l'autre remédièrent à tout par leurs négociations & par leurs Généraux. Bertrand du Guesclin tomba, dans le Maine & dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes Angloises, & les défit toutes les unes après les autres, & les François rentrèrent en possession de tout ce qu'ils avoient perdu sous le Roi *Jean*. Les Généraux d'Ivan chassèrent les Tatars de Russie, & rangèrent sous son obéissance les

Kans de la grande Horde, le Royaume de Kazan, la République de Novogorod, &c.

Aucun Roi ne fut ſi ponctuellement obéi & ſi fidèlement ſervi que ces deux Princes, ſans avoir jamais uſé de la rigueur de leur autorité. Ils ſavoient également diſſimuler une injure, cacher leurs deſſeins & les exécuter ſans bruit, de manière que leurs ennemis étoient ou prévenus ou ſurpris dans leurs propres piéges. Ils ne ſe laiſſoient point abattre dans la mauvaiſe fortune, ni trop élever dans la bonne : inſenſibles à la flatterie, ils connoiſſoient le véritable prix des éloges.

Tous deux, amis de l'ordre & de l'économie, firent contribuer leurs peuples ſans murmures. C'eſt par-là qu'ils rétablirent leurs Etats, réduits aux dernières extrémités par les fautes de leurs prédéceſſeurs.

Charles, en fixant la majorité de nos Princes à quatorze ans, remédia aux abus des régences, ſous leſquelles les tuteurs de l'Etat en devenoient les tyrans. Ivan, en réuniſſant toutes les Principautés à la Couronne, déracina les germes des guerres civiles qui avoient abſorbé tant de fois l'autorité ſouveraine.

Tous deux aimoient & protégeoient les Savans & les Artiſtes. C'eſt au règne de Charles que commence la chaîne des Poëtes François : c'eſt du règne d'Ivan que date l'époque des Arts d'utilité & d'agrément en Ruſſie.

L'Empereur Charles IV, voulant jouir avant ſa mort de la conſolation de voir Charles *le Sage*, vint de Pragues à Paris, comme la Reine de Saba étoit venue voir Salomon. Si le Prince Ruſſe ne jouit pas d'un hommage auſſi flatteur, il en fut dédommagé par les Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Allemagne, du Pape, du Sultan de Conſtantinople, des Rois de Pologne, de Danemarck, & de la République de Veniſe.

RÈGNE DE VASILI IV, IVANOVITZ.

1505.

SECTION PREMIÈRE.

VASILI monte sur le Trône avec la résolution de maintenir la paix pour consolider sa puissance. Ses premiers actes de souveraineté furent deux traités conclus ; l'un avec Alexandre, Roi de Pologne ; l'autre avec Mildi-Guéréi, Kan de Krimée.

L'intérêt, plus que la politique, avoit porté Alexandre, quatrième fils de Casimir IV, & Duc de Lithuanie, sur le Trône de Pologne : il falloit le recevoir pour Maître, ou voir la Lithuanie séparée pour jamais de la Pologne. Cette époque est mémorable. En prenant le sceptre, Alexandre convint, » que » désormais les Polonois & les Lithuaniens ne formeroient plus » qu'un même peuple soumis à un même Roi ; que ce Roi » seroit toujours élu dans la Pologne ; que les Nonces & les » Grands de Lithuanie concourroient à le choisir ; que les deux » Nations n'auroient plus que le même esprit, les mêmes con- » seils, les mêmes prérogatives, les mêmes intérêts, les mêmes » espèces de monnoie ; que tout seroit commun entr'elles, les » avantages, les pertes, les biens & les maux : mais que chacune » d'elles conserveroient leurs Tribunaux & la forme accoutumée » de rendre la justice «. Telle fut la manière dont le fameux projet d'Uladislas Jagellon fut solemnellement confirmé.

SECTION





Dessiné par Chevalier. Dirigé par Née. Gravé par Fossard J.ne

SECTION II.

1508.

Malgré la résolution de vivre en paix avec ses voisins, il ne fut pas possible à Vasili d'entretenir une bonne intelligence avec Makmet-Amin, Kan de Kazan, qui avoit juré une haine irréconciliable à la Russie. Pour prévenir ses mauvaises intentions, Vasili fut obligé de s'armer contre lui. Il fit marcher contre Kazan une armée forte de cent mille hommes qui étoient commandés par son frère Démitri. Cette armée, dit-on, fut surprise par Makmet, avant d'avoir préparé ses attaques, & forcée de battre en retraite avec une perte considérable. Fiers de l'avantage qu'ils venoient de remporter, les Tatars se persuadèrent que les Russes étoient entièrement défaits, & ne daignèrent pas même les poursuivre. Mais la fausse sécurité est le plus dangereux des piéges que nous tend la fortune; l'imprudence qui l'accompagne toujours, est un aveugle qui marche sans guide au bord d'un précipice. Les Tatars de Kazan, pour célébrer leur victoire, sortent de la Ville, dressent des tentes dans la plaine, se livrent à la joie avec leurs femmes & leurs enfans: une profonde ivresse termine cette orgie triomphale. Les Russes les surprennent dans le sommeil, & en tuent un grand nombre. Ceux qui purent échapper au carnage, rentrèrent dans la Ville avec tant de précipitation, que plusieurs moururent étouffés aux portes. Dans cette confusion, il étoit facile aux Russes de se rendre maîtres de Kazan, en y entrant avec les fuyards. Cette conquête les touche moins que le pillage & les restes du festin: ils s'enivrent à leur tour sur le champ de bataille, & s'endorment. Alors le Kan fait une sortie, tombe sur eux, en fait un horrible massacre. De cent mille hommes, dit-on, sept mille

feulement échappèrent au fer des Tatars. Plufieurs Princes & plufieurs Voïévodes furent au nombre des morts.

SECTION III.

Makmet-Amin ne jouit pas long-tems de fes affreux fuccès; il fut attaqué d'une maladie d'autant plus cruelle, qu'elle étoit incurable & accompagnée de remords. Il ne fe rappella qu'avec horreur fa déférence aux confeils de fon époufe, fon ingratitude & fa perfidie envers Ivan, à qui il devoit le Trône. Il envoya une ambaffade à Vafili, avec un préfent de deux cents chevaux d'élite, & l'Ambaffadeur ne négligea rien pour fléchir la jufte colère du Tzar. Makmet n'étoit plus redoutable; l'état affreux où la maladie l'avoit réduit, le rendoit digne de pitié; il fe repentoit de fes crimes : Vafili promit d'oublier le paffé, lui accorda fon amitié, & lui envoya des préfens pour gage de fa réconciliation. Le Kan mourut dans la même année, & fa coupable époufe termina fes jours par le poifon, pour prévenir la vengeance qu'elle craignoit.

SECTION IV.

La mort d'un ennemi redoutable, & les traités que Vafili avoit conclus en montant fur le Trône, promettoient à la Ruffie une paix durable : malheureufement Alexandre mourut d'apoplexie après un an de règne, & Sigifmond fon frère lui fuccéda. Ce Prince jouit d'une gloire bien rare en Pologne, dans la diète d'Election; il fut proclamé Roi, fans aucune divifion de fuffrages. En fuccédant à fon frère Alexandre, il n'avoit pas hérité de fon caractère pacifique; mais il étoit maître de fon ambition, & favoit la plier aux intérêts de fon peuple, qui fut toujours le motif de fes entreprifes. La preuve qu'il étoit plus jaloux du bonheur de la nation, que de la gloire de régir plu-

sieurs Royaumes, c'est qu'il refusa les Couronnes de Suède, de Hongrie & de Bohême. Sigismond fit redemander à Vasili plusieurs Villes qui étoient passées sous la domination de la Pologne, lorsque les Polonois, profitant des malheurs des Russes, partagèrent leurs dépouilles avec les Tatars. Le refus qu'éprouva Sigismond de la part de Vasili, devint le signal de la guerre : elle ne fut pas heureuse pour les Polonois. Les défections que Sigismond éprouva, engagèrent une grande partie de la Noblesse de Lithuanie à embrasser le service du Prince Russe. Les *Glinski* tenoient le premier rang parmi ces Nobles : ils descendoient du Prince Mikaïl, que les intrigues de son frère firent périr si cruellement à la Horde, en 1245. Les injustices qu'ils avoient éprouvées en Russie, les avoient engagés à l'abandonner, & leur valeur connue leur avoit procuré, en Pologne, la plus grande considération. Le plus célèbre des Glinski étoit Mikaïl, fils de Léon, qui s'étoit attiré la haine des Polonois & des Lithuaniens, par sa hauteur & par ses vexations révoltantes. Les voix qui réclamèrent de toute part contre lui, le forcèrent à passer en Russie avec deux de ses frères.

Les Fastes de la Pologne rapportent » que Glinski, après avoir » trahi sa patrie & passé au service du Tzar de Moskou, s'en » repentit, & chercha à rentrer en grace auprès de Sigismond; » que ce Roi, empressé de s'attacher un homme qui avoit acquis » une grande expérience dans les campagnes qu'il avoit faites en » Allemagne, en Hongrie & en Italie, chargea un soldat Polo- » nois d'aller le joindre dans le camp ennemi, & de lui dire » qu'il seroit reçu avec bonté. Le soldat part, arrive, feint d'être » un déserteur : on l'arrête, on l'interroge, on le presse; il est » reconnu pour espion. Vainement cherche-t-on à lui arracher » son secret par des tourmens, il est impénétrable. Attaché à » une broche, & consumé peu-à-peu par les flammes, ce nou-

» veau Scévola souffre & se tait jusqu'à la mort. *Trepka* est le » nom de ce brave soldat «.

SECTION V.

La paix que Vasili conclut avec Sigismond en 1509, fut suivie d'un autre traité de commerce avec la Livonie, pour dix-sept ans. Ce Prince profita du calme dont la Russie jouissoit, pour appaiser les troubles & les divisions qui régnoient à Pleskof. Pour être plus à portée d'en connoître les auteurs & de les punir, il se rendit à Novogorod. Ce fut pendant son séjour dans cette Ville, que le Prince Obolenski, son Namestnik à Pleskof, lui adressa des plaintes graves contre les principaux citoyens qui abusoient de leur autorité. Vasili ordonna aux accusés de rentrer dans le devoir, & les menaça de sa colère s'ils étoient rebelles à ses ordres; mais loin de se conformer à cet ordre, ils osèrent se plaindre d'Obolenski, & demandèrent un autre Namestnik. Avant de prononcer la peine que méritoient les coupables, Vasili crut devoir se conformer aux règles de la Justice, qui veut qu'on entende les deux parties. Il manda Obolenski à Novogorod, & fit publier dans la Principauté de Pleskof, qu'il étoit disposé à entendre les plaintes fondées qu'on avoit à lui faire. Après avoir informé à charge & à décharge, & examiné scrupuleusement les accusations, il reconnut que ceux des citoyens de Pleskof qui étoient au-dessus des autres par leurs emplois & leur fortune, exerçoient les plus criantes vexations contre les foibles, & que c'étoit ces hommes injustes qui cherchoient à éloigner Obolenski, afin de multiplier le nombre des malheureux avec impunité. Le Prince désigna les coupables, & déclara qu'ils méritoient une punition exemplaire, mais que sa clémence vouloit bien pardonner à tous ceux qui avoueroient leurs fautes & qui reconnoîtroient son autorité. Les coupables avouè-

rent leurs torts, & se soumirent. Dès qu'ils eurent prêté le serment de fidélité, le Prince envoya deux Namestniks à Pleskof, & s'y rendit ensuite pour établir l'ordre qui devoit succéder à cette oligarchie. Lorsque tous les troubles furent appaisés, Vasili crut devoir en prévenir les retours, en envoyant à Moskou les oppresseurs du peuple avec leurs familles : il leur permit d'emporter leurs richesses avec eux. Cette sage combinaison de la clémence & de la justice, feroit honneur au Prince le plus humain & le plus juste.

SECTION VI.

1511.

Les Historiens Russes disent qu'en cette année, Sigismond engagea Mildi Guérei à faire des incursions en Russie, au mépris du traité qu'il avoit conclu avec Vasili, à son avènement au Trône : elles ajoutent que l'Ukraine fut dévastée ; mais qu'aux premières approches des troupes Russes, les Tatars furent forcés à demander la paix.

Les mêmes Historiens reprochent encore à Sigismond d'avoir fait arrêter, sur des prétextes spécieux, Hélène, sœur de Vasili & veuve d'Alexandre, qui mourut en prison, malgré les réclamations du Grand-Prince. Cet excès de sévérité suppose nécessairement un délit grave & une peine proportionnée au délit, puisqu'elle fut infligée par un Prince ami de la justice, qui respectoit les priviléges du dernier de ses sujets ; d'un Prince qui s'attira l'estime & la confiance de ses voisins, moins par sa puissance réelle & ses forces militaires, que par l'exacte probité avec laquelle il remplissoit ses engagemens ; d'un Prince surnommé le père de la patrie, qui dédaigna toujours ce faste éblouissant qui n'en impose qu'au vulgaire des hommes, & qu'il prend trop souvent pour la véritable grandeur ; d'un Prince enfin qui auroit

mérité de régner sur l'Europe entière, si François I & Charles-Quint n'avoient pas été ses contemporains. Nous avons cru devoir insister sur ce point, parce que l'Historien doit rejetter les faits invraisemblables, & justifier les grands hommes des accusations formées contre eux par des Annalistes suspects.

SECTION VII.

1513.

S'il étoit vrai, comme on le suppose, que Sigismond faisoit une guerre sourde à Vasili, & qu'il cherchoit à le braver dans toutes les occasions, ce tort ne justifieroit pas la conduite du Grand-Prince à son égard. La première expédition qu'il fit contre la Pologne n'étoit pas digne d'un Souverain : il ravagea comme un brigand le district de Smolensk & la Lithuanie, & revint à Moskou chargé des dépouilles arrachées à des peuples qui n'étoient pas coupables envers lui. Smolensk étoit la seule Ville importante que Jakof & Joury Zakariévitz n'avoient pu réduire sous la domination d'Ivan Vasiliévitz I; elle étoit l'objet de l'ambition de Vasili; il prend la résolution d'en faire le siége. Une armée nombreuse, une artillerie formidable, & sa présence, lui persuadent que la résistance des assiégés ne sera pas longue. Il se met en marche, & dès qu'il est à portée de la Ville, les habitans font une sortie & sont battus; mais ce premier revers n'ébranla point leur courage, ils firent si bonne contenance, & se conduisirent avec tant d'habileté, que Vasili fut obligé de lever le siége & de s'en retourner comme il étoit venu.

SECTION VIII.

L'ambition n'est pas découragée par l'humiliation : celle de Vasili n'en devient que plus active. Ce Prince rassemble pendant l'hiver des troupes plus nombreuses que les premières; & dès

qu'il fut possible d'entrer en campagne, il marcha contre Smolensk : il arrive ; il en forme le siége, le conduit, & fait battre les murailles de tous côtés. La défense des assiégés étoit aussi vigoureuse que l'attaque ; mais leur artillerie, mieux servie que celle des Russes, faisoit bien plus de ravage. Ceux-ci, qui commencent à désespérer du succès de l'entreprise, murmurent de ce qu'on prodigue leur sang en pure perte. Dans cet état des choses, Glinski représenta au Prince, » qu'il falloit entreprendre » par la ruse ce que l'on ne pouvoit exécuter par la force ; » qu'il y avoit dans la Ville un grand nombre de citoyens qui » obéissoient en gémissant à des Princes Catholiques ; qu'il falloit » se ménager des intelligences avec eux, & que ces partisans zélés » de la Religion Grecque lui en procureroient d'autres «. Glinski étoit guerrier & politique ; il se chargea de conduire cette négociation, & se procura bientôt les intelligences désirées.

SECTION IX.

Le Gouverneur de Smolensk ne tarda pas à s'appercevoir d'une révolution dans les esprits ; & comme de jour en jour son parti devenoit le plus foible, il crut devoir user de son autorité : c'étoit le moyen infaillible de la perdre. Les partisans des Russes ne la respectent plus, & se déclarent ouvertement. On rend compte à Glinski de la disposition des assiégés & des efforts impuissans du Gouverneur ; Vasili alors fait cesser les hostilités. Cet acte de politique fut regardé comme un acte de clémence : on arrache les clefs au Gouverneur ; on ouvre les portes ; l'Evêque & les principaux citoyens sortent, & prêtent serment de fidélité à Vasili. Ce Prince entra dans Smolensk en triomphateur, & les premiers jours qui suivirent la reddition de la place, furent des jours de fête & d'allégresse.

SECTION X.

Le maître de Smolensk oublia bientôt qu'il devoit cette conquête à Glinski, & qu'il la lui avoit promise en apanage. Cet oubli, cette infidélité aux promesses, engagèrent Glinski à traiter secrettement avec Sigismond, pour rentrer en grace auprès de lui. Avant même que la réconciliation fût consommée, Glinski rendit un service signalé au Roi de Pologne, en lui conseillant d'envoyer une armée vers le Boristhène pour y surprendre les Russes. Les Polonois profitèrent de ce conseil, les surprirent sur les bords de l'Orcha & leur livrèrent bataille: elle fut sanglante; une grande partie de la Noblesse Russe y perdit la vie ou la liberté.

SECTION XI.

La correspondance de Glinski fut interceptée & sa trahison découverte: il fut arrêté, mis aux fers, & enfermé dans une prison: l'Evêque fut arrêté de même. Trompé, comme Glinski, dans ses espérances, il avoit promis à Sigismond de lui livrer la Ville. Constantin Ostrojeski s'étoit avancé pour s'en rendre maître, & n'avoit amené avec lui qu'une foible armée, dans la persuasion où il étoit que le Prélat lui en feroit ouvrir les portes. Il se trompoit; les habitans tombèrent sur les Polonois & les taillèrent en pièces.

SECTION XII.

Cette conspiration fut suivie d'une guerre de neuf ans entre la Russie & la Pologne, pendant laquelle Vasili contracta une alliance avec Maximilien I, contre Sigismond, leur ennemi commun. Le traité offensif & défensif fut signé à Gémunde le 4 Août 1514. Vasili n'en tirant aucun avantage, conclut, en 1523, une trève pour six ans avec la Pologne.

SECTION

SECTION XIII.

1523.

Vasili avoit désigné Chik-Alei, Kan de Kasimof, pour succéder à Makmet-Amin, Kan de Kazan. Chik-Alei étoit un Prince disgracié de la Nature, d'un extérieur révoltant & ridicule à la-fois: sa laideur étoit accompagnée de longues oreilles, d'un ventre énorme & de jambes courtes; & ses moyens de déplaire aux Tatars de Kazan ne se bornoient pas là : nommé par Vasili, ils le regardoient comme un vassal des Russes, & lui en faisoient souvent des reproches, pour le rappeller à l'indépendance. Le Kan, ennuyé de ces remontrances, traita de rebelles les partisans de la liberté, & les fit mourir. Il auroit dû prévoir que cet excès de sévérité le rendroit plus odieux encore à la nation; mais il ne prévit rien, & de-là une révolte générale. Les habitans de Kazan députèrent secrettement vers Mildi-Guérei, Kan de Krimée, & lui demandèrent avec instances son fils Sapha-Guérei pour les gouverner. Les Députés ramenèrent avec eux le jeune Prince, & Chik-Alei, précipité du trône, fut chassé de Kazan avec le Voïévode Russe qui l'y avoit accompagné. Ils errèrent long-tems, en proie à tous les besoins à la fois, & ne trouvèrent des secours que sur les bords du Volga. Ce fut là qu'ils rencontrèrent une multitude de Russes, qui étoient venus des Provinces éloignées pêcher dans ce fleuve. Touchés du sort de ces malheureux, les pêcheurs résolurent de les accompagner jusqu'à Moskou. On dit qu'ils étoient au nombre de huit à dix mille. La route étoit longue, & la chaleur excessive; elle corrompit les provisions, la nourriture manqua; on fut réduit à vivre de fruits sauvages, de racines dont on ignoroit les propriétés, & même de substances animales putréfiées. Les besoins, des ressources qui étoient des poisons lents, & les fatigues du voyage,

firent périr la plus grande partie des compagnons de Chik-Alei : il seroit péri lui-même si Vasili, instruit de ses malheurs & de sa marche, ne lui eût envoyé des vivres.

SECTION XIV.

Chik-Alei arrive à Moskou. Le récit de ce qui s'étoit passé à Kazan inspire à Vasili de la compassion pour le Kan & de la fureur contre les rebelles. Il lève une armée dont il forme deux divisions, commandées chacune par sept Voïévodes. L'une prit la route de terre, l'autre descendit le Volga sur des barques, & fut presqu'entièrement détruite par les Tchérémisses avant d'arriver à sa destination. Pour lui couper le passage, ces barbares avoient rendus impraticables les endroits où le cours du fleuve est resserré par des Isles. Au milieu de ces obstacles les barques se heurtoient, se brisoient les unes contre les autres, tandis que les Tchérémisses, montés sur des pirogues, entouroient les Russes & les tuoient à coups de flèches. Ceux qui échappoient à cette grêle de traits étoient écrasés par les pierres & les poutres que lançoient sur eux d'autres barbares placés sur le rivage : plus de 25,000 hommes périrent dans le Volga.

SECTION XV.

La division envoyée par terre attendoit sur les bords de la Sviaga le corps d'armée qui n'existoit plus. Les Tatars l'attaquèrent & furent repoussés avec perte : les Russes les poursuivirent jusqu'au Volga. Un grand nombre de ceux qui voulurent le passer s'y noya ; d'autres se dispersèrent dans les forêts, ou rentrèrent à Kazan. On dit que cette attaque coûta quarante mille hommes aux Tatars. Enhardis par ce succès, les Russes se flattoient d'en obtenir de plus décisifs lorsque les deux armées seroient réunies : ils furent désabusés de cet espoir à l'arrivée de

quelques malheureux qui leur racontèrent le désastre de la flotte, la mort de leurs compagnons, la perte de l'artillerie & de toutes les provisions de bouche. Le mal étoit sans remède ; les Russes étoient entourés d'ennemis : sans canons, on ne pouvoit rien entreprendre contre Kazan : la disette se fit sentir, elle augmenta de jour en jour ; l'armée se fondit par la famine, & Moskou n'en revit que quelques débris.

SECTION XVI.

1530.

Le malheur est la plus grande leçon qu'un Prince puisse recevoir : cette leçon seroit la plus efficace de toutes, si le trône n'étoit pas entouré d'hommes intéressés à troubler le repos des autres. Vasili, après ses revers, demeura tranquille pendant six ans. Ce terme parut bien long aux ambitieux qui attendoient avec impatience le moment de commander ; ils ne cessoient d'exhorter le Prince à se venger des Tatars : il résista long-tems ; ils insistèrent ; il fut ferme encore : mais à force de revenir à la charge, ils lui persuadèrent que la grandeur de ses forces lui permettoit de nouvelles tentatives, & il les crut. On forma donc une armée aux dépens de la culture, & cette armée marcha sous les ordres de trente Voïévodes : il y en avoit vingt-neuf de trop, si le succès dépend de l'unité de pouvoir & de la réunion de toutes les volontés en une seule.

SECTION XVII.

Il est impossible de lever une armée en secret. Sapha-Guérei fut informé des préparatifs qu'on faisoit contre lui ; & quoiqu'il fût malade, il s'occupa de tous les moyens de défense : il demanda du secours aux Nogais, il en obtint dix mille hommes. Il fit faire autour de la ville un retranchement de palissades terminées en

pointe, & défendu par de larges fossés. Les Russes trouvèrent ces dispositions faites à leur arrivée, & des ennemis bien disposés à se défendre. Les fréquentes attaques du retranchement, & les assauts qu'ils donnoient à la ville, leur occasionnoient des pertes sans succès; & cette expédition seroit devenue aussi humiliante pour les Russes que celle de Smolensk, en 1513, si la prudence des Tatars eût égalé leur courage. Comme ils ne redoutoient pas l'ennemi, les uns se reposoient pendant la nuit des fatigues du jour, tandis que les autres remplaçoient les travaux par les plaisirs de la table. Les Russes surent mettre à profit le sommeil qui suivoit ces Orgies; à faveur de l'obscurité, ils s'avancent jusqu'au retranchement, & du retranchement aux murs de la ville. Ils mettent le feu aux palissades & aux poutres, & l'attaque commence: les Tatars, réveillés en sursaut, n'ont pas le tems de s'armer; on les massacre à la lueur des flammes: le nombre auquel on porte les morts est incroyable.

Sapha-Guérei, se voyant hors d'état de résister long-tems dans le château, osa former un projet, dont l'exécution paroissoit impossible: mais le tems est la seule chose que l'homme ne puisse pas réparer. Le Kan rassemble trois mille cavaliers aussi braves sans doute que Skanderbek, s'ouvre un passage à travers l'armée Russe, &, malgré les blessures qu'il reçoit, il s'enfuit en Krimée avec sa femme & ses enfans.

SECTION XVIII.

S'il est vrai, comme le disent les Chroniques, qu'il ne restoit dans Kazan que quatorze mille hommes, il n'étoit pas difficile aux Russes de s'emparer de cette place. Ils n'en firent rien, par la raison qu'il y avoit trente Voïévodes dans l'armée, & qu'aucun d'eux ne vouloit rester pour défendre cette conquête. Ils préférèrent de faire la paix, d'imposer des tributs, de les faire

payer d'avance pour trois années, & de ſe retirer en lâches à la tête d'une armée de cent mille hommes.

SECTION XIX.

Vaſili fut indigné de la conduite de ſes Généraux : ceux qui avoient eu le moins de part au butin & aux contributions, accusèrent Ivan Belski, le premier des Voïévodes, d'avoir reçu des Tatars une ſomme conſidérable pour trahir les intérêts de la Ruſſie. Vaſili, qui ſentoit la néceſſité de punir un grand coupable pour apprendre à vivre aux autres, prononça un arrêt de mort contre Belski ; mais le Métropolite obtint la grace du traître qui fut privé de ſes biens, chargé de fers, & enfermé dans un cachot.

SECTION XX.

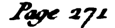
Les Tatars de Kazan envoyèrent des députés à Moskou, pour demander à Vaſili la ratification de la paix qu'ils avoient conclue avec les Voïévodes, & pour le prier de leur donner un Kan. Vaſili leur envoya Tchin-Alei, frère de Chik-Alei qu'ils avoient détrôné, & qui n'étoit âgé que de quinze ans : il lui donna pour conſeil un Prince Vaſili Penkof. Par cet arrangement, Tchin-Alei n'avoit que le titre de ſouverain, & Penkof exerçoit la ſouveraineté. Cette politique ne produiſit pas l'effet que le Grand-Prince s'en étoit promis. La ſoumiſſion des Tatars n'étoit qu'une feinte ; Tchin-Alei n'avoit pas encore régné un an, qu'il fut maſſacré avec ſon Nameſtnik, & tous ceux qui leur étoient attachés. Les meurtriers rappellèrent Sapha-Guérei à Kazan.

SECTION XXI.

Le délabrement de la ſanté du Tzar étoit trop grand, pour que ce Prince ſongeât à ſe venger des perfides Tatars. Il mourut en 1535, après un règne de 28 ans. Ce Prince eut deux

épouses : 1°. Salomonée, fille de Joury Sabourof; 2°. Hélène, fille du Prince Vasili Glinski : il eut d'elle deux fils, Ivan & Joury. Salomonée avoit été répudiée en 1525, après vingt ans d'un mariage stérile. Pour obtenir ce divorce, il fallut que le Métropolite se prêtât à la politique du Prince, & que la Princesse fît des voeux monastiques. Elle eut cette complaisance, & Vasili eut la dureté de la reléguer dans un monastère de Kargapol, où la rigueur de sa captivité surpassoit encore celle du climat. Ce traitement barbare excita l'indignation de quelques hommes en place; mais leur sensibilité fut punie ou par l'exil, ou par la mort.





JVAN IV
VASILIEVITZ,
second du nom. Il regna en 1533, et mourut en 1584.

Dessiné par Chevalier — Dirigé par Née — Gravé par Niquet

RÈGNE D'IVAN IV, VASILIÉVITZ,

Surnommé LE CONQUÉRANT.

1534.

Dernière époque de la décadence des Tatars. Destruction des Royaumes de Kazan & d'Astrakan.

SECTION PREMIÈRE.

De tous les tableaux que l'on peut mettre sous les yeux d'un jeune Prince, il n'en est point de plus intéressant que celui de la vertu avec tous ses attributs, & celui du vice avec toutes ses horreurs : on l'a dit, & nous le pensons ; mais cette vérité exige un développement. Le but moral de l'Histoire est d'instruire les hommes par l'exemple : pour les instruire, il faut leur plaire & non pas les révolter. On les rebute par des faits arides, comme on les révolte par des faits dégoûtans : la vérité doit toujours avoir l'utilité pour but ; elle est chaste, l'Historien doit être pur : la décence exige que son goût soit l'esclave des convenances. Ainsi, loin de dessécher l'esprit des Lecteurs par des narrations stériles, ou de l'abattre par des récits effrayans, l'Historien doit laisser perdre le souvenir des tems scandaleux ou méprisables, & glisser sur les époques qui déshonorent l'humanité. Si l'ordre chronologique exige qu'il en fasse mention, il ne faut, pour ainsi dire, montrer le carnage, la désolation, les crimes inouis,

qu'en masse. C'est bien assez d'indiquer des horreurs, sans que des détails affreux viennent souiller les regards & effrayer l'imagination (1). Telles sont les couleurs sous lesquelles on a peint Ivan. Nous allons examiner sa conduite avec impartialité; & s'il est aussi coupable qu'on le croit, nous en ferons justice, en le rendant odieux au genre humain.

SECTION II.

Ivan étoit âgé de trois ans & quelques mois lorsqu'il succéda à son père Vasili. Hélène & Glinski furent désignés pour administrer l'Etat pendant la minorité du jeune Prince. Hélène étoit jeune encore, belle & sensible. Un Prince Obolenski en devint amoureux, & fut aimé au moment où il déclara sa passion. Bientôt la jalousie se permit des propos outrageans sur la conduite

(1) Qui ne frémiroit à la lecture du Règne d'Ivan, traduit en françois par le Rédacteur des Chroniques Russes ? Y a-t-il de la pudeur à délayer dans dix-sept pages des atrocités qui devoient rester ensevelies dans les Annales barbares d'où il les a tirées ? Elles surpassent tout ce qui a été dit des Caligula, des Néron, des Commode, des Caracalla, des Richard III, &c. La plupart des Historiens ont sacrifié la bonne foi à leur ressentiment contre ce Prince; & l'on sait que le ressentiment & la flatterie sont les archives du mensonge. Le Prince Kourbskoi qui étoit passé de Russie en Pologne, & des Moines qui croyoient avoir à se plaindre d'Ivan, l'ont peint comme un barbare insensé, ou comme un monstre né pour commettre de sang-froid les plus grands crimes que la Russie eût encore vus, toute accoutumée qu'elle y étoit. Mais dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, il faut des autorités plus graves que celle des hommmes suspects, pour admettre des faits si peu vraisemblables. C'est la remarque d'un Censeur judicieux. » A en croire, dit-il, M. Levesque, toute la Cour d'Ivan étoit alors semblable à une » caverne de voleurs ivres; & malgré tout ce qu'il dit, il est plus facile à des » Historiens prévenus & indignés de calomnier un barbare, qu'il n'est possible au plus » pervers des hommes d'exécuter un tel amas de crimes. On peut rejetter hardiment les » trois quarts de ce que l'Histoire rapporte, & Ivan sera encore un des plus abominables » Princes que le Ciel dans son courroux ait donnés à la terre «.

sans

de la Régente, & les rapports qu'on lui en fit l'excitèrent à la vengeance. Les Boyari qui avoient tenu ces propos, furent punis sans ménagement. Glinski se crut en droit de reprocher à sa nièce la publicité d'une inclination qu'elle auroit dû tenir cachée : sa hardiesse parut un attentat fait à l'amour; & le jour de sa disgrace fut celui où il déplut à Hélène. Mais comment éloigner de la Cour un surveillant à qui le testament du Souverain mort a confié les rênes du Gouvernement pour être l'appui de sa femme & de son fils? Comment? le voici. Hélène & son favori accuseront Glinski d'avoir l'ambition de régner seul; & cette accusation dictant son arrêt, il aura les yeux crevés : on l'exilera ensuite dans un Monastère où ses malheurs accéléreront sa mort.

SECTION III.

L'accusation de Glinski, son arrêt, son exil, n'en imposèrent à personne; mais ils rendirent odieuse la régence d'Helène. Glinski n'avoit été qu'indiscret, & cependant on le traitoit comme coupable du crime de lèze-majesté. Ceux qui approchoient le plus de la personne d'Ivan, craignoient le même sort : plusieurs abandonnèrent la Russie & passèrent en Pologne. Siméon Belski fut du nombre des transfuges, & celui de tous que Sigismond accueillit le mieux & distingua le plus; il lui donna un apanage considérable. La force ne captive que la volonté; les bienfaits gagnent les cœurs. Le nouvel ami de la Pologne ne tardera pas à se montrer le plus dangereux ennemi de la Russie. Sa haine provoquera celle des Polonois, des Tatars & des Turcs contre une patrie dont il a juré la perte. Si l'indignation de ce moderne Coriolan n'étoit pas celle de la vertu, elle prouve du moins une grande vérité que la politique feint de méconnoître. Les défauts & les vices des particuliers répondent par-tout au caractère des Gouvernemens. C'est ce caractère qui forme celui

du citoyen, de l'homme personnel, du perfide & du méchant; & il y a de nécessité autant de caractères de peuples, que d'espèces différentes de Gouvernement. Voulez-vous découvrir la cause cachée des changemens qui arrivent dans la constitution primitive ou actuelle d'une nation quelconque? Le moyen à employer est simple & lumineux. Examinez la conduite morale & politique de l'Etat avant de passer à celle des particuliers, & vous aurez la solution du problême. C'est la partie qui gouverne; c'est la masse de l'autorité & le pouvoir de l'exemple qui entraînent après eux tout le reste. Belski ne devient ingrat & traître que parce que la Régente est injuste, perfide & cruelle. Si l'amour, qui devoit adoucir son cœur, le rendit sanguinaire, pourquoi, sous la tyrannie, le patriotisme ne dégénéreroit-il pas en haine, en faction? Une réflexion se présente ici. Si l'amour est le père de la nature, il en devient le tyran dès qu'il exerce toutes ses fureurs sur un cœur qui n'est animé que par lui, qui ne vit que pour lui; ses feux le consument, comme ceux du soleil flétrissent & dessèchent les fleurs des campagnes.

SECTION IV.

Obolenski connoissoit à fond, & le cœur d'Hélène, & la géographie de la Cour. Il avoit mesuré le degré auquel il vouloit porter sa fortune, sur la distance qu'il y avoit de la hauteur au précipice; & ce fut pour n'y pas tomber, qu'il entreprit de prouver à la Russie que l'ami de la Régente étoit le bouclier de l'Etat. L'occasion étoit favorable & le prétexte spécieux. Sigismond venoit d'accorder une retraite & un apanage à Belski; c'est une infraction dont la Russie doit tirer vengeance. Tels furent les motifs qu'allégua Obolenski pour rompre la paix qui régnoit entre les deux Cours. Il rassemble les troupes, marche à leur tête, ravage la Lithuanie, pénètre jusqu'à Vilna. Sigismond

court aux armes, attaque & prend quelques places aux Russes; mais il échoue successivement dans les siéges de Staradoub, de Tchernigof, de Smolensk. Ce revers, loin de le décourager, le décide à frapper des coups plus décisifs. Il demande & obtient des secours, & ce renfort le décide à venir une seconde fois mettre le siége devant Staradoub. Il n'étoit pas facile alors de s'emparer de cette Ville. Obolenski s'y étoit renfermé, & le boulet étoit impuissant contre des murs formés de grosses poutres entrelacées qui soutenoient des remparts de terre. Les Polonois sentirent cette difficulté; mais étant parvenus à mettre le feu aux poutres, elles le communiquèrent aux maisons de bois, & l'incendie devint général. Pour échapper aux flammes les assiégés furent contraints de se précipiter dans les bras des assiégeans. L'intérêt vint au secours de l'humanité; ceux qui étoient en état de payer leur rançon furent épargnés; les autres devinrent esclaves. Obolenski fut le premier qui acheta sa liberté. L'amour rompit ses chaînes dès qu'Hélène fut instruite de sa captivité.

SECTION V.

Vasili IV avoit laissé deux frères, George & André. Tous deux avoient prêté serment de fidélité à Ivan. George s'en repentit, & tenta de se faire reconnoître pour Souverain : il échoua, & fut enfermé dans une prison où il ne vécut pas long-tems. André, mécontent de la Cour, s'étoit retiré à Staritsa. Ces hommes, intéressés à tout brouiller, & qui soufflent le chaud & le froid, persuadèrent à la Régente qu'André se disposoit à suivre l'exemple de Belski & à passer en Pologne. En même-tems ils conseilloient à ce Prince de se défier d'une femme qui le haïssoit, & qui, sans rien perdre de son caractère violent, y joignoit la fausseté. Hélène affecta de ne rien croire de ces rapports. Les intrigues & les différens partis de la Cour lui rendoient alors la dissimulation né-

ceſſaire. Pour mieux en impoſer, elle fit inviter le Prince André à venir à Moskou. Un refus l'auroit rendu ſuſpect; il obéit. Hélène le reçut avec les démonſtrations de l'amitié; elle mit en uſage les careſſes, les confidences, les bienfaits, pour détruire dans ſon eſprit l'opinion qu'on lui avoit donnée d'elle. Après un ſéjour de quelques mois à Moskou, André retourna dans ſon apanage, très-content des procédés de ſa belle-ſœur.

SECTION VI.

L'accueil qu'André avoit reçu, fit le déſeſpoir des intriguans. Une circonſtance ſurvint; ils en profitèrent pour ſemer de nouveau la défiance entre Hélène & André. Il ſe répandit un bruit tumultueux que les Tatars, renouvellant leurs entrepriſes ſur la Ruſſie, étoient déjà ſur ſes frontières. Il falloit délibérer ſur le parti à prendre dans cette conjoncture. On conſeilla à la Régente de mander le Prince André à Moskou, pour prendre ſon avis dans une affaire de cette importance. Le Prince, ſoupçonnant que cette demande étoit une intrigue de Cour, s'excuſa ſur une maladie qui le retenoit malgré lui à Staritſa, & ſupplia la Princeſſe de lui envoyer ſon Médecin : c'étoit éviter Silla pour tomber dans Charybde. Le Médecin d'Hélène étoit un homme délié & avide, vivant des malheurs d'autrui, & faiſant bon marché de la vie de ceux mêmes qu'il ne tuoit pas. Il part, il arrive à Staritſa, examine le malade, exagère le prétendu mal pour rendre la cure plus lucrative, & revient à Moskou chargé de préſens. Il dit à la Princeſſe, qu'André n'avoit feint d'être malade que pour déſobéir à ſes ordres, & ſe ménager le tems de paſſer en Pologne avec ſes richeſſes. La Régente ne ſe fâcha pas, mais elle devint furieuſe. Elle dépêcha des ſatellites pour s'aſſurer de la perſonne du Prince. Il avoit cependant un ami à la Cour, & il faut bien le croire lorſque l'hiſtoire

l'affure. Cet ami l'avertit à tems du péril qui le menaçoit. André prend la fuite, fe fauve à Novogorod. Ce fut de-là qu'il écrivit aux Boyari de Moskou & aux Nobles des autres Principautés, la lettre fuivante. » Vous devez rougir d'obéir à un enfant qui » eft le jouet aveugle des caprices d'une femme dirigée par un » efclave qui vous gouverne. Frère du Tzar mort, ma naiffance » me donne des droits au Trône; mon âge mûr & mon expé- » rience me rendent digne de repréfenter à votre tête foit dans » les confeils, foit dans les armées «.

Cette confidération devoit les frapper. Un enfant en tutelle, une Régente qui ne s'occupoit que de fon amour, un favori ambitieux, le poids de l'Etat dans la main des foibles, des opérations militaires à entreprendre, des combats à foutenir; il n'en falloit pas tant pour ébranler des hommes qui fembloient nés pour confpirer fous chaque règne. Un parti fe forma en faveur d'André; mais comme ce parti étoit trop foible pour le porter fur le Trône, il devint la caufe de fa mort.

SECTION VII.

Pour étouffer la révolte dans fon principe, Obolenski fe choifit des foldats dévoués, & marcha contre les rebelles. Les deux armées alloient en venir aux mains, lorfqu'André, au lieu de donner le fignal du combat, négocie, demande fon pardon, l'obtient, jette fes armes, abandonne fon parti, fe remet à la difcrétion de fon rival, & fe laiffe conduire à Moskou. Il y périra le lâche; fa mort eft concertée d'avance! On arrive. Tout ce qu'a promis Obolenski eft défavoué. André eft arrêté, chargé de chaînes, jetté dans un cachot, où d'indignes traitemens accélèrent fa mort. Elle eft fuivie de bien d'autres! Tous ceux que le devoir attachoit à fa perfonne, les Officiers qui avoient eu quelque part à fa confiance, les Nobles de fon parti, furent condamnés fans être

entendus, livrés aux tortures, déchirés par le knout & ensuite mis à mort.

Les rapports de ce trait d'histoire avec le meurtre de Silanus, Pro-Consul d'Afrique, sont trop frappans pour ne pas les rappeller au lecteur. Ce meurtre, premier attentat du nouveau règne, se commit à l'insçu de Néron, comme celui d'André à l'insçu d'Ivan, & l'un & l'autre par les intrigues d'Agrippine & d'Hélène. Ces deux infortunés ne s'étoient attiré leur haine par aucun coup d'éclat. Silanus étoit un indolent que *Caius* nommoit *la brebis d'or :* le même nom convenoit à André. Mais Agrippine avoit fait périr le frère de Silanus, & la Régente celui d'André, parce que toutes deux craignoient un vengeur; elles en trouvèrent un.

SECTION VIII.

Les Souverains n'ont que la police de la terre; la suprême législation appartient à Dieu. Par-tout où l'ordre physique & moral est violé, ce crime prépare la vengeance du Ciel, & la voix de l'innocence l'en fait descendre. Hélène ne survécut qu'un instant à tant de victimes. Le poison termina son règne scandaleux & cruel. Obolenski fut haché vivant en place publique, & par la main du bourreau. Détournons nos regards & portons-les sur Ivan.

SECTION IX.

Il étoit né bon, ou du moins il étoit encore indifférent & au bien, & au mal : il entroit dans sa septième année. Tremblons pour lui ! Les Instituteurs sont par-tout les greffes de leurs élèves : mais quels Gouverneurs avoit Ivan ? Ceux de Britannicus. Les plus proches de sa personne étoient ceux qui avoient le moins d'honneur & de fidélité. Brûlant de toutes les passions

d'un pouvoir illégitime, ils s'étoient emparés de lui à mesure que sa mère l'avoit oublié. Trois tyrans, les Princes Ivan & Vasili Chouiski, & Michel Touchekof, s'accordoient (chose rare) à réunir leur crédit, & en avoient autant l'un que l'autre par des moyens différens. Ils se saisirent de la personne d'Ivan, sous le prétexte de le garder à vue, s'emparèrent des rênes du Gouvernement, pillèrent le trésor public, disposèrent à leur gré des possessions de l'Etat, & s'y établirent comme dans leurs domaines. Les amis du feu Tzar, les partisans d'Hélène, & tous ceux qu'ils soupçonnèrent, furent trouvés coupables & punis par l'exil ou par la mort. Le reste fut acheté pour exécuter les complots de ce *Triumvirat* barbare.

SECTION X.

Les meurtres & les proscriptions alloient se multiplier : les conseils du sage Vorontsof les suspendirent un moment. Le jeune Prince commençoit à entrer dans l'âge où les organes intellectuels ont des rapports avec les objets qui les affectent. Les attentats commis sous ses yeux lui firent sentir la grandeur de l'injure faite à son pouvoir enchaîné. Son génie n'étoit pas fait pour plier sous des esclaves devenus ses maîtres. L'arrogance de Chouiski le révolta, & contribua à l'éloigner de sa personne. Il l'envoya à Volodimir, sous prétexte d'en imposer aux Tatars. Chouiski, persuadé qu'il n'avoit pas besoin d'être à Moskou pour régner, se disposa à partir; mais avant de se rendre à Volodimir, il remit Ivan sous la garde de ceux qui s'étoient vendus pour devenir ses complices.

SECTION XI.

Les méchans se redoutent & s'achètent : les bons s'aiment, se donnent, se recherchent mutuellement. Vorontsof engagea

le jeune Tzar à appeller auprès de lui un homme de bien, Ivan Belski, parent de ce Siméon, redoutable ennemi de la Russie, & l'ami de Sigismond. Ivan lui donna sa confiance, & cette faveur occasionne sa perte. Belski est arrêté par les créatures de Chouiski, à l'insçu même du Prince : elles dépêchent un courier à Volodimir ; & sur l'avis de ce qui se passe à Moskou, Chouiski se révolte, & se fait prêter serment de fidélité par les perfides qui l'accompagnent à Moskou, où il fait une entrée triomphale. Il y assemble un Conseil, juge Belski, le condamne à l'exil, résout en secret sa perte, n'osant le faire mourir publiquement. Les fidèles serviteurs du Prince furent arrêtés dans ses appartemens, & ensuite bannis ou assassinés. Le jour qui avoit éclairé ces proscriptions n'étoit plus : un autre commençoit ; & Chouiski, pour qui la lenteur du crime étoit insupportable, veut une autre victime. Le Métropolite étoit l'ami de l'infortuné Belski, le Tzar l'honoroit de sa confiance : voilà deux crimes à punir. La nuit & la licence de l'anarchie ôtent la pensée de dissimuler. Les satellites poursuivent le Prélat jusques dans la chambre à coucher du Prince ; ils l'enlèvent, le maltraitent sous ses yeux : il est envoyé à Biélosero, où Belski venoit d'être assassiné. C'est ainsi qu'à Rome, sous le règne de Néron jeune encore & vertueux, on faisoit un crime à Julius Densus de son attachement à Britannicus. C'est ainsi que Chouiski traitoit la Russie comme la plus vile des nations, & que Moskou ressembloit à une Ville prise d'assaut.

SECTION XII.

Vorontsof étoit citoyen & sujet fidèle : il ne falloit qu'un de ces titres pour le perdre. Maltraité en plein Conseil & en présence du Souverain, par les créatures de Chouiski, Vorontsof eût été assassiné, si, pour lui conserver la vie, Ivan n'eût consenti à son éloignement

Moskou. Il fut exilé à Kostroma. L'intervalle entre la vie & la mort, que Chouiski accordoit à ses victimes, n'étoit que la distance de Moskou au lieu de leur exil; & l'on peut dire, qu'en la parcourant, les proscrits assistoient à leurs funérailles. Ces proscriptions nombreuses ressembloient au vœu des *Hermandures*, vainqueurs des *Cattes*. Le parti vaincu avoit été dévoué à Mars & à Mercure: vœu suivant lequel on exterminoit les hommes & tout ce qui respiroit.

SECTION XIII.

La vertu & la faveur du jeune Prince, furent les causes secrettes de la perte des gens de bien. Désormais sans rivaux, Chouiski épargnera-t-il les citoyens riches & puissans? Non. Après avoir proscrit & tué tous ceux qui sont suspects, le reste devient une proie qu'on se partage, & l'importance des crimes de Chouiski, couvre ses malversations. Le soulèvement général ne viendra que long-tems après; mais Chouiski périra chargé, à juste titre, de la malédiction du ciel & de l'exécration de la terre. Son exemple funeste, ses excès en tout genre, ses attentats, imprimeront la haine, la vengeance, la fureur dans le cœur d'Ivan, & la mort d'un monstre sera suivie du règne d'un tyran.

SECTION XIV.

L'insolence & l'oppression rendoient le joug d'Ivan plus pesant; & ces crimes, ces malheurs de l'anarchie, en préparoient d'autres aux Russes. Siméon Belski, informé de tout ce qui se passoit à Moskou, se rendit auprès de Sapha-Guérei, Kan de Krimée, pour l'engager à rompre la paix avec la Russie. L'ambition du Kan seconda la haine de Belski: l'espérance d'une conquête facile fit armer la Horde entière; & les Turcs qui ont intérêt à cette expédition, fournissent aux Tatars des hommes & de

l'artillerie. De si grands préparatifs suspendirent les intrigues & les factions qui divisoient les Russes : ils comprirent, pour la première fois, que la force & le salut des Etats dépendent de la réunion de toutes les volontés en une seule. Ils se réunirent donc, & ce fut à qui offriroit ses richesses, ses esclaves & son sang pour la Patrie. Voilà deux Corps de Nation sous les armes, & qui cherchent à en venir aux mains avec une ardeur égale.

SÉCTION XV.

Déja la Horde alloit traverser l'Oka, lorsqu'un corps détaché de l'armée Russe se présente sur la rive opposée. D'autres troupes se succèdent, comme les flots sont suivis par les flots. Le Kan, qui s'étoit flatté de pénétrer sans obstacle dans des Provinces sans défense, croyant que Belski l'avoit trompé, lui en fait de sanglans reproches, & renonce à son entreprise. Il ordonne la retraite; elle est précipitée, & dans la fuite les Tatars laissent aux Russes qui les poursuivent, leurs provisions, leurs chevaux & leurs chariots, & gagnent avec peine le Don qu'ils passent à la nage. Voilà où aboutirent ces préparatifs formidables de part & d'autre. Que de grands mouvemens les hommes ordinaires se donnent pour de petits objets ! Que de grands projets conçus par des Nains ! Que de grandes réputations pour de minces succès !

SECTION XVI.

Ce ban & cet arrière-ban de deux Nations rivales, dont chacune avoit affaire à toutes les forces d'un Etat, & cette victoire des Russes remportée sans combat, inspirèrent à Ivan le premier sentiment de ses forces : il avoit eu le malheur pour maître, & il lui devoit beaucoup; le malheur qui exerce les ressorts du cœur & de l'ame, abrège toujours le terme ordinaire de l'enfance dans l'homme destiné par la nature à être un grand homme.

Ivan oublié de sa mère, ne connut point ce faste d'étiquette qui entoure les Princes dès leur berceau : il n'avoit reçu que la première éducation commune à tous les hommes. Cette éducation est la meilleure de toutes pour les Princes, lorsqu'en les élevant dans une égalité parfaite avec les Seigneurs de leur Cour, on place dans leurs cœurs les germes des vérités qui doivent être la règle de leur conduite, quand ils seront en état de les entendre. Mais l'ignorance des Gouverneurs d'Ivan & l'oubli de leurs devoirs, avoient été cause qu'il se prêtoit aux caprices & aux fantaisies impérieuses de l'enfance. C'est de-là que date le despotisme de l'individu sur ses semblables; & il n'est plus tems de briser la volonté de l'homme lorsqu'il peut tout. Ivan suça donc, pour ainsi dire, avec le lait la maladie du despotisme, quoique la dépendance sous laquelle on l'avoit tenu lui eût appris de bonne-heure, & sous tous les rapports possibles, qu'il n'étoit qu'un homme. Mais quelle leçon le Trône ne fait-il pas oublier!

SECTION XVII.

Avant de former les ombres qui terniront l'éclat du règne d'Ivan, il faut peindre ce Prince au sortir des mains de la nature, & dans son adolescence. Nous considérerons ensuite les actions de sa virilité, avec leurs circonstances, indépendamment de l'admiration des uns & du blâme des autres.

De l'aveu même des Annalistes qui le ménagent le moins, Ivan réunissoit les qualités physiques & morales qui sont propres aux hommes extraordinaires. Un corps robuste, de l'adresse dans les exercices, du génie, des talens naturels, un jugement prématuré, de l'amour pour l'ordre & la discipline, de la fermeté & du courage; Ivan réunissoit tout cela. Heureux si l'art, d'accord avec la nature, avoit su tirer parti d'un fonds si riche! L'art, en Russie, avoit fait divorce avec la nature; des Instituteurs igno-

rans ou barbares étouffoient le feu sacré qu'ils auroient dû entretenir, & déformoient la raison de leurs élèves, à-peu-près comme le *maillot*, serré par une nourrice imprudente, gêne, rend contrefait le malheureux enfant confié à ses soins. Mais ceux que la nature destine à commander aux autres, ne sont point arrêtés par des obstacles : ils se forment, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. Ivan n'étoit âgé que de quatorze ans, lorsqu'il eut le courage de s'armer à la fois du sceptre & du glaive. Il assemble les Grands de la Nation & leur tient ce discours : » Issu du sang de Rourik, » je suis le seul héritier de la Couronne de mes ancêtres, & vous » m'avez prêté serment de fidélité lorsque j'étois encore au » berceau. Cependant, à la faveur de ma jeunesse, des insensés » furieux se sont emparé de la souveraine Puissance ; ils ont » rendu funeste le pouvoir du Trône, en maniant un sceptre » que le droit & la nature m'ont donné. Ils ont confondu les » droits du Prince avec ceux des sujets, mes possessions avec leurs » domaines, les revenus de l'Etat avec ceux de leurs maisons; » ils m'ont enlevé les braves qui étoient l'appui de mon Trône : » je suis Maître aujourd'hui ; je veux régner pour consoler les » foibles, punir les coupables, & donner l'exemple à tous «. Il dit & commande. Sa voix, soutenue du feu de ses regards, fait trembler Chouiski ; la crainte tient ses complices immobiles. Il est arrêté avec les soutiens de son arrogance. Leurs attentats étoient publics, les interrogatoires inutiles : Ivan prononça leur arrêt de mort, & cet acte de justice fit tout rentrer sous l'obéissance.

SECTION XVIII.

1545.

Ivan est délivré de ses oppresseurs. Quel usage fera-t-il de sa liberté ? Il est Maître absolu ; il a le cœur ardent, l'ame impétueuse, le caractère aigri par la contrainte ; il entre dans l'âge

orageux des passions ; il va plier sous leur joug ; la licence & la débauche marqueront le passage de la dépendance à la liberté, & le sceptre de la justice deviendra l'instrument des vices les plus infâmes. La débauche ressemble au jeu qui rapproche, qui confond tous les Etats : par la même raison que les plus grands joueurs sont les mieux accueillis à une banque de *Pharaon*, les plus débauchés des Russes sont admis dans la société d'Ivan. Mais ses débauchés ne se bornent point à sa Cour ; & comme s'il avoit en vue de détruire les loix de la pudeur & des bienséances, & de substituer le scandale à leur place, il veut que le vice devienne une coutume, & la brutalité la passion dominante. Lorsqu'un Prince ne prend de la grandeur suprême que le pouvoir de satisfaire à ses dissolutions, il devroit du moins s'épargner le soin de les rendre publiques. Quelles sont les loix sans les moeurs ? Quelles sont les moeurs d'un Peuple, lorsque les vices du Prince marchent à visage découvert ? Les Loix, les Moeurs, le Prince & les Sujets sont barbares. Ce qui suit va le prouver.

SECTION XIX.

1547.

Les favoris d'Ivan ressembloient aux mignons de Henri III, & leur corruption fut la cause des maux que firent ces deux Princes contemporains. Enhardis, dans les deux Cours, par l'espoir de l'impunité, ces favoris, loin de masquer leurs vices, en affichoient la publicité. La tyrannie effrénée des favoris du Prince Russe n'épargna ni les rangs, ni les sexes, ni les âges : se faisant un plaisir du meurtre & une gloire de ses forfaits, la spoliation, le viol, les massacres furent les spectacles des Moscovites ; & Ivan lui-même devint sourd à la voix de l'humanité, aux gémissemens de l'innocence, aux imprécations de l'honneur outragé. N'est-ce

pas assez que les Princes soient des hommes & qu'ils en aient les foiblesses ; faut-il encore que de lâches adulateurs & des esclaves corrompus cherchent à tromper leurs ames faciles ? Sur le Trône, l'oubli d'un seul devoir enfante souvent plus de maux, que la politique la plus éclairée n'en peut extirper en plusieurs siècles.

SECTION XX.

Le délire des passions d'Ivan dura pendant deux ans, sans que ce long accès énervât la vigueur de son ame. C'est à cette époque qu'il se fit couronner solemnellement par le Métropolite, & son couronnement fut accompagné d'une cérémonie inconnue jusque-là aux Russes. Ivan prit la Couronne qui avoit appartenu à Constantin Monomaque, Empereur de Constantinople, & voulut qu'on lui donnât constamment le titre de Tzar. La cérémonie du couronnement fut suivie du mariage d'Ivan avec Anastasie, fille de Roman Jouriévitz Romanof. L'amour aveugle avoit égaré le Tzar, l'amour vertueux va le faire rentrer dans le devoir. Mais ne vous pressez pas de juger l'homme ; les premières impressions se gravent si profondément dans le cœur naissant, qu'il faut s'attendre à tout pour n'être étonné de rien. Anastasie, aimable, douce, spirituelle, avoit tout ce qu'il faut pour captiver son époux. Un cœur ingénu, des attraits que la candeur rendoit plus puissans ; cette fierté noble & décente que la vertu sait inspirer, devoient régénérer dans le cœur d'Ivan les sentimens de la nature que la contagion du vice avoit altérés. Les qualités estimables de l'épouse, lui attirèrent l'amour & la confiance de l'époux. Dès qu'elle eut pris de l'ascendant sur son esprit, elle osa lui donner des conseils. La sensibilité, l'humanité, la sagesse les dictèrent. Dans un de ces épanchemens de l'ame où la tendresse triomphe de tout, elle lui dit : » quelle que » soit l'espérance qui flatte mon cœur, votre gloire m'oblige à

» vous rappeller vos égaremens, & à vous recommander le bon-
» heur des Russes opprimés par vos favoris. Pouvant vous rendre
» redoutable, préférez d'être utile : la flatterie tient d'une main
» l'encens, & le poignard de l'autre : sa voix perfide encourage
» les vices qui détruisent les Empires ; la main de la vertu les
» fonde ou les relève, les soutient, les perpétue. Sans elle, le
» lustre du Trône & son plus grand éclat n'est qu'une ombre
» vaine. Eloignez des hommes corrompus & corrupteurs : les
» oppresseurs de la Patrie sont les plus dangereux ennemis du
» Prince. Soyez vertueux : méritez l'amour de vos Sujets ; qu'ils
» trouvent un père dans un maître, & qu'ils puissent se réjouir
» avec moi de votre grandeur & de leur félicité ! Une seule
» larme que l'amour arrache au peuple est plus précieuse pour
» le Monarque, que tous les attributs de la majesté. Craignez
» Dieu, régnez par la justice, vous trouverez le bonheur en vous-
» même & autour de vous ; vous trouverez un appui dans le
» ciel, dans vos vertus, dans les bras de vos Sujets, dans les re-
» gards de vos voisins ; vous réunirez toutes les Puissances, &
» tous les efforts viendront s'abattre à vos pieds «.

Ivan étoit né bon ; & avoit les inclinations portées à la justice. Le discours touchant d'Anastasie fut un trait de lumière qui rendit le Tzar à lui-même : les bouffons, les flatteurs, les roués ou les rouables, furent chassés de la Cour, & remplacés par des hommes dignes d'être les conseils & les organes de sa volonté du Prince. Dirigé par la sagesse & les lumières de l'expérience, Ivan se fit chérir par son affabilité, & révérer par l'équité de ses jugemens. Le riche & le pauvre eurent auprès de lui le même accès. Les honneurs, les dignités, la fortune, devinrent l'apanage du mérite & des talens. Tel fut le triomple de la vertu sur le vice.

Section XXI.

Mais la réforme des mœurs d'Ivan étoit plus facile que la victoire sur les préjugés de la nation : ce Prince l'éprouva. Peu de tems après son mariage, le feu prit au quartier des boutiques réunies dans une même enceinte : elles furent consumées avec toutes les marchandises. Cet incendie fut suivi d'un autre plus destructeur encore. Le Palais du Souverain & les deux tiers de Moskou furent réduits en cendres : près de deux mille hommes périrent dans les flammes. Si les voleurs profitèrent de ce désastre, les envieux saisirent cette conjoncture pour perdre une famille chérie du Tzar. Les ennemis des Glinski persuadèrent au peuple que ce double incendie ne venoit point de causes naturelles, & qu'il falloit l'attribuer aux maléfices de quelques sorciers. Ce bruit insensé se répand; il est répété de proche en proche. Le Clergé & les Grands s'assemblent sur la place, se demandent mutuellement quel peut être le monstre auteur de l'incendie. On dit que le Clergé avoit à se plaindre des Glinski, & que plusieurs Ecclésiastiques, élevant la voix, dirent » Que la Princesse *Anna* Glinski étoit sorcière; qu'elle » avoit arraché le cœur d'un homme, l'avoit plongé trois fois » dans de l'eau enchantée, & qu'ensuite elle s'étoit promenée » dans la Ville, en jettant de l'eau diabolique sur la plus grande » partie des maisons «.

Cette accusation absurde eut des suites atroces. La Princesse accusée étoit à la campagne; un de ses fils étoit malheureusement resté à Moskou, & se trouvoit dans l'assemblée. Il veut justifier sa mère; on le menace; il se réfugie dans une Eglise. Les Boyari l'y poursuivent, le massacrent au pied de l'autel. Ses connoissances, ses amis, ses domestiques subissent le même sort. Les biens de cette famille infortunée sont livrés au pillage, &

sa

ſa mémoire à l'exécration publique. La fureur du Clergé ſurpaſſa celle des envieux. Il eut l'audace de ſe rendre en corps au Palais, & de reprocher au Tzar la protection qu'il accordoit aux Glinskî; il finit par lui ordonner, de la part de Dieu, de lui livrer la Princeſſe Anna, & celui de ſes fils qu'elle avoit auprès d'elle. La fermeté d'Ivan échoua dans cette occaſion; il ne ſe crut pas aſſez fort dans une circonſtance ſi critique, pour réſiſter au ſoulèvement général; il promit de livrer la famille qu'il n'oſoit protéger ouvertement : mais il lui fit ſavoir ce qui ſe paſſoit, & lui ordonna de fuir. Eſt-ce prudence ou foibleſſe de la part d'Ivan? Si cette condeſcendance fut une foibleſſe, elle fut auſſi la dernière de ſon règne.

Si, comme il eſt vrai, l'ignorance, la ſuperſtition, le fanatiſme & la barbarie ſont inſéparables, & ſi, en faiſant le tour du globe, elles produiſent par-tout les mêmes fureurs & les mêmes excès; quelle reconnoiſſance l'humanité entière ne doit-elle pas aux Princes Inſtituteurs & Légiſlateurs, qui multiplient les liens propres à rapprocher l'homme de l'homme, pour les unir plus étroitement à l'Etat & à la Société? Après avoir payé ce tribut de reconnoiſſance aux Princes bienfaiteurs de l'humanité, la première couronne civique doit être pour le ſage dont les écrits touchans & lumineux auront eu pour but celui de rendre les hommes meilleurs en les éclairant. Voilà la récompenſe du ſage: l'anathême, au contraire, ſera pour le ſophiſte qui, loin d'éclairer la raiſon, l'étonne pour l'égarer par des paradoxes captieux; qui, au lieu d'émouvoir les ames par le développement des ſentimens de la nature & des vertus ſociales, ſappe tous les principes de la morale, de la légiſlation, de l'obéiſſance & de la fidélité, ſans leſquels l'homme devient le plus redoutable ennemi de l'homme.

SECTION XXII.

En montant ſur le Trône de ſes Ancêtres, Ivan ſe préparoit à ſe placer un jour ſur celui des Tatars de Kazan & d'Aſtrakan. A meſure que le ſentiment de ſa force ſe développe, il ſe propoſe de la faire éprouver aux oppreſſeurs de la Ruſſie. Les factions qui diviſoient les différentes Hordes & leur affoibliſſement mutuel, invitoient ce Prince à entrer dans la carrière ; mais pour la parcourir avec gloire, il falloit des troupes mieux diſciplinées & mieux armées que ne l'avoient été juſque-là celles de Ruſſie, compoſées d'hommes raſſemblés à la hâte, armés à leur volonté ; d'habitans des villes qui n'avoient aucune connoiſſance de l'art militaire, qui exerçoient différentes profeſſions, & qui ne pouvoient reſter long-tems ſous les drapeaux : cette milice féodale & anarchique à-la-fois n'avoit d'autre idée de l'ordre & de la ſubordination, que de dévaſter ſans règle & s'approprier ſans titre ſous les bannières des grands Vaſſaux : ceux-ci n'avoient qu'un intérêt commun, & c'étoit celui de conſerver chacun leur puiſſance privée, & non d'affermir la puiſſance publique. Qu'eſt-ce qu'un Etat où il n'y a de libres que ceux qui commandent, & où ces derniers mêmes n'ont aucune loi pour les défendre quand le Prince veut être ſourd ? Tel étoit l'état de la Ruſſie. Convaincu que ſa poſition ne lui permettoit aucun grand projet, Ivan ne voulut pas ſe compromettre par des entrepriſes au-deſſus de ſes forces, ni allumer une guerre qu'il n'auroit pas été en état de faire ceſſer quand il l'auroit voulu. La prudence lui inſpira donc la modération, & ſa politique s'occupa des moyens également propres à montrer aux grands Vaſſaux ſa puiſſance indiviſible & abſolue, comme protection, comme ſecours, en les rangeant tous dans la même claſſe, en les aſſujettiſſant aux mêmes ſervices, aux mêmes devoirs. Pour parvenir

à ce but, il falloit de la fermeté dans le caractère, du courage dans l'ame, de la justice dans le cœur, & une milice aussi soumise à l'autorité du Prince qu'à la discipline militaire. Ivan établit la Milice de Streltsi, ou Archers ; il la fit exercer & l'arma de fusils : jusque-là, l'arc étoit presque la seule arme des Russes. Ivan forma sa garde d'une partie de ce nouveau corps : le reste fut employé dans les armées. La Russie vit alors, pour la première fois, des troupes réglées, des soldats toujours sous les armes, & une Milice prête à marcher à l'ordre du Souverain.

Section XXIII.

1549.

Tandis qu'Ivan s'occupoit de ce grand objet, les Tatars par leurs vices, leurs prétentions, leurs écarts & leurs désunions, préparoient le retour des droits de la nation Russe. Les différentes factions qui troubloient le Royaume de Kazan, se réunirent pour ôter la Puissance à celui qui en avoit le titre : Sapha-Guéréi détrôné, chassé, se réfugia au-delà du Jaïk, auprès d'Ioussoup, Chef de la horde des Nogaïs. Après cette révolte, les Tatars de Kazan réclamèrent la protection du Tzar, & lui demandèrent le Prince Chik-Aléi, que Vasili avoit fait enfermer à Biéloséro, & à qui la Régente avoit rendu la liberté, dans le dessein de donner de l'inquiétude à Sapha-Guéréi, en se servant de lui au besoin comme d'un épouvantail. Le Tzar se prêta à la demande, & le nouveau Kan se mit en route avec une escorte Russe & deux mille Tatars de Kazimof. Ceux de Kazan vinrent à sa rencontre, & lui rendirent de grands honneurs à son arrivée dans la ville. Ces démonstrations cachoient la plus noire perfidie. Tous les Mourza que Chik-Aléi avoit amenés avec lui, furent arrêtés, emprisonnés, & le reste de l'escorte fut massacré dans la campagne.

Les Voïévodes d'Ivan échappés au carnage, furent rendre compte à leur Maître de cette conduite atroce.

SECTION XXIV.

Chik-Aléi, Maître sans pouvoir, Chef sans parti, moins Souverain que prisonnier, méprisable, méprisé & haï, fit usage de l'unique ressource qui lui restoit pour dissiper les préventions que les Tatars avoient contre lui. Il dissimula son injure, & cacha sa haine sous les dehors de la bienveillance. Mais les caresses & les présens qu'il fit, les fêtes & les repas qu'il donna, n'aboutirent qu'à le faire mépriser davantage. Dupe de son artifice, Chik-Aléi résolut d'abandonner des sujets qui lui donnoient des fers. Mais il est observé, & la fuite difficile. Il enivre & les Grands & le peuple, & profite de l'ivresse générale pour s'échapper pendant la nuit, avec un petit nombre des siens. Sapha-Guéréi fut rappellé à Kazan.

SECTION XXV.

Ivan différa la vengeance de cette trahison jusqu'au printems suivant. Il envoya des Streltsi avec un corps de troupes légères faire des ravages dans le Royaume de Kazan. Après l'avoir dévasté, fait trois mille prisonniers & tué vingt mille Tatars dans plusieurs rencontres, les Russes vinrent rendre compte de leur commission au Tzar. Les Tatars qui les suivoient de loin, se vengèrent de ce brigandage par les mêmes moyens : les Russes innocens payèrent pour les Russes destructeurs.

SECTION XXVI.

1550.

Cette année fut féconde en évènemens. Ivan, convaincu de l'insuffisance des anciennes loix de son pays, convoqua l'assem-

blée des Nobles, & soumit à leurs discussions les articles du Code qu'il avoit rédigé, & qui porte le nom de *Soudebnik*. L'article des combats judiciaires qu'Ivan vouloit proscrire, fut généralement contredit : tant les usages barbares étoient sacrés pour les Russes !

Dans la même année, Sapha-Guéréi mourut d'une chûte de cheval. Il laissoit un fils dans l'enfance ; il nomma Régente Sumbek, mère du jeune Prince, & la plus chérie de ses femmes. Cet évènement imprévu détermina Ivan à marcher contre Kazan à la tête d'une armée formidable. Il éprouva des revers : avant d'arriver à sa destination, une partie de cette armée périt de fatigues & de froid. Elle arriva cependant devant la ville. Après trois mois d'assauts & de manoeuvres inutiles, le dégel survint, & l'impossibilité d'établir des batteries obligea le Tzar à lever le siége & à reprendre la route de Moskou.

SECTION XXVII.

1551.

Le revers qu'Ivan venoit d'éprouver, lui fit comprendre que pour réduire les Tatars, il devoit employer d'autres moyens que ceux de battre les murailles avec d'énormes canons, dont les Russes ignoroient encore les manœuvres. Il avoit remarqué à vingt verstes de Kazan & à l'embouchure de la Sviaga, une montagne escarpée : il résolut d'y construire une petite ville qui domineroit celle de Kazan, & qui pourroit en rendre la conquête plus facile. Cette idée l'occupa pendant la route, & dès qu'il fut arrivé à Moskou, il prit les moyens propres à l'exécution de ce projet. Il assembla un Conseil où assista Chik-Aléi, détrôné pour la seconde fois. Le Tzar y tint à-peu-près le langage de Corbulon, lorsqu'il résolut de réduire les Arméniens. Le Lecteur se rappelle que ce Romain, après avoir reconnu les

fortifications de l'ennemi, & s'être pourvu de tout pour un aſſaut, exhorta ſes ſoldats à ravir une dernière retraite à un ennemi toujours errant, qui ne ſavoit faire ni la paix, ni la guerre, qui faiſoit ſuccéder aux hoſtilités des trèves dans leſquelles la haine ne perdoit rien de toute ſa fureur, & dont la fuite même prouvoit à-la-fois & la perfidie & la lâcheté : la gloire & le butin, voilà leur double motif. Tels étoient les Tatars. Le deſſein d'Ivan fut généralement approuvé par ſon Conſeil, & l'exécution en fut confiée à Chik-Aléi, le plus intéreſſé de tous au ſuccès de l'entrepriſe.

Ce qui eût été impoſſible ailleurs, étoit facile en Ruſſie. On y vend, dans les marchés publics, des maiſons de bois toutes conſtruites, & ces maiſons entrepoſées dans une enceinte, y forment un bourg & des rues. On les achète ſur le chantier ; on les monte, on les démonte, on les prolonge à volonté ; & il n'eſt pas rare d'y voir un palais conſtruit dans le court eſpace d'un mois. C'eſt un fait dont nous avons été ſouvent témoin. Ivan fit charger ſur de grandes barques toutes les pièces deſtinées à former ſa forterеſſe ; on les embarqua ſur le Volga, & Chik-Aléi ſuivoit ce convoi avec le corps de troupes qui devoit protéger les travailleurs. La navigation fut heureuſe, & un épais brouillard permit aux Ruſſes de débarquer au pied de la montagne ſans être apperçus. Ils s'occupèrent ſans relâche à rapprocher les parties de la ville flottante, pour en former un tout réſiſtant. Ce travail fut exécuté en très-peu de tems.

SECTION XXVIII.

L'avantage de la ſituation de cette nouvelle ville, & ſa proximité de Kazan, y répandirent l'alarme ; & les Hiſtoriens diſent que peu de tems après la conſtruction de la citadelle, les Tchérémiſſes vinrent ſe mettre ſous l'obéiſſance du Tzar, &

que dans le dénombrement qui en fut fait, il se trouva plus de quarante mille hommes en état de porter les armes. La Régente montra plus de résolution & de courage que les Chefs des Tchéremisses montagnards. Elle avoit pour amant le fils du Kan de Krimée, & ce nouvel Hercule ne filoit pas toujours aux pieds de son Omphale; il la soulageoit dans les travaux du Gouvernement, & de concert avec elle, il fit renforcer les fortifications, & donna des ordres pour lever de nouvelles troupes. Leur prompte exécution promettoit à Sumbek & à Oulou-Kochak de voir bientôt les Russes chassés du Royaume de Kazan. Quelque fondée que fût leur espérance, les Tatars la rendirent vaine : ils se révoltèrent contre les ordres d'Oulou-Kochak, & son amante eut la générosité de le faire partir avec les Tatars qui lui appartenoient, pour épargner de nouveaux crimes à ses sujets rebelles. Ce grand exemple d'amour sans foiblesse ne rappella point les Tatars au devoir : la victime échappée ne les rendit que plus féroces. Ils donnent avis à Chik-Aléi du départ du jeune Prince; il est poursuivi & atteint entre le Don & le Volga; de cinq mille hommes qui l'accompagnoient, il n'en resta que trois cents qui furent faits prisonniers : de ce nombre étoient sa femme, ses enfans, son frère & lui. Ils furent tous envoyés à Moskou chargés de fers. Ceux qui refusèrent le baptême furent punis de mort comme des criminels. Jettons un voile sur ce barbare prosélytisme, & revenons à Kazan.

SECTION XXIX.

L'antiquité disoit aux nations, *Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre* : la conduite des Tatars offre la preuve de cette vérité. Oulou-Kochak ne faisoit que sortir de Kazan, lorsque ces insensés se rendirent en foule auprès de la Régente, pour lui conseiller d'épouser Chik-Aléi. La Princesse rejetta ce conseil

avec fermeté ; mais les instances redoublèrent, & finirent par des menaces. Sumbek parut se rendre au vœu de ses sujets : Chik-Aléi, flatté de ses offres, conclut la paix & se rend à Kazan. Les Historiens disent qu'à son arrivée la Princesse lui envoya des vivres & des rafraîchissemens ; mais que, se défiant d'un présent qui pouvoit lui être funeste, il ne voulut goûter de rien avant d'en avoir fait manger à un chien qui mourut sur-le-champ. Les Députés, témoins de cet évènement, désavouèrent, au nom de la nation, ce prétendu attentat de la Régente, & déclarèrent à Chik-Aléi, que dès ce moment ils l'abandonnoient à sa vengeance. Après cette déclaration, le Kan fit entrer trente mille hommes dans Kazan : le palais fut investi : Sumbek & son fils furent envoyés à Moskou.

SECTION XXX.

Devenu maître de Kazan pour la troisième fois, Chik-Aléi crut devoir se faire craindre des Tatars qui le méprisoient. Il avoit trente mille hommes qui lui paroissoient dévoués, & dans ce nombre étoient cinq mille Streltsi, commandés par un Voïévode. Mille d'entr'eux faisoient, pendant le jour, la garde du palais, & trois mille pendant la nuit. Les sentinelles étoient Russes, & les clefs de la place n'étoient confiées qu'à leur Chef. Les Tatars furent soigneusement écartés des emplois ; & sur le moindre soupçon, ils étoient condamnés à mort. Cruauté inconséquente ! Chik-Aléi craint ce qui est déjà arrivé, & pour prévenir une troisième révolte, il en suscite une plus dangereuse par l'injustice armée de la force. Faire la guerre à ses sujets, c'est se mesurer avec eux & leur prouver qu'on les craint. Une conspiration se forme contre Chik-Aléi, elle est découverte ; trois mille hommes sont mis à mort, afin que les Tatars apprennent que ce nouveau Tibère n'est Souverain, que parce

parce qu'il est Tibère. Les Russes qui servirent ce Tyran, se partagèrent les biens des victimes.

SECTION XXXI.

Le Tzar avoit à sa Cour un Prince de Kazan, nommé Tchapkon, qui avoit sçu gagner son amitié. Ce Prince ambitieux, instruit des malheurs de sa patrie, obtint du Tzar la permission de s'y rendre pour y prendre sa femme, ses enfans, ses richesses, & les transporter à Moskou : voilà le prétexte. Voici le but de ce voyage.

Arrivé à Kazan, Tchapkon trame une nouvelle conspiration contre le Kan. La chose étoit facile, Chik-Aléi n'avoit point d'amis ; les Russes & les Tatars le haïssoient également. Il fut convenu entre les conjurés, que pour le perdre, on l'accuseroit de trahison envers le Tzar ; & les Russes s'engagèrent à servir de témoins. Ceux-ci se rendirent à la nouvelle forteresse de Sviagesk, informèrent les Voïévodes de la prétendue trahison, & ajoutèrent que si leurs dépositions pouvoient avoir besoin d'un témoignage plus respectable, Tchapkon, dévoué au Tzar, les confirmeroit par le sien. Le Kan fut jugé coupable sur cette simple délation. Les Voïévodes le dénoncèrent, & Ivan lui ordonna de se rendre en toute diligence à Moskou avec toutes ses troupes.

SECTION XXXII.

Chik-Aléi reçoit l'ordre & dissimule. Il fait part aux principaux de la Ville de son départ prochain pour Moskou, & les invite à l'accompagner à Sviagesk, où il se propose de leur donner une fête avant de leur faire ses adieux. La partie est acceptée, & Tchapkon fut le seul personnage qui resta dans la Ville. Chik-Aléi arrive à Sviagesk, accompagné de cinq cents convives & de la plus grande partie de ses troupes. Il ordonne qu'on enferme les portes, & qu'on arrête tous ceux qui l'avoient suivi.

L'ordre est exécuté ; un arrêt de mort le suit ; quatre cents personnes eurent la tête tranchée ; cent autres chargées de fers furent envoyées à Moskou pour servir de justification à la conduite de Chik-Aléi. Le Tzar regarda cette déférence comme une preuve de la fidélité du Kan.

SECTION XXXIII.

Dans ces instans critiques, la Renommée publie la perfidie de Chik-Aléi, & ses nouveaux attentats contre l'hospitalité. C'est, disoit-on, à Kazan où l'entraînent la cupidité, le pouvoir, & les derniers emportemens d'une fortune prête à expirer. De proche en proche, on se plaint que la Nature est également outragée par les Tatars & par les Russes : on maudit Chik-Aléi & le Tzar. Cependant les Kazanois n'en dépouillent pas avec moins d'ardeur les richesses de leurs amis, de leurs parens & de leurs frères massacrés à Sviagesk. On crie qu'il s'est commis un crime atroce ; on en commet de nouveaux. On substitue la débauche aux inquiétudes. Nul préparatif de guerre, nul soin d'encourager le soldat, de se montrer ni d'agir pour la cause publique. Tels que ces animaux qui demeurent nonchalamment couchés tant qu'on leur fournit de la pâture, les Kazanois s'enivrèrent tant que l'esprit de lait dura, & perdirent de vue le passé, le présent, le futur. A cette joie déplacée, succéderont bientôt des jours tristes & funèbres, qui leur apprendront & leur feront sentir que par-tout où la désunion & la fausse sécurité règnent, le danger est présent. Ils n'avoient pu se soutenir pendant la prospérité ; quelle étoit leur foiblesse, présentement que tous leurs appuis étoient écroulés ? L'ennemi contre lequel il falloit se précautionner étoit dans leur sein, & maître de la Ville. Mais toujours effrayés de l'échec le plus récent, ils ne faisoient rien pour se garantir du dernier des malheurs.

SECTION XXXIV.

Le Prince Chouiski & les Voïévodes de Sviagesk avoient reçu ordre du Tzar de conduire à Kazan la moitié de leurs troupes au départ de Chik-Aléi. Au lieu de partir sans délai, ils n'envoyèrent que trois mille hommes avec la caisse & les munitions, & remirent leur départ au lendemain. Les trois mille hommes furent reçus à Kazan, & distribués en différens quartiers. Dès qu'ils furent dispersés, on s'en rendit maître, & leur mort fut accompagnée des tortures les plus affreuses. Cependant les Voïévodes se mirent en marche, & arrivèrent devant la Ville avec une lenteur peu séante à la guerre. Ils en trouvèrent les portes fermées. Tout le peuple étoit accouru sur les remparts pour les braver en les accablant d'injures. Ils retournèrent honteusement sur leurs pas. Dans cette disposition des esprits, Tchapkon assemble les Tatars, leur propose d'élire à l'instant de nouveaux Chefs, d'abjurer la domination Russe, & de se préparer à venger leurs injures. Dans un tems où les services de la guerre civile ne pouvoient se payer trop tôt, il s'offrit pour Chef aux rebelles, & se crut le successeur de Chik-Aléi : il se trouve par-tout des gens pour qui l'unique jour qui reste a de l'attrait. Mais ce Kan d'un jour vit ses fonctions expirer le lendemain. Les Kazanois perdent en délibérations le moment d'agir contre les Russes ; & comme dans toutes les affaires désespérées, tout le monde commande, personne n'exécute, & toute la hardiesse s'exhale en paroles. Tchapkon propose deux avis qui furent rejettés pour en suivre un mitoyen. On prit donc le parti toujours le plus mauvais dans le danger, en ne donnant assez ni à la hardiesse, ni à la prudence. Il fut résolu, dans l'assemblée tumultueuse, d'offrir le Trône à Jédiguer, fils de

Kazim, Souverain d'Astrakan. Telle fut l'influence de la jalousie au milieu de l'embrasement de la guerre.

SECTION XXXV.

1552.

Jédiguer ne balança pas à accepter le trône qu'on lui offroit : il se mit en marche à la tête de dix mille de ses sujets. Le Kan de Krimée lui fournit un renfort, & s'engagea à faire une diversion en sa faveur, si les Russes qui étoient en marche, osoient l'attaquer. Ceux-ci, commandés par le Tzar, s'avançoient vers Kazan. En précipitant leur marche, ils pouvoient prévenir Jédiguer, qui balançoit encore sur la route à prendre pour les éviter. Tant de milliers de combattans, de cavaliers bien montés & de soldats d'élite, avec un tel chef, pouvoient même devenir les aggresseurs. Mais Jédiguer préféra de gagner l'ennemi de vîtesse, à la décision d'une bataille : il prend des chemins dérobés, & arrive sans obstacle à Kazan : il s'y renferme avec trente mille hommes d'élite. Deux corps, l'un Nogaï, l'autre Tchérémisse, restent en dehors, & se mettent en embuscade dans un bois voisin, pour fondre sur les Russes & les charger en queue, lorsque les assiégés feroient des sorties pour les attaquer de front. Le signal convenu étoit de déployer un grand étendart, placé sur la plus haute tour de la ville. C'est ici le lieu de donner en peu de lignes, l'historique de la capitale du royaume de Kazan.

SECTION XXXVI.

Kazan est bâtie sur une montagne, dont le pied est arrosé par la Kazanka ; elle est entourée d'une prairie vaste. Le mot *Kazan* signifie, en langue Tatare, un *chaudron*. Les Tatars rapportent que l'évènement suivant fit donner ce nom à la ville. » Un domestique du Kan Altin-Bek, qui en est le fondateur, laissa

» tomber un chaudron dans la petite rivière qui arrose cette » contrée, & que ce petit accident fit nommer Kazanka la rivière, » & Kazan la nouvelle ville «. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, le territoire de Kazan étoit une dépendance de la Bulgarie en 1395. Un corps de troupes Russes s'en empara sous le règne de Vasili Démitriévitz. Le Kan y périt avec sa famille & ses sujets : la ville resta inhabitée pendant quarante ans.

Sous le règne de Vasili Vasiliévitz, le Kan Oulou-Akmet chassé de ses Etats par Jédiguer, obtint du Prince de Moskou la permission de s'établir sur le territoire de Kazan. Akmet éleva une nouvelle ville sur les ruines de l'ancienne. Cette permission eut des suites funestes pour la Russie : on a vu les guerres & les malheurs qui en résultèrent. Kazan fut prise une seconde fois par les Russes en 1487. Le Tzar Ivan Vasiliévitz I y plaça Makmet-Amin, & eut lieu de s'en repentir. Ivan Vasiliévitz II va l'assiéger, & s'en empare une troisième fois.

SECTION XXXVII.

A peine Ivan arrivoit-il devant Kazan, que ses troupes dispersées dans la plaine, furent surprises par une double attaque. Pris sur le tems, effrayés de ce début, les Russes, encore sans retranchemens, fuirent, abandonnant leur artillerie. La noblesse de Mourom fit bonne contenance, & son exemple arrêta les fuyards. Les assiégés furent repoussés avec perte, & contraints de rentrer dans la ville. Ce premier échec ne les découragea pas. Pendant trois semaines, les Russes éprouvèrent chaque jour de nouvelles sorties & des pertes nouvelles, que les fatigues & la disette augmentoient chaque jour. Des dispositions plus sages en imposèrent aux Nogaïs & aux Tchérémisses, qui coupoient les passages : le Tzar détacha différens corps, qui se répandirent dans les campagnes, & ramenèrent avec eux l'abondance dans le camp.

Le Tzar se ménageoit moins que le simple soldat : il étoit présent par-tout ; il dirigeoit & l'artillerie & les travaux ; il faisoit élever des terrasses pour atteindre à la hauteur des murs, & mettre les assaillans de niveau avec la plate-forme de la citadelle. Les canons élevés sur ces terrasses foudroyoient la ville, tandis que le feu continuel des mousquets détruisoit les habitans : il n'y avoit de sûreté ni dans les rues, ni dans les maisons. Un Médecin, Ingénieur, fit creuser des mines sous les murs. La ville manqua d'eau ; tous les secours lui furent interceptés. Le travail des mineurs fut achevé le six d'Octobre ; & le Tzar ordonna un assaut général à l'instant même où les mines auroient joué. Les mineurs devoient mettre le feu aux poudres, à l'instant où le Diacre lisant l'Evangile, prononceroit ces mots : *Il n'y aura qu'un troupeau & qu'un Pasteur.* Le Diacre donne ce signal terrible ; les mines font leur explosion. La terre tremble au loin, les murs croulent ; le Tzar ordonne l'assaut. Cette entreprise, dit-il, va mettre fin aux travaux & aux dangers de tant de combats : il étoit trop tard pour entendre à une capitulation ; tout délai étoit suspect, comme un obstacle à la victoire. D'ailleurs, si une défaite conduit à la mort, un accommodement y conduiroit de même. La différence est pour les Tatars, de périr avec courage, ou d'expirer dans l'opprobre au milieu des insultes. Voilà ce que devoient penser & dire les assiégés. Les Russes se rendent maîtres des brèches, mais la résistance est aussi vigoureuse que l'attaque : des deux côtés la bravoure & l'industrie croissent avec les périls. Poussés par les Russes, repoussés par le désespoir, les Tatars se font des armes de tout ce qui se présente sous la main : des monceaux de morts leur servent de retranchemens ; les flèches, l'arme blanche, l'eau bouillante, les pierres, les poutres, les tisons enflammés, remplacent le feu des mousquets. Personne ne commande, chacun prend l'ordre de soi-même. Placés sur les murs des jardins, sur les toits des

maisons, les assiégés accablent les assaillans de traits & de tuiles. On expire également & sur les tours, & sur les parapets; il se livre cent combats avec des succès différens; à chaque pas une attaque. Chaque maison est un fort, chaque rue un champ de bataille. Par-tout le fer, la flamme, le carnage: par-tout les gémissemens, les cris du désespoir, les horreurs d'une ville prise d'assaut. Mais ici les femmes le livrent ou le soutiennent. Ce n'est ni la tendresse maternelle, ni les liens du sang qui les appellent au combat; c'est la guerre. Leur fureur surpasse celle des hommes. La partie la plus forte de la Ville étoit le Palais du Kan : les Russes s'en approchent, après avoir arrosé de leur sang les routes funèbres qui y conduisent. Ils attaquent ce *Palladium*, & rien ne coûta plus à forcer : Jédiguer, à la tête des plus braves, le défendoit comme sa dernière espérance; c'est ce qui donnoit une nouvelle activité aux Russes, qui eurent pour eux la fortune & la victoire. Jaloux de sa gloire jusqu'au dernier soupir, Jédiguer, malgré ses blessures, fait face à l'ennemi, même en périssant; il ne veut ni jetter ses armes, ni demander quartier : entouré d'un petit nombre de braves résolus de périr avec lui, on alloit le mettre à mort lorsque le Tzar arriva.

L'ignominie de la fin de Vitellius avoit éteint la compassion, & le peuple l'outragea après sa mort, avec la même bassesse qu'il l'avoit loué pendant sa vie. Le courage de Jédiguer excita la pitié & l'admiration d'Ivan. Tandis que les Chefs Russes étoient actifs à souffler le feu de la guerre dans le cœur des soldats, le vainqueur modéroit la victoire. Loin d'insulter, par l'orgueil & la cruauté, au malheur & à la désolation de Kazan, il sembla plaindre Jédiguer en lui donnant des fers. Les Russes, ivres de sang & de carnage, oublièrent, pour la première fois, les dépouilles des vaincus. Mais ce jour de calamité fut témoin de la débauche effrénée au milieu des combats, des blessures, des monceaux de

cadavres, des ruiſſeaux de ſang; de toutes les paſſions du luxe dans l'oiſiveté, de toutes les horreurs de la guerre dans une place livrée à l'ennemi le plus féroce.

C'eſt ainſi que dans la fureur des vengeances, ou dans ce qu'on appelle le *droit de la guerre*, les hommes exercent ſur les hommes ces barbaries que nous exerçons de ſang-froid ſur les animaux. Les faits que nous venons de rapporter méritent d'autant plus de croyance, que non-ſeulement ils ſont rapportés dans l'Hiſtoire du Tzar Ivan Vaſiliévitz, juſqu'à l'année qui ſuivit la conquête de Kazan, mais encore qu'ils s'accordent avec le rapport du Prince Kourbskii, préſent au ſiége de Kazan, & témoin d'une grande partie des faits qu'il rapporte.

SECTION XXXVIII.

La priſe de Kazan va vuider pour toujours la longue querelle entre les Ruſſes & les Tatars conquérans. Le ſuccès des armes d'Ivan entraînera tout le reſte. Quoique les vaincus conſervaſſent tout l'extérieur de la ſoumiſſion, le Tzar redoutoit les effets de leur haine ſecrette. Pour les contenir, il diſtribua ſes troupes victorieuſes, avec défenſe d'aigrir mal-à-propos les vaincus. Les Hiſtoriens rapportent qu'Ivan, en rendant grace au Seigneur de la conquête qu'il venoit de faire, dit à ſes Boyari & à ſes Voïévodes: » Dieu enfin m'a fortifié contre vous «.

On a dit que, pour ſervir de modèle aux Rois & aux Conquérans, il ne manquoit à Henri V que le droit de régner & de conquérir. Ivan avoit l'un & l'autre droit; il ne faiſoit ici que recouvrer les débris de la Couronne de ſes ancêtres. Henri, au contraire, n'avoit aucune délicateſſe de conſcience ſur l'uſurpation des couronnes des autres, & cependant il eſt regardé comme le Héros de l'Angletrre. Il mérita des applaudiſſemens dont la vertu rougiroit. Ceux que le Tzar mérita dans cette occaſion,

ſont

font honneur à l'homme. Il rendit à Jédiguer tous les honneurs dus à son rang, & il en fit son ami dès qu'il eut reçu le baptême. Quel contraste entre cette conduite & celle des conquerans du Mexique! Les malheurs de Montézuma sont connus, & ses descendans ont à peine de quoi vivre. On ne leur a conservé que cinq mille piastres de pension, & le droit d'avoir des gardes, que leur pauvreté ne leur permet pas d'entretenir. Revenons à Ivan. Il établit des impôts, prit les mesures propres à conserver sa conquête, & se rendit à Moskou.

SECTION XXXIX.

La renommée qui publia les malheurs de Jédiguer, en respectant son courage, abattit celui d'Abdoul, Souverain d'Astrakan. Persuadé que la soumission rendroit son joug plus léger, il envoya *Ischim* en qualité d'Ambassadeur au Tzar, pour le reconnoître comme son Souverain. Cet hommage fut payé d'un retour; Ivan lui accorda son amitié en le prit sous sa protection. Abdoul ne fut pas long-tems allié de la Russie : il mourut, & il eut pour successeur Emourgéi, qui, suivant l'exemple de son prédécesseur, se reconnut tributaire d'Ivan. On verra bientôt comment, devenu infidèle par inconstance, ce Tatar manqua de l'habileté qu'exige la perfidie.

SECTION XL.

Nous avons donné l'historique du Royaume de Kazan : la conquête de celui d'Astrakan est accompagnée de détails qui méritent d'être rapportés. Le Royaume d'Astrakan formoit anciennement cette vaste portion de la Tatarie, qui porta d'abord le nom de Kiptchak, à l'honneur du fils d'un Général, que sa mère mit au monde dans le creux d'un arbre. (Voyez Histoire des Tatars, Section IV.) Kiptchak fut ensuite nommé Nogaia.

Il établit sa résidence à Tmoutarakan, ou Adschi-Tarkan, dont les Russes ont fait Astrakan. Elle étoit située à une lieue & demie plus haut que la Ville qui porte le même nom, & qui est bâtie dans une Isle appellée *Saïtchi*. La largeur du Volga est dans cet endroit de 324 sagènes ou toises Russes. Les ruines de Tmoutarakan subsistent encore.

On a vu dans le premier volume de cette Histoire, que Jaroslaf Volodimirovitz & son frère Mestislaf réunirent leurs forces contre le Prince de Tmoutarakan, & finirent leurs hostilités par contracter une alliance avec lui. Ce fait historique prouve deux choses : la première, que les prétentions de la Russie datoient de plus loin que du règne d'Ivan Vasiliévitz II : la seconde, que Tmoutarakan a existé, & que ce sont les Russes qui ont changé la dénomination d'Aschi-Tarkan en celle d'Astrakan. Adschi-Tarkan est un mot de l'ancienne langue Turque, qui signifie, *Un Pélerin de la Mecque a donné la liberté*. La Tradition dit à ce sujet : » Qu'un noble Tatar » venant de la Mecque, arriva dans cette contrée, lorsqu'on » travailloit à poser les fondemens de la nouvelle Ville ; & qu'en » mémoire de cet évènement, il *rendit* la liberté à quelques-uns » de ses esclaves « : nous disons rendit, parce que le don de la liberté ne peut être qu'une restitution. Ce fut aussi le vœu des Tatars pour la conservation de la leur, qui fit donner le nom d'Adschi-Tarkan à la ville nouvelle. Il suit de-là, qu'Astrakan avoit été une portion de l'Empire de Russie, long-tems avant qu'Ivan la soumît de nouveau. Les archives de cette Ville rapportent » : Que Mestislaf Volodimirovitz fit construire une Eglise » en pierres à Tmoutarakan «. En effet, ce ne fut qu'en 1237 que les Russes perdirent le Royaume d'Astrakan, à l'époque même où Batou-Sagin ravagea la Russie, & répandit ses Tatars sur les rives du Volga. Deux cents quinze ans s'écoulèrent avant que ce Royaume rentrât sous la possession de ses anciens Maîtres.

Il devoit y rentrer ſous Ivan Vaſiliévitz II : le préſage le plus ſiniſtre & le plus infaillible pour les Tatars, étoit leur dégénération. Celui qui a oſé dire *que les habiles ſcélérats réuſſiſſent par leurs vices, comme les gens de bien par leurs vertus*, a prononcé un blaſphême qui ſert de texte aux méchans.

SECTION XLI.

1553.

On a vu (Section XXXIX) qu'Abdoul-Akman s'étoit rendu tributaire du Tzar, & que pluſieurs Chefs de ſa nation, dont pluſieurs même étoient du ſang royal, entrèrent au ſervice d'Ivan. Emourgéi, que les Tatars nomment *Emtourtſchéi*, fut le ſucceſſeur d'Abdoul, & rendit hommage au Tzar. L'hommage n'étoit pas ſincère. Emourgéi reçut auſſi mal l'Ambaſſadeur de Ruſſie, qu'Ivan avoit bien accueilli le ſien. Ce mauvais procédé fut le germe de la guerre qui eut lieu peu de tems après. Mais voyons groſſir l'orage. Iſmaël Myrſa, & quelques autres Princes Tatars Nogaïs, ſe plaignirent au Tzar, des offenſes & des injuſtices qu'Emourgéi leur faiſoit éprouver. Leurs députés étoient chargés d'implorer l'aſſiſtance d'Ivan contre un ennemi commun, & de l'aſſurer qu'ils le ſeconderoient de leurs perſonnes & de toutes leurs forces, s'il vouloit ſe rendre dans le Nogaïa avec une armée. Ivan ſe prêta volontiers aux inſtances des Tatars, à condition que s'il parvenoit à ſoumettre le Royaume d'Aſtrakan, Iſmaël Myrſa lui enverroit à Moskou ſon fils en ôtage, & que lui, Iſmaël, paſſeroit le Jaïk, pour attaquer le Prince Iſoup qui retenoit priſonnier un Envoyé Ruſſe. Ces conditions ayant été acceptées, le Tzar envoya une forte armée contre Aſtrakan. Les Ruſſes, informés qu'à leur approche Emourgéi avoit abandonné ſa Capitale, s'y rendirent en diligence. Les habitans leur en ouvrirent les portes, & cette priſe de poſſeſſion ne coûta pas une goutte de ſang.

SECTION XLII.

Emourgéi ne s'étoit éloigné d'Aſtrakan que de huit verſtes ; il avoit établi ſon camp dans une poſition avantageuſe. Les Ruſſes vont l'y attaquer ; le Tatar fuit à leur approche ; ils reſtent maîtres du champ de bataille. Après cette expédition, ils reviennent ſur leurs pas, rentrent dans la ville, tiennent conſeil, & proclament Derviſch-Alé, Roi d'Aſtrakan. Les habitans prêtèrent deux ſermens de fidélité ; l'un au Tzar, l'autre au nouveau Souverain qu'on venoit de leur donner.

SECTION XLIII.

Après avoir rétabli l'ordre, & laiſſé une forte garniſon dans Aſtrakan, l'armée Ruſſe ſe partagea en différens corps, qui furent à la pourſuite d'Emourgéi : ils eurent le bonheur d'atteindre une petite troupe de Tatars qui eſcortoit l'argent & les effets précieux du Kan. Après s'être emparé du tréſor, les priſonniers leur apprirent que le Serrail de leur Prince étoit dans les environs de Syſmoſchag : le rapport ſe trouva juſte : quatre Reines furent priſes avec leurs familles. Emourgéi avoit gagné le large : il avoit traverſé les marais de Moſchag, pour ſe rendre à Karaboulat avec toute la nobleſſe d'Aſtrakan & un gros corps d'armée. Les Ruſſes le pourſuivent, l'atteignent, l'attaquent, ſe rendent maîtres une ſeconde fois de ſon camp. Peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les mains de l'ennemi ; mais il eut le bonheur de ſe ſauver vers le lac Béloé, & de-là à Azof avec vingt des Tatars qui lui étoient le plus dévoués. Les Ruſſes avoient beau jeu. Des ſoldats tremblans, un Chef tout hors de lui-même, ne ſachant plus ſe ſervir de ſes oreilles ni de ſa langue, ni ſuivre les conſeils des autres, ni énoncer les ſiens, allant, venant, ſelon les clameurs de l'ennemi, ordonnant ce qu'il avoit défendu, défendant ce qu'il

venoit d'ordonner. Avec les foibles, l'audace lui tenoit lieu de déguisement; il étoit lâche, même devant ses égaux. Sourd aux conseils vigoureux, il ne parloit de guerre qu'au milieu des festins; & ses soldats licentieux n'étoient que les messagers de ses débauches.

SECTION XLIV.

La défaite d'Emourgéi & la prise d'Astrakan, consomment la ruine des Royaumes Tatars. S'ils eussent eu des forteresses & des troupes disciplinées, une journée ne décideroit pas de leur fortune. Les Etats qui n'ont d'autres défenses que des armées, dépendent autant du hasard, que du Prince qui règne. Les conquêtes de plusieurs siècles se perdent dans quelques heures, & la sûreté du vainqueur ne dure pas plus que le tems qui est entre le combat & la victoire: ce tems est en raison de la distance du bonheur au malheur, qui rarement sont éloignés l'un de l'autre. Mais, dira-t-on, la guerre a sa source dans les passions des hommes, & les passions naissent & ne meurent qu'avec eux: il y aura donc toujours des guerres, même sans forteresses & sans troupes disciplinées. L'objection n'est pas sans réplique: il y aura toujours des guerres tant que la saine politique ne sera pas d'accord avec la morale, & que de concert elles ne tempéreront pas ce désir insatiable d'autorité & de richesses. Mais les lumières acquises rendent déjà les guerres moins fréquentes & moins destructives; & c'est un grand pas de fait en faveur de l'humanité. Les lumières, en éclairant l'esprit & le cœur, adoucissent les mœurs des guerriers; & la sensibilité qui modère l'effervescence de la passion de la gloire, influe sur le caractère de ses héros. On ne sauroit donc trop éclairer les hommes sur les dangers & les malheurs qui précèdent, qui accompagnent, qui suivent le désir de la gloire. La guerre la plus heureuse n'est qu'une glorieuse calamité; elle appauvrit l'état, elle énerve les loix, elle dépeuple les provinces, elle

nourrit mille abus destructeurs; elle affoiblit l'Empire qu'elle étend. Si une paix bien conduite, si une administration vigilante, si des soins paternels ne réparent les maux qu'elle a faits, le plus beau monument de la gloire de l'Etat, est le premier signal de sa décadence.

Lorsque l'Empereur Vou-Ti voulut éloigner les Huns des frontières de la Chine, le Mandarin Goéi-Siam osa lui faire les remontrances qui suivent. » Vouloir appaiser les troubles de l'Empire » par la force des armes, c'est une guerre de justice; la victoire » l'accompagne. S'opposer vigoureusement à l'ennemi injuste, » c'est une guerre de nécessité; le succès la couronne. Prendre » les armes sans cause importante & par haine, c'est une guerre » de folie & de fureur; on court de grands dangers. Envahir les » Etats d'autrui pour s'enrichir de ses dépouilles, c'est une guerre » d'avarice & de cupidité, dans laquelle on ne réussit pas. Une » guerre d'ambition & d'orgueil, dont les suites sont toujours » fâcheuses, est celle qu'on entreprend pour acquérir de la gloire, » illustrer sa famille, & faire trembler ses voisins. La plus dange- » reuse de toutes les maladies du cœur, est l'amour d'une pareille » célébrité. Ce sont là autant de maximes fondées sur les décrets » du Ciel. Aujourd'hui les Tatars recherchent la paix; ils nous » rendent ce qu'ils nous ont pris; ils laissent nos frontières tran- » quilles; ils ne nous contestent que le pays des Igours. J'apprends » que Votre Majesté veut envoyer ses Généraux pour le conquérir: » quel nom peut-on donner à cette guerre? L'état est rempli de » désordres, les peuples de vos frontières sont vexés & miséra- » bles, le passage de vos troupes achèvera de les accabler. Que vos » armes soient victorieuses, ne sera-ce pas toujours un sujet de » deuil? Les plus corrompus ont le plus de force pour susciter le » trouble & la discorde; mais la paix & la tranquillité sont l'ou- » vrage de la vertu. C'est pour rendre la vôtre inutile que l'on

» vous conſeille la guerre. Les méchans ſe hâtent d'appliquer de
» toutes leurs forces à leur objet, l'inſtrument qui peut les ſervir:
» ils ſont plus noirs encore dans les deſſeins qu'ils inſpirent, que
» dans ceux qu'ils exécutent, par la raiſon que les riſques, l'odieux,
» & la peine de l'exécution les arrêtent, tandis que dans le conſeil
» il y a moins d'inconvénients pour eux à lâcher le frein à leurs
» vices. J'ai dit: mon cœur eſt ſatisfait; vous pouvez diſpoſer
» de ma tête «.

L'Empereur ne diſpoſa que de ſon amitié, de ſon eſtime, & de la place de premier Miniſtre en faveur de ce bon Mandarin.

Section XLV.

1555.

A la nouvelle de la conquête d'Aſtrakan, les Tatars qui s'étoient tenus cachés juſqu'alors ſe montrèrent, & ceux qui étoient diſperſés ſe réunirent en un corps. Perſonne n'exhortoit à ſoutenir le parti d'Emourgéi: beaucoup engageoit à le quitter: il étoit vil & tyran. C'étoit à qui paſſeroit le plutôt du côté du Vainqueur, pour s'aſſurer de ſes bonnes graces. L'unique combat fut déſormais pour choiſir des Députés & les dépêcher au Général victorieux. La députation fut bien reçue: on indiqua un jour auquel tous ceux qui vouloient être compris dans le pardon accordé, devoient ſe rendre à Aſtrakan. On vit arriver à la tête des Députés les Princes *Iraklesch*, *Iſchim* & *Ali*, accompagnés de leurs familles, & ſuivis de leurs ſujets. *Enhouvat-Azéy* & trois mille cavaliers, cinq cents Mourza & ſept mille Tatars noirs vinrent ſe ſoumettre, & jurèrent ſolemnellement de ſe reconnoître à perpétuité, eux & leurs deſcendans, ſujets de la Ruſſie; de payer au Tzar une redevance annuelle de quatre mille roubles, & de ne recevoir à l'avenir d'autres Souverains que ceux qui ſeroient choiſis ou confirmés par lui. Cette négociation fut

terminée par l'échange mutuel des prisonniers de guerre, & par la promesse de la part des Nobles Tatars de s'établir à Astrakan, & de reléguer les gens du commun dans les campagnes. Quelques petits corps de soldats s'obstinoient pour Emourgéi, jusqu'à ce qu'enfin leurs Chefs, désertant le camp pour passer du côté du plus fort, dispensèrent les obstinés de la honte d'une trahison. Après avoir donné à la fortune les premiers transports de la joie, les Russes comprirent que c'est à la prudence, à la sagesse dans les démarches à consommer la victoire. L'armée victorieuse fit ses dispositions, & retourna à Moskou, où elle arriva heureusement au mois d'Octobre suivant. Quant à Emourgéi, les facultés de son ame étoient tellement engourdies à Azof, qu'il ne se seroit pas souvenu d'avoir été Roi, si les autres l'avoient oublié.

Dans cette année si glorieuse pour Ivan, une nouvelle route s'ouvrit au commerce de Russie. Des Anglois entrèrent dans la Dvina, qui a son embouchure dans la mer Glaciale; ils furent conduits à Moskou, & le Tzar reçut ces Commerçans avec autant de distinction que s'ils eussent été des Ambassadeurs.

SECTION XLVI.

Nous croyons devoir faire ici mention d'un évènement qui suivit la conquête des Royaumes Tatars, pour ne plus revenir sur cet objet. Sélim II, Empereur des Turcs, voyant avec jalousie l'accroissement de la Puissance Russe, résolut d'arracher Astrakan de leurs mains, & de l'attaquer par terre & par mer. Les forces destinées à cette expédition consistoient en cinq mille cavaliers Turcs & trente mille Janissaires. Trois cents galères firent voile de Constantinople vers Azof. Elles avoient à bord cinq mille Janissaires, trois mille pionniers, un grand nombre de Tatars, & quantité d'outils propres à remuer la terre. Les galères devoient

remonter

remonter le Don depuis Azof, & dès qu'elles seroient parvenues à l'endroit où ce fleuve se rapproche le plus du Volga, les travailleurs avoient ordre de creuser un canal de communication entre les deux fleuves, pour faciliter aux Turcs un passage de la mer Noire dans la mer Caspienne. Ce plan d'expédition étoit sagement concerté : Sélim, maître d'Azof, avoit un grand intérêt à s'emparer d'Astrakan & à faire creuser ce canal. L'entrée de la mer Caspienne lui procuroit celle de la Perse par le nord de ce Royaume. L'armée de terre, après une marche très-pénible, arriva enfin à Azof : Guéréi, Kan des Tatars de la Krimée, s'y rendit avec ses trois fils à la tête de ses troupes. Après un repos de dix jours, l'armée réunie se mit en marche. Elle traversa les Steppes du Kouban, du Kouman, & arriva le 5 Septembre 1569 devant Astrakan, dont elle fit la circonvallation. La flotte qui étoit entrée dans le Don, aborda à l'endroit même où devoit commencer le canal entre les deux fleuves. Déja les pionniers avoient mis la main à l'œuvre, lorsque leurs travaux furent interrompus par le Général Pierre Séméonovitz Sérébrianoï, qui venoit de Moskou à la tête d'une armée pour secourir Astrakan. Il tomba sur les Turcs & les défit. Un petit nombre de fuyards portèrent à Azof la nouvelle de cet évènement malheureux.

Astrakan étoit assiégée par les troupes de terre. Sa garnison, qui comptoit plus sur son courage que sur le nombre, préféra de faire une sortie vigoureuse pendant la nuit, au tourment de flotter entre la crainte & l'espérance. La sortie réussit à souhait : les assiégés tuèrent plusieurs milliers d'ennemis, & la garnison rentra dans la place presque sans pertes. L'armée Turque instruite du sort de la flotte, & consternée de la perte qu'elle venoit de faire, tomba dans le découragement. L'hiver approchoit, les vivres tiroient à leur fin, & la crainte d'une famine fit renoncer aux projets de conquêtes. Les Tatars, dispersés dans le pays

d'Astrakan, étoient plus portés pour les Ottomans que pour les Russes, & tâchoient de ranimer leur courage abattu. Ils s'étoient offerts de leur procurer des vivres, & ils manquèrent de parole. Les Turcs furent obligés de détruire tous les retranchemens qu'ils avoient formés, & de se retirer sans avoir obtenu le plus léger succès. Ces Tatars voyant qu'ils n'avoient plus rien à espérer des Turcs, & voulant rendre leur défection envers les Russes moins punissable, conseillèrent à l'armée Ottomane de passer par la Steppe de Moschav, comme étant la route la plus courte & la plus facile pour se rendre à Azof. Ce funeste conseil occasionna la perte des Turcs; ils furent détruits par la fatigue, le froid & la disette. Trois milles hommes seulement retournèrent à Constantinople. Cette malheureuse expédition fut suivie de la célèbre bataille de Lépante, dans laquelle *Hali Bassa* fut tué avec près de 35,000 hommes. Cette victoire jetta la consternation dans Constantinople, & hâta la paix avec les Vénitiens. Sélim, pour oublier ses revers, se plongea dans la débauche jusqu'à sa mort.

Depuis cette époque, le Royaume d'Astrakan jouit d'une longue tranquillité. Mais elle fut troublée, en 1669, par les ravages du rebelle Stenko-Razin, dont nous parlerons dans l'histoire des Kosaques. Revenons au Vainqueur des Tatars.

SECTION XLVII.

1555.

En cette année, le Kan de Krimée, qui avoit vu d'un œil tranquille la chûte des Royaumes Tatars, eut l'imprudence d'entrer en Russie avec une armée de cinquante mille hommes, plus disposés à fuir qu'à combattre. Suivis de près, atteints par les Russes, il fallut en venir aux mains, ou périr sans combat. La nécessité suppléa à la bravoure; ils firent face à l'ennemi. L'action dura deux jours entiers, & le carnage autant. La perte

fut égale des deux côtés; mais la victoire, long-tems disputée, se décida pour les Russes.

SECTION XLVIII.

1556.

Gustave Vaza, Sigismond Auguste, & Gothard Kettler, Grand-Maître de l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives, étoient contemporains d'Ivan. Gustave étoit une de ces grandes ames que la Nature forme si rarement avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Né pour l'honneur de la Nation & de son siècle, il avoit eu, comme Ivan, le malheur pour premier maître. Christiern II, Roi de Danemarck, s'étant emparé de la Suède en 1518, le fit enfermer dans les prisons de Copenhague. Gustave, qui s'échappa, erra long-tems dans les montagnes de la Dalécarlie, fut volé par son guide, & se vit réduit à travailler aux mines de cuivre. Après diverses avantures, il vint à bout de soulever les Dalécarliens. Sa taille avantageuse & son grand air lui faisoient des partisans dès qu'il se montroit. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnoit de la force, étoit d'autant plus persuasive, qu'elle étoit sans art. Il se mit à la tête des Dalécarliens, chassa le barbare Christiern, reprit Stockholm, fut élu Roi en 1523, & fit connoître aux nations étrangères de quel poids la Suède pouvoit être en Europe. Son génie formoit des entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes: son courage infatigable le faisoit réussir. Il étoit intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siècle féroce; vertueux autant qu'un Chef de parti peut l'être. Du moins il n'eut point de vices, & s'il eut des défauts, de grands talens les firent oublier. Tel étoit Gustave Vaza.

Sigismond Auguste avoit sçu captiver l'amour & l'estime de

ses sujets. Ennemi juré de la flatterie, il la regardoit comme une offense : plus lent à concevoir un projet qu'Ivan & Gustave, il réparoit par la promptitude de l'exécution le tems qu'il avoit employé de trop à la préparer. Habile à ramener les esprits à son sentiment, il se servoit de cette insinuation douce qui fait croire aux autres qu'on défère à leurs avis. Dans un tems où l'ignorance sembloit être l'apanage de la grandeur, il avoit un goût décidé pour les Sciences & les beaux Arts qu'il protégeoit. Brave, il savoit vaincre, & éviter les dangers pour n'être pas vaincu. Sa prudente lenteur dans les opérations de la guerre le fit appeller *le Roi du lendemain*. Ce fut dans ce Prince que s'éteignit la race des Jagellons, qui avoit occupé le Trône pendant 186 ans.

SECTION XLIX.

Les Livoniens, qui avoient à redouter le voisinage de deux ennemis puissans, de Sigismond & d'Ivan, engagèrent Gustave Vaza à rompre la paix de soixante-dix ans qu'il avoit conclue avec les Russes en 1537. Il la rompit, & fit mettre le siége devant la ville d'Orechek. Les Russes vinrent à son secours. Les Suédois furent obligés de lever le siége & de se rembarquer. Les Russes prirent sur eux un vaisseau monté de 160 hommes, & s'avancèrent ensuite vers la Finlande. Ils ne rencontrèrent aucun obstacle jusqu'à Vybourg, & ravagèrent les campagnes avec impunité. *Puffendorf* dit « que Sigismond offrit à Gustave » d'entrer en alliance contre les Moskovites, en lui promettant » de ménager tellement les villes Anséatiques pendant cette » guerre, qu'elles ne le troubleroient aucunement : qu'ensuite » Gustave marcha vers la Finlande avec une puissante armée, & » demeura en campagne, tant dans la même année que dans la » suivante. Mais voyant que ni les Livoniens, ni les Polonois » n'attaquoient de concert les Moskovites, suivant l'alliance faite

» entr'eux, Gustave fit la paix & s'en retourna en Suède «. Ici les Historiens Russes ne sont pas d'accord avec Puffendorf : ils prétendent que l'armée Suédoise livra une bataille, & que les Russes remportèrent une victoire complette.

SECTION L.

Le Tzar irrité contre les Livoniens, qui avoient occasionné la rupture entre la Suède & la Russie, résolut de s'en venger : il chercha un prétexte, & le trouva dans le droit litigieux que ses ancêtres avoient eu sur la Livonie & l'Estonie. Il remontoit au onzième siècle, à la fondation de Dorpat par Jouri Jaroslavitz. Il supposa encore que les Chevaliers Porte-glaives, Souverains de cette contrée, s'étoient rendus tributaires de la Russie. Le seul droit d'Ivan sur la Livonie, étoit le droit de la force ; & le motif de la guerre qu'il alloit entreprendre, étoit l'ambition. Par-tout les fantaisies des Princes ou des Ministres, les petites intrigues, les vaines étiquettes, les haines nationales, les intérêts illusoires de commerce & d'ambition, sont des prétextes de guerre ou des objets de négociations. Voilà ce qui consume les forces sans décider les querelles. Les racines de l'arbre qui porte les pommes de discorde, ne sont dans le principe que des filets délicats ; mais en peu de tems leur *chevelu* devient un *cable*, & il faut du fer pour le couper. La conduite d'Ivan va nous en offrir la preuve.

Wilhelm Furstemberg étoit Grand-Maître des Chevaliers de Livonie : Ivan lui demande cinquante années d'arrérages dus aux Souverains de Russie. Furstemberg refuse, Ivan marche à la tête d'une armée formidable. Elle étoit composée de toutes les forces de Novogorod & de Mourom ; de deux corps de troupes légères, l'un Tatar, l'autre Kosaque du Don, commandés chacun par leurs Chefs. Les territoires de Dorpat & de Riga furent dévastés,

& les ravages s'étendirent à plus de soixante lieues. Les Russes se partagèrent le butin, & vendirent les prisonniers aux Tatars, Les malheureux implorèrent la clémence du Tzar : son cœur n'étoit pas encore fermé à la pitié ; il leur accorda une trève de six mois, pendant laquelle on négocia la paix. Sa conclusion étoit prochaine, lorsque les hostilités recommencèrent avec plus de fureur. Le fanatisme & l'intolérance en furent cause.

SECTION LI.

1558.

La ville de Narva étoit sous la dépendance des Chevaliers de Livonie, & celle d'Ivan-Gorod sous celle du Tzar. Ces deux villes ne sont séparées que par la rivière Narova. Les Livoniens venoient d'embrasser la réforme de *Luther;* & les Russes, comme on l'a vu, ont en horreur toute autre Communion que la leur. On étoit en Carême ; les Livoniens faisoient gras, & les Russes maigre. Ceux-ci traitèrent les autres de Payens. Cette injure réveilla la haine que la trève avoit assoupie. Les Livoniens, dit-on, montèrent sur les remparts, & pointèrent le canon sur la place d'Ivan-Gorod. Les Russes, qui avoient ordre de ne commettre aucune hostilité, n'osèrent pas repousser la force par la force. Le Tzar, indigné de l'infraction au traité, donna ordre de tirer sur Narva. Les premiers boulets annoncèrent aux agresseurs la colère d'Ivan : ils demandèrent quartier ; le Prince le leur accorda pour un mois. Ce délai n'étoit pas encore expiré, lorsque le feu prit à une Brasserie de Riga. Le feu qui consumoit la ville basse, força les habitans de se retirer dans la ville haute. Les Russes profitent de ce désastre pour s'emparer de la ville basse. Les Livoniens essayent de les repousser ; leurs efforts sont impuissans. La citadelle est obligée de capituler. Les troupes eurent la permission de sortir de la place, & les habitans celle

d'y rester. Les Russes emmenèrent, à ce qu'on dit, deux cents trente canons. La conquête de Narva fut suivie de celle de Dorpat. L'Evêque, qui en étoit Souverain, la rendit au Tzar, qui l'indemnisa de cette place, & le fit venir à Moskou.

SECTION LII.

Cette campagne fut glorieuse pour les Russes. Ils se rendirent maîtres des villes les plus fortes, & furent prendre leurs quartiers d'hiver dans leur patrie. A peine étoient-ils hors de la Livonie, que Furstemberg fut mettre le siége devant Dorpat. Mal reçu de la garnison Russe, il fut contraint de s'éloigner. Mais il s'empara d'une ville du territoire de Pleskof, qui n'étoit défendue que par trois cents hommes; il les sacrifia tous à son ressentiment. Dans la même année, le Kan de Krimée s'avança sur les frontières de la Russie. Il croyoit le Tzar occupé à faire le siége de Riga; mais dès qu'il apprit qu'il étoit de retour à Moskou avec son armée, il reprit le chemin de la Horde. Ivan, instruit à tems de cette incursion, envoya contre le Tatar plusieurs corps commandés par les plus habiles de ses Généraux, & cette diversion fut cause que ceux qu'il envoya en Livonie, au printems de 1559, furent battus par des ennemis inférieurs en nombre. Le Prince Kourbskoï fut le seul qui soutint l'honneur de la Nation. Il commandoit un corps de cinq à six mille hommes qui se distinguèrent dans huit rencontres, & remportèrent quelques avantages dans chacune.

La retraite du Kan de Krimée rend à la Russie ses Généraux. Ivan les envoie en Livonie avec soixante mille hommes & cent pièces de canon. Ils réunirent leurs forces contre la ville de Felling, où le Grand-Maître Furstemberg s'étoit retiré. Ils s'attendoient à une vigoureuse résistance de la part des assiégés; ils se trompoient: les premières brèches déterminèrent les Livoniens

à ſe rendre par capitulation. La garniſon déſarmée ſortit de la Ville, les bourgeois ne furent point dépouillés, & Furſtemberg fut envoyé priſonnier à Moskou. Il fut auſſi bien traité du Tzar, que l'avoit été l'Evêque de Dorpat.

SECTION LIII.

Gothard-Ketler fut revêtu de la dignité de Grand-Maître ; & pour ſe ſoutenir contre les forces des Ruſſes, il implora les ſecours du Roi de Pologne, & les obtint. Ces ſecours furent impuiſſans pendant la campagne de 1560. Les Polonois ſe conduiſirent mieux l'année ſuivante. Le Prince Radzivil, qui les commandoit, gagna une bataille, livra enſuite un aſſaut à la ville de Porkof, dont il s'empara. Ce revers détermina le Tzar à prendre le commandement de ſes troupes. La réſolution étoit ſage : la préſence du Prince double ſes forces, il n'y a point à craindre de rivalités où l'autorité eſt une ; & ſous les yeux du brave le foible n'eſt jamais poltron. Lorſque le Grand-Maître apprit que le Tzar entroit en campagne, il jugea les affaires déſeſpérées. L'idée qu'un mal eſt ſans remède, le rend incurable. Croyant ne pouvoir ſe ſoutenir contre l'armée formidable des Ruſſes, Gothard-Ketler rend la Livonie feudataire de la Pologne, aux conditions qu'il poſſédera la Courlande & la Sémigale, ſous le titre de Duché, dont lui & ſes ſucceſſeurs à perpétuité feront hommage au Roi & à la République. Ketler, en ſignant ce traité avec Sigiſmond Auguſte, lui remit ſa croix, le ſceau de l'Ordre, les clefs de la ville & du château de Riga, & fut proclamé Duc héréditaire de Courlande & de Sémigale. La facilité avec laquelle ce Grand-Maître ſe dépouilla d'une partie de ſes Etats, doit étonner le Lecteur ; mais le motif qui le détermina n'étoit pas ſans fondement : moins ſoutenu que le fameux *Albert* de Brandebourg, il aima mieux partager ſes Provinces avec

un

un allié assez fort pour le soutenir contre ses ennemis, que de les voir envahir de tous côtés par un voisin puissant.

Sigismond étoit né pour essuyer les larmes de la Pologne. Ce Prince eut un bonheur bien rare dans la Diète d'Election : il fut nommé Roi par acclamation, sans division de suffrages. Une autre faveur de la fortune lui arriva, parce que les grands hommes savent la fixer. Il abattit, comme on vient de le voir, la puissance d'un Ordre Religieux qui désoloit la Pologne depuis trois siècles. Les Chevaliers Teutoniques, chassés de la Palestine, où ils avoient soin des malades, avoient trouvé un asyle en Pologne sous le règne de Boleslas V. Ils eurent un zèle infatigable pour convertir la Prusse au Christianisme, parce que, se servant de l'épée plus avantageusement que de la croix, ils en usurpèrent la souveraineté qui appartenoit à la Pologne. C'est-là qu'ils forgèrent tant de foudres pour accabler leur bienfaitrice. Tous les règnes, depuis celui de Boleslas, en avoient été frappés plus ou moins. On comptoit sous Casimir IV, en douze ans de guerre seulement, dix-huit mille villages incendiés, & trois cents mille combattans qui avoient ensanglanté la scène. Tant de destructions & de victimes immolées à l'ambition de ces Religieux ne les effrayoient pas. Uladislas Loketek, Jagellon, Casimir, avoient attaqué l'hydre qui reprenoit toujours de nouvelles forces. Sigismond l'extermina enfin, & la Pologne fut délivrée du plus grand fléau qui l'ait jamais affligée.

SECTION LIV.

Les principaux Commandeurs de l'Ordre des Chevaliers Porte-glaives étoient l'Archevêque de Riga, & les Evêques de Dorpat, d'Habsel, d'Esel, de Courlande & de Révél, qui tous avoient des revenus considérables, & dont le faste & la magnificence égaloient la pompe des plus grandes Cours. Gothard-Ketler ne put céder Révél au Roi de Pologne. Cette ville s'étoit mise, avec

toute l'Estonie, sous la protection de la Suède; & l'Evêque d'Arensbourg, maître de l'Isle d'Esel, avoit vendu cette petite Souveraineté à Frédéric II, Roi de Danemarck, qui la céda à Magnus son frère, Duc de Holstein.

SECTION LV.

1562.

La cession de Ketler devoit déplaire au Tzar, déja maître de la plus grande partie de la Livonie. Ses premiers succès lui promettant de la posséder bientôt toute entière, son ambition résolut d'achever cette conquête. Pour y réussir, il fit la paix avec Eric, Roi de Suède, & ce traité donnoit un ennemi de plus à la Pologne. Les Russes entrent en Lithuanie, emportent quelques places, & assiégent Polostk, qui appartenoit alors à la République. La ville fut prise d'assaut, & l'assaut fut accompagné & suivi des fureurs qui en sont inséparables. Tous les Moines & les Juifs qui se trouvoient à Polostk furent massacrés. Les campagnes suivantes furent funestes aux Russes. Une de leurs armées fut entièrement défaite; une autre fut obligée de faire une retraite honteuse. Les Russes coupables rejettèrent leur humiliation sur les braves étrangers qui les commandoient; ils tramèrent des complots pour leur enlever les bonnes graces du Prince. Mais en voulant les perdre, la jalousie se perdit elle-même. Les intrigues furent découvertes; les intriguans subirent la peine de leur lâcheté : Ivan fit mourir tous ceux qui ne purent pas se sauver en Pologne. Ces trames, ces désertions réveillèrent l'excessive sévérité du Tzar, qui regardoit ses sujets comme les plus grands obstacles aux plans de réforme qu'il méditoit pour les policer, & les former dans l'art de la guerre sous les Chefs habiles qu'il avoit attirés à Moskou.

SECTION LVI.

1568.

Depuis 1547 jufqu'à cette époque, Ivan a régné en grand Prince. Si la fcène change; fi, fier de fes avantages, ce Prince devient indomptable & farouche; s'il tombe dans des accès de fureur où il ne confulte plus que la fougue de fes fens; fi, abufant de fa force, il ufurpe tout-à-coup un pouvoir tyrannique, franchit tous les obftacles & parcourt les extrêmes du mal; c'eft parce que le vice de fa première éducation a prévalu fur la feconde après la mort d'Anaftafie. Quelle digue oppofer à ce torrent impétueux qui porte la mort & la défolation dans tous les lieux qu'il parcourt? Cette digue puiffante feroit une autre Anaftafie. Où la trouver? Sa beauté étoit l'image de fa fageffe, & tous les genres de triomphe lui étoient réfervés. Fidèle aux devoirs d'époufe, elle le fut aux devoirs de mère. Le berceau de fon fils l'attacha aux fonctions facrées que lui impofoit la Nature. Sa fenfibilité avoit ouvert le cœur d'Ivan à la pitié; fa main bienfaifante foulevoit les chaînes qui accabloient les malheureux; elle adouciffoit par fes larmes, les infortunes qu'elle ne pouvoit guérir par fes largeffes. Cette douceur touchante qui enchaîne la force & défarme l'envie; cette retenue que la Nature donne aux femmes pour être le bouclier de leur foibleffe, & contre lequel l'audace des hommes va fe brifer; Anaftafie les réuniffoit éminemment. Les confeils fages & affectueux que le cœur infpire, de concert avec la raifon, lui méritèrent, de la part de fon époux, cet attachement fondé fur l'eftime que rien ne peut ébranler. Ce fut dans cette fource pure qu'il puifa les qualités rares qui lui fervirent d'alimens & d'appuis pendant vingt & un ans; ce fut dans ce fanctuaire augufte qu'il goûta ces confolations tendres & perfuafives d'une ame qui adoucit nos peines en les partageant. Pour

devenir meilleur, eſt-il de motifs plus preſſans que de voir ſans ceſſe à ſes côtés le modèle accompli de toutes les vertus ? Il n'eſt pas plus poſſible à l'homme de réſiſter à cette impulſion, que d'être inſenſible à cette rougeur ingénue qui donne du luſtre à la beauté, & qui enflamme les deſirs qu'elle ſemble condamner.

Anaſtaſie forma inſenſiblement le cœur de ſon époux, & le rendit enfin tel qu'il devoit être. Voyez le fier Coriolan qui ne reſpire que le ſang & le carnage ! Il approche de Rome avec une armée formidable : il jure de renverſer les murs d'une ville ſuperbe, qui a oſé le méconnoître dans ſa gloire ; il s'abreuve déja par avance du ſang qui va couler à grands flots. Véturie, ſans autres ſecours que ſes larmes, arrête, au milieu de ſa courſe, ce lion rugiſſant, prêt à fondre ſur ſa Patrie expirante ; elle le déſarme : ſa douceur fait plus encore ; elle change cet implacable ennemi, elle en fait le rempart le plus redoutable de la puiſſance Romaine.

Aimables compagnes de l'homme, ſachez vous ſervir de votre pouvoir ! Uſez de ce charme irréſiſtible que vous donna la nature pour ſubjuguer nos volontés rebelles, & les ramener à l'amour du devoir. C'eſt à la douceur que ſont réſervées toutes les victoires. Le Créateur, en vous formant, voulut embellir ſon ouvrage : ſoyez la ſource de nos efforts généreux & la récompenſe de nos ſuccès ! Vous partagerez à jamais avec les hommes que vous aurez formés, le prix de leurs victoires & celui de vos vertus. L'homme & la femme doivent régner enſemble ſur la nature. Mais c'eſt à vous à régénérer l'univers moral, comme l'univers phyſique ; & pour en être les Reines, les femmes doivent s'aſſeoir ſur le Trône de la vertu ; la Couronne qui doit ceindre leur front, eſt leur ouvrage ; elles ne l'affermiront qu'en s'occupant du vrai, du bon & de l'utile. Ce que la douceur & la ſoumiſſion commencent & préparent, la décence & la pudeur l'affermiſſent

& le consomment. Voilà le point de départ : vous trouverez sur la route, la paix, les jouissances & le bonheur.

SECTION LVII.

Nous venons de peindre le bonheur, fruit de la vertu. Ce bonheur est la paix de l'ame, & cette paix naît du témoignage que l'homme se rend de sa conduite par les règles du devoir. L'amour, d'accord avec l'hymen & l'amitié fondée sur l'estime, avoient rendu Ivan vertueux & heureux avec Anastasie. Une union bien assortie rend le bonheur réciproque ; on en jouit dès qu'on le procure ; il double de prix en se partageant ; & la mort seule peut le détruire. Anastasie n'est plus ! Ivan malheureux convoque l'assemblée de la Nation. Il y déclare, » que » rien ne peut le dédommager de la grandeur de sa perte ; que » las des hommes, des grandeurs, des affaires, il est résolu » d'abdiquer le rang suprême, pour ne plus s'occuper que de » son salut «. Il dit, & tient parole : Démitri, son fils aîné, étoit trop jeune encore pour manier les rênes de l'Etat. Il les confie à Jédiguer, Kan de Kazan, qui avoit su mériter sa confiance, & qui étoit son ami. Digne du Trône, Jédiguer eut la modestie de le refuser. Ivan insista ; ses ordres étoient absolus : malheur à qui auroit hésité à les suivre ! Il fut obéi, & il promit au Kan de l'aider de ses conseils dans toutes les affaires importantes. Il lui donna le titre de Tzar, & se réserva celui de Grand-Prince, avec un apanage pour son entretien. Après son abdication, Ivan se retira dans une petite ville nommée Alexandrova Sloboda, située à peu de distance de Moskou.

SECTION LVIII.

Jédiguer n'abusa point de l'autorité qui lui étoit confiée : mais les Grands abusèrent de leurs places, dès qu'ils crurent pouvoir

le faire impunément. L'absence d'Ivan les enhardit; & ceux qui étoient jaloux de Jédiguer, le furent encore plus les uns des autres. L'homme est toujours homme : le despotisme ne détruit point les passions; il les enchaîne, il les concentre : mais plus elles sont concentrées, plus elles ont de force quand elles éclatent, & plus l'éclat en est dangereux. C'est un volcan dont les explosions sont terribles. Tandis que Jédiguer ne s'occupoit qu'à bien régner, les Grands de la Nation ne pensoient qu'à satisfaire leurs passions; leur licence ne vouloit souffrir aucun frein. Le Prince pesoit les hommes, les Russes pesoient l'or : Patrie, honneur, emplois, justice, tout se vendit; mais les oppresseurs sans remords, ne seront pas long-tems des tyrans impunis. La liberté civile ne peut subsister que par son respect & son amour pour les loix : telles sont les vues de la nature, & la politique qu'elle exige de nous.

SECTION LIX.

Tout dans un Prince doit représenter : le rôle est si grand, que le moindre geste déplacé peut faire mépriser l'Acteur. Jédiguer le comprit, en rendant compte à Ivan de tout ce qui se passoit à Moskou. La politique ténébreuse de Tibère croyoit n'être jamais assez puissante, & craignoit toujours de le trop paroître; celle d'Ivan se montre ici à visage découvert : toujours inquiet & debout sur son Tribunal, il va renverser à droite & à gauche tous ceux dont il se défie, & parcourir toutes les extrémités de la nature humaine dans le mal.

Peu lui importe d'avoir cédé son Trône à Jédiguer : ce Tatar n'est que son Lieutenant dans l'exercice de l'autorité souveraine; & quoiqu'éloigné de Moskou, Ivan sait que le Prince est partout où il commande, & qu'il commande par-tout où est sa force. D'après ces principes, il prend la résolution de former un corps

de troupes dociles à ses ordres, & ardentes à les exécuter; & pour mieux humilier les Grands, il les exclut de ce corps de réserve, composé d'hommes d'une naissance obscure. Ce moyen violent décèle la grandeur du mal : il prouve que la force de Jédiguer n'étoit plus du côté des loix, & que celle des Ministres de la Religion étoit impuissante. Ivan prit donc le seul parti qui lui restoit pour rappeller les Russes aux devoirs, en créant le corps des Opritcheniki, & cette Milice dévouée ne servit que trop bien sa vengeance; elle parcourut toutes les Provinces, laissant par-tout des traces de sang. Les proscriptions, les meurtres, les confiscations dont elle fut cause, détruisirent ou ruinèrent la plupart des grandes maisons de l'Etat, & la famille du Tzar ne fut pas même épargnée.

SECTION LX.

1569 - 1570.

Les Satellites d'Ivan découvrirent que *Pimen*, Archevêque de Novogorod, entretenoit secrètement une correspondance avec Sigismond Auguste, & qu'il avoit pour complices les principaux habitans de la Ville. Quelle découverte pour des hommes qui partageoient avec le Prince les dépouilles des victimes qu'ils désignoient! Ivan, informé de cette intrigue, jura la perte de Novogorod : elle étoit sûre; les Novogorodiens n'étoient plus que la proie du vainqueur qui voudroit s'emparer d'eux. Le Prince Kourbskoï rapporte qu'Ivan, quelques jours avant son départ pour Novogorod, fit intercepter toute communication entre cette Ville & Moskou; qu'il envoya ses Opritcheniki sur la route, avec ordre de se tenir en embuscade, & de massacrer impitoyablement tous les voyageurs. Le but de ce massacre étoit d'arriver à Novogorod avant que ses habitans fussent informés de la marche d'Ivan. Plus la mine est couverte, & plus elle a d'effets. Mais cette

politique cruelle étoit-elle nécessaire au Tzar? Parce que Novogorod renfermoit des coupables, falloit-il ordonner le massacre des innocens? Ici l'homme est aussi incompréhensible que la Divinité : celle-ci l'est par l'étendue de ses perfections, & celui-là par l'étendue de sa mechanceté. Ivan part d'Alexandrova-Sloboda avec son fils aîné Démitri : ses gardes sont le corps de réserve qu'il a formé, & les Tatars qui le devuacent, massacrent, & brûlent tout ce que le fer ne peut détruire. Dès qu'un jeune lion a goûté du sang, il devient le plus féroce, le plus cruel des animaux.

Tel est Ivan à son arrivée à Novogorod. L'aspect de l'Archevêque qui vient au-devant de lui, augmente sa fureur. » Traître, » lui dit-il, tu as conspiré avec les habitans de cette Ville, pour » la livrer à Sigismond, mon ennemi. Ce n'est pas la croix du » Sauveur que tu portes dans tes mains; c'est une arme que tu » tournes contre moi. Tu oses t'appeller Pasteur! tu n'es qu'un » loup, un brigand «. (M. Muller.) Il dit, & ordonne au Prélat de se rendre à la Cathédrale pour célébrer la Messe. Après l'avoir entendue, le Tzar dîna dans le Palais Episcopal. Vers la fin du repas, il fit arrêter le Prélat, & cet arrêt fut le signal du massacre. Tous les Magistrats & les principaux Citoyens furent assassinés ou précipités dans le Volkof. L'Archevêque fut renfermé dans un Monastère, où il mourut peu de tems après.

SECTION LXI.

Les villes de Pleskof & de Tver furent accusées de négociations suspectes avec les Polonois. Le sang ne cessera point de couler sur de semblables accusations. Le Tzar abandonne Novogorod dévastée, & va renouveller les massacres à Tver. Pleskof fut plus heureuse : quelques Moines séditieux furent mis à mort, soit pour l'exemple, soit pour n'en pas perdre l'habitude; & les habitans

en

en furent quittes pour la confiscation de leurs biens. Enfin, le Tzar arrive à Moskou. Il n'y étoit question que des malheurs de Novogorod & de Tver: la frayeur étoit passée dans tous les cœurs; chacun trembloit pour soi; on n'entendoit que des sanglots & des gémissemens. Dans cette consternation générale, le Tzar parcourt les rues à cheval, criant à haute voix : » Le Peuple n'a rien » à craindre; les coupables qui m'ont trahi, sont les seuls qui » doivent trembler «. Ces paroles furent suivies des funérailles de trois cents Seigneurs, parmi lesquels se trouvoient des parens du Tzar. Imaginez-vous tous les raffinemens de la cruauté, toutes les tortures inventées par la jalousie, la vengeance & la rage, tous les genres de mort réunis, & vous n'aurez encore qu'un apperçu des horreurs inouies qu'on impute à Ivan Vasiliévitz, & que l'on trouve consignées dans des annales suspectes & dégoûtantes, dans des relations infidèles, des traductions serviles, faites sans jugement & sans goût. L'Historien doit regarder comme impures toutes les sources qui ne sont pas celles de la vérité; & s'il veut être cru, il doit conserver son sang-froid.

On l'a comparé au Poète dramatique, qui ne monte pas lui-même sur la scène, mais qui y porte la confusion, le trouble & le désordre réglé des passions. En nous présentant des personnages dont les traits & les attitudes nous découvrent les pensées & toute l'agitation de leurs ames, il doit bien se garder d'employer de fausses couleurs en peignant des caractères exagérés & monstrueux, propres à faire reculer d'effroi le Lecteur & le Spectateur : c'est alors qu'ils s'écrient de concert : *Baissez la toile, la farce est jouée.*

Tel est le jugement que la saine critique doit porter du libelle manuscrit du Prince *Kourbskoï*, des relations du Jésuite *Possevin* & de l'Italien *Guagnini*, de la Traduction des Chroniques Russes, &c. Il faut donc ranger parmi les Contes improbables les excès

de cruauté dont on a chargé la mémoire d'Ivan. A quoi bon multiplier les atrocités ? Les hommes ne sont-ils pas assez corrompus ? Ivan n'étoit pas né, comme Richard III, pour commettre de sang froid tous les crimes. Ses détracteurs conviennent de son humanité généreuse envers les vaincus : il donna des apanages à tous ceux que la victoire lui avoit soumis, & se montra pendant près de vingt années aussi bon Citoyen que grand Prince. Tant de modération n'entre point dans le caractère d'un tyran. On ne commence point par-là, pour finir par des cruautés affreuses. Un tyran dissimule, mais ses vices éclosent au moment où son autorité & sa puissance sont solidement établis. Tibère doroit le glaive qu'il vouloit plonger dans le sein du vertueux Germanicus. Si Ivan fût né pour être un monstre, il pouvoit donner l'essor à ses penchans odieux, sans risquer l'autorité suprême. Le tyran déteste les vertus : Ivan vouloit rendre les Russes meilleurs & plus heureux sous l'empire des mœurs & des loix. La nécessité qui l'entraîna au crime, prouve invinciblement que les punitions modérées étoient aussi impuissantes sur les Russes, que les récompenses pour les encourager à la vertu. Si les excès qu'on reproche à Ivan sont véritables, il falloit que les Russes d'alors formassent le plus abominable peuple de la terre : s'ils sont faux, les Historiens qui les ont imaginés étoient des monstres : il n'y a pas de milieu. On a vu dans l'Histoire de la Littérature Russe, page 57, que le Prince Kourbskoï encourut la disgrace d'Ivan, & se sauva en Pologne. Ce fut là qu'il écrivit l'Histoire qu'il adressa au Tzar même. Ce Prince eut la générosité de répondre à son détracteur, & de se justifier des cruautés qu'il lui reprochoit. Sa justification porte sur la conduite coupable des Russes envers un Prince qui s'occupoit de leur instruction, de leur civilisation, de leurs avantages, de leur bonheur. En faut-il davantage pour prouver que les Russes avoient mis Ivan dans la nécessité de les gouverner

avec un sceptre de fer? Mais il ne s'ensuit pas que cette arme dût être un fer rouge. Nous sommes bien éloignés de justifier ce Prince des abus qu'il fit de son pouvoir arbitraire : il ne fut que trop coupable, sans l'être autant qu'on l'a dit. Mais par rapport au Gouvernement, on ne peut lui refuser l'éloge qui lui est dû. Evitant de marcher sur les traces de ses prédécesseurs, il fit des loix pour rétablir l'ordre qu'ils avoient détruit, & fit voir par-là qu'il aimoit le bien & la félicité de son peuple. Peut-être fut-il répréhensible à cet égard, & se laissa-t-il aller à un excès condamnable.

On a encore imputé à Ivan le crime d'avoir fait mourir son frère Georges, sur une fausse délation. M. Muller prouve qu'à cette époque, il y avoit six ans que le Prince Georges étoit mort, & que le Prince accusé de projets criminels étoit Volodimir Andréivitz, cousin-germain du Tzar. Voilà comme on dénature les faits : il faut en conclure, que la plus grande partie des atrocités dont on a souillé la mémoire d'Ivan, n'ont pas plus de fondement que le prétendu fratricide qu'on lui reproche.

SECTION LXII.

Les troubles intérieurs de la Russie, engageoient les Princes voisins à réunir leurs efforts contre elle. On a vu que Sélim avoit envoyé des troupes par terre & par mer dans le Royaume d'Astrakan, & quoique battus, les Turcs & les Tatars étoient toujours à craindre. La guerre avec la Pologne n'étoit pas encore terminée. Les conquêtes en Livonie n'étoient, pour ainsi dire, que précaires, & la Suède menaçoit. Ivan avoit donc à combattre à la fois, & des Sujets rébelles, & les forces réunies de ses voisins. Sa perte paroissoit si certaine, que la Reine Elizabeth, touchée de sa position, lui offrit une retraite en Angleterre.

Jean, fils de Gustave Vasa, & frère d'Eric XIV, venoit de s'emparer du trône de Suède : il avoit épousé la fille de Sigismond

Auguste ; & il étoit l'ennemi personnel d'Ivan. La mère d'Eric étoit Danoise, & celle de Jean étoit Suédoise. La haîne que la Suède avoit pour le Danemarck, rendoit le Prince Jean plus cher à la nation que son frère aîné, & cet amour le porta sur le trône. En y montant, il fit mettre en prison les Ambassadeurs Russes qui étoient à la Cour d'Eric. Quand on viole le droit de la Nature, on est peu délicat sur le droit des Gens. Deux ans après les Ambassadeurs furent mis en liberté, & Puffendorf rapporte, » que » le Roi Jean renvoya les Ambassadeurs de Moskovie, chargés » de riches présens, & accompagnés de l'Ambassadeur Suédois » qui alloit solliciter le Tzar de prolonger la trève conclue entre » les deux Couronnes sous le dernier règne. Cette négociation » avoit pour but de garder les places que les Suédois avoient en » Livonie, sans être obligés de les défendre par la force des armes. » Mais à leur arrivée à Moskou, le Tzar fit arrêter & mettre en » une prison l'Ambassadeur de Suède, où il le laissa autant d'an- » nées, de jours & d'heures, que les siens avoient été retenus en » Suède : il fut traité plus rigoureusement, & fut mis plusieurs » fois au pain & à l'eau «. Le Tzar rejetta une proposition qui ne lui offroit d'autres avantages qu'une paix stérile : la guerre fut déclarée.

SECTION LXIII.

» Sur ces entrefaites, dit le même Auteur, le Tzar s'avisa d'un » expédient pour s'emparer de la Livonie : il avoit remarqué que » les habitans de cette province avoient de l'aversion pour la do- » mination des Moskovites, & qu'ils souffriroient plus patiem- » ment le Gouvernement de quelques Seigneurs Danois ou Alle- » mands ; & il leur fit dire, que content d'être leur protecteur, il » renonçoit au titre de Souverain, & qu'il vouloit céder la pos- » session de leur pays à Magnus, Duc de Holstein, en le nommant » Roi de Livonie : par-là, il avoit en vue, lorsqu'il auroit réduit

» toute cette province sous sa puissance, d'en exterminer le Sou-
» verain, & de la garder pour lui. Une proposition semblable plut
» fort au Duc de Holstein, qui ne pouvoit régner en Danemarck,
» parce que son frère avoit des enfans, & parce qu'il annexeroit
» la Livonie aux Royaumes Danois. D'un autre côté les Livoniens
» paroissoient fort aises d'avoir Magnus, se promettant l'âge d'or
» sous la domination d'un Roi Allemand. Le Roi Frédéric con-
» firma tellement son frère dans cette pensée, que celui-ci envoya
» des Ambassadeurs au Tzar pour traiter sérieusement de cette
» affaire. La réponse favorable qu'il en reçut, le détermina à se
» rendre en Moskovie. Le Tzar reçut Magnus avec les plus grandes
» marques de distinction, & le déclara Roi de Livonie, sous la
» condition que celui-ci lui payeroit un léger tribut : il ajouta
» qu'il céderoit à ce nouveau Roi la possession de toute la Livonie;
» qu'il en chasseroit les Suédois; qu'il le protégeroit constamment
» contre eux & contre ses autres ennemis, en qualité de vassal.
» De plus, le Tzar promit de renouveller une alliance, & d'en-
» tretenir une union parfaite avec l'Empereur des Romains; de
» donner à tous les Allemands qui seroient dans l'étendue de son
» Empire, des marques de faveur & de protection; d'assurer héré-
» ditairement le Royaume de Livonie à Magnus & à ses héritiers
» en ligne masculine : mais qu'au défaut de ceux-ci, il auroit tou-
» jours un successeur de Holstein ou de Danemarck, & non d'aucun
» autre pays. Enfin Ivan promit solemnellement de n'exercer
» jamais aucune autorité sur la Livonie, de ne permettre à aucun
» Russe d'y faire des acquisitions & d'y posséder des charges; &
» pour prouver la bienveillance & l'affection qu'il avoit pour les
» Allemands, il rendit la liberté aux Livoniens qui étoient pri-
» sonniers dans ses Etats.

» Magnus mit tout en usage pour gagner les Livoniens, &
» particulièrement ceux de Revel : il promit aux uns des dignités

» & des richesses, & menaça les autres de faire punir rigoureuse-
» ment ceux qui refuseroient de se soumettre à son obéissance.
» Les Livoniens ne firent pas grand cas de ses promesses & de ses
» menaces, sur quoi le Tzar fit marcher une grande armée pour
» mettre le nouveau Roi en possession de la Livonie, soumettre
» les rébelles, & en chasser les Suédois. Magnus, à la tête de
» l'armée Russe, va entreprendre le siége de Révél. Le Roi Jean
» y envoye une flotte qui pourvoit cette ville de munitions de
» guerre & de provisions de bouche. Le Commandant se défend
» en brave; & pendant que l'abondance règne parmi les assiégés,
» la disette & une maladie contagieuse forcent les assiégeans
» de se retirer. Les Russes ne furent pas heureux dans cette cam-
» pagne, & peu s'en fallut qu'ils ne perdissent Dorpat par la tra-
» hison de quelques Officiers Livoniens «.

SECTION LXIV.

Le Roi Jean, craignant d'être attaqué d'un côté par les Danois, & de l'autre par les Russes, se détermina à conclure la paix, à laquelle on travailloit depuis long-tems à Stétin. Les conditions en furent désavantageuses pour la Suède; mais le Roi les accepta pour pouvoir diriger toutes ses forces contre les Russes, qui entretenoient une correspondance avec le Roi Eric, enfermé dans le château d'Abo, & qui probablement travailloient à le replacer sur le trône.

SECTION LXV.

1571.

Le Tzar irrité du mauvais succès de ses armes pendant la dernière campagne, alloit réunir toutes ses forces contre la Livonie, la Finlande, lorsqu'à l'instigation du Roi de Pologne, les Tatars de Krimée firent une incursion en Russie: ils pénétrèrent jusqu'à

Moskou, mirent le feu aux fauxbourgs. Les flammes gagnèrent le magasin à poudres; l'explosion fit sauter un grand nombre d'édifices; une partie de la ville fut réduite en cendres, & le Prince Kilkof assure que plus de cent mille hommes périrent par les flammes & par le fer des Tatars. De retour dans ses Etats, le Kan fier de sa victoire, envoya au Tzar une ambassade, composée de trois cents hommes, pour lui demander un tribut. Ivan étoit devenu tyran & non pas vil : peu s'en fallut qu'il ne fît trancher la tête aux trois cents députés, mais sa fureur se borna à faire couper le nez & les oreilles à quelques-uns des principaux Tatars, qu'il renvoya à leur maître : il les chargea de lui présenter une hache, comme le seul tribut qu'il avoit à lui offrir. Furieux à son tour, le Kan rassemble toute sa horde, & jure de détrôner le Tzar : il marche, il pénètre en Russie à la tête d'une armée formidable : Ivan effrayé du nombre, abandonne Moskou, se rend à Novogorod, & remet le commandement de l'armée au Prince Vorotinski. Les Tatars sont défaits. Un des fils du Kan est pris; un autre reste sur le champ de bataille; l'armée en déroute abandonne ses tentes & son bagage; le grand étendart fut pris par les vainqueurs. Deux paix suivirent ce combat décisif : l'une avec les vaincus; l'autre avec le Roi de Pologne.

SECTION LXVI.

1572.

Sigismond Auguste mourut en cette année, à l'âge de 82 ans. Doué d'une force extraordinaire, qui le faisoit passer pour l'Hercule de son siècle, il brisoit les métaux les plus durs; & il avoit l'ame aussi forte que le corps. Presque toujours victorieux, respecté & ménagé par tous les Souverains, par Soliman même qui ne ménageoit rien, c'est sous lui que se formèrent tant de grands Généraux qui ont illustré la Pologne. On ne savoit alors

à qui donner le prix des Souverains; à François I, à Charles-Quint, ou à lui, supérieur peut-être à tous deux, en ce que plus jaloux du bonheur de ses peuples que de sa gloire, il s'appliqua constamment à rendre la Nation plus équitable que ses loix, les mœurs plus douces, plus sociables, les villes plus florissantes, les bâtimens publics plus décens, les maisons des Seigneurs plus commodes, les campagnes plus cultivées, les Arts & les Sciences mieux accueillis & plus honorés, la Religion même plus épurée & plus conforme aux préceptes du Messie qui l'apporta sur la terre (1).

Comme Sigismond étoit sans enfans mâles, les Polonois pensèrent encore à élever de nouveaux remparts à la liberté. On examina les loix anciennes. Les unes furent restreintes, les autres plus étendues, quelques-unes abolies; & après bien des discussions, on fit un décret qui portoit : 1°. que les Rois nommés par la Nation ne tenteroient aucune voie pour se donner un successeur; 2°. qu'ils ne s'aviseroient pas même de le proposer simplement à l'Etat, & que conséquemment ils ne prendroient jamais la qualité d'*héritiers du Royaume*; 3°. qu'il y auroit toujours auprès de leur personne seize Sénateurs pour leur servir de Conseil, & que sans leur aveu, ils ne pourroient ni recevoir des Ministres étrangers, ni envoyer chez d'autres Princes; 4°. qu'ils ne lèveroient pas de nouvelles troupes, & qu'ils n'ordonneroient pas à la Noblesse de monter à cheval sans l'aveu de tous les Ordres de la République; 5°. qu'ils n'admettroient aucun étranger au Conseil de la Nation, & qu'ils ne leur conféreroient ni Charges, ni Dignités, ni Starosties; 6°. enfin, qu'ils ne pourroient point se marier avant d'en avoir obtenu la permission

(1) *Voyez* Dugloss., pag. 949; *Pastor ab Hittembeg.*, pag. 207; Cromer, pag. 68, 702 & 703; Tableau général de la Pologne, pag. 103, 104 & 105.

du

du Sénat & de l'Ordre Equestre. Tout l'interrègne se passa à se prémunir contre ce qu'on appelloit en Pologne *les attentats du Trône : ce n'est plus un Maître qu'il nous faut*, disoit-on publiquement, *c'est un Chef.* Le délire Républicain fut porté au point que toutes les expressions dont on se servoit auparavant pour désigner la Puissance Royale, furent bannies du langage public : quelques-uns même prétendirent qu'un Peuple libre n'avoit pas besoin de Roi. Tel étoit le ton dominant dans toutes les assemblées de l'Etat, lorsque le Duc d'Anjou, qui fut depuis Roi de France, sous le nom de Henri III, arriva en Pologne.

SECTION LXVII.

Ivan n'a plus qu'un ennemi à combattre, c'est le Roi Jean. C'est contre lui qu'il va réunir ses forces. Une de ses armées entre en Finlande, la dévaste, s'en retourne sans avoir livré de combats. Le Tzar & ses deux fils pénètrent dans la Livonie, où le Roi de Suède avoit fait passer le secours qu'il avoit reçu d'Ecosse. Il assiége & prend d'assaut Vittenstein, & fait main-basse sur tout ce qu'il y trouve. » Le vainqueur, dit Puffendorf, » fit embrocher à des lances, & rôtir le Commandant de la » Place, ainsi que les malheureux qui avoient échappé à la » première fureur du soldat «. Après que le Tzar se fut rendu Maître de Karckousen, il retourna à Novogorod avec une partie de ses troupes. Le reste fit une irruption & de grands ravages en Esthonie. Le Général Ackenson sort de Rével avec peu de monde, rencontre les Russes à Lode, & fait marcher contr'eux son avant-garde composée de Livoniens. Ceux-ci ayant rompu les bataillons ennemis, prennent la fuite, & les Suédois restent seuls au milieu des Russes. Ils n'étoient qu'au nombre de six cents cavaliers & de cent fantassins, au milieu de seize mille Russes. Cette petite troupe de braves valoit une armée : elle se

fait jour, taille en pièces sept mille Russes, met le reste en fuite, & s'empare de mille chariots de bagages.

SECTION LXVIII.

1573.

Pendant qu'Ivan éprouvoit ce désastre, il célébroit à Moskou les noces de Magnus, à qui il avoit donné pour épouse une de ses proches parentes, dans la vue de l'attacher plus étroitement à ses intérêts. La déroute arrivée en Esthonie détermina le Tzar à écrire au Roi Jean des lettres aussi pleines de douceur & de civilité, que celles qu'il lui avoit envoyées auparavant étoient fières & arrogantes. Il lui offroit par celles-ci d'entrer en négociation avec lui pour faire la paix. Le Roi de Suède crut qu'il n'étoit pas de sa dignité d'accepter ces offres, parce qu'Ivan s'obstinoit à vouloir que le traité fût conclu par les Namestniki de Novogorod, & non pas sur les frontières des deux Etats, comme le Roi Jean le vouloit. De-là une continuation de guerre, des siéges que l'on fut obligé de lever, des ravages réciproques sur les terres de Russie & de Suède. Le Roi Jean, instruit que les habitans de Lubek rendoient de grands services aux Russes par la voie de Narva, fit enlever seize vaisseaux richement chargés, qui appartenoient à cette Ville. Dans le même tems les Russes fondirent sur la cavalerie Suédoise & Allemande, qui étoit dans la sécurité, & se livroit à l'excès du vin; elle fut taillée en pièces. La flotte que le Roi Jean avoit envoyée à Narva fut presqu'entièrement détruite par la tempête. Tels furent les évènemens de la campagne de 1574.

SECTION LXIX.

1575-1577.

L'ouverture de cette campagne fut suivie de la prise de Pernau &

de quelques autres Places. Le Duc de Saxe-Lunébourg, beau-frère du Roi de Suède, s'avança contre les Russes, les battit, & reprit sur eux le butin qu'ils avoient fait. Les cavaliers Allemands livrèrent aux Danois quelques châteaux en Esthonie, qu'ils leur avoient engagés pour la solde qui ne leur étoit pas payée. Ces échecs renaissans engagèrent le Tzar à renouer les négociations de paix. Les Ambassadeurs de Suède & de Russie se rendirent sur les frontières, négocièrent; & au lieu d'une paix durable, ils ne firent qu'une trève de deux ans pour la Finlande, sans faire mention de la Livonie. Les Russes n'observèrent pas les articles stipulés dans la trève; & le Roi Jean, plus occupé de rétablir la Religion Catholique dans ses Etats, que de les défendre contre son ennemi naturel, négocioit par lettres avec le Tzar.

SECTION LXX.

1578.

Tandis que le Roi de Suède s'occupoit de l'apostolat, Ivan rassemble une armée de cinquante mille hommes, se met à sa tête, & va former le siége de Rével. Tentative inutile! Il fut obligé de lever le siége après six semaines de travaux. Il se retire à Pleskof, écrit à Magnus de s'y rendre, pour convenir entr'eux du partage de la Livonie. Ce qu'Ivan réserva pour lui, valoit mieux que Venden & l'arrondissement qu'il donna à Magnus. Les habitans de cette Ville reçurent Magnus avec joie : ceux de Livonie refusèrent à Ivan l'entrée de Kokenhausen au nom de Magnus. Ivan, indigné que l'on reconnût pour Maître un Prince son vassal, va l'assiéger dans Venden. Magnus vient au-devant de lui, & pendant que le Tzar lui fait des reproches, il est frappé à la tête d'une balle morte. Le danger qu'il vient de courir excite sa fureur : il jure la mort de tous les habitans. Magnus est arrêté & gardé à vue; & les habitans qui se voient

vigoureusement attaqués, mettent le feu aux poudres & s'ensevelissent sous les ruines du château. Tous ceux qui ne périrent pas furent pendus. Les habitans de Volmar, prise d'assaut, périrent dans les supplices. C'est de cette manière que, dans une seule campagne, Ivan se rendit maître de tout le pays situé au nord de la Dvina, Rével excepté. Magnus prisonnier, est traîné comme un criminel à la suite d'Ivan, pour être jugé à Dorpat. A son arrivée, on lui fait subir un interrogatoire, & on lui offre le pardon. Mais il n'étoit pas coupable, & l'offre d'une grace qu'on ne peut point accepter, est une injure d'autant plus mortifiante, qu'elle exige des remercimens. Le Roi vassal insiste auprès de son Suzerain pour de plus amples informations. Dans cet état des choses, le Tzar fut instruit que les Tatars de Krimée faisoient une nouvelle incursion sur les Provinces du midi de la Russie : sa présence devenoit nécessaire dans ses Etats; il s'y rend à la hâte, & permet à Magnus de retourner à Kokenhausen.

SECTION LXXI.

1579.

Les Livoniens profitèrent de la circonstance pour s'emparer de Venden, & fortifier plusieurs places importantes. De leur côté, les Russes qui étoient restés en Livonie, prirent Dunabourg, & furent mettre le siége devant Venden. Oberpalen se rendit volontairement aux Suédois, dans la crainte de tomber entre les mains des Russes. Ceux-ci la reprirent dans l'été suivant, parce que les Suédois sortis de Rével pour la secourir, arrivèrent trop tard. Cet échec pouvoit leur attirer la disgrace du Roi Jean : ils résolurent de se faire pardonner leur négligence par quelques exploits signalés contre les Russes qui assiégeoient Venden. La circonstance étoit favorable : un corps de troupes Polonoises s'étoit avancé contre les Russes, mais ce corps n'étoit pas assez

fort pour les attaquer. George Boye, qui commandoit les Suédois, offrit au Général André Sapieha de se joindre à lui contre un ennemi commun. La proposition fut acceptée avec joie. L'armée confédérée fondit sur les Russes, en tua plus de sept mille, fit un grand nombre de prisonniers & un riche butin, que les troupes des deux Nations partagèrent également. La nouvelle de ce désastre causa tant de chagrin au Tzar, qu'il fit la paix avec les Tatars. Il forme le projet d'attaquer à-la-fois la Livonie, la Courlande, la Prusse Polonoise, & de réduire ces trois Provinces sous son obéissance. Une armée de cent mille hommes, divisée en plusieurs corps, ne marchant que pendant la nuit, arrive près de la ville de Pleskof. Mais la marche de cent mille hommes ne peut être long-tems cachée: le Roi Jean, pour forcer les Russes à faire diversion, envoie des troupes dans les Provinces de la Carélie & de l'Ingermeland, & les ravages qu'elles y firent, opérèrent cette diversion. Magnus, effrayé du projet d'Ivan, se mit sous la protection du nouveau Roi de Pologne.

SECTION LXXII.

La fuite de Henri de Valois fit donner sa Couronne à Etienne Battori, Prince de Transylvanie, & aucun des successeurs de Sigismond ne lui ressembla plus qu'Etienne. Les Polonois, persuadés que Henri les avoit quittés pour toujours, déclarèrent le Trône vacant. La nation alors se partagea en deux factions; l'une proclama Roi l'Empereur Maximilien II: l'autre déféra le Trône à la Princesse Anne Jagellon, aux conditions qu'elle le partageroit avec Etienne Battori, qu'elle lui désigna pour époux. La mort de Maximilien délivra la Pologne de ce dangereux ennemi, qui se préparoit à profiter des divisions du Royaume, pour soutenir les droits qu'une partie de la nation lui avoit

donnés. La ville de Dantzick refuse de reconnoître Battori; elle est déclarée rebelle à la Patrie. Elle est assiégée. Deux évènemens singuliers arrivèrent pendant la durée du siége. Le Général Zborofski, à la tête de deux mille Polonois, battit quinze mille rebelles. Cinq mille restèrent sur le champ de bataille, & quinze cents furent faits prisonniers. Les Suédois avoient remporté un pareil avantage sur les Russes avec sept cents hommes, sept années auparavant. L'année suivante, Marc Sobieski défit les Dantzikois près de Dixchaf: il poursuivit leur Général jusqu'au milieu de la Vistule, l'atteignit, & le tua sous les yeux mêmes du Roi. Quelle nécessité de souiller la victoire du sang d'un Général qu'il pouvoit faire prisonnier? C'est à cette occasion qu'Etienne Battori dit: » Que s'il falloit commettre la fortune de la Pologne à un combat singulier, comme » autrefois celle de Rome fut confiée aux Horaces, il n'hésiteroit » pas de nommer Marc Sobieski «.

Battori, après avoir bien affermi son autorité en Pologne, soumis les Dantzikois, & s'être assuré de la tranquillité du côté de l'Allemagne, contracta une alliance avec les Turcs & les Tatars de Krimée. Maître de disposer de toutes ses forces contre la Russie, il fit redemander au Tzar tout ce qu'il avoit conquis dans la Lithuanie & la Livonie. Ivan, loin de restituer, demande encore la Courlande. Battori insiste, & le Courier chargé de ses dépêches, est conduit en prison. L'inutilité des négociations & la détention du Courier, annoncent une guerre: elle eut lieu Battori fut assiéger Polotsk, & la força de se rendre après une longue résistance. Le vainqueur fut plus humain que les vaincus ne l'avoient été envers les prisonniers Polonois. Le récit de leurs barbaries effrayeroit le Lecteur: ils surpassèrent en cruauté les lions & les tigres.

SECTION LXXIII.

1581.

Ces horreurs aigrirent davantage la Suède & la Pologne contre la Russie : les deux Rois se liguent, & conviennent que chacun d'eux attaquera séparément l'ennemi commun, & gardera ses conquêtes. Le Roi Jean envoie une flotte à Narva : elle pille le fauxbourg, & s'en retourne chargée de butin. Les Russes, de leur côté, engagent les Tatars à faire une irruption dans le pays de Harrie : leur défaite détermine le Roi de Suède à la conquête de Narva. Il envoie une armée qui attaque cette place avec autant de vigueur que de courage. Heureusement pour les assiégés, que les vivres & les munitions manquèrent aux Suédois, & qu'ils ne pouvoient s'en procurer à cause des ravages que les Tatars avoient faits dans les pays d'alentour. La famine, la peste, les pluies continuelles, forcèrent les Suédois à lever le siége pour se rendre à Rével. La fortune servit mieux le Roi de Pologne ; il se rendit maître de Vélikié-Louki & de plusieurs autres villes. Le Roi Jean renforce son armée & la fait marcher à Kexholm dans la Carélie, sous la conduite de *Pont de la Gardie*, Gentilhomme Languedocien, à qui il avoit donné en mariage sa fille naturelle Sophie. Le Général prit Kexholm, & le Roi lui en fit présent, ainsi que de tous les fiefs qui dépendoient de cette place. Pont de la Gardie fut victorieux par-tout. Il emporta le château de Padis, Vésemberg, Telsbourg, & marcha en Finlande pour ajouter de nouvelles conquêtes aux premières. Les troupes Suédoises s'emparèrent de Lode, de Léala, de Fickel & de Hipsal ; tandis que les Tatars, à la sollicitation des Rois de Suède & de Pologne, attaquoient les Russes d'un autre côté, & remportoient des avantages sur eux.

SECTION LXXIV.

1582.

Tant d'attaques à-la-fois, l'épuisement de la Russie & les progrès de ses ennemis, consternèrent Ivan. Il sent la nécessité de la paix, & l'impossibilité de l'obtenir à des conditions honorables. Dans sa perplexité, il cherche un médiateur, & n'est entouré que d'ennemis naturels. Où le trouvera-t-il? à Rome. Il se plaint à Grégoire XIII des entreprises du Roi Etienne, & supplie le Pontife d'inspirer à ce Prince la modération, l'amour de la paix, & les sentimens conformes à la Religion qu'il professe. Le Pape, flatté de la démarche du Tzar, lui envoya Antoine Possevin, le plus habile & le plus délié des Jésuites d'alors, le chargea de négocier la paix entre les Cours ennemies, & de ne rien négliger pour introduire le culte Romain en Russie.

Possevin se rendit d'abord en Pologne. Le Roi opposa la fermeté à l'adresse du Négociateur. Il lui déclara qu'il ne consentiroit jamais à la paix que lorsque le Tzar lui auroit *cédé* toute la Livonie, plusieurs autres villes Russes, & lui auroit payé les frais de la guerre. C'étoit le dernier mot du Roi Etienne, & Possevin se rendit à Staritsa, où le Tzar se trouvoit alors. Instruit de sa marche, ce Prince envoya une escorte de Sin-Boïarski, commandés par un Noble du premier Ordre, pour le recevoir sur les frontières. Un Pristaf ou Officier nommé par la Cour, fut chargé de l'accompagner, de pourvoir à ses besoins, de faire servir sa table d'une manière convenable, & de régler sa maison. Soixante hommes de la maison du Tzar formoient sa garde, & le Père Ambassadeur monta les chevaux dont on lui avoit fait présent. A son passage par Smolensk & Novogorod, il fut salué de toute l'artillerie: les Evêques de ces deux Villes avoient ordre de le traiter avec distinction pendant le séjour qu'il y feroit.

Son

Son entrée à Staritſa ne reſſembloit point à celle de Jéſus dans Jéruſalem, & quelque humble que fût ſon Diſciple, il ne pouvoit ſe refuſer aux honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit : il faut prendre patience & dans le bien & dans mal. Le Jéſuite fut donc obligé de marcher entre deux haies de Stréltſi pour ſe rendre au Palais. Les Boyari, les Dvoriani, vêtus d'étoffes d'or, étoient rangés dans la cour du Palais, ſur les degrés & dans les appartemens. Le Seigneur le plus diſtingué parmi les Ruſſes & un Secrétaire d'Etat, vinrent le recevoir au milieu du grand eſcalier, & le conduiſirent dans la ſalle du Trône. Le Tzar & ſon fils lui préſentèrent la main, & le firent aſſeoir à côté d'eux ſur un banc couvert d'un riche tapis de Perſe. Poſſevin jouit même de la prérogative des Princes héréditaires, qui ſeuls avoient le droit de manger à la même table que le Souverain. L'entrée de Poſſevin à Moskou fut encore plus ſolemnelle : ſuivant lui, cinq mille hommes l'attendoient ſur la place ; & le Tzar, accompagné de toute ſa Cour, daigna venir au-devant de lui, précédé des Prêtres qui portoient l'Image de la Vierge. Les extrêmes ſe touchent : l'orgueil des ſuccès ſe briſe contre les revers, & la hauteur d'Ivan devoit dégénérer juſqu'à ce point d'humiliation : la paix lui étoit abſolument néceſſaire ; il avoit beſoin du Jéſuite pour ſe la procurer. Forcé de faire des ſacrifices de toute eſpèce, il renonça à toutes ſes prétentions ſur la Courlande, offrit de céder une grande partie de la Livonie au Roi Etienne, & chargea Poſſevin de lui faire part de ces propoſitions. Celui-ci part pour la Pologne, & trouve le Roi devant les murs de Pleskof aſſiégée. Il voit avec ſurpriſe l'artillerie nombreuſe, les proviſions immenſes de poudre & de boulets, les apprêts formidables pour les opérations de ce ſiége, & déſeſpére du ſuccès de ſa négociation. Etienne étoit à la tête d'un armée aguerrie ; il étoit dans les Etats de ſon ennemi ; ſes projets pouvoient être

presqu'aussi-tôt exécutés que formés : les troupes Russes envoyées au secours de Pleskof, avoient été défaites en chemin ; différens corps partis de Novogorod pour se jetter dans la Ville, avoient éprouvé le même sort ; le nombre des assiégés étoit fort diminué par les fléaux inséparables de la guerre : ces succès rendoient Battori difficile sur les conditions de la paix, quoiqu'il la désirât secrètement, pour arrêter les progrès que faisoient les armes de la Suède. Il dissimula donc ses sentimens avec Possevin, & persista à demander au Tzar l'évacuation de la Livonie, la conservation de ses conquêtes & les dédommagemens des frais de la guerre ; il jura même de n'abandonner le siége qu'après avoir obtenu ses demandes. Ivan comprit trop tard que l'accroissement d'une Puissance apparente n'a pour elle que la surface, & qu'elle diminue la Puissance réelle. Pour conserver celle qui lui restoit, il offrit de renoncer à la Livonie, de rendre Polotsk & d'autres Villes qu'il avoit conquises sur la Pologne. Ce point obtenu, le Roi n'insista plus sur les dédommagemens de la guerre ; il rendit les places Russes dont il s'étoit emparé : les préliminaires de la paix furent signés & ratifiés au commencement de l'année suivante. Cette paix fut suivie d'une autre avec les Tatars de Krimée (1).

(1) La conduite d'Ivan dans la mauvaise fortune, nous rappelle ici celle de Louis XIV, vers la fin de son règne : le contraste en est frappant. On sait avec quelle grandeur d'ame ce Monarque supportoit les malheurs d'une guerre où il étoit seul contre presque toutes les Puissances de l'Europe. » Vous voyez où nous en sommes : vaincre ou périr, dit-il au » Maréchal de Villars, qui prenoit congé en partant pour la Flandre. Cherchez l'ennemi, » & donnez bataille..... Mais, Sire, reprit le Maréchal, c'est votre dernière armée.... » Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais que vous l'attaquiez. Si la bataille est » perdue, vous me l'écrirez à moi seul ; vous ordonnerez au courier de ne voir que Blouin ; » je monterai à cheval ; je passerai par Paris, votre lettre à la main : je connois les François ; » je vous menerai deux cents mille hommes, & je m'ensevelirai avec eux sous les ruines

SECTION LXXV.

Pendant que Possevin négocioit pour rétablir l'union entre les Polonois & les Russes, Pont de la Gardie s'avançoit vers Narva avec vingt-quatre pièces de canon. Deux jours suffirent pour faire une grande brèche à cette Place. Résolu de faire donner l'assaut, il promet à ses soldats tout le butin qu'ils feront sur les assiégés pendant vingt-quatre heures. L'espoir du butin redouble l'ardeur des soldats : la Place est prise d'assaut, & sept mille hommes qui formoient la garnison, sont passés au fil de l'épée. Le Général Suédois étoit expéditif : la prise de Narva fut suivie de celle d'Ivan-Gorod, de Koporié, de Vittenstein, & les ravages furent portés jusques sous les murs de Novogorod. Pendant que Pont de la Gardie servoit si bien la vengeance de son Maître, & reculoit les frontières de la Suède, Jacques Typot, l'un de ces bons amis de Cour, & Secrétaire du Roi Jean, faisoit jouer tous les ressorts de l'intrigue pour rendre le Général suspect, & le mettre mal dans l'esprit du Prince. Pont de la Gardie se justifia si bien de toutes les calomnies du Secrétaire envieux, & prouva si clairement ses manœuvres, que le Roi le condamna à une prison perpétuelle : cela console les honnêtes gens, & n'arrête pas les méchans.

SECTION LXXVI.

1582.

Les efforts des Suédois échouèrent contre la ville d'Oréchek : contens de leurs succès, ils conclurent une trève pour trois ans

» de la Monarchie «..... Ce Prince disoit aux Seigneurs de sa Cour qui partoient pour l'armée : » Si vous êtes battus, j'irai vous secourir ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien » soldat de mon Royaume «. Cette façon de penser est bien noble & bien grande ; mais moins d'ambition & plus d'humanité seroit plus majestueux encore, quoi qu'en disent les partisans de la guerre & de la gloire.

avec les Russes. Mais Ivan n'en est pas plus heureux ; son ame est déchirée d'une douleur profonde : il vient d'assommer son fils aîné qu'il avoit toujours chéri. Les Auteurs ne s'accordent point sur la cause de cet évènement tragique : nous allons rapporter leurs opinions, le Lecteur se décidera pour le plus probable. » Les uns prétendent que peu de tems avant la conclusion » de la paix entre le Tzar & le Roi Etienne, des partis Polo» nois se répandirent en Russie, & portèrent le ravage jusques » sur les rives du Volga : que la politique d'Ivan, loin de s'op» poser à leurs courses, feignoit de les ignorer, dans la persua» sion où il étoit que ces incursions faites pendant les rigueurs » de l'hiver, détruiroient en détail l'armée Polonoise, & lui pro» cureroient une paix plus avantageuse. On ajoute que les Boyari » ne pénétrant pas le dessein du Tzar, le prièrent instamment » de s'opposer aux ravages des Polonois, & lui dirent que si la » foiblesse qui accompagne le grand âge ne lui permettoit plus de » se mettre à la tête de ses troupes, il pouvoit en confier le » commandement à l'aîné de ses fils qu'il chérissoit, & que l'on » regardoit comme l'espérance de la Nation. Cette proposition » fut rejettée avec hauteur : Ivan la regarda comme une insulte » faite à sa personne, ou comme un complot formé contre lui » en faveur de son fils. Les Boyari, jugés comme des rebelles, » payèrent de leur tête ce conseil imprudent. Le Tzarévitz Dé» mitri veut se justifier du soupçon, & se prosterne aux pieds » de son père encore furieux : Ivan le frappe sur la tête, & le » jeune Prince meurt du coup trois ou quatre jours après «. Possevin, qui étoit en Pologne alors, & qui ne tarda pas à se rendre à la Cour du Tzar, raconte autrement le fait. » Les femmes » Nobles, dit-il, étoient dans l'usage de porter trois robes à la » fois, plus ou moins chaudes, suivant la saison. Celles qui » n'en portoient qu'une donnoient mauvaise opinion de leur

» décence & de leurs moeurs. Il arriva que l'époufe du Tzarévitz, » avancée dans fa groffeffe, & gênée par le poids de fes habits, » fe mit à l'aife dans fon appartement. Le Tzar entre chez elle » fans fe faire annoncer ; il la trouve couchée fur un banc, & » vêtue d'une feule robe. La Princeffe furprife fe lève, & fait » des excufes à fon beau-père de le recevoir dans cette pofition : » fa réponfe fut un foufflet : elle pouffe un cri ; le Tzarévitz » accourt, & reproche à Ivan cet excès de dureté. Son père, » furieux, le frappe fur la tête avec le bâton qu'il avoit coutume » de porter ; le coup étoit mortel : le jeune Prince périt quatre » jours après, emportant tout les regrets de la Nation «. Dévoré de remords, Ivan s'abandonne au défefpoir : l'âgitation de fon ame ne lui donne quelques inftans de repos, que lorfque fes forces font épuifées. Croyant obtenir du ciel le pardon de fes crimes à force d'argent, il en diftribue à tous les Monaftères, & envoie des fommes confidérables aux Patriarches de la Grèce. Sa douleur étoit jufte, fon repentir louable ; mais fes dons furent en pure perte : l'argent ne calme point les remords. Il n'étoit plus que le tombeau de lui-même où fes chagrins l'enfeveliffoient ; c'eft dans cet état déplorable qu'il fe fit Moine. Il reçut la tonfure des mains du Métropolite *Dionifi*, qui lui donna le nom de *Jonas*.

SECTION LXXVII.

Que de contraftes réunis dans un feul homme ! Ivan tenoit tout de la nature & rien de l'éducation ; fes grandes qualités étoient perfonnelles, & fes vices des acquifitions funeftes. Comme Henri VIII, il avoit porté fur le Trône des difpofitions à bien faire. Dans un autre fiècle, avec d'autres Sujets, il eût régné glorieufement, & fa gloire n'eût peut-être pas fouffert d'éclipfes ; mais elles furent nombreufes. Il avoit pris du goût pour l'inftruc-

tion dans sa première jeunesse, il ne le perdit point sur le Trône. Il aimoit, il recherchoit, il attiroit les Artistes & les Savans des différentes contrées de l'Europe & de la Grèce; il conversoit familièrement avec eux, dans le tems même que la multitude de ses affaires sembloit devoir le détourner de ces sortes d'occupations. Il attira à Moskou des Jurisconsultes, des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, des Orféyres, des Papetiers, des Fondeurs de cloche, des Armuriers, des Mineurs, des Médecins, & même des Théologiens. L'Edition des Actes & des Epitres des Apôtres, fut faite à Moskou par un Diacre Russe, en 1563. La Russie doit encore à ce Prince la création des troupes régulières, l'institution de la discipline militaire, & l'usage des armes Européennes. Haïssant la fraude & la mauvaise foi, & dédaignant d'aller par des voies obliques pour parvenir à ses fins, il suppléa par un Code, à l'insuffisance des Loix de *Jaroslaf* & d'*Isiaslaf*. Il avoit des heures marquées pour recevoir les placets; chacun avoit la permission de lui en présenter directement, & il ne faisoit pas attendre longtems sa réponse. Il punissoit sévèrement les délits graves; la honte étoit le châtiment des fautes légères. Les Ministres & les Gouverneurs qui se rendoient coupables d'injustice & de concussion, étoient punis de mort. Dans des cas moins graves, il faisoit dépouiller de leurs habits les Boyari les plus distingués, & les faisoit promener dans les rues, revêtus de haillons, & conduits par des fossoyeurs ivres. Après cette humiliation, il les exhortoit à se mieux conduire à l'avenir. La prison étoit toujours la peine de l'ivresse. La conquête de Kasan & d'Astrakan brisa le joug que les Tatars avoient imposé aux prédécesseurs d'Ivan pendant la durée de plus de deux siècles. Depuis l'ouverture du commerce par la mer Glaciale, il établit des marchés à Narva, où les Etrangers avoient le droit de se rendre: des caravanes se rendirent de la Perse & de la Boukarie à Moskou: les Nogaïs faisoient avec les

Ruſſes, un commerce annuel de trente à quarante mille chevaux. Ce furent les Bulgares qui apprirent aux Ruſſes la préparation de ces cuirs recherchés, qui ſont aujourd'hui l'un des principaux objets de leur commerce. C'eſt ſous ce règne que l'on commença à exploiter des mines de fer. Les Koſaques apprirent des Génois, qui occupoient Azof & les bords de la mer Noire, l'art de retirer du grain une liqueur forte par la diſtillation, & les Koſaques communiquèrent ce procédé aux Ruſſes. Ivan eut aſſez d'empire ſur lui-même pour ſacrifier ſes préjugés au bien de l'Etat. Sa nation déteſtoit les Etrangers; il les appella & les accueillit bien: elle étoit intolérante; Ivan ſe montra tolérant. Les Luthériens avoient deux Egliſes à Moskou. Nous venons de peindre un Prince ami de l'ordre & de la juſtice, un Conquérant, un Légiſlateur, un Protecteur du Commerce & des Arts, un grand homme dans toute l'étendue du terme: un monſtre va paroître ſur la ſcène. Ivan corrompu par le mauvais exemple, aigri contre ſes ſujets, change de caractère, devient fantaſque, ſombre, défiant, colérique, fougueux, opiniâtre dans tous ſes déſirs, brutalement jaloux, père barbare, tyran dans ſa famille, dans le Gouvernement & dans la Religion: les bornes de la juſtice & de la bonté ſeront paſſées pour toujours. Ici, toutes ſes paſſions ſont extrêmes.

Quelle que ſoit ſa fortune, il n'en eſt plus ſatisfait. Les ſuccès agrandiſſent ſon ambition, les diſgraces l'irritent. Les moyens les plus odieux lui paroiſſent légitimes, dès qu'ils ſont utiles à ſes vues; ſes paſſions ſubalternes ſe louent, pour ainſi dire, au ſervice de ſa paſſion dominante. Toutes les fortunes ſont ſujettes aux revers; on perd tout en perdant ſa faveur: il élève aux premières dignités des hommes tirés de la dernière claſſe des Citoyens, & rabaiſſe les Grands aux emplois les plus vils. Sous le deſpotiſme, l'innocence qui donne de l'ombrage eſt un défaut que la politique des Tyrans ne pardonne point, & l'homme riche ſe briſe

contre l'Etat, comme un vaiſſeau contre un écueil. Ivan attire à lui ſeul les domaines par la confiſcation, & tout l'or & l'argent que le commerce fait entrer en Ruſſie. L'autorité arbitraire qu'il exerce ſur les Grands, il l'appéſantit ſur le Clergé ; il lui impoſe des tributs ; il élève, il dépoſe à ſon gré les Métropolites qui, juſque-là, avoient été confirmés par le Patriarche de Conſtantinople. Il ſe revêt des ornemens pontificaux ; & comme s'il commerçoit directement avec la Divinité, il faiſoit parler le Ciel, dont il annonçoit les oracles, en répondant à toutes les demandes : *Je ferai cela, ſi Dieu l'ordonne.* De-là, ſans doute, deux proverbes familiers aux Ruſſes : *Dieu le ſait & le Tzar...... La colère du Tzar eſt l'Ambaſſadrice de la mort.* Une choſe digne de remarque, c'eſt qu'en parlant des cruautés d'Ivan, ſon ennemi déclaré, le Prince Kourbskoï dit lui-même, que peut-être les mœurs de la nation Ruſſe exigeoient un ſemblable Gouvernement. Une autre choſe non moins remarquable, c'eſt qu'Ivan qui fut tour-à-tour aimé, reſpecté, obéi, craint, redoutable & déteſté, finit par exciter la pitié des Ruſſes, dès qu'il devint la proie des remords. Ce Prince mourut en 1584, âgé de 54 ans, & de ſon règne le cinquantième.

Ce Prince eut cinq épouſes : 1°. La vertueuſe Anaſtaſie ; 2°. Marie, fille de Tanrouk, Prince des Tcherkaſſes Montagnards ; 3°. Marpha, fille de Vaſili Sabakin ; 4°. Daria, fille d'Ivan Koltofski ; 5°. Marie, fille de Fédor, de la Maiſon de Nagui. Marpha & Daria furent forcées d'entrer dans un Monaſtère, & de ſe faire Religieuſes.

Ivan eut de la première, Démitri, Ivan & Fédor ; & de la ſeconde, un autre Démitri, qui fut aſſaſſiné à Ouglitz. Il eut auſſi deux filles, qui moururent dans l'enfance.

PARALLÈLE



PARALLÈLE

Entre IVAN VASILIÉVITZ II & LOUIS XI, Roi de France.

IVAN indigné de la tyrannie d'un Triumvirat odieux, brise le joug que les Chouiski lui avoient imposé, & fait subir aux tyrans du Prince & de la nation les châtimens que méritoient leurs crimes. La sévérité d'Ivan, dans cette circonstance, fut un acte de fermeté & de justice : on doit blâmer celle de Louis XI, qui se comporta dans son Royaume comme dans un pays de conquête : quelques Grands étoient coupables, sans doute ; mais les innocens devoient-ils être confondus avec les coupables ? Louis priva de leurs emplois tous les Officiers de la maison de son père ; ceux de la justice, de la guerre, des finances, & les maltraita cruellement.

Ces deux Princes augmentèrent de pouvoir sur leurs peuples, & reculèrent les frontières de leurs Empires par leur courage & leur politique. Louis se signala dans sa jeunesse contre les Anglois, qu'il obligea de lever le siége de Dieppe, & qu'il chassa du Royaume ; par ses victoires sur les Ducs de Bourgogne, de Flandres, &c., il réunit à la Couronne l'Anjou, le Maine, la Provence, la Bourgogne, & quelques autres grands Fiefs. Ivan ajouta à la sienne, les Principautés des Princes apanagés, chassa les Tatars, recouvra les pays dont ils s'étoient emparés, & remporta des victoires sur les Livoniens, les Suédois, &c. C'est à l'un & à l'autre de ces Princes, que les deux Peuples dûrent l'abaissement des Grands.



Paris désolé par une contagion, fut repeuplé par les soins de Louis. La Russie, inondée de Tatars, fut délivrée de ce fléau; & pour l'empêcher de se dépeupler par l'émigration des Russes dans les Royaumes de Kazan & d'Astrakan, Ivan attacha ses Sujets à la glèbe.

Tous deux établirent une police rigoureuse: tous deux avoient leur conseil dans leur tête.: prodigues par politique, & avares par goût, ils savoient donner en Rois. Louis aimoit beaucoup la justice, la faisoit rendre exactement, sanctionna de bonnes loix, institua les Parlemens de Bordeaux & de Dijon. Sous le règne d'Ivan, la justice fut rendue avec la même exactitude & plus de sévérité encore: ce Prince établit l'uniformité des poids & des mesures; c'étoit aussi le projet de Louis XI, à qui l'on doit l'établissement des Postes.

» Louis XI, dit Comines, étoit sage dans l'adversité, très-» habile à pénétrer les intérêts & les pensées des hommes; il savoit » les attirer & les tourner à ses fins. Mais il étoit furieusement » soupçonneux & jaloux de sa puissance; très-absolu dans ses » volontés; il ne pardonnoit point; fouloit terriblement ses » Sujets, & avec cela il étoit le meilleur des Princes de son tems «. Quels pouvoient être les autres, ajoute sagement Mézerai? Nouveaux rapports du Tzar avec ce Monarque. » Louis XI, dit encore » Comines, étoit assez lettré, & avoit eu une autre nourriture » que les Seigneurs de ce Royaume «; & Gaguin d'accord sur ce point avec Comines, ajoute » que ce Prince savoit les lettres, & » avoit plus d'érudition que les Rois n'ont accoutumé d'en avoir «. La nature avoit tout fait pour Ivan: l'éducation ne cultiva point ses dispositions naturelles, & cependant il aimoit les Savans & les Artistes. La dépravation de ses Sujets le rendit un monstre. Mais Louis XI qui n'avoit pas les mêmes motifs de plainte, fit mourir plus de quatre mille personnes par divers supplices, & se

plaisoit, comme le Tzar, à en être le spectateur. La plûpart de ces malheureux furent exécutés dans les deux Empires, sans forme de procès, & subirent les mêmes tourmens. Ivan fit mourir son cousin-germain, accusé de desseins criminels contre l'Etat, & dans un accès de fureur, il assomma son fils chéri, qui étoit à ses genoux pour se justifier. Louis fait empoisonner son frère par *Faur Versoir*, Abbé de St-Jean-d'Angély, qui fit présent d'une pêche empoisonnée à la fille du Seigneur de Montsoreau, aimée de Monsieur; & l'amante partagea ce fruit avec son amant.

Louis XI eut deux femmes qu'il n'aimoit point, & sur tout la première; il tint la seconde presque continuellement enfermée au Château de Loches & à celui d'Amboise. Ivan en eut cinq, & non pas sept, comme on l'a écrit. Il chérissoit & respectoit la première, la vertueuse Anastasie: il força la troisième & la quatrième à se faire Religieuses.

Enfin, après avoir terni le glaive de la justice par des meurtres prémédités, ces deux Princes, en proie aux remords, furent saisis des craintes superstitieuses & pusillanimes des ames égarées. Louis sollicite auprès du Pape le droit de porter le surplis & l'aumuce, fait apporter auprès de lui la *Sainte-Ampoule*, attache à son bonnet une Notre-Dame de plomb, se fait entourer d'images par le fondateur de l'Ordre des Minimes, & s'enferme dans le Château du *Plessis-les-Tours*, comme Ivan dans un Monastère. Mais au défaut de témoins, l'ombre des méchans dépose contre eux: les deux Princes, invisibles à leurs Sujets, dévorés par le même ver rongeur, & par la crainte d'un Juge inexorable, terminent une carrière qui se ressemble encore par la même durée.





RÉFLEXIONS

Sur le Code du Tzar IVAN VASILIÉVITZ II.

Les premiers Législateurs de Russie, Jaroslaf & Isiaslaf, avoient puisé les principes de leurs loix dans celles des Germains, voisins des Slaves qui habitoient Novogorod. Ces loix simples devinrent insuffisantes à beaucoup d'égards, à mesure que les Russes abandonnèrent un genre de vie nomade, que leur commerce s'étendit, que leurs liaisons se multiplièrent avec les peuples voisins. En méditant le *Soudebnik*, ou le Manuel des Loix d'Ivan Vasiliévitz II, & celles que promulguèrent ses successeurs, on est convaincu que depuis le onzième siècle jusqu'en 1542, les mœurs des Russes contrastoient si fort avec les loix anciennes, qu'elles étoient sans vigueur. Dans les tems dont nous parlons, la Russie représentoit un vaste amphithéâtre politique, sur lequel tous les pouvoirs, armés d'un fouet, frappoient les uns sur les autres : le Souverain sur les Ministres, les Ministres sur les Tribunaux, les Tribunaux sur les Officiers du Fisc, le Fisc sur le Peuple; & dans cette distribution de coups, le Peuple qui n'avoit personne au-dessous de lui, recevoit sans rendre. C'est à cette époque que la grande boucherie d'hommes fut ouverte.

Dans cet état des choses, le Tzar sentit la nécessité de régénérer les loix anciennes, & d'en promulguer de nouvelles, adaptées aux circonstances. Une chose remarquable, c'est que ce Prince n'étoit âgé que de vingt ans, lorsqu'il conçut ce projet de réforme & de législation. Quels biens n'eût-il pas fait à la Russie, si son amour pour l'ordre, la justice & l'honnête économie, si son désir

de bien régner eût été secondé de ceux qui étoient honorés de sa confiance la plus intime ! Mais ces hommes apathiques ou intéressés, vécurent en végétant, laissèrent faire le mal, quand ils ne le commirent pas eux-mêmes. Que les bons Princes, mal servis, sont à plaindre ! Le Code d'Ivan a deux parties : la première comprend les Loix Civiles & Criminelles : la seconde traite des Matières Ecclésiastiques. Ce Code est la base de presque toutes les Loix qui, depuis Ivan, ont réglé l'administration Russe. Voici l'extrait de ce Code, & ses défauts à plus d'un égard. Nous les réduirons à deux principaux, & nous observerons, 1°. que le plan de cette Législation est trop resserré, sur-tout dans les matières les plus intéressantes ; 2°. Que plusieurs articles de ce Code tenoient trop de l'ancienne barbarie de la nation, pour conserver l'autorité légale dans les tems où la Russie deviendroit plus policée.

L'objet & le but principal d'Ivan, en promulguant le Manuel des Loix, fut d'arrêter les manœuvres de la cupidité, la corruption, la vénalité, les vexations parmi les Gouverneurs, les Intendans des Provinces, & les Officiers chargés de l'administration de la Justice. Nous avons parlé des peines & des supplices décernés contre le péculat & les prévarications. La honte publique commençoit la punition ; & lorsque ce moyen étoit insuffisant, la mort des coupables y suppléoit. Pour humilier les Grands qui abusoient de leur autorité, il les dégradoit, & élevoit à leurs places les hommes du dernier rang, quand leur bonne conduite répondoit à d'heureuses dispositions au travail : il étoit défendu à ceux-ci de s'allier avec les autres. Quelle sagesse dans la conduite de ce Législateur ! Ivan savoit donc que les hommes également orgueilleux & avides, tâchent toujours d'enchaîner l'honneur à l'intérêt, & de les servir également à-la-fois ; & les moyens employés par ce Prince, tendoient à séparer ces deux objets antipathiques d'un même culte. Cette réflexion en amène une autre non moins

importante : si dans le choix des Pilotes on avoit uniquement égard à l'homme riche & puissant, & qu'on exclût du gouvernail le pauvre malgré ses talens & son expérience, qu'arriveroit-il ? Que les vaisseaux seroient très-mal gouvernés : il en est de même à l'égard de tout autre Gouvernement quel qu'il soit. Ivan sentit cette vérité : les Grands, riches & méprisables, devoient leurs trésors aux travaux des pauvres : les pauvres vertueux & intelligens, remplacèrent ceux qui les avoient dépouillés. La vertu par excellence est la justice .... un devoir, c'est de se rendre heureux. Il y a deux Tribunaux, celui de la Nature & celui des Loix. L'un connoît les délits de l'homme contre ses semblables ; l'autre les délits de l'homme contre lui-même. La loi châtie les crimes ; la nature punit les vices. La loi montre le gibet à l'assassin ; la nature montre les infirmités, les maladies & la mort aux débauchés, aux intempérans. Mais la nature ne parloit plus aux Russes sous le règne d'Ivan ; de-là la multiplicité des supplices devenus nécessaires. Vérité terrible ! il falloit même que la vûe des supplices n'éloignât pas du crime, puisqu'Ivan fut obligé de faire un tarif très-détaillé sur ce que devoient payer les parties qui avoient des différens, soit que l'affaire ait été terminée par les Juges, arrangée à l'amiable, ou décidée par un combat judiciaire. La manière de terminer une contestation par le duel, ne prouve point ici que le Législateur n'avoit aucune idée de l'essence du juste & de l'injuste : il s'opposa vigoureusement à la perpétuité de cet usage barbare ; il ne falloit que le sens le plus commun pour en sentir la dangereuse absurdité. Cependant, quoique maître absolu, les efforts du Tzar furent impuissans dans ce cas : la férocité des mœurs l'emporta sur la sensibilité d'un despote. On cesse d'en être surpris, lorsqu'on se rappelle que chez toutes les nations, les esprits emportés de la sphère du sens commun vers la région du délire, ont cherché la justice par des moyens monstrueux ; c'est

ce qu'on vit au huitième siècle chez un Peuple naturellement plus doux, plus humain que ceux du Nord. Les Romains chassés de leurs conquêtes par d'autres brigands venus de la Germanie, avoient laissé un Corps de Loi qui, en s'amalgamant avec les Coutumes Germaniques, approchoit plus ou moins de la raison. Les Tribunaux, les Evêques & les Rois, déchirèrent le Code Criminel; & le Peuple prit un plaisir singulier à voir de grandes cuves remplies d'eau froide ou bouillante pour rendre justice. On sait qu'on jettoit l'accusé bien garotté dans l'eau froide. S'il tomboit au fond, il étoit réputé innocent; s'il surnageoit, il étoit coupable.

Le Jugement par l'eau bouillante s'exécutoit d'une autre façon : l'accusé, le bras nu, prenoit au fond de la cuve, un anneau béni; après quoi, en présence du Prêtre & du peuple, on enfermoit le bras du patient dans un sac, scellé d'un cachet; & si trois jours après il ne paroissoit aucune marque de brûlure, il étoit absous.

Le fer ardent faisoit aussi la fonction de Juge : il falloit le porter l'espace de neuf pas sans se brûler, si on vouloit n'être pas livré au bourreau.

Le Jugement de la croix étoit plus doux. Il consistoit à donner guain de cause à celle des deux parties qui tenoit le plus longtems ses bras élevés en croix. Ce succès étoit une affaire de tendons & de muscles.

Mais la procédure la plus intéressante pour le public, étoit le combat *à fer émoulu* & *à outrance* entre l'accusateur & l'accusé. Qu'on se représente une lice de quatre-vingt pas de long & de quarante de large, gardée par des *Sergens d'armes;* les deux parties arrivant visière baissée, écu au cou, glaive au poing, épée & dague ceintes, portant un Crucifix ou l'Image de la Vierge, ou celle d'un Saint dans leur bannière; le Hérault d'armes fai-

ſant ranger la foule autour des lices ; le Maréchal du camp, aidé d'un Prêtre, faiſant jurer les deux combattans que leur droit étoit bon, & qu'ils renonçoient au Paradis s'ils étoient menteurs ; un Parrain & un Confeſſeur donnés à chaque combattant ; le peuple chantant un *Libera ;* une bière entourée de torches, placée au bout de la lice, pour le vaincu, dont perſonne ne plaignoit le ſort, parce qu'il étoit évidemment coupable. La Loi avoit tout preſcrit, les cas, les formules, les cérémonies. L'Ecuyer, accuſé par un Vilain, pouvoit combattre à cheval : le Vilain, accuſé par l'Ecuyer, combattoit à pied. Elle n'exemptoit du combat que les jeunes gens au-deſſous de vingt-un ans, & les vieillards au-deſſus de ſoixante. Les femmes nommoient des champions qui s'égorgeoient en leur nom ; les Clercs & les Prêtres avoient le même privilége, à moins qu'ils n'aimaſſent mieux combattre en perſonne, avec la permiſſion de leurs Evêques.

Il eſt aiſé d'imaginer les funeſtes effets d'une telle Juriſprudence ; l'innocent, comme le malfaiteur, pouvoit ſuccomber à ces ſortes d'épreuves. Un Spadaſſin bien exercé, coupable de vol, de viol, ou d'aſſaſſinat, étoit sûr d'avoir raiſon dès qu'il ſe battoit le mieux. Mais conçoit-on que la raiſon générale d'un peuple puiſſe s'égarer à ce point, ſans un dérangement phyſique des organes de la penſée ? Ce qui paroît encore le prouver, c'eſt que les Sages de la Nation appelloient cette Juriſprudence *le Jugement de Dieu.* Milton, dans ſon fameux Poëme, a chanté le Paradis des fous. S'il étoit une Divinité dans ce Paradis ſuppoſé, c'étoit elle ſans doute qui avoit dicté de telles Loix. Revenons au Code d'Ivan.

Ce Code s'étend ſur les cauſes qui pouvoient donner lieu à ces combats judiciaires, ſur les armes à y employer, ſur les perſonnes qui devoient entrer en lice par elles-mêmes, & ſur celles

celles qui avoient le droit d'en subſtituer d'autres à leur place; enfin, ſur ceux dont la préſence y étoit néceſſaire, ſoit pour y tenir la place de Juge, ſoit pour en écarter ceux que la curioſité y conduiſoit.

Le lecteur ſe rappelle la ſimplicité des Loix de Jaroſlaf: elles diſent, au ſujet des ajournemens, » que celui qui ne voudra » pas comparoître à l'inſtant, aura un délai de cinq jours en » donnant caution «. Cette forme étoit ſans doute changée lors de la rédaction du Code d'Ivan. La preuve eſt qu'il ſe vit forcé de notifier aux parties le tems que la Loi leur accordoit, pour qu'elles n'en prétendiſſent pas cauſe d'ignorance. Il y eſt queſtion, pour la première fois, d'Huiſſiers, d'Exploits, d'Aſſignations. Les ajournemens y ſont variés, les comparutions réglées, & les délais fixés d'une manière poſitive. Ces précautions jugées néceſſaires, prouvent que la chicane avoit pris plus d'empire qu'au tems de Jaroſlaf & d'Iſiaſlaf, à meſure que les intérêts particuliers étoient devenus plus compliqués. Le propre de la chicane eſt d'embrouiller les faits, pour faire durer les conteſtations: de-là, l'établiſſement de l'écriture dans les Tribunaux, l'inſtitution des Regiſtres publics, des Greffiers pour les remplir & les garder, des droits de Greffe pour pourvoir aux appointemens de ceux qui étoient chargés de tranſcrire ſur ces Regiſtres tout ce que les parties alléguoient pour ou contre.

Les Loix de Jaroſlaf fixoient indiſtinctement un délai de cinq jours: par le nouvel arrangement, on étendit le délai à proportion de la diſtance où ſe trouvoit la demeure des parties, & du lieu où le procès devoit être inſtruit. Voilà pourquoi le nouveau Code ſpécifie le nombre des jours cenſés néceſſaires au défendeur, pour ne pas faire dépendre le jugement de ſes retards volontaires, & pour mettre les Juges en droit de le contraindre. On y accorde ſept jours à celui qui eſt éloigné de cent

verstes ou de vingt de nos lieues, & plus ou moins en raison de la proximité ou de l'éloignement du Tribunal. La Loi prévient en même-tems que la partie qui ne comparoîtra pas à l'expiration du terme, encourt une amende de trois sols (1) par jour après l'expiration du délai. Cette manière de régler les ajournemens & les défauts de comparution est très-sage : elle est encore suivie par les Tribunaux de la Nation, sans qu'aucune Loi postérieure ait cru devoir en faire mention.

Il a toujours été permis aux Parties de se plaindre contre les Jugemens réputés injustes. Dans ce cas les Chefs s'assuroient du fondement des motifs de plainte, & faisoient droit : mais lorsque le grand nombre des affaires politiques obligea ces Chefs à se débarrasser des affaires civiles & criminelles, & d'en remettre la discussion à des hommes subalternes, alors on établit différens Tribunaux, & une Cour Souveraine qui jugeoit en dernier ressort les contestations. Voilà pourquoi le nouveau Code désigne différentes Jurisdictions, savoir : la Cour du Tzar, celle de ses enfans, celle des Boyari. On y règle la marche de procéder par appel ; & pour ôter l'envie de recourir à ce moyen, dans la vue de prolonger les procès, celui qui se servira de ce moyen, & perdra sa cause, payera à la partie adverse deux sols par jour pendant tout le tems que l'appel aura suspendu la jouissance des droits acquis ou confirmés par la première Sentence. Cet usage subsiste encore ; il étoit trop équitable pour tomber en désuétude.

Un autre usage qui mérite d'être adopté par les Nations les plus civilisées de l'Europe, est le suivant.

Les Russes avoient contracté l'habitude de se dire des injures

---

(1) Dans les tems anciens, les sols de Russie étoient des piéces d'argent plus ou moins grandes sous les différens règnes : leur valeur pouvoit être de 10 à 15 de nos sols, comme on le verra dans l'Histoire des Monnoies.

dans la discussion des procès. Ces injures qui n'ont rien de commun avec les faits litigieux, & qui doivent être regardées comme un manque de respect envers les Juges, & une offense faite à la Justice, déterminèrent le Législateur à sévir contre les parties qui se permettroient cette licence coupable. Il les condamna à des amendes proportionnées à la qualité & au sexe de la personne injuriée. Que de sagesse dans le cas dont il s'agit! L'amende étoit la peine de l'homme qui osoit se faire raison au mépris de la Loi. Cette amende punissoit non-seulement le coupable, mais elle prévenoit encore le dessein de se venger de l'injure par la voie des armes.

Nous écrivons une Histoire civile, morale & politique, & notre desir le plus vif est d'être utile à toutes les Nations, en commençant par la nôtre. Nous demandons à nos Lecteurs la permission respectueuse de faire ici une petite digression sur la fièvre d'honneur dont les Russes ont eu des accès comme les autres peuples. Les maladies morales sont de notre ressort comme les maladies physiques, par leur influence sur celles-ci.

Cette fièvre fut méconnue à l'antiquité policée. Athènes & Rome connurent bien l'honneur d'être juste, humain, bienfaisant, généreux; d'être bon père, bon mari, bon ami, bon citoyen. On y connut même, dans un degré héroïque, l'honneur de répandre le sang humain; mais quel sang, & comment? Le sang ennemi sur un champ de bataille, pour conserver le sang de la patrie. César rapporte dans ses Commentaires, que deux de ses Centurions, irrités l'un contre l'autre, vuidèrent leur querelle par un défi : c'étoit à qui feroit les plus belles actions dans la bataille. Tous deux se signalèrent, & l'un étant blessé, fut secouru par l'autre. Des traits semblables se trouvent dans beaucoup d'autres Histoires; toujours les querelles particulières se terminent par l'émulation de mieux faire ou par les

Loix. Ce furent les barbares qui apportèrent la fièvre contagieuse de l'honneur duelliste dans le sein de la France, dont les Romains avoient encore adouci les mœurs ; ces barbares, en la soumettant, mêlèrent leur sang avec le sien, & l'infectèrent.

Le Théâtre d'honneur vante beaucoup les exploits de la Chevalerie : vantons-les aussi, lorsque dans l'anarchie & le silence des Loix, elle alloit défier ces nobles brigands Châtelains, qui ne sortoient de leurs châteaux que pour opprimer le cultivateur, rançonner le marchand, & insulter des femmes. Mais lorsque ces Paladins couroient le monde, en semant des cartels, pour faire avouer que la dame de leurs pensées étoit la plus belle, ou pour faire preuve de bravoure, ou simplement pour éviter l'oisiveté, n'étoit-ce pas le délire de la fièvre d'honneur ? Beaucoup de gens pensent que les duels juridiques dont nous avons parlé, ces *Jugemens de Dieu*, si outrageans pour la Divinité, épargnoient plus le sang de la Nation, que les duels volontaires. Quoi donc ! faut-il absolument qu'une Nation s'égorge d'une façon ou de l'autre ? Cette opinion pourtant n'est pas sans fondement. Les duels juridiques furent abolis en 1550 ; & dès-lors, les duels volontaires devinrent beaucoup plus fréquens ; chacun se donna à soi-même la permission qu'on demandoit aux Rois, aux Evêques, aux Tribunaux. La fermentation de l'honneur ne s'arrêta pas là : les duels devinrent des combats. On eut des seconds, & l'ami qui n'étoit pas choisi, en demandoit raison, comme d'une insulte. Il n'étoit pas même besoin d'un prétexte d'insulte pour se battre. Il y avoit des compagnies de gens d'armes dans lesquelles on ne recevoit personne qui ne se fût battu au moins une fois, ou qui ne jurât de se battre dans l'année. Thémistocles eût dit au spadassin, donne-moi ton bras... la fièvre est brûlante, le transport est au cerveau ; gagne ton lit, fais-toi saigner, ta patrie l'ordonne : c'est à la bien servir que consiste l'honneur.

Après avoir ftatué fur tout ce qui concerne les duels juridiques, le nouveau Code du Tzar ne traite des voies de fait que d'une manière fommaire. Il laiffe aux Juges le droit de les punir à leur volonté, en leur recommandant d'avoir égard à la grièveté des coups & au rang des perfonnes maltraitées. Les anciennes Loix entroient dans de plus grands détails à cet égard, & l'on a lieu d'être étonné que, dans les nouvelles, la punition foit abandonnée à la difcrétion des Tribunaux. Quoi qu'il en foit, les loix de Jaroflaf, d'Ifiaflaf & d'Ivan, ne s'éloignent les unes des autres que par rapport aux peines impofées aux crimes privés, & qui n'intéreffent pas immédiatement l'Etat. Les attentats contre le bien général, tels que la trahifon, la rebellion, le larcin des chofes facrées, ont été punis dans tous les tems, par le dernier fupplice; & fi les anciennes Loix n'en font pas mention, c'eft parce que la pratique conftante que l'on fuivoit dans ces cas, faifoit affez connoître les châtimens réfervés pour ces crimes. Les Annales de Ruffie viennent à l'appui de cette opinion. Elles rapportent : » que Volodimir II ayant défendu les » fupplices d'ufage contre les voleurs de grand chemin, l'Arche- » vêque de Novogorod ordonna au Clergé de confulter à ce fujet » les Saintes Ecritures, & qu'enfuite il fupplia le Grand-Prince » d'ufer de toute fa rigueur envers eux. Volodimir, cédant à fes » remontrances, ordonna que ces criminels fuffent mis à mort, » fuivant les loix de fon père & de fon ayeul «. Ce fut donc en conformité des anciens ufages, que le Soudebnik décerne le dernier fupplice contre ceux qui auront attenté à la vie du Souverain, contre les rebelles, les traîtres, les incendiaires, les facriléges, les chefs de voleurs, les meurtriers, les brigands, les fauffaires; fupplice qui doit avoir lieu immédiatement après que le coupable aura fatisfait la perfonne dépouillée ou les repréfentans de la perfonne affaffinée, s'il en a le moyen. Ivan penfoit donc

qu'il ne suffisoit pas à la puissance exécutrice des Loix, de venger leurs infractions, mais qu'il étoit du devoir de la Justice distributive d'indemniser les particuliers des attentats commis sur leurs propriétés.

On ne trouve dans les Loix anciennes aucun article concernant la question pour faire avouer les crimes ou les complices qui y ont eu part. C'est un beau trait d'humanité dans un pays barbare. Ivan même, devenu tyran, se contente d'en faire mention dans son Code.

Les anciennes Loix se bornoient à régler ce qui concernoit les serfs fugitifs & les différens qui s'élevoient à ce sujet; elles prescrivoient à cet égard des usages généralement connus. Ivan porta plus loin sa prévoyance : il commença par établir la base sur laquelle l'acquisition des esclaves & des paysans devoit être fondée; il détermina la forme de cette acquisition, les personnes que l'on peut acheter, ou seulement louer pour un tems; à qui doit appartenir un serf vendu à deux maîtres, & les formalités à remplir pour l'échanger ou pour l'affranchir. Il règla encore ce qui est de droit lorsqu'un paysan a été tué par un autre; mais il ne statua rien à l'égard des serfs fugitifs, parce que les anciennes Loix y avoient suffisamment pourvu. Les règlemens concernant les biens fonds & le retrait lignager sont les mêmes que ceux que l'on trouve dans le Code du Tzar Alexis Mikaïlovitz.

La nécessité de pourvoir à la sûreté des Villes & Villages donna lieu à l'Ordonnance de les entourer de palissades, & à la défense de les arracher & de renverser les bornes des héritages sous peine du fouet, indépendamment de la réparation des torts & dommages.

Le respect pour les dernières volontés d'un mourant, de quelque manière qu'elles fussent motivées & connues, fut cause sans doute qu'Ivan ne prescrivit aucune forme à cet égard; & voici

la feule règle qu'il établit par rapport aux fucceffions. » Si quel-
» qu'un meurt fans avoir fait de teftament, & qu'il ne laiffe
» point d'enfans mâles, fes filles hériteront de tous les biens & de
» toutes les terres qu'il pourra laiffer; & s'il n'a point de filles, le
» tout appartiendra au plus proche parent «. Cette Loi fuppofe
que celles qui lui étoient antérieures excluoient les filles de la
fucceffion, & que ce fut pour remédier à cet ufage ancien, que
ce Prince nomma les perfonnes appellées de droit à la fucceffion.

L'article des contrats eft fort concis dans le nouveau Code.
Il y eft dit : » Que quiconque achète fans exiger de garantie,
» prend fur lui tous les rifques du marché «. Il défend d'acheter,
ou d'échanger des chevaux, fans les faire marquer, enregiftrer
& payer les droits au Souverain : ce dernier article n'eft que la
confirmation de l'ancien ufage. Ce qui concerne les garanties,
& les lettres de répit en faveur des marchands ruinés par des
malheurs ou par des brigands, font deux articles qui n'avoient
jamais été connus des Ruffes.

Le Soudebnik eft terminé par une Loi que l'on doit regarder
comme un fupplément à ce Code. Cette Loi, qui condamne au
fouet & à la réparation des torts & dommages, le faux-témoin
& le parjure, fe trouve placée après l'injonction fuivante. » Tout
» Arrêt rendu en conformité des Loix ci-deffus, ne pourra être
» caffé, & tous les Procès feront jugés conformément à leur
» teneur, fans rien y changer : on y ajoutera, dans la fuite,
» les règlemens néceffaires, dans les cas qu'elles n'auroient pas
» prévus «. Il eft probable que ces cas étoient nombreux; & les
additions qui furent l'ouvrage d'Ivan, doivent faire préfumer
que ce Prince avoit reconnu l'infuffifance de fon Code. Tels font
les règlemens concernant le droit de fuccéder aux fiefs, les ferfs
fugitifs, l'examen des témoins dans les affaires criminelles, la
manière de fixer les communes d'un Village, les cas où une

femme peut déférer, par son testament, la tutelle de ses enfans à son mari. Ces règlemens datent de 1556. Il en parut d'autres, l'année suivante, pour empêcher les Archevêques d'acquérir des terres au profit des Couvens; & il fut statué sur ce qu'un particulier devoit faire, lorsqu'il avoit l'intention de donner des biens-fonds à l'Eglise, sous la condition de prier pour les morts.

En 1558 il fut établi une nouvelle forme de procéder à l'égard des serfs & des paysans : on régla la manière dont les étrangers devoient être jugés; & il fut pourvu à l'établissement des enfans mineurs de la haute Noblesse.

En 1560 on fixa à cinq ans la durée des lettres de répit : on renouvella la défense de donner des terres aux Couvens; & on prescrivit les formalités à observer, dans le cas où un débiteur insolvable devoit être livré à la disposition de son créancier.

Enfin, on statua en 1598 & 1602 sur les paysans qui passent d'une terre à une autre, & en 1617 sur la portion que les veuves doivent avoir dans les biens de leurs maris. *Voyez* les Recherches sur les divers changemens arrivés dans les Loix Russes jusqu'à ce jour, Tome V des Loisirs du Chevalier d'Eon de Beaumont, pendant son séjour en Angleterre. Cet Ouvrage renferme divers sujets d'administration qui nous ont paru importans.

Le règne d'Ivan nous conduit à la conquête de la Sibérie, entreprise en 1579 par six mille Kosaques du Don, qui avoient à leur tête l'Attaman Jermolaï ou Jermak. Ces Kosaques, qui exerçoient le brigandage sur le Volga, & qui avoient offensé le Tzar, prirent le parti d'émigrer, pour échapper à sa vengeance, & parvinrent jusques sur la rive occidentale de la Kama. La conquête de la Sibérie doit être précédée & suivie de l'Histoire des Hommes qui ont soumis cette contrée à la domination des Russes. C'est la marche que nous suivrons, après avoir écrit le règne de Fédor I Ivanovitz, dernier Souverain de la Dynastie de Rourik.

RÈGNE



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Niquet



RÈGNE DE FÉDOR I, IVANOVITZ.

1584.

SECTION PREMIÈRE.

LORSQU'ON examine attentivement la marche de la Nature dans la formation des végétaux & des minéraux, il est aisé de se convaincre que cette mère libérale & économe à-la-fois, est simple dans ses moyens, féconde dans ses produits, uniforme sans monotonie, & régulière jusque dans ses écarts; mais lorsque l'on fixe ses regards sur l'homme, c'est alors que la Nature paroît s'être éloignée de son plan général dans la production & la succession des êtres organisés, vivans & raisonnables. Là, c'est toujours par des nuances insensibles qu'elle procède : ici, c'est par des sauts & par des bonds; & l'on seroit tenté de croire qu'après avoir combiné toutes ses forces pour produire un homme extraordinaire, elle ait besoin de repos, & qu'elle ne l'ait formé qu'aux dépens de son successeur. Chaque homme naît avec un caractère particulier, & ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale & primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la Nature. On a donc trop avancé en disant, *que l'Aigle n'engendre jamais une Colombe timide*, & que *les Héros enfantent des Héros*. Ivan étoit certainement un Prince à grand caractère; & son fils, aussi foible d'esprit que de corps, va nous prouver qu'il n'avoit point hérité de cette puissance intérieure & active qui donne à-la-fois la forme, le mouvement & la vie à un Etat. Ivan connoissoit si bien la foi-

bleſſe & l'incapacité de ſon fils, âgé de trente-cinq ans, qu'avant de mourir, il confia l'adminiſtration du Gouvernement à trois de ſes plus habiles Généraux, & la tutelle du jeune Démitri à Bogdan Belski. Les trois Généraux qui formoient le Conſeil, étoient les Princes Ivan Pétrovitz Chouiski, Ivan Fédorovitz Meſtiſlafski, & Nikit Romanovitz Jourief, Boyar diſtingué, frère de la vertueuſe Anaſtaſie.

SECTION II.

Le Tuteur Belski eſt accuſé d'une conſpiration contre Fédor, & d'avoir empoiſonné le dernier Souverain. Il avoit, dit-on, le projet de placer ſon pupille ſur le Trône & de régner ſous ſon nom. Il eſt arrêté, & exilé à Nijéni-Novogorod. Un autre ambitieux plus redoutable que celui-ci, par ſon génie & ſes talens, ſe propoſa de tirer parti de la foibleſſe d'un Tzar qui diſputoit aux Marguilliers l'honneur de ſonner les cloches. Cet ambitieux, qui avoit joué les premiers rôles ſous le règne d'Ivan, étoit Boris Godounof, frère d'Irène, qui étoit mariée à Fédor. Son crédit à la Cour lui applanira bientôt les obſtacles entre le Trône & lui. Nous allons le voir débuter dans la carrière.

SECTION III.

Godounof veut être le ſeul homme puiſſant dans l'Etat, & ce point obtenu, il s'en rendra maître. Il ſait que l'incapacité de Fédor perpétuera ſa minorité; que ce Prince foible peut être détrôné & remplacé par le jeune Démitri, ſon frère. Il débutera donc par éloigner le Tzárévitz de la Cour, avant d'attaquer ouvertement les Boyari qui ont en main les rênes de l'Etat. Le teſtament d'Ivan aſſuroit la Principauté d'Ouglitz à ſon fils Démitri; & cette diſpoſition fournit à Godounof l'occaſion favorable d'y reléguer le jeune Prince: la noirceur, la calomnie,

l'injuſtice, feront le reſte. Il eſt facile d'inſpirer la défiance & la crainte à un Prince foible : Godounof rend ſuſpect à Fédor la Douairière Marie, mère de Démitri ; il accuſe ſes parens d'être ſes complices, & tous ſont diſgraciés & exilés au loin. Les trois Conſeillers de Fédor ont pour eux l'opinion publique ; ils vivent entr'eux avec une union qui augmente leur force & leur crédit ſur la Nobleſſe & ſur les troupes : Godounof ſe ſert de l'opinion publique & de l'union des trois Généraux pour perſuader au Tzar que ſes Conſeillers ſont ſes plus redoutables ennemis. Le Prince crédule envoie Meſtiſlafski à Biélo-Ozéro ; on l'enferme dans un Monaſtère, & il eſt forcé de ſe faire Moine. Nikit Jourief, oncle du Tzar, mourut ; & la perte de Chouiski fut retardée, dit-on, par une réconciliation apparente ; mais Godounof étoit bien sûr de le trouver coupable quand il le voudroit. Il le voulut dans la troiſième année du règne de Fédor. Un eſclave dévoué à Godounof accuſa Chouiski de trahiſon. Condamné ſans preuve, il fut exilé & étranglé dans ſon exil.

SECTION IV.

Deux Prélats reſpectables eurent le courage de plaider la cauſe de l'humanité & de l'innocence outragées par Godounof devant le Tribunal du Tzar : la dégradation fut le prix de leur zèle vertueux. Job, Evêque de Roſtof, & probablement la créature de Godounof, remplaça le Métropolite de Moskou, & fut fait Patriarche de Ruſſie par le Patriarche de Conſtantinople, qui s'étoit rendu auprès du Tzar pour obtenir de ſa munificence les moyens d'acheter la protection du Grand-Viſir, & de faire dépoſer le Patriarche *Mitriphan*, qui avoit été élu en ſa place. (*Voyez* Gouvernement Ecléſiaſtique de Ruſſie, page 267 & ſuiv. Tome I.) La ſuprématie de Job lui donnoit un aſcendant qui étoit favorable à la politique de Godounof.

SECTION V.

Tandis que le Patriarche Ruſſe régnoit ſur les ames, ſon protecteur cherchoit & réuſſiſſoit à gagner les cœurs par ſes libéralités. La caiſſe Tzarienne n'étoit plus ſous le ſceau du Prince; Godounof y avoit ſubſtitué le ſien. Le Sujet, devenu plus puiſſant que le Maître, diſpoſe à ſon gré des rangs, des dignités, des tréſors de l'Etat, & règne ſans concurrens. Mais ſon ambition ne ſe borne pas à ce période de puiſſance & d'autorité; il règne de fait, il veut régner de droit. Fédor n'a point d'enfans; la foibleſſe de ſon tempérament & ſes infirmités perſuadent qu'il n'en aura jamais; le Tzarévitz Démitri eſt robuſte, vigoureux, & la fermeté de ſon caractère ſe manifeſte déja dans les amuſemens de ſon âge: c'eſt cet héritier préſomptif de la Couronne que Godounof va ſacrifier à ſa politique. La choſe n'étoit pas facile; la mère de Démitri, qui prévoyoit de loin le malheureux ſort de ſon fils, ne le perdoit pas de vue. Mais les ſollicitudes maternelles & les précautions de la tendreſſe ſont impuiſſantes contre les complots de l'ambition, de la ruſe & de la cupidité réunies. Godounof achète des complices & des bourreaux. Un Secrétaire d'Etat ſe met à la tête des conjurés & ſe rend à Ouglitz. Il ſe lie avec la Gouvernante du jeune Prince, & la fait entrer dans le complot. Cette femme atroce avoit un fils, le compagnon des plaiſirs & des amuſemens du Prince; voilà l'inſtrument du crime tout trouvé. C'eſt lui qui du palais conduiſit la victime à la mort & qui la frappa le premier; *Bitiagofski* & ſes complices l'égorgèrent. Cette horrible tragédie s'exécuta le 13 Mai 1591. Les témoins de cet aſſaſſinat ſonnent le tocſin, le peuple accourt, &, furieux de la mort de Démitri, il lapide Bitiagofski & ſes complices. Godounof jouit ſeul du fruit de leur crime.

SECTION VI.

Le Tzar fut le ſeul Ruſſe, qui ignora ce barbare complot: Godounof s'étoit emparé de toutes les avenues du Trône; aucune dépêche ne pouvoit parvenir directement au Souverain, & ceux qui ſavoient la vérité étoient forcés de ſe taire ou de la trahir. Cependant, il étoit de l'intérêt de Godounof d'inſtruire Fédor de la mort de Démitri; un faux rapport en étoit le moyen, il en fit uſage. Ce rapport diſoit que dans l'accès d'un délire violent, le Tzarévitz, mal ſoigné & mal gardé, s'étoit coupé la gorge. Le récit de cet évènement renfermoit la proſcription de la Tzarine douairière & de ſa famille. Pour peine de la négligence qu'on leur reprochoit, Marie fut forcée de ſe faire Religieuſe, & ſes frères furent exilés.

SECTION VII.

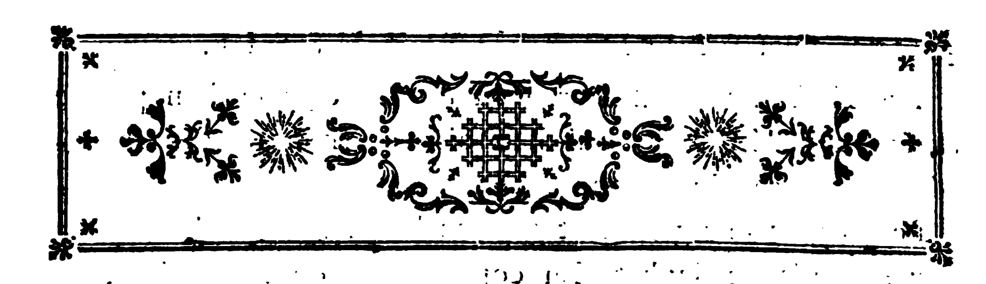
Encore un pas, & Godounof n'aura plus rien à deſirer: Fédor va le faire pour lui; ſa mort lui épargnera un crime, chaque jour le conduit au tombeau. Godounof profite de cet intervalle entre la vie & la mort du Tzar, pour lui faire conclure la paix avec la Suède. Fédor mourut en 1598, après avoir végété pendant 11 ans ſur le Trône: c'eſt à ce règne que finit la première dynaſtie des Princes Ruſſes, qui a fourni 52 Souverains pendant le cours de 736 ans.

La Médaille de Fédor I Ivanovitz porte, que ce Prince monta ſur le Trône en 1584, qu'il alla en Livonie, & reprit Ivangorod, Iambourg & Koporié, régna 14 ans, & mourut âgé de 41 ans.

Ici, la légende eſt d'accord avec les annales de la Suède: elles diſent qu'en 1590, les Suédois eurent avis que les Moskovites étoient en marche avec une armée de cent mille hommes, & qu'ils s'avançoient au plus vîte vers Narva. Ils emportèrent d'abord

la ville d'Ivangorod, après quoi ils allèrent mettre le siége devant Narva, d'où l'armée Suédoise s'étoit retirée pour se rendre à Wésenberg, & qu'ils donnèrent un furieux assaut à la ville, quoiqu'ils fussent repoussés avec beaucoup de vigueur par les assiégés.... Sur ces entrefaites, les Tatars ravagèrent la Finlande, & firent main-basse sur plusieurs milliers d'hommes. Et parce que les Suédois qui étoient en garnison à Narva avoient perdu beaucoup de monde pendant le siége, & qu'ils n'avoient point de secours à attendre, Charles Horn, Gouverneur de la place, fit un accord avec les Moskovites, à condition qu'ils abandonneroient le siége de Narva, & qu'on leur remettroit entre les mains Ivangorod & Koporié; qu'enfin on feroit entre les deux nations une suspension d'armes pour un an. D'abord que les Moskovites furent rentrés en possession de ces deux places, ils s'en retournèrent chez eux.





HISTOIRE PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE SEPTIÈME,

CONTENANT l'Histoire des Kosaques des deux rives du Boristhène, de ceux du Don & de la Sibérie; les Conquêtes de cette partie du nord de l'Asie & du Kamtchatka; la Révolte de Pougatchof, &c.

SECTION PREMIÈRE.

S'IL faut, pour écrire fidèlement l'Histoire d'une nation, avoir vécu avec les peuples qui la composent, nous avons un droit particulier à la confiance des Lecteurs: notre nom est inscrit dans les Fastes des Kosaques; nous leur avons été utile, & c'est les servir encore que de les faire connoître mieux qu'ils ne l'ont été jusqu'ici.

Les Kosaques tirent leur nom & leur origine d'un peuple ancien appellé *Kozar*, qui habitoit les environs des Palus-Méotides, près du Bosphore Cimmérien.

Les Kosars se regardoient comme les descendans de *Kamari*, septième fils de Japhet. En conséquence de cette idée, ils prenoient volontiers ce nom. Les Grecs leur donnèrent celui de *Ciméri*, & les Romains les appellèrent *Cimbres*. La conjecture la plus vraisemblable est que les Kozars descendoient originairement d'une nation Slave, puisque leur langue naturelle étoit la même que celle des Slavons.

SECTION II.

Au commencement du VIe siècle, les Kozars envoyèrent des colonies du côté de l'Europe, qui s'établirent d'abord dans la Pannonie. Ces premières colonies se confondirent ensuite avec les anciens Sarmates, habitans originaires de ce pays. Les essaims nombreux qu'elles produisirent firent à leur tour des émigrations vers le Nord, & ces essaims changèrent de noms selon les lieux où ils se fixèrent. Les uns furent appellés *Lithuaniens*, d'autres *Gemouds* (les Kosaques donnent encore ce nom aux Polonois); d'autres prirent le nom de *Goths*.

Les fréquentes émigrations des Kozars, les colonies nombreuses qu'ils envoyoient dans l'Asie & dans le Nord, prouvent la grande fécondité de ce peuple; sa tige, fixée près des Palus-Méotides, produisoit des branches, dont les unes couvroient les deux rives du Don, depuis son embouchure dans la mer d'Azof, jusqu'au Dniéper (1); tandis que d'autres occupoient les bords de la mer

(1) Les Kosaques donnent à ce mot l'étymologie suivante. Il est composé des mots *Dno*, qui veut dire fond, & *Péret*, graviter, pousser en avant. Il ont donné ce nom au Boristhène, parce que ses eaux entraînent avec elles le sable qui leur sert de lit. Ils

Noire,

Noire ; depuis les lieux où Belgorod & Otchakof ſont ſitués, juſqu'à la Pannonie.

SECTION III.

Les mœurs des Kozars étoient groſſières & féroces comme celles des Tatars. Leur viſage effrayant reſſembloit à celui des Kalmouks. Des tentes leur ſervoient de maiſons, &, de même que ces peuples nomades, ils ſe nourriſſoient de viandes crues.

Les Kozars, qui ont été ſi redoutables aux nations Aſiatiques & Septentrionales, & ſur-tout aux Grecs du Boſphore, ne s'occupoient que de guerres continuelles, ſous les ordres d'un Chef qui devoit ſon rang à ſa valeur deſtructive & aux ſuffrages de la nation. On appelloit ce Chef *Ka-an* ou *Ka-gan*. Le nom & les actions de ce peuple féroce font époque dans un livre de l'Egliſe Grecque, qu'on lit ordinairement chaque ſamedi du grand Carême Ruſſe.

SECTION IV.

Les ravages que les Kozars faiſoient en Aſie, déterminèrent Léon l'Iſaurien, Empereur de Conſtantinople, à rechercher leur amitié par une alliance : pour remplir cet objet, il maria ſon fils Léon Copronime avec la fille d'un Chef Kozar. Cette Princeſſe prit le nom d'Hélène en ſe faiſant baptiſer; elle défendit le culte des images contre ſon beau-père & ſon mari : ſes vertus la firent aimer & eſtimer. Son fils Léon prit le ſurnom de *Chazar*, nom qu'à cette époque les Grecs donnoient aux Kozars, dont ils étoient devenus les alliés. Les Kozars ſe familiarisèrent

---

prétendent que le changement de *Dniéper* en *Boriſthène*, vient de ce qu'un Prince *Boris* voulut que ce fleuve portât ſon nom. *Boris*, fort; *Stêna*, muraille. Ainſi Boriſthène ſignifie forte muraille, ou muraille de Boris.



peu à peu avec les usages, les mœurs & la religion des Grecs: l'intimité ne tarda pas à remplacer la haine qui avoit régné entr'eux, & les Kozars ne formèrent plus qu'un même peuple avec les habitans de la Chersonèse Taurique.

SECTION V.

Kiof & plusieurs Provinces de Russie ont été tributaires des Kozars. Chaque maison leur donnoit pour tribut annuel une peau de loup, & chaque charrue une pièce de monnoie de peu de valeur. Rourik les affranchit de ce tribut. Oleg, devenu Prince de Kiof, enleva aux Kozars *Radomischi* & *Séver*, & les repoussa jusqu'au Volga. On a vu, Tome I, qu'en 965 Sviatoslaf affranchit les *Viatichi* du tribut qu'ils payoient aux Kozars, & qu'il marcha à la tête de ses troupes vers l'Oka & le Volga pour les combattre. Ceux-ci, qui ne respiroient que la guerre, se présentèrent de bonne grace, mais Sviatoslaf fut vainqueur. Il s'empara de *Bélivégi* leur Capitale, appellée par les Russes *Sarkel*, éloignée de 25 à 30 verstes de l'endroit où Batourin a été bâtie depuis. Il leur imposa un tribut à son tour. Cette grande défaite n'avoit pas abattu entièrement les Kozars, ceux qui habitoient la rive opposée du Don restoient à soumettre. Les *Polovitsi* & les *Petchénégui* achevèrent ce que Sviatoslaf avoit commencé, & jurèrent de les détruire. Pendant deux siècles ils leur firent des guerres si fréquentes, si meurtrières, qu'enfin ils les exterminèrent presqu'entièrement & s'emparèrent de leurs possessions. Une chose étonnante, c'est que depuis les conquêtes de Batou-Sagin, les Polovitsi & les Petchénégui sont à peine connus dans l'Histoire, tandis que les Kozars ont survécu à l'oubli des siècles par les exploits de leurs descendans.

SECTION VI.

Les Kosaques descendent donc des anciens Kozars échappés aux fers des Polovitsi & des Petchénégui; ils se mêlèrent ensuite avec les Polonois, les Russes, les Tatars & d'autres peuples. Jusqu'ici les Historiens ne sont pas d'accord sur leur origine. M. Muller prétend que les Kosaques d'Ukraine & les Zaporoïski sont d'origine Russe. Constantin Porphirogénète parle d'une Province appellée *Kasakia*, située entre la mer Noire & la mer Caspienne. D'autres veulent qu'ils soient Tatars. Le savant M. de Guignes & d'autres Historiens prétendent qu'ils sont les mêmes que les anciens Kiptchaks.

Les mêmes Historiens ne s'accordent pas mieux sur l'étymologie du mot Kosaque. Les uns le dérivent du mot *Kiptchak* ou *Kaptchak*, parce que les Kosaques habitent la contrée de ce nom; & ils prétendent que c'est par corruption que les Tatars prononcent *Kazak*, nom dont les Européens ont fait *Kosaque*. D'autres croyent qu'elle dérive du mot Polonois *koja*, chèvre, & que ce mot a été donné aux Kosaques à cause de leur légéreté : mais l'étymologie qui nous paroît la plus naturelle, est celle de l'ancienne langue Tatare ou Turque. *Kazak*, dans cette langue, signifie un brigand, un guerrier armé à la légère, qui cherche à harceler l'ennemi, qui se met à la solde d'autrui, qui va la tête rasée.

On peut diviser les Kosaques en deux tiges principales : la première est celle des *Kosaques* de l'*Ukraine* ou de la petite Russie; la seconde, celle des *Kosaques du Don*. La première est composée, 1°. des *Zaporoïski*, appellés *Haïdamaks* par les Polonois; 2°. des *Régimens Slobodiens*. Les Kosaques du *Térek*, les *Grébenski*, les *Séeminiens*, ceux du *Jaïk* & de *Sibérie* descendent des Kosaques du Don.

SECTION VII.

Guédimin, Grand-Duc de Lithuanie, s'empara de la Principauté de Kiof en 1320, battit ensuite les Princes Russes près de la rivière d'*Irpen*. Ce Prince, content de ses succès, retourna dans son Duché, après avoir nommé *Mindon*, Prince d'*Olchanski*, Gouverneur de ce pays.

SECTION VIII.

Les Ducs de Lithuanie ont été Princes de Kiof jusqu'en 1340, que *Siméon Olelkovitz* s'empara de ce pays pour Casimir I, Roi de Pologne. Il fit reconstruire l'Eglise de *Pécherska*, détruite un siècle auparavant par Batou-Sagin. C'est à cette époque de la domination des Lithuaniens, que l'on doit rapporter l'origine du nom de *petite Russie*, ou Russie Mineure.

SECTION IX.

En 1471, Casimir III, Roi de Pologne, changea la Principauté de Kiof en Palatinat, *Voïévodstvo*; il divisa la petite Russie en plusieurs districts, à la tête desquels il plaça des Voïévodes, des Castellans, des Starostes, des Juges & d'autres Officiers. Il eut la politique de les choisir parmi les Russes; & il leur accorda, ainsi qu'aux Kosaques, la même liberté, les mêmes droits & priviléges dont jouissoient ses propres sujets : il jura en même-tems que ni lui, ni ses successeurs n'y porteroient jamais atteinte. Les Rois *Jagellon*, *Uladislas*, *Alexandre*, prêtèrent le même serment.

SECTION X.

S'il est rare de voir la volonté unie au pouvoir de bien faire, rien n'est plus commun que de les trouver en opposition. Les Voïévodes, les Castellans, les Starostes qui gouvernoient les

différentes Jurisdictions de la petite Russie, formèrent le projet d'asservir les Kosaques. Ceux-ci n'étant point accoutumés au joug, prirent le parti de l'émigration; ils se retirèrent dans un pays inculte au-delà des Cataractes du Boristhène. Ils y vécurent de la pêche & de la chasse; ils eurent des guerres fréquentes avec les peuples qu'ils appelloient *Sourman* ou infidèles; ils donnoient ce nom de préférence aux Tatars.

SECTION XI.

Les Kosaques Zaporoïski plus sages, se choisirent, en 1506, dans une élection libre, un Chef à qui ils donnèrent le nom d'*Hetman*. Leur choix tomba sur *Preslaf-Lanci-Bronski*, issu d'une famille de Sénateurs Polonois, aussi distinguée alors que l'étoient celles des Consulaires à Rome. Cet Hetman, à la tête des Kosaques, fut un ennemi dangereux pour les Tatars; il les battit souvent, & souvent avec avantage. Ce fut en reconnoissance de ses services, que Sigismond I accorda de nouveaux priviléges aux Kosaques, & leur donna les terres conquises par Casimir I. Ces terres étoient situées sur les deux rives du Boristhène, endeçà & au-delà des Cataractes appellées en Russe *Porogui*, ce qui a fait donner le nom de *Zaporoïski* aux Kosaques qui habitoient dans les environs. Ce mot est formé de *za*, au-delà, & de *porog*, écueil. Les étrangers ont fait de ce mot celui de Zaporoïski. Ce présent, ou plutôt cette restitution faite aux Kosaques, avoit pour but de les fixer par la propriété, & de se servir d'eux comme d'un rempart contre les Tatars.

En 1516, Sigismond, revenant de son expédition de Russie, ramassa un grand nombre de volontaires Kosaques & Polonois, avec lesquels il s'empara de Belgorod. Cette prise lui valut un riche butin, dont les Tatars voulurent s'emparer. Mais ils eurent lieu de s'en repentir; l'armée de Sigismond les défit.

Lanci-Bronski étant mort, la Nation se donna pour Chef *Dimitri-Vichénefski*. Le troisième Hetman fut le Prince *Efstrati-Rouginski*.

SECTION XII.

Depuis l'expédition de Sigismond, non-seulement les Kosaques, les Ukrainiens, mais encore les Polonois qui avoient contribué à ces victoires, furent appellés Kosaques. Les Polonois entendoient par ce nom, des hommes libres qui servoient volontairement sans recevoir de paye, & toujours prêts à sacrifier leur vie pour la cause publique.

SECTION XIII.

Le Kosaque *Vengik-Kmelnistki* fut le quatrième Hetman des Zaporoïski; il défit, en 1534, une horde considérable de Tatars près de Zaslaf en Volhinie. A cet Hetman succéda *Tverkofski* en 1574, sous le règne de Henri de Valois, Roi de Pologne. Ce Chef, allié avec *Jean*, Hospodar de Valachie, se battit quatorze fois avec succès contre les Tatars; mais il fut enfin surpris par eux avec 2000 Kosaques, & tué dans la Valachie.

Deux ans après, les Kosaques prirent leur revanche : le Voïévode de Kiof leur conseilla de s'embarquer dans des nacelles sur le Boristhène, & d'aller attaquer plusieurs hordes Tatares. Ils suivirent ce conseil, dispersèrent ces hordes & firent un riche butin; en revenant sur leurs pas, ils coururent de grands dangers. Une armée nombreuse de Tatars réunis, à la tête desquels marchoient trois Kans & sept Princes de *Pérékof*, s'empara de la Podolie, & y mit tout à feu & à sang.

SECTION XIV.

Les Kosaques, sous les ordres de *Bogdanko-Roschinski*, sixième Hetman, conquirent la Krimée, & s'y conduisirent comme les

Tatars s'étoient conduits dans la Podolie. Après cette conquête en 1577, sous le règne d'*Etienne Battori*, les Kosaques furent mieux disciplinés. Ce Prince, voulant leur donner des marques de distinction, leur avoit choisi cet Hetman. Il donna des attributs distinctifs à ce Chef, tels qu'une queue de cheval pour drapeau, appellée *Bonchouk*; une massue ou *Boulava*; un cachet représentant un Kosaque armé, couvert d'un bonnet ayant une corne sur le côté. Quant aux armes & aux munitions de guerre, les Kosaques se servirent de celles qu'ils avoient prises aux Turcs.

SECTION XV.

Battori créa, en 1576, six régimens de Kosaques, de mille hommes chacun, & les divisa en *sotna* ou drapeaux. Chaque Kosaque enrégimenté étoit inscrit dans les registres de son drapeau. Le Roi régla ensuite les rangs des principaux Officiers: il établit un Général d'Artillerie, appellé *Obozni*; des Juges ou *Soudi*; des Ecrivains ou *Pisseri*; des Colonels ou *Polkovniki*; des *Sotniki* ou Centurions qui commandoient cent soldats; des Caporaux qui commandoient un petit village. Il leur donna encore la ville de *Térektimirof* avec son Couvent, pour servir de résidence aux Hetman, & en même-tems de quartiers d'hiver; ils possédoient déja celle de *Tchiguérin*: il assigna aussi à chaque Kosaque une pelisse & un ducat d'or par an.

Battori établit ensuite un corps de quarante mille Kosaques dans la basse Podolie & dans la basse Volhinie, & leur envoya des Colons pour les aider à défricher l'Ukraine. Il assuroit par ce moyen les frontières de la Pologne; il doubloit ses forces militaires; il fertilisoit pour elle une contrée inculte, qui devenoit un des pays les plus fertiles du monde; il lui donnoit un nouveau Royaume. Les Kosaques, satisfaits des dons de ce Prince, firent des incursions fréquentes sur les terres des Tatars & des

Turcs; ils conquirent ſur eux plus de 600 lieues de terrein, prirent Trébizonde & Synope qu'ils détruiſirent, & parvinrent juſqu'aux portes de Conſtantinople.

SECTION. XVI.

Battori, effrayé du ſuccès des Koſaques, craignit que leur puiſſance ne devînt funeſte à la Pologne. Il projetta en conſéquence de détruire ceux qui habitoient au-delà des Cataractes du Boriſthène. Ceux-ci pénétrant ſon deſſein, ſe réfugièrent chez les Koſaques du Don. Cette émigration redoubla les inquiétudes des Polonois: mais Battori eut la prudence de les laiſſer partir ſans leur faire de violence. Ils vinrent enſuite reprendre de leur propre mouvement leurs anciennes habitations, & continuèrent de faire la guerre aux Turcs. Tel eſt le pouvoir de la douceur.

Les Koſaques, pouſſés à bout par les vexations des Seigneurs Polonois, ſe révoltèrent en 1587; ils furent battus. Leur Hetman *Ivan Podkof* eut la tête tranchée.

SECTION XVII.

Sous le règne de Sigiſmond III, les Koſaques, fiers de la protection de la Pologne, faiſoient de continuelles incurſions ſur les terres des Tatars. Ceux-ci, pour s'en venger, s'aſſemblent au nombre de 70,000 cavaliers en 1589, traverſent le Boriſthène, & viennent camper près de Léopol. Le Général Zamoïski marche au ſecours des Koſaques. Ils ſont d'abord victorieux; mais aveuglés par leurs ſuccès, ils tombent dans une embuſcade; ſe voyant près d'être maſſacrés, ils veulent capituler. Le Kan des Tatars, qui étoit accouru avec une nouvelle armée pour ranimer le courage de ſes ſujets, refuſe de traiter. Les Koſaques ſe jettent alors avec fureur ſur les Tatars; ils ſe font jour à travers les ennemis: tout

tout fuit; le Kan est blessé, son fils tué, & les Kosaques remportent une victoire complette.

SECTION XVIII.

En 1591, les Kosaques fondent de nouveau sur les Tatars & ravagent leur pays. Ceux-ci envoient aussi-tôt des Députés en Pologne. Les Ambassadeurs introduits dans le Sénat, se mettent à genoux, exposent leurs griefs contre les Kosaques, & demandent réparation des torts qui leur ont été faits. Sigismond leur fait présent d'une grande quantité de peaux de moutons, & leur promet, au nom du Sénat, un don annuel de vingt mille ducats. Les Tatars regardèrent dans la suite ce présent comme un tribut. Le Roi ne sentoit pas, sans doute, tout l'avantage que la République pouvoit tirer des Kosaques, puisqu'il leur défendit toutes hostilités contre les Tatars & les Turcs, ses plus dangereux ennemis.

A cette faute capitale, Sigismond en joignit une autre: il attenta aux priviléges dont jouissoient les Kosaques: il nomma des Polonois aux principales charges, & soumit le Hetman même au Grand-Général de la Couronne. Des Prêtres Romains furent introduits dans la petite Russie; il fut statué dans le Concile qui se tint à Breslau en Lithuanie en 1595, de forcer le Clergé de la petite Russie à renoncer à l'obédience du Patriarche, & de reconnoître la suprématie du Pape. Ce fut en conséquence de cette résolution que l'on bâtit des Eglises & que l'on établit un Evêque Romain en Ukraine.

SECTION XIX.

Les Kosaques ne pouvant faire la guerre aux Turcs & aux Tatars, tombent sur la Russie & la Lithuanie qu'ils ravagent. Sigismond envoya aussi-tôt *Zolkievski* à la tête d'une armée pour

les ſoumettre. Le Général eſt battu près de la ville de Balacerkief. Mais ayant enſuite ſerré de près les Koſaques, il les défit, & les força de lui livrer *Nalévaïko* leur Hetman, à qui il fit trancher la tête.

SECTION XX.

Les Seigneurs Polonois, voiſins des Koſaques, envahirent enſuite leurs poſſeſſions, & voulurent les traiter comme leurs propres ſerfs. Uladiſlas VII eut la foibleſſe de tolérer ces vexations. Toutes ces entrepriſes révoltèrent les Koſaques: ils délibérèrent entr'eux de ſoutenir leur Religion & de défendre leurs priviléges à quelque prix que ce fût.

Les Seigneurs, inſtruits de la réſolution des Koſaques, perſuadèrent à la République de recourir à la force pour les dompter. On délibéra que pour les contenir, il falloit bâtir un fort ſur le Boriſthène & dans le voiſinage des Cataractes. Le Colonel Marion (François au ſervice de Pologne), envoyé avec deux cents hommes pour protéger la conſtruction du fort, fut défait par les Koſaques. Le Général Konieſpolski y envoya auſſi-tôt une partie de ſes troupes, qu'il y fit hiverner en 1637. Les Koſaques maſſacrent leur Hetman *Savakonof* qui vouloit les empêcher de tomber ſur les Polonois; ils mettent à ſa place un de leurs compatriotes nommé *Paulouk;* ils attaquent le Général Potoski aux environs de *Korſoun* ſur les bords du Dniéper; ils ſont battus & obligés de livrer leur Hetman avec quatre de leurs principaux Chefs, auxquels les Polonois firent trancher la tête à Varſovie, malgré la promeſſe de leur faire grace. La perte de leurs Généraux fut ſuivie de celle de tous leurs priviléges, & de la perte de Térektimirof.

SECTION XXI.

1648.

Un nouveau crime de la part des Polonois forma un autre Hetman. *Bogdanko-Kmelnitski* vivoit paiſiblement du bien que ſon père lui avoit laiſſé (1). Il y avoit joint quelques terres abandonnées qu'il avoit miſes en valeur, & améliorées encore par des moulins. Un Gentilhomme Polonois nommé *Jatinski*, qui commandoit la ville de *Tzérin* en Ukraine, envia la fortune du Koſaque. Il trouva de la réſiſtance; il brûla ſes moulins, viola ſa femme & la maſſacra ſur le cadavre ſanglant de ſon fils. Le malheureux père, l'époux outragé, demanda vengeance au Roi; un grand nombre de ſes compatriotes qui avoit auſſi des plaintes à porter, ſe joignit à lui: on n'obtint rien. Kmelnitski aſſemble les Koſaques, leur porte de vives plaintes, & ſe fait élire Hetman.

Uladiſlas meurt, & laiſſe le feu allumé. Kmelnitski, la rage dans l'ame, entre en Pologne à la tête d'une armée de Koſaques, maſſacre tous les Nobles, épargne le payſan, défait entièrement l'armée Polonoiſe à Pilaviecz dans la petite Pologne, marche à Léopol, qui capitule, porte l'épouvante juſqu'à Cracovie, d'où l'on enlève la couronne pour la mettre en lieu de ſûreté. Les Koſaques mettent tout à feu & à ſang, obligent les Prêtres de ſe marier avec les Religieuſes & à vivre dans le Rit Grec.

SECTION XXII.

La Nobleſſe ſollicitoit le nouveau Roi Caſimir V de marcher

---

(1) Le père de Kmelnitski étoit originaire de Lithuanie, & étoit venu former un établiſſement en Ukraine. Son fils, après ſa mort, avoit été enlevé par les Tatars, & racheté par ſa mère.

contre les Kosaques. Le Prince, qui vouloit les ramener par la douceur en leur donnant satisfaction, répondit aux Nobles; *il ne falloit pas brûler les moulins de Kmelnitski, encore moins violer sa femme & la massacrer avec son fils.* Cette réponse déplut : la Noblesse s'arma au nombre de cinquante mille hommes, fut se faire battre dans la basse Volhinie. Les Polonois se rassemblent ensuite, & vont chercher les Kosaques réunis aux Tatars sur les bords du Bog. Ils furent vaincus de nouveau, & leur déroute fut complette. Le Kan, qui avoit une injure personnelle à venger, fit d'abord charger de chaînes Marc Sobieski & trois cents Gentilshommes Polonois, & les fit décapiter. La colère du Tatar venoit du retranchement qu'Uladislas avoit fait de la pension annuelle accordée par Sigismond III.

SECTION XXIII.

1649.

L'armée Polonoise se révolte dans le camp de Zborov, ville de la petite Pologne, sur les frontières de la Podolie. Le Général Czarneski emploie inutilement & tour-à-tour la douceur, les menaces, le canon même des Lithuaniens, pour la faire rentrer dans le devoir. Jean Sobieski demande d'être chargé de la négociation, & réussit pour le bonheur de la Pologne. Les ames extraordinaires justifient leur témérité par le succès. L'empire que Sobieski eut sur les esprits, auroit fait honneur à un Général consommé; il combloit de gloire un jeune homme qui n'occupoit aucune charge dans l'Etat.

Casimir se met à la tête des troupes pour maintenir de plus en plus la concorde & l'union; & pour ne pas s'avilir aux yeux d'une nation qui aime les Rois guerriers, il marche à l'ennemi. Kmelnitski, soutenu des Tatars, entreprend de forcer son Roi dans le camp de Zborov. Malgré la justice de ses armes, il cessa

d'être heureux. Le combat dura plusieurs jours. Il perdit plus de vingt mille hommes. Plusieurs corps de troupes qu'il avoit envoyés en Lithuanie furent battus. Il n'osa plus tenter la fortune. On parla de paix, & elle fut conclue.

Le Roi accorda aux Kosaques des conditions avantageuses. Il les laissa armés au nombre de vingt mille hommes dans le Palatinat de Kiof, qui ne pouvoit plus être donné qu'à un Seigneur du Rit Grec. Il les rétablit dans l'exercice paisible de leur religion, leur rendit tous les priviléges anciens, & rappella en Pologne l'Evêque Romain. On convint encore que trois Kosaques seroient admis aux charges publiques en Pologne. Mais pour maintenir le respect dû à la majesté des Rois, il fut stipulé que Kmelnitski viendroit se jetter aux genoux de Casimir, & lui demander pardon dans cette posture. Le Kosaque se soumit à cette humiliation. Le Kan des Tatars gagna trois cents mille florins, dont cent mille payés comptant; le rétablissement de sa pension & le butin qu'il avoit fait. La paix étoit sage, mais la Noblesse ne le fut pas. Elle cria de toute part que le Roi trahissoit la République, & prit d'avance ses mesures pour rompre le traité.

SECTION XXIV.

Pendant que les Kosaques étoient en guerre avec la Pologne, un grand nombre de familles, qui craignoient d'être enveloppées dans ces troubles, avoient abandonné la rive occidentale du Dniéper, & fixé leur établissement sur la rive opposée. Mais comme le territoire de la petite Russie n'étoit pas assez étendu pour contenir un si grand nombre d'habitans, plusieurs de ces familles se retirèrent plus à l'orient & dans les environs de la ville de Belgorod. Elles n'y restèrent pas long-tems; la Russie leur assigna pour demeure les frontières de la Krimée, & leur conserva tous les priviléges dont elles avoient joui en Pologne. Telle fut l'origine

des cinq régimens Slobodiens, connus ſous les noms d'*Aktirka*, de *Karkof*, d'*Izioum*, de *Soumi* & d'*Oſtrogoisk*. Cet établiſſement ſe fit en 1652.

SECTION XXV.

1650.

Kmelnitski ſentit que le parti des Grands l'emporteroit ſur celui du Roi, & que la paix qu'il venoit de conclure ne ſeroit pas durable. Il s'occupa donc des moyens propres à ſe rendre plus formidable. Il porta les forces militaires des Koſaques à quarante mille hommes effectifs, & toujours prêts à ſe mettre en campagne. Il les partagea en quinze corps. Mais ce nombre ne lui parut pas encore ſuffiſant: il le porta enſuite juſqu'à ſoixante mille hommes. Il les diviſa en dix corps, leur aſſigna pour demeure la rive occidentale du Dniéper, & leur donna les noms des villes principales de la contrée; ſavoir: *Kiof*, *Tchernigof*, *Staradoub*, *Néjin*, *Péréiaſlavle*, *Prilouki*, *Loubni*, *Hadiatch*, *Mirgorod*, *Poltava*. Telle eſt encore aujourd'hui la Conſtitution de Koſaques.

SECTION XXVI.

1651.

Après avoir fait ces diſpoſitions, Kmelnitski ſe joint aux Tatars, & entre en Pologne avec une nombreuſe armée. Caſimir ſe met à la tête de la ſienne, & vient au-devant des ennemis à Bérétesk, ville ſituée aux confins du Palatinat de Beltz, ſur les bords du Ster. Après pluſieurs vives eſcarmouches, on en vint à une bataille le 30 Juin. Les Tatars perdent ſix mille hommes & prennent la fuite. Les Koſaques ſe défendent courageuſement, & ne ſe retirent qu'après avoir vendu chèrement la victoire aux Polonois. Ceux-ci ne leur laiſſent point le tems de reſpirer, & les battent encore les jours ſuivans. Les Koſaques, privés

de leur Hetman que le Kan avoit emmené ; envoient trois de leurs principaux Chefs au Roi de Pologne pour lui demander grace. Casimir les admet à son audience; les Chefs se jettent à ses genoux ; le Prince leur pardonne, & leur dit de revenir le lendemain chercher les conditions de la paix; ce qu'ils firent. Ces conditions sont les suivantes.

1°. Que les Kosaques donneroient douze de leurs principaux Officiers en ôtage, jusqu'à ce qu'ils livrent au Roi leur Hetman Kmelnitski & son Secrétaire. 2°. Qu'ils restitueroient l'artillerie & les drapeaux pris. 3°. Qu'ils remettroient au Roi l'étendart de leur Hetman, dont sa Majesté dispoferoit à volonté. 4°. Qu'il leur feroit permis d'avoir douze mille hommes armés pour la garde de leurs frontières. 5°. Que désormais leurs priviléges se borneroient à ceux qui leur avoient été accordés par Sigismond en 1628.

Les Chefs ne voulurent jamais acquiescer à des conditions aussi onéreuses, & retournèrent dans leur camp. Les Kosaques se battirent encore pendant quelque tems, & prirent enfin la fuite. Mais ils perdirent vingt mille des leurs en se retirant, & abandonnèrent leur camp aux Polonois. Douze mille Kosaques qui étoient en Lithuanie, furent défaits par le Prince Radzivil. Un autre corps qui venoit à leur secours, fut également battu. A la nouvelle de ces désastres, le Kan se sauve en Krimée, & quatre mille Turcs auxiliaires s'en retournent promptement.

SECTION XXVII.

Kmelnitski achète sa liberté & revient en Ukraine. Il rassemble quelques Kosaques. Potoski & Radzivil entrent chacun à la tête d'une armée dans la Principauté de Kiof, s'en emparent ; ils tombent ensuite sur l'Ukraine, sont battus, battent à leur tour, prennent quelques villes; enfin, après quelques négociations, ils

en vinrent à un accommodement. Le 28 Septembre 1651, Kmelnitski fut se jetter aux pieds du Grand-Général Potoski, & conclut avec lui & avec le Prince Radzivil le traité suivant.

1°. Que le Roi de Pologne ayant égard à la soumission des Kosaques Zaporoïski & de l'Ukraine, à celle de leurs Chefs, & aux sermens qu'ils avoient faits de demeurer fidèlement attachés à la République, consentoit à ce qu'ils eussent toujours une armée de vingt mille hommes sur pied, qui auroient leurs quartiers dans le Palatinat de Kiof; sous la condition que les biens des Nobles de cette province ne seroient soumis à aucune servitude.

2°. Que si quelques Nobles Polonois servoient parmi les Kosaques, ils seroient obligés d'aller demeurer dans le Palatinat de Kiof, & qu'ils auroient la permission de vendre leurs biens.

3°. Que quinze jours après la signature du Traité, on feroit le rôle des vingt mille Kosaques; que ce rôle contenant les nom, surnom & demeure de chaque Kosaque, seroit signé du Hetman; qu'il seroit envoyé au Roi, & qu'on en déposeroit un double dans les Archives de Kiof.

4°. Que les armées Polonoises & Lithuaniennes ne pourroient prendre leurs quartiers dans le Palatinat de Kiof, ni dans les autres lieux assignés à l'armée Kosaque; & que celle-ci ne pourroit plus prendre les siens dans les Palatinats de Braklav & de Tchernigof, immédiatement après la confection du rôle.

5°. Que les Gentilshommes des Palatinats de Kiof, Braklav & Tchernigof, rentreroient dans la possession de leurs biens & starosties, & jouiroient de leurs revenus comme auparavant; mais qu'ils ne pourroient exiger aucuns cens avant la confection du rôle, qui désigneroit tous ceux qui seroient dans le cas de jouir des priviléges des Kosaques.

6°. Que le Hetman auroit la ville de *Tzérin* pour apanage; que le Hetman actuel Kmelnitski & ses successeurs, jouiroient des

prérogatives

prérogatives attachées à cette charge, nommeroient les Officiers de l'armée Kosaque; qu'ils seroient sous la protection des grands Généraux de la Couronne, & qu'en conséquence ils prêteroient serment de fidélité.

7°. Que l'exercice de la Religion Grecque seroit remis dans son ancien état; que les biens des Evêchés, Eglises & Couvens, seroient restitués.

8°. Que la Noblesse Polonoise, les Habitans de la Ville & du Palatinat de Kiof, qui avoient pris le parti des Kosaques, jouiroient de l'amnistie, & seroient rétablis dans leurs biens, priviléges & libertés; que les procédures faites contre eux pendant la guerre seroient annullées.

9°. Que les Juifs continueroient de jouir du droit de Bourgeoisie, & pourroient allouer des fermes dans toutes les Provinces de la République.

10°. Que les Tatars évacueroient le Royaume le plus tôt possible, sans commettre aucuns dégâts: qu'ils ne pourroient y former aucun établissement: que le Hetman feroit son possible pour les engager au service de la République; & que s'il n'en pouvoit venir à bout avant la prochaine Diète, il seroit obligé, de même que les Kosaques, de renoncer à leur amitié, & de leur faire la guerre comme aux ennemis de la République; que par conséquent ils ne pourroient entretenir aucune correspondance directe ni indirecte avec eux, ni avec aucun Prince voisin.

11°. Qu'attendu qu'il n'y avoit jamais eu de Kosaques enrôlés pour la garde des frontières de Lithuanie, on n'en enrôleroit point.

12°. Que la ville de Kiof étant une Métropole, on lui conserveroit son Tribunal de Justice.

13°. Que pour mieux assurer le Traité, les Généraux Polonois d'une part, le Hetman & les Chefs des Kosaques de l'autre,

feroient le ferment réciproque; & qu'immédiatement après cette preftation, l'armée Polonoife reprendroit fes quartiers.

14°. Que Kmelnitski & les Kofaques enverroient des Députés à la première Diète, pour remercier le Roi & la République de la grace qu'ils venoient de leur accorder.

Un Traité fi avantageux aux deux nations, fubfiftera-t-il long-tems? Les Kofaques fauront-ils être libres? Les Polonois refpecteront-ils cette liberté? C'eft l'union feule qui conftitue la force; les uns & les autres vont l'oublier, & le Traité ne durera que deux ans.

SECTION XXVIII.

1664.

Kmelnitski favoit par expérience que les Traités conclus avec la Pologne, n'avoient point pour bafe cette bonne-foi qui en affure la perpétuité; & depuis long-tems il entretenoit des intelligences fecrètes avec le Tzar Alexis Mikaïlovitz. Les promeffes de ce Prince lui perfuadèrent qu'il travailleroit efficacement à fa fûreté perfonnelle & à celle des Kofaques, en fe réuniffant à une nation qui avoit avec eux une origine commune, & des droits anciens fur la petite Ruffie. Le projet de choifir Alexis pour protecteur fut exécuté à Péréiaflavle le 6 Janvier 1654. Dès qu'Alexis fut informé de cette réfolution, il affembla un Confeil, compofé du Patriarche, des Chefs du Clergé, des Membres de fon Confeil, des Officiers de fa Maifon, de la Nobleffe de Moskou, & des principaux Marchands; il y déclara que les Kofaques avoient imploré fa protection. Il fut arrêté qu'on enverroit des Commiffaires recevoir leur ferment, & ceux des Villes qu'ils avoient fous leur dépendance. Kiof d'abord, & enfuite les Villes & les Habitans de la rive occidentale du Dniéper, fuivirent l'exemple des Kofaques. Le Tzar figna avec eux une capitulation en vingt

articles. *Voyez* Statistique des Sujets de l'Empire de Russie, §. II, pag. 212, Tom. I, Hist. Mod.

SECTION XXIX.

On ne sauroit dire précisément en quel tems la *Setscha* des Kosaques Zaporoïski a été fortifiée : il est à présumer que ce fut sous le règne de Sigismond I. Ces Kosaques n'avoient d'abord, & avant la formation régulière de leurs régimens, aucun autre dessein dans la construction de cette forteresse, que d'en faire un lieu d'assemblée pour ceux qui voudroient suivre la profession des armes, afin qu'ils pussent se choisir un Chef, & délibérer sur les mesures à prendre pour la prochaine campagne. Mais peu-à-peu ces vues s'étendirent ; la Setscha devint la demeure stable de gens vivant dans le célibat, & renonçant à toute autre profession qu'à celle des armes. Quiconque vouloit se faire une réputation de valeur & de courage, alloit passer au moins trois années dans la Setscha, quelques-uns même bien au-delà de ce terme ; mais pour y être reçu, il falloit avoir traversé les treize Cataractes dans un simple bateau.

Telle fut l'origine des Kosaques Zaporoïski, de ceux de l'Ukraine & de la petite Russie.

SECTION XXX.

Les différentes guerres que les Kosaques eurent avec les Tatars, les Turcs & les Polonois, les avantages qu'ils remportèrent sur eux, exercèrent également leur courage & leur force. Accoutumés à la fatigue, aux veilles, aux influences des différens climats, aux intempéries de toutes les saisons ; exercés à des courses forcées, à porter les plus lourds fardeaux, à coucher à la belle étoile, à souffrir la faim & la soif ; le genre de vie des Kosaques approchoit de celui des Sauvages. C'est ainsi que les Souverains devroient

tenir leurs troupes en haleine, & les exercer en tems de paix, comme s'ils étoient en guerre. La guerre exige des hommes vigoureux; ce sont les exercices habituels qui leur donnent la force, & l'adresse qui en est le supplément.

Lorsque les Kosaques avoient résolu de faire des incursions sur les Turcs, ils se rassembloient dans les Isles que le Boristhène forme à son embouchure : ils s'embarquoient sur des bateaux de soixante pieds de long & de douze de large. Leurs provisions consistoient dans du biscuit, du millet bouilli : de la pâte détrempée avec de l'eau leur servoit de boisson. Ces bateaux étoient garnis de quinze rames, d'une voile, de deux fauconneaux & de quelques fusils. Les Kosaques attendoient la nuit pour fondre sur les vaisseaux & sur les galères des Turcs; ils faisoient des descentes, ravageoient les villes, & s'en retournoient chargés de dépouilles.

Les Kosaques étoient si fiers, qu'un de leurs Chefs étant à l'audience du Grand-Seigneur, l'Empereur lui demanda, *à combien se montoit le nombre des Kosaques.* » Il y en a autant que de brins » d'herbe, lui répondit le Chef; chaque arbre en couvre plusieurs, » toujours prêts à marcher contre toi «. Cette réponse a l'énergie de celle des Scythes à Alexandre.

Les armes des Kosaques étoient le *Samopali* ou fusil antique; le sabre, l'arc & les flèches; la lance & un marteau de fer pointu d'un bout, & longuement emmanché. Ils se servoient de ces armes avec la plus grande adresse : leur nourriture ordinaire étoit de la farine de seigle, qu'ils faisoient bouillir dans de l'eau; ils y ajoutoient du poisson quand ils vouloient se régaler. Leur habillement consistoit en un ou deux habits très-simples, & faits à-peu-près comme celui des Polonois. Mais les riches dépouilles qu'ils firent sur l'ennemi, introduisirent parmi eux le luxe dans leurs habillemens; cependant la mollesse & les vices qui l'accompagnent ne marchèrent pas à la suite de ce luxe,

comme il eſt arrivé chez preſque toutes les nations. Nous allons paſſer aux Koſaques du Don.

SECTION XXXI.

Les annales Ruſſes font ſouvent mention de Koſaques Tatars, ſous le règne d'Ivan Vaſiliévitz I. Elles les diſtinguent en deux branches, celle des Koſaques *Hordinski*, & celle des Koſaques *Azoviens*. Ces mêmes annales parlent encore d'une autre eſpèce de Koſaques qui, comme les Suiſſes, étoient auxiliaires de différentes puiſſances. Le Grand-Prince Vaſili Ivanovitz en prit à ſon ſervice. Les Koſaques Hordinski tiroient leur nom de la grande Horde des Tatars du Volga, & les Koſaques Azoviens de la ville d'Azof. On doit regarder ces deux branches comme une partie des deſcendans des anciens Kozars, auxquels ſe joignirent ſucceſſivement des Tatars.

En 1500 les Koſaques d'Azof avoient pour Chefs *Agous-Tcherkas* & *Karabaï*. Ils vivoient dans les bruyères que l'on trouve entre Azof & les frontières de la petite Ruſſie. Las des brigandages fréquens que les Koſaques Tatars faiſoient ſur les frontières de leur Empire, les Ruſſes les exterminèrent enfin, & les Koſaques du Don parurent à leur place.

SECTION XXXII.

Les Koſaques du Don ont la même origine que les autres; mais comme ils donnoient le droit de bourgeoiſie à leurs priſonniers de guerre & aux transfuges Tatars & Ruſſes, on doit les regarder comme un mélange des trois peuples. Après l'expédition malheureuſe des Turcs ſur Aſtrakan & Azof en 1569 (1), les Koſaques fondèrent la ville de *Tcherkask*, qui devint leur Capitale. Ce fut en 1559 qu'ils ſervirent pour la première fois dans les armées

(1) Voyez le Règne d'Ivan IV, Section XLV.

Ruſſes. Trois mille d'entre eux étoient avec Ivan Vaſiliévitz dans l'expédition qu'il fit en Livonie.

SECTION XXXIII.

Les Koſaques du Don donnèrent naiſſance à ceux du Volga, ſi même les uns & les autres ne formoient pas un même corps de troupes, qui ne fut diſtingué dans la ſuite, que parce que les uns ſe ſéparoient des autres pour paſſer l'été ſur les bords du Volga, & retournoient enſuite hyverner ſur ceux du Don. Le peu de diſtance de ces deux fleuves à la ville de Tzaritzin favoriſoit ce déplacement. Les Koſaques traînoient facilement à travers les terres les petits bâtimens dont ils ſe ſervoient ſur le Don, quand ils ne vouloient point ſe donner la peine d'en conſtruire de nouveaux ſur le Volga. De-là l'origine des Koſaques de *Samara*, de *Saratof*, & des autres villes bâties ſur ce fleuve. Vers la fin du ſeizième ſiècle, pluſieurs partis de Koſaques du Don ſe retirèrent ſur les rives du Jaïk & du Térek : ils y conſervèrent leur ancienne conſtitution, & continuèrent d'être ſoumis à leurs ancêtres juſqu'en 1708.

SECTION XXXIV.

1577.

Les conquêtes de Kazan & d'Aſtrakan avoient étendu les domaines du Tzar Ivan Vaſiliévitz II, juſqu'à la mer Caſpienne. Ce Prince, déſirant de former des liaiſons de commerce avec la Perſe & la Boukarie, envoya des Ambaſſadeurs au Schak de cet Empire, & en reçut à ſon tour. Cette correſpondance s'établit ſi bien, qu'il partoit ſouvent des caravanes. Les Koſaques du Don qui exerçoient des brigandages continuels ſur le Volga & la mer Caſpienne, ne ſe contentèrent pas d'enlever les caravanes, mais ils portèrent leur audace juſqu'à arrêter les Ambaſſadeurs, & à

s'emparer de la caiſſe du Tzar. Pour remédier à ces déſordres, Ivan Vaſiliévitz envoya contre eux, en 1577, le Sotnik *Ivan Mouraſchkin* à la tête d'une armée. Le Sotnik battit les Koſaques, & fit ſur eux un grand nombre de priſonniers. Six mille ſeulement échappèrent au vainqueur, & ne ſachant où ſe réfugier, ils prirent le parti de remonter la rivière Kama juſqu'à celle de Tchouſſovaïa. Ils avoient à leur tête l'Attaman *Jermolaï*, plus connu ſous le nom de *Jermak-Timoféef*: ils parvinrent juſqu'à la rivière d'Orel, qui appartenoit à *Mérim Strogonof*, & ils y furent bien reçus. Pour avoir une idée juſte de la conquête de la Sibérie, il faut remonter juſqu'au règne d'Ivan Vaſiliévitz I.

SECTION XXXV.

Ivan Vaſiliévitz I ayant appris que les Colonies Ruſſes de la Permie ſouffroient beaucoup des fréquentes incurſions de leurs voiſins, prit le parti d'envoyer des troupes pour mettre fin à leurs brigandages. Ces voiſins incommodes étoient les Samoyedes & les Vogouls, qui habitoient au-delà des montagnes de l'Iougorie, & auprès de celles qui bordent l'Obi. Les troupes que ce Prince envoya en 1499 ravagèrent les habitations des Samoyedes, pouſsèrent leurs exploits juſqu'au-delà des montagnes, & s'emparèrent de pluſieurs habitations des Vogouls & Oſtiaks de l'Obi. Auſſi-tôt après cette expédition, les troupes revinrent à Moskou, & emmenèrent priſonniers les principaux Chefs de ces peuples. La Cour de Ruſſie poſſéda ainſi une petite partie de la Sibérie ſeptentrionale.

Le Tzar Vaſili Ivanovitz, continuellement occupé à ſoutenir la guerre contre la Pologne, contre les Tatars de Kazan & ceux de Krimée, ne put porter ſes vues ſur les conquêtes de ſon père. Il ſe contenta d'inſérer dans ſes titres celui de *Tzar d'Obdoroskoï* & de *Kondorskoï*, c'eſt-à-dire, des pays ſitués ſur l'Obi & la Kondora.

SECTION XXXVI.

Les Russes avoient une Colonie dans le pays des Sirianes qui avoisine celui des Samoyedes. *Anika Strogonof*, qui habitoit la petite ville de Solvitségorskaïa (1), fournit l'occasion d'agrandir ces premières conquêtes. Cet homme étoit marchand : il avoit établi des salines qu'il dirigeoit lui-même, tandis que ses Commis commerçoient avec les peuples de la rivière d'Obi; il acquit en peu de tems une grande fortune.

Ces Facteurs connus & accrédités alloient & venoient librement parmi ces peuples; ils échangeoient leurs marchandises contre de riches pelleteries. Anika les avoit chargés de reconnoître le pays, d'observer soigneusement les forces des habitans, leurs armes, &c.; ce qu'ils firent. Dès qu'il fut suffisamment instruit, il en donna avis au Tzar Ivan Vasiliévitz II, dans l'espérance d'obtenir de sa part une protection qui le mettroit à l'abri de l'envie & de la rapine. Le Prince sentit tous les avantages qu'il pouvoit tirer de cette nouvelle conquête. Il ne perdit pas le tems à délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre; il fit marcher des troupes qui lui rendirent tributaires les Vogouls, les Ostiaks de l'Obi & les Tatars voisins. *Jédiguer*, Kan de ces Tatars, s'obligea, en 1556, à payer annuellement au Tzar un tribut de mille peaux de martres Zibelines. Ce Chef fut détrôné, peu de tems après, par Koutchoum-Kan.

Le Tzar, satisfait du zèle d'Anika & des renseignemens qu'il lui avoit donnés, lui en marqua sa reconnoissance; il l'annoblit par un diplôme, ainsi que sa famille; il lui céda toutes les terres arrosées par la Kama en Permie : ses fils obtinrent de nouvelles faveurs, telles que la possession des terres situées sur les bords

(1) Ville située dans la Province d'Oustioug, Gouvernement d'Arkangel.

de



de la Tchouſſovaïa, & ſur ceux des rivières qui s'y embouchent. Le Tzar leur permit d'établir de nouvelles fabriques; de bâtir des Villes & des Bourgs, de les fortifier; d'armer leurs Sujets; de ſe ſervir de canons & de telles autres armes qu'ils jugeroient à propos, pour procurer la ſûreté de leurs établiſſemens.

SECTION XXXVII.

Mérim Strogonof, petit-fils d'Anika, craignant les ravages des Koſaques, accueillit bien Jermak, lui donna les vivres & les ſecours néceſſaires à ſes troupes : le Chef, de ſon côté, ſe conduiſit avec beaucoup de modération; il fixa ſes quartiers d'hiver ſur la Silva. La politique de Strogonof l'engagea à faire part aux Koſaques des connoiſſances qu'il avoit ſur la Sibérie; ceux-ci en profitèrent, & formèrent le projet d'attaquer les Baschkirs, les Votiaks, & les autres peuples voiſins, ennemis des Ruſſes : Jermak & ſes compagnons crurent que c'étoit le ſeul moyen de rentrer en grace auprès du Tzar.

La Sibérie étoit alors ſoumiſe à différens Princes; une partie étoit habitée par des Hordes de Tatars indépendans. Koutchoum-Kan, le plus puiſſant de ces Princes, s'étoit emparé du Trône de Jédiguer, avoit ravagé les pays arroſés par la Kama, ſoumis les Samoyedes & les Oſtiaks. Ses Etats comprenoient la partie ſud-oueſt de la Province de Tobolsk, & s'étendoient des bords de l'Irtich & de l'Obi à ceux du Tobol & de la Soura. Sa réſidence étoit à *Sibir*, appellée *Isker* par les Tatars. C'étoit une petite fortereſſe ſituée ſur le bord oriental de l'Irtich, à 16 verſtes de l'endroit où eſt actuellement Tobolsk, & dont on voit encore quelques ruines.

Pour réuſſir dans cette entrepriſe importante, Jermak établit une diſcipline ſévère dans ſa troupe : chaque Koſaque lui prêta ſerment d'obéiſſance & de fidélité. Il nomma deux Attamans,

dont chacun avoit ſous lui un *Jeſſaoul* ou Aide-de-Camp, & un Secrétaire. Il diviſa ſon armée par compagnies de cent hommes, commandées par un *Sotnik* ou Capitaine, qui avoit ſous lui un *Piatidéciatnik* qui commandoit cinquante hommes, & cinq bas-Officiers qui portoient le nom de *Déciatnik*. Le manque de reſpect pour la Religion, la déſobéiſſance aux ordres des Chefs & la déſertion, étoient punis de mort. Les coupables étoient mis dans un ſac avec du ſable, & jettés dans une rivière. On chargeoit de pierres les habits de ceux qui commettoient des fautes plus légères, & on les plongeoit dans l'eau pendant quelque tems. Jermak affecta ſur-tout un grand reſpect pour la Religion qu'il obſervoit ſtrictement. Cette ruſe eſt toujours la première que les ambitieux mettent en uſage. Il fit faire un Autel portatif, qu'il conſacra à St. Nicolas. Il avoit dans ſon armée trois Popes & un Moine fugitif, à qui il faiſoit célébrer régulièrement le Service Divin.

SECTION XXXVIII.

1578.

Jermak avoit fortifié ſon camp ſur la Silva, par un foſſé & par un rempart. Il lui donna le nom de *Jermakova-Gorodiſché* ou Fort de Jermak, dont les ruines ſubſiſtent encore. Après avoir employé l'hiver à cet ouvrage, il entra en campagne, & s'avança le long des bords de la Tchouſſovaïa; il s'égara le ſecond jour de marche, & ne put plus retrouver le chemin qu'il auroit dû prendre. Comme il manquoit de vivres, il fut obligé de retourner ſur ſes pas, & d'hiverner une ſeconde fois chez Anika. Maïs pour ne pas perdre le tems, il envoya trois cents Koſaques contre les Vogouls, qui revinrent enſuite chargés de butin.

SECTION XXXIX.

1579.

Jermak perſiſtant toujours dans ſon projet, prit mieux ſes précautions. Il obligea Strogonof à lui fournir les vivres & les munitions qui lui étôient néceſſaires. Anika lui donna en outre trois pièces de canons & un drapeau pour chaque compagnie de cent hommes. Le Chef lui promit de le rembourſer auſſi-tôt après la réuſſite de ſon entrepriſe.

Les Koſaques, au nombre de cinq mille, ſe mettent en route au mois de Juin. Tout ce qu'ils purent faire dans le cours de cette année, fut de parvenir avec beaucoup de peines juſqu'à la *Sérébrianka*, ou rivière d'argent. Ils y formèrent un camp qu'ils revêtirent de paliſſades, & ils lui donnèrent le nom du premier.

SECTION XL.

1580.

Jermak, à qui les fatigues, la misère & le froid exceſſif venoient d'enlever une grande partie de ſes troupes, ne perd pas courage. Il marche avec les trois mille hommes qui lui reſtent contre les Vogouls qu'il bat, & à qui il enlève toutes leurs proviſions. Mais la fortune eſt inconſtante, & le ſuccès des armes alternatif. *Japanzia*, Kan de pluſieurs hordes Tatares & Vogoules, attaque les Koſaques : les vainqueurs ſont vaincus à leur tour. Jermak, obligé de ſe replier, deſcend la rivière de Toura. Japanzia le pourſuit. Il ignoroit ſans doute qu'on ne doit jamais pouſſer à bout un ennemi redoutable. Les Tatars, qui n'avoient pour armes que des flèches, ne peuvent réſiſter à l'artillerie des Koſaques, & prennent la fuite après avoir perdu beaucoup de monde. Les vainqueurs brûlent les habitations des Tatars, & dévaſtent le pays des Vogouls.

Après cette expédition, les Kosaques s'emparèrent de *Tchimgui*, ville agréablement située sur les bords de la Toura, dans l'endroit où Tioumen a été bâtie depuis. Ils y trouvèrent tant de bestiaux & de provisions, que Jermak y établit son quartier d'hiver. Il envoya pendant ce tems différens partis pour lever des tributs en pelleteries. Ils firent prisonnier un Officier de Koutchoum, & l'amenèrent à leur Chef. Jermak le reçut bien, le renvoya comblé de présens, & le chargea de faire ses complimens au Kan, en l'assurant qu'il n'auroit pas manqué de lui faire une visite amicale, s'il n'eût été à la veille de son départ pour la Russie.

Koutchoum n'apprit qu'en tremblant l'arrivée des Kosaques, & ne fut point rassuré par les présens que son Officier lui remit. Ses Schamanes ou Devins qu'il consulta, augmentèrent encore ses craintes; il prit d'avance les précautions nécessaires pour résister à de nouveaux ennemis.

SECTION XLI.

1581.

Les inquiétudes de Koutchoum n'étoient que trop fondées. Les Kosaques descendent la Toura au commencement du printems. Attaqués par six Mourzas, ils les battent & font sur eux un riche butin. Il ne restoit plus à Jermak qu'environ deux mille hommes: il marche à leur tête & gagne la rivière de Tobol. Comme il la descendoit, il se trouva arrêté par des chaînes que le Kan avoit fait tendre dans un endroit où le fleuve se resserre. L'armée de ce Prince, qui l'attendoit sur le rivage, espéroit profiter de l'instant où les barques s'embarrasseroient les unes dans les autres. Obligé de combattre pendant trois jours consécutifs, Jermak eût infailliblement succombé, s'il n'eût cherché son salut dans la ruse. Il couvre ses barques

de pieux revêtus d'habits à la Kosaque, & n'y laisse que le nombre d'hommes nécessaires pour les garder. Il débarque avec le reste de ses troupes sans être apperçu; il attaque l'ennemi par derrière, & les Tatars effrayés prennent la fuite.

Méhémet-Koul, cousin de Koutchoum, se met à la tête d'un nouveau corps de Tatars, d'Ostiaks & de Vogouls. Il essaie de couper le chemin à Jermak. Il est repoussé avec perte, après deux actions fort vives. Sa fuite laisse les Kosaques maîtres des contrées qu'arrose le Tobol. Koutchoum ne s'occupa plus alors que de la conservation de Sibir; il la fortifia par des fossés profonds & de nombreux remparts.

SECTION XLII.

Jermak ayant appris qu'un riche Prince Tatar, nommé *Karatcha*, faisoit sa résidence à 16 verstes de l'embouchure du Tobol, prit sur-le-champ la résolution d'envahir ses richesses. Il se met en marche, surprend le Prince, s'empare de Karatchin sa résidence, y trouve beaucoup d'or, d'argent, de bijoux, & de nombreuses provisions de bouche. Les richesses de Karatcha ne doivent point surprendre; elles étoient une portion de celles qui avoient appartenu aux successeurs de Tchinguis-Kan. Jermak, charmé de sa conquête, y établit son camp; fait observer à son armée le carême de l'Assomption, & au lieu d'un jeûne de 14 jours, il en ordonne un de 40, pour attirer la bénédiction du Ciel sur ses armes.

Après ces actes de dévotion, Jermak s'avance de nouveau sur le Tobol. Il voit les Tatars réunis pour défendre l'embouchure de l'Irtich dans cette rivière. Il les bat, poursuit le Mourza Atik, emporte une forte place qui appartenoit à ce dernier, y établit son quartier général, & en fait l'entrepôt de ses richesses. Les Kosaques, qui se voyoient réduits au nombre de cinq à six

cents, proposèrent à leur Chef de retourner en Russie, & d'offrir au Tzar l'hommage de leurs conquêtes. Jermak leur représenta le danger d'une telle résolution; leur conseilla de profiter de la frayeur qu'ils avoient inspirée aux habitans de la Sibérie, & promit d'exécuter leur projet dès que la conquête seroit finie.

SECTION XLIII.

Les Kosaques, rassurés par le discours de leur Chef, marchent au-devant de Koutchoum-Kan & de Méhémet-Koul. Dès que les deux armées se trouvèrent en présence, on en vint aux mains. L'action fut vive; mais la victoire long-tems disputée, se déclara pour les Kosaques, qui perdirent cent sept hommes dans le combat: le Kan & son cousin eurent à peine le tems de se sauver. Les peuples voisins se soumirent à Jermak, qui s'empara de Sibir abandonnée. Les Ostiaks & leur Chef vinrent l'y trouver, lui apportèrent en tribut de belles pelleteries & toutes sortes de provisions: le Général les reçut bien, & les renvoya contens. Les Tatars & les Vogouls, instruits de ce bon accueil, vinrent aussi-tôt lui rendre hommage & lui offrir des tributs.

Méhémet & les Chefs de l'armée ennemie s'étant rassemblés dans les déserts, lèvent de nouvelles troupes pour fondre sur les Kosaques. Ils en surprennent vingt qui pêchoient sur l'Irtich, & les tuent. Aussi-tôt que Jermak en est informé, il poursuit les Tatars, les atteint & les massacre. A peine Méhémet eut-il le tems de se sauver. La terreur se répandit de plus en plus dans le pays, & de nouvelles Tribus vinrent se soumettre à Jermak.

SECTION XLIV.

Jermak, considérant le petit nombre de soldats qui lui restoit, sentit combien son pouvoir étoit précaire; il comprit

qu'il ne devoit pas compter ſur l'affection de ſes nouveaux ſujets, & qu'il ſeroit obligé d'abandonner ſa conquête s'il n'étoit ſecouru. Il eut donc recours à la Ruſſie. La manière adroite dont il conduiſit cette négociation, prouve qu'il étoit auſſi habile politique que bon guerrier. Il envoya à Moskou, au mois de Novembre 1581, l'Attaman Ivan Koltzof avec cinquante Koſaques, pour informer le Tzar qu'il venoit de conquérir la Sibérie en ſon nom, & qu'il avoit défait entièrement le Kan Koutchoum; que les Oſtiaks & Vogouls, également ſoumis, lui avoient prêté hommage & s'étoient rendus tributaires de la Ruſſie. Il le ſupplioit de lui envoyer des troupes & un Boyard pour gouverner ce vaſte pays. Jermak demanda en même-tems pardon de ſes fautes, & chargea Koltzof de remettre au Tzar pour premier tribut, ſoixante ſacs de peaux de martres zibelines, compoſés chacun de 40 pièces.

SECTION XLV.

1582.

Pendant que Jermak remportoit des victoires en Sibérie, les Vogouls des bords de la Tavda avoient fait une incurſion en Permie, & ravagé les poſſeſſions des Strogonof. Ils en firent une ſeconde l'année ſuivante, & ſurprirent Tcherdin. Le Voïévode de cette ville, ennemi juré des Strogonof, voulut profiter de cette occaſion pour les perdre. Il porta ſes plaintes au Tzar, & lui manda que les Vogouls, furieux des ſecours qu'Anika avoit fournis aux Koſaques, étoient venus mettre à feu & à ſang la Province, pour ſe venger des maux que leur avoit faits Jermak. Il ajoutoit qu'on devoit s'attendre à voir fondre tout-à-coup Koutchoum-Kan contre la Ruſſie.

A cette nouvelle Ivan devient furieux; il écrit aux Strogonof

& les menace de sa colère. Mais sa crainte se dissipa à l'arrivée de Koltzof. Le Tzar reçoit l'Envoyé avec bonté, lui fait rendre de grands honneurs & le comble de présens. Il le renvoie avec un pardon général pour Jermak & tous les Kosaques. Il lui donne pour son Général une pelisse qu'il avoit portée, marque de la plus grande faveur; il y ajouta deux cuirasses & d'autres présens. Sa lettre à Jermak contenoit les choses les plus flatteuses, & lui ordonnoit d'administrer les Provinces jusqu'à l'arrivée du Gouverneur qu'il alloit y envoyer. Le retour de Koltzof mit Jermak au comble de la satisfaction.

Section XLVI.

Koutchoum ne se laissant point abattre par les revers, rassemble des troupes, pour rejoindre ensuite Méhémet qui s'étoit retranché dans un camp entre l'Irtich & le Tobol. Instruit de ces dispositions, Jermak détacha soixante hommes d'élite qui surprirent Méhémet, lui tuèrent beaucoup de monde, le firent prisonnier, ainsi que son fils Altamaï & un grand nombre de soldats. Le Général les fit étroitement garder à Sibir, & les envoya à Moskou en 1583, sous la garde d'un de ses Attamans, qui portoit en même-tems les tributs des peuples soumis. Ces prisonniers de marque n'arrivèrent qu'en 1584, sous le règne de Fédor Ivanovitz, fils d'Ivan. Ce Prince leur rendit de grands honneurs. Altamaï, connu depuis sous le nom de *Tzarévitz Sibirski*, entra au service du Tzar, & se distingua par sa bravoure dans la guerre contre les Suédois en 1590.

Section XLVII.

1583.

Le Kniaz Bolkofski, nommé Gouverneur de la Sibérie, arrive à Sibir avec Ivan Gloukof son Lieutenant, & cinq cents hommes de

de troupes. Leur voyage fut heureux, mais ils trouvèrent Sibir dans un état déplorable. Jermak étoit presque bloqué dans cette Ville, & avoit souffert pendant l'hiver une extrême disette. Koutchoum avoit excité un soulèvement général qui interdit aux Kosaques tous les moyens de se procurer des vivres. Les nouveaux arrivés augmentèrent la famine à un tel point, que les Kosaques furent réduits à la dure nécessité de manger leurs compagnons morts. La plus grande partie de la garnison périt, ainsi que le Gouverneur Bolkofski, à qui Ivan Gloukof succéda.

Karatcha, Prince Tatar, gagné par Koutchoum, vint trouver Jermak, & lui offrit de rendre service aux Kosaques. Il lui demanda un petit corps de troupes pour chasser les rebelles qui étoient dans les environs de Sibir, & pour lui procurer des vivres. Le Général, se fiant au Mourza, lui donne quarante hommes commandés par Koltzof. Le traître mena le corps dans un défilé, & l'immola à la vengeance du Kan. Il fit massacrer en même-tems tous les Kosaques qui levoient les contributions, & révolter les Ostiaks & les Tatars. Le perfide vint ensuite bloquer Sibir avec un corps considérable. Jermak fond pendant la nuit avec tant de fureur sur les Tatars, que Karatcha eut à peine le tems de se sauver avec trois de ses gardes; tout le reste fut tué ou pris. Cette victoire répandit de nouveau la terreur dans le pays. Les Tatars se soumirent aux Kosaques une seconde fois, & leur apportèrent beaucoup de vivres.

SECTION XLVIII.

1584.

Profitant de ce succès, Jermak s'avance avec trois cents hommes jusqu'à la source de l'Irtich, pour subjuguer les peuples voisins. Tout plia devant lui & se soumit à ses armes. Un Prince Tatar vint se reconnoître tributaire, & lui offrir sa fille qu'il avoit

emmenée avec lui. Il refuse cette offre, & défend à ses Kosaques de parler à la Princesse.

En retournant à Sibir, Jermak fut contraint de s'arrêter pendant une nuit pluvieuse dans une isle formée par deux branches de l'Irtich; s'y croyant en sûreté, il ne prit aucune précaution, & permit à ses soldats, fatigués d'une marche pénible, de se livrer au sommeil. Koutchoum, qui le suivoit de près, apprenant par un espion la sécurité de Jermak, vint l'attaquer. Les Kosaques surpris furent presque tous massacrés. Quelques-uns seulement, après s'être ouvert un passage à travers les ennemis, se sauvèrent sur leurs barques. Jermak, qui étoit de ce nombre, voulut gagner un bateau, ne sauta pas assez avant, tomba dans le fleuve, & se noya accablé sous le poids des cuirasses que le Tzar lui avoit données. Ainsi périt ce nouveau Castriot, qui fût devenu aussi célèbre sur un autre théâtre. Il mérita comme lui, & de la part des Russes, le nom de *Skanderberk*, ou *Seigneur Alexandre*.

SECTION XLIX.

Le corps de Jermak fut trouvé quelque tems après dans l'Irtich, & livré, par ordre de Koutchoum, aux insultes & aux outrages des vainqueurs. Ces premiers transports de ressentiment étoient à peine calmés, que les Tatars reprochèrent à leur Chef d'avoir fait outrager le corps d'un Héros. Leur imagination exaltée consacra sa mémoire. Ils l'enterrèrent avec cérémonies, & lui offrirent des sacrifices d'expiation.

Ces Tatars répandirent sur son compte beaucoup d'histoires miraculeuses. Ils prétendirent que le simple attouchement de ses os, de ses habits, de ses armes, guérissoit toutes les maladies. Ils ajoutèrent que des flammes s'élevoient de tems en tems de dessus sa tombe, & s'élançoient en faisceaux lumineux vers le ciel. Ils finirent par l'invoquer lorsqu'ils alloient à la guerre ou à la

chasse; & chaque jour le peuple alloit sur son tombeau pour implorer ses secours. La vénération des Tatars pour Jermak ne contribua pas peu aux progrès que firent ensuite les Russes en Sibérie.

Ce respect subsistoit encore dans le siècle dernier parmi les Tatars & les Kalmouks. Ceux-ci rapportent qu'Allaï, le plus puissant de leurs Kans, se guérit d'une maladie dangereuse en buvant de l'eau imprégnée de la terre prise sur le tombeau de Jermak. Ils ajoutent que ce même Kan portoit toujours avec lui un peu de cette terre sacrée, quand il marchoit à une entreprise importante, persuadé qu'il ne pouvoit manquer de réussir.

SECTION L.

Aussi-tôt que la nouvelle de la mort de Jermak arriva à Sibir, le Gouverneur Gloukof ne s'y crut plus en sûreté avec les cent cinquante hommes qui lui restoient. Il prit le parti de s'en retourner. Mais de peur d'être poursuivi par les Tatars; il descend l'Irtich, l'Obi, traverse les monts Ouralsks & gagne le pays des Samoyèdes, déja tributaires des Russes.

Koutchoum reprend possession de ses Etats, & envoie son fils Aléi-Kan s'emparer de Sibir abandonnée. Le jeune Prince fut obligé de l'abandonner à son tour peu de tems après. Séid-Jak, fils du Kan de Sibir, détrôné par Koutchoum, s'étoit sauvé en Boukarie. Ayant appris les désastres de l'usurpateur & les victoires des Kosaques, il voulut profiter de ce moment favorable pour recouvrer le Trône de ses pères. Il vint à la tête d'une armée de Boukarski devant Sibir, & il en chassa Aléi.

SECTION LI.

1585-1586.

Fédor Ivanovitz n'apprit les malheurs des Kosaques qu'à

l'arrivée de Gloukof. Mais ce Prince ne perd pas courage. Il envoie en Sibérie les Voïévodes Soukin & Miasnof avec trois cents hommes tant Streltsi que Kosaques. Il fit aussi partir avec eux un autre Chef nommé Tchoulkof. Soukin devoit se joindre à cent Kosaques qui étoient déja en route. Ce Chef se conduisit sagement : au lieu de s'avancer jusqu'à Sibir sans être maître des pays qu'il auroit laissés derrière lui, il se fortifia sur les bords de la Toura, & bâtit Tioumen sur les ruines de Tchimgui. Cette forteresse en imposa tellement aux Tatars, qu'il les soumit de nouveau, & se les rendit tributaires. Ensuite Soukin s'empara, sans répandre de sang, des pays arrosés par les rivières de Toura, Pouichma, Issel, Tavda, Tobol & Vagaï ; & il eut soin d'instruire la Cour de Russie de ses succès.

SECTION LII.

1587.

Fédor, content de la conduite de Soukin, lui envoie 500 Kosaques, avec ordre de faire avancer Tchoulkof à la tête d'un corps de troupes sur l'Irtich, & d'y construire une Ville pour inquiéter Séid-Jak. Tchoulkof part à la réception des ordres du Tzar, & bâtit la Forteresse de Tobolsk, à l'embouchure de l'Irtich dans le Tobol. Séid-Jak-Kan ne troubla point les Russes dans leurs travaux, & vécut en paix avec eux. Ce Prince eut bien lieu de s'en repentir peu de tems après.

SECTION LIII.

Le perfide Karatcha, réuni à un Kan de la Kasatskia-Orda, se joignit à Séid-Jak. Les trois Princes se livrant trop un jour à l'ardeur de la chasse, vinrent imprudemment jusques sous les murs de Tobolsk. Tchoulkof met le moment à profit ; il les fait prier d'accepter des rafraîchissemens. Les Princes, craignant

quelques piéges de ſa part, répondirent qu'ils ſe rendroient à ſon invitation, ſi leurs troupes les accompagnoient dans la Ville. Tchoulkof leur permit d'amener cent hommes avec eux; il fait apporter du vin, il en offre à Séid-Jak, & l'invite à en boire: celui-ci, fidèle aux loix de Mahomet, refuſe. Alors le Gouverneur feint de prendre de l'ombrage, il reproche au Kan quelques mauvais deſſeins contre la Ruſſie. Ces reproches étoient le ſignal convenu pour arrêter les trois Princes. Les cent Tatars furent maſſacrés. Sibir fut abandonnée, & les environs de Tobolsk reconnurent la domination des Ruſſes. Tchoulkof envoya à Moskou les Princes priſonniers. Fédor Ivanovitz les reçut avec bonté, & leur donna des terres.

SECTION LIV.

1588-1594.

De nouveaux forts furent conſtruits en Sibérie pour en impoſer aux vaincus, & tenter de nouvelles conquêtes avec plus de ſûreté. Les incurſions fréquentes de Koutchoum exigeoient des lieux de défenſe, qui miſſent à l'abri de ſes attaques les peuples qui s'étoient ſoumis à la Ruſſie. Telle eſt l'origine des villes de Toſva, Pélim, Bérézof, Sourgout & Tara. Les forces des Ruſſes augmentées par les renforts qu'on envoyoit de Moskou, montoient à 1500 hommes.

Le Voïévode qui les commandoit, enleva *Aboulgaïr*, fils de Koutchoum, deux des femmes de ce Prince, ſoumit le pays renfermé par l'Obi & l'Irtich. Les autres Princes de ſon ſang ſe mirent ſous l'obéiſſance des Ruſſes. Le Général reçoit l'ordre de ſoumettre Koutchoum par la force, ou de le gagner par des promeſſes; il lui fit des propoſitions. Le Kan obſtiné les refuſa. On fut obligé de faire un nouvel effort. Mille cavaliers Ruſſes & Tatars le pourſuivent, égorgent ſes troupes, s'emparent de ſon

camp, font prisonniers ses femmes & ses enfans, envahissent toutes ses richesses. L'infortuné Koutchoum, accompagné de quelques personnes, se sauve chez les Kalmouks.

S'ennuyant bientôt parmi ce peuple, il forme le projet de remonter l'Irtich & l'Irchim, & de se réunir à sa famille, pour trouver les moyens de rétablir ses affaires. Il part, & enlève les chevaux de ceux qui lui avoient donné l'hospitalité. Les Kalmouks furieux, le poursuivent, & massacrent le peu d'hommes qui lui restoient : à peine eut-il le tems de se sauver. L'Histoire ne dit rien de la retraite & de la mort de ce Prince. Les Russes soumirent les Tatars, & établirent des Colonies de tous les côtés. Depuis cette époque la Sibérie est restée sous la domination des Tzars, qui désignèrent Tobolsk pour la Capitale de cette Province.

Cette Histoire de la conquête de la Sibérie mérite d'autant plus la confiance du Lecteur, qu'elle est tirée du Journal même de *Sava-Jésimof*, l'un des compagnons de Jermak, qui est un des Annalistes les plus exacts de cette époque. Son Journal commence en 1578, & finit en 1636. On en doit la connoissance à Cyprien, premier Archevêque de Sibérie, en 1621. A son arrivée à Tobolsk, ce Prélat demanda des nouvelles de plusieurs compagnons de Jermak qui vivoient encore : ce fut Jésimof & ses compagnons qui lui apprirent les principales circonstances de leur expédition ; & ce fut d'après le Journal du premier qu'il écrivit l'*Histoire de la Conquête de la Sibérie*. Il est peu de monumens aussi authentiques.

SECTION LV.

1669.

Pendant le cours de soixante-quinze ans, depuis 1594 jusqu'en 1669, l'Histoire des Kosaques du Don n'offre rien de remarquable. Mais à cette dernière époque elle en présente une terrible, où la cruauté se surpassa elle-même, en parcourant tous les excès de la fureur & de la barbarie.

Un Kosaque du Don, nommé Stenko-Razin, se forme une troupe de brigands, marche à leur tête, s'établit sur la Kamischinka, pille tous les bâtimens qui descendoient le Volga pour se rendre à Astrakan. Il arrête une caravane appartenant au Tzar, & fait périr les personnes qui l'accompagnent : il s'empare ensuite de Gourief, & passe au fil de l'épée la garnison & les principaux habitans. Le Prince Kilkof, Gouverneur d'Astrakan, envoie le Stolnik Sivtzof, accompagné de quelques soldats, à Stenko, pour l'engager à se soumettre. Le Kosaque les fait massacrer. Le Gouverneur lui oppose un corps considérable de Streltsi, commandé par le Stolnik Bogdan Sivérof. Les Russes sont défaits entièrement, plus de mille Gentilshommes restent sur la place. Sivérof se sauva avec peine, ainsi que quelques-uns des siens. Le Kosaque s'empare ensuite d'Iaïtskoï, petite place qui tire son nom du fleuve sur lequel elle est bâtie.

SECTION LVI.

Stenko se préparoit à ravager la Perse, lorsqu'un nouveau brigand nommé Serguéi, & surnommé Krivoï ou le louche, rassembla de son côté un corps considérable de brigands, s'empara d'un grand nombre de bâtimens sur le Volga, & descendit ce fleuve. Le Voïévode Schilkof envoie une flotte de petits bâtimens à sa poursuite. Le brigand l'attaque, s'en empare, massacre les Streltsi, & se joint ensuite à Razin.

Les deux brigands réunis s'emparent de tous les vaisseaux qui naviguent dans la mer Caspienne, longent les côtes de la Perse, brûlent les bourgs & les villages, & mettent tout à feu & à sang. Le Gouverneur du Ghilan les poursuit : il est battu, & son fils fait prisonnier. Stenko acheta chèrement la victoire ; il perdit la moitié de ses brigands.

Le Tzar mécontent de la conduite du Voïévode d'Astrakan,

nomma à sa place le Prince Prosorovski, homme brave & zélé. Ce Prince à son arrivée envoie à Stenko un ordre du Tzar, qui lui enjoignoit de se retirer de la Perse, & de retourner vivre tranquillement chez lui. Le Rébelle obéit, & envoie huit Kosaques à Moskou pour demander sa grace. Le Tzar renvoya ces Députés à Astrakan sous la conduite d'un Capitaine qui fut tué dans la route, & ses assassins rejoignirent leur Chef.

SECTION LVII.

1672.

Stenko-Razin ravage les habitations des Kalmouks, des Tatars, assiége Tzaritzin, s'empare de la caisse de la Couronne, & de tous les bâtimens qui lui appartenoient. Ivan Lopatin arrive de Moskou à la tête d'une armée de Streltsi; il attaque les Rebelles, est entièrement défait, & périt dans le combat. Le vainqueur s'empare ensuite de la ville de Tchernoï-Jar, & massacre une grande partie des habitans.

Aussi-tôt que la nouvelle de ces désastres arrive à Astrakan, le Gouverneur se met en état de défense, répare les murs de la ville, fait prendre les armes à tous les Citoyens en état de les porter. Précautions inutiles. Une partie de la garnison étoit vendue aux Kosaques. Stenko, bien instruit de ces dispositions, se rend avec son armée sous les murs de la ville, les escalade pendant la nuit, & est reçu amicalement par les Streltsi, qui se joignent à lui pour massacrer la garnison & la bourgeoisie. Le Gouverneur est tué d'un coup de lance.

Razin maître d'Astrakan, s'empare de la caisse publique, composée en partie d'argent & en partie de zibelines; il pille toutes les maisons, partage le butin avec ses troupes, massacre la plus grande partie des habitans, & n'épargne pas même les fils du Gouverneur: il part ensuite pour ravager de nouveau la Russie,

en

en laissant le commandement de la ville à deux Attamans. Ceux-ci font mourir l'Archevêque, après lui avoir fait souffrir de cruels tourmens, & commettent beaucoup d'horreurs que nous passons sous silence.

SECTION LVIII.

1673.

Le Tzar Alexis Mikaïlovitz, apprenant la situation déplorable d'Astrakan, envoya au mois d'Août le Général Ivan Bogdanovitz Miloslavski à la poursuite des rebelles. Ceux-ci, fiers de leurs succès, marchent à sa rencontre, sont battus & presqu'entièrement détruits. Miloslavski vient assiéger Astrakan, invite les brigands à se rendre dans son camp, & tâche de les gagner par des promesses. Voyant que ce parti ne réussissoit pas, il place un autre camp du côté du Volga, & resserre ainsi la ville. Les Kosaques fondent avec fureur sur ce camp, & sont obligés de regagner la ville après avoir perdu beaucoup de monde.

Un Prince Circassien nommé Kazoulat Moussélovitz, qui se trouvoit à Astrakan, invite les Attamans à venir chez lui, les arrête, & les livre à Miloslavski. Quelques Rebelles gagnés par la douceur du Général Russe, passent de son côté. La ville fut alors livrée à de violentes dissentions; les uns vouloient se rendre, les autres se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Ils prirent enfin le parti de se soumettre le 27 Novembre. Sous peu de jours le Général rétablit le calme & la tranquillité dans la ville. Le Prince Dolgorouki, envoyé dans le même tems contre Stenko, le défait entièrement, le fait prisonnier, & le mène à Moskou, où le scélérat subit la juste peine de ses crimes. Le Tzar fit grace de la vie à Frolka, frère de Stenko, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit découvert les trésors cachés du Rebelle.

Des Kosaques du Don, nous passons à ceux du Térck.

SECTION LIX.

Les Kosaques du Térek se divisoient autrefois en Kosaques Terki, & en Kosaques Grébenski. Ces noms désignoient leurs demeures. Les Kosaques Grébenski sont les plus anciens : ils servoient de troupes légères au Tzar Ivan Vaziliévitz II. Leur nom tire son origine du mot *Grében*, qui signifie peigne, parce que les montagnes qu'ils habitent sont hérissées de pointes. Les premiers habitoient la ville de Toumen, appellée depuis Terki, qui reçut une garnison Russe sous le règne du Tzar Ivan Vaziliévitz II. Elle étoit composée de Streltsi, des Kosaques Grébenski, du Jaïk & du Don. On donna le nom de Kosaques Terki à ce mélange de peuples. Ils étoient soumis à un Commandant nommé par le Voïévode d'Astrakan. Comme ils gardoient les frontières de leur Empire, les Russes eurent pour eux beaucoup de ménagemens.

En 1594 le Tzar Fédor Ivanovitz envoya à Terki le Prince André Ivanovitz Kvorostinin, à la tête d'une armée, avec ordre d'étendre les limites de l'Empire, & de bâtir une ville à l'embouchure du Koïsa, un des bras du fleuve Axaï. André fit bâtir la ville de Koïsa. Il arriva dans le même tems à Terki un Kan Tcherkas, nommé Sountkéléi Kanklitsvitz. Ce Prince suivi de ses sujets, bâtit un fauxbourg sur le rivage opposé du Térek, & rendit de grands services à la Russie.

Boris Godounof forma le projet de faire la conquête du Daghestan, & de s'emparer de Tarkou, sa Capitale, de la fortifier, & de bâtir deux nouvelles forteresses. Ce projet échoua, il fut battu & perdit Koïsa. Terki devint par-là une des bornes de la Russie. Le Tzar Mikaïl Fédorovitz fit abattre les tours de bois qui défendoient cette ville : il la munit de remparts & de bastions de terre. En 1670, ces travaux furent augmentés par le Tzar

Alexis Mikaïlovitz : il y envoya un Ingénieur Ecoſſois nommé Baïley.

SECTION LX.

Au retour de ſon expédition en Perſe, Pierre-le-Grand s'arrêta à Terki. Ses ſuccès & ſes conquêtes l'engagèrent à faire bâtir une nouvelle forteresſe ſur la rivière de Soulak, à vingt verſtes de Derbent. Arrivé à Moskou, Pierre I donna des ordres pour la conſtruction de cette forteresſe, & l'appella *Sviatoï-Kreſt*, Sainte-Croix, du nom de la contrée où elle eſt ſituée. On y envoya en 1728 la garniſon de Terki, qui fut détruite. La mer couvre aujourd'hui l'emplacement de cette ville.

Sviatoï-Kreſt fut démolie à ſon tour, en vertu du Traité de paix conclu en 1736 avec Schak Nadir. La garniſon fut envoyée à Kizliar, nouvelle forteresſe bâtie ſur le Térek. Ce nouvel établisſement ne conſiſte qu'en une redoute. C'eſt à cette époque que finit l'Hiſtoire des Koſaques Terki.

Les Koſaques Grébenski habitent encore les bords du Térek; ils occupent cinq petites villes, munies d'un parapet de terre, & quelques autres lieux de peu d'importance : ils ont un Attaman pour Chef; ils reçoivent annuellement une modique paie du Gouverneur d'Aſtrakan.

SECTION LXI.

Les Koſaques du Jaïk ſe ſéparèrent des Koſaques du Don en 1584. Netſchaï, leur Chef, chasſa les Tatars de la ville de Saratſchik, qui n'exiſte plus aujourd'hui. La fondation d'Iaïtskoï Gorodok, leur principale réſidence, ne remonte pas plus haut que le ſeizième ſiècle. Les annales de ces peuples ne font mention d'aucun évènement remarquable.

SECTION LXII.

1687.

Mazeppa fut élu Hetman des Kosaques de l'Ukraine & des deux rives du Boristhène : il étoit né dans le Palatinat de Podolie, & avoit été Page du Roi Jean Casimir ; il vécut ensuite avec les Grands du Royaume. Il eut une intrigue amoureuse avec la femme d'un Gentilhomme Polonois, qui le surprit avec son épouse. Après l'avoir fait cruellement fouetter, il le fit lier nud sur un cheval farouche, qui avoit été acheté en Ukraine. Cet animal, mis en liberté, emporta Mazeppa en Ukraine, où il arriva presque mourant. Quelques Kosaques le secoururent, & il se fixa parmi eux. Il se fit connoître par beaucoup d'actions courageuses : il devint Aide-de-Camp-Général de l'Hetman Ivan Samoïlovitz. Ce Chef accusé de trahison par les Kosaques, fut déposé & envoyé à Moskou. Le Prince Vazili Vaziliévitz Galitzin choisit Mazeppa pour Hetman, sur la demande qui lui en fut faite. Les Tzars Ivan & Pierre Alexiévitz le confirmèrent.

SECTION LXIII.

Mazeppa ne vivoit que politiquement avec Pierre I, qu'il n'aimoit pas. Mais il avoit une estime particulière pour Charles XII : il sut dissimuler ; il acquit la confiance de Pierre I, qui le décora de l'Ordre de Saint-André, & l'éleva au rang de Conseiller-Privé. Pendant vingt ans, il rendit les plus grands services à la Russie, & sur-tout au siége d'Azof.

Mazeppa ayant projetté de se rendre indépendant, affecta de ne pouvoir marcher, & d'être obligé de garder le lit. Il étoit entouré de Médecins : il poussoit de fréquens gémissemens. Sous un dehors simple & confiant, il pénétroit les secrets des autres, & profitoit des mots échappés au hasard. Il parloit peu : il feignoit

de boire pour faire tomber les autres dans le piége. Il se faisoit aimer par sa générosité & sa fausse candeur : il faisoit construire à grands frais des Eglises ; & remplissoit extérieurement tous les actes de piété.

SECTION LXIV.

1708.

Epiant le moment favorable à ses desseins, Mazeppa crut le trouver dans la guerre avec la Suède. Il mit dans son parti les principaux Chefs Kosaques : il envoya ensuite auprès de Charles XII, & conclut une alliance secrète avec lui. Il fut stipulé que Mazeppa attendroit en Ukraine l'arrivée des Suédois ; qu'il leur fourniroit des vivres & des munitions ; qu'il se joindroit à eux à la tête de ses Kosaques ; que l'armée Suédoise prendroit ses quartiers dans les places fortes ; qu'il engageroit le Hospodar de Valachie à se joindre à lui. Fidèle à ses promesses, Mazeppa fortifia Romna, Gadich & Batourin. La garnison de cette dernière ville fut composée de l'élite des Kosaques.

SECTION LXV.

Kochoubé, l'un des principaux Chefs de l'Ukraine, observoit attentivement les démarches de Mazeppa, qui lui avoit enlevé sa fille. Instruit des projets du Hetman, il va aussi-tôt en faire part à Pierre I. Ce Prince, qui regardoit Mazeppa comme son ami, lui renvoya le dénonciateur, & le laissa maître de la vengeance. Kochoubé fut condamné à mort, & assommé par trois coups d'un marteau pointu, supplice en usage parmi les Kosaques.

Ceux-ci, furieux du traitement que Mazeppa avoit fait à Kochoubé, & fidèles à la Russie, abandonnèrent leur Chef. Le Hetman, accompagné de quinze cents hommes qu'il avoit à sa solde, se sauve auprès de Charles. Ce Prince, confiant dans les

secours qu'on lui avoit promis, se rendoit en Ukraine. La défection du Hospodar de Valachie mit Mazeppa dans l'impuissance de tenir parole, & le Roi de Suède dans une position critique. La perte de la bataille de Poltava, qui ne laissoit plus d'espérance ni à l'un ni à l'autre, les obligea de se sauver en Turquie. On prétend que Mazeppa n'ayant pas assez de fermeté pour supporter ce revers, mourut trois mois après à Bender, d'un poison qu'il prépara lui-même.

SECTION LXVI.

Pierre I, furieux de la trahison de Mazeppa, n'écoute que la vengeance : il envoie Mentchikof en Ukraine. Le Général prend Batourin, massacre les habitans, s'empare des richesses du Hetman, rase son palais, brûle les magasins. Le Clergé lance Anathême contre Mazeppa. Son portrait est exposé sur la place de Gloukof. Le Bourreau le traîne dans les rues, & finit par l'attacher à une potence. Les complices de Mazeppa furent ensuite exécutés.

Le 7 Novembre 1708, les Kosaques ayant reçu ordre de Pierre I d'élire un Hetman, choisirent Ivan Skoropadski, qui étoit Colonel du régiment de Staradoub.

SECTION LXVII.

Les Kosaques Zaporoïski se retirèrent chez les Tatars de Krimée en 1709 : ils y restèrent jusqu'en 1739, qu'ils capitulèrent avec l'Impératrice Anne, & revinrent habiter les bords du Don & du Boristhène.

En 1722 Skoropadski mourut : Pierre I supprima le Hetmanat. Ce Prince saisit toutes les occasions propres à restraindre, ou plutôt à anéantir les priviléges dont les Kosaques avoient joui. L'Impératrice Elisabeth rétablit le Hetmanat en faveur de Kirilli Grégoriévitz Razoumofski, Ukrainien d'origine, déjà décoré du

titre de Comte. En le nommant Hetman, l'Impératrice borna ſon pouvoir ; mais ce Chef donna volontairement ſa démiſſion en 1763. (Voyez Statiſtique des Sujets de l'Empire de Ruſſie, Sect. II, Tom. I, Hiſt. Moderne.) Nous paſſons à la conquête du Kamtchatka.

SECTION LXVIII.

Les progrès des Ruſſes dans la Sibérie les conduiſirent juſques dans le Kamtchatka. On dit que vers le milieu du ſiècle dernier, un Ruſſe nommé Fédor Alexéief, s'étant embarqué ſur la Kolima pour naviger dans la mer Glaciale, fut jetté par la tempête au Kamtchatka, & conſtruiſit quelques cahutes ou zimovies ſur les bords du Nikoul, appellé par les Ruſſes Fédoticha. Les Kamtchadales regardèrent d'abord Fédor & ſes compagnons comme des dieux, & les croyoient invulnérables. La diſcorde s'étant miſe parmi eux, ils ſe battirent, & l'un d'eux fut tué. Les Kamtchadales & les Koriaques revenus de leur ſurpriſe, crurent qu'ils pouvoient ſe défaire de ces dangereux voiſins ; ils les maſſacrèrent tous.

SECTION LXIX.

1696.

Avant cette époque, les Ruſſes ne connoiſſoient le Kamtchatka que de nom. Le Koſaque Atlaſſof, nommé Commiſſaire au Fort d'Anadirskoï, envoie ſeize Koſaques ſous le commandement de Morosko, pour rendre tributaires les Koriaques de la rivière d'Opouka & les peuples voiſins. Morosko s'avance juſqu'à la rivière Tiguil, & parvint à peu de diſtance de celle de Kamtchatka. Il s'en revint à Anadirskoï, après avoir ſoumis une habitation, & rapporta avec lui des manuſcrits en langue Japonoiſe, débris d'un naufrage que des Japonois avoient fait peu auparavant.

SECTION LXX.

1697.

Atlaſſof à la tête de ſoixante Koſaques, d'autant de Joukaguirs, entre dans le Kamtchatka, ſoumet pluſieurs peuplades qu'il rend tributaires. Il partage enſuite ſa troupe en deux corps, envoie l'un aux ordres de Morosko, vers l'Océan oriental, & marche avec l'autre le long du Golfe de Penchenska. Arrivé ſur la rivière Pallana, les Joukaguirs ſe révoltent, tuent trois Koſaques, en bleſſent quinze autres; mais ils ſont tous mis à mort. Atlaſſof continue ſa marche vers le midi, ſe réunit à Morosko ſur le Tiguil, ſoumet tous les peuples, leur impoſe des tributs, donne la liberté à un Japonois, conſtruit un Oſtrog ou Fort ſur la rivière de Kamtchatka, plante une Croix avec l'inſcription ſuivante : » L'an 7205 (1697) » le 13 Juillet, cette Croix a été placée par Volodimir Atlaſſof & » ſes Compagnons, au nombre de cinquante-cinq «. Il revient enſuite à Jakoutsk au mois de Juillet 1700, chargé d'un riche tribut de pelleteries, qui conſiſtoit en trois mille ſix cents quarante zibelines, & deux cents vingt autres peaux de caſtors, renards, &c. : il ſe rend à Moskou pour les préſenter au Tzar. En reconnoiſſance de ſes ſervices, il obtint le commandement des Koſaques de Jakoutsk.

SECTION LXXI.

Atlaſſof reçoit ordre de tenter une ſeconde expédition au Kamtchatka ; on lui aſſigne des troupes & on lui donne des munitions. Sorti de Tobolsk il s'empara, ſur la rivière Tongouſi, d'une barque chargée de marchandiſes pour la Chine, & fut mis en priſon. Ceux qui le remplacèrent dans le commandement établirent la domination de la Ruſſie dans le Kamtchatka. Trois Commandans furent nommés pour la conſerver. L'un habita

l'Oſtrog

l'Oſtrog ſupérieur de la rivière de Kamtchatka; l'autre l'Oſtrog inférieur, & le troiſième celui de Bolchaïa-Réka. En 1707 les peuples qui habitoient ſur les bords de cette rivière, indignés de la rigueur avec laquelle Dimitri-Jarégin faiſoit lever les tributs, ſe ſoulevèrent, brûlèrent le Fort, égorgèrent les Collecteurs & toute la garniſon. Atlaſſof ſortit de priſon en 1706, fut envoyé au Kamtchatka, où il arriva en 1707. Il y prit le commandement en chef. Ses brigandages le rendirent ſi odieux aux Koſaques, qu'ils ſe révoltèrent contre lui & l'égorgèrent en 1711. Tchérékof & Mironof, ſucceſſeurs d'Atlaſſof, éprouvèrent le même ſort, parce qu'ils vexoient les Koſaques & retenoient leur paye. Ceux-ci, pour mériter leur pardon, rebâtirent le Fort de Bolchereskoï, & repouſſèrent les Kamtchadales qui avoient profité de leur diſcorde pour tomber ſur les Koſaques. Le Kamtchatka n'offrit pendant long-tems d'autres ſpectacles que la tyrannie des Commiſſaires envers les Koſaques; les révoltes de ceux-ci contre leurs Chefs; les efforts impuiſſans des Kamtchadales pour recouvrer la liberté; des embûches, des perfidies, des maſſacres réciproques.

SECTION LXXII.

1731.

Le nombre des Koſaques étoit conſidérablement diminué par les différens corps que Bering avoit embarqués, & par ceux envoyés contre les Tchoutchi : les Kamtchadales réſolurent de profiter de cette diverſion pour ſecouer le joug. Ils envoyèrent leurs principaux Chefs dans toute la preſqu'Iſle, pour engager les habitans à ſe révolter. Ils réuſſirent. Ils concertèrent ſi ſagement leurs opérations, qu'ils empêchèrent toute correſpondance avec le Fort d'Anadirskoï, & posèrent des corps-de-gardes le long de la côte pour arrêter les Ruſſes.

Les Kamtchadales ayant appris le départ du Commiſſaire Sakourdin, qui alloit lever des tributs ſur l'Anadir, remontent la rivière de Kamtchatka, maſſacrent les Koſaques, brûlent leurs habitations & l'Oſtrog dont ils s'emparent. Ce triomphe fut court. Sakourdin, repouſſé par les vents, revient ſur ſes pas, & empêche les Kamtchadales de ſe réunir. Les Ruſſes vainqueurs d'un Oſtrog volent au ſecours des deux autres. Ils obligent les Kamtchadales à ſe ſoumettre; ils puniſſent de mort les principaux coupables, ainſi que les trois Koſaques dont les vexations avoient donné lieu à la révolte.

Depuis cette époque, le pouvoir des Ruſſes s'eſt établi ſolidement dans le Kamtchatka. Les Commandans ont été mieux choiſis, les Koſaques mieux diſciplinés; la paix a toujours régné entre les vainqueurs & les vaincus. Chaque Kamtchadale donne une pelleterie quelconque pour tribut. En embraſſant la Religion Ruſſe, ils ont adopté les uſages & les coutumes de cette Nation.

Nous venons de faire connoître l'origine, les exploits & les conquêtes des Koſaques: l'ordre des choſes exige que nous terminions cette Hiſtoire par les malheurs & la deſtruction des Koſaques Zopozoïski.

SECTION LXXIII.

Le pays habité par les Koſaques Zaporoïski eſt la Cherſonnèſe Taurique, l'ancienne patrie des Daces & des Gètes. C'eſt-là probablement qu'Ovide fut exilé : il y a, près de Belgorod, une montagne que l'on appelle *Ovidova Maguila*, ou le tombeau d'Ovide.

Les Zaporoïski, avant leur deſtruction, formoient un corps de 20 à 25,000 hommes. Il étoit compoſé d'émigrés, de transfuges, de déſerteurs de différentes Nations. On a vu que pour être admis dans ce corps, il falloit avoir traverſé ſeul dans un

bateau les treize cataractes, & donner des preuves de courage. Il falloit encore faire une année de noviciat, pendant laquelle on servoit une chambrée. Rien n'étoit plus libre que la volonté de celui qui s'enrôloit dans cette milice : maître de la quitter, il pouvoit la rejoindre ensuite. Tous ces Kosaques gardoient un profond silence sur leur patrie ; & quoique de Nation différente, ils ne parloient tous qu'une même langue. Je crois avoir reconnu deux François parmi eux : je leur fis beaucoup de questions auxquelles ils ne jugèrent pas à-propos de répondre, quoiqu'ils entendissent très-bien ce que je leur disois. Les transfuges qui ignorent la langue Kosaque, sont très-embarrassés dans les commencemens, mais la nécessité rend l'homme plus intelligent, plus industrieux, & le langage des signes n'est pas le moins expressif.

SECTION LXXIV.

Lorsque les Voïévodes, les Castellans, les Starostes Polonois voulurent asservir les Kosaques, ceux-ci prirent le parti d'émigrer ; ils se retirèrent dans un pays inculte au-delà des cataractes du Boristhène, y vécurent de la pêche & de la chasse, eurent des guerres fréquentes avec différens peuples, & sur-tout avec les Tatars. Ils fortifièrent ensuite la Setcha, ou lieu de leur résidence, sans autres desseins d'abord dans la construction de cette espèce de forteresse, que d'en faire un centre de réunion pour tous ceux qui voudroient suivre le même genre de vie qu'eux. En 1506 ils se choisirent un Chef dans la personne de Preslaf-Lancibronski. Voyez les Sections X, XI & XXIX.

Devenus libres, les Zaporoïski partagèrent entr'eux les terres incultes. Tandis que les uns veilloient à la défense commune, les autres exerçoient différentes branches d'industrie. On vit des cultivateurs, & bientôt des commerçans. Ceux-ci préparèrent

des maroquins d'une très-bonne qualité ; que les Ruſſes appellent *Safian ;* d'autres tirèrent beaucoup de ſel des lacs de Krimée, qu'ils vendoient aux Koſaques de l'Ukraine. Peu-à-peu il ſe forma de nombreux haras ; le pillage fournit des beſtiaux ; on engraiſſa ceux qui n'étoient pas propres au labourage. La chaſſe procuroit le gibier, & la pêche du poiſſon en abondánce.

La Setcha étoit diviſée en trente-huit *Kourènes* ; chaque Kourène conſiſtoit en une grande maiſon & en pluſieurs petites. Pour être Koſaque il falloit dépendre d'une Kourène ; & ceux qui étoient dans la Setcha étoient obligés de vivre dans leur Kourène, & d'en obſerver exactement les Loix. Chaque Kourène avoit ſon *Attaman* ou Chef, mais elles étoient toutes ſoumiſes au *Kochévoï-Attaman*, & celui-ci au Hetman. Chacun d'eux étoit élu d'un commun accord, & dépoſé au moment où il déplaiſoit. L'Attaman étoit nommé par ſa Kourène, & le Kochévoï par toutes. Celui qui étoit dépoſé redevenoit ſimple Koſaque. Dans le principe de l'établiſſement, tous les Koſaques demeuroient dans la Setcha ; mais peu-à-peu ils ſe diſpersèrent, & formèrent des métairies appellées *Koutre*, & les maiſons qui en dépendoient *Zimoveniki*, ou ſéjour d'hiver.

Malgré cette diſperſion, il y avoit toujours dans la Setcha quatre ou cinq mille hommes armés. Il étoit défendu aux femmes d'y entrer, ſous peine d'être lapidées. Il étoit permis aux Koſaques de vivre avec elles dans leurs Zimoveniki.

SECTION LXXV.

Les Zaporoïski faiſoient de fréquentes incurſions dans la petite Tatarie. Ces Koſaques & ceux du Don étoient la plus forte barrière que la Ruſſie pût oppoſer aux Tatars de Krimée. Ils lui ont été fort utiles, & dans la guerre de Pruſſe, & dans celle contre les Turcs. Ils ſe montoient, s'armoient, ſe nour-

rissoient à leurs dépens. Cette singulière espèce de milice réunissoit des propriétés particulières, & une sorte de propriété générale. Toutes les subsistances, soit pour les hommes, soit pour les animaux, étoient, pour ainsi dire, communes. Les portes des maisons ne fermoient point à clef; à l'absence des propriétaires, les Kosaques voyageurs entroient dans les maisons, & usoient des alimens ou des choses dont ils avoient besoin. L'argent ou les effets perdus étoient portés dans la Setcha; on les suspendoit à une grande perche, & celui qui les avoit perdus étoit sûr de les y retrouver.

Le meurtre étoit puni très-sévèrement. Le meurtrier étoit couché vivant dans une fosse; on mettoit sur lui le cadavre de celui qu'il avoit assassiné, & l'on remplissoit la fosse de terre. Les débiteurs étoient attachés à un canon sur la Place; ils y restoient jusqu'à l'acquittement de leurs dettes, ou jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé des répondans. Un Kosaque voleur étoit attaché à un poteau planté au milieu du camp : on plaçoit à ses pieds une bouteille d'eau-de-vie, un verre & une massue; chaque passant buvoit un peu de cette eau-de-vie, en donnoit au coupable, & lui appliquoit ensuite un coup de massue plus ou moins fort, selon l'énormité du vol. Ce supplice duroit au moins trois jours. Si le coupable ne pouvoit rendre la chose volée, ou ne trouvoit point de répondant, il y restoit plus long-tems, & mouroit quelquefois sous les coups. Si un coupable échappé au supplice, commettoit la même faute, il étoit attaché de nouveau au poteau, & pendu ensuite. Voilà une harmonie, une bonne foi, une justice aussi étranges l'une que l'autre. Il faut en conclure que la notion du juste & de l'injuste est le fondement de toutes les sociétés, même de celle des brigands.

SECTION LXXVI.

Les aſſemblées de la Setcha ſe faiſoient après le dîner. Il y en avoit toujours une le premier Janvier. On y faiſoit la répartition des rivières & des lacs, pour la pêche. Le ſort préſidoit à la répartition qui ſe renouvelloit chaque année, pour que chaque Kourène eût à ſon tour les bons comme les mauvais endroits. On y éliſoit de nouveaux Chefs, ſi l'on avoit ſujet de ſe plaindre des anciens. L'aſſemblée étoit annoncée au ſon des timbales. Auſſi-tôt le ſignal donné, le *Jeſſaoul* couroit prendre un étendard à l'Egliſe, & le plantoit au milieu de la Place. Les Koſaques de la Setcha ſe raſſembloient ſur le champ. Le Kochévoï avoit en main le bâton de commandement : le Juge tenoit le ſceau, le Piſſar une écritoire, & le Jeſſaoul une verge de fer. Ils ſaluoient toute l'aſſemblée en arrivant, avoient la tête découverte, & ſe tenoient debout au milieu du cercle. On donnoit le nom de *Starchina* ou de vieillards à ces Chefs.

Si, après avoir fait la diſtribution de la pêche, on vouloit élire d'autres Chefs, le cercle ſe rétreciſſoit. Les Koſaques ordonnoient à celui qu'ils vouloient dépoſer, de poſer à terre la marque de ſa dignité. Le Chef obéiſſoit reſpectueuſement, & s'en alloit à ſa Kourène. Lorſqu'il étoit queſtion d'élire le Kochévoï, on commençoit par délibérer ſur celle des Kourènes qui devoit fournir le candidat, & enſuite ſur le ſujet. Quand les ſuffrages étoient réunis, une troupe de Koſaques ivres alloit lui annoncer ſon élection. Le nouveau Chef faiſoit ſemblant de refuſer. Deux hommes le traînoient auſſi-tôt au milieu du cercle de l'aſſemblée, en lui diſant des injures. Après l'élection, un des Starchina ramaſſoit le bâton de commandement, & le préſentoit à l'élu, qui refuſoit encore de le prendre. On répétoit ordinairement cette cérémonie pendant trois jours. Le Chef finiſſoit enſuite par ſe

rendre aux désirs de l'assemblée. Au moment où il s'armoit du bâton de commandement, de vieux Kosaques prenoient chacun une poignée de terre, & la lui jettoient au visage. Si le tems étoit humide, on le couvroit de boue. Il y avoit annuellement deux autres assemblées ordinaires pour les élections particulières. Quand les membres d'une Kourène étoient mécontens d'un des Starchina, ils en attiroient d'autres dans leur parti. Dix Kourènes d'accord suffisoient pour faire procéder à une nouvelle élection. Le Chef déposé étoit obligé de renoncer à sa dignité, sans quoi il couroit risque d'être massacré. Une Kourène choisissoit toujours son Attaman parmi ses membres.

On tenoit aussi des assemblées lorsqu'il étoit question d'entrer en campagne, ou de discuter des matières relatives aux intérêts de la Setcha. Le Kochévoï jouissoit à la guerre du souverain pouvoir; il redevenoit simple Kosaque à la paix. Le Juge ne prononçoit que sur les affaires de peu d'importance : l'avis des Chefs étoit nécessaire dans toutes les matières graves.

L'Attaman n'avoit aucun revenu particulier; il géroit les biens de tous ses Kosaques, & leur servoit de père. Les Starchina ne jouissoient d'aucun revenu; la Cour de Russie leur donnoit des appointemens : ils prélevoient des droits de Douane sur ce qu'on importoit à la Setcha.

SECTION LXXVII.

Le territoire de la Setcha, d'abord borné, s'étendit par les défrichemens. Les Russes qui avoient des domaines limitrophes, prétendirent que les Zaporoïski avoient anticipé sur leurs possessions, & voulurent se faire justice. Ceux qui avoient défriché, prétendirent à leur tour être les vrais possesseurs, & résolurent de défendre leurs défrichemens. La Souveraine reçut des plaintes de la part des Russes sur la résistance des Kosaques : des Com-

missaires furent nommés à l'effet de reconnoître les terreins litigieux, & de fixer les bornes respectives. MM. Milgounof, Volkof & d'autres Officiers se rendirent sur les lieux ; ils donnèrent gain de cause aux Russes. Les Kosaques recoururent à la justice de la Souveraine. Ils lui envoyèrent une députation, à la tête de laquelle étoit un vieillard de 70 ans, doué d'un bon esprit dans un corps sain. A son arrivée à Pétersbourg, il se rendit chez le Hetman pour lui rendre compte des motifs de son voyage, & le prier de le présenter à la Cour. L'Impératrice accueillit la députation avec l'air de majesté & d'affabilité qui lui est propre ; elle demanda au chef le sujet de sa députation. Celui-ci, après lui avoir baisé la main, lui dit : » Matoucheka ! (Mère) nous venons » te demander justice contre ceux de tes Sujets qui nous ravissent » les terres que nous avons défrichées ; & si tu nous la refuses, » pense que nous n'avons qu'un pas à faire pour nous rejoindre à » nos frères les Tatars «. L'Impératrice répondit : » Je suis votre » mère, & comptez sur ma justice «.

L'Impératrice donna des ordres en conséquence : mais où les bonnes intentions des Souverains sont-elles fidèlement exécutées ?

SECTION LXXVIII.

La guerre de la Russie avec la Porte fournit, quelques années après, de nouveaux sujets de plaintes de la part des Kosaques. Pour aller à l'ennemi, les Russes sont obligés de traverser une vaste étendue de pays ; & comme il n'y a dans l'intérieur de l'Empire ni étapes pour les troupes, ni auberges pour les Officiers, ceux-ci se trouvent dans la nécessité de manquer de tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, ou de conduire avec eux les provisions de bouche & de fourrages. Les détachemens Russes qui marchoient vers la Krimée & le Danube, crurent qu'ils

qu'ils pouvoient exiger des Kosaques du Boristhène & du Don les fournitures qui leur manquoient. Ils s'adressèrent à Daniel Jéfrimof, Attaman du Don, qui possédoit, dit-on, cent mille chevaux de races Turque & Tatare, & deux millions de roubles. Les richesses sont par-tout l'herbe aux frêlons. L'Attaman refusa les contributions de chevaux & d'argent, & sur ce refus, on l'arrêta comme un rebelle. On expédia un Courier à l'Impératrice pour l'informer de cet évènement : la dépêche rendit Jéfrimof suspect au Gouvernement; on l'accusoit d'avoir des intelligences avec les Tatars du Kouban & le Starchina du Jaïk, regardés comme ennemis de la Russie. Le Ministère ordonna que le prisonnier fût transféré à Pétersbourg. Condamné à une prison perpétuelle, il fut enfermé dans une forteresse des environs de Narva. La disgrace de l'Attaman entraîna celle du Starchina des Kosaques du Jaïk, qui fut relégué au fond de la Sibérie.

SECTION LXXIX.

Les Kosaques Zaporoïski, moins endurans que ceux du Don, prirent les armes pour défendre leurs propriétés. Cette insurrection coûta la vie à plusieurs Russes; les autres furent contraints de s'éloigner. De nouvelles plaintes parvinrent à l'Impératrice : le besoin qu'on avoit alors des Kosaques fit retarder la vengeance.

SECTION LXXX.

La captivité de Jéfrimof & du Starchina du Jaïk aigrirent les esprits. Depuis plus de deux cents ans les monts Ouralsks ont été l'asyle d'une race d'hommes presque sauvages, qui ont toujours menacé les Provinces Russes d'une guerre ouverte ou d'une invasion furtive au moment où on a voulu les contraindre : cette race est celle des Kirguis. Ils étoient si redoutables, que Pierre I fut contraint de renoncer à les soumettre. Instruit de

leurs diſpoſitions à ſe ſoulever contre la Ruſſie, le Gouvernement crut en prévenir l'effet en ordonnant que tous les Kirguis ſeroient enrégimentés, porteroient un uniforme, feroient couper leurs barbes & ſerviroient pendant ſept ans. Cette ordonnance détruiſoit les uſages, les priviléges & le coſtume d'un peuple qui ſervoit comme les *Sardes*, mais ſeulement pendant une année. L'aigreur des Kirguis ſe changea en haine, & celle-ci en fureur. C'eſt dans de pareilles diſpoſitions qu'on éveille ſon courage, qu'on ſecoue le joug & qu'on ſe révolte. Le Miniſtre de la Guerre, inſtruit à tems de ces déſordres, chercha à s'oppoſer aux progrès du mal en retardant l'exécution de l'ordre; il eſpéroit qu'en temporiſant, l'orage ſe calmeroit de lui-même. Malheureuſement le premier pas vers la révolte conduit toujours au ſecond: plus on veut arrêter la ſédition par la force, & plus on l'excite. Il eût été plus ſimple & plus sûr de laiſſer ces Koſaques tranquilles, & de ne rien innover dans un moment de fermentation. La conduite d'Emelka Pougatchof va le prouver.

SECTION LXXXI.

Emelka Pougatchof, né ſur les rives du Don, avoit ſervi dans la guerre contre le Roi de Pruſſe, & dans celle contre les Turcs. Il ſe trouva à la priſe de Bender. Deſirant de quitter l'armée, il demanda ſon congé abſolu. Le refus l'engagea à déſerter. Il ſe réfugia d'abord à Dobrinka en Pologne, & enſuite parmi les Raskolniki de la petite Ruſſie. La crainte d'y être arrêté le détermina à ſe rendre près des monts Ouralsks. Il profita de la diſpoſition des eſprits pour engager les Koſaques à ſe révolter ouvertement contre la Ruſſie. Il fut arrêté dans ce nouvel aſyle, & conduit à la fortereſſe de Pétersbourg. Il joua ſi parfaitement le rôle de fou dans ſes interrogatoires, qu'il fut regardé comme tel. Après quelques mois de détention, il fut conduit à Kazan

pour [illegible] e enfermé le reste de ses jours. Les prisons de Russie ne ressemblent point à celles des autres Etats de l'Europe. Les prisonniers sont détenus dans des quarrés longs, formés de gros madriers très-élevés, sans couvertures, & ils y vivent en grande partie d'aumônes publiques. Quelque tems après son arrivée à Kazan, Pougatchof fut promené dans les rues pour demander la charité. Après l'avoir obtenue, il engagea son satellite à boire de l'eau-de-vie, & celui-ci en but tant qu'il tomba ivre mort. Un Pope, témoin de cette scène, mena Pougatchof chez lui, & le conduisit hors de la ville dans une charrette couverte. Libre de ses fers, le brigand marcha nuit & jour vers le Jaïk. Il y trouva les Kosaques de ce nom & ceux du Térek en guerre ouverte contre la Russie; mais ils manquoient de Chefs, & Pougatchof se mit à leur tête. Dès qu'il eut attaché le grelot de la révolte, les peuples des environs accoururent en foule pour marcher sous ses étendarts. Il prit alors le nom de Pierre III, créa des Officiers à qui il donna les noms des Ministres & des principaux personnages de Russie. D'un Pope il fit un Archevêque, créa des dignités, institua des ordres, &c. Il ne marchoit jamais sans être entouré comme un Souverain; de tems en tems il se voiloit le visage, & l'imposteur avoit besoin de ces éclipses de la grandeur. Sa marche étoit précédée de cinquante scélérats déterminés, toujours prêts à exécuter ses ordres. Des cordes, des gibets, des instrumens effrayans leur servoient d'armes.

SECTION LXXXII.

1773-1774.

La haine que Pougatchof avoit jurée à la Noblesse, lui procura bientôt une armée de Kosaques, de Baschekirs mécontens, de fugitifs, d'esclaves & de voleurs qui espéroient s'enrichir sous un Chef si puissant. Cette armée de brigands pouvoit devenir

funeste à l'Empire. Les troupes étoient dispersées en Pologne, en Krimée, sur les rives du Danube & dans l'Archipel; & si, au lieu de s'amuser à piller les campagnes, à détruire les ouvrages des mines, à faire le blocus d'Orenbourg, Pougatchof eût marché droit à Moskou, il se seroit rendu maître de cette Ville, où cent mille esclaves révoltés l'attendoient.

Ses premiers succès furent rapides; & la Cour de Russie se détermina à envoyer contre lui le Général *Karre* à la tête d'un petit corps de troupes. La commission étoit épineuse. Aussi le Général Russe ne jugea pas à propos de s'approcher de l'ennemi de plus de vingt-cinq verstes. Un autre Officier fut chargé de la commission, & ce brave homme méritoit d'être mieux secondé. Dès qu'il fut en présence des rebelles, il ordonna l'attaque; loin d'obéir, les soldats passèrent sous les drapeaux de Pougatchof. Dans cet état des choses, on jugea à propos de rappeller une partie des troupes qui étoient en Pologne & en Krimée. La fortune les servit mal, elles furent battues; Pougatchof fit écorcher vifs les Officiers qu'il avoit fait prisonniers & qui ne voulurent pas se ranger de son parti. Tous les Nobles qui eurent le malheur de se trouver sur son passage périrent dans les plus cruels tourmens. Aucun sexe, aucun âge ne furent épargnés. Ces vengeances terribles étoient bien propres à effrayer les cœurs, & à ôter aux troupes l'envie de se battre contre des assassins ou des bourreaux. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails au sujet de ce monstre; on les trouvera à la suite du Manifeste que la Cour de Russie a publié contre Pougatchof & ses complices. Nous y joindrons l'Oukaz de l'Impératrice pour la destruction de la Setcha des Kosaques Zaporoïski. C'est à cette époque que finit l'histoire générale des Kosaques.

MANIFESTE

De l'Impératrice de Russie, contre POUGATCHOF *& ses complices.*

» CATHERINE II, par la grace de Dieu, &c. Une infinité de
» faits atteſtent que depuis que nous avons reçu des mains de la
» Providence la domination autocratique ſur l'Empire de Ruſſie,
» nous ne nous ſommes propoſé que de travailler au bonheur des
» fidèles ſujets que Dieu nous a confiés, ſans qu'aucun obſtacle
» ait pu ralentir en nous ce deſir. Nous conſacrons nos jours à
» procurer à tous nos ſujets une vie tranquille & paiſible; &
» nos ſoins maternels tendent conſtamment à faire fleurir les
» vertus chrétiennes, à perfectionner les loix civiles & l'éducation
» de la jeuneſſe, & à déraciner les vices, les injuſtices, la tyrannie,
» la corruption, les uſures de toute eſpèce, l'oiſiveté & l'oubli
» des devoirs. Nos ſoins infatigables pour le bien public ont
» ſur-tout éclaté dans ces derniers tems, lorſqu'avec un courage
» inébranlable, nous avons protégé & défendu cet Empire contre
» les attaques d'un ennemi puiſſant, & qu'avec les ſecours du
» très-Haut, appuyés ſur la juſtice de nos armes & la valeur
» de nos armées victorieuſes, nous l'avons empêché d'inſulter
» nos frontières en prévenant tous ſes projets. C'eſt par-là que
» ſans la médiation d'aucune Puiſſance étrangère, nous avons
» conclu une paix avec la Porte Ottomane; paix qui affermit
» notre tranquillité au-dehors, & procure à nos fidèles ſujets les
» moyens de jouir des fruits d'un calme heureux. Tandis que
» nous cherchions à élever au plus haut degré la proſpérité de

» l'Empire, a-t-on pu voir sans indignation ou sans horreur des » ennemis intérieurs conspirer contre leur patrie; fouler aux pieds » les loix de l'obéissance; lever audacieusement l'étendart de la » révolte contre leur légitime Souveraine; s'associer à l'imposteur » Emelka Pougatchof, Kosaque du Don, pour exercer avec lui » des vexations, des atrocités dans les Gouvernemens d'Orenbourg, de Kazan, de Nigéni-Novogorod & d'Astrakan; ravager » par le fer & la flamme les temples, les villes & les villages; » piller les lieux saints; dévaster les héritages; livrer à des tourmens inouis les Ministres de la Religion, & une multitude » d'autres personnes de tout état, sans épargner même les enfans » au berceau?

» Qui pourroit retracer sans frémir les horreurs d'un homme, » qui, ayant oublié son devoir & le serment qu'il a prêté devant » Dieu à son Souverain, a abjuré les loix de l'obéissance, & » brisé tous les liens de la société? Les forfaits de ce scélérat & » de ses complices sont si nombreux & si atroces, qu'il est impossible de s'en former une idée juste.

» La recherche des crimes que cette rebellion a enfantés, a été » commencée, en exécution de nos ordres, dans notre Capitale » de Moskou, par le Général en chef Mikaïl Volkonski, & par le » Général-Major Paul Potioumkin. Nous renvoyons aujourd'hui » la connoissance de cette affaire au Sénat; & nous voulons » que de concert avec les Membres du Synode qui sont à Moskou, » & avec le concours des trois premières classes & des Présidens » de tous les Colléges, il se fasse rendre compte de toutes les » dépositions, pour prononcer définitivement & conformément » aux loix de notre Empire contre les coupables.

» Quant à ce qui regarde l'offense faite à notre personne » sacrée, notre intention est de l'oublier à jamais, attendu que » ce délit sera le seul de cette espèce sur lequel nous aurons

» occasion de faire éclater notre clémence. Nous prions ardem-
» ment l'Etre suprême d'épargner dans sa colère l'Empire qu'il
» nous a confié ; de répandre par-tout le repos & la paix, & de
» nous affermir, ainsi que nos fidèles sujets, dans la pratique
» des vertus chrétiennes. Donné à Saint-Pétersbourg le 19
» Décembre (vieux style) l'an de grace 1774, & de notre règne
» le treizième «.

Signé, CATHERINE.

Ce Manifeste étoit accompagné de la Relation suivante.

» Emelka Pougatchof est né, ainsi qu'il en est convenu lui-
» même, sur le Don, à Zinvilskaïa-Stanitza. Son père & son
» grand-père étoient du même endroit, Kosaques de nation ; sa
» femme, nommée Sophie, est fille d'un Kosaque appellé Dimitri
» Nikiforof. Pougatchof a servi en qualité de simple Kosaque
» dans la guerre contre le Roi de Prusse, & dans celle contre les
» Turcs. Il s'est trouvé à la prise de Bender. Ayant voulu quitter
» l'armée, il demanda son congé qui lui fut refusé. Son beau-
» frère, envoyé comme colon près du fort de Taganrok, ne
» voulant point y rester, engagea Emelka & d'autres Kosaques
» à déserter. Leur projet ayant été découvert, on leur ordonna
» de comparoître à Tcherkask ; mais Emelka nia obstinément
» d'avoir été engagé à la désertion par son frère. Peu de tems
» après, il prit la fuite, & se retira à Dobrinka en Pologne, où
» il fit connoissance avec un grenadier déserteur, nommé Alexis
» Séménof, & ils vécurent ensemble d'aumônes. Il se rendit
» ensuite chez les Raskolniki de la petite Russie. Mais craignant
» d'y être arrêté, il s'avança vers le Jaïk, avec le dessein d'engager
» les Kosaques à faire des incursions dans le Kouban. Ce fut là
» qu'il commença à prendre le nom du feu Empereur Pierre III.
» Il fut arrêté, mis aux fers, envoyé d'abord à Simbirsk, &

» ensuite à Kazan. Il y gagna les soldats qui le gardoient, & » retourna vers le Jaïk, où il se donna une seconde fois pour » l'Empereur Pierre III.

» Des Kosaques rebelles, qui avoient déserté pour éviter les » châtimens qu'ils méritoient, embrassèrent son parti. Dès que » le Commandant de la ville de Jaïk en fut informé, il envoya » des troupes contre le rebelle, qui ne les attendit pas. Quelque » tems après, il reparut devant cette Ville avec un renfort » considérable; mais ne pouvant s'en rendre maître, il dirigea » sa marche vers les lignes d'Orenbourg, & prit les forts qui se » trouvèrent sur son passage, par le peu de résistance que firent » les Commandans & les soldats invalides qui les gardoient. Sa » cruauté s'accrut avec ses succès. Ses troupes consistoient princi» palement dans un corps d'environ trois cents Kosaques, qui » lui sont restés fidèles jusqu'à sa mort.

» Emelka continua ses cruautés & ses dévastations. Il entreprit » le siége d'Orenbourg, avant même que nous fussions informé » d'une entreprise aussi inouie. Cependant, sur le premier avis » des succès qu'avoient eus les rebelles, le Gouvernement envoya » des Généraux pour commander les troupes, qui furent aug» mentées successivement en raison de la nécessité. Dans le mois » de Décembre 1773, le Général en chef Bibikof, reçut des » instructions avec un plein pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit » à propos pour étouffer la révolte. Les entreprises de ce Général » eurent le plus heureux succès. Le Prince Pierre Galitzin, Géné» ral-Major, battit les rebelles près du fort Tatischef. Ils étoient » en grand nombre, la plûpart Kosaques du Jaïk, ou Tatars » Baschkirs; les autres étoient des Russes fugitifs & des paysans » qui travailloient aux mines dans ces quartiers.

» Au grand regret de l'Empire, la mort du Général Bibikof » donna le tems aux rebelles de réparer leurs pertes. Cependant

» Emelka,

» Emelka, défait une feconde fois près de Soumara par le Prince
» Galitzin, dirigea fa marche vers les mines d'Orenbourg; il y fit
» fondre du canon, & renforça de jour en jour fon parti. Tous
» fes pas furent marqués par des cruautés. Il détruifit les habi-
» tations & les mines, pilla & ravagea ce qu'il trouvoit fur fon
» paffage. Il fut défait une troifième fois par le Colonel Mikelfon;
» mais il trouva encore le moyen d'échapper & de fe former un
» nouveau parti. S'étant emparé enfuite du fort d'Olda, il paffa
» la Kama, & vint à Kazan, où le Général-Major Paul Potioumkin
» étoit arrivé deux jours avant lui. Cet Officier marcha à fa
» rencontre avec toutes les troupes qu'il put raffembler; les re-
» belles évitèrent le combat, entrèrent par trahifon dans un faux-
» bourg de la Ville, du côté du champ d'Apsko, & mirent le
» feu au fauxbourg, qui fut réduit en cendres. Dans cette cir-
» conftance critique, le Général Potioumkin fe retira dans le
» Kremle ou Château fort de la Ville. Il fe livra fucceffivement
» trois combats dans lefquels les rebelles furent défaits. Une
» partie de ceux-ci fe replia avec Pougatchof fur le Volga, &
» paffa ce fleuve à la nage. Ils continuèrent leurs brigandages,
» mirent le feu à plufieurs Eglifes, réduifirent en cendres les
» villes de Zivilsk & de Kourmitch avec plufieurs villages, &
» commirent des crimes fans exemple fur la route d'Alatir.

» Dans cet état des chofes, le Général en chef Comte Pierre
» Panin, toujours animé de l'amour de la patrie, quoique retiré
» du fervice, écrivit à l'Impératrice pour lui demander le com-
» mandement des troupes deftinées à marcher contre les rebelles.
» La Souveraine, applaudiffant à fon zèle, le chargea du com-
» mandement des troupes, qui furent renforcées par trois régimens
» de la garnifon de Pétersbourg. Quoique les rebelles fuffent en
» force, ils fuyoient toujours devant le Colonel Mikelfon, &
» fe replioient par Pétrovska fur Saratof dont ils fe rendirent

» maîtres. Le Colonel Bochenak, qui n'avoit qu'environ cin-
» quante hommes, fit une très-belle défenſe. Ne pouvant
» réſiſter à la ſupériorité, il ſe fit jour à travers les rebelles, &
» paſſa à Tzaritzin. Ceux-ci, après avoir pillé Saratof & maſſacré
» les habitans, s'avancèrent vers Tzaritzin. Cette ville leur oppoſa
» tant de réſiſtance, qu'ils furent obligés de lever le ſiége. Ils ſe
» poſtèrent enſuite vers Chernoïarska, à 40 verſtes de Tzaritzin
» du côté d'Aſtrakan. Ils y furent atteints par le détachement
» du Colonel Mikelſon. C'eſt-là qu'Emelka fut défait pour la
» dernière fois; mais ce ſcélérat échappa encore aux vainqueurs,
» & paſſa le Volga à la nage, accompagné ſeulement de quelques
» Koſaques du Jaïk. Il ſuivit les plaines ſituées entre la rivière
» de ce nom & le Volga. Enfin, ſes complices & ſes amis, ſe
» repentant de leur révolte, & inſtruits du pardon accordé par
» les Manifeſtes de Sa Majeſté Impériale à ceux qui rentreroient
» dans le devoir, réſolurent de le ſaiſir & de le livrer. Ils enga-
» gèrent quelques autres Koſaques à les aider dans ce projet.
» Vingt-cinq d'entr'eux arrêtèrent Pougatchof, & le conduiſirent
» à la ville de Jaïk. Le Général Souvarof étant accouru des rives
» du Danube, le reçut des mains des Koſaques, & l'envoya à
» Simbirsk. Le Général Panin fit conduire à Moskou ce nouveau
» Stenko-Razin, avec ſes principaux complices «.





OUKAZ DE CATHERINE II,

Au ſujet de l'extinction de la Setcha des Koſaques Zaporoïski.

» NOUS, Catherine II, par la grace de Dieu, &c. Nous noti-
» fions à tous nos fidèles Sujets, que nous avons jugé à propos
» d'anéantir la Setcha des Koſaques Zaporoïski, à cauſe de leur
» déſobéiſſance à nos ordres.

» Nous ne nous ſommes portés à une réſolution ſi contraire à
» notre clémence naturelle, qu'après avoir épuiſé tous les moyens
» de douceur & d'indulgence, fait connoître la grandeur de leurs
» fautes, montré combien ils méritoient cette rigueur, & à quel
» point ils avoient bleſſé la juſtice, dont le maintien nous eſt con-
» fié. Sans parler ici des plaintes multipliées qui ont été portées
» par les Puiſſances voiſines, au ſujet des brigandages que les
» Zaporoïski exerçoient continuellement ſur leurs frontières, nous
» nous contenterons de rappeller ici l'origine de ces Koſaques, leur
» mépris pour nos ordres, & leurs violences envers nos ſujets.

» Nos Hiſtoriens rapportent que les Koſaques Zaporoïski ont
» fait autrefois partie des Koſaques de la petite Ruſſie, qu'ils s'en
» ſont enſuite ſéparés, & qu'ils ont adopté des mœurs & des
» coutumes particulières. Tandis que ceux-là reſtoient fidèlement
» attachés à leur Souverain, ceux-ci s'établirent au-delà des Cata-
» ractes du Boriſthène. Les Zaporoïski s'y étant augmentés peu-à-
» peu, formèrent enfin une aſſociation guerrière & politique,
» auſſi ſingulière que contraire aux vues du Créateur, qui tendent
» à favoriſer la propagation de l'eſpèce humaine. Dans le principe

» de cet établissement, il étoit défendu aux Kosaques qu'on en-
» voyoit de l'Ukraine dans le voisinage des Cataractes, d'emmener
» avec eux leurs femmes & leurs enfans, pour ne pas exposer ces
» familles à la fureur de l'ennemi, ni au danger de la captivité,
» & pour attacher ces soldats plus étroitement à leurs devoirs,
» en les affranchissant de tous les embarras domestiques. Ces pré-
» cautions accoutumèrent peu-à-peu les Kosaques à l'oisiveté; ils
» se firent une loi du célibat, oublièrent leur pays natal, & vécu-
» rent sur les bords du Boristhène dans une indépendance absolue.

» Jusqu'à l'époque de la réunion de la petite Russie à l'Empire,
» le nombre des Kosaques ne fut pas considérable; on en trouve
» la preuve dans les négociations des Boyari avec le Député du
» Hetman *Kmelnitski;* le Ministre Russe lui ayant demandé pour-
» quoi les Zaporoïski n'avoient pas encore prêté le serment de
» fidélité, l'Envoyé répondit: *les Zaporoïski sont un peuple pauvre &*
» *de très-peu d'importance.* Mais comme ces Kosaques ne tardèrent
» pas à sentir que, d'après le plan qu'ils s'étoient formé de vivre
» sans femmes, leur association seroit bientôt détruite, ils réso-
» lurent d'admettre dans la Setcha les vagabonds de toute espèce,
» sans distinction d'origine, de langue, ni de religion. C'est de
» cette manière qu'ils se sont accrus & maintenus jusqu'à ce jour.

» Un Corps politique de ce genre; un Corps dont les Membres
» étoient si différens; un Corps qui, séparé du reste du monde,
» & libre de toute relation sociale, ne vivoit que du pillage &
» du butin qu'il faisoit sur les peuples attachés à cet Empire par
» les liens sacrés de l'amitié; un Corps qui osoit consacrer dans
» le Temple de l'Être suprême, une partie de ce qu'il avoit acquis
» par la violence & le meurtre; qui se livroit à tous les excès de
» la débauche la plus honteuse, & croupissoit dans l'oisiveté la
» plus entière; un pareil Corps n'étoit & ne pouvoit être d'aucune
» utilité à la Russie.

» Quant aux crimes dont ces Kosaques se sont souillés, & que
» nous ne saurions punir assez sévèrement, voici principalement
» en quoi ils consistent.

» 1°. Quand même nous voudrions jetter un voile sur les anciens
» écarts & les infidélités des Zaporoïski, nous ne pourrions passer
» sous silence l'audace avec laquelle, depuis dix ans, ils ont usurpé
» non-seulement les districts que nous avions conquis sur la Porte
» Ottomane pendant la dernière guerre, mais encore sur ceux du
» Gouvernement de la Nouvelle-Russie, que nous avions fait
» occuper par des Colonies, en prétextant que les uns & les autres
» leur avoient appartenu de toute ancienneté, ce qui est évidem-
» ment faux. Le premier de ces pays n'a jamais appartenu qu'à
» la République de Pologne, & n'a pu lui être ravi. Quant à
» l'autre, il fait partie de la petite Russie; il n'a jamais appartenu
» aux Zaporoïski, & n'a pu leur appartenir. Leur institution pri-
» mitive n'étant appuyée d'aucun titre, il s'ensuit que leur pos-
» session territoriale n'a point le caractère de la propriété : ils ont
» été envoyés dans les lieux où ils se sont fixés, pour remplacer
» les troupes réglées qu'on avoit coutume d'y envoyer : s'ils ont
» cultivé & défriché des terres, elles appartenoient au Gouver-
» nement de la petite Russie; & quoique incultes, elles pouvoient
» être assignées à des hommes également capables des travaux de
» l'agriculture & du service militaire.

» 2°. Ils ont eu l'audace, non-seulement de s'opposer à l'arpen-
» tage des terres qu'ils s'étoient appropriées dans le Gouverne-
» ment de la petite Russie, mais encore d'attenter à la vie des
» Officiers que nous avions envoyés à cet effet; de s'y construire,
» de leur autorité privée, des habitations particulières, & d'asservir
» environ huit mille personnes des deux sexes, attachées aux
» régimens de Hussards & de Piquiers que le Gouvernement y
» avoit établis, soit en les emmenant par force, soit en les con-

» traignant par la dévaſtation de leurs demeures, à paſſer ſous
» leur domination.

» 3°. Leurs excurſions & leurs brigandages ſur les terres de la
» petite Ruſſie, ont occaſionné depuis vingt ans des dommages,
» qui montent à près d'un million de roubles.

» 4°. Non contens de leurs premières uſurpations, ils ont encore
» oſé faire des établiſſemens dans le pays ſitué entre le Dniéper
» & le Bog, pays acquis à la Ruſſie par le dernier Traité de paix;
» ils ſe ſont ſoumis & approprié les habitans qui y avoient été
» transférés avec le régiment des Huſſards de Moldavie. Ils ont
» même pouſſé l'audace juſqu'à s'aſſembler pour redemander, les
» armes à la main, ces diſtricts à la Régence de la petite Ruſſie,
» quoique d'après nos Lettres-Patentes du 22 Mai 1774, il leur
» fût enjoint d'envoyer des députés à notre Cour pour y repré-
» ſenter leurs droits, de s'abſtenir de toute violence, & de laiſſer
» en repos & les lieux déjà habités & ceux qui les cultivoient.

» 5°. Au mépris de la défenſe qui leur a été faite, à pluſieurs
» repriſes, par nos Commandans, ils ont reçu parmi eux des
» Koſaques déſerteurs de notre ſervice; ils ont même engagé,
» par différens artifices, des chefs de famille établis dans la petite
» Ruſſie, à ſe retirer chez eux, uniquement dans la vue de les
» aſſujettir, & d'introduire l'agriculture dans leurs domaines.
» Ces embaucheurs ont réuſſi au point, qu'on trouve dans les
» contrées qui leur ont ci-devant appartenu, cinquante mille
» hommes employés aux travaux de la campagne.

» 6°. Mais l'avidité des Zaporoïski ne ſe bornoit pas à ces uſur-
» pations. Ils commençoient déja à s'approprier des diſtricts qui
» ont appartenu de tout tems aux Koſaques du Don, auxquels
» nous ſommes particulièrement affectionnés, & que nous ho-
» norons d'une bienveillance ſpéciale pour leur fidélité, leur
» bravoure & leur bonne conduite. Les Zaporoïski avoient porté

» l'audace au point de leur défendre de cultiver les terres mêmes
» qui, depuis long-tems, font partie de leur domaine. Il feroit
» inutile d'ajouter qu'au commencement de la dernière guerre
» avec la Porte Ottomane, plusieurs des Kosaques Zaporoïski
» oublièrent jusqu'au souvenir de la fidélité qu'ils nous devoient;
» & qu'ils résolurent de se ranger du côté de l'ennemi. Non-seule-
» ment ils n'avertirent point nos troupes de l'approche du Kan
» de Krimée, mais encore ils ne s'opposèrent pas à sa marche;
» quoiqu'ils fussent assez forts pour le faire avec succès.

» Après avoir pris en sérieuse considération toutes ces circons-
» tances, nous nous sommes crus obligés envers Dieu, envers
» notre Empire & envers tout le genre humain, d'anéantir la
» Setcha des Zaporoïski, & les Kosaques qui en portent le nom.
» En conséquence, le sieur Tékéli, Lieutenant-Général de nos
» armées, à la tête des troupes que nous lui avons confiées, a
» investi la Setcha, & s'en est emparé sans la moindre résistance
» de la part des Kosaques, qui n'apperçurent nos troupes qui
» s'approchoient d'eux, qu'au moment où ils se virent envi-
» ronnés de toutes parts, comme nous l'avions spécialement
» ordonné, pour éviter, s'il étoit possible, l'effusion du sang de
» ces coupables.

» Ayant donc voulu instruire nos fidèles & bien-aimés Sujets
» de toutes ces circonstances, nous leur notifions qu'actuellement
» la Setcha des Zaporoïski n'existe plus suivant son ancienne ins-
» titution, & que les Kosaques de ce nom sont éteints à jamais;
» que nous destinons ces contrées & les avantages dont la nature
» les a pourvues, à des habitans honnêtes, laborieux & utiles à
» la patrie, qui ressortiront du Gouvernement de la petite Russie.
» Nous avons donné ordre aux Commandans de ces belles con-
» trées, de veiller avec un soin particulier à la prospérité de cet
» établissement.

» Cédant même aux mouvemens de l'humanité, qui cherche » constamment à détourner la punition de ceux qui l'ont le plus » méritée, nous ordonnons très-gracieusement de renvoyer dans » les lieux de leur naissance tous ceux d'entre les Kosaques Zaporoïski qui refuseront d'embrasser un genre de vie fixe & mieux » réglé, dans les districts où ils se trouvent actuellement; & de » donner des terres à tous ceux qui, se conformant à nos ordres, » voudront exercer l'agriculture : voulant de plus en plus que » notre grace Impériale soit accordée à tous les Chefs & Officiers » des Kosaques qui auront rempli leur devoir à notre service, » & qui auront obtenu de bons témoignages de la part des » Commandans de nos armées, nous ordonnons qu'il leur soit » donné des titres d'honneur relatifs au tems de leurs services » & à la dignité de leurs grades «.

Donné à Moskou, le 3 Août (vieux style) de l'an de grace 1775, & de notre Règne le quatorzième.

Signé, CATHERINE.



OBSERVATIONS



OBSERVATIONS

Sur les Kosaques du Don & du Jaïk.

La Langue des Kosaques du Don est la même que celle des Russes : ceux qui sont à leur tête la parlent correctement, & les autres en font un mélange avec la Langue des Kosaques de l'Ukraine.

La physionomie des Kosaques tient de celle des Russes & des Tatars : le mélange des deux peuples a influé sur leurs traits. On voit aussi parmi eux des physionomies moitié Kalmouke, moitié Kosaque : on dit que les femmes de ces derniers ne sont point sur le ton de réserve avec leurs voisins, & que les Kalmouks Russes aiment de préférence les femmes Kosaques.

Les peuples du Don ont la taille courte, les épaules larges, le corps robuste : les hommes du commun portent la barbe, & la révèrent ; les personnes distinguées ne conservent que la moustache. Leur habillement ordinaire & leur bonnet garni de peaux de moutons, ressemblent à ceux des Ukrainiens. Les femmes mariées ont une coëffure singulière, d'où s'élèvent latéralement deux cornes longues d'un pied & quelquefois davantage, dont le sommet est recourbé en avant : d'autres suivent à cet égard un ancien usage d'Allemagne ; leur coëffure est une fois plus large que haute, très-roide, s'élevant au-dessus du front comme un quarré à côtés inégaux ; elles sont communément rouges ou brunes. Les filles ne portent rien sur leurs têtes, ou les ceignent d'un large bandeau de deux ou trois couleurs, orné de corail, de fausses perles, & de pièces de monnoie d'argent ou de cuivre,

ſuivant leurs moyens. Elles attachent au côté de ce bandeau une bande étroite & pendante, garnie des mêmes ornemens : le bruit qu'ils font, annonce d'aſſez loin la marche d'une fille Koſaque. Leurs robes reſſemblent à celles des femmes Ruſſes; elles ſont longues & ouvertes, arrêtées par le milieu avec une ceinture. Les femmes du commun portent des culottes larges, de toile colorée, qui deſcendent juſqu'aux talons : elles ornent leur col de pluſieurs rangs de grains de corail ou de petites coquilles, de médailles d'argent ou d'étain, & ce collier ſe termine par deux croix au moins. En général elles ſont très-mal vêtues les jours ordinaires, vont nu-pieds, & la tête couverte de groſſes toiles; mais en revanche elles étalent toutes leurs richeſſes dans les jours de fêtes.

Les Koſaques du Don ſuivent le Rit Grec. Les cérémonies du mariage & des enterremens ſont à peu de choſe près ſemblables à celles des Ruſſes. Le fiancé ſe rend chez ſon épouſe future, monté ſur un cheval garni de clochettes qui annoncent de loin ſon arrivée. L'épouſée ou ſes parens gardent ſoigneuſement ces clochettes. L'épouſe n'apporte rien en dot : l'époux eſt obligé de l'habiller entièrement.

La conſtitution politique des Koſaques eſt purement militaire; ils ſont toujours prêts à combattre, & attendent impatiemment des ordres pour marcher. On dit qu'ils peuvent fournir de 40 à 50 mille hommes; & ils ont la réputation d'être braves. Ils ſe ſervent avec dextérité de lances, de flèches, d'armes à feu & de ſabres qui valent ceux des Turcs. En tems de guerre, la Cour de Ruſſie leur aſſigne une quantité déterminée de vivres pour une campagne, une paie annuelle de douze roubles : l'Enſeigne en a 15, le Colonel 100, & l'Attaman 200.

Le Collége de la Guerre envoie annuellement à Tcherkask une quantité de munitions, auxquelles les Koſaques rendent des

honneurs particuliers. Dès que ce convoi paroît sur le Don, les habitans de chaque Stanitz, montés & équipés en guerre, marchent à sa rencontre, & lui font une salve de leurs armes à feu; après quoi ils s'empressent de faciliter sa navigation : le Don a si peu de profondeur en certains endroits, que les plus petits bâtimens ont peine à y passer.

Les Kosaques ont le plus grand soin de leurs chevaux, mais ils les exercent habituellement; c'est dans leur agilité qu'ils mettent leur confiance : dans la fuite, ils traversent les rivières à la nage, à genoux sur leurs dos. Ils les tirent de l'Ukraine & des déserts des Kalmouks.

En tems de paix le Kosaque se trouve dans un état violent, parce qu'il est obligé de travailler, & qu'il ne travaille que par nécessité. Il sent qu'il est né pour la guerre.

Les habitations des Kosaques portent le nom de *Stanitza*: elles sont placées sur une même ligne, à peu de distance du Don; elles ne sont entourées, ni de murs, ni de palissades; quelques-unes seulement sont pourvues de canons. Chaque Stanitz forme une Paroisse. Les Eglises y sont élevées & fort larges. Les maisons n'y sont que de bois, & les chambres à poëles y sont tapissées. On voit régner par-tout la propreté, mais les riches ont plusieurs ornemens de luxe. Chaque Stanitz est commandée par un Chef électif nommé Attaman. Chaque année on procède à une nouvelle élection, qui confirme dans sa dignité le Chef dont on est content, ou qui le dépose. Il est le Juge de la Stanitz, & fait exécuter les ordres de la Cour, & ceux du Gouverneur qui réside à Tcherkask. L'Attaman a sous lui un Jessaoul qui veille à l'exécution des ordres. Lorsqu'il faut fournir des chevaux ou faire quelques corvées, c'est le Jessaoul qui enjoint aux Kosaques de ne point s'éloigner du lieu sous peine de trois roubles d'amende, & de faire ce qui est ordonné. Mais dans ce cas, il

donne aux Kosaques le titre d'Attamani, pour désigner l'égalité qui est entr'eux : le Chef ne fait que présider aux assemblées de la Communauté, qui règle elle-même les corvées en sa présence, & qui lui témoigne beaucoup de respect. Hors de là, on n'a pas plus d'égard pour lui, que pour le plus simple particulier.

Le produit des amendes est destiné à des Orgies communes dans la *Stanitznaia* ou le *Taboun*, qui sont les deux places publiques où l'Attaman fait assembler les Kosaques, pour leur proposer les affaires après leur avoir ordonné le silence. La première place est celle des exécutions; la seconde est le lieu d'assemblée des troupes, & celui où se font les revues quand on doit entrer en campagne.

Les Kosaques même les plus distingués, ne connoissent ni sciences, ni arts, ni principes de commerce; ce sont les laborieux Ukrainiens, vivant parmi eux, qui sont chargés de tous les ouvrages, & qui s'en acquittent en partie pour le salaire convenu, & en partie par corvées qu'ils sont obligés de faire. Les Kosaques du Don achètent d'eux l'eau-de-vie dont la distillation leur est défendue. Nous passons aux Kosaques du Jaïk.

Il nous seroit difficile de déterminer les limites des Kosaques du Jaïk, qui ont pour voisins les Kirguis & les Kalmouks du Gouvernement d'Orenbourg, & qui se regardent comme propriétaires des déserts qui s'étendent depuis Jaïtz-Koï-Gorodok jusqu'à la mer Caspienne.

Leur Chef qui réside à Jaïtz-Koï-Gorodok est appellé Voskovoï-Attaman; il dépend du Collége de la guerre qui le nomme, & il a pour Adjoints vingt Starchinats ou anciens, dont les principaux siégent à la Chancellerie; un Syndic; un Pissar, ou Secrétaire; un Interprète & quelques Ecrivains. Il a en outre deux Jessaouls ou Adjudans, & des Officiers subalternes appellés

Sotniki & Déciatniki, grades par lesquels il faut absolument passer pour parvenir au rang de Starchina. Ceux des Kosaques qui sont nouvellement convertis, ne peuvent parvenir que difficilement au grade de Sotnik.

L'autorité de cette Régence Démocratique est très-bornée : toutes les affaires se décident dans l'assemblée générale du peuple, appellée *Kroug* ou cercle. L'assemblée est convoquée au son des cloches de l'Eglise principale ; elle se tient dans une place entourée d'une balustrade, où l'Attaman se rend de la Chancellerie avec les Starchina, tenant à la main une canne à pomme de vermeil, qui est le signe de sa dignité. Il siége sur un gradin couvert, près duquel les Jessaouls s'avancent en ôtant leurs bonnets qu'ils posent à terre, ainsi que la baguette qu'ils portent dans leurs fonctions : ils s'inclinent profondément devant l'Attaman, & ensuite vers le peuple qui leur rend le salut. Ils reprennent ensuite leurs bonnets & leurs baguettes, s'avancent aux pieds du gradin où siége l'Attaman, pour recevoir de sa main les articles qui doivent être l'objet de la délibération. Un des Jessaouls impose alors silence par ce mot *Pomolchité*, qu'il répète deux fois ; ils exposent le sujet de la délibération, recueillent les voix, en font rapport à l'Attaman, qui les charge de faire ses objections ou ses remontrances à l'assemblée, avant d'approuver la délibération.

Le même esprit de liberté qui préside au Conseil des Kosaques du Jaïk, règne dans leurs mœurs ; la jeunesse ne pense qu'aux plaisirs, & les hommes faits se livrent à la débauche. Les femmes aiment beaucoup la parure ; leur habillement ne diffère de celui des Russes que par la variété des couleurs de leurs tuniques, & celle de leurs bonnets fort élevés, de forme cylindrique, applatis par le haut, & richement brodés. Les hommes portent l'habillement Polonois.

Ces Kosaques sont aujourd'hui plus instruits & plus civilisés qu'ils ne l'étoient anciennement : le commerce leur a procuré la connoissance des usages étrangers, & une aisance qui a rendu leurs mœurs plus douces : elles étoient sauvages, nous allons en donner un exemple. Tout créancier pouvoit traîner après lui son débiteur avec une corde attachée à son bras gauche, jusqu'à ce que les aumônes l'eussent mis en état de s'acquitter : mais si par hasard le créancier avoit lié le bras droit de son débiteur, il étoit puni & perdoit sa dette, parce que le prisonnier ne pouvoit plus faire le signe de la croix : on prétend même qu'ils vendoient leurs femmes à vil prix quand ils en étoient las.

Dans les fêtes religieuses & politiques, on distribue au peuple assemblé dans la place publique, des cantines d'eau-de vie, avec du pain & du poisson; de son côté, l'Attaman & les Starchina se régalent à la Chancellerie, & s'enivrent en portant les santés du Souverain de Russie & du Peuple Kosaque.

Les fiançailles & les noces sont toujours accompagnées de parties de plaisir qui durent près de cinq mois : avant la noce, les amies de la fiancée se rassemblent tous les soirs chez elle avec les jeunes garçons, & s'amusent à différens jeux entremêlés de chants & de danses, où les hommes montrent beaucoup de force & d'adresse; les futurs époux peuvent sans conséquence prendre dès-lors des libertés qui ne sont permises ailleurs qu'après la célébration du mariage. Le jour des noces, l'époux apporte à sa femme un habillement complet, & celle-ci lui fait présent d'un bonnet, d'une paire de bottes, d'une chemise & d'une culotte. Après la bénédiction nuptiale, la mariée est ramenée au logis dans un char découvert, ayant derrière elle sa mère & l'entremetteuse, qui a les doigts garnis de bagues : toutes deux couvrent le visage de la mariée avec des morceaux d'étoffe.

Le mari précède le char avec son père, ses parens, ses amis; & le char est suivi de jeunes gens à cheval, dont un porte une *Placheta*, ou pièce d'étoffe. Cette pièce dont les Circassiennes se servent en guise de jupes, est rayée de diverses couleurs; elle est attachée en manière de drapeau au bout d'une grande perche: cet usage est d'autant plus singulier, que les femmes Kosaques ne portent jamais de pareilles jupes. Tout le monde prend part à la fête; on boit, on chante & on danse en pleine rue. Les danses Tatares sont les plus usitées dans ces circonstances; la jeunesse y excelle, parce que dès l'enfance on l'accoutume à tous les exercices de force, & sur-tout à tirer de l'arc & à bien manier les armes à feu.

Les lignes, les petits forts & les postes avancés des Russes dans le Gouvernement d'Orembourg, sont presque uniquement gardés par les Kosaques du Jaïk: chaque année mille volontaires vont relever les garnisons: ils préfèrent une paie assurée, à une pêche incertaine & fatigante dont sont exempts ceux qui servent.

Les Kosaques du Jaïk ne souffrent point d'ouvriers étrangers parmi eux: le grand commerce de poisson leur procure les denrées qui leur manquent & les étoffes qui sont de leur goût; il y a des femmes qui fabriquent des camelots de poils de chameaux & de plusieurs qualités: les moindres, quoique de durée, se vendent à vil prix: ceux de la première qualité sont comparables à ceux de Bruxelles, avec cette différence qu'ils sont étroits comme toutes les toiles de Russie.

Les Kosaques pourroient élever un grand nombre de chameaux, d'autant plus aisément que les plantes épineuses & salées des bords du Jaïk leur conviennent; mais ils leur préfèrent des chevaux & des bêtes à cornes, qui y prospèrent & qui y acquièrent une riche taille. Leurs chevaux sont plus robustes & plus vigoureux que ceux des Russes, par la raison qu'ils passent

l'été & l'hiver dans les pâturages où ils sont abandonnés à eux-mêmes. On ne leur donne du foin, ou d'autres fourrages secs que quand on les emploie à des travaux pénibles. On ne les ferre pas, parce que le sol sec leur procure un sabot très-beau & très-dur.

Beaucoup de Kosaques ont des *Choutori* ou Vacheries dans des endroits écartés, &, comme la plûpart des Tatars, ils entretiennent des troupeaux de moutons. Aussi se transporte-t-il quantité de bétail du Jaïk vers le Volga. Le commerce du suif & des peaux se fait avec les villes de Kazan, de Jaroslavle, d'Arsamas, où il y a beaucoup de Tanneries & de Fabriques de savons.

Lorsque les Kosaques ne sont pas occupés de pêches importantes, dès l'entrée de l'hiver ils font la chasse aux renards, aux loups, aux castors, aux sangliers, qui sont communs dans les Steppes; la neige leur indique les traces de ces animaux.

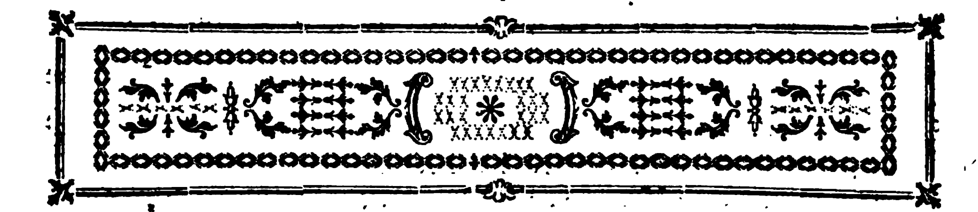
Mais comme la pêche est le principal moyen de subsistance, il n'est aucun endroit de la Russie où elle soit si bien réglée. On ne pêche que quatre fois l'an sur le Jaïk. La première & la plus importante est celle qui se fait en Janvier, avec des crocs qu'on nomme *Bagri*. La seconde est celle des sevrouga, qui se fait au mois de Mai. La troisième se fait au mois d'Octobre avec des filets, & la quatrième au commencement de Décembre, avec des filets & sous la glace, mais seulement dans les rivières qui ont leurs embouchures dans le Jaïk, & dans les lacs poissonneux des Steppes, mais jamais dans le Jaïk même.



HISTOIRE



Dessiné par Chevalier   Dirigé par Née   Gravé par Chenu



HISTOIRE PHYSIQUE, MORALE, CIVILE ET POLITIQUE DE LA RUSSIE ANCIENNE.

LIVRE HUITIÈME,

Contenant les Règnes des Usurpateurs, & du faux Démitri.

RÈGNE DE BORIS FÉDOROVITZ GODOUNOF.

1598.

SECTION PREMIÈRE.

On a vu comment Boris, pour gagner les cœurs & se frayer une route au Trône, a pris successivement le masque du désin-

téreſſement, de la bonté, de la juſtice, & comment ſa politique a fait ſervir la prudence aux complots de la ruſe, de l'intrigue & de la force réunies contre les Prétendans à la ſouveraineté. Le déſeſpoir de s'élever à la hauteur d'un homme auſſi puiſſant que dangereux, ou de le faire deſcendre du faîte de la grandeur où ſes talens l'ont conduit, a fait préférer ſes largeſſes à des attaques périlleuſes : il étoit plus sûr de paroître ſon ami que de ſe montrer ſon rival. Boris tenoit plus à ſa gloire perſonnelle qu'au bien de l'Etat : ſon ambition, auſſi grande que ſes talens, l'élevoit au-deſſus de tout; & ſon caractère ferme, entreprenant, le faiſoit triompher de tous les obſtacles. Les voies directes & les coups d'autorité auroient pu tourner contre lui la haine des Grands, ſous le règne preſque anarchique du Tzar Fédor Ivanovitz : Boris eut recours à des moyens plus adroits; ſon caractère ardent les ſaiſit, & ſon eſprit délié en fit uſage.

SECTION II.

Fédor n'eſt plus, & la Dynaſtie de Rourik finit avec lui. Irène, Princeſſe douairière, ſœur de Boris, ſe retire dans un Monaſtère; & comme la branche régnante eſt éteinte, il ne ſe préſente point de prétendant à la Couronne. Boris pourroit jouir du fruit de ſes crimes, & s'emparer des rênes du Gouvernement que perſonne ne lui diſpute ; ſes largeſſes lui ont procuré des amis parmi les Grands, & le peuple, dont il s'eſt montré le protecteur, lui eſt dévoué. Cependant Boris ne ſe ſert point de ſon crédit ni de ces prétextes plauſibles pour monter ſur le Trône. Il fait répandre la nouvelle de la mort du Tzar dans toutes les Provinces de l'Empire; tous les Boyari & les Gouverneurs ſe rendent à Moskou & s'aſſemblent au Palais pour élire un nouveau Souverain. Pour leur laiſſer liberté entière dans le choix, Boris s'enferme dans le Monaſtère où ſa ſœur s'étoit retirée. Il ſavoit

d'avance que toutes les voix feroient pour lui : il eft proclamé. Mais pour mieux jouer fon rôle, il défapprouve le choix de la Nation, & infifte fortement auprès des Députés pour que l'affemblée faffe une autre élection. Il chargea les Députés de lui dire : » qu'il étoit incapable de porter un poids tel que la Couronne » de Ruffie, & il ajouta : j'ai fait tous mes efforts pour con- » tenter & les Grands, & le peuple, pendant mon adminiftra- » tion fous Fédor Ivanovitz ; je vois avec fatisfaction que j'y » ai réuffi ; que me faut-il de plus ? Si mes remontrances & mes » confeils avoient été fuivis, les récompenfes auroient été mul- » tipliées, & l'on auroit vu diminuer les punitions : j'ai tou- » jours reçu & exécuté avec plaifir les ordres qu'on me donnoit » de faire le bien, & toujours avec répugnance j'ai fait le mal » qu'on me forçoit de faire. Mais aujourd'hui les circonftances » font changées : il s'agit de remplir dignement tous les devoirs » d'un Souverain ; de juger les hommes & de les mettre à leur » place ; d'éclairer la conduite des Miniftres ; d'arrêter la cupi- » dité des Grands qui n'ont jamais affez ; de chercher & de » prendre les moyens de rendre le peuple heureux ; de tenir les » Loix en vigueur & les faire obferver ; de punir le crime & » foutenir l'innocence opprimée ; de parcourir toutes les bran- » ches du Gouvernement, & de ne les confier que comme un » dépôt dont on eft toujours prêt à demander compte ; de favoir » à tout inftant porter la main par tout, & par-tout le calme ; » de connoître tout, & paroître ignorer tout ; de fe montrer » toujours différent de foi-même ; de favoir échapper au moment » où l'on paroît être pénétré ; d'aimer tout le monde en général, » & de fe défier de la fenfibilité de fon cœur & de fon amitié » même à l'égard de tout le monde en particulier : voilà les » devoirs d'un Souverain, ils font trop difficiles à remplir ».

Ce difcours de Boris fit fur l'affemblée tout l'effet qu'il s'en

étoit promis. On procéda à une nouvelle élection : le premier choix fut confirmé. Le peuple instruit de ce qui se passoit, courut en foule au Monastère, & demanda son Tzar; la Noblesse lui fit une députation, & le supplia de vouloir bien se mettre à la tête d'un Etat qui ne pouvoit manquer d'être ruiné, ou de devenir la proie des ennemis voisins, sans son secours. Le Patriarche, à la tête du Clergé, se rendit en procession auprès de lui, & redoubla ses instances. Alors Boris crut avoir assez fait pour couvrir son ambition; il céda au vœu général, & parut n'accepter la Couronne qu'à regret, & comme une victime désignée pour le salut de l'Etat. Le Clergé le conduisit au Palais, & pendant qu'il traversoit la Ville, l'air retentissoit des cris de l'allégresse publique. Ce jour fut pour la Russie un véritable jour de fête; & le Patriarche ordonna un jeûne annuel pour en célébrer la mémoire.

Arrivé au Palais, Boris dit au Clergé & à la Noblesse : » Je » n'aurois jamais pu me résoudre à accepter le sceptre, sans » le zèle que j'ai pour une patrie exposée à devenir la proie » des ennemis qui l'environnent : mais je me flatte que ceux » qui m'ont confié le Gouvernement, m'aideront à le soutenir. » Il ne me convient plus de blâmer votre choix; je dois le justifier » en faisant tous mes efforts pour remplir l'idée que vous avez » de ma capacité. Je n'égalerai pas mes prédécesseurs en mérite; » mais je me flatte de les égaler en justice & en bonté. Je ne ferai » jamais usage du pouvoir dont je suis revêtu, que pour faire » le bonheur de mes peuples : je promets à Dieu de mourir » plutôt que de tromper ceux qui me donnent des marques si » glorieuses de leur confiance, & je prie le Clergé & la Noblesse » de vouloir bien différer mon couronnement jusqu'à l'année » prochaine «.

SECTION III.

En attendant cette cérémonie, Boris voulut que ſon élection fût approuvée de tous les Ordres de l'Etat. Sa munificence ſe ſignala envers le Clergé; il fit la revue des troupes, & diſtribua aux Officiers & aux Soldats des ſommes conſidérables. Il diminua les impôts, fit répandre des largeſſes ſur le peuple, & donna ordre qu'on rendît la juſtice à tout le monde, ſans retard, & ſans diſtinction de perſonnes. Il envoya des Ambaſſadeurs en Suède, en Pologne, en Turquie, en Perſe, en Krimée, pour renouveller les traités que ſes prédéceſſeurs avoient faits avec ces Puiſſances. Ce Prince, affectant un reſpect religieux, faiſoit des pélerinages fréquens, & paroiſſoit ſe prêter aux ſuperſtitions de ſes ſujets. Sa conduite à l'égard du Clergé, des Grands & du peuple, prouve qu'il avoit une connoiſſance profonde des hommes & des choſes : des hommes, en les prenant par leurs foibles : des choſes, en mettant à profit tous les évènemens. Il ſavoit que les Grands veulent des égards, des diſtinctions & des titres; il les leur prodiguoit. Il ſavoit que le peuple obſcur & rampant, qui ne connoît pas les peines inſéparables des conditions élevées, ne voit dans un haut rang que l'abondance qui fait ſa pauvreté, & envie à l'opulence des plaiſirs dont l'habitude ôte le ſentiment au riche qui peut en jouir; & c'eſt pour s'attacher ce peuple que Boris proteſte de ne faire jamais uſage du pouvoir dont on l'a revêtu, que pour s'occuper de ſon bonheur. Il ſavoit que l'habitude, les préjugés & l'ignorance abrutiſſent les hommes, & les rendent féroces dès qu'on les attaque de front; que la ſuperſtition enracinée dans les eſprits exige des ménagemens, & qu'on ne peut même en arracher une branche ſans effuſion de ſang : il crut donc devoir ſe conduire avec les Ruſſes ſuperſtitieux, comme avec des enfans qui cherchoient leur père

dans l'obscurité. Enfin, Boris savoit qu'il en est des espérances du peuple, comme de ses craintes & de ses fureurs. Dans celles-ci, en un clin d'œil, les places sont remplies d'une multitude qui s'agite, qui menace. Le Citoyen se barricade dans sa maison; le Magistrat tremble dans la sienne; le Souverain s'inquiète dans son Palais. La nuit vient, le tumulte cesse, la tranquillité renaît. Dans ses craintes, en un clin d'œil, la consternation se répand d'une Ville dans une autre, & plonge toute la Nation dans l'abattement. Dans ses espérances, le phantôme du bonheur, non moins rapide, se présente par-tout; par-tout il relève les esprits, & les bruyans transports de l'allégresse succèdent aux plaintes ou au morne silence de l'infortune. La veille tout étoit perdu, dit Guillaume-Thomas Reynal; le jour suivant tout est sauvé. Ivan Vasiliévitz II avoit répandu le deuil & la consternation en Russie, & Boris vouloit suivre le projet de civilisation que ce Prince avoit formé : il falloit donc que l'espérance fût l'aurore du nouveau règne, & que les bienfaits préparassent les réformes que projettoit *Boris*, & dont il auroit peut-être pu venir à bout, si son ambition eût été moins ombrageuse, ou si les troubles de la fin d'un règne qui sera court, n'y eussent apporté des obstacles.

SECTION IV.

La cérémonie du couronnement eut lieu le 28 Octobre 1599. Pendant le Service Divin, Boris promit solemnellement de protéger tous les malheureux, de partager avec eux ses richesses, & de ne faire mourir personne. Après la cérémonie, il fit distribuer au peuple des pièces d'argent qu'il avoit fait frapper. Moskou ne retentit pendant huit jours que des éloges de *Boris*. La Russie ne fut plus une cage de fer où l'on ne pouvoit entrer & d'où l'on ne pouvoit sortir qu'avec la clef du despote;

elle fut ouverte aux étrangers qui voulurent s'y rendre. Des Militaires, des Mathématiciens, quelques Savans, des hommes capables d'enſeigner les Langues y furent appellés & accueillis: le Tzar encourageoit les Nobles à envoyer leurs enfans s'inſtruire en Suède, & dans les principales Villes Anſéatiques.

La Ville de Moskou fut offerte comme un aſyle à Guſtave, Prince Royal de Suède, fils d'Eric XIV, & au Prince Jean, frère de Chriſtian IV, Roi de Danemarck: Guſtave eût épouſé Axénia, fille de Boris, s'il eût voulu embraſſer la Religion Grecque. Jean, moins ſcrupuleux, alloit donner la main à cette Princeſſe, lorſqu'il tomba malade & mourut d'une fièvre ardente.

Guſtave ſembloit né pour l'infortune: après le détrônement de ſon père, le Roi Jean avoit donné ordre à l'un de ſes confidens, de porter Guſtave dans un bois éloigné, de l'y tuer & de l'enterrer. Le confident, révolté de cet ordre barbare, confia le jeune Prince à un ami qui en prit ſoin, juſqu'à ce qu'il pût le faire élever dans les pays étrangers. Devenu adoleſcent, Guſtave parcourut ſucceſſivement les différentes Cours de l'Europe. Il étoit en Pruſſe & dans la ville de Thorn, lorſqu'il fut invité par Boris de ſe rendre à Moskou. Voici comment Puffendorf raconte cet évènement, page 502, Tome V.

» La bonne fortune de Guſtave Ericſon commençoit à chan-
» ger en Moskovie, lorſque le Tzar lui propoſa de ſe faire
» baptiſer à la manière des Ruſſes, & de demander enſuite aux
» Polonois & à la Suède la Finlande & la Livonie, comme des
» Provinces qui lui appartenoient par droit de ſucceſſion;
» Guſtave le refuſa abſolument, en proteſtant au Tzar qu'il
» aimeroit mieux perdre la vie que de conſentir à de ſemblables
» propoſitions: cependant, s'il eût voulu ſatisfaire la volonté de
» Boris, celui-ci promettoit de lui donner ſa fille en mariage,

» & de lui aider à conquérir ces deux Provinces. Un tel refus » lui attira sa haine ; & lorsqu'il fit instance pour obtenir son » congé, non-seulement on lui prit tout ce qu'il avoit, mais » on le jetta même dans une prison, où, après avoir demeuré » pendant quelques années, il mourut en 1607 «.

SECTION V.

1602.

Plusieurs Provinces de Russie, & particulièrement la ville de Moskou, éprouvèrent une famine qui fit périr plus de six cents mille hommes, malgré les secours en grains & en argent que Boris fit distribuer aux infirmes & à tous ceux qu'il employa à des travaux utiles. Ce fléau fut suivi d'un autre : tous les environs de la Capitale furent remplis de voleurs : personne n'osoit entreprendre de voyages, aucun chemin n'étoit sûr. Ces brigands, armés de toutes pièces, & dont le nombre augmentoit chaque jour, se choisirent un Chef, d'une hardiesse & d'un courage à toute épreuve : ils se répandirent dans les Provinces, & commirent des attentats qui font frémir. Ces excès forcèrent Boris à envoyer des troupes contr'eux. Elles furent battues en différentes rencontres, quoiqu'elles fussent commandées par des hommes aguerris, Russes, Allemands, Polonois, Livoniens. Mais les avantages que remportoient les brigands leur étoient encore plus funestes qu'aux Russes : affoiblis & dispersés de jour en jour, les uns furent pris & punis, & les autres forcés de chercher un asyle aux extrémités de l'Empire.

SECTION VI.

Dès que la Russie fut délivrée de ces deux fléaux, Boris s'occupa des moyens propres à réparer ses pertes. Toutes les communications avoient été interrompues entre les Provinces, &

les

les Marchands étoient ruinés : il falloit ranimer l'industrie sans ressources, favoriser le commerce intérieur & extérieur de l'Etat; & Boris ne négligea rien pour procurer ces avantages à la Nation. Les ports de Riga, de Dorpat, de Révél, furent ouverts aux Villes Anséatiques, dont plusieurs obtinrent l'exemption des Douanes. Le Pape & le Roi d'Angleterre envoyèrent des Ambassadeurs au Tzar, pour le prier de permettre que les Italiens & les Anglois eussent la liberté de faire le commerce en Russie & en Perse. Il leur accorda ce qu'ils lui demandoient, & leur fit des présens considérables. Ce Prince étoit assez ambitieux pour désirer qu'on publiât sa magnificence dans les pays étrangers.

En ouvrant les ports de la Baltique aux peuples commerçans, Boris crut devoir fermer les portes de la Russie aux peuples errans qui l'avoient ravagée tant de fois. Bogdan Belski fut chargé de faire bâtir une Ville & une Forteresse pour servir de Boulevard contre les Tatars Nogaïs, les Circassiens, &c. Cette Ville fut appellée Borissova, du nom de son Fondateur. Smolensk fut entourée d'un mur de pierres, pour la défendre contre les entreprises des Polonois, &c.

SECTION VII.

On a dit : » les usurpateurs des Etats en deviennent les justes » Princes, quand ils donnent de justes Loix «. Cette maxime nous paroît digne de Machiavel : mais, en la supposant vraie, il est certain que Boris joua le rôle de Prince légitime pendant cinq ans. Ami de la paix, bienfaisant envers son peuple; il fit, pendant ce court espace de tems, tout ce qu'un bon Prince peut faire pour la prospérité de son Royaume. Après avoir rendu justice à la sage administration de Boris, il est douloureux pour l'Historien de peindre un tyran, & de rendre sa mémoire odieuse

à l'humanité : mais la vérité l'ordonne, & l'Hiftorien eft un témoin qui dépofe devant fon Tribunal.

Les nouveaux crimes que Boris va commettre pour fe maintenir fur un Trône que perfonne ne lui contefte, furpafferont encore ceux qu'il commit pour l'obtenir. Ces crimes prouvent invinciblement que la tranquillité, les jouiffances, le bonheur, ne furent jamais le partage de l'ambitieux, du méchant, de l'homme atroce. Et comment ces êtres dégradés pourroient-ils fe croire heureux ? Pendant le jour, l'opinion publique en fait juftice : pendant la nuit, les remords & la crainte troublent leur fommeil, & leur montrent le glaive fufpendu fur leur tête. Ainfi Boris, monté au faîte des grandeurs, ne voyoit autour de lui que des précipices ; fes crimes & fes remords les lui montroient nuit & jour : il regardoit fon alcove comme un cachot, fes gardes comme des bourreaux, fon dais comme une tombe, fon lit comme un cercueil. Il avoit le cœur trop corrompu pour chercher à calmer fes craintes par le fecours de la vertu : le vice feul l'avoit guidé ; ce fut le vice feul qu'il confulta. Il fentit que les premiers mouvemens de joie que la nouveauté avoit excités dans le cœur inconftant des Ruffes, venant à fe rallentir, ils réfléchiroient fur fa conduite, & ne tarderoient pas à le pénétrer. Défiant, jaloux, haineux & cruel par caractère, il réfolut de mettre tout en œuvre pour favoir les propos que l'on tenoit fur fon compte dans les différentes maifons des particuliers. Les tréfors de l'Etat, les calomnies, les délations furent les moyens qu'il employa pour perdre les grandes familles qu'il n'ofoit abattre par des coups d'autorité. Ici, les Faftes Ruffes préfentent des faits dont on ne trouve aucun exemple ailleurs : Moskou ne renferma plus que deux claffes d'hommes ; celle des calomniateurs, des délateurs de profeffion, & celle des accufés & des victimes. Le caractère d'un Monarque influe toujours fur les mœurs de fes courtifans,

& ceux-ci les communiquent à toute la nation : Boris accumuloit des richesses par toutes sortes de moyens; les habitans de Moskou l'imitèrent. Les Domestiques, qui sont par-tout les ennemis naturels de leurs Maîtres, furent payés pour leur supposer des crimes. La scélératesse fut portée au point dans tous les ordres de la société, & presque dans chaque famille, que pour obtenir de l'argent, des dépouilles & des places, le peuple accusoit le peuple, l'esclave son patron, le frère son frère, la femme son époux, le fils même fut le délateur de son père. Un vieillard parut chargé de chaînes au milieu des Juges : il demanda son accusateur; ce fut son fils qui parut : le père garda quelque tems le silence de la consternation; levant ensuite les yeux au ciel, il secoua ses fers, & dit à son exécrable fils : réponds, mon fils, à ce langage, si tu le peux & si tu l'oses. Ce spectacle atroce & touchant faisoit impression sur les esprits; Boris s'en apperçut; il fit retirer l'accusateur & l'accusé sans oser prononcer de jugement. Quels termes employer pour exprimer l'horreur qu'inspirent ces monstres qui ne se répandent dans la société que pour y trouver des coupables, & dont l'odieuse fortune est cimentée du sang des malheureux ? Quelques Nobles ne se dégradèrent pas par des atrocités pareilles envers leurs égaux; mais ils furent regardés & punis comme complices des gens de bien dont ils n'avoient pas été les délateurs. C'étoit principalement à la famille des Romanofs que Boris en vouloit. Son origine illustre & ses alliances la rapprochoient trop du Trône pour que la méfiance ne la trouvât pas coupable. Elle fut accusée d'avoir formé le complot d'empoisonner le Tzar. Un parent de Boris engagea les principaux valets d'Alexandre Romanof à acheter des racines & des plantes vénéneuses, & à les enfermer dans un coffre qui appartenoit à leur Maître. La commission étant exécutée, les instrumens du crime dénoncèrent Alexandre

& Fédor Nikititz son frère. Les délateurs, qui étoient en même-tems les témoins, apportèrent pour preuve du prétendu complot les racines & les plantes cachées dans le coffre. Les accusés, jugés sans être ouis, furent condamnés à un exil perpétuel. Alexandre & quelques-uns de ses parens furent étranglés en arrivant au lieu de leur destination. Fédor Nikititz, envoyé à Arkangel, fut enfermé dans un Couvent, où il fut contraint de prendre la tonsure & de se faire Moine; il reçut le nom de Philaret. On exerça la même violence envers son épouse Axénia, qui prit le nom de Marpha en recevant l'habit monastique. Mais ici la cruauté de Boris ne paroît pas d'accord avec elle-même. Il permit à Marpha d'avoir auprès d'elle son fils Mikaïl, qui n'étoit âgé que de six ans. Les proscriptions des hommes riches & puissans, & les flots de sang que Boris faisoit répandre, ne suffisoient pas pour calmer ses craintes; les alliés, les amis des Romanofs, & tous ceux qui pouvoient lui donner de l'ombrage, furent immolés à sa défiance & à sa haine jalouse. S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que les espions, les calomniateurs & les délateurs soient des monstres à étouffer, de quel œil doit-on regarder le Tyran qui les achète, les forme & les emploie pour perdre l'innocence? Cette réflexion me rappelle celle d'un bon Prince dont j'ai parlé dans l'Introduction de cet Ouvrage; la voici. » Un Prince, me dit-il, ne reçoit *jamais d'avis* plus » certains que lorsqu'il se laisse approcher avec liberté: il est » économe lorsqu'il permet qu'on lui parle. D'un côté, il gagne » la dépense onéreuse & odieuse des espions; de l'autre, les avis » qu'il reçoit par le motif du bien, sont plus vrais & plus utiles » que ceux qui lui viennent par un motif d'intérêt «.

SECTION VIII.

A mesure que l'autorité du tyran s'affermit, sa politique devient

transparente : résumons-la. Pour parvenir au Trône, il emploie le moyen le plus sûr qu'un ambitieux puisse mettre en usage pour se faire aimer de la multitude.

Le Clergé Russe est tout-puissant, & le peuple superstitieux. Boris fait un Patriarche & achète le Clergé qui dispose de la volonté du peuple. Le Patriarche réunit toutes les voix en faveur de Boris, & celui-ci refuse un Trône, objet de ses vœux, & la cause de tant de crimes. La fausse modestie a joué son rôle, l'ambition joue le sien. En rapprochant l'Histoire des différentes nations, on trouve des traits qui se ressemblent. Auguste parut vouloir se démettre de l'Empire pour être mieux en droit de le conserver. Boris, en affectant cet air de tranquillité que donne le désintéressement, ne refuse la Couronne que pour l'obtenir avec plus de certitude. Il est proclamé une seconde fois.

A son avènement au Trône, son premier soin est de se concilier la confiance & l'amitié de la Nation. Les Grands environnent les Princes ; mais ce sont les petits qui les gardent : c'est l'amitié du peuple qui veille à la conservation du Prince, tandis que les Grands reposent. Les Grands, d'ailleurs, sont toujours en petit nombre ; & Boris sait que l'espérance d'obtenir & la crainte de perdre font sur eux, pour le Prince, ce que l'amitié du peuple fait pour lui. Voilà pourquoi en prenant les rênes du Gouvernement, le nouveau Tzar affecte de ne les tenir que du peuple qui forme le corps de la nation, & c'est du peuple seul dont il jure de faire le bonheur dans la cérémonie du couronnement. Cette affectation prouve combien l'esprit de Boris étoit délié ; ce phantôme de pouvoir qu'il abandonne au peuple pour une puissance réelle, flatte sa vanité & l'étourdit : il croit recouvrer sa liberté lors même qu'il resserre ses chaînes.

Le peuple est jaloux de ses supérieurs, & Boris redoute les Grands : c'est donc dans la haine des petits contre les Grands qu'il cherche un attachement qui fasse sa sûreté. Il punit, il

humilie les perſonnes en place : leur chûte les fait deſcendre au niveau de la foule, & leur confuſion fait la conſolation des petits. La politique de Boris l'emporte ſur celle de Machiavel.

SECTION IX.

Les cruautés de Boris envers les Grands, & les infâmes moyens qu'il a employés pour brouiller toutes les familles les unes avec les autres, le rendent odieux à tous les ordres de l'Etat, au moment même où il eſpère jouir du fruit de ſes crimes. Il va s'élever contre lui l'orage le plus terrible que puiſſe craindre un uſurpateur que les forfaits ont placé ſur le Trône. Il a abuſé de la confiance & de l'amitié de ce peuple qu'il avoit ſéduit par de fauſſes vertus & de fauſſes promeſſes : c'eſt du ſein même de ce peuple que nous allons voir ſortir un vengeur dans un homme ambitieux, hardi, ſouple & adroit, à qui la Nature a donné le talent de plaire, & qui ſait auſſi bien que Boris cacher ſes vices & prendre l'apparence de toutes les vertus.

Le fils d'un particulier de Galitz, nommé Otrépief, fut envoyé à Moskou pour y faire ſes études. Ce jeune homme avoit de l'eſprit & une mémoire heureuſe. Les Moines qui l'inſtruiſoient cherchèrent à lui inſpirer le goût de leur état, & ils y réuſſirent. Pour s'aſſurer d'un proſélyte qui promettoit beaucoup, ils lui donnèrent l'habit à l'âge de quatorze ans. Otrépief, qui ſe nommoit Jacques, fut appellé Grégori ou Grégoire. Il fut fervent juſqu'à cet âge où les paſſions ſe développent & maîtriſent le cœur. A cette époque, il ſentit du dégoût pour la vocation qu'on lui avoit fait embraſſer; des inquiétudes ſe joignirent au dégoût; il changea pluſieurs fois de Couvens, & l'ennui l'accompagnoit par-tout. Le Patriarche Job, en faiſant la viſite des Maiſons religieuſes, entendit parler de l'eſprit & des talens de Grégori. Il demanda à le voir, & il lui plut tellement qu'il l'emmena à Moskou, & en fit ſon Secrétaire.

SECTION X.

Les Historiens Russes & étrangers assurent que Grégori avoit beaucoup de ressemblance avec le jeune Prince Démitri, qui fut assassiné à Ouglitz par ordre de Boris, & dont nous avons parlé à la Section V du Règne de Fédor Ivanovitz : cette ressemblance avec un Prince que les uns disoient mort & les autres fugitif, flatta l'amour propre de Grégori, & l'amour propre exalté développa dans son cœur l'ambition concentrée sous le froc. La mort de Démitri étoit un problême politique, un secret d'Etat pour la plûpart des Russes : on savoit que la relation de sa prétendue maladie étoit fausse; que Boris qui l'avoit faite, en avoit imposé au Tzar Fédor Ivanovitz & à la nation; on savoit encore que le Secrétaire d'Etat Bitiagofski & plusieurs complices s'étoient rendus à Ouglitz avec l'intention d'assassiner Démitri; mais on croyoit assez généralement qu'on avoit substitué le fils d'un Pope au jeune Prince, & que les meurtriers avoient pris le change sur la victime qu'ils avoient immolée à l'ambition de Boris. Le Moine Grégori n'ignoroit aucune des circonstances de cet évènement tragique : il savoit que les Grands & le Peuple détestoient également Boris; que la Nation indignée préféreroit un descendant de Rourik à un tyran, régicide & usurpateur; que les Tatars, les Circassiens, les Kosaques, les Polonois & les Suédois, également mécontens du Tzar, n'attendoient qu'une révolution pour la favoriser & le précipiter du Trône : ce concours de circonstances, & tant de prétextes plausibles déterminèrent le Moine Otrépief à se faire passer pour le Prince Démitri; mais il crut devoir préluder par le Roman de la vie de ce Prince assassiné à Ouglitz. Dans les repas, il mettoit toujours la conversation sur Démitri : il lui arrivoit quelquefois de lâcher : *Je serai un jour Tzar.* On regarda d'abord ces propos comme une plaisanterie; mais l'Archevêque

de Roſtof, à qui on les rendit, ne les trouva pas plaiſans; il avoit mauvaiſe opinion d'Otrépief. En conſéquence, il alla trouver Boris, & lui recommanda de veiller ſur la conduite du jeune Moine, qui étoit Secrétaire du Patriarche Job. Boris profita de l'avis, & ordonna au Diac Vaſilief d'envoyer Grégori dans un Monaſtère éloigné, & d'ordonner de ſa part au Supérieur de l'obſerver ſoigneuſement. Vaſilief ne fut ni diſcret, ni exact à exécuter l'ordre de ſon Maître; il fit part de cet ordre à un parent d'Otrépief, & celui-ci le pria de différer quelque tems le départ de ſon couſin, dans l'eſpérance de calmer la colère du Tzar. Grégori, inſtruit du danger qui le menaçoit, profita du délai pour s'échapper. Il ſe rendit ſucceſſivement à Galitz, à Mourom, à Brianſk, à Poutimle, à Novogorod-Séverski, & enfin à Kiof, qui étoit alors ſous la domination Polonoiſe. Le Prince Otrojeski, Gouverneur de Kiof, le reçut avec bonté, & deſira de ſe l'attacher; mais Grégori ambitionnoit autre choſe qu'une place d'Aumônier. Grégori, cédant à ſon penchant naturel, brava les règles de ſon ordre, mangea de la viande dans les jours où elle eſt défendue, ſe livra aux plus grands excès, & devint le ſcandale de Kiof. Informé à tems de la correction qu'on lui préparoit, il ſortit du Couvent, ſe dépouilla de ſes habits, paſſa en Pologne, & entra au ſervice du Prince Adam Vichenévetski; il fut employé aux occupations les plus viles. C'eſt le paſſage de ce Moine transfuge en Pologne qui lui a fait donner par les Ruſſes le ſurnom de *Roſtriga*, ou de Moine défroqué.

SECTION XI.

Le rôle de valet ne tarda pas à déplaire à Grégori; mais le Prince Adam & ſon frère Conſtantin étoient des perſonnages diſtingués par leur puiſſance, leur crédit & leur fortune: il falloit commencer par les ſervir pour en obtenir des ſervices dans la ſuite, & l'ambitieux

bitieux rongea son frein en attendant. Toujours occupé du projet de monter un jour sur le Trône, il mit par écrit le roman de sa naissance & le rêve de sa souveraineté; nous allons en rapporter le précis, tiré d'une chronique manuscrite. » Celui qui fait les » fonctions d'un vil esclave à la Cour du Prince Adam, sous le » nom de *Grischeka* (Grégori au dimunitif), est Démitri, fils du » grand Tzar Ivan : ce fut le fils d'un Pope qui fut assassiné à » Ouglitz par ordre du tyran Godounof, & non Démitri, comme » on a cherché à le faire croire. Le Secrétaire que la Providence » m'avoit donné pour me conserver la vie, me tint long-tems » caché; & dans la crainte que le tyran ne découvrît le lieu de ma » retraite, il me fit passer en Pologne. Je m'y trouve réduit à l'état » le plus abject. J'espère que Dieu jettera sur moi un regard de » compassion, & qu'il me fera jouir des prérogatives & des » droits de ma naissance. Si par ses Décrets éternels, je suis » condamné à mourir dans l'état où je suis, ce récit exact fera » au moins connoître quel est celui qui est assis sur le Trône » des Tzars «.

Grégori cache cet écrit sous son lit, se couche, se plaint beaucoup, affecte d'être dangereusement malade : il demande un Prêtre, se confesse, & finit par lui déclarer une partie de ce qu'on vient de lire; & comme sa foiblesse l'empêche de continuer son récit, il lui dit à mots entrecoupés, que le détail de ce qu'il vouloit lui révéler étoit contenu dans un papier caché sous son lit. Le prétendu mourant en avoit dit assez pour piquer la curiosité du Confesseur, mais trop peu pour la satisfaire : il lit le papier, & fait part au Prince Adam de ce qu'il vient de voir & d'entendre. Le Prince se rend auprès de Grischeka, l'interroge, le presse de répondre, n'en tire que des réponses vagues, s'impatiente, cherche le papier que le Prêtre avoit remis sous le lit, en fait lecture, donne des ordres pour que le malade soit bien

soigné, & le recommande à ses Médecins, qui ne tardèrent pas à le guérir.

SECTION XII.

1604.

Ces préliminaires donnent à l'ambition d'Otrépief une activité & une hardiesse favorables au succès de l'imposture: Boris, qui nous a fait voir la marche constante qu'elle tient, nous fait démêler d'avance la conduite de Grégori, les causes & les effets des intrigues qui vont suivre. Dès que le prétendu ressuscité eut recouvré ses forces, le Prince Vichenévetski le conduisit à Cracovie, où la Diète étoit assemblée. On l'interroge avec décence; il répond avec fermeté qu'il est Démitri, fils du Tzar Ivan; il persuade, & on lui promet des secours pour faire valoir ses droits au Trône. Le Prince Adam protesta de sacrifier sa fortune pour lui, s'il vouloit établir le culte Romain en Russie. L'imposteur accepta toutes les conditions qu'on lui proposoit. En même-tems que la fortune se déclare pour lui, la renommée publie cet évènement extraordinaire. Les Kosaques du Don l'apprirent avec joie, & se hâtèrent d'envoyer de l'argent à Otrépief, que nous appellerons désormais Démitri. L'Attaman qui lui remit cet argent, lui dit au nom de tous les Kosaques, qu'on avoit des armes & des hommes tout prêts à le secourir. A leur exemple, les Polonois levèrent des troupes pour faire une invasion en Russie avec les Kosaques. Boris fut saisi de frayeur en apprenant cette nouvelle. Il donna ordre, sous peine de la vie, aux troupes répandues dans la Principauté de Smolensk, de ne laisser entrer aucun Polonois en Russie, & de ne permettre à aucun Russe de passer en Pologne. Malgré ces ordres, Démitri recevoit chaque jour les hommages de différens Russes qui passoient en Pologne pour se ranger sous les drapeaux de celui qu'ils croyoient être leur légitime Souverain.

Peu à peu Démitri s'accoutuma à en jouer le rôle. Il fit voir alors une croix enrichie de diamans qu'il portoit cachée ſous ſa chemiſe, & qu'il avoit reçue, diſoit-il, du Prince Meſtiſlafski ſon parrain; & ſes partiſans regardèrent cette croix comme un témoignage qui confirmoit ſa naiſſance. Mais ce n'étoit pas aſſez pour Démitri de jouer un rôle d'emprunt, il aſpiroit à un Trône, & malgré les partis qui s'armoient pour le lui procurer, ſes craintes troubloient ſes eſpérances; l'inconſtance de la fortune & des hommes, les révolutions qui en ſont les ſuites, ſe préſentoient ſans ceſſe à ſon imagination. Il penſa que pour ſe faire un appui ſolide, il devoit lier étroitement ſa cauſe avec celle du culte Romain, & ſe mettre ſous la protection des Jéſuites, qui avoient une ſi grande influence dans le Conſeil des Princes Chrétiens. Sur le deſir qu'il leur témoigna d'avoir auprès de ſa perſonne quelqu'un de leur Ordre, ils choiſirent un des plus éclairés d'entr'eux pour lui ſervir de guide & de conſeil. Pour mieux tromper ce Jéſuite habile, Démitri affectoit avec lui cet air de ſimplicité & de naïveté dont les fourbes ſavent ſi bien ſe couvrir; il lui témoignoit ſon zèle pour le Rit Latin, & l'aſſuroit qu'il feroit l'impoſſible pour l'établir en Ruſſie auſſi-tôt qu'il ſeroit affermi ſur le Trône.

Le crédit des Jéſuites procura à Démitri une puiſſante protection, celle du Palatin de Sendomir, qui pouvoit ſeul entretenir une armée capable de faire trembler Godounof ſur ſon Trône. L'impoſteur ſçut gagner l'amitié de ce Palatin, nommé *Ménichek*. Sa fille aînée avoit épouſé Conſtantin Vichenévetski, frère du Prince Adam; & il avoit, d'un ſecond mariage, une fille appellée *Marina*, jeune, bien faite, ſpirituelle, ambitieuſe, d'un courage & d'une hardieſſe au-deſſus de ſon ſexe. Ainſi, l'alliance du père & le caractère mâle de ſa fille convenoient également à la poſition de Démitri, qui forma le projet de l'épouſer. De ſon côté, l'am-

bitieuſe Marina cherchoit à lui plaire pour régner un jour. Ce deſir étoit trop marqué pour qu'il échappât au ruſé Démitri; il oſa donc lui parler de ſon amour & lui demander ſa main, avec la permiſſion de rendre compte de l'entretien qu'ils venoient d'avoir enſemble au Palatin, ſon père : Marina y conſentit en rougiſſant.

Démitri étoit occupé de ſon bonheur futur & régnoit en eſpérance, lorſque les Jéſuites vinrent lui rendre viſite : après une converſation polie, les Pères parlèrent avec intérêt de la poſition critique où ſe trouvoit le fils d'Ivan. Cette converſation ſe trouve dans un ouvrage qui a pour titre : *Relation curieuſe de l'état préſent de la Ruſſie, traduite de l'Anglois, chez Claude Barbin*, 1679. Un des Pères dit à Démitri : » Prince, vos vertus m'attachent » tellement à votre perſonne, que je ſuis ſans ceſſe occupé du » ſoin de vous donner des preuves de mon zèle. J'ai formé un » projet dont l'exécution vous ſeroit d'une grande utilité : mais » je crains de paroître trop hardi en vous le découvrant «. Démitri l'y encouragea, en lui demandant ſes conſeils & lui promettant de les ſuivre avec confiance. Le Jéſuite reprit ainſi ſon diſcours. » J'ai examiné avec attention les circonſtances dans leſquelles » vous vous trouvez : elles ſont embarraſſantes. Votre ennemi » eſt prudent, adroit & rempli d'expérience. Il poſsède un Etat » puiſſant, & n'eſt monté ſur le Trône que par ſon adreſſe. Sous » le règne de Fédor, il diſtribuoit à propos les faveurs & les » graces : toute la Nobleſſe eſt attachée à ſes intérêts; le peuple » le chérit. Ceux auxquels ſon élection n'eſt pas agréable n'ont » aucun pouvoir à la Cour : Boris n'a confié les places fortes & » les emplois d'où dépend ſa ſûreté, qu'à des gens dont la fortune » eſt attachée à la ſienne. Vous n'ignorez pas tout ce qu'il met » en uſage pour rendre vos prétentions chimériques & pour vous » faire paſſer pour un impoſteur. Il y a très-peu de tems que vous

» vous montrez, & vous ne présentez d'autres témoignages de votre
» naissance que vos grandes qualités. Cela peut suffire, il est vrai;
» les personnes éclairées découvrent dans votre figure tant de
» marques de grandeur, qu'elles ne peuvent douter que vous
» ne soyez le véritable fils d'Ivan. Mais ces preuves sont trop
» foibles pour le peuple grossier, qui ne croit que ce qui le frappe
» ou l'intéresse. Prince, une expérience acquise par un âge avancé,
» une connoissance assez étendue du Gouvernement de Russie &
» du caractère des Russes, me font connoître ce que vous avez à
» faire. Une alliance illustre étonnera le peuple, & lui prouvera
» votre naissance. Le Palatin de Sendomir est un des plus am-
» bitieux Princes qui aient paru : si vous vouliez vous abaisser
» jusqu'à entrer dans sa famille, vous ne tarderiez pas à monter
» sur le Trône de vos pères. Ce Palatin est regardé comme un
» homme très-sage & très-prudent : on ne croira jamais qu'il
» ait pu se résoudre à vous donner sa fille en mariage, avant
» d'être convaincu que vous êtes le véritable Démitri. Alors le
» Roi de Pologne prendra ouvertement vos intérêts; vous étouf-
» ferez tous les bruits que l'on seme à votre désavantage; vous
» satisferez aux scrupules de la Noblesse & du Peuple de Russie.
» Vous pouvez faire à la Princesse Marina les premières ouvertures
» de votre dessein; &, suivant sa réponse, vous en parlerez à son
» père, & tâcherez d'obtenir son consentement. Avant de vous
» l'accorder, il ne manquera pas de me demander mon avis; vous
» devez prévoir la réponse que je lui ferai. Je ne vous parle point
» de vos sentimens sur la Religion; je les connois, & je suis si
» content de vous voir dans le chemin de la vérité, que j'en rends
» graces à Dieu tous les jours, & le prie de vous entretenir dans
» les heureuses dispositions qu'il vous a données. En vous acquérant
» le Ciel, elles vous attireront ses bénédictions sur la terre, vous
» feront triompher de vos ennemis, & contribueront, plus que

» toute la prudence humaine, à vous mettre en possession de l'Em-
» pire de vos pères «.

L'éloquent Jésuite avoit prévenu le Palatin, aussi désireux que sa fille, du mariage projetté; aussi reçut-il la proposition de Démitri avec une satisfaction qu'il ne put cacher. Il dit au Prince qu'il ne pouvoit lui donner une preuve plus convaincante de sa reconnoissance qu'en différant la conclusion de ce mariage, jusqu'à l'instant où le cadavre de Godounof lui serviroit de marche-pied pour monter au Trône. » Je parle peut-
» être, ajouta-t-il, contre mes propres intérêts; mais je vous
» conjure de suivre cet avis; c'est celui d'un père tendre. J'en
» prens déja le titre. Sigismond est tout disposé à embrasser vos
» intérêts; savez-vous quel est son projet? L'espérance de vous
» faire épouser quelqu'une de ses parentes, est peut-être le seul
» motif qui l'engage à prendre votre parti. Les Palatins seront
» jaloux de notre alliance; & vous devez augmenter le nombre
» de vos alliés au lieu de le diminuer. Tel Prince, qui vous
» assistera de toutes ses forces tant que vous ne serez point marié,
» vous négligeroit si vous aviez épousé ma fille «.

Démitri se rendit aux raisons du Palatin & fut remercier les Jésuites. Il leur déclara qu'il avoit pris la résolution d'embrasser la Religion Catholique, leur promit de faire reconnoître le Pape en Russie comme Chef de toute l'Eglise; de recevoir le Clergé de Rome à Moskou, & de lui donner des biens suffisans pour sa subsistance.

Les Jésuites instruisirent le Pape Clément VIII de ce qui se passoit, lui demandèrent des secours d'argent, & des recommandations instantes auprès du Roi & de la République, en faveur de Démitri, qui, de son côté, écrivit au Saint Père une lettre en latin; il y prenoit le nom de Tzar de Russie, y imploroit l'assistance de sa Sainteté contre l'usurpateur Godounof, &

protestoit de rendre célèbre à la postérité son respect & sa soumission pour le Saint-Siége.

SECTION XIII.

1605.

Jamais intrigue n'eut d'appui plus puissant, & ne fut conduite par des esprits plus déliés. Aussi réussit-elle au gré de tous les complices, malgré tous les ressorts que Godounof fit jouer pour abattre son ennemi, & se maintenir sur le Trône. L'accueil que Sigismond fit à Démitri, intéressa tous les peuples pour lui ; les Russes eux-mêmes n'osèrent plus assurer qu'il fût un imposteur. Il se répandit un manifeste où l'usurpateur Boris étoit peint comme un tyran odieux, qui ne tenoit le sceptre qu'avec des mains teintes du sang de ses Maîtres : on y offroit, de la part de Démitri, le pardon & même des récompenses à ceux qui voudroient prendre ses intérêts. Ce manifeste disposa la Nation en sa faveur : les Grands & le peuple n'attendoient que le moment favorable pour se déclarer ouvertement. Il arriva. Le Palatin Ménichek, les deux Princes Vichenévetski & Démitri entrèrent en Russie à la tête des troupes qu'ils avoient levées, & qui furent renforcées de six mille Kosaques. Les expéditions commencèrent par le siége de Tchernigof. Les Officiers & les Soldats de la garnison saisirent le Prince Tatief qui les commandoit, le chargèrent de chaînes, ouvrirent les portes de la ville, la livrèrent, avec son Commandant, à Démitri, & à leur exemple le peuple lui prêta serment de fidélité. Sept autres Villes lui rendent successivement le même hommage. Enhardis par des succès si rapides, les Polonois vont assiéger Novogorod-Séverski. Godounof furieux, rassemble toutes ses forces & les envoie au secours de cette Ville, en même-tems qu'il dépêche un Ambassadeur vers Sigismond, pour se plaindre de ce qu'il

violoit une trève conclue pour vingt ans entre les deux Nations ; & pour lui dire qu'il devoit trop aimer sa gloire, pour continuer une guerre injuste, & pour appuyer un imposteur ; que loin de le soutenir, on auroit dû le livrer au Tzar, ou lui faire subir la punition qu'il mérite, & ne pas se faire un ennemi d'un des plus grands Princes de la terre, qui ne manqueroit pas de se venger de l'injure qu'on lui faisoit. Après des menaces si déplacées dans la circonstance, l'Ambassadeur se radoucit, & distribua des présens aux Ministres & aux principaux Seigneurs qui avoient du crédit auprès du Roi. Sigismond répondit à l'Envoyé, que le Roi & les Etats de Pologne ne se mêloient point des affaires de Russie ; que l'invasion d'un Russe secondé par des Russes & par quelques volontaires Polonois, n'étoit point une rupture de la trève, & qu'il l'observeroit toujours inviolablement.

Pendant cette négociation inutile, Démitri remporte une victoire sur l'armée Russe : son Général reçoit une dangereuse blessure. Les vaincus se replient sur Sefska ; les vainqueurs les poursuivent : les fuyards, renforcés par des corps de réserve, livrent un combat nouveau ; & la victoire long-tems incertaine, se déclara pour eux. Après cet échec, le Palatin de Sendomir se rendit en Pologne pour faire de nouvelles levées, & Démitri rallia les débris d'une armée qui venoit d'être vaincue par ceux qui alloient la combattre une seconde fois. Ce danger pressant, loin de l'abattre, réveilla son courage ; voici la prière qu'il adressa à Dieu, lorsqu'il se vit forcé de livrer bataille : » Détruis-moi, » ô juste Juge, & efface mon nom du registre qui contient » celui des autres hommes, s'il y a de la méchanceté & de » l'injustice dans ce que j'entreprends. Tu connois mon inno- » cence, déclare-toi pour la justice de ma cause... Je mets ma » personne & mon armée sous ta protection, ô Reine des Cieux «!

Il

Il dit ensuite à ceux qui l'environnoient : » Nous n'avons d'es-» pérance que dans la valeur : frappons «. Il y avoit une si grande disproportion entre les deux armées, qu'il sembloit que la victoire ne pouvoit être disputée un seul instant. Démitri n'avoit pas cinq mille hommes. Ils couroient à leur perte, lorsque la plupart des Russes baissèrent les armes & se rangèrent du côté de l'imposteur. La mêlée devient furieuse ; ceux qui se rencontrent frappent & meurent ensemble. Les Russes ébranlés & en désordre fuient ; on les presse, on remporte sur eux une victoire complette ; les vainqueurs pillent le camp, & se rendent en triomphe à Poutimle. Sept Villes, la Province de Sévérie & quelques autres se soumirent volontairement à Démitri.

SECTION XIV.

A la nouvelle de la victoire que Démitri venoit de remporter, Boris tombe dans la consternation, ordonne de lever des troupes, & cherche à séduire les Kosaques ; il veut attirer les uns par l'espoir des récompenses, & les autres par la certitude du pardon : à son ordre, le Patriarche lance une excommunication contre les rebelles ; mais tous ces moyens sont inutiles ; on rejette les offres de Godounof ; on méprise son pardon ; on brave l'excommunication du Patriarche : la fortune s'étoit entièrement déclarée pour l'imposteur. Dans une position si critique, Godounof crut que le parti le plus prompt & le plus sûr étoit d'occuper le Roi de Pologne à défendre ses propres Etats, & de lui susciter des troubles qui l'empêchassent de secourir Grischeka. Il prit des mesures avec les Ambassadeurs de Suède & de Danemarck pour porter le fer & le feu en Pologne. Un accident prévu ou imprévu la déroba au malheur qui la menaçoit. Boris, sortant de table, fut attaqué d'une si violente colique, qu'il mourut quelques heures après. Si Boris s'empoisonna lui-même

dans un accès de désespoir, il étoit juste qu'un monstre tel que lui fût son propre bourreau. Qu'importoit-il aux Russes qu'un tyran fît place à un imposteur ? D'après cette vérité, ceux qui nous le peignent comme un grand homme, auroient été, sous son règne, ses complices ou ses esclaves (1). Boris Godounof mourut en 1605, après un règne de sept ans. Il laissa un fils & une fille, Fédor & Axénia. On ignore le nom de son épouse.

(1) M. Levesque dit, pag. 191 & 192, Tome III : Long-tems après, lorsque, pendant les voyages de Pierre I, on fit des réparations à la grande tour de Moskou, élevée par Boris, on eut soin de couvrir le plâtre de l'inscription qui s'y lisoit en l'honneur de ce Prince. Pierre le sut, la fit rétablir, &, grand homme lui-même, il ordonna de respecter la mémoire d'un grand homme.




FÉDOR BORISSOVITZ
il succéda a son pere,
fut détroné et etouffé
en 1505.
Dessiné par Chevalier
Dirigé par Née
Gravé par Pasquet



REGNE
DE FÉDOR BORISSOVITZ.

1605.

SECTION PREMIÈRE.

La mort de Godounof fut regardée, par ses partisans mêmes, comme une punition de Dieu envers un tyran usurpateur ; & Démitri auroit été proclamé par les Grands, s'ils n'avoient craint la fureur du peuple que le Patriarche retenoit dans le parti de la famille de Godounof. Ce peuple courut en foule au Palais, proclama Fédor, & déclara sa mère Régente. La Noblesse de Moskou, forcée de ratifier cette élection, prêta au nouveau Tzar le serment de fidélité ; mais celle des Provinces, les Chefs & les Soldats de l'armée, fidèles en apparence, étoient disposés à proclamer Démitri. Les villes de Toula, de Rézan, & plusieurs autres reconnurent Démitri pour leur Souverain. Basmanof, Commandant de Novogorod-Séverski, deux Princes Golitsin, & le plus grand nombre des Chefs se déclarèrent pour lui, & les Soldats suivirent l'exemple de leurs Généraux. C'étoit avoir beaucoup gagné en peu de tems. Encouragé par cette défection presque générale, Démitri prit la résolution d'envoyer secrètement à Moskou Pouchekin & Pleschéof, pour reconnoître les intentions des habitans. Ils partent, & s'arrêtent à Krasna-Célo, village situé à deux verstes de Moskou. Ils y trouvent les habitans disposés à la révolte, les gagnent par des promesses, les engagent à prendre les armes, & marchent à leur tête vers cette Ville. Leur

nombre est bientôt renforcé de la populace & d'un corps de Streltsi. Les rebelles parviennent jusqu'à la grande place; les habitans s'attroupent & murmurent : en vain le Patriarche veut appaiser ce tumulte, les cris de la sédition étouffent sa voix; en vain la Régente envoie les soldats de la garde pour faire main-basse sur le peuple & pour le disperser, la violence augmente le trouble & la fureur. Les Agens de l'imposteur crient *vive le Tzar Démitri*, & ce cri trouve autant d'échos que de bouches parmi le peuple. On court au Palais; on massacre une partie des Boyari, des parens, des amis du Tzar; on dépouille l'autre : la Tzarine douairière, Fédor, la Princesse sa sœur sont conduits, renfermés & gardés à vue dans la maison qu'avoit occupée Godounof, lorsqu'il étoit simple particulier. On envoya promptement des Députés à Démitri qui étoit resté à Toula avec son armée; ils lui remirent des lettres qui lui annonçoient que toute la Nation le reconnoissoit pour son légitime Souverain, & l'attendoit avec impatience. Ces Députés arrivèrent en même-tems que ceux des Kosaques du Don. Démitri les admit à son Audience avant ceux de Moskou, & leur fit beaucoup d'accueil; mais il affecta du mécontentement envers les autres, & les maltraita. Ce fut dans cette audience qu'il prononça l'arrêt de mort du Tzar & de sa mère : les Princes Golitsin & Massalski, & le perfide Basmanof furent chargés de cette barbare exécution. Le Patriarche fut ignominieusement dépouillé, revêtu de l'habit de Moine, & relégué dans un petit Monastère aux extrémités de la Russie. La Princesse Axénia fut envoyée dans un Couvent de Volodimir. La rage exhuma le corps de Boris, qui resta long-tems exposé aux outrages d'une populace aveugle & féroce.





RÈGNE D'OTRÉPIEF, *ou le faux* DÉMITRI.

1605.

SECTION PREMIÈRE.

Des Sénateurs & des Courtisans ennemis de *Tibère*, engagent un esclave à profiter de sa ressemblance avec *Agrippa*, & de se faire passer pour ce Prince. Tibère le fait venir devant lui : *Comment*, lui dit-il, *es-tu devenu Agrippa ?.... De la même manière*, lui répond l'esclave, *que tu es devenu Empereur.* Tibère le fait tuer & enterrer secrètement, & ne permet point d'informations contre les complices. Boris s'étoit conduit comme Tibère envers les assassins de Démitri ; il étoit familiarisé avec le crime : ombrageux, défiant, jaloux ; pourquoi n'épargna-t-il que le plus dangereux de ses ennemis ? C'est que le crime rassure à proportion qu'il aveugle le coupable.

Aussi-tôt que Démitri fut informé de la mort de Fédor, il se mit en marche pour se rendre à Moskou avec les deux armées Russe & Polonoise. Le Clergé & le peuple vinrent à sa rencontre, en criant *que Démitri est l'étoile du matin qui luit sur la Russie.* Ce nouvel astre se rendit à la Cathédrale pour remercier Dieu de son avènement au Trône.

SECTION II.

Le Patriarche Job étoit déposé, le siége vacant ; & Démitri, qui connoissoit bien l'inconstance du peuple qui l'avoit proclamé,

ne vouloit pas différer la cérémonie du couronnement. Il nomma Patriarche Ignace, Evêque de Chypre, passé en Russie sous le règne de Fédor Ivanovitz, & qui occupoit le siége Archiépiscopal de Rézan. Ce fut lui qui plaça sur la tête d'Otrépief la Couronne des Tzars. Voilà Démitri proclamé, sacré & vainqueur de tous les obstacles qui l'éloignoient du Trône : mais la chose la plus difficile reste à faire, la mère du véritable Démitri vit encore; elle languit misérable dans une retraite obscure : en l'y laissant on ne manquera pas de dire que l'imposteur n'ose paroître devant elle; en faisant venir à Moskou cette mère infortunée, consentira-t-elle à devenir complice de l'imposture? La conjoncture est délicate, & l'alternative également dangereuse. Après avoir pesé le pour & le contre, Démitri pensa que, toutes choses égales, il y avoit plus de risque de la laisser à Biélo-Ozero, que de la faire venir à Moskou. Il lui envoya des Députés pour la prier de venir partager le Trône avec lui. Son fils, l'objet de ses larmes, n'étoit plus; celui qui en prenoit le nom étoit en quelque sorte son vengeur; elle vivoit malheureuse dans la plus triste solitude; on lui offroit de partager le Trône avec elle; elle se rendit aux sollicitations de l'imposteur : que pouvoit-elle faire de plus raisonnable?

Dès que Démitri sut que la Princesse approchoit de Moskou, il alla au-devant d'elle, descendit de cheval, se prosterna en l'abordant, & lui donna les plus grandes marques de tendresse & de respect filial. Se précipitant ensuite dans les bras maternels, il fait des imprécations contre la mémoire de Godounof, & jure de lui faire oublier tous les maux qu'elle avoit endurés depuis la mort d'Ivan. L'espérance l'emporta sur la crainte dans le cœur de la Tzarine; elle reconnut Démitri pour son fils, affecta la plus grande joie de le revoir, & le pria avec instance de monter avec elle dans le carrosse qui la menoit. Il refusa par

respect, suivit long-tems le carrosse à pied & la tête découverte, en lui protestant que la Couronne de Russie étoit plus à elle qu'à lui, & qu'il ne la porteroit que pour mieux exécuter ses volontés, & prévenir tous ses desirs. La Princesse le força enfin de se couvrir & de remonter à cheval, en lui disant obligeamment que c'étoit la première marque de soumission qu'elle exigeoit de son fils. Il la conduisit dans le Couvent de l'Ascension, qui étoit destiné aux veuves des Tzars.

SECTION III.

Les instans critiques sont heureusement passés; le nouveau Tzar ne pense plus qu'à s'occuper des affaires de l'Etat & des intérêts les plus pressans. Le Roi Jacques avoit un Ambassadeur & un Consul à la Cour de Boris : à la mort de ce Prince ils s'étoient rendus à Arkangel, où ils devoient s'embarquer pour retourner en Angleterre. Démitri envoya un Courier chargé d'une lettre pour le Consul, & un Gentilhomme de sa Chambre pour conférer en son nom avec le Chevalier Smith. Voici le contenu de la lettre adressée au Consul Anglois.

Du 8 *Juin* 8013 *du Monde, qui répond à* 1605 *de Jesus-Christ.*

» Nous Démitri Ivanovitz, Tzar de Russie, à Jean Mériek, » Marchand Anglois, Nous vous faisons savoir par cette lettre, » que, par le souverain pouvoir & le juste jugement de Dieu, Nous » sommes rentrés dans notre héritage, comme Tzar & Autocrate » de Russie. Rappellant à notre souvenir l'amitié que notre père » Ivan, Seigneur & Tzar de Russie, a entretenue avec les grands » Princes de la Chrétienté, Nous sommes disposés à en lier une » plus étroite encore avec votre Roi Jacques. C'est pourquoi Nous » sommes résolus de vous favoriser, vous & les autres Marchands » Anglois, d'une manière plus marquée que mes Prédécesseurs

» ne l'ont fait. Auſſi-tôt que vous aurez terminé vos affaires au
» Port d'Arkangel, notre volonté eſt que vous veniez à Moskou
» pour nous voir aſſis ſur le Trône des Tzars. Nous avons à cet
» effet commandé qu'on vous fournît des chevaux ſur la route.
» Lorſque vous ſerez à Moskou, vous vous adreſſerez à notre
» Secrétaire Affanaſſi Ulaſſief «.

SECTION IV.

A peine Démitri jouiſſoit en paix de la Souveraineté, que les Grands murmurent de ce que la garde du Prince n'étoit compoſée que de Polonois & d'autres Etrangers qui ne quittoient jamais ſa perſonne: ils dirent hautement que les précautions du Tzar, quel qu'en fût le motif, ne pouvoient qu'être déſagréables aux Ruſſes; & que ſa conduite, à cet égard, annonçoit plutôt un impoſteur qui a tout à craindre, qu'un Prince légitime qui ne doit avoir pour garde que la confiance dans l'amour de ſes ſujets. Ces plaintes produiſirent d'abord tout l'effet déſiré. Démitri les crut ſincères; il en fut touché, & ſe flattant de gagner le cœur de ſes ſujets en leur confiant ſa vie, il licentia les ſoldats étrangers & les troupes auxiliaires. Les Chouiski profitèrent de ſon imprudence, & tramèrent un complot contre lui. Le ſecret ſe divulgua; une partie des conjurés qui furent arrêtés, déclarèrent les Chefs de la conjuration. L'aîné des Chouiski fut condamné à avoir la tête tranchée; le bourreau levoit la main pour le frapper, lorſqu'on entendit crier, *grace*. La peine fut commuée en une priſon perpétuelle. Ses deux jeunes frères furent condamnés à la même peine. Un grand nombre d'autres complices périrent. Démitri confiſqua leurs biens, & les diſtribua à ſes créatures.

SECTION V.

Il falloit à Démitri autant de prudence, que de force & de courage,

courage, pour ne pas ſuccomber à la violence des paſſions qui tourmentoient ſon cœur: il éprouvoit, à la fois, l'ambition, la haine, la vengeance & l'amour. Dès que la vengeance eut ſatisfait à l'ambition, en ſacrifiant à ſa ſûreté les chefs & les complices de la conjuration formée contre lui, Démitri n'écouta plus que ſon amour pour la Princeſſe Marina, fille du Palatin de Sendomir. Il envoya deux Ambaſſadeurs en Pologne, l'un au Palatin, avec des préſens conſidérables pour la Princeſſe; l'autre au Roi & à la République, pour conclure avec eux une ligue offenſive & défenſive, leur marquer ſa reconnoiſſance au ſujet des ſecours qu'ils lui avoient fournis, & auxquels il devoit la couronne; enfin, pour prier Sigiſmond de permettre à ſon vaſſal de lui donner ſa fille en mariage. Cette Ambaſſade déplut beaucoup aux Ruſſes: ils voyoient avec douleur une Polonoiſe devenir leur Souveraine, des préſens conſidérables faits aux dépens du Tréſor public, toutes les pierreries de la couronne envoyées à Marina, des Jéſuites prêts à s'établir à Moskou, pour y enſeigner publiquement la Religion Romaine, & des Colonies de Polonois & d'Etrangers, favoriſés d'un Prince qui leur avoit plus d'obligations qu'à ſes propres ſujets.

Sigiſmond reçut les Ambaſſadeurs avec diſtinction, remit à l'aſſemblée des Etats ce qui concernoit la ligue, & conſentit au mariage de la fille du Palatin avec le Tzar. L'Ambaſſadeur envoyé au Prince Menichek, fiança au nom de ſon Maître la Princeſſe Marina: le Cardinal Matſiofski, Evêque de Cracovie, leur donna la bénédiction.

SECTION VI.

1606.

Le départ de la Princeſſe fut fixé vers la fin de Janvier de cette année. Sigiſmond remit la Tzarine entre les mains de l'Ambaſ-

ſadeur Ruſſe, lui ſouhaita, en préſence de l'aſſemblée, beaucoup de ſatisfaction, & beaucoup de proſpérité au Tzar : il lui recommanda en particulier de ſe ſouvenir toujours de ſa patrie, de ſon père & de ſon Roi; de leur rendre tous les bons offices qu'elle pourroit, & principalement de travailler avec ardeur à l'avancement de la Religion Romaine en Ruſſie. Les Ruſſes préſens à cette aſſemblée, & qui conſervoient la haine la plus violente pour le Rit Latin, furent très-ſcandaliſés de cette exhortation.

SECTION VII.

Marina part avec un magnifique cortége ; elle eſt accompagnée des Ambaſſadeurs de l'une & l'autre nation, du Palatin ſon père, & de pluſieurs Polonois de marque. Lorſque Démitri ſut que la Princeſſe approchoit de Moskou, il envoya au-devant d'elle tous les Officiers & les Soldats de ſa garde. Elle fit ſon entrée au ſon des cloches, des trompettes & des tambours, & le Tzar la reçut avec tous les tranſports de l'amour. La Princeſſe fut conduite au Couvent de l'Aſcenſion, où la Tzarine mère faiſoit ſa réſidence; le Palatin de Sendomir logea dans la maiſon de Godounof, & les Seigneurs Polonois occupèrent les maiſons des Boyari, qui furent obligés de les leur céder.

Quatre jours après l'arrivée de Marina, on célébra ſon mariage dans la Cathédrale. Un Officier du Palais précédoit la Tzarine, tenant un carreau de velours cramoiſi, & la couronne qu'on devoit mettre ſur la tête de la Princeſſe. On portoit devant le Tzar le ſceptre, la pomme & l'épée. L'Egliſe étoit tendue de velours cramoiſi, enrichi de broderie en or & en argent. Après la cérémonie, les deux époux retournèrent au Palais au bruit des canons & des cloches : les cris d'allégreſſe publique auroient été plus flatteurs.

SECTION VIII.

Sigiſmond, qui ſe croyoit en droit de tout attendre de la reconnoiſſance du Tzar, lui envoya un Ambaſſadeur pour lui demander la ceſſion de Smolensk, & pour le prier de joindre ſes forces aux ſiennes contre les Tatars de Krimée, ennemis des deux nations. Démitri répondit à l'Ambaſſadeur, qu'il alloit faire les préparatifs que déſiroit Sigiſmond, pour attaquer les Tatars conjointement avec lui; mais que tant qu'il vivroit, il ne céderoit pas un pouce de terre à la Pologne, & qu'il laiſſeroit à ſes ſucceſſeurs l'Empire tel que ſes prédéceſſeurs le lui avoient laiſſé. Cette noble fermeté ne fut regardée par les Ruſſes que comme un déguiſement que les circonſtances rendoient néceſſaire. Informés de la demande que l'Ambaſſadeur Polonois avoit faite, les Officiers & les Streltſi jurèrent la perte du Tzar & le maſſacre des Polonois. Il ne leur manquoit qu'un Chef : Baſile Chouiski ſe préſenta. La Sentence de mort qui avoit été prononcée contre lui, ne pouvoit être effacée de ſa mémoire par le pardon & toutes les faveurs que le Tzar lui avoit accordés. Il commença à parler du Tzar avec le plus grand mépris; & lorſqu'il eut indiſpoſé tous les eſprits, il oſa dire : » Obéirons-nous long-tems à un impoſteur qui fait » régner le ſchiſme & l'héréſie dans notre Empire, qui renverſe » les Loix de l'Etat, & foule aux pieds la Religion de nos pères? » Une pareille foibleſſe déshonoreroit à jamais les Ruſſes. Non, » ils ne gémiront pas ſous la domination d'un Maître eſclave des » Polonois, corrompu par leurs maximes, & qui ſe laiſſe tellement gouverner par eux, que la Ruſſie eſt déja à leur diſpoſition, & qu'ils la comptent pour une de leurs Provinces «. Il dit, & s'occupa de lever ſecrètement des troupes dans les environs de Moskou, & de proche en proche dans les Provinces voiſines. Il n'eſt guères poſſible de lever des troupes dans un Etat, ſans

que le Miniſtère n'en ſoit bientôt inſtruit ; c'eſt ce qui arriva. Une des créatures de Chouiski laiſſa échapper quelques paroles indiſcrètes ; elle fut arrêtée & interrogée, & le Tzar apprit que le Chef de la conſpiration avoit déja plus de douze mille complices. Le jeune homme indiſcret obtint ſon pardon, dans la crainte que ſa punition n'avertît les ſéditieux du parti qu'ils avoient à prendre. Les Polonois eurent ordre de ſe tenir ſur la défenſive, & Démitri renforça ſa garde de quelques compagnies de Streltſi.

SECTION IX.

Juſqu'ici la Cour de Ruſſie ne s'étoit occupée que de Fêtes & de plaiſirs. Le Tzar avoit indiqué un bal & un ſpectacle inconnu en Ruſſie pour le quinze de Mai. Cette fête militaire devoit repréſenter l'attaque & la défenſe d'une place. La forteresse de bois qu'on avoit conſtruite, étoit flanquée de canons, & pouvoit ſervir à Démitri pour ſe défendre contre le peuple, tandis que les Streltſi & les Polonois qui lui étoient dévoués, feroient main-baſſe ſur les principaux conjurés qui devoient aſſiſter à ce ſpectacle. Chouiski le prévit, & donna des ordres ſecrets pour que, dans la nuit qui précéderoit la fête, les complices des environs de Moskou ſe rendiſſent ſans bruit dans la Ville ; ce qui fut exécuté. Ils s'arment à la hâte, arrivent pendant que la Cour dormoit, ſonnent le tocſin : le peuple accourt de toutes parts, & la révolte devient générale. Alors les conjurés s'emparent de tous les poſtes importans de Moskou. Chouiski paroît, le Crucifix dans une main, le poignard dans l'autre, & les conjurés ſe rangent autour de lui. Il les conduit au milieu de la Ville, donne l'alarme par-tout où il paſſe, publie que les Polonois ont juré la perte des Ruſſes, & qu'ils ſont prêts à les ſabrer. Les vieillards, les femmes, les enfans mêmes, tous cou-

rent aux armes : on force les maiſons habitées par les Polonois, & ſans leur donner le tems de ſe reconnoître & de ſe défendre, on les immole à la vengeance publique. Les cris des mourans, le bruit des armes, l'émeute générale éveillent le Tzar : il envoie reconnoître la cauſe du tumulte par le Capitaine de ſes Gardes; & la réponſe du peuple lui annonce qu'il n'y a plus de sûreté ni pour le Prince, ni pour lui. Choüiski arrive au Palais, dont il fait enfoncer les portes, pénètre dans l'antichambre du Tzar à la tête d'une troupe de déterminés, & ſomme l'impoſteur de venir rendre compte de ſa conduite au peuple.

Baſmanof, à la tête de quelques gardes qui n'étoient pas ivres, s'avance avec courage, & frappe les premiers qui ſe préſentent, en exhortant les autres à contenir le peuple, & à ſe rappeller leur ſerment. Tatitſchef, l'un des Chefs de la conjuration, lui ripoſte par un coup de poignard : les gardes furent maſſacrés les uns après les autres. Démitri, qui entendoit de ſa chambre le tumulte qui augmentoit avec le carnage, cherche une iſſue, n'en trouve point; elles étoient toutes occupées : il ouvre une fenêtre, ſe précipite, tombe dans une cour, ſe caſſe une jambe, reçoit une bleſſure grave à la tête; le ſang lui ſort par le nez & les oreilles. Quelques gardes accourent à ſes cris, & le tranſportent dans le quartier des Streltſi : ils furent ſi touchés de l'état où ils le voyoient, qu'ils jurèrent de le défendre juſqu'au dernier ſoupir. Les conjurés arrivent, & demandent l'impoſteur : les Streltſi répondent que, loin de livrer un Prince, fils d'Ivan, ils ſont prêts à mourir pour ſa défenſe. En effet, ils réſiſtèrent juſqu'à ce que les conjurés ſe diſpoſaſſent à mettre le feu dans la fortereſſe. Alors ils livrèrent le Tzar, qui reçut de ſes ennemis tous les outrages que des forcenés peuvent ſe permettre. Ce malheureux Prince reprit dans ce moment ſa fermeté ordinaire. Il dit à ceux qui lui déchiroient ſa robe, qui le frappoient, & lui arrachoient la barbe : » Vous

» m'outragez, & vous favez que je fuis le véritable fils d'Ivan » Vafiliévitz & votre légitime Souverain, couronné en préfence de » tous les Ruffes; & fi vous ne me croyez pas, allez trouver ma » mère, elle vous dira la vérité «. Ce difcours fufpendit la fédition, & les Officiers des Streltfi écartèrent la populace qui vomiffoit contre le Tzar toutes fortes d'injures. On nomme des Députés; Chouiski eft à leur tête, & ils fe rendent au Monaftère de l'Afcenfion. Chouiski prie la Princeffe Douairière, au nom de la Nation, de dire fi le Tzar régnant eft véritablement fon fils, & lui promet qu'on oubliera ce qu'elle a fait en faveur de l'impofteur, fi, en découvrant la vérité, elle facilite aux Ruffes le moyen de fe délivrer d'un Tyran qui les déshonore & qui fouille le Trône du grand Ivan.

La Princeffe répondit : » Le Tzar régnant n'eft pas mon fils, » c'eft un impofteur; & je ne l'ai reconnu pour Démitri, que » dans la crainte de périr, puifque vous l'aviez reconnu & pro- » clamé comme étant le fils d'Ivan & le frère de Fédor. Vous- » même, Chouiski, étiez à la tête de fon parti, & menaciez » tous ceux qui le regardoient comme impofteur. En appuyant » Grifchcka, vous ferviez votre vengeance contre Godounof : en » le reconnoiffant pour mon fils, je confervois mes jours & je » vengeois le véritable Démitri : les mêmes motifs nous condui- » foient tous deux au même but «. Cette réponfe fut l'arrêt de mort de l'impofteur : les Streltfi l'abandonnèrent à la fureur du peuple. Tous ceux qui étoient préfens voulurent avoir part au meurtre; tous le frappèrent à-la-fois. On porta fon cadavre au lieu où étoit celui de Bafmanof, on les attacha enfemble, on les traîna par toute la Ville; on les laiffa expofés pendant deux jours dans la place du Marché, où ils furent brûlés enfuite.

SECTION X.

Pendant que ces fcènes horribles fe paffoient, les conjurés, divifés en plufieurs bandes, fe livroient à tous les excès, fans affouvir leur rage ; ils n'épargnoient pas même les Ruffes qui portoient l'habit Polonois. Les plus avides de butin fe rendirent au Palais, & pénétrèrent dans l'appartement où la Tzarine s'étoit retirée. Ils ne la cherchoient que pour la maffacrer : fa contenance fière & affurée les arrêta ; elle leur dit : » Ma réfolution eft prife, » barbares, frappez «! Aucun d'eux n'ofa porter le premier coup, tant elle leur parut digne du Trône. Leur fureur fe tourna contre les Polonois. Ils alloient affiéger les maifons où le Palatin de Sendomir & les autres Seigneurs Polonois s'étoient retranchés, lorfque les Boyari, fentant de quelle conféquence il étoit d'arrêter un pareil maffacre, fe réunirent, firent marcher en armes les Streltfi, difpersèrent la populace, & établirent des gardes aux portes des maifons où il y avoit encore des étrangers. On affure que plus de 1200 Polonois & de 400 Ruffes périrent dans cet horrible tumulte.

Telle fut la fin tragique d'un impofteur, reconnu tel par les Hiftoriens Ruffes & étrangers, & par l'aveu formel de la Tzarine Douairière qui l'avoit adopté pour fon fils, & qui le défavoua lorfqu'on exigea d'elle de dire la vérité. D'après l'unanimité des opinions fur l'impofture du Moine Grifcheka, il nous a paru étonnant que M. Levefque ait mis en problême les preuves des faits confignés par les Hiftoriens, & qu'il ait employé huit pages à une difcuffion qui n'éclaircit rien & qui ne prouve rien. Quel eft le Lecteur raifonnable qui pourroit fe perfuader qu'une mère tendre, que la Tzarine Maria, eût livré Otrépief à fes bourreaux, s'il eût été le véritable Démitri ? Jamais la tendreffe maternelle ne fut foupçonnée d'une atrocité pareille.



RÈGNE DE VASILI IVANOVITZ CHOUISKI.

1606.

SECTION PREMIÈRE.

Les ſcènes étranges que l'Hiſtoire de Ruſſie préſente à chaque règne, ont préparé les Lecteurs à tous les évènemens; ils ne ſeront pas plus ſurpris de voir monter ſur le Trône un homme qu'ils ont vu ſur l'échafaud, que de l'en voir deſcendre, forcé de prendre le froc, de prononcer des vœux, & d'aller finir ſes jours à Varſovie, dans une priſon.

Pendant les quatre jours qui ſuivirent le maſſacre de l'impoſteur, Chouiski mit tout en uſage pour ſe concilier les eſprits & les décider en ſa faveur. Sa naiſſance, ſon âge, ſon expérience, & les ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, lui donnoient droit aux plus éminentes dignités; mais il avoit un concurrent dans un Prince Galitzin, agréable à la Nation, & il lui falloit une faction puiſſante pour traverſer un choix qui l'auroit exclu du Trône. Il convoqua l'aſſemblée des Grands, leur témoigna la ſatisfaction qu'il éprouvoit de voir que tout le monde approuvoit ce qu'il venoit de faire pour rendre la liberté à la Nation; il fit l'éloge du Tzar Ivan Vaſiliévitz, paſſa au règne de l'uſurpateur Godounof, peignit ſon ambition & les malheurs dont elle avoit été cauſe; & il ajouta: » Nous ſommes délivrés de la tyrannie, » prenons bien garde d'y retomber. Nous n'aurons jamais une » occaſion ſi favorable de rétablir la tranquillité publique; elle » dépend



Dessiné par Chevalier Dirigé par Née Gravé par Chenu

» dépend du choix que nous allons faire. Un homme de basse
» naissance est indigne de nous commander. Tant de personnes
» illustres par elles-mêmes & par leurs aïeux, ne lui obéiront
» qu'avec répugnance. Un jeune homme guidé par le feu des
» passions, augmentera les troubles, au lieu de les appaiser.
» Nous devons choisir un homme d'un âge mûr, d'une nais-
» sance illustre, qui connoisse les intérêts de l'Etat, qui ait donné
» des preuves de valeur & de prudence, qui remette les Loix &
» les Coutumes anciennes en vigueur, qui fasse enfin oublier
» aux Russes les maux qu'ils ont endurés sous les derniers Tzars «.
Il dit : on le pria de se retirer, ainsi que le Prince Galitzin,
pour laisser à l'assemblée la liberté de délibérer sur le choix.
Lorsqu'ils furent sortis, le Prince Vorotinski prit la parole, &
représenta que, dans une conjoncture si délicate, il falloit
prendre garde d'élire un homme trop puissant & d'une famille
trop nombreuse, dans la crainte qu'elle ne devînt à charge
à l'Etat; qu'il falloit avant tout rédiger des conditions, & les
prescrire au nouveau Tzar; lui faire jurer d'oublier toutes les
querelles qu'il auroit pu avoir comme particulier; de renoncer
à tous ses biens propres & à toutes prétentions à cet égard; de
ne point changer les Loix anciennes, de n'en faire jamais de
nouvelles, & de n'établir aucun impôt sans le consentement des
Boyari. Il fit l'éloge du Prince Galitzin, mais en observant que
sa famille étoit déja trop puissante, & que cette considération
l'engageoit à prier l'assemblée d'y avoir égard,

Après que le partisan déclaré de Chouiski eut parlé, un Boyar
dévoué au Prince Galitzin, se leva, & dit : » Les deux Princes
» sur lesquels est tombé notre choix, ont autant de mérite l'un
» que l'autre; nous nous sommes acquittés par-là de notre devoir :
» laissons à présent la décision au peuple, pour n'avoir rien à nous
» reprocher «. L'assemblée approuva la proposition. La faction de

Chouiski avoit gagné le peuple qui avoit d'abord désiré le Prince Galitzin pour Souverain : elle répandit le bruit que Chouiski venoit d'être élu ; & lorsqu'on ouvrit les portes de l'assemblée, un de ses partisans, confondu avec le peuple, cria : *Vive le Tzar Basile Chouiski !* Ce cris fut répété par la populace : les Boyari rentrèrent, & proclamèrent Chouiski.

SECTION II.

Le nouveau Tzar signa les conditions que Vorotinski avoit proposées, se rendit à la Cathédrale, & prononça un serment conçu en ces termes : » Je jure à tout le peuple de Russie que » je ne condamnerai personne au supplice, qu'après qu'il aura » été jugé par le Conseil des Boyari ; que le père ne sera point » responsable des fautes de son fils ; que je ne tirerai aucune » vengeance des outrages que j'ai reçus sous le règne de Go- » dounof, &c «. Pour confirmer son serment, il baisa la croix. Le Patriarche lui plaça la couronne sur la tête, les Boyari lui rendirent hommage & le conduisirent au Palais des Tzars. La fête de sa proclamation & de son couronnement dura pendant plusieurs jours.

SECTION III.

Les Polonois qui avoient échappé à la fureur des Russes, furent conduits dans l'Hôtel destiné pour les Ambassadeurs, & Chouiski leur fit donner une forte garde. La Tzarine & le Palatin de Sendomir furent envoyés à Jaroslaf, & ceux qui leur étoient attachés furent dispersés en différentes Villes. Chouiski avoit tout à craindre de la vengeance des Polonois ; il chercha les moyens de se réconcilier avec eux. Il leur envoya le Prince Volkonski, en qualité d'Ambassadeur, pour rendre compte au Roi & à la République de ce qui venoit de se

paſſer à Moskou. L'Ambaſſadeur mal accueilli, fut renvoyé ſans réponſe.

SECTION IV.

Chouiski oublia bientôt de qui il tenoit la Couronne, & à quelles conditions on l'avoit revêtu de l'autorité ſouveraine : il s'étoit permis, au moment même de ſa proclamation, de réduire à l'état de Moine le Patriarche que Démitri avoit nommé, & d'élever à ſa place le Métropolite de Kazan; il oſa davantage : il devint parjure. Il avoit promis à la face des autels de ne jamais ſe venger des outrages qu'il avoit reçus étant ſimple particulier, & il envoya en exil les partiſans de la famille Galitzin, & les Boyari qu'il ne croyoit pas entièrement dévoués à ſes intérêts. Cette imprudence eut des ſuites fâcheuſes. Les exilés, dépouillés de leurs biens, allumèrent le feu de la révolte en différentes Provinces à-la-fois. L'Ukraine ſe révolta la première. On répandit le bruit que le Tzar Démitri étoit échappé à la fureur des habitans de Moskou, & qu'à ſa place on avoit immolé un Officier Allemand. Cette fauſſe nouvelle fut accompagnée de propos injurieux contre Chouiski. La ville de Poutimle ſe ſouleva : Rézan, Toula, Cachire, Aſtrakan, ſuivirent ſon exemple. Informé de ce qui ſe paſſoit dans ces différentes villes, Chouiski crut pouvoir arrêter le mal dans ſon origine, en faiſant exhumer & tranſporter à Moskou le corps du véritable Démitri. Il eut ſoin de faire publier que les reliques de ce Prince martyr avoient fait pluſieurs miracles pendant ſa tranſlation, & à ſon arrivée à Moskou : il ordonna au Patriarche d'établir trois fêtes en ſon honneur, la première le jour de ſa naiſſance, la ſeconde le jour de ſa mort, la troiſième pour celui de ſa tranſlation; & pour rendre la choſe plus authentique, le Clergé commença par célébrer ſans délai la fête de la tranſlation. Chouiski eſpéroit que celui qui ſeroit aſſez hardi pour oſer ſe dire Démitri, re-

cevroit de la main du peuple même, le châtiment dû à un imposteur ennemi de la tranquillité publique. Ce n'étoit pas un nouveau Démitri que desiroient les Villes rebelles : c'étoit pour voir un nouveau Tzar remplacer celui qu'elles venoient de proclamer, que l'on disoit par-tout que Démitri n'étoit pas mort, & que l'on s'armoit pour ce Prince imaginaire. Des Streltsi, des Kosaques, des esclaves fugitifs s'arment & choisissent pour leur Chef un esclave déterminé, qui s'appelloit Bolotnikof. Des marchands & une multitude de paysans se joignent à eux ; ils forment le projet de s'affranchir de leurs tyrans en exterminant la Noblesse. Tous les crimes de l'anarchie furent commis par ces brigands, qui effrayèrent jusqu'à leurs semblables. Après avoir saccagé la ville de Kolomna, ils battirent les troupes envoyées à son secours ; Moskou alloit être détruite, si la Noblesse de Smolensk, à la tête d'un renfort puissant, n'eût dissipé cette confédération de tygres.

SECTION V.

On a vu comment les Kosaques du Don avoient contribué à placer Démitri sur le Trône. Les Kosaques du Térek s'allient avec eux pour seconder le mécontentement des Russes contre Chouiski, & la révolte de Bolotnikof. Ils avoient parmi eux un jeune Russe, nommé Elias Vassilief, qui s'étoit enfui de chez son Maître ; ils publièrent qu'il étoit le fils de Fédor Ivanovitz, & qu'en 1592, Godounof, qui vouloit s'emparer du Trône, avoit fait enlever ce jeune Prince, & lui avoit substitué une fille, qui fut baptisée sous le nom de Théodosia ; que Démitri, bien instruit du fait, avoit donné des ordres pour qu'on lui amenât ce Prince caché à Tzaritsa ; mais que ceux qui le conduisoient à Moskou, ayant appris en route la mort de Démitri, l'avoient mis en liberté, & qu'il s'étoit enfui sur les bords du

Térek. Ce Roman absurde fut adopté par un peuple barbare, que le desir de la nouveauté & l'espérance du butin armoient & désarmoient en un même jour. Les Kosaques pénètrent dans l'intérieur de la Russie, & leur nombre s'augmente chaque jour. L'espérance de profiter des troubles, engage des hommes mêmes considérés dans la Nation à se joindre aux rebelles; ils les encouragent à faire périr les Nobles dans des tourmens affreux. Les Princes Chakofskoï & Téliatefski reconnurent le prétendu fils de Fédor pour l'héritier légitime du Trône des Tzars. Les Kosaques arrivent devant Toula, & les habitans se soumettent. Chouiski effrayé envoie des troupes contre l'imposteur: elles sont battues par le Prince Téliatefski, qui se rend maître de l'artillerie, du bagage, & ensuite de la ville de Kalouga.

SECTION VI.

Ce revers détermina Chouiski à marcher en personne contre un ennemi si redoutable. Téliatefski fut à sa rencontre & attaqua le premier. Après un combat opiniâtre ses troupes furent défaites, & lui-même mourut de ses blessures. Cette victoire permit au Tzar d'avancer jusqu'à Toula & de l'investir. L'impossibilité de la réduire par la force des armes, engagea Chouiski à suivre le conseil de Soumin, fils d'un Boyar de Mourom. On construisit des digues à l'endroit où la rivière sortoit de la ville, & ses débordemens rapides forcèrent les habitans à demander grace, sous la promesse de livrer au Tzar le prétendu fils de Fédor & tous les Chefs des révoltés. Chouiski s'empressa d'accorder un pardon d'où dépendoit sa sûreté sur le Trône. Il devoit le penser: mais un imposteur va succéder à celui de Toula qui n'est plus.

SECTION VII.

1608.

Nagui & Roukin paroiſſent à Staradoub, & le premier ſe donne pour Démitri ſauvé par la protection du Ciel. On ſonne les cloches, Nagui eſt reconnu, on lui prête ſerment de fidélité. Quel ſerment ! pluſieurs villes en font de même, & leurs habitans s'arment pour ſa défenſe. De Staradoub, les rebelles s'emparent de Briansk, & ſe portent de-là à Kozelska, défendue par le Prince Maſalski ; ils le battent & prennent la ville. Chouïski crut devoir en cette occaſion envoyer toutes ſes forces pour exterminer une révolte dont le paſſé lui annonçoit les ſuites funeſtes. Ce parti produiſit l'effet deſiré : le faux Démitri, ne jugeant pas à propos d'attendre l'arrivée des troupes du Tzar, abandonna ſes défenſeurs, ſe ſauva à Novogorod-Séverski, & implora le ſecours des Polonois, regardés par les Ruſſes comme les auteurs de cette révolte. La fuite du rebelle engagea le Tzar à rappeller ſes troupes, & à les renvoyer dans leurs quartiers.

SECTION VIII.

Rouginski, Hetman Polonois, ſe rendit à Novogorod-Séverski avec des troupes, & offrit ſes ſervices à l'impoſteur. » Profitez, » lui dit-il, de la retraite des Ruſſes pour reprendre les villes » qui ſont rentrées ſous l'obéiſſance de votre ennemi ; je vous » ſeconderai, & de nouveaux renforts viendront bientôt à notre » ſecours «. Ce diſcours ranima l'eſpérance du faux Démitri, qui ne douta plus du ſuccès lorſqu'il vit arriver à-la-fois des troupes de Lithuanie, les Koſaques du Don, & une multitude de brigands réſolus de haſarder le tout pour le tout. On ſe met en marche pour ſurprendre la ville de Briansk. Le Tzar étoit informé de ce qui ſe tramoit ; il avoit rappellé ſes troupes de leurs quartiers,

& les avoit fait marcher à grandes journées, sous le commandement du Prince Kourakin, vers Briansk. C'étoit aux environs de Noël, & alors le froid devoit être excessif. Cependant, la rivière Desna, qui séparoit les troupes Russes de l'armée rebelle, n'avoit encore sur sa surface que des glaçons flottans. Le brave Kourakin se jette au milieu des glaces, & sa hardiesse en impose également & aux Russes & à leurs ennemis. Il ne périt pas un soldat dans ce trajet dangereux. La garnison de Briansk se joignit aux braves qui s'étoient exposés à périr pour la défendre. Kourakin attaque les rebelles, les met en déroute & fait un grand nombre de prisonniers. Le froid augmenta tout-à-coup la nuit suivante, & la rivière fut entièrement prise. Kourakin, qui croyoit les fuyards dispersés, profita de la circonstance pour passer la Desna, après avoir laissé un renfort & des vivres à la garnison. Mais à mesure qu'il se replie, les rebelles le poursuivent jusqu'à Karatchof, & de-là ils dirigèrent leur marche vers la ville d'Orel qui se rendit, & ils y établirent leur quartier d'hiver.

SECTION IX.

1609.

La rigueur de cette saison suspendit les hostilités, qui recommencèrent au printems : le début de la campagne fut favorable à l'Imposteur ; il remporta une victoire complette sur les Russes. Enhardi par ce succès, l'Imposteur attaqua, se rendit maître de plusieurs villes, & forma le projet de se rendre à Moskou, dans l'espérance que les habitans lui en ouvriroient les portes si-tôt qu'il paroîtroit. L'armée Russe ne tarda pas à être instruite de cette résolution : les Chefs effrayés partirent à la hâte pour Moscou ; l'armée sans Chefs se dispersa, & permit aux rebelles de s'approcher de la ville de Kalouga, & d'aller camper ensuite à dix verstes de Moskou. L'effroi devint général, & le mécon-

tentement de plusieurs Princes & Boyari éclata dans cette occasion ; ils refusèrent de marcher à l'ennemi. Chouiski eut recours aux supplices, & ne fit qu'aigrir le mal. Il donna le commandement de l'armée à deux hommes de confiance, à Mikaïl Chouiski, son parent, & à Ivan Nikititz Romanof. Les deux armées, qui se disputoient la victoire avec un courage égal, éprouvèrent tour-à-tour les vicissitudes de la fortune.

SECTION X.

Les pertes que faisoit l'armée rebelle étoient promptement réparées par les détachemens qui lui arrivoient de Pologne & de plusieurs contrées de la Russie : ces ressources renaissantes engagèrent le Patriarche & les Boyari à conseiller au Tzar de rendre la liberté au Palatin de Sendomir, à sa fille, & à tous les Polonois retenus prisonniers depuis la mort de l'imposteur Grischeka : c'est le plus sûr moyen, dirent-ils, d'engager Sigismond à rappeller ses troupes & à conclure la paix avec la Russie. Le Tzar suivit ce conseil. Les prisonniers recouvrèrent la liberté : un détachement commandé par le Prince Dolgorouki les conduisit jusque sur les frontières de la Pologne. L'imposteur Nagui, instruit à tems du départ des prisonniers, sentit de quelle importance il seroit pour lui d'avoir à sa disposition le Palatin & sa fille : il envoya deux mille Kosaques pour leur couper passage & les enlever. L'escorte Russe abandonna le dépôt qui lui étoit confié : on permit aux Ambassadeurs de retourner en Pologne ; ils étoient inutiles à Nagui : Menichek & la Princesse Marina furent amenés dans son camp. Cette entrevue devoit être froide, & causer de l'étonnement aux spectateurs : c'est ce qui arriva. L'indifférence des deux prétendus époux fit murmurer les troupes ; peu s'en fallut que ce témoin muet ne déposât contre l'imposteur, & n'occasionnât sa perte. L'ambition, la ruse & la vengeance le servirent

ſervirent dans ce moment critique : on répandit dans l'armée que Marina, perſuadée de la mort de ſon époux, n'avoit oſé ſe livrer à la joie qu'après s'être bien aſſurée que c'étoit Démitri lui-même qui l'avoit fait enlever & conduire dans ſon camp : les troupes le crurent, par la raiſon que plus l'impoſture eſt groſſière, mieux elle réuſſit auprès de la multitude. Pendant que Nagui faiſoit répandre ce bruit dans ſon armée, les confidens du Palatin & de ſa fille les exhortoient à reconnoître le faux Démitri, Ménichek pour ſon gendre ; Marina, pour ſon époux. Les uns diſoient qu'après avoir porté la Couronne de Ruſſie, la Princeſſe devoit mettre tout en œuvre pour la recouvrer : que Démitri étoit ſur le point d'être proclamé Tzar par un conſentement général. D'autres ajoutoient, qu'en ſuppoſant même ſa naiſſance vile & abjecte, une Couronne la rendroit illuſtre. L'orgueil du rang fit oublier au Palatin qu'une ſucceſſion de vertus eſt bien au-deſſus des titres & de la plus haute généalogie. L'ambition de régner exigea de ſa fille les ſacrifices les plus chers à ſon ſexe, celui de la décence, celui de la pudeur, & celui de la honte de devenir complice d'un crime. Elle va trouver Nagui dans ſa tente, ſe précipite dans ſes bras, & le reconnoît pour ſon époux en préſence de l'armée. C'eſt ainſi que la fille d'un Palatin illuſtre, douairière d'un Moine impoſteur, devint la concubine d'un ſcélérat, fils d'un Maître d'école. Cette impoſture en impoſa à toute l'armée, & l'affermit dans le deſſein de reſter toujours fidèle à celui dont elle ſoutenoit les droits. Le bruit de cet évènement ſe répandit au loin : pluſieurs villes qui, juſque-là, étoient demeurées fidèles au Tzar, prêtèrent ſerment de fidélité à Nagui, & ſe rangèrent ſous les drapeaux de la rebellion. De leur côté, les Polonois augmentent ſes forces, & lui donnent un Général qui ſavoit également conſeiller, combattre & conduire à la victoire. Sapiéha arrive au camp de Nagui

attaque, bat, met en fuite l'armée du Tzar. Cette victoire fut suivie de la prise de plusieurs villes qui reconnurent Nagui pour leur Souverain; & bientôt les villes de Kazan, de Novogorod, de Smolensk, de Résan, de Kolomna, & celles de Sibérie, furent les seules qui restèrent attachées à Basile Chouiski.

SECTION XI.

Voyant que la fortune lui étoit contraire en tout & partout, & sentant le péril qui le menaçoit, le Tzar députa Mikaïl Chouiski à Novogorod pour y lever des troupes, les envoyer à Moskou, & se rendre ensuite en Suède pour demander des secours à Charles IX, oncle de Sigismond, sur lequel il avoit usurpé le Trône. Ce Monarque sentit qu'il étoit de son plus grand intérêt d'empêcher que son neveu ne plaçât la Couronne de Russie sur la tête d'un imposteur, regardé comme un *prête-nom*, ou ne s'en emparât lui-même pour réduire plus facilement le Royaume de Suède sous son obéissance. Il saisit cette occasion de secourir le Tzar contre les Polonois, dans l'espérance de se procurer un allié puissant dont il disposeroit au besoin, ou du moins de tirer un parti avantageux des secours qu'on lui demandoit. Il accorda au Tzar 5000 hommes de troupes, moyennant un subside convenu, & promit à Mikaïl Chouiski d'en envoyer un plus grand nombre, lorsque les recrues qu'il faisoit faire seroient arrivées. Il fut stipulé que la Russie abandonneroit à la Suède la ville de Koréli, aujourd'hui Kexholm, dans le Gouvernement de Vibourg, & que Charles renonceroit à ses prétentions sur la Livonie & l'Estonie; que chaque Puissance contractante agiroit hostilement & de concert contre Sigismond, sans qu'une d'elles pût faire la paix avec lui qu'avec la participation de l'autre.

SECTION XII.

Pendant cette négociation, le Tzar, en attendant du ſecours, s'étoit renfermé dans Moskou, réſolu de s'y défendre juſqu'à l'extrémité. Il demanda aux Officiers & aux ſoldats s'ils avoient la ferme réſolution de le ſeconder, & dit qu'il permettoit à ceux que le danger effrayoit de ſortir de la ville. Tous firent ſerment ſur la Croix de le défendre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang : mais peu de jours après, un grand nombre de ces ſujets dévoués en apparence, paſſa du côté de l'ennemi ; & dans la crainte d'être abandonné de tous, le Tzar fit fermer toutes les iſſues de Moskou. Pleskof ſe ſouleva, & Novogorod étoit diſpoſée à reconnoître l'impoſteur. Ce fut dans ce moment d'inſurrection que les troupes Suédoiſes, commandées par Pontus de la Gardie, d'origine Françoiſe, s'approchèrent de Novogorod, y rétablirent le calme, & chaſsèrent un corps de Polonois qui ne ſe crut pas aſſez fort pour leur réſiſter. La Gardie marche vers Pleskof, & gagne deux batailles ſur les habitans de cette ville : il bat les Polonois près de Tver, joint l'armée Ruſſe, & marche avec elle vers Moskou. Pluſieurs villes demandèrent à rentrer ſous la domination de Chouiski, & implorèrent une clémence bien intéreſſée à pardonner.

SECTION XIII.

Des combats renaiſſans, des ſuccès & des revers alternatifs, des villes rebelles qui ſe révoltent encore après avoir été ſoumiſes par les Suédois & par les Généraux du Tzar ; des citoyens qui promettent de faire les derniers efforts pour défendre Moskou, & qui entretiennent des intelligences avec les ennemis de leur patrie ; qui ſe déchirent mutuellement, les uns en faveur d'un impoſteur reconnu, les autres pour l'empêcher de monter ſur le

Trône ; la fortune qui se lasse de seconder les entreprises d'un avanturier ; trois autres brigands qui se disent fils d'Ivan & de Fédor, & qui sont massacrés ; des Suédois & des Polonois qui servent leur haine particulière en paroissant combattre pour une cause étrangère ; des Généraux qui ne sont pas d'accord entr'eux, & qui croisent les opérations les plus importantes ; des secours qui tardent toujours trop pour ceux qui sont dans le malheur ; la famine qui règne dans Moskou bloquée & assiégée à-la-fois, & qui multiplie le nombre des mécontens : voilà les évènemens qui eurent lieu jusqu'à l'époque où Mikaïl Chouiski entra dans Moskou avec Pontus de la Gardie, où ils furent reçus l'un & l'autre comme les libérateurs de la Russie.

SECTION XIV.

L'arrivée de deux hommes si redoutables fit trembler les Russes qui avoient pris le parti de l'imposteur, & particulièrement ceux qui se trouvoient dans le camp de Touchino. L'Hetman Jelkofski, plus dévoué à Sigismond qu'à l'imposteur dont il soutenoit la cause, profita de la circonstance pour mettre la dissention dans le camp. Il tint conseil avec les principaux Boyari, & leur représenta » qu'il » falloit renoncer à prendre Moskou, qui avoit reçu de si puissans » secours ; que chaque jour les affaires de Nagui se délabroient » davantage, & qu'il y avoit de la folie à exposer leur honneur, » leur vie & celle de tant de braves soldats, pour un homme » dont les droits au Trône étoient incertains, & que tout le » monde regardoit comme un imposteur. Il leur proposa ensuite » de s'emparer de sa personne, & de le conduire à Sigismond, » qui venoit assiéger Smolensk, & qui décideroit de son sort » comme il le jugeroit à propos. Il ajouta, que loin de se trouver » enveloppés dans sa ruine, Sigismond reconnoîtroit en Roi un » service signalé qui pouvoit placer sur le Trône de Russie son

» fils Ulasdiflas «. Ce difcours infidieux détacha tous les Ruffes du parti de Nagui : les Boyari chargèrent le Hetman de l'arrêter, de le conduire à Sigifmond, & de lui demander fon fils pour Souverain. Ce projet devoit s'exécuter la nuit fuivante; mais il tranfpira. L'impofteur trouva le moyen d'échapper à la vigilance des gardes, fe fauva à Kalouga, & laiffa la Princeffe Marina dans le camp. Pléfchéof en eut pitié, & craignant qu'elle ne fût expofée à des outrages, il la conduifit fecrettement auprès du lâche qui l'avoit abandonnée.

SECTION XV.

Les Ruffes qui étoient dévoués à Nagui, & qui n'avoient pas été appellés au Confeil, reprochèrent avec aigreur aux Polonois une défection qui les privoit de leur Chef & de leur Souverain légitime : les coups fuivirent les injures; les partifans de Nagui furent fabrés, & comme les Polonois étoient les plus forts, les foibles cherchèrent leur falut dans la fuite. Pendant ce défordre, les affiégés firent une vigoureufe fortie; les Polonois furent battus; & ce fut dans cette circonftance que le Métropolite Philaret, qui avoit été fait prifonnier, recouvra fa liberté.

SECTION XVI.

L'envie, ce fléau des Cours qui produit fi fouvent le malheur des Etats, rendit fufpect au Tzar fon ami le plus dévoué, fon neveu, fon Général Michel Chouiski Skopin, qui avoit fait rentrer dans le devoir tant de villes rebelles, qui avoit refufé de monter fur un Trône qui lui étoit offert, qui venoit de délivrer Moskou affiégée depuis fi long-tems, & de remporter une victoire complette fur les ennemis confédérés. On n'aime pas à voir ceux à qui l'on doit tant. On s'apperçut qu'il y avoit plus d'affectation que de fincérité dans l'accueil que le Tzar faifoit à Chouiski,

& dans les marques d'amitié qu'il lui donnoit. Les acclamations du peuple à chaque fois que Michel paroiſſoit en public, cet amour que la Nation lui témoignoit comme à ſon libérateur, fournirent à ſes ennemis les moyens de redoubler d'intrigues pour le perdre. Ils furent trouver Catherine, belle ſœur du Tzar, jalouſe des talens, de la réputation de Skopin, & de l'affection que lui témoignoit le peuple : ils lui dirent, » qu'un des plus » dangereux ennemis du Tzar, Prokoféi Liapounof, Gouverneur » de Rézan, & Chef d'un parti nombreux, avoit écrit à Skopin » pour l'engager à s'emparer du Trône, en l'aſſurant que les » Kniaz, les Boyari & tous les Ruſſes ſe feroient un devoir de » prendre les armes pour lui, parce que perſonne n'étoit plus » capable de régner que lui-même. Il finiſſoit ſa lettre par » donner le titre de Tzar à Skopin, & par des injures pour le » Souverain «.

Cette lettre n'étoit pas ſuppoſée : Skopin l'avoit reçue avec indignation, comme une conſpiration contre ſon Maître, & comme un outrage fait à ſa fidélité connue envers lui. Il lui en avoit donné une preuve de plus, en lui envoyant les Députés mêmes qui lui avoient apporté cette lettre. Mais Skopin étoit auſſi cher à la nation que le Tzar lui étoit devenu odieux, & ce prétendu crime ne ſe pardonne pas. Catherine ſe rend avec ſon époux auprès du Tzar, redouble ſes ſoupçons & ſes craintes en lui rappellant le ſouvenir de la lettre de Liapounof, & finit par dire » qu'il avoit tout à craindre d'un homme auquel on » oſoit écrire des choſes ſemblables «.

SECTION XVII.

Pontus de la Gardie aimoit, eſtimoit Skopin : il apprit avec douleur les complots formés pour le perdre, & chercha le moyen de le dérober au danger qui le menaçoit. Sigiſmond aſſiégeoit

Smolensk; un de ses Généraux s'étoit avancé devant Mojaïsk. La Gardie proposa au Tzar d'envoyer Skopin au secours de celle-ci, tandis que lui se rendroit à Smolensk pour seconder les efforts des assiégés. Le Tzar accepta l'une & l'autre proposition, & fit expédier des ordres en conséquence. La Gardie alla trouver Skopin, lui rendit compte de tout, & l'exhorta à ne pas rester plus long-tems exposé aux coups de ses ennemis. Tous les préparatifs étoient faits, les troupes commençoient à défiler, & le départ des Généraux étoit fixé au lendemain : Catherine y mit un obstacle; Skopin mourut pendant la nuit. On ne douta pas que le poison n'eût terminé sa carrière, & le Tzar fut soupçonné d'avoir consenti à ce crime odieux : ce soupçon donna lieu aux Russes de dire ouvertement : *Le Tzar a coupé sa main droite avec sa main gauche.* Tous ceux d'entre les Russes qui aimoient encore leur patrie, versèrent des larmes sur le corps de Skopin. » Infortunés Russes, disoient-ils, qui nous défendra à présent ? La conduite de Mikaïl méritoit les plus grands éloges, ses actions demandoient les plus grandes récompenses, & elles l'ont conduit à la mort «. La Chronique ajoute » que le peuple poussa des » soupirs & des gémissemens, tels qu'on lui en avoit entendu » pousser aux funérailles de Fédor I Ivanovitz «. A la nouvelle de la mort du brave, du fidèle Skopin, le Gouverneur de Rézan écrivit aux Chefs des principales villes de Russie, qu'il vouloit venger l'attentat commis sur le neveu du Tzar, & les engagea tous à s'armer contre lui.

SECTION XVIII.

Démitri, frère du Tzar, & l'époux de Catherine, fut chargé de commander les troupes destinées à la défense de Mojaïsk; & ce Prince, qui n'étoit pas estimé des troupes, leur devint odieux dès qu'il fut nommé Général. La Gardie eut ordre de se concerter

avec lui ſur les opérations de la campagne. Ce concert de volontés étoit difficile : la Gardie regrettoit le généreux Skopin : comment vivre en bonne intelligence avec un Prince regardé comme empoiſonneur ? Cependant il falloit obéir aux ordres : les Ruſſes & les Suédois marchent vers les lieux de leur deſtination. Mais dans la route les Suédois demandèrent la gratification que le Tzar leur avoit promiſe. La Gardie leur dit qu'il n'avoit rien reçu, & qu'il n'y avoit point d'argent deſtiné à cet emploi. Sa réponſe indiſpoſa également les Officiers & les ſoldats qu'il commandoit. L'Hetman Jelkofski profita du mécontement des Suédois pour attaquer l'armée Ruſſe. Leur aîle gauche, commandée par Démitri, fut aiſément enfoncée. La droite, compoſée de troupes auxiliaires, ſous les ordres de la Gardie, tint ferme pendant quelque tems ; mais ſe voyant abandonnée des Ruſſes, elle ceſſa de combattre pour eux, & ſe joignit à l'armée du vainqueur. Les Polonois s'emparèrent de Majaïsk, & la Gardie repaſſa en Suède, après s'être indemniſé, dit-on, de la paie, de la gratification & des ſubſides ſpécifiés dans le Traité conclu avec Charles IX.

SECTION XIX.

Le Prince Démitri, après ſa défaite, s'étoit rendu promptement à Moskou pour avertir ſon frère de la perte de la bataille, qu'il attribua à la défection des Suédois. Le Tzar ordonna à toutes les troupes qui ſe trouvoient dans la Capitale, de marcher en diligence ſous les ordres de Démitri ; mais elles ſe mutinèrent, & ne voulurent pas partir. Sur leur refus, le Tzar s'adreſſe aux Villes, demande des troupes & n'obtient rien : Liapounof les avoit excitées à la déſobéiſſance. C'eſt dans cet état de criſe que pour ſuſciter un ennemi de plus à la Ruſſie, les Polonois donnèrent du ſecours à l'Impoſteur, & le ramenèrent devant Moskou. Le Général Sapiéha qui le dirigeoit, s'empara de pluſieurs villes, &

& fit un grand carnage. Le corps de Tatars que le Kan de Krimée avoit envoyé au secours du Tzar, débuta bien & finit mal; après avoir obtenu quelques succès sur l'armée de Sapiéha, il retourna en Krimée, en ravageant les villes qui se trouvèrent sur son passage.

SECTION XX.

1610.

Liapounof, Gouverneur de Rézan, forma le projet de renverser Chouiski du Trône, & l'exécution de ce projet n'étoit plus difficile; la Nation desiroit depuis long-tems un autre Souverain. Pour hâter la révolution, il se servit d'un frère qu'il avoit à Moskou. Celui-ci fit jouer à-la-fois tous les ressorts de l'intrigue. Les Grands devinrent ses complices; & les habitans de Moskou, affoiblis par des pertes continuelles, ruinés par des subsides, las de la guerre & exposés aux malheurs d'un second siége, envoyèrent, de concert avec les Boyari, des Députés au camp de l'Imposteur, pour proposer aux Officiers Russes qui soutenoient son parti, d'abandonner les deux Tzars, & d'en élire un nouveau qui auroit pour lui le consentement de la Nation & l'unanimité des suffrages. Sapiéha engagea les Russes à accepter cette proposition, ce qu'ils firent. Ils dirent aux Députés, » qu'au moment où ils apprendroient le détrônement de Vasili, ils abandonneroient celui qui » se disoit Démitri, fils d'Ivan «.

Zakar Liapounof instruisoit son frère de toutes les intrigues qu'il formoit à Moskou, & de leurs succès. Le Gouverneur de Rézan pensa qu'il falloit profiter de la disposition des esprits à la révolte. Il se rendit en diligence à Moskou avec un Prince Galitzin : leur arrivée décida du sort du Tzar. Les conjurés réunis courent au Palais, enlèvent Vasili & son épouse, & les traînent ignominieusement dans la maison que ce Prince avoit

occupée avant son avènement au Trône. Une chose étonnante, c'est que les chefs de cette conjuration étoient les parens, les alliés, les favoris du Tzar : la Chronique désigne particulièrement Vorotinski, comme le plus empressé de tous les conjurés à dépouiller Chouiski des marques de la Souveraincté, & à le chasser du Palais. Des traits pareils ne semblent faits que pour l'histoire des tigres, & malheureusement l'exactitude veut que l'Historien les consigne dans l'histoire des hommes.

SECTION XXI.

Les Boyari déclarèrent le Trône vacant, & firent avertir les Officiers & les soldats du camp de Touchino d'abandonner Nagui, & de se rendre à Moskou pour élire un autre Souverain. Les rebelles, affectant une fidélité qu'ils n'avoient pas, répondirent : » Qu'ils étoient bien éloignés de suivre l'exemple perfide des habitans de Moskou ; que s'ils avoient osé détrôner leur Prince légitime, ils ne devoient pas espérer de trouver en eux des complices de cet attentat «. Des reproches si bien mérités n'éffleurèrent pas même le cœur des Moskovites : loin de rentrer dans le devoir, les Boyari firent conduire Vasili dans le Couvent de Tchoudof, & le forcèrent à déposer la pourpre pour se vêtir d'un froc. Selon la coutume usitée à l'égard de ceux qui embrassoient la règle monastique, le Métropolite demanda à Vasili s'il promettoit de renoncer au monde ? *Je ne promets rien*, répondit le Tzar.... Que voulez vous donc, reprit l'Archimandrite ? *Rien*, dit le Tzar, *& je réclame contre la violence*. Alors le Prince Toufiakin osa parler pour son Maître, demanda l'habit monastique, & prononça pour lui des vœux contre lesquels il avoit protesté. La même violence & les mêmes moyens furent employés envers l'épouse de Chouiski. Voilà, direz-vous peut-être, une formule bien étrange pour forcer un Souverain à se lier malgré lui ! Elle

eſt barbare ſans doute : mais changez les noms des acteurs, & conſidérez de ſang-froid ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux : combien ne compterez-vous pas de Touafikin parmi ces pères & mères qui ſe ſervent des mêmes moyens & qui emploient la même formule pour immoler des victimes à leur ambition, & au droit barbare de primogéniture ?

SECTION XXII.

Les Princes Démitri & Ivan, frères du Tzar, furent enveloppés dans la même diſgrace. Lorſque Zolkiefski, aïeul maternel de Sobieski, eut battu les Moskovites & pris Moskou par la ruſe, il conduiſit cette famille infortunée à Sigiſmond qui aſſiégeoit Smolensk. Vaſili, ſe ſouvenant qu'il avoit porté la couronne, parut devant Sigiſmond avec une contenance ſi fière, que ce Roi en fut piqué, & lui ordonna de ſe proſterner. » Le malheur, lui » dit Vaſili, ne m'a point fait oublier que je ſuis Souverain, & » que je ne dois me proſterner devant perſonne. Ce n'eſt point » ta valeur qui m'a fait ton eſclave, c'eſt la perfidie de mes ſujets. » En me voyant tombé dans l'état où je ſuis, tu dois trembler, » toi qui n'es jamais monté auſſi haut que moi «. Sigiſmond, loin d'être pénétré d'admiration pour un Prince qui, au milieu de ſes malheurs, conſervoit tant de grandeur & de fierté, l'envoya avec toute ſa famille à Varſovie, où il ne vécut pas long-tems : ſa mort fut ſuivie de celle de ſes frères. Sigiſmond les fit enterrer ſur le bord d'une grande route : il eut la vanité d'ériger un trophée à ſa gloire ſur les cendres d'un Prince dont il n'avoit jamais triomphé : une colonne de marbre fut élevée au milieu des Tombeaux des Chouiski, avec cette inſcription : *Ici repoſe Vaſili Chouiski, Tzar de Ruſſie : ſon corps eſt au milieu de ſes Boyari.*

Les monumens de la victoire remportée par Zolkiefski, la priſe de Moskou, &c., ſe voyoient encore aux plafonds du

Château de Varsovie, lorsque Pierre I fut appellé en Pologne, pour défendre le Roi Auguste, contre Charles XII. Il les fit enlever : mais l'Histoire reste.

Vasili Chouiski avoit épousé Marie, fille d'un Prince Bouinossof, & n'en eut point d'enfans.





INTERRÈGNE.

1610-1613.

APRÈS la mort de Chouiski, le retour des Ruffes fur eux-mêmes, l'amour de la patrie & la réunion des volontés, étoient les feuls moyens capables d'appaifer les factions qui défoloient cet Empire; mais ce retour, ce concert, cet amour de la patrie n'étoient pas faits pour eux : le paffé le prouve & le préfent va le confirmer.

Depuis l'an 862 jufqu'à la mort de Fédor Ivanovitz, arrivée en 1598, le Lecteur a vu que la Dynaftie de Rourik a fourni 52 Princes dans le cours de 736 ans (1). Les évènemens qui ont eu lieu fous ces règnes & fous les trois qui fuivent, ont entr'eux des rapports trop marqués pour ne pas les attribuer aux mêmes caufes : on peut les réduire à celles qui fuivent. La confiance furprife de la part des Princes; la foi donnée, reçue & trahie des deux côtés; une politique farouche, dont les principes héréditaires ajoutoient aux calamités qu'ils perpétuoient; voilà pour les Princes : voici pour les Grands. Leur caractère inquiet les rendoit avides, ambitieux, féroces, & toujours confpirateurs, fans projets déterminés. Le peuple, victime des Grands, aigri par l'oppreffion, ne refpiroit que la vengeance; les révolutions

(1) M. Levefque dit, » que cette Dynaftie a occupé le Trône pendant 643 ans, & a » fourni 52 Souverains; ce qui ne fait, pour chaque règne, qu'une durée commune de » douze ans, quatre mois & onze jours «. Lorfqu'une donnée eft fauffe, le calcul fait d'après elle n'eft pas jufte. L'erreur de M. Levefque eft de 93 ans, & la durée commune de chaque règne eft de 14 ans, un mois, 25 jours, 13 heures, 32 minutes, &c.

ſeules pouvoient lui fournir les moyens de la ſatisfaire. De-là ſon goût pour le changement de Maître, dans l'eſpérance d'en trouver un bon. Son inconſtance naturelle étoit accompagnée de l'incertitude dans le choix : il ſe décidoit au haſard, & proclamoit ſes Princes avant que la fortune lui eût indiqué celui qu'il devoit reconnoître pour Souverain. Voilà les véritables cauſes de ces révolutions étranges dont l'Hiſtoire de Ruſſie fournit de ſi nombreux exemples. Si ces cauſes ont conſtamment produit leurs effets ſous les règnes des bons & des mauvais Princes, quelle influence ne devoient-elles pas avoir ſous les règnes des uſurpateurs, des impoſteurs, & pendant un interrègne toujours favorable à l'anarchie ?

Les évènemens qui eurent lieu pendant cette fatale époque, conduiſirent la Ruſſie à deux doigts de ſa perte. Ses annales ne font mention que de guerres civiles, de deſſeins perfides, de fauſſes démarches de la part des Ruſſes, trompés par les Polonois, par les Koſaques & par les Tatars qui ſe rendirent également odieux à la Nation. Zolkiefski s'introduit à Moskou par la ruſe, au mépris des conventions. Il s'empare du tréſor de l'Etat, en diſpoſe à volonté, abandonne la cauſe de l'impoſteur Nagui, qui ſe réfugie auprès d'Ouloumamet, Kan de Kazimof. Nagui découvre que ce Kan eſt dans l'intention de le livrer à ſes ennemis, il le prévient & le tue. Sa mort eſt vengée par Ourozof qui tranche la tête au meurtrier. Son épouſe, Marina, met au monde un fils à qui ſes partiſans prêtent ſerment de fidélité. La concubine de Nagui devient celle de l'Attaman des Koſaques du Don ; ils forment enſemble le complot de régner, en plaçant ſur le Trône l'enfant qui vient de naître. Le ſort en décida autrement. Ils furent arrêtés vers le Jaïk, par les troupes qui les pourſuivoient, & qui avoient ordre de les prendre morts ou vifs. L'Attaman fut chargé de chaînes, envoyé à Moskou avec

Marina & son fils, & empalé : le fils de Nagui fut pendu avec plusieurs de ses partisans. On condamna Marina à une prison perpétuelle, où elle devoit mourir peu de tems après.

Cette femme prouve ce que peut l'ambition sur le cœur humain, lorsqu'elle s'en empare. Elle ne souffroit point qu'on lui donnât d'autre titre que celui de Tzarine, & le prit jusqu'à sa mort. Un de ses parens l'ayant exhortée à oublier les grandeurs & à implorer la clémence de Sigismond, elle lui répondit : » que » Dieu la vengeroit des injures qu'elle avoit souffertes ; que ce » qu'il avoit illuminé ne pouvoit être obscurci ; qu'on ne pou» voit diminuer la lumière du soleil, & que si les nuages la » déroboient, c'étoit sans y donner aucune atteinte «. Sigismond lui fit dire qu'il donneroit à Nagui les Gouvernemens de Sambora & de Grodno, si elle vouloit l'engager à abandonner ses prétentions au Trône de Russie. Elle osa répondre au Roi, *que son mari donneroit Cracovie à Sa Majesté Polonoise, si elle vouloit lui céder Varsovie*.... Revenons à Moskou.

En vain le Patriarche Hermogène & le Métropolite Philaret témoignent un enthousiasme généreux pour la patrie, & cherchent à inspirer aux Russes leur aversion pour les Polonois : les habitans de Moskou courent au-devant du joug qu'ils devroient briser. Ils envoient une Ambassade au Roi de Pologne, pour lui annoncer qu'ils ont reconnu pour Souverain, Uladislas son fils ; qu'ils lui prêteront serment de fidélité dès qu'il aura été rebaptisé, & qu'il aura juré d'observer les clauses stipulées par la Nation. L'Ambassade étoit composée de tous les Ordres de l'Etat ; du Métropolite Philaret ; du Prince Vazili Galitzin, qui représentoit la haute Noblesse ; de Nobles d'un rang inférieur, de Bourgeois & de Marchands. Elle arriva au camp de Sigismond devant Smolensk le 11 Septembre 1610. Egalement flatté, & de l'hommage des Russes, & de l'élection d'Uladislas, Sigis-

mond reçut les Ambassadeurs avec distinction. Mais le jour suivant il leur proposa de lever le siége de Smolensk, s'ils vouloient lui en faire ouvrir les portes. Le vertueux Philaret lui répondit avec fermeté : » nous n'avons ni la volonté, ni le pouvoir de » vous livrer Smolensk : votre fils la possédera avec les autres » contrées de la Russie, dès qu'il sera installé sur le Trône «. Une résistance si bien fondée déplut à Sigismond, qui refusa d'envoyer Udalislas à Moskou. Ce refus annonçoit la résolution de soumettre la Russie par la force des armes. Politique maladroite ! Instruits de ce dessein, les habitans de Moskou trouvèrent le moyen de faire avertir Liapounof du sort qui les menaçoit. Ce Général envoya un détachement au secours de ses compatriotes, & parut quelques jours après devant la ville avec une armée de soixante & dix mille hommes, tirés des garnisons & des villes par où il avoit passé. Lorsque Sigismond fut informé du parti que prenoient les Russes, & du danger que couroient les Polonois renfermés dans Moskou, il fit venir les Ambassadeurs qu'il retenoit malgré eux dans son camp : il voulut les obliger d'écrire à Liapounof de licencier ses troupes, & d'ordonner au Gouverneur de Smolensk de lui livrer la place. Tous refusèrent unanimement de faire ce qu'il demandoit. Irrité de ce refus, le Roi les fit charger de chaînes, ordonna qu'on les conduisît en Pologne, & qu'on les dispersât dans différentes villes. Philaret qui s'étoit montré le plus ferme, étoit le plus haï, & fut le plus maltraité. Il étoit défendu de lui laisser voir personne : on ne lui donnoit que du pain & de l'eau pour nourriture. Il endura ces peines pendant neuf ans avec une si grande constance, qu'on ne l'entendit jamais se plaindre. Il refusa même avec mépris les offres obligeantes des Evêques Polonois. Sa fermeté vraiment héroïque, loin de toucher Sigismond, l'irritoit de plus en plus contre lui : & de leur côté les Polonois qui étoient à Moskou exerçoient

exerçoient plus de rigueurs envers le Patriarche Hermogène, qui traversoit tous leurs desseins, & qu'ils n'avoient pu ni séduire ni intimider par des promesses & des menaces. Ils formèrent le complot de détruire en un jour Moskou & ses habitans. Ce complot fut exécuté en 1611. Epargnons aux Lecteurs le récit de cet attentat. Le Patriarche fut déposé, dégradé, & renfermé dans le Monastère de Tchoudof. Son courage ne l'abandonna pas, mais on l'y laissa mourir de faim. Ce supplice cruel fut le fruit de ses vertus morales & patriotiques.

Les époques qui suivent prouvent que Sigismond perdit beaucoup de tems devant Smolensk, & manqua les occasions favorables aux conquêtes qu'il s'étoit proposé de faire. Les Russes de leur côté ne suivoient aucun plan déterminé : sans concert entr'eux, sans unité dans les vues & les opérations, ils firent paroître une incapacité & une ambition également funestes à l'intérêt commun. La trahison livra Smolensk à Sigismond. Pontus de la Gardie s'empara de Novogorod ; & ses habitans, pour se venger des Polonois, demandent à Charles IX, Philippe son second fils, pour les gouverner. Charles meurt, & Gustave Adolphe qui lui succède, ne juge pas à propos de permettre à son frère cadet d'accepter une Couronne qui pourroit le rendre un jour redoutable à la Suède. La Russie se trouve divisée entre Uladislas & Philippe ; ses Chefs, rivaux les uns des autres, se vendent à l'un des deux partis, ou s'enivrent au lieu de les combattre. A l'exemple de leurs Chefs, les troupes traitent le peuple à discrétion, pillent & massacrent ceux qu'elles devroient défendre. Un huitième imposteur paroît au milieu de tant de désordres, & joue le rôle de Nagui. Ce Diacre, nommé Sidor fut la victime de son imposture ; on le pendit à un arbre. Moskou assiégée pendant huit mois, éprouve une disette qui fait des ravages affreux. Enfin, la prise de cette Ville ayant déterminé

Sigiſmond à repaſſer en Pologne, la misère & la rigueur du froid firent périr la moitié de ſon armée.

Dans ces cruelles circonſtances, la Ruſſie vit ſortir du ſein du peuple un homme qui s'annonça comme ſon libérateur : cet homme étoit un Boucher de Nijéni-Novogorod, nommé Kouzma Minim, à qui on avoit donné le ſurnom de Souko-rouki (mains sèches). Ce généreux Citoyen aſſemble le corps des Bourgeois de Novogorod, & leur dit : » Nous n'avons pas beſoin » de diſſerter long-tems pour ſavoir ce qu'il faut faire pour remé» dier aux maux qui nous accablent, & pour éviter ceux qui » nous menacent encore : il faut ſacrifier nos vies & nos biens ; » & ſi ce n'eſt pas aſſez, nous devons mettre en gage nos femmes » & nos enfans ; mais avant tout, il faut chercher un Chef » capable de nous conduire «.

Son enthouſiaſme releva le courage de ſes Concitoyens ; ſon avis fut goûté, & il fut réſolu de le ſuivre. Mais où trouver le Chef capable que déſiroit Minim ? Les Ruſſes étoient gouvernés & commandés par trois hommes qui formoient une eſpèce de Triumvirat, & qui étoient d'un caractère tout-à-fait oppoſé. Liapounof, qui cherchoit à rétablir les affaires de ſa patrie, haïſſoit les Koſaques qui étoient ſous les ordres de Zareſki, & qui ne ſongeoient qu'à exciter des troubles, pour avoir occaſion de piller. Il étoit d'une fierté & d'une hauteur inſupportable, & ſe faiſoit haïr de tous les Officiers. Zareſki, au contraire, n'avoit d'amitié que pour les Koſaques ; il les laiſſoit piller partout, à condition de partager le butin avec lui. Troubetskoï étoit d'un caractère doux : il s'embarraſſoit peu des honneurs ; mais il joignoit l'avarice à l'ivrognerie, ne ſongeoit qu'à amaſſer du bien, & s'approprioit celui des Officiers qui périſſoient dans les combats. Ainſi les Ruſſes étoient commandés & gouvernés par un orgueilleux, par un brigand & par un avare crapuleux.

Mais la Russie avoit dans le premier Ordre de sa Noblesse, un Prince capable de la sauver : c'étoit le Prince Poïarski, qui avoit été dangereusement blessé dans le massacre que les Polonois firent à Moskou. Les Habitans de Novogorod lui envoient une députation, l'exhortent à les commander, pour sauver l'Etat. Ce Prince accueille les Députés, donne des éloges aux Citoyens de Novogorod, & jure de mourir avec eux pour la défense de la Patrie. Les Députés retournent en diligence à Novogorod, & publient sur la route le motif & le succès de leur voyage. Dorogobouge, Viazma & plusieurs Villes considérables, s'imposent des tributs, envoient des troupes & de l'argent à Novogorod; & Minim est préposé pour recevoir & distribuer les sommes destinées à la solde des troupes. Elles marchent : leur nombre s'accroît de jour en jour; les victoires qu'elles remportent se suivent de près. Nous abrégeons. La rivalité qui animoit les Suédois & les Polonois les uns contre les autres, seconda les efforts généreux du brave Poïarski, & délivra la Russie des malheurs dont ces deux peuples étoient cause. C'est ainsi que, dans le sein de l'anarchie même, & au milieu de la corruption générale, chaque Nation fournit des hommes dont les noms méritent de passer à la Postérité : les faire connoître est le triomphe de l'Historien. La mort de Marina & le meurtre de son fils, âgé de trois ans, terminent ici l'histoire des imposteurs.

La Russie a triomphé des ennemis du dehors & de ceux qui sont encore dans son sein; mais elle a besoin d'un long calme pour réparer ses forces & pour fermer ses plaies profondes. Quel parti prendra-t-elle pour se procurer une paix durable? Ses malheurs l'ont rendue plus circonspecte, plus sage; elle sent que pour détruire les factions, il faut éloigner du Trône tous ceux qui les ont fait naître, tous les ambitieux puissans. Cependant, l'homme choisi pour commander aux autres, doit être d'une

naiſſance illuſtre; il doit avoir donné des preuves de prudence au Conſeil, de courage dans les combats, de patriotiſme dans l'adminiſtration. Fédor Nikititz Romanof a fait ces prevues; il eſt allié aux Tzars, du côté des femmes : voilà l'homme qui réunit le vœu de la Nation, & malheureuſement il eſt lié par des vœux indiſſolubles. Quel parti prendre? Le plus raiſonnable de tous. Il a un fils jeune encore. Pacifique par caractère & par état, Fédor Nikititz tournera les vues de ſon fils vers le bien public, lui inſpirera l'amour de la paix & tous les ſentimens dont ſon cœur eſt pénétré. L'eſtime & la profonde vénération que les Ruſſes ont pour le père, influent ſur le fils : Mikaïl Fédorovitz eſt proclamé Tzar le 21 Février 1613.

La Dynaſtie nouvelle qui va remplacer la première, offrira aux Lecteurs des règnes plus conſolans; elle fera naître l'ordre du ſein de l'anarchie. Rourik & ſa Poſtérité nous ont fait voir une ſuite de lions ſous la peau du renard, ou des renards ſous la peau du lion : une ambition dévorante qui croyoit n'être rien ou n'avoir rien, ſi elle ne commandoit à tout & ne s'emparoit de tout, a fourni les traits de conformité avec ces animaux.

Affranchis de toute loi qui pût reſtreindre leur pouvoir, ces Princes en abusèrent pour devenir des êtres uniques. Parvenus à ce point, ils commandoient à des eſclaves qui ne prenoient aucun intérêt à leur ſort. A l'exemple du Prince, les dépoſitaires de l'autorité ne voyoient dans leurs places que l'étendue de leurs droits : le peuple n'y connoiſſoit que l'étendue de ſes devoirs & de ſes chaînes; mais l'injuſtice ne fut jamais la baſe d'aucune ſociété, & ſon pouvoir, quoiqu'abſolu, n'eſt que précaire.

L'uſage de la milice contre les Sujets, apprend à cette milice ce qu'elle peut contre le Deſpote : elle décide tôt ou tard du Maître & de ſes Miniſtres : les révolutions Ruſſes ne l'ont que trop prouvé.

Un Gouvernement arbitraire n'a & ne peut avoir ni ſyſtême, ni ſuite dans ſon adminiſtration : ſa politique eſt la ruſe ; ſes moyens ſont la force & la ruſe combinées. Une telle politique ne peut aller que ſelon le vent du jour & du moment, c'eſt-à-dire, ſelon l'humeur du Prince & l'intérêt perſonnel de ſes Miniſtres. Sous des règnes orageux, foibles, chancelans, on ne doit avoir que des intérêts momentanés, & des liaiſons ſubordonnées à l'inſtabilité du Miniſtère. Comment les autres peuples pourroient-ils aſſeoir des vues & des meſures avec un tel Gouvernement, qui crée le juſte & l'injuſte au gré de ſes caprices ? De là ces guerres, ces trèves de guerre laſſe, ces paix ſuivies d'infractions & d'hoſtilités nouvelles.

Guillaume-Thomas Raynal obſerve en bon politique, que, ſous une pareille forme de Gouvernement, l'adminiſtration eſt à-peu-près la même, ſans autre différence que celle du caractère des hommes qui gouvernent ; & la Nation qui n'a pas en elle-même le principe de ſa volonté, prend le pli que le Prince lui donne. Cette obſervation eſt ſi vraie, que c'eſt préciſément par-là que les Ruſſes ont pris ſucceſſivement toutes les teintes du Caméléon, ſous les règnes des Princes éclairés ou aveugles, fermes ou légers, fourbes ou ſincères, cruels ou humains, enclins à la guerre ou à la paix. On les a vus indolens & mornes ſous un Prince ſuperſtitieux & amolli ; fiers & courageux ſous un Prince guerrier ; vains ſous un Prince amoureux de la fauſſe gloire ; pleins d'eſpérance & de crainte ſous la minorité d'un jeune Prince ; lâches & corrompus ſous un vieux Deſpote ; alternativement confians, téméraires, puſillanimes, ſous les Miniſtres que l'intrigue ſuſcitoit ; & c'eſt à l'Hiſtoire ſeule que l'on eſt redevable de ces connoiſſances ſur l'eſprit des Nations.

Rourik & ſes deſcendans avoient oublié que le devoir de conſerver les peuples fait le droit des Souverains, & que la loi ne les

conserve plus dès qu'elle n'est faite que pour des esclaves. La loi n'est rien si elle ne commande pas à tous, si elle ne protège pas les propriétés personnelles, foncières & mobiliaires de tous.

La Dynastie des Romanofs présentera un autre tableau : les Chefs de l'Etat en protégeront les différens Ordres, & *la loi sera un glaive qui se promènera indistinctement sur toutes les têtes, & qui abattra tout ce qui osera s'élever au-dessus d'elle.*

L'Agriculture, les Arts, le Commerce & quelques Sciences naîtront à l'ombre du Trône sur lequel régnera la justice distributive; ils écarteront peu-à-peu l'oisiveté, l'ignorance, le fanatisme, l'antipathie de nation & la barbarie. Des Princes qui connoîtront mieux le prix des hommes, s'occuperont du bonheur de tous, parce qu'ils sentiront que le bonheur des Princes est le résultat de toutes les félicités particulières.

Mais la marche du bien est lente & épineuse comme celle de la vérité qui apprend à le faire : la Dynastie des Romanofs aura besoin de dix règnes, & peut-être plus, pour marcher pas à pas dans la carrière qui y conduit. Le troisième Volume de l'Histoire des Princes de Russie en fournira la preuve; il comprend un espace de 170 ans. Ce Volume dédommagera peut-être le Lecteur des règnes scandaleux qu'il vient de parcourir avec nous, & dont nous étions, pour le moins, aussi las que lui.





INTRODUCTION

A L'HISTOIRE NUMISMATIQUE DE RUSSIE.

CETTE Hiſtoire eſt écrite en Latin; c'eſt un abrégé des Annales de la Nation, des extraits de ces Annales, & principalement des *Stépennoi Knigui*, ou Livres des Degrés. Ses Rédacteurs y ont conſigné les noms des Grands-Princes, des Tzars, des Villes qui ont fait frapper des Monnoies, & les époques où celles-ci ont été frappées. Ces époques, d'accord avec la Chronologie, forment un corps de preuves que le ſcepticiſme ſeul pourroit atténuer; mais les fous ne ſont pas les régulateurs des hommes raiſonnables.

Chaque page de l'Hiſtoire numiſmatique ſe termine par quatre colonnes: les deux premières comprennent les dates *ab orbe condito*, *à Chriſto nato;* la troiſième indique les Livres d'où les faits ont été tirés, & la quatrième les pages; les uns & les autres ſont déſignés de la manière ſuivante: *Stepen. Annal. Extr. Fol.*

Nous avons parlé ailleurs des Stépennoi Knigui: ces Livres ſont des extraits de Chroniques, arrangés ſelon l'ordre des règnes & les degrés de parenté entre les Princes. On compte de Volodimir I jusqu'au Tzar Ivan Vaſiliéyitz, dix-ſept degrés qui forment autant de Livres diviſés en Chapitres, ſelon la variété des évènemens, &c. Ces Livres renferment encore un grand nombre de faits qui ont rapport au Clergé, & nous ſommes fondés à croire qu'ils ont été rédigés par des Moines inſtruits. Le Métropolite *Cyprien* commença ce travail dans le quatorzième ſiècle: *Macaire* le continua ſous le règne du Tzar Ivan Vaſiliévitz; mais les Ruſſes ignorent quels furent les Continuateurs de Macaire. Des Livres nous paſſons aux Monnoies, dont la collection eſt nombreuſe.

Parmi ces Monnoies, nous en comptons 44, dont le tems a détruit les empreintes. Tels ſont les numéros 21, 22, 25, 48, 56, 59, 63, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 80, 84, 85, 86, 87, 91, 92, 93, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 115, 116, 117, 118, 120, 123; 126, 128, 143; 162, 169.

Il s'en trouve auſſi pluſieurs dont nous n'entendons point la légende : nous préſumons que c'eſt du Tatar écrit en Arabe, & il eſt très-poſſible que nous nous trompions. Quelques-unes encore nous paroiſſent écrites dans un ordre inverſe, par la faute ſans doute du Deſſinateur : cette faute eſt pardonnable à un Artiſte qui ne connoiſſoit pas l'ordre dans lequel les lettres devoient être placées. Mais il en eſt aujourd'hui des Langues comme des Continens, qui ſont preſque tous connus. Les Savans éclaireront notre ignorance.

Pluſieurs Princes Ruſſes n'ont pas fait frapper des Monnoies; ils ont fait uſage de celles des règnes précédens, & il ſuffira de l'indiquer. Celles que renferment nos tableaux ſont aſſez nombreuſes pour prouver au Lecteur que la Ruſſie a une Hiſtoire Numiſmatique, peut-être plus complette & mieux ſuivie que celle d'aucune autre Nation, quoique M. Leveſque diſe poſitivement le contraire.

Mais où en ſerions-nous, dit l'Editeur de Sénèque, ſi les envieux & les méchans pouvoient rendre faux ce qui eſt vrai, mauvais ce qui eſt bon, laid ce qui eſt beau? Le vrai, le bon, le beau, forment à mes yeux un groupe de trois grandes figures, autour deſquelles la méchanceté peut élever un tourbillon de pouſſière, qui les dérobe un moment aux regards des gens de bien; mais le moment qui ſuit le nuage diſparoît, & elles ſe montrent auſſi vénérables que jamais.

Ce n'eſt que pour lever tous les doutes à cet égard, que nous nous ſommes déterminés à faire imprimer en Latin l'Hiſtoire Numiſmatique

numismatique de Russie, sans nous permettre même de corriger les fautes de l'original. Il seroit difficile, sans doute, de porter plus loin la fidélité historique, base de cet Ouvrage.

Les kopéki, ou sols d'argent, qui sont placés sous les Monnoies, ont souffert des variations dans leur forme & leur grandeur, sous les différens règnes; & comme ces variations ont peu d'importance pour le Lecteur, nous n'en avons fait graver que quelques uns, pour lui en donner une idée.

Noms des Princes & des Villes qui ont fait frapper des Monnoies.

Prince Alexandre Ivanovitz.... Nos.	1.
P. Boris Alexandrovitz........	2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.
PP. Boris....................	10, 11, 12, 64, 68, 78, 134.
PP. Vasili....................	19, 20, 23, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 76, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 94, 96, 138, 156, 157, 158, 160.
PP. Fédor....................	13.
PP. Mikaïl....................	14, 15, 16, 17, 18, 26.
P. Ivan Borissovitz............	24.
P. George Démitriévitz.......	27.
P. André Démitriévitz........	28, 29, 30, 31.
P. Ivan Andrévitz............	32, 33, 34.
Monnoie de Mojaïsk..........	35.
P. Michel Andrévitz..........	36, 37.
P. Siméon Volodimirovitz....	38.
P. Vasili Jaroslavitz..........	39, 40, 41, 42, 43.
P. Vasili Ivanovitz............	49, 50, 60.

On n'a pas fait graver les Monnoies qui avoient les mêmes empreintes, pour ne pas les multiplier sans nécessité.

Le Lecteur, qui aura remarqué sans doute les rapports de la fondation de l'Empire Russe avec celle de l'Empire Romain, fera ici une réflexion qui prouve combien les Arts, & par conséquent le Commerce, étoient ignorés dans ces deux Empires. On ne battit des Monnoies d'or & d'argent à Rome, que vers le tems des guerres puniques, c'est-à-dire, 500 ans, environ, après la fondation de cette Ville. L'Histoire Numismatique de Russie ne commence qu'en 1398; & l'intervalle, depuis Rourik jusqu'au Prince Alexandre Ivanovitz, est de 536 ans.



HISTORIA NUMISMATICA IMPERII RUSSICI.

DUX ALEXANDER.

N°. 1.

	Ab orbe condito.	A Christo nato.	Manu scripta.	Folia.
Alexander Ivanovitz, filius Ducis Ivan Mikaïlovitz Tveriensis, Princeps fuit Souzdalii.	6906	1398	Step.	1230
Uxor ipsius Principis Anna, fuit filia Magni-Ducis Vasilii Démitriévitz.	6917	1412	Extr.	319
Post obitum patris, successit in principatu Tveriensi. . .	6933	1425	Extr.	385
Alius.				
Dux Alexander Ivanovitz, fuit filius Ducis Novogorodiensis Ivan Borisovitz.	6924	1416	Ann.	429

DUX BORIS ALEXANDROVITZ.

2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9.

	Ab orbe condito.	A Christo nato.	Manu scripta.	Folia.
Filius Principis Tveriensis Alexandri Ivanovitz; principatum gessit Tveriæ.				
Fuit apud eum Magnus-Dux Vasilius Ivanovitz, honorificè exceptus, filiam Ducis Borisi desponsavit filio suo Ivano.	6941	1433	Step.	1362
Venit ad ipsum Tveriam Magnus Dux Vasilius Vasilievitz, cui præter exhibitos honores, suppetias quoque tulit adversus Principem Schemiaka dictum	6955	1447	Ann.	449
Diem obiit supremum.	6970	1462	Extr.	406

DE PRINCIPIBUS BORISSIS.

10, 11, 12.

	Ab orbe condito.	A Christo nato.	Manu scripta.	Folia.
Princeps Rostoviæ, Borissus Vasilievitz, filius Principis Rostoviæ Vasilii Constantinovitz natus est.	6761	1253	Extr.	254
Denatus.	6780	1272	Extr.	264

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Boriſſus Conſtantinovitz, filius Principis Souzdaliæ Conſtantini Vaſilievitz. Princeps Boriſſus, qui cum frater ejus Novogorodiam inferiorem veniſſet, ut Principatu potiretur, nequaquam ceſſit ei, & inde orta eſt inimicitia.	6860	1352	Extr.	311
Poſtea nihilominus frater ille potitus eſt Principatu; ipſe vero vixit Gordeſiæ.	6862	1354	Extr.	301
Uxorem duxit Princeps Boris Olgerdi, Lithuaniæ Ducis filiam.	6862	1354	Extr.	301
Divus Alexius Metropolita venit in Novogorodiam inferiorem, ad Principem Boriſſum, & filium ejus Johannem baptiſavit.	6861	1353	Step.	1116
Princeps Boriſſus inferioris Novogorodiæ & Souzdaliæ mortuus eſt Gordeſiæ.	6910	1402	Extr.	347
Poſt obitum fratris Principis Demitrii Principatu Souzdaliæ potitus eſt.	6895	1387	Extr.	333
Princeps Boriſſus Koſtromskoï mortuus eſt Koſtromi. .	6813	1305	Extr.	277
Princeps Boriſſus Danilovitz Dimitrievskoï in Orda mortuus eſt.	6836	1328	Extr.	289
Princeps Boriſſus Kaſtinskoï mortuus eſt.	6910	1402	Extr.	349
Princeps Boriſſus Alexandrovitz, filius Principis Tveriæ Alexandri Ivanovitz.				
Principatum tenuit Tveriæ.	6941	1433	Step.	1362
Venit ad ipſum Magnus-Dux Vaſilius Vaſilievitz, honorificèque ab illo exceptus, nec non muneribus cumulatus, ſponſalia celebravit filiæ ejus, filio ſuo in matrimonium ducendæ.				
Poſtea etiam ſuppetias ipſi tulit adverſus Principem Demetrium Schemiaka.	6955	1447	Ann.	449
Obiit.	6970	1462	Extr.	406

DE PRINCIPIBUS VASILIIS.

19, 20, 23, 44, 45, 46, 47, 48, 51, 52, 53, 54, 55, 57, 58, 61, 62, 76, 81, 82, 83, 88, 89, 90, 94, 96, 138, 156, 157, 158, 160.

Princeps Roſtoviæ Vaſilius Conſtantinovitz à Tataris

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
in prælio captus atque occisus est; Rostoviam allatus atque sepultus est penes Templum Deiparæ.	6745	1237	Step.	871
Magnus-Dux Russiæ Vasilius Demitrievitz, filius Magni-Ducis Demetrii Ivanovitz Donskoï, dominatus est toti Russiæ, evectus in regale solium Vladimeriæ.	6897	1389	Step.	1209
Novogorodenses in suam redegit potestatem, terrasque Kazanenses devastavit.	6901	1393	Step.	
Obiit sepultusque est Moskuæ in primario Templo. . .	6933	1425		
Princeps Vasilius Vasilievitz cùm tenuit Magnum-Ducatum, gravissime afflictus est à consanguineis, denique excœcatus.	6939	1431	Step.	1333
Obiit sepultusque est in Templo Arkangeli.	6970	1462	Step.	1377
Princeps Vasilius Jaroslavitz ob persecutionem Schemiakæ aufugit, à Principe Vasilio Vasilievitz captus, in exilium missus est.	6941	1433	Step.	1358
Princeps Vasilius Georgievitz, filius Magni-Ducis Georgii Demitrievitz, tenuit Magnum-Ducatum, ...	6943	1435	Ann.	445
aufugit à Principe Vasilio Vasilievitz.	6946	1438		
Postmodum prœlio dimicarunt, in quo Princeps Vasilius Georgievitz captus, excœcatusque est, obiit.	6969	1499	Step.	450
Magnus-Dux Vasilius Ivanovitz regnavit.	7007	1499	Step.	1632
Devicerat Tataros atque Lithuanos, Novogrodenses sibi subjecit.				
Obiit sepultusque est in primario Templo Arkangeli. .	7046	1538	Step.	1743

DE PRINCIPIBUS FEDORIS.

13.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Fedorus Rostislavitz, cognomento niger, filius Principis Rostislavi Mestislavitz, Principatum tenuit in urbe Meschaïski. Post obitum Principis Vasilii Vsevolodovitz filiam ejùs Fedoram in matrimonium duxit. Jaroslavia quoque potitus. Cùm in ordam abiisset conjux ipsius fato concessit. Quapropter, ille filiam Tzari ordæ in sacro lavacro baptismi Annam nominatam uxorem duxit. Propter ipsam à Tzaro 36 oppida & dimidiam partem	6812	1304	Step.	998

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Metropoleos cum optimatibus dono accepit. Redux in Russiam Monachus factus est.				
Princeps Fedorus Ivanovitz Starodoubskoï in orda occisus.	6836	1328	Extr.	287
Princeps Fedorus Svenigorodensis plurimos Tataros profligavit, occiditque	6884	1376	Extr.	327
Princeps Riazaniæ Fedorus Olgovitz. Huic Magnus-Dux Demitrius Ivanovitz filiam suam Sophiam in matrimonium dedit.	6898	1390	Extr.	335
Princeps Fedorus Bielskoï.	6990	1482	Extr.	419
Princeps Fedorus Mikailovitz Rostislavskoï obiit, sepultusque est in Monasterio Simonof dicto.	7030	1522	Extr.	176

DE PRINCIPIBUS MICHAELIBUS.

14, 15, 16, 17, 18, 26.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Tchernigoviæ Michael, filius Principis Vsevolodi Sviatoslavitz ob defensam ab insidiis Tatarorum Orthodoxiam, occisus est ab illis.	6745	1237	Step.	832
Princeps Michael Andreivitz ex orda redux Seditiosos punivit.	6813	1341	Step.	1057
Princeps Tveriæ Michael Alexandrovitz, filius Principis Alexandri Michaelovitz, Præsul Tveriæ judicium contra eum tulit de injusta dispensatione.	6870	1362	Extr.	313
Princeps Michael Vasilievitz Kastchinskoï, cùm Principatum teneret, ob vastatum Templum à Deo punitus est.	6887	1379	Extr.	317
Obiit.	6888	1380	Extr.	333
Princeps Tveriæ Michael Borisovitz, filius Principis Borissi Alexandrovitz, incitabat Regem Poloniæ Casimirum ad bellum movendum adversus Principem Moskoviæ Joannem Vasilievitz, quo cognito, Magnus-Dux castra movit Tveriam, undè Princeps Michael aufugit in Lithuaniam.	6994	1486	Step.	1614

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Michael Glinskoï captus, adductusque fuit ad Magnum-Ducem Vasilium Ivanovitz.	7029	1521	Step.	1681
Aufugit in Lithuaniam ad Taruntajum Prunskoï dictum. .	7055	1547	Extr.	1680
Princeps Michael Mestislavitz subdidit se Magno-Duci Vasilio Joannovitz; quamobrem honoribus quoque mactatus est, postea defecit.	7029	1521	Step.	1680

PRINCEPS JOANNES BORISSOVITZ.

24.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Venit Moskuam ad Magnum-Ducem Vasilium Demitrievitz.	6924	1416	Ann.	429
Obiit sepultusque est in Monasterio divi Josephi. . . .	7008	1500	Extr.	436

PRINCEPS GEORGIUS DEMITRIEVITZ.

27.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Demitri Joannovitz Principatum tenuit in urbe Svenigorod atque Galitch.	6905	1397		209
Uxorem duxit Anastasiam, Principis Smolenskii Georgii Sviatoslavitz filiam.	6908	1400	Ann.	392
Bello adortus est Magnum-Ducem Vasilium Vasilievitz, quod ipse subterfugit, Princeps Georgius solium Moskuense occupavit. Non tamen regnavit Moskuæ, bello à Magno-Duce impetitus: nihilominus iterum Princeps Georgius Magno-Duce victo, Moskuam obtinuit.	6941	1433	Step.	1341
Magnus-Dux rupit fœdus quod habuit cum principe Georgio Schemiaka dicto, propulatque ipsum & postea reconciliationem inierunt.	6956	1448	Extr.	397

PRINCEPS ANDREAS DEMITRIEVITZ.

28, 29, 30, 31.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Demitri Joannovitz, urbes Mojaïski & Bielo-osero à patre suo accepit.	6809	1389	Man.	289
Uxorem duxit Moskuæ, filiam Principis Alexandri Patrikievitz Starodoubskoï, nomine Agrippinam.	6911	1403	Ann.	400
Obiit.	6933	1425	Extr.	390

PRINCEPS

PRINCEPS JOANNES ANDREIVITZ. 32, 33, 34, 35.	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Persuasus a Principe Demitrio Schemiaka, profectus est in Monasterium S. Trinitatis, unde Magnum-Ducem Vasilium Moskuam adductum excæcarunt.	6941	1433	Step.	1356
Post victum a Magno-Duce Schemiaka, aufugit in Lithuaniam, qui & urbem Mojaïsk eripuit ipsi.	6961	1453	Step.	1371
DE NUMMIS MOJAISKENSIBUS.				
35.				
De Principatu Mojaïskensi.				
Magno-Duce Demitrio Ivanovitz, natus filius Andreas Mojaïskoï.	6888	1380	Extr.	332
Princeps Andreas Demitrievitz Mojaïskoï uxorem duxit filiam Principis Mikaelis Patrikievitz.	6910	1402	Extr.	358
Obiit.	6942	1434	Extr.	390
Magnus-Dux Vasilius Vasilievietz, ob perfidiam, Principem Joannem Mojaïskoï expulit Principatu Mojaïskensi, & ditionem istam in suam potestatem redegit.	6948	1440		230
Magnus-Dux Joannes Vasilievitz fratri suo Principi Andreæ urbem Mojaïsk dedit.	6989	1481	Ann.	505
PRINCEPS MICHAEL ANDREVITZ.				
36, 37.				
Ex Orda redux, punivit seditiosos.	6813	1305	Extr.	279
PRINCEPS SIMEON VOLODIMIROVITZ.				
38.				
Princeps Volodimirus Andrevitz plurimos Tataros internecioni dedit, quare Taktamitch perterritus à Moskua recessit.	6890	1382	Ann.	331

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Volodimirus Andreivitz, filius Principis Andreæ Ivanovitz, pro patre suo tres annos totidemque menses cum dimidio, apud Magnum-Ducem Joannem Vasilievitz in custodia servatus fuit; posteà Magnus-Dux libertate ipsum donavit, paternasque urbes ei restituit.	7048	1540	Step.	1786
Princeps Volodimirus Alexievitz uxorem duxit.	7055	1547		
Princeps Volodimirus Demitrievitz Pronskoï fato concessit.	6888	1380	Extr.	323

PRINCEPS VASILIUS JAROSLAVITZ.

39, 40, 41, 42, 43.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Ob persecutionem à Principe Demitrio Schemiaka dicto, aufugit in Lithuaniam, ubi Rex, urbes Briansk, Gomei, Starodoub, Mestislavl, &c., ei concessit.	6941	1433	Step.	1358
A Magno-Duce Vasilio Vasilievitz captus, in exilium in urbem Ugletz missus est.	6964	1456	Step.	1376
Famuli Principis Vasilii Jaroslavitz capite puniti sunt. .	6970	1462	Extr.	407

MAGNUS DUX VASILIUS JOANOVITZ.

49, 50, 60.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Joannis Vasilievitz. Regnum à patre illi traditum est.	7007	1499	Step.	1632
Pleskoviam subegit.	7016	1508	Step.	1668
Ter armatâ manu Smolentium petiit, & factâ prædâ, urbeque captâ, Principem quoque Glinfzium cepit. . .	7019	1512	Step.	1672
Tataros atque Lithuanos sæpius vicit.	7029	1521	Step.	1682
Obiit, sepultusque est in primario Templo Arkangeli Mikaelis.	7046	1538	Step.	1743

PRINCEPS JOANNES MIKAELOVITZ.

65.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Principis Tveriæ Michaelis Alexandrovitz, Ordam adiit.	6888	1380	Extr.	320
Adducta est Tveriam Principis Lithuaniæ Kestutii filia, Principi Joanni Michaelovitz matrimonio jungenda: copias expedivit ad urbem Kaschin adversus fratrem suum Principem Vasilium, cepitque illum.				

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Aggressus est urbem Kaschin, pacemque inivit cum fratre suo Principe Vasilio : at Princeps Joannes Borissovitz aufugit.	6916	1408	Ann.	416
Republicâ Vicariis commissâ, Princeps Tveriæ Joannes Michaelovitz obiit.	6933	1425	Extr.	385

MAGNUS DUX VASILIUS VASILIEVITZ.

66, 152.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Vasilii Demitrievitz natus est.	6923	1415	Extr.	1335
Bellum adversus ipsum movit patruus ejus Princeps Georgius Demitrievitz, & filius illius Princeps Vasilius; sed hic in pugna captus, excœcatus est. Cum Kano Krimensi prælio	6939	1431		
dimicavit, & licet captus fuerit, tamen sese liberavit Princeps Demetrius. Schemiaka jussit capere Principem Vasilium, captumque excœcavit, & in exilium in urbem Ugletz misit. Postea jussu Principis Schemiakæ ab exilio reductus, prælio ipsum Schemiakam adortus est vicitque. Germanos mitigavit, ita ut nequaquam adversarentur Pleskoviensibus.	6941	1433		
	6961	1453	Step.	1335
Obiit, sepultusque est Moskuæ in primario Templo Divi Arkangeli.	6968	1460	Step.	1376

DE NUMMIS NOVOGRODENSIBUS.

103, 105, 106.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Sub Principe Constantino Demitrievitz, cives Novogrodenses argenteos nummos cudere cœperunt, iisque uti in mercaturâ; primo enim mercabantur pelliculis ex frontibus Martium detractis : ante dictas vero pelliculos, restellis Martium Mustellarumque.	6933	1425	Step.	1248

De Dominatu Novogrodense.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Ruricus ex gente Prussorum quæ mare Balticum accolit Principatum tenuit.	6370	863	Step.	143
Princeps Lithuaniæ Narimant Guediminovitz Novogrodensibus suburbia eripuit.	6876	1368	Extr	289
Princeps Joannes Danilovitz bello devastabat ditiones Novogrodenses.	6876	1368	Extr.	289
Præfecti Novogrodenses, initâ societate cum Lithuaniæ Principe, Romano & cum Principe Constantino Bielozers-				

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
koï, expugnarunt urbes Klin, Ustiuzinam, Zavolotz, consensisque navitus Nazadi dictis, etiam urbem Uksqluew ceperunt : urbem vero Ustiug incendio devastarunt, & omnia territoria pagosque depopulati sunt.	6900	1392	Ann.	357
Germani fines Novogrodenses invaserunt. Princeps Constantinus venit ad tenendum Principatum.	6917	1409	Extr.	365
Cives Novogrodenses ad Magnum-Ducem Joannem Vasilievitz certos homines supplicatum miserant, ut Archiepiscopum ipsis ordinari juberet, quod & jussit fieri.	6979	1471	Step.	1515
Sub id tempus Martha Possadnitza cum Novogrodensibus defecit, Regique Lithuaniæ sese dedidit; sed à Principe Daniele Kolmskoï, quem Magnus-Dux expediverat ad Schekonam, victi sunt. Postea ipse Magnus-Dux illuc profectus est, iisque subjectis Moskuam rediit.	6980	1472	Step.	
Alterâ vice iter suscepit ad vindicandas injurias, tertiò cum exercitu profectus : captâ Marthâ Possadnitzâ Moskuam rediit.	6984	1476	Step.	
Quartò profectus, Episcopum ob seditionem Moskuam relegavit	6988	1480	Step.	
Optimates propter rebellionem capite punivit, atque urbem in suam redegit potestatem.	6992	1484	Step.	

DE NUMMIS PLESKOVIENSIBUS.

107, 108.

Cives Pleskovienses ceperunt mercari argenteâ pecuniâ.	6923	1415	Step.	1241
Pleskovienses ad Principatum tenendum arcesserunt Novogrodiæ Græcis sacris addictum Principem Vsevolod. .	6645	1137		654
Germani occuparunt Pleskoviam, Vicariosque suos collocarunt	6750	1242	Ann.	65
Magnus Dux Alexander Vicarios cepit, Germanosque vicit.				
Ex Lithuania Pleskoviam venit Princeps Domant, Principatumque tenuit.	6774	1266	Step.	987
Germani Pleskoviam obsidione cinxerunt.	6816	1308	Extr.	285
Germani Pleskovienses vicerunt.	6849	1341	Extr.	292
Pleskovienses ad tenendum Principatum arcesserant Andræam Olguerdi filium, qui & baptismatis lavacro Pleskoviæ tinctus est.				
Pleskovienses profligarunt Germanos.	6910	1402	Extr.	347
Pleskovienses cum Novogrodensibus prælium commiserunt. Princeps Lithuaniæ Vitold urbem Pleskoviensem Colozi dictam expugnavit.				

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Pleskovienses itaque adierunt Magnum Ducem Vasilium Demitrievitz, quærentes de hac re, quibus suppetiæ datæ sunt. Postmodum pax confirmata est. Pleskovienses moverant adversus Germanos, iisque victis reversi sunt.				
Magnus Dux expediverat fratrem suum adversus Germanos.				
Pleskovienses Polocium expugnare conabantur, sed à Germanis profligati sunt.	6917	1409	Extr.	365
Magnus Dux Vasilius Vasilievitz misit filium suum Principem Georgium Pleskoviam, qui & sedem ibi obtinuit: adversus Germanos bellum movit, qui pacem fecerunt ad arbitrium Pleskoviensium.	6968	1460	Step.	1376
Magnus Dux Joannes Vasilievitz Pleskoviam adiit ob falsas querelas de Principe Obolenskoï. Pleskovienses sibi parere fecit, qui fidem suam juramento (osculo crucis) firmarunt: quosdam Moskuam ablegavit. Duos Vicarios suos ibi constituit.	7016	1508	Step.	1668.

DE NUMMIS MOSKOVIENSIBUS.

109, 110.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Magnus Dux Georgius Volodimirovitz à quodam ex nobilitate, Koutschka dicto, pagis acceptis, oppidum constituere jussit, quod Moskuam appellavit.	6666	1158	Step.	120
Tatari & Kanus Batousagin Moskuam ceperunt.	6745	1237	Step.	
Templi Cathedralis Deiparæ dicati fundamenta jacta sunt.	6834	1326	Step.	
Magnus Dux Joannes Danilovitz novis ligneis mœnibus Moskuam cinxit.	6847	1339	Step.	
Magnus Dux Demetrius Ivanovitz lapidei muri fundamenta jecit.	6861	1353	Step.	1121
Post discessum Temir-Axali (Tamerlan) Magnus Dux Vasilius Demitrievitz Moskuam venit, Monasteriumque Striktenskoï extruit.	6933	1425	Step.	1281
Moskua vallo insuper munita est, postmodum etiam muro cincta.	7048	1540	Step.	1788
Regnante Tzaro Fedoro Ivanovitz, Moskua novo muro ex albo saxo constructo cincta est.	7095	1587	Step.	2003

DE NUMMIS TVERIENSIBUS.

69, 111, 122.

De Principatu Tverensi.	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Tveria incendio devastata est.	6804	1296	Ann.	105
Princeps Tveriæ, Michael Jaroslavitz Magnum-Ducatum tenuit; & in Orda occisus est.	6849	1341	Ann.	1057
Magnus-Dux Joannes Vasilievitz bellum movit, cepitque Tveriam cum reliquis urbibus ac territoriis; filium suum Joannem Principem Tveriæ constituit; Tveriensem vero Principem, matrem Principis Tveriæ Michaelis in exilium Jaroslaviam misit.	6994	1486	Step.	1611

DE NUMMIS RIAZANENSIBUS.

112.

De Principatu Riazaniæ.	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Riazaniæ Gleb Volodimiriam bello aggressus, ipsemet captus excœcatusque est.	6662	1154	Step.	721
Principes Riazaniæ Moskoviam bello aggressi, ipsimet victi sunt.	6746	1238	Extr.	243
Magnus-Dux Demitrius Ivanovitz filiam suam Principem Sophiam in matrimonium dedit Principi Riazaniæ Fedoro Olgovitz.	6898	1390	Extr.	335
Magnus-Dux Riazaniæ Joannes Fedorovitz diem obiit supremum; magnum vero Ducatum Riazanensem & filium suum Principem Vasilium tutelæ magni Ducis Vasilii Vasilievitz commendavit. Itaque Magnus-Dux Vicarios Riazanium misit.	6964	1456	Step.	1375

DE NUMMIS KASCHINENSIBUS.

114.

De Principatu Kaschinensi.	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Tveriæ Vasilius Michaelovitz obiit in urbe Kaschin.	6876	1368	Ann.	194
Princeps Kaschinensis Michael Vasilievitz, quoniam sacrum templum demoliri jussit, à Deo punitus est. . . .	6887	1379	Extr.	317

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Michael Vasilievitz fato concessit; filius ejus vero, Princeps Vasilius, totum se commendavit tradiditque Principi Tveriæ.	6888	1380	Extr.	323
Princeps Kaschinensis Borissus Vasilievitz obiit. . . .	6910	1402	Extr.	349
Princeps Joannes Michaelovitz pacem iniit cum Vasilio, Principe Kaschinensi, suos quoque Vicarios Kaschini constituit.	6916	1408	Ann.	416
Princeps Vasilius Michaelovitz Principatum Kaschinensem tenere cœpit.	6933	1425	Step.	
Princeps Alexander Ivanovitz urbem Kaschin cepit. .	6911	1403	Ann.	400

DE ARISTOTELE.

119.

Venit Venetiis Architectus Aristoteles, religioni Romanæ addictus, qui Moskoviæ Tsairam ædem construxit juxta suam artem: Moskovienses vero opifices operabantur, prout ille monstraverat.	6933	1415	Ann.	464
Peritissimi Itali opifices murum Moskoviæ, ipsamque Basilicam ædificarunt.	6989	1481	Extr.	47
Legati Venetiis Moskoviam ad Magnum Ducem Joannem Vasilievitz venerunt, secumque adduxerunt medicum & opifices Italos, variarum artium peritos, quibus præerat Petrus Architectus Italus.	6992	1484	Step.	1579
Architectus Aristoteles.	6990	1482	Extr.	414
Architecti Româ venerunt.	6998	1490	Extr.	423

OPIFEX ALEXIUS.

121.

Legati Moskoviam venerunt ad Magnum Ducem Joannem Vasilievitz, Demetrius & Emanuel, filii Raev, secumque Venetiis adduxerunt medicum & alios opifices Italos peritissimos, ædificandi templa atque palatia : item fundendi tormenta, nec non aurea argenteaque vasa ac ornamenta à fabre faciendi. Tunc Moskovia muro cincta, Basilica Magni-Ducis artificiosissime extructa est.	6992	1484	Step.	1579

MAGNUS DUX JOANNES VASILIEVITZ.

124, 147.	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Vasili Vasilievitz natus est, obtinuit tenuitque Magnum-Ducatum : Novogrodenses domuit, atque in suam potestatem redegit. Tataros vicit, Principatumque Russicum jugo illorum eripuit. Kasanum cepit & Lithuanos sæpius vicit.	6948	1440	Step.	1509
Obiit.	7014	1506	Step.	

DE NUMMIS NARVENSIS EXPEDITIONIS.

125.				
In urbe Narva quidam Germanus cerevisiam coquens, imaginem Divi Nicolai (super ligneam tabulam pictam) securi diffidit, illudensque dixit : *hâc icone, quam Russicus Populus veneratur, ego cerevisiam coquam*, injecitque illam in ignem. Unde erupit maxima flamma quæ domos urbis Narvæ consumere cœpit. Sub id tempus Præfecti Tzari atque Magni-Ducis Joannis Vasilievitz totusque exercitus ad mœnia Narvæ castra moverunt, & facto conflictu vicerunt Germanos, urbemque ceperunt; quâ captâ, incendium desiit.	7066	1558	Step.	1840

PRINCEPS DANIEL.

133.				
Magnus Dux Daniel Alexandrovitz, filius Magni-Ducis Alexandri Jaroslavitz Nevski natus est.	6753	1245	Man.	150
In Ducatu Moskoviensi successit.	6783	1275	Rias.	
Post obitum fratrum Demitri, Andreæ & Vasilii Principum, factus est hæres totius Imperii Russici, atque Autocrator, soliumque Volodimeriâ Moskuam transtulit.				
Livoniæ bellum intulit, & copias illorum aliquoties prostravit; Tataros ad Pereiaslaviam vicit.				
Princeps Pereiaslaviæ Joannes Demetrievitz cùm animam ageret, Principatum suum & urbem Pereiaslaviam Magno-Duci Danielo Alexandrovitz tradidit, idque testamento confirmavit.				

Hic,

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Hic, (nempe Magnus-Dux) Monasterium ad ripam Moskuæ fluminis ædificavit, idque Danielovskoï nominavit, in quo & vitam monasticam egit, quumque obiisset ibidem sepultus est.	6811	1303	Step.	
TZAR TAKTAMYTCH,				
TZAR AUREÆ ORDÆ.				
132, 135, 140, 141, 142, 144, 145, 146, 149, 153.				
Vicit Mamajum, qui Capham aufugit, ibique occisus est.	6886	1378	Step.	1176
Taktamytcho tota Orda sese subdidit, qui nuntios misit ad Magnum-Ducem Demitrium Ivanovitz, certiorem eum faciens, de victo Mamajo, & quod ipse regnet, cumque Principibus Russicis pacem colere aveat : Principes Russici itaque munera illi miserunt, quibus ille acceptis mercatores Russicos prope Volgam trucidare jussit : ipse verò clàm cum exercitu Russiam aggressus est. Magnus-Dux tempori cedens, in urbem Kastromam se recepit. Cùmque Taktamytch prope Moskuam venerit, ex utrâque parte pugnatum est. Dolo itaque pacem inivit, quâ constitutâ impunè urbem intravit, & sic Moskuam cepit, spoliatamque incendio devastavit, plurimis insuper Principibus civibusque interfectis.				
Princeps Volodimirus Andreivitz plurimos Tataros prostravit : eâ re Taktamytch perterritus, Moskuâ decessit, quem Tzar Temir-Axal adortus, totam ejus exercitum profligavit; alter verò Tzar Temir-Koutlouk de solio ipsum deturbavit : postea cùm prælio Koutloukum aggressus fuerat, in fugam ab ipso versus est. Post obitum Koutlouki, Djanibek rerum potitus est, à quo Taktamytch in terris Siberiæ est interfectus.	6890 6914	1382 1406	Ann. Extr.	331 373
MAGNUS DUX DEMITRIUS.				
139.				
Princeps Pereiaslaviæ Demitrius Alexandrovitz filius Magni-Ducis Alexandri Nevski, cum genero suo Domanto, Pleskoviæ Principe, Germanis bellum intulit, victoriamque consecutus est.	6774	1266	Step.	989

	Annus Mundi.	Annus Christi	Libri.	Folia.
Princeps Demitrius Schemiaka, frater Principis Demitrii Jourievitz, pulchri dicti, violatis pacis legibus, furtim Moskoviam ingressus est, & Magnum-Ducem Vasilium Vasilievitz bello vexatum tandem excœcavit, & cum liberis in exilium, in urbem Ugletz misit. Postea ab exilio reducto, urbem Vologdam dedit: & iterum bellum movit, sed à Principe Vasilio profligatus est. Interiit ex veneno à suis domesticis propinato.				
Magnus-Dux Demitrius Ivanovitz, post obitum patris sui Magno-Ducatu potitus est. Profligato sæpius exercitu Mamaï ipsum quoque vicit.				
Obiit.	6897	1389		
Princeps Demitrius Jourievitz pulcher, Principatum tenuit in urbe Galitch.				
Obiit.	6949	1441		

DE PRINCIPIBUS JOANNIBUS.

159, 161.

	Annus Mundi.	Annus Christi	Libri.	Folia.
Princeps Joannes Danielovitz, Kalita dictus, filius Magni-Ducis Danielis Alexandrovitz, tenuit Magnum-Ducatum Moskoviæ.	6812	1304	Step.	1047
Post susceptum Monachatum obiit, sepultusque est in primario Templo Arkangeli.	6849	1341		
Magnus-Dux Joannes Ivanovitz, filius Magni-Ducis Joannis Danielovitz natus est, tenuitque Magnum-Ducatum. .	6834	1326	Step.	1081
Monachus demum factus, obiit sepultusque est in primario Templo Arkangeli.				
Princeps Joannes Mikaïlovitz, filius Principis Tveriæ Mikaïlis Andrevitz, Principatum tenuit Tveriæ. . . .	6888	1380	Extr.	320
Obiit.	6933	1425	Extr.	385
Princeps Joannes Borissovitz venit Moskoviam ad Magnum-Ducem Vasilium Demitrievitz,	6924	1416	Ann.	425
obiit sepultusque est in Monasterio divi Josephi.	7014	1506	Extr.	436

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Princeps Mojaïski Joannes Andrevitz adiit Monasterium Sanctæ Trinitatis, indeque Magnum-Ducem Vasilium Vasilievitz Moskoviam adductum excœcavit,	6941	1433	Step.	1356
postea ipsemet fugit ab illo in Lithuaniam.	6961	1453	Step.	1371
Magnus-Dux Joannes Vasilievitz, filius Magni-Ducis Vasilii Vasilievitz, Magno-Ducatu potitus est : Novogrodenses in	6948	1440	Step.	1509
suam redegit potestatem. Tataros sæpiùs vicit, Principatumque Russicum jugo ipsorum liberavit. Kazanum cepit,	6975	1465		
Lithuanis cladem sæpiùs intulit. Obiit.	7014	1506		

TZAR ET MAGNUS DUX JOANNES.

163, 164, 165.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Magni-Ducis Vasilii Ivanovitz regio diademate coronatus est.	7055	1547	Extr.	179
Cùm regnaret in Russia, regnum Astrakanum occupavit.	7048	1540	Step.	1781
Siberiam subegit, Tataros sæpiùs vicit.				
Selimus Turcarum Imperator cum magna suorum manu ab ipso profligatus est.	7077	1569		303
Kanus Krimensis excursionem in Russiam fecit, præliumque commisit, sed victus fugatusque est.	7088	1580		308
Tzar & Magnus-Dux bellum Livoniæ intulit, multasque urbes cepit. Cum Stephano Poloniæ Rege prælio decertavit eumque vicit.				
Suscepto Monachatu Jonas nominatus est; obiit. . .	7092	1584	Step.	
Sepultus est Moskoviæ in Sacello primarii Templi Arkangeli.				

TZAR ET MAGNUS DUX FEDORUS.

166.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Tzari & Magni-Ducis Joannis Vasilievitz. Post obitum patris imperio Moskoviæ totiusque Russiæ potitus, regnavit.	7093	1585		
Obiit sepultusque est in primario Templo Arkangeli. .	7106	1598		

TZAR ET MAGNUS DUX BORISSUS FEDOROVITZ.

170.

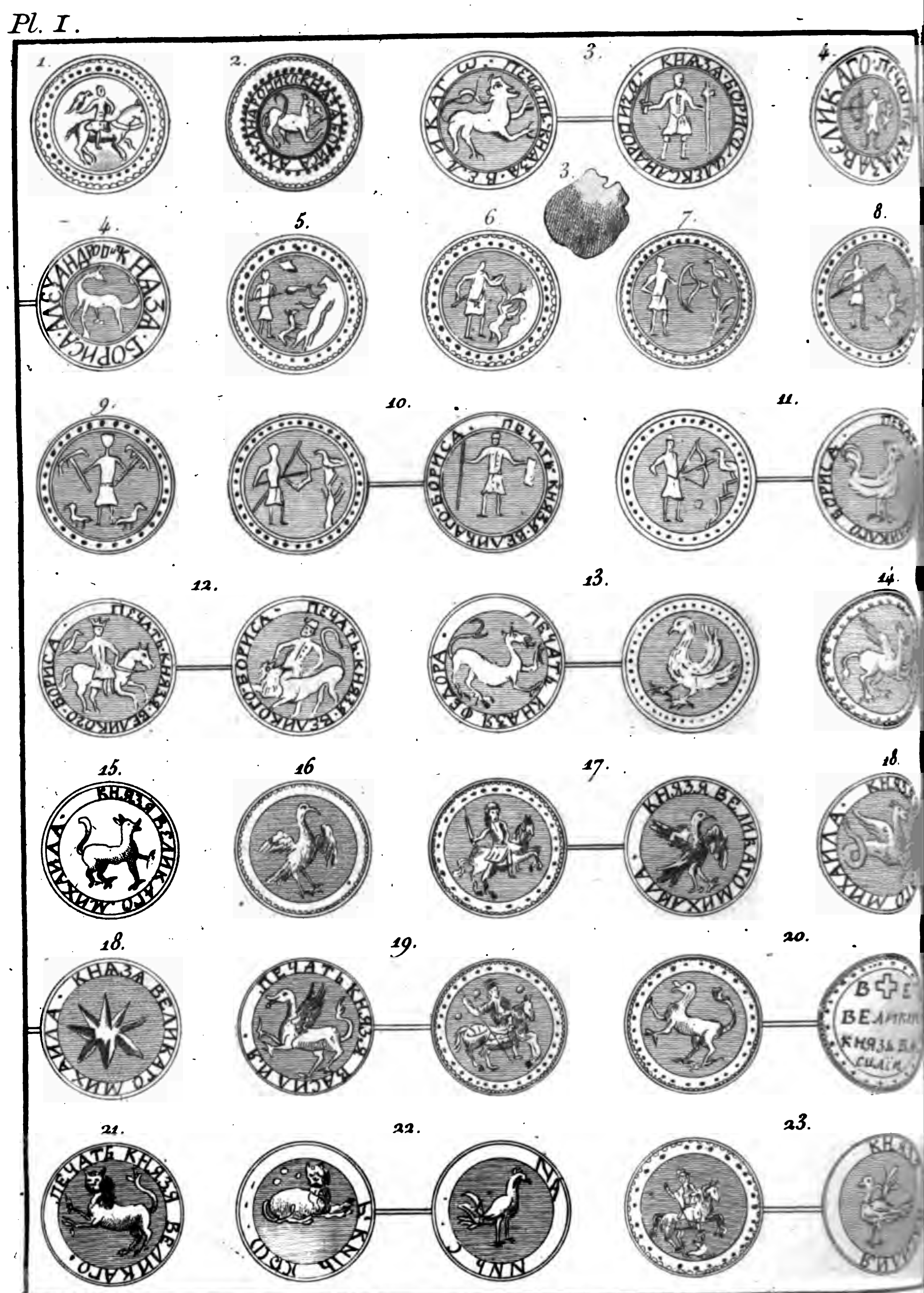
	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Fuit ex Nobilitate Russicâ, & frater conjugis Tzari Magnique Ducis Fedori Ivanovitz.				
Ejus jussu occisus est regius Princeps Demitrius in urbe Ugletz. Cùm adhuc in Aulâ Tzari Fedori summus stabuli præfectus esset, plurimos optimates afflixit, alios in exilium misit, alios interfecit.	7098	1590	Step.	2010
Regno potitus, regioque diademate coronatus est.	7107	1599	Step.	2042
Copiæ ejus pugnarunt cum exercitu Gregorii, qui habitum monasticum abjecerat Otrepief dicti, qui se gerebat pro regio Principe Demitrio. Morbo acerbissimo subitò correptus, adeo ut vix confiteri peccata potuerit, extinctus est.	7113	1605		

TZAR ET MAGNUS DUX DEMITRIUS IVANOVITZ.

167, 168.

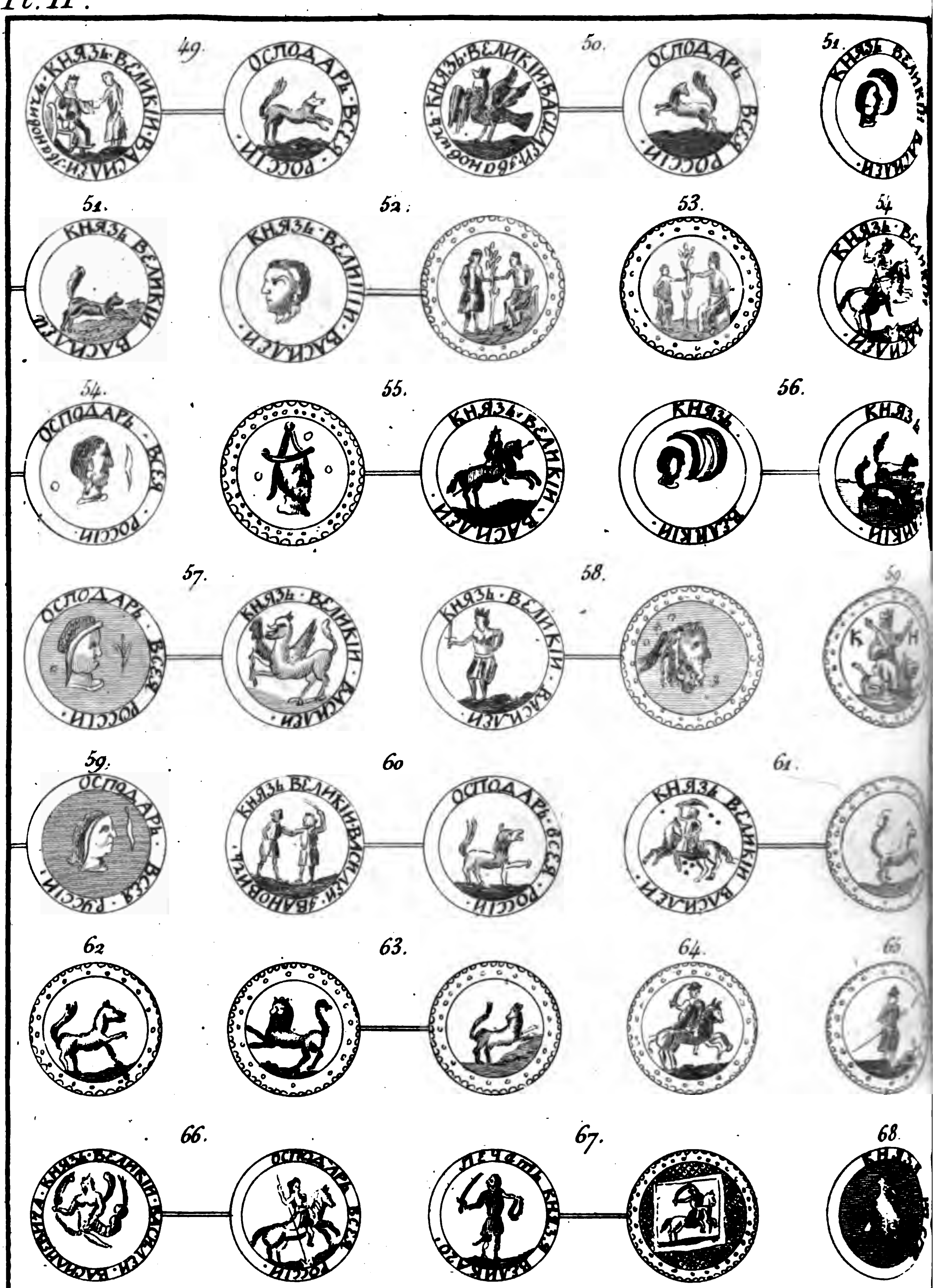
	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Filius Galicensis incolæ Samjatka Otrepiev, aulici Episcopalis : eratque ipsi nomen Juschko. Hic, Juschko suscepto Monachatu, Moskoviam venit in Monasterium Tchudo dictum, in quo Diaconi munus abibat; postea & penes Patriarcham eodem munere functus est, odasque in honorem Sanctorum composuit : Moskoviâ profugus multa salutavit Monasteria; tandem Poloniam venit, simulatoque morbo, & quasi animam jamjam agens, Sacerdoti fassus est, se esse regium principem, quem Godounovius occidi jusserat; loco verò ejus alium quemdam Sacerdotis filium interfectum esse. Hic Sacerdos auditis certiorem de iis fecit Sigismundum Lithuaniæ Regem, qui & suppetias ferre Rostrigo cœpit. Kosaci Donenses quoque eidem sese subdiderunt.	7112	1604	Step.	2064
Bellum movit adversùs Godounovium, inito fœdere cum Lithuanis & Kosacis. Moskoviæ tota plebs in partes ejus ivit, simul ac venit Moskoviam, multos optimates, imò ipsos quoque Godounovios in Monasterio ablegavit, nonnullos etiam occidit. Regnavit Russiæ nomine Tzari Demitri Ivanovitz, sectamque eorum, qui Pontifici Romano addicti sunt introduxit. Post multas inter Principem Vasilium	7113	1605	Step.	2082

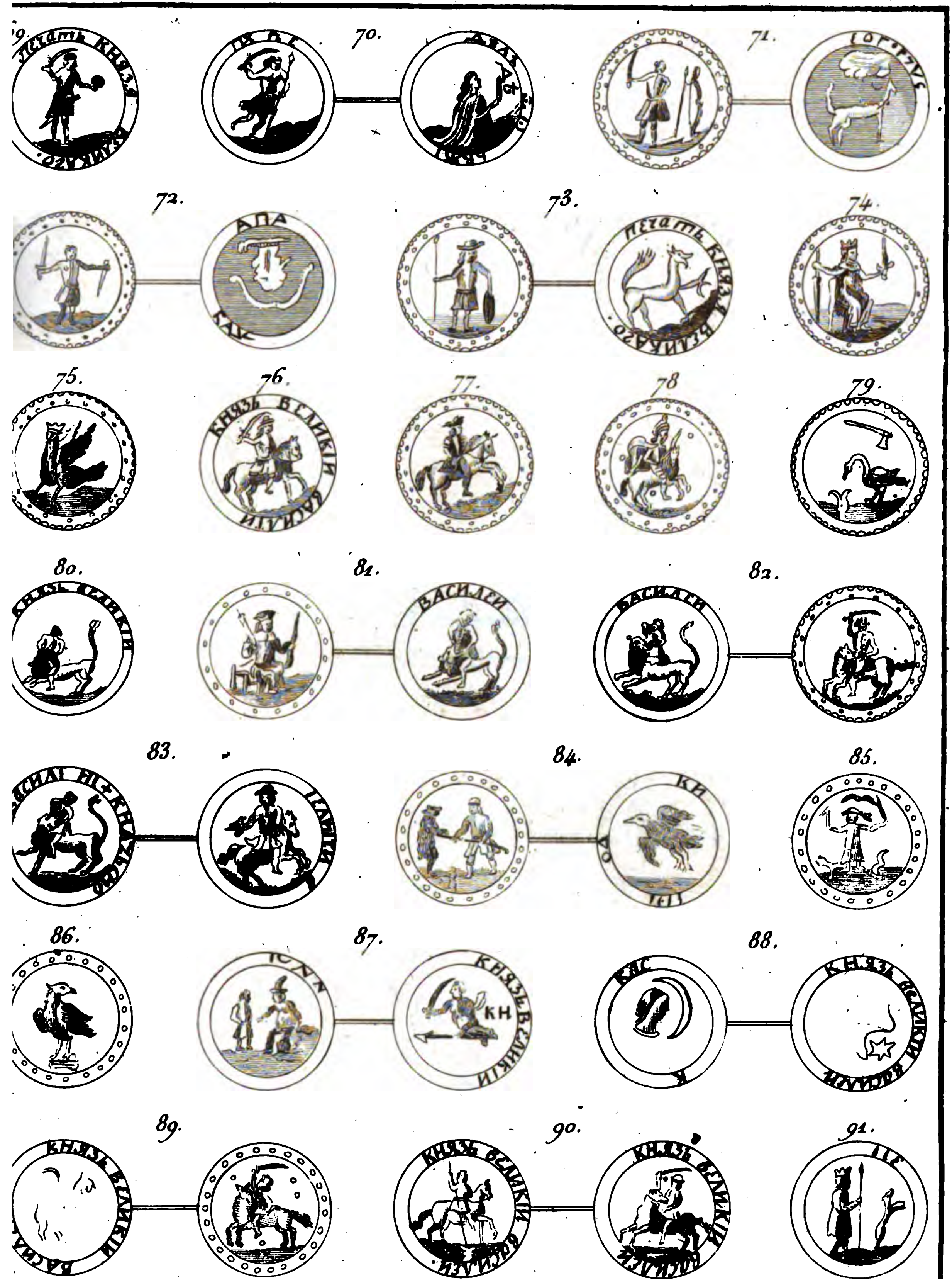
Pl. I.



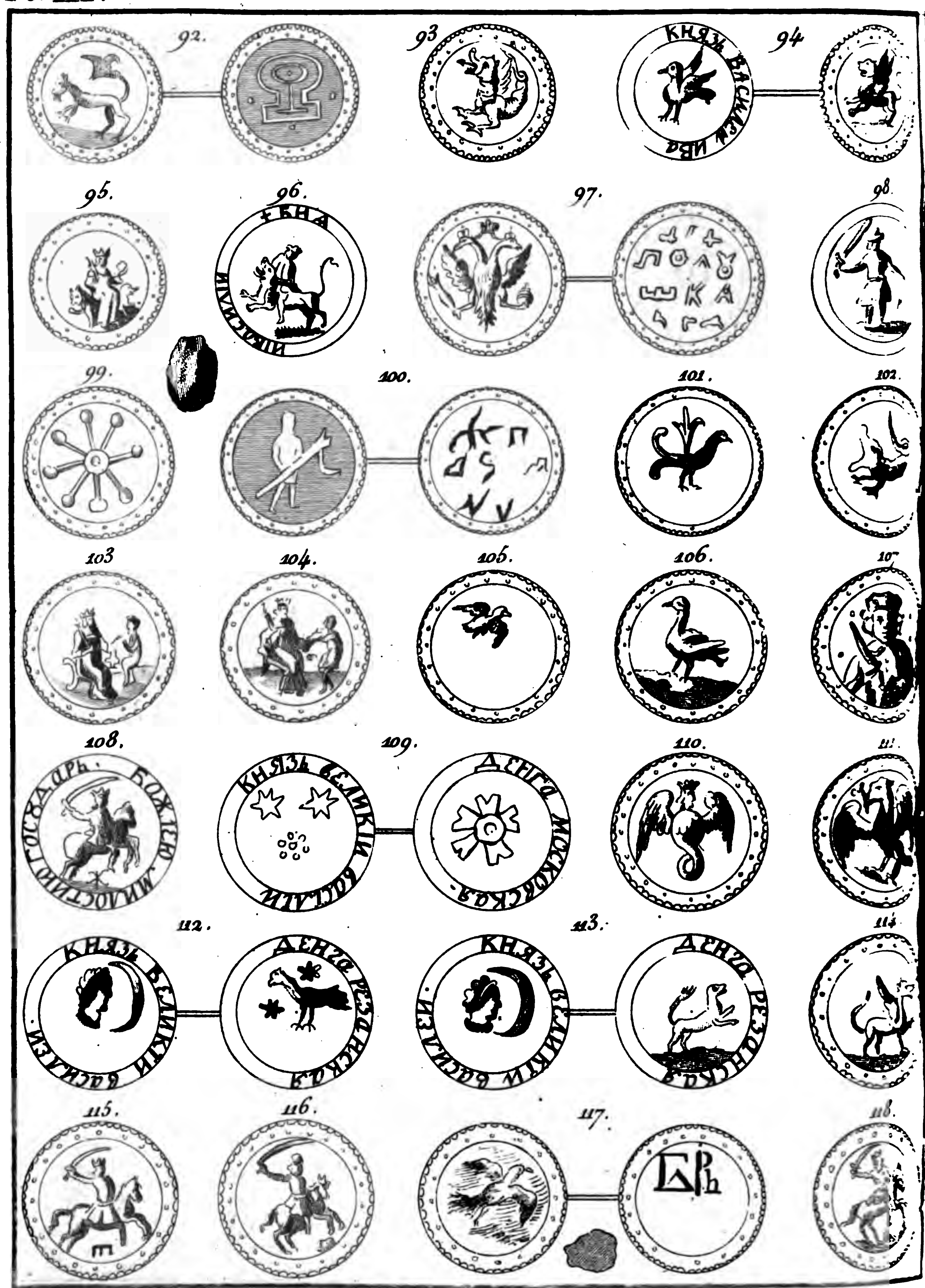

24.
25.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ
КНЯЗЬ ВЕЛИ ИП
26.
ПЕЧАТЬ КНЯЗЯ ВЕЛИКОГО МИХАИЛА
ПЕЧАТЬ
27.
28.
29.
30.
31.
32.
33.
34.
КНЯЗЬ ИВАНЪ АНДРЕЕВИЧЬ
35.
КНЯЗЬ ІВАНЪ АНДРЕЕВИЧЬ
35.
ДЕНГА МОЖАИСКАЯ
36.
37.
38.
39.
КНЯЗЬ ВАСИЛЕИ ЯРОСЛАВОВИЧЬ
39.
КНЯЗЬ ВАСИЛЕИ ЯРОСЛАВОВИЧЬ
40.
КНЯЗЬ ВАСИЛІИ ЯРОСЛАВОВИЧЬ
41.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІИ ВАСИЛІИ ЯРОСЛАВИЧЬ
ОСПОДАРЬ ВСЕЯ ЗЕМЛИ РУСКИЯ
42.
КНЯЗЬ ВАСИЛІИ ЯРОСЛАВИЧЬ
42.
КНЯЗЬ ВАСИЛІИ
43.
КНЯЗЬ ВАСИЛИИ ЯРОСЛАВИЧЬ
КНЯЗЬ ВАСИЛИИ ЯРОСЛАВИЧЬ
44.
45.
46.
47.
ОСПОДАРЬ ВСЕЯ РОССИИ
48.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ ВАСИЛИИ
ОСПОДАРЬ ВСЕЯ РОССИИ

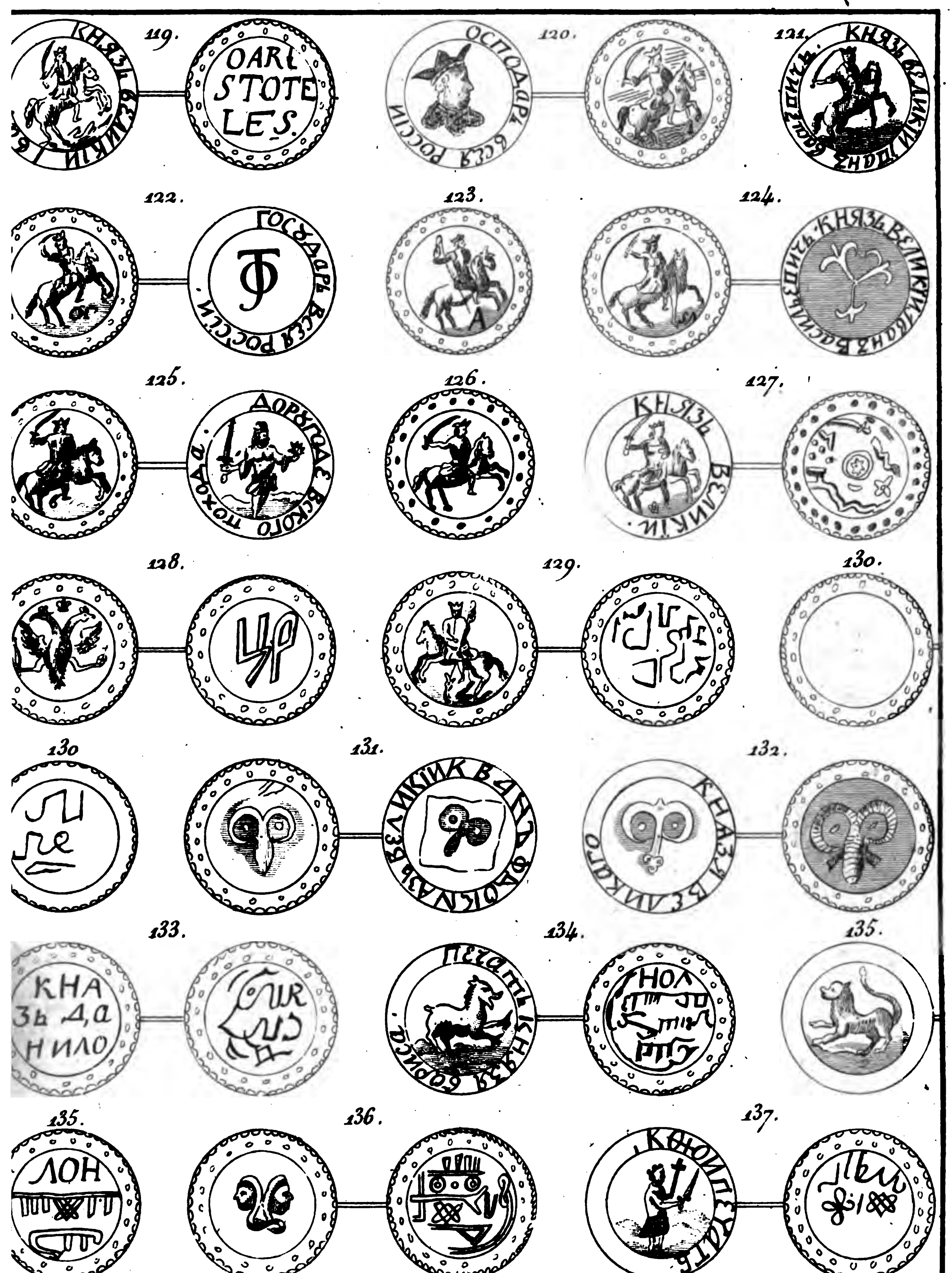
Pl. II.


49.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИ ВАСИЛИИ
ОСПОДАРЬ ВСЕЯ РОССИИ
50.
51.
52.
53.
54.
55.
56.
57.
58.
59.
60
61.
62
63.
64.
65
66.
67.
ПЕЧАТЬ КНЯЗЯ
68.

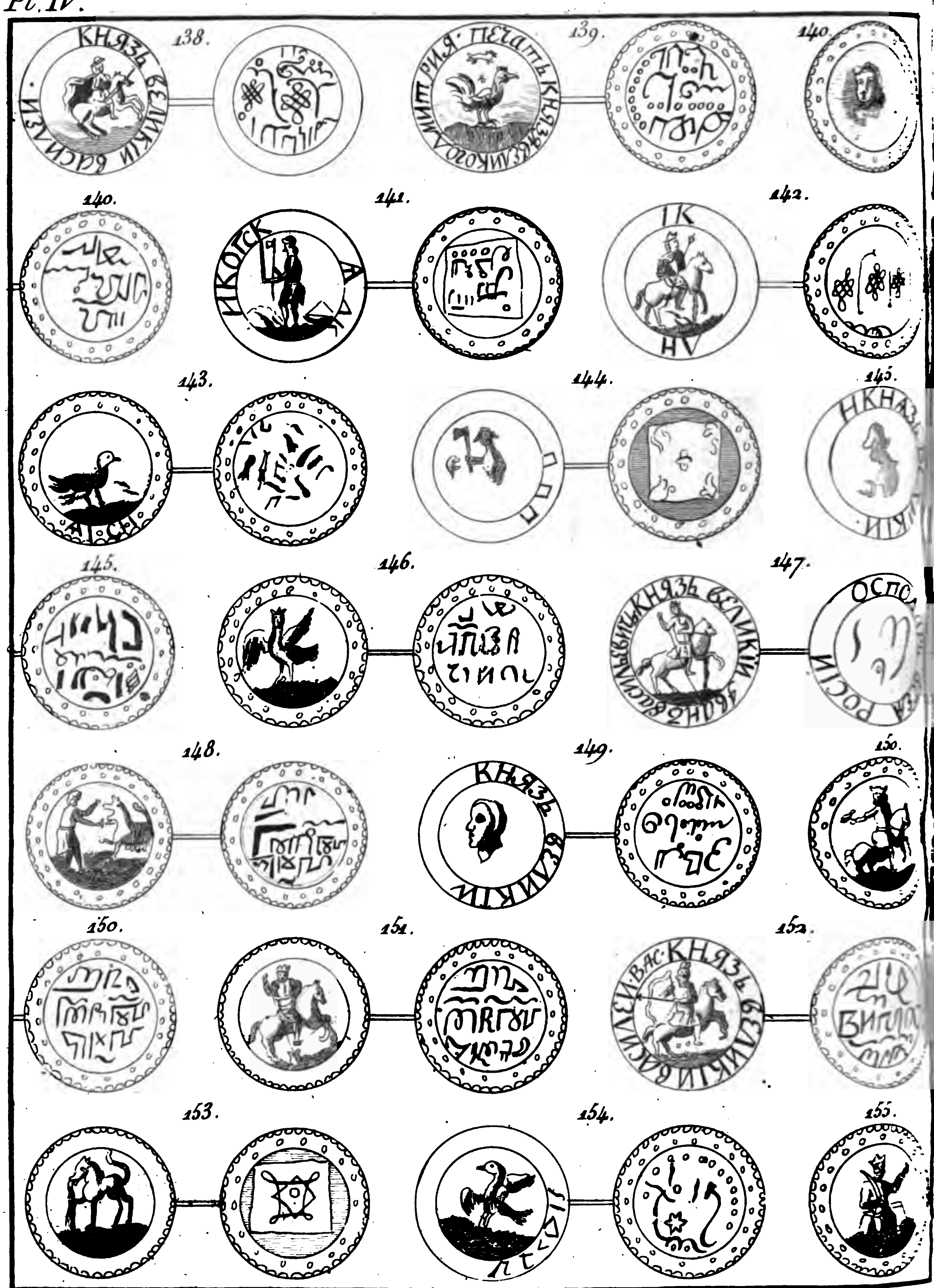

70.
71.
72.
73.
74.
75.
76.
77.
78.
79.
80.
81.
82.
83.
84.
85.
86.
87.
88.
89.
90.
91.
ВАСИЛЕИ
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ

Pl. III.

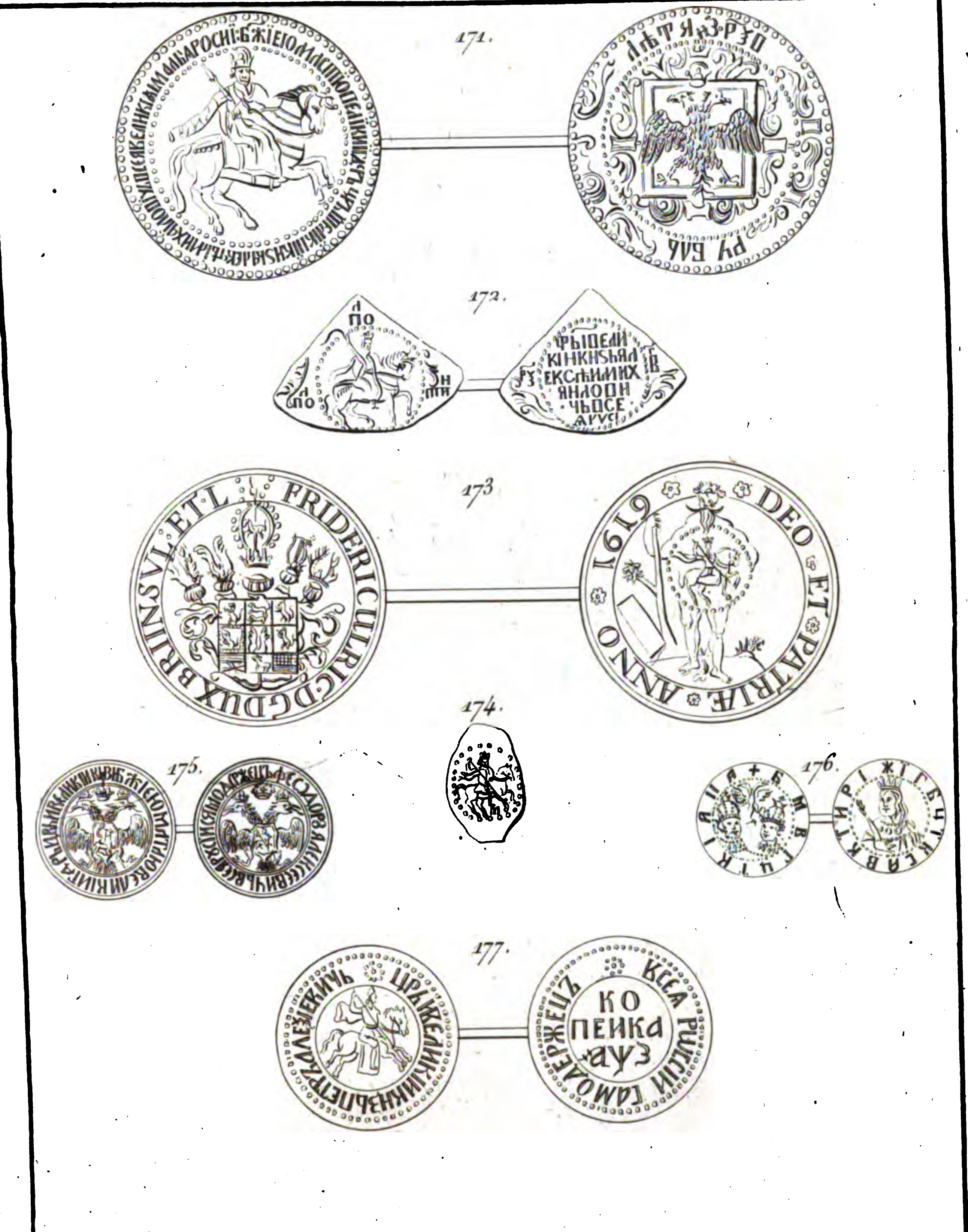

92.
93
КНЯЗЬ ВАСИЛЕИ ИВА
94
95.
96.
97.
98.
99.
100.
101.
102.
103
104.
105.
106.
108.
ГОСУДАРЬ БОЖІЕЮ МИЛОСТИЮ
109.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІИ ВАСИЛИ
ДЕНГА МОСКОВСКАЯ
110.
112.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІИ ВАСИЛЕИ
ДЕНГА РЕЗАНСКАЯ
113.
КНЯЗЬ ВЕЛИКІИ ВАСИЛИИ
ДЕНГА РЕЗАНСКАЯ
115.
116.
117.
118.


119.
OARI STOTE LES.
120.
121.
122.
123.
124.
125.
126.
127.
КНЯЗЬ
128.
129.
130.
130
131.
132.
133.
КНА ЗЬ ДА НИЛО
134.
НОЛ
135.
135.
ЛОН
136.
137.

Pl. IV.


138.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ ВАСИЛИИ
139.
ПЕЧАТЬ КНЯЗЯ ВЕЛИКОГО ДМИТРИЯ
140.
140.
141.
142.
143.
144.
145.
145.
146.
147.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ
148.
149.
КНЯЗЬ ВЕЛИКИИ
150.
150.
151.
152.
КНЯЗЬ
153.
154.
155.




171.
172.
173
FRIDERICUS ULRIC D G DUX BRUNSV L ET L
DEO ET PATRIAE ANNO
1619
174.
175.
176.
177.
КО
ПЕИКА

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Ivanovitz Chouiski & populi regni Moskoviensis de isto Gregorio contentiones, cùm exploratum fuerit, illum revera impostorem esse, falsoque se regium principem gessisse, communi consensu interfectus est. Cujus cadaver in publico loco projectum, tandem combustum est.	7113	1605		2091

TZAR ET MAGNUS DUX VASILIUS IVANOVITZ.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Regno potitus, regioque Diademate coronatus est: uxorem duxit Mariam, filiam Principis Petri Ivanovitz Baïnakovi.	7114	1606	Step.	2093
Regnavit quatuor annos & tres menses, multos optimatum suorum motus passus est; pugnavit cum Lithuanis: per aliquos ex Magnatibus Principem Vorotenski cum sociis à regno submotus, cum ipsâ reginâ monasticum habitum induere coactus est; postea per Hetmanum Lithuaniæ in Lithuaniam ad Regem adductus est, ibique violentâ morte extremum diem obiit.				

TZAR ET MAGNUS DUX ULADISLAUS SIGISMUNDUS,

Filius Regis Lithuaniæ.

	Annus Mundi.	Annus Christi.	Libri.	Folia.
Magnates totusque populus Moskoviensis, non consultis reliquis civitatibus, in Principatum regni Moskovitici elegerant Lithuaniæ Regis filium Principem Uladislavum.	7118	1610	Step.	2182

Fin du second Volume de l'Histoire Ancienne.



TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

LIVRE VIII.

Fin de la Table des Matières.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.

AVIS AU RELIEUR.

LE Portrait de Jaroslaf II Vsévolodovitz, page 95.
Celui d'Alexandre I Jaroslavitz Nevski, p. 113.
Celui de Jaroslaf III Jaroslavitz, p. 121.
Celui de Vasili Jaroslavitz, p. 130.
Celui de Démitri I Alexandrovitz, p. 132.
Celui d'André III Alexandrovitz, p. 137.
Celui de Daniel Alexandrovitz, p. 139.
Celui de Mikaïl II Jaroslavitz, p. 141.
Celui de George III Danilovitz, p. 154.
Celui d'Alexandre II Mikaïlovitz, p. 159.
Celui d'Ivan I Danilovitz, p. 163.
Celui de Siméon Ivanovitz, p. 167.
Celui d'Ivan II Ivanovitz, p. 175.
Celui de Démitri III Constantinovitz, p. 177.
Celui de Démitri IV Ivanovitz Donski, p. 180.
Celui de Vasili II Démitriévitz, p. 191.
Celui de Vasili III Vasiliévitz, p. 205.
Celui d'Ivan III Vasiliévitz, p. 224.
Celui de Vasili IV Ivanovitz, p. 256.
Celui d'Ivan IV Vasiliévitz, p. 271.
Celui de Fédor Ivanovitz, p. 369.
Celui de Boris Fédorovitz Godounof, p. 457.
Celui de Fédor Borissovitz, p. 483.
Celui de Vasili Ivanovitz Chouiski, p. 496.

Le Relieur placera les cinq Planches des Monnoies après l'Histoire Numismatique, page 549. Il les rangera dans l'ordre de leurs numéros, & il mettra les quatre premieres sur onglet.

ERRATA.

Page 51, ligne 24, Thinguis-Kan, *lisez* Tchinguis-Kan.
Page 65, ligne 12, des Kipzaks, *lisez* des Kiptchaks.
Page 67, ligne 14, de Guynes, *lisez* de Guignes.
Page 68, ligne 15, Thinguis-Kan, *lisez* Tchinguis-Kan.
Page 75, lignes 18 & 19, Kipzaks, Kapzak, *lisez* Kiptchaks, Kaptchak.
Page 141, lignes 1 & 2, de Georges III, *lisez* d'André III.
Page 231, ligne 22, ktoit, *lisez* étoit.
Page 239, ligne 23, Bourgemestre, *lisez* Bourguemestre.
Page 268, ligne 11, à faveur, *lisez* à la faveur.
Page 281, ligne 1, Moskou, *lisez* éloignement de Moskou.
Page 305, ligne 16, en le prit, *lisez* & le prit.
Page 318, ligne 25, de Riga, *lisez* de Narva.
Page 328, ligne 7, le devuacent, *lisez* le devancent.
Page 426, ligne 21, Zapozoïski, *lisez* Zaporoïski.
Page 442, ligne 7, Chernoïarska, *lisez* Tchernoï-Jar.
Page 473, ligne 6, dimunitif, *lisez* diminutif.
Page 512, ligne 16, Majaïsk, *lisez* Mojaïsk.
Page 515, ligne 3, Touafikin, *lisez* Toufiakin.
Page 524, ligne 3, prévues, *lisez* preuves.
Page 535, colonne annus Christi, ligne 7, 1341, *lisez* 1305.

